

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Les Frères Mentouri, Constantine 1
Faculté des Lettres et des Langues
Département de langue et littérature française

N° de série.....

N° d'ordre.....



THESE de Doctorat LMD
En vue de l'obtention du diplôme de doctorat es
Littératures de langue française
Option : Littérature française et analyse de discours

Titre :

L'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne

Présentée par Taouret Hafiza
Sous la direction de Monsieur le Professeur Ali Khodja Jamel

Jury :

M ^{me} Benachour Nedjma: Professeur, Université Frères Mentouri Constantine1	Présidente
M. Ali Khodja Jamel : Professeur, Université Frères Mentouri Constantine1	Rapporteur
M. Boussaha Hassen : Professeur, Université Frères Mentouri Constantine1	Examineur
M. Dakhia Abdelouahab: Professeur, Université de Biskra	Examineur
M ^{me} Mekki Dalila : Professeure, Université de Annaba	Examinatrice

Année Universitaire 2016-2017

Dédicace

Et

Remerciements

*Je dédie ce présent travail à la mémoire de mon père,
de ma mère, à ce que j'ai de plus chers dans ma vie soit
mes enfants : Wafik, Mercuane, Yousra, Sonia,
Djamil et à mes trois adorables petites-filles Tesnime,
Alaa El-Rahmane et Mérale. Je le dédie également
à ma meilleure amie et collègue Michà.*

Je remercie tous ceux qui m'ont aidé, de près ou de loin, à réaliser ce présent travail notamment mon directeur de recherche, le Professeur, Monsieur Ali Khodja Jamel pour l'intérêt qu'il a bien voulu accorder à ma thèse, pour les judicieux et précieux conseils et recommandations prodigués tout au long de la progression de cette recherche et pour la grande patience dont il a fait preuve.

Je remercie vivement la Professeure Madame Nedjma Benachour qui m'a défendue, encouragée et beaucoup soutenue.

J'exprime mes remerciements et toute ma fervente gratitude à l'ensemble des membres du Jury qui ont accepté d'examiner ma thèse : Le Professeur, Monsieur Hassen Boussaha ; Le Professeur, Monsieur Dakha Abdelouahab ; La Professeure Madame Mekki Dalila ; La Présidente, Madame Nedjma Benachour et le Rapporteur, Monsieur Ali Khodja Jamel.

Mes remerciements vont également à notre émérite journaliste du journal Annasr, Monsieur Sami Habbati qui a fait preuve d'une grande patience pour m'avoir fait les deux traductions du résumé.

Introduction générale

Se fondant sur la faisabilité des procédés méthodologiques adéquats, le présent travail est une recherche qui s'articule autour de la pertinente inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne. Cependant le degré de ce croisement fournit un autre degré de critère au niveau de la réception à savoir qu'il ne s'agit ni d'une comparaison où nous examinons l'une et l'autre pour en établir les différences et les ressemblances, ni d'une opposition où les deux littératures s'affrontent et l'une va à l'encontre des postulats de l'autre, ni d'une confrontation où nous mettons l'une en présence de l'autre et nous essayons de voir laquelle des deux corrobore au mieux nos hypothèses.

En effet, des pensées d'auteurs d'âges différents, de pays différents, de nationalités différentes, de générations différentes et d'époques différentes, par une espèce d'instinct dont on ignore le secret, se rejoignent corrélativement et, par la profondeur de leur génie, nous donne une haute idée de la valeur de l'univers rural dont le germe fondateur se veut la terre ; et, en publiant des louanges de sa magnificence, laissent les cœurs tant remplis de l'éclat de sa rusticité que de sa particulière qualité morale.

Ceci dit, il serait en outre nécessaire de préciser que, hormis la planète, la Terre dont il est question et sur l'inscription de laquelle porte la réflexion dans le présent travail est l'entité qui, tout en étant significativement dotée d'une forte charge symbolique, suscite considérablement des interrogations au sujet des manifestations psychosociales que l'on peut observer sur la scène rurale dont tout être humain garde la nostalgie.

La Terre est le thème qui demeure éternellement contemporain dans la mesure où la pensée littéraire n'a de cesse de frémir d'émotion à l'égard de la rébellion illusoire de son imposant engagement moraliste dans le jeu de la création romanesque dont les auteurs se veulent des archéologues de la mémoire et qui, par des expressions et des mots, confie au lecteur une exploration réplique de l'univers rural. C'est pourquoi l'inscription de la terre, dans les romans de notre corpus, se

veut une pertinence originale. Or la présence est une chose, par contre l'inscription en est une autre. La présence consiste, à notre sens, en l'évocation des sites, des lieux, des paysages, des endroits, des abris, des refuges, des villes, des villages voire des pays.

En somme, elle consiste en des espaces où se déroulent des événements qui se manifestent dans l'histoire soit l'imaginaire avec une allure réaliste et dont l'un des enjeux les plus importants est de renforcer le leurre et d'impliquer au plus haut point le lecteur ou les lecteurs dans une virtualité où la pensée littéraire semble resserrer en idée les trois fonctions autour du lien à la terre :

--l'éventualité semble se concevoir au gré de cette présence soit par rapport à la colonisation, soit par rapport à la décolonisation, soit par rapport à possession, soit par rapport à la dépossession, soit par rapport à la générosité, c'est-à-dire la fertilité et la richesse du sol, soit au contraire à l'ingratitude et la stérilité du sol, soit par rapport au départ et à l'émigration, soit par rapport au retour et à la réintégration, soit par rapport aux origines, aux racines, à l'appartenance, à l'identité, etc.

--La réalisation semble s'opérer sous l'égide de la convoitise et la hantise de la terre. En effet, le thème de la terre est le thème qui hante les récits champêtres notamment ceux de notre corpus du début jusqu'à la fin et la terre se veut, dans tous les sens, l'objet de quête le plus convoité.

--Concernant la troisième et la dernière fonction qui est l'achèvement ou l'aboutissement, l'impression que nous avons eu c'est que, positif ou négatif soit-il, il tend toujours à satisfaire non la cause ou l'être, quel qu'il soit, qui pousse les personnages paysans à agir, à se manifester ou à s'accomplir, mais la conscience qui agit en un virtuel mandateur qui engage la permanente présence de la terre dans les aspects conscients et inconscients de l'existence de chacun d'eux.

Quant à l'inscription, elle consiste en une virtuelle et battante âme qui se manifeste jusque dans le subconscient des personnages ruraux ou disant des

personnages paysans et s'argumente dans les effets psychologiques des accomplissements laissant échapper des étincelles significatives qui donnent à percevoir une rude, une rigide et incorruptible personnalité rurale, terrienne¹ fumant le sol. Une personnalité qui s'obstine avec opiniâtreté à s'affirmer en manifestant un instinct qui tend à promouvoir la ruralité.

L'inscription épouse la conscience de l'organe narratif et fait de chacun des romans de notre corpus un temple ; un temple où se révèlent les valeurs de l'identité terrienne dont l'écho de la voix retentit sur un ton ancestral et fait résonner le patrimoine de la traditionnelle pensée ethnique en assignant au peuple une signature qui le définit, qui le détermine, qui le particularise et le colore tout en donnant à son existence un invincible souffle qui lui permet de subsister en mémoire et en Histoire, au travers des traces durant des siècles et des siècles sans pour autant se dissiper dans la modernisation et ce même si le peuple disparaît. Ceci étant, il serait, en outre, nécessaire de rappeler que notre corpus n'est pas un objet d'analyse, mais un argumentaire.

C'est pourquoi, la terre se veut un objet précieux de la noblesse rurale. Et la haute portée de la ruralité engage la terre dans sa relation aux ruraux comme ce qui fait conspirer la société et la nature au triomphe de son emprise. Donc un glissement de signification de l'une dans l'autre s'opère en même temps que se construit l'acception de la ruralité.

L'inscription de la terre, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, engage avec vigueur la ruralité dont elle se veut le complice de la parfaite connivence. En effet, il s'agit d'un débat moral consciencieux dans la mesure où la réalité des ruraux, qui est de mise sur le terrain littéraire, politise la conscience d'abord sur la question de l'idéalité de pureté et de magnificence, puis sur cette image que l'on a toujours faite des paysans et de leur manière d'être.

¹ - Personne qui vit à la campagne, qui a les habitudes de la vie rurale. Dictionnaires de français, *Larousse*, https://www.larousse.fr/dictionnaires/français/terrien_terrienne/77462.

De ce faite, sur la base du contenu sémantique des romans champêtres notamment ceux de notre corpus, une réflexion de raison se doit d'éclairer ce despotisme mental et d'envisager de mettre en évidence l'intention de valorisation qui vise à promouvoir la vénération de ce qui sanctifie nettement les douces significations de la ruralité dont la charpente sociale ne peut se fonder que sur des principes insinuant la terre comme une conscience omniprésente et omnisciente.

Or cette dernière fleurit avec un éclat psychologique en guettant avec vigilance et en permanence les dépassements corrupteurs tentant de démunir le paysan d'un portrait fumant la terre et de l'éloigner de sa réalité d'homme traditionnel. Ainsi, la dimension culturelle se veut le point d'appui pour construire une logique référentielle portant sur un symbolique lié à la terre dont une prodigieuse âme pleine d'ombre se manifeste à travers la beauté de la nature. Il faut cependant souligner que cette dernière a pour rôle de subjuguier, mais en même temps d'initier au principe de la réalité du monde rural que régissent des codes imposés et exigés par la vie en société paysanne.

L'inscription de la terre fait de toute œuvre littéraire - en particulier celles de notre corpus- un manifeste où peut se conjecturer une logique faisant rayonner les idées des anciens que nous percevons dans le reflet de l'idéologie ethnique. En effet, cette dernière se conçoit et se construit en vertu des principes sur la base desquels ces idées ont été fondées. De plus, c'est ainsi qu'un souffle des racines surgit des traces où se ressourcent continuellement la mentalité des gens de la campagne à savoir que la profusion de ces anciennes idées nourrit en abondance les principes de vie et de pensée des ruraux tout en orientant les comportements.

Ceci dit, Si l'on peut considérer les romans champêtres² notamment ceux de notre corpus comme d'immenses espaces où se confondent époques et destinées, la création littéraire ne pourrait être, ce nous semble, qu'une stratégie d'écriture qui

² -adjectif- (du latin campestrice)-1)- Relatif à la campagne, aux champs ; rural. 2)-qui évoque la vie à la campagne ; bucolique. Dictionnaire Le petit Larousse illustré 2012.

reconstruit tant la figure des précédents que celle des contemporains en nous invitant à saisir, relativement aux différents contextes, des modèles d'hommes et de visions. Ainsi, comme une biographie masquée qui se manifeste à travers chacun des récits, cette reconstruction leur donne la valeur d'un point d'aboutissement où le passé et le présent se communiquent. Le dessein est tel que la valeur historique devient presque dominante et son intension semble glorifier magistralement la prise du relais de nos aïeux.

Cette relève constitue, à notre sens, le facteur-clé qui assure la longévité de l'âme rurale tant face à l'hostilité de la ville qu'à la perversion de l'idéal rustique sous l'effet de la modernisation. Ceci dit, cette inscription nous affecte par son horizon terrien³ tout en célébrant la mythique âme du sol avec des rites. Ces derniers sont des pratiques, qui tout en revêtant un caractère banal, se signifient dans la morale que fondent le bon sens des lois de la communauté ethnique. C'est, en effet, la représentation de ces manifestations sociales qui donne à l'œuvre la valeur de l'idéalisation artistique. Elle fait d'elle un champ fertile et un lieu de prédilection où la conscience moraliste de la terre s'exprime à travers divers thèmes.

Ceci nous offre un tableau de la société rurale dont cette diversité alimente les récits en constituant des fresques qui se destinent à marquer la mémoire et témoigner de ce qui a pu affecter les différents peuples vivant à la campagne à des époques où les conditions de vie et de survie étaient difficilement gérables. De ce fait, une emprunte surprenante de la psychologie interne s'incruste avec ténacité dans l'organe narratif et fait état d'un bon sens régissant les expériences dans lesquelles s'invoquent les intentions de tout comportement et de toute attitude, bonnes ou mauvaises, saines ou machiavéliques soient-elles !

Quant aux fonctions de la terre, dans les récits des romans champêtres notamment ceux de notre corpus, elles sont multiples et ne peuvent s'appréhender

³ -Personne qui vit à la campagne, qui a les habitudes de la vie rurale. Dictionnaires de français, Larousse, https://www.larousse.fr/dictionnaires/français/terien_terrienne/77462.

qu'à travers les accomplissements des personnages. A savoir que ces derniers se produisent avec un sens rural et la tonalité des effets de la terre actualise, en effet, l'évaluation de l'importance de la caractérisation par métonymie⁴ pour ce qui donne à déterminer le statut de la terre dans l'histoire racontée.

La réflexion et la conjecture interprétative que peut nous inspirer la lecture empirique et postulée des romans champêtres notamment ceux de notre corpus à savoir *La Terre* d'Emile Zola , *La Mare au diable* de George Sand, *La Terre et La Guerre* de Jacques Chauviré, *Arris* de Yamina Méchakra et le triptyque de Mouloud Feraoun (*La Terre et Le Sang*, *Les Chemins qui montent*, *Le Fils du pauvre*), se veut, à notre sens, une conscience ambitieusement conçue pour tenter de mettre en évidence la prodigieuse et dynamique manifestation romanesque qui, étroitement liée à la terre, au travail de la terre, à la possession de la terre et à l'attachement viscéral ou charnel à la terre, consiste à exalter rigoureusement l'atavisme de la communauté ethnique dans laquelle la perception de la socialité⁵ est soutenue par une philosophie qui suppose une logique relationnelle édifiée sur les principes du bon sens de la communion, du bon sens de l'entente, du bon sens de la compatibilité, du bon sens de la compassion, du bon sens de la tolérance, du bon sens de la cohérence et surtout du bon sens de l'amour le sentiment introverti que personne ne saurait vaincre, qui suggère l'altruisme et professe l'humanisation de l'âme et de l'esprit. Et à propos de l'amour qui s'inscrit dans le roman dans les règles de l'art poétique Huet⁶, écrivait, en 1670 : <<Les romans sont des histoires feintes d'aventures amoureuses >>.

Nous nous devons de souligner, de ce fait, que cette réflexion argumente, en quelque sorte, la conception de certains chapitres et sous-chapitres que nous avons établis dans notre thèse et qui répondent parfaitement au besoin de satisfaire consciencieusement la problématique de la présente recherche.

⁴-Procédé par lequel un concept est exprimé par un terme désignant un autre concept qui lui est relié par une relation nécessaire (l'effet par la cause, le tout par la partie, etc.).

⁵ -Ensemble de liens sociaux qui résultent de l'aptitude de l'homme rural à vivre en groupe(en société) dans son ethnie.

⁶-Huet Pierre Daniel (Caen, 1630- Paris 1721), prélat Français ; auteur de expurgée des classiques latins dite *ad usum Delphini* (<<à l'usage du Dauphin >>). Académie française 1674.

Une problématique qui se fixe comme objectif fondamental de déterminer le statut de la terre dans les récits de notre corpus avec un principe de recherche et d'étude qui exclut l'analyse des romans pour ne s'intéresser qu'à l'analyse de l'inscription de la terre en tant que phénomène littéraire.

A cet effet, pour donner la plus renforcée des crédibilités qui soient à cette réflexion commentatrice que nous avons présupposée pour introduire notre thèse, nous argumentons par la citation suivante :

<<En chacun de nous, suivant des proportions variables, il y a de l'homme d'hier ; et c'est même l'homme d'hier qui, par la force des choses, est prédominant en nous, puisque le présent n'est que peu de choses comparé à ce long passé au cours duquel nous nous sommes formés et d'où nous résultons. >> ⁷(E.Durkheim, in La Construction sociale de la réalité)

Dans ce sens, il est évident que le présent ne peut se construire que sur la base du passé. Si c'est l'homme que nous étions hier qui a fait l'homme que nous sommes devenus. Nous pourrions dire, de ce fait, que ce même homme que nous étions hier n'était autre chose qu'une émergence socialisée sur un mode dépendant de l'idéologie et des principes d'un peuple qui a pu subsister à travers ses traces.

C'est là un entrecroisement d'Histoire et de philosophie. A notre sens, il consiste à nous faire acquérir, également, comme matière de connaissance, les principes de l'éthique⁸ humaniste et l'éthique de l'ethnicité qui nous fournissent les critères selon lesquels les vertus de la manière d'être de l'homme rural sont discutées. Ceci suppose l'égide de la pensée des anciens sous laquelle se développe la pensée des contemporains.

⁷ -Peter Berger, Thomas Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Ed. Armand Colin, France, Août 2006, P 335.

⁸ -L'éthique se définit telle une réflexion fondamentale sur laquelle, la morale établira ses normes et ses devoirs. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ethique>

Ceci étant, nous nous permettons de dire que c'est ce que nous pouvons percevoir à travers les différentes représentations dans les récits des romans champêtres de notre corpus dont le génie créatif est doté d'un pouvoir qui nous place face à la grande énigme de la magnificence de l'âme et de la singularité de l'être rural. Cette dernière le particularise, en effet, le détermine sous les traits identitaires de son peuple dont les critères qualificatifs le définissent relativement à la nature dont il dépend, dont il se parfait et d'où il tire toute la substantialité de son propre fond.

Et dans un autre sens, c'est ce qui nous permet, aussi, de nous rendre compte de la particularité de la vertu du dessein littéraire qui n'a de cesse de surprendre les âmes et d'ébranler le monde de l'art que nourrit le souffle de la vivante matière verte au gré de ce qui signifie l'intérêt du sol et de la parcelle.

Nous ajoutons, également, en rappelant que nous ne faisons que supposer car il ne s'agit là, naturellement, que d'hypothèses qui, pensons-nous, nous permettront d'apporter des réponses plausibles aux différentes questions que nous avons posées dans la problématique. Cette dernière nous a, en effet, incitée à progresser dans le bon sens dans le développement de notre réflexion.

Nous avons, aussi, tenté de soutenir notre réflexion en argumentant par des passages que nous avons extraits des textes de notre corpus et des citations que nous avons puisées dans des ouvrages théoriques. Ainsi dirons-nous pour cerner ce qui, dans les romans de notre corpus, favorise l'étude de l'inscription de la terre, nous nous sommes appuyée, de toute évidence, sur des théories contenant d'importants éléments susceptibles de s'avérer utiles selon le besoin.

A savoir que les points de vue desquels nous avons projeté d'approcher ce phénomène littéraire se doivent d'être appuyés par des systèmes formés d'hypothèses, de connaissances vérifiées et de règles logiques telles que celui de la culture, du mythe, de l'espace, de la narratologie, de la psychologie, de la sociologie,

de la psychanalyse, de la poétique de la relation, de la philosophie, de la géocritique, de l'Histoire, du non-dit et de la pragmatique. Ce qui pourra nous aider considérablement à bien cerner cette inscription.

Dans la même perspective, cette réflexion, qui ne peut donc s'écarter du principe que l'inscription de la terre dans les romans champêtres sans toutefois outrepasser les limites de la vraisemblance par la similitude des lieux et des noms, se porte garante de la véracité des événements et de la rationalité de la dimension sociale, historique, politique et culturelle.

Tel est l'objectif de cette réflexion qui vise manifestement à traduire de manière sobre et lucide le mode de vie qu'adopte l'individu tout en développant un psychique lui permettant de se définir tout en situant son être d'homme des labours par rapport aux exigences sociales du groupe dans lequel il émerge et dans lequel sa vie prend un sens. Ce dernier lui octroie la légitimité d'être ce qu'il est censé être autant pour soi-même que pour les autres membres de son groupe. D'autant plus, il lui permet d'assurer l'acceptation et de pouvoir être défini comme étant un élément fidèle aux valeurs et aux attitudes estimées appropriées sans toutefois se faire rejeter ou bannir de son monde rural.

Manifestement, un univers où l'atmosphère est faite de sérieux et de respect à savoir que ces derniers émanent de la conscience collective des paysans sentant la grâce de la terre et dont le souci majeur est d'unifier le mode de penser en alliant l'esprit à la fermeté du trait psychologique d'une communauté solide. Son profil psychologique, mis en évidence dans les récits de notre corpus, laisse percevoir que sa seule préoccupation est de maintenir l'union dans la compatibilité et la conformité de crainte que sa charpente significative ne s'écroule et de crainte que son être rural, tant admiré autant pour ses principes d'ordre local que pour ses préceptes moraux, ne se heurte au volet à un éboulement discréditant.

Et d'ajouter, le présent travail est un travail littéraire, de toute évidence, qui a été conçu dans un esprit scientifique et mis en évidence par une expression qui mêle le poétique et le scientifique tout en étant soutenu par une vision philosophique. Nous avons, en effet, approché cette inscription d'un point de vue personnel dans la mesure où notre thèse est soutenue par des arguments supposés dans le non-dit.

Dès lors, il semble évident de dire que si les récits des romans de notre corpus sont des analyses déductives, c'est-à-dire qui partent de la cause à l'effet et dont la dimension se veut symbolique, c'est-à-dire qui n'a de valeur que par ce qu'elle exprime ou ce qu'elle évoque, notre analyse, à nous, est inductive, c'est-à-dire qui part de l'effet à la cause. C'est pourquoi, elle se réclame d'une tendance philosophique, c'est-à-dire dont l'effet a pour rôle de faire réfléchir les lecteurs sur la vérité de l'inscription de la terre que nous avons tenté de mettre en évidence dans notre hypothèse.

Ainsi, nous soulignons que nous avons envisagé de réaliser cette présente analyse sur la base d'une problématique principale dont l'enjeu consiste à orienter la progression de notre travail et l'accompagner du début jusqu'à la fin. Il faut noter, cependant, que nous l'avons conçue comme suit :

En quoi consiste l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus : *La Terre et le Sang, Les Chemins qui montent, Le Fils du pauvre, Arris, La Mare au diable, La Terre et la Guerre, La Terre ?* Quelle est sa relation à la narration et à l'auteur ? S'agit-il d'une inscription spontanée ou d'un raisonnement lié à un mode de pensée qui opère consciencieusement ? Est-ce que la terre s'inscrit comme un personnage ? Est-ce qu'elle s'inscrit comme une référence idéologique ? Est-ce qu'elle s'inscrit comme une figure consistant en une manifestation d'attributs et de qualifications ? Est-ce qu'elle s'inscrit comme un symbole attaché à la fonction ? Et si elle s'inscrit comme un personnage, serait-il un personnage constant c'est-à-dire qui est récurrent et qui se manifeste avec persévérance aussi bien dans ses actes que dans ses idées tout en étant fidèle à soi-

même et à ceux qui en dépendent ? Ou serait-il un personnage actant qui se définit, disons, par une ou des fonctions dans le récit ? Est-ce que les personnages ruraux font état d'une figure terrienne dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus ? Est-ce que la terre serait cette conscience virtuelle qui se manifeste jusque dans l'âme du paysan pour lui dicter les règles du système clos de l'organisation sociale de la communauté ethnique ? Est-ce qu'il s'agit, dans les romans de notre corpus, d'un bon sens spécifiquement terrien ?

Nous rappelons que si notre attention se fixe sur l'émergence et l'appartenance alors que notre problématique porte sur l'inscription de la terre, c'est parce que, dans une certaine mesure, l'homme dépend du lieu de sa naissance où il acquiert sous les multiples influences de sa société l'évidence concrète et quotidienne des contraintes et des valeurs marquant un passé qui renaît inlassablement en se transmettant d'une génération à une autre et se réinvente en récurrence à travers les comportements des paysans et paysannes portant un gène terrien dans leur sang.

Et, d'ajouter, l'Histoire des peuples qui ont disparu et dont on trouverait encore les traces, ne peut, en effet, se construire et se constituer avec validité que si elle institue, en vertu de la référence, la terre dont la présence peut alimenter des témoignages susceptibles de nous permettre de déchiffrer ce qui fonde le fonctionnement du système social de la communauté rurale.

L'importance et la spécificité de la permanente présence de la terre semblent provenir, en premier lieu, du fait même qu'il s'agit, dans le récit, d'un espace, d'un lieu ou d'une topographie voire d'une géographie dont bon nombre de concepts se perçoit au travers de la distinction significative des ruraux.

L'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus se veut pertinente et revêt une considérable coprésence de termes qui enrichissent l'expression. De ce fait, elle constitue l'élément le plus évident et le plus

approprié qui fonctionne avec une conscience dans l'histoire (diègèse) ; et, dans le monde réel, elle s'appréhende, en premier lieu, au sens de la géographie qui procède en un découpage délimitant les races ou les nations et qui contribue à faire une caractérisation distinctive des différentes cultures, dont celle de penser le monde et d'agir, tout en mettant en évidence l'appartenance et l'identité.

En second lieu, du fait qu'il s'agit d'un objet qui n'est pas perceptible, qui n'est pas tangible, c'est-à-dire une réalité abstraite autrement dit une entité, mais qui donne à percevoir, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, le pouvoir d'une raison qui, à notre sens, ne peut être pernicieuse pour ce qui favorise l'orientation dans un sens positif des combats hautement fiers que l'on a menés face à la tragédie de la déperdition des valeurs rurales.

C'est donc là une question d'un fondement psychologique appuyé par la présence de la terre dont l'un des enjeux consiste à rendre compte de cette mystérieuse existence idéologique que l'on peut relativiser à une conscience intimiste cherchant à se confier au lecteur à travers le récit pour lui permettre d'appréhender les phénomènes sociaux dans leur rusticité culturelle et naturelle à savoir que ces derniers se manifestent comme ce qui favorise l'émergence de l'être rural. A la suite de ces réflexions, nous dirons :

Ainsi, il importe de rappeler que la présente introduction est une synthèse conçue au préalable pour préciser notre démarche d'une manière scientifique et pour faire le point sur la conception de notre thèse de doctorat dont le contenu consiste en une analyse qui aura pour objet l'inscription de la terre et ses enjeux dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus. Et ce au gré d'une idéologie manifestement paysanne liée à la campagne, à la terre et au sol dont toute une fervente manifestation psychologique et culturelle à la fois se déploie à travers les comportements et les attitudes des gens de la campagne.

Il s'agira, donc, d'un projet d'analyse à prétention littéraire qui vise, dans perspective de sensibilisation, à mettre en évidence les qualités propres de l'instinct terrien qui suscitent chez certains des critiques comportant des louanges et chez d'autres des critiques comportant des blâmes. C'est, de surcroît, un projet qui tentera tant bien que mal d'ancrer son efficacité à travers la mise en évidence du mythe du sang et celui de la sève sans toutefois négliger la conscience des lieux qui s'avère importante pour ce qui exprime la relation étroite avec l'univers fictionnel de l'histoire. Une conscience qui se veut universelle dans la mesure où elle n'a de cesse de s'instituer dans la pensée de tout écrivain. Comme l'on revient à la ruralité et l'on se permet de dire que la représentation de la ruralité est d'abord une construction de l'esprit voire une idée à la base puis une image fondée, avec une signature ethnique, sur un fond constellée de la réalité des ruraux et de la vie à la campagne.

Cette dernière est projetée dans le roman champêtre comme une présence symbolique impliquant la terre en tout point d'évocation dont elle a acquis un poids romanesque non négligeable du fait de l'importance et de l'ampleur du phénomène dichotomique qui la distingue de la ville et lui assigne une politique rustiquement distinctive au travers de laquelle des actions, des faits, des événements historiques et sociaux se manifestent dans l'optique d'imbriquer consciemment ou inconsciemment cette pensée mythique qui s'empare de l'imaginaire des anciens pour se nourrir en les ressuscitant dans un rêve éveillé où le spectacle se veut l'un des plus trompeurs qui soient.

C'est pour autant que l'on a projeté de fonder notre réflexion sur la base d'une hypothèse conçue comme suit :

Dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus où l'on peut exploiter systématiquement toute forme de penser la terre et de la concevoir comme un gage d'une prétendue perception de sens à acquérir, le phénomène de son inscription vaut alors ce que vaut son interprétation. En ce sens, notre étude aura donc pour objet de mettre en évidence la symbolique la plus élevée de la terre à

savoir que cette dernière n'est pas conçue comme un simple thème ou un simple décor et sa pertinente présence qui hante les récits de notre corpus du début jusqu'à la fin n'est pas pour autant innocente ou insignifiante dans la mesure où elle porte en elle toutes les voix réelles de la vérité humaine et nous donne à la penser comme une manifestation qui fait des romans de notre corpus des romans de psychologie rurale.

Ceci dit, c'est ce qui nous a incitée à la cerner jusque dans les moindres détails pour montrer que la terre a effectivement une âme dont le vertueux triomphe est mythiquement ritualisé avec un instinct ancestral qui tend à promouvoir l'incarnation des peuples ruraux.

En ce qui concerne le choix, d'abord, il n'a été question que d'une ambition de promouvoir l'extase phénoménale de cette inscription qui s'affiche dans les titres dans un acharnement de vouloir conquérir l'attention en citant au préalable et en filigrane les traits de vertu de l'être de la terre. Puis les intonations de la voix terrienne ont fait surgir, lors des différentes lectures, les éléments tangibles qui amènent à considérer la ruralité comme un système fondé solidement sur la conscience de la terre et dûment régenté par l'âme du sol. Quant au plan, nous l'avons conçu comme suit :

Première partie : Un Sens rural pour une Pensée ethnique

<i>Premier chapitre :</i> <i>La Ruralité</i>	<i>Deuxième chapitre :</i> <i>Le Salut de la cohérence ethnique : Mœurs et Règles morales</i>	<i>Troisième chapitre :</i> <i>Les tendances des vertus prophétiques de la pensée mythique des ruraux</i>
L'aspect signifiant de la ruralité	Les enjeux du culturel ethnique	Croyances, Convictions et pratiques populaires
Effet impressionniste	Ambition idéologique	Mythe de spiritualité et d'instinct
Sensibilité fantaisiste et imaginaire réaliste dans la représentation de la ruralité	Culture, Conformité et adaptation de sens	
Démystification et Hantise	Culture et Affectivité	
La convoitise de la terre		
Le Poétique dans le rustique		

***Deuxième partie : L'être romanesque de la terre et sa logique dans
l'organe psychologique de la narration : Emergence, Appartenance,
identité***

<i>Premier chapitre :</i> La Psychologie de l'appartenance et la Quête de soi	<i>Deuxième chapitre :</i> Relation et Rapport à l'autre	<i>Troisième chapitre :</i> Personne, Personnalité et Espace
Psychologie de l'appartenance	Enracinement et Racine	Le Propre de la personne et de la personnalité rurale
La résultante de l'équilibre et du déséquilibre psychologique dans l'influence des exigences sociales	Affectivité, esprit groupe et logique relationnelle	Le personnage de la terre et sa conceptualisation dans la manifestation romanesque de la ruralité
La Quête du Soi rural	Les Opinions	Le Retentissement et l'Imposture de la voix spatiale dans le poétique champêtre
La question identitaire et la psychologie de l'identité sociale		

Présentation des romans :

C'est une présentation qui consiste en des commentaires ayant été conçus relativement à l'objet de notre recherche avec une intention d'argumenter le choix. Cependant, nous avons établi un classement selon un ordre chronologique.

La Mare au diable de George Sand : (Edit. Librairie Générale Française, Paris, 1984.)

C'est le roman champêtre qui fait état de l'instinct romanesque de la romancière. Cette dernière, décrit, en effet, dans les règles de l'art le bon sens de la convenance psychologique des gens intègres de la campagne ; et met en évidence implicitement l'exaltation des expériences amères dans lesquelles l'amour qui persécute les cœurs blessés triomphe de tout dans la mesure où il résiste et ne s'avoue jamais vaincu. C'est, en effet, un imaginaire dont l'idéalité se manifeste avec égards et prévenance en mettant en scène, dans une visée valorisant le laboureur, l'histoire de Germain, un jeune homme agriculteur qui, fort de physique et de caractère, doit toute sa dignité à une conscience purement paysanne et pleinement bienveillante n'ayant pour vertu que celle de la noble attention envers la bienséance rurale que régissent les sévères et rigides principes moraux.

La Terre de Zola : (Edit. Folio, France, 1990.)

C'est un roman champêtre, le quinzième volume de la série des *Rougon-Macquart*. Il illustre de façon brutale la tragique passion pour la terre dont la convoitise suscite le désir de s'en emparer en employant les moyens les plus viles et les plus machiavéliques qui soient ; et à la dévotion de laquelle les paysans, dont le personnage Jean, s'insurgent et chacun d'eux se bat farouchement, contre les autres descendants de la principale branche généalogique issue de la racine lignagère de la famille des Fouan, qu'il tente tant bien que mal d'évincer afin de s'octroyer la légitimité d'être le seul ayant droit en vertu des principes de l'appropriation. Le

romancier nous a, en effet, fait un dessein fictif qui correspond parfaitement à la réalité. Ainsi, dirons-nous, c'est à travers les pertinentes descriptions des différents aspects de l'existence beauceronne que l'on peut percevoir manifestement la poignante révolte psychologique qui tend à tourner à la violente transgression des lois de l'humanité tout en mettant un comble à l'ardeur des instincts sanguinaires en assouvissant un appétit sexuel dénué de tout sentiment d'affectivité, de tendresse ou de compassion d'où un drame socio-ethnique suscitant le mépris met en cause la matérialité morale des peuples ruraux en soulignant la fervente rudesse d'âme et d'esprit fumant le sol ; et dont la détermination à mourir et tuer pour la terre est invincible.

Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun : (Edit. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002.)

Un roman autobiographique où il ne s'agit que d'un dessein littéraire établi sur la base d'une réalité sociale vécue par l'auteur. Fouroulou, l'anagramme de Mouloud Feraoun, est, en effet, le nom du fils unique. Ce dernier, ayant eu dur et difficile à se démener avec la pauvreté et la maladie du père Ramdane, aspire à un destin autre que celui d'un berger. La détermination fut, de ce fait, sans hésitation et souligne parfaitement une caractéristique propre aux paysans. Le bain affectif du sein familial et les valeurs ethniques aidant, le berger arrive au bout de ses espérances et atteint le but dont il a tant rêvé. Il réussit à obtenir une bourse, ce qui lui a permis de terminer ses études et devenir un instituteur. Etant attaché viscéralement à ses origines et à son patelin communautaire, il se résigne à revenir parmi les siens et exercer la fonction d'enseignant.

La Terre et le sang de Mouloud Feraoun : (Edit. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002.)

L'œuvre illustre consciencieusement et de la manière la plus magistrale les manifestations socio-culturelles de l'ethnie kabyle au temps colonial. C'est le roman champêtre qui, tout en soulignant, avec sobriété, les vertus morales des paysans ; se veut typiquement anthropologique, ethnographique et ethnocentrique à la fois où l'on assiste à une forte ambition littéraire de concilier un instinct romanesque fortement agrée par la condition humaine avec l'inné instinct rural qui se manifeste en faveur d'une condescendante dénonciation masquée. C'est, en effet, l'histoire d'un jeune kabyle dont le nom est Amer et qui émigre en France pour fuir la pauvreté tout en espérant trouver sérénité et confort dans un paradis de rêve où l'on devient facilement riche, mais le destin en a décidé autrement. Un aléa brise le rêve quand Amer le paysan dépaysé se trouve involontairement impliqué dans l'assassinat tragique de son cousin et protecteur Rabah dont l'auteur est André le mari jaloux de la logeuse. Amer se sent menacé et sent la vengeance le guetter. Contraint de rester en France, il abandonne ainsi ses champs et ses parents Kaci et Kamouma.

Mais un jour, il décide de rentrer chez lui accompagné de son épouse Marie la Parisienne. La réintégration se révèle difficile et les événements se succèdent. Amer tombe amoureux de sa cousine Chabha l'épouse de Slimane. Cet excès commis a entaché l'image qu'on pouvait tenir pour légendaire. Ainsi, l'offense suscite la vengeance. Et l'affront coûte la vie à l'oncle et au neveu. C'est, en effet, une réplique connotative à la mesure de la sensibilisation qui envisage de nous faire revisiter le passé mythique dont l'éthique glorifie intensément la conception des paysans et de la paysannerie.

Les Chemins qui montent de Mouloud Feraoun : (Edit. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2003.)

C'est un roman dont le titre annonce le contenu en soulignant au préalable et avec une fervente connotation les difficultés d'adaptation auxquelles l'on peut se heurter dans la région de la Kabylie dont les villages sont perchés dans les montagnes. Cette

montée significative suscite, en effet, une réflexion portant sur l'aspect culturel de l'œuvre où l'on assiste à une mise en évidence des différences rendant l'amour impossible entre Dehbia, qui tout en étant une chrétienne née de mère française refuse de s'assimiler conformément aux règles et normes de la communauté, et Amer n'Amer un pied noir non-croyant vulnérable et profondément affecté par la mort de sa mère. Cette incompatibilité exerce dans le récit la fonction majeure pour ce qui est le déchirement du destin, d'abord, de l'humanité puis des ruraux kabyles. Elle se prévaut, en effet, de la vérité de la communion sociale au sein de l'ethnie et tend à traduire l'acceptation et le rejet culturels qu'exige l'ordre de l'ardente foi religieuse. Amer n'Amer meurt en se faisant délibérément tuer par son cousin et Dahbia est contrainte d'épouser un homme plus âgé.

Arris de Yamina Méchakra : (Edit. Marsa, Alger.)

Quand l'ardente voix identitaire se manifeste, en retentissant sur la conscience avec une résonance nostalgique, l'adaptation instinctive se met à hésiter entre s'acquiescer des droits d'appartenir aux siens ou faire avec un accoutrement psychologique garni de faux semblants. *Arris* est, en effet, le roman qui porte le nom de son personnage principal et le nom d'une ville située dans la wilaya de Batna.

C'est un roman intitulé par référence au contenu où l'imaginaire met en évidence un combat houleux autant psychique que psychologique de la cordiale réminiscence dont le dessein romanesque souligne avec noblesse la fervente lutte contre l'oubli et la défaillance qui peuvent nuire à la remémoration du rapport de l'enfance aux origines. Il souligne également la conscience emblématique et moralisante non d'un individu mais de tout un peuple en quête d'un soi révolutionnaire. *Arris* est un enfant arraché à sa mère, à sa terre, violé et imprégné d'une politique culturelle visant à corrompre son innocence rurale dont l'écho demeure invincible tant que la personnalité souillée de boue et de terre se garde d'une préjudiciable déperdition.

La Terre et la Guerre de Jacques Chauviré : (Edit. Le temps qu'il fait, France, 2008.)

C'est un récit dans lequel, l'histoire traduit en chacune de ses séquences un combat présentant une dimension historique qui mêle réalité et illusion. Il met en évidence une mémoire militante ponctuée de souvenirs que l'on perçoit comme des métaphores de la ruralité prise au sens d'une entité idéalisée par la morale qui se considère par le traditionnel esprit de famille et le charnel attachement à la terre et aux lieux de la naissance.

Un effroyable disloquement mis en branle par la guerre fige la vie des paysans dans un tourbillon dont le poids émotionnel n'a laissé que ruine psychologique et torture mentale. La terre demeure, ainsi, le seul flanc où l'on ensevelit les morts et le seule refuge où se consolent les âmes blessées. Jérôme l'un des membres des Calvière, la famille lyonnaise, est le personnage rural qui dans l'aventure de l'intrigue la plus douloureuse qui soit illustre la nature de la personnalité terrienne qui ne saurait se manifester avec une conscience autre que celle qui restera éternellement fidèle au sol et à la nature.

Première

Partie

***Un sens rural pour
une pensée ethnique***

Introduction.

Le monde rural est le monde qui nous habite par ses traditions et son Histoire. En effet, il se fait insatiablement convoiter en suscitant la morale et la raison dont la tendance est de faire jaillir le profond de l'homme subjugué en l'hypnotisant et en lui accordant la théorie de l'émerveillement confiant qui obéit à l'impulsion de ses mystères et de sa magnificence autant vitale que salutaire dont la singularité se veut le fruit des innombrables richesses. Un monde dont la représentation artistique incite à la tentation, car elle emprunte au passé et à son Histoire des éléments de croyances, de comportements et de traditions et les met à leur juste lumière.

En fonction de son rôle par rapport à ce qui caractérise les paysans et les valorise, le monde rural se veut l'espace surprenant, miraculeux, ordinaire et sobre à la fois qui tout en étant propice à la conquête de l'homme, constitue le lieu de l'extase spirituelle où se joue le destin des communautés frugales que satisfait la paix des âmes et la noblesse de la vie quotidienne fébrilement animée de rituels et de frémissements d'arbres qui gémissent dans une atmosphère florale et parfumée.

Ceci dit, ce lieu est pure légende dont l'écho de la voix jubilatoire nous fait connaître le secret de la vie et de la mort, et nous imprègne du bonheur de recouvrer toutes nos émotions dans des lieux ayant le pouvoir de s'imposer et de nous retenir éternellement dans la beauté de la terre bienfaisante dont le flanc muni de ses ressources et de ses charmes bouleversants guide nos pas, nous oriente et nous dote intuitivement d'une invincible force. Cette dernière est, à notre sens, susceptible de nous aider à exorciser nos souffrances et nos peines ; et dont les entrailles nous permettent d'explorer les profondeurs dans lesquelles, par les recherches, nous exploitons les multiples gisements et réserves pouvant satisfaire les besoins en croissance rapide de notre monde de plus en plus industrialisé, et par les fouilles et les sondages se révèle et se confirme l'existence des traces d'une quantité d'enclos et de constructions dont certains interprètent des sites indigènes et d'autres

interprètent des sanctuaires et des constructions des peuples disparus tels les celtes, les gaulois, les romains et les ottomans par exemple ; et dont les restes témoignent, d'une manière particulière, des différentes civilisations qui ont pénétré aussi bien l'Algérie que la France. D'une manière générale, elles permettent, de reconstituer l'Histoire des différents peuples dont on ignore l'existence.

Et d'ajouter, l'emploi de l'article indéfini, dans le titre de la première partie du présent travail, n'est pas, en effet, innocent dans la mesure où d'une part il souligne la pluralité de sens que l'on peut attribuer à la ruralité et d'autre part il met en évidence la contribution de chacun d'eux dans ce qui fonde les différentes pensées que l'on peut avoir pour l'ethnie sur ses multiples aspects à savoir l'aspect culturel, l'aspect historique, l'aspect politique, l'aspect idéologique, l'aspect social et l'aspect religieux.

Ceci dit, il est possible d'affirmer que cette communauté rurale est considérée dans son ensemble par rapport à une préexistence prise dans son acception pour un modèle idéal qui est pensé, conçu et soutenu comme une condition typiquement territoriale, indéniable et déterminative que l'on a établie sous l'égide d'une constitution démocratique et populaire que les gens de la campagne se sont eux-mêmes donnée dans le but de fonder le type d'organisation spécifique et indépendant. Un type qui s'affirme en tant que celui d'un système familial d'abord clos, puis formellement hostile aux intrusions qui peuvent heurter brutalement et sans réserve leur être référentiel considéré et affirmé par rapport à leurs convictions, leurs coutumes et leurs traditions.

Premier

Chapitre

La Ruralité

Préambule.

A notre sens, la raison de la ruralité s'élabore dans les conditions de vie qui cernent les paysans dans le sein de la campagne et dans le flanc de la terre à savoir que le sol se manifeste jusque dans les veines de chacun d'eux. Et de toute évidence, tout ceci implique la nature dont la beauté s'insère dans la trame narrative des récits comme un opérateur consistant à motiver la poéticité et lui assigner une valeur de réalité et de vérité.

« Sous le ciel vaste, un ciel couvert de la fin d'octobre, dix lieux de cultures étalaient en cette saison les terres nues, jaunes et fortes, des grands carrés de labour, qui alternaient avec les nappes vertes des luzernes et des trèfles ; et cela sans un coteau, sans un arbre, à perte de vue, se confondant, s'abaissant, derrière la ligne d'horizon, nette et ronde comme sur une mer. [...]. Des villages faisaient des îlots de pierre, un clocher au loin émergeait d'un pli de terrain, sans qu'on vît l'église, dans les molles ondulations de cette terre du blé. »⁹

Mais faut-il encore souligner que cette valeur peut être appréhendée selon qu'elle affecte le récit en s'étendant à d'autres postures de significations à savoir indiquer le jugement subjectif de l'auteur et établir une vision avec une dimension qui s'institue et se proclame avec une <<modalité aléthique >> consistant à souligner l'engagement solennel qui marque la présence du romancier et dont est fortement imprégné le discours littéraire visant à sensibiliser.

<<La notion de modalité, utilisée dans des sens et avec des extensions très variables, recouvre au moins deux grands ensembles : Les modalités d'énonciation et les modalités d'énoncé : On les définit comme le <<processus (nous ajoutons<<logique >>) par lequel le sujet de l'énonciation manifeste son attitude à l'égard de son énoncé. [...]. Deux modalités logiques sont alors possibles : Modalité aléthique et Modalité épistémique. -Modalité aléthique (alethia= la vérité) : c'est une sorte de

⁹ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Folio, Paris, France, 1990, P. 28.

degré zéro de la modalisation, qui définit la vérité logique d'une proposition, c'est-à-dire ce qui doit ou peut logiquement être, ce qui est logiquement possible/impossible/nécessaire/contingent... >>¹⁰

Si l'on se rend compte de la valeur de la substance sémantique de la terre qui se signifie dans la dimension philosophique et psychologique de la ruralité dont le mérite de la notion donne à s'imprégner de la conscience de ceux qui l'incarnent, si l'on se consacre à connaître les peuples ruraux et à découvrir en eux l'être qui chante l'amour de la terre, si l'on se consacre à percevoir comment les gens se saisissent d'admiration pour leur étonnante force d'esprit et de caractère, la fierté sera l'une des plus chatoyantes qualités qu'on pourra leur témoigner. La campagne est, en effet, le fief de la solidarité prépondérante où se perçoivent des villages qui sont farouchement indépendants, mais qui tout en interpellant pensée et sentiment sont cernés par une constitution notablement démocratique portant le sens de la popularité et de la parfaite candeur. Les villageois, soulignons-nous, sont remplis d'amour l'un pour l'autre, un amour conventionnel qui les lie à la terre.

Si l'on introduit ainsi le premier chapitre de notre première partie, que l'on a intitulé <<*Un Sens rural pour une Pensée ethnique*>>, c'est parce que le monde rural ou la campagne se veut la muse emblématique qui inspire les belles et sublimes créations en nourrissant exclusivement les esprits des penseurs.

C'est l'univers qui se définit comme étant source de vie, source de subsistance, lieu de détente et de distraction et contrairement à la fastidieuse ville et son charroi vivant, polluant et menaçant, c'est l'espace paradisiaque et inédit qui se caractérise par une densité de population relativement faible, par l'air pur, par un attrayant paysage à couverture végétale prépondérante que l'on perçoit dans divers sites à savoir champs, prairies, Forêts, vergers, oasis, plaines, vallées, étangs, montagnes. Ceci dit, il se caractérise par tout ce qui, n'ayant pas subi de transformation de la part

¹⁰ -Fromilhague Catherine, Sancier-Chateau Anne, *Introduction à l'analyse stylistique*, Armand Colin, Paris, 2006, PP. 79-80.

de l'homme, est resté et restera forcément jusqu'à la fin du monde, une divine œuvre dont l'extase se manifeste dans le chant d'une verdure s'exclamant joyeusement avec une touche pittoresque pour témoigner la fidélité à une appellation digne de l'écolo qu'est la nature, symbole de sainteté et d'enchantement. C'est l'univers vierge et innocent où la vanité de n'être qu'un soi rural émerge avec une confiance excessive et une ambition démesurée de ne se manifester qu'avec un sens purement rustique et rural. C'est un monde qui recèle une vérité profonde.

Muni d'une portée ethnique, l'univers rural s'engage avec une conscience spatiale dont la fertilité et le magique manifeste un intérêt considérable et incontestable pour l'imaginaire de la pensée créative dont les idées sont précisément fondées sur le tangible et susceptibles d'aller loin que possible dans des importantes et fiables représentations dont l'intelligence donne aisément le sens qui nous permet de nous imprégner sans réserve et pour de vrai, de la magnificence de ce monde singulièrement non obsolète et, bien évidemment, de vivre la réalité rurale. Elle déferle, en effet, tel un ruissellement dans les cœurs laissant germer la compassion et l'amour fiévreux.

Comme on peut aussi le définir comme étant le lieu qui recèle l'objet de toutes les convoitises et de tous les désirs délirants qui soient en mesure de captiver intensément les attentions et d'étayer les consciences. C'est, en effet, le lieu où se mêlent le divin et le génie de l'homme et où l'artiste donne chaire, sang et émotion pour soumettre avidement sa pensée aux multiples charmes de la nature réaliste et figurative sachant qu'elle se reflète dans la verve en étalant les vices et les vertus de la paysannerie. Cette dernière a, en effet, un sens social et un sens culturel de grande envergure. Elle s'offre à une exploration qui nous fait baigner dans la popularité et promet de lui assigner une mémoire populaire dont le reflet fait miroiter, dans l'ombre de l'éon du conservatisme, la valeur essentielle pour rendre le salut de l'âme de la terre plus indispensable à l'effervescence de la rusticité idéologique. C'est, en

effet, cette dernière qui anime et règle avec une typique tempérance toute l'organisation sociale des paysans.

Ainsi, dirons-nous, la ruralité est le symbole de la condition humaine des gens de la campagne dont l'existence est vêtue d'une fantaisie éristique. Dès lors, nous percevons une intention philosophique du règne végétale qui est constamment à l'œuvre et qui s'insinue dans le sens du paysan et l'assujettit au service de la nature flamboyante de sympathie dans l'incandescence des paysages.

De ce fait, nous pensons que la valeur de la ruralité provient du fait qu'elle a beaucoup de puissance pour s'imposer à l'humanité comme une réalité indéniablement soumise aux règles de la raison divine qui condense la vie des paysans et lui donne un éclat propre et particulièrement distinctif. Ceci dit, nous proposons de considérer la ruralité dans le fonctionnement de son système de sensibilité que traduit le rural par sa naïve manière de se reproduire dans son milieu, de se démener avec la nature ou de s'appliquer au gré du sol dont il se veut l'extension qui le prolonge et le signifie. C'est bien une révolution d'un esprit qui définit la ruralité comme synonyme de relation, de dépendance, de mythe, de rite, de traditions, de coutumes et d'échange avec l'environnement, et avec la faune et la flore.

De plus, l'univers rural s'organise par des fonctions qui se déploient autour de la terre dont elle porte la signature. Ainsi se dessine une morale dont l'enjeu consiste à donner l'impression de répondre aux exigences de l'ethnie dont les valeurs fondent, sur le principe d'un esprit lié à la terre et au travail de la terre, le sens de la ruralité. Par conséquent, la ruralité trouve sa grandeur dans la richesse de la terre, la beauté de l'âme des ruraux et la rationalité de l'attitude authentique qui correspond à la force d'un caractère institué par les ancêtres sur la base d'une logique humaniste décrétant la terre comme un argument de notoriété identitaire sous la loupe duquel opère la conscience à savoir que la paysannerie est l'entité parlante. Elle s'impose avec une voix vivante louant la supériorité de l'âme rurale et dédicant à la mémoire

des ancêtres la ténacité de l'emprunte idéologique qui s'incruste avec force dans la portée morale des romans champêtres de notre corpus.

Dès lors, nous nous devons de citer notre professeur Madame Nedjma Benachour-Tebbouche dont la pensée semble se consacrer à la mise en évidence de la paysannerie comme étant déterminée par une intention de rendre compte des instincts littéraires qui tendent de promouvoir la spécificité de la personnalité incorruptible des ruraux dont le destin est fortement lié à la terre à savoir que cette dernière était l'objet de toutes les convoitises qui ont mené le cours de leur misérable existence vers une lutte tragique.

<< Littérature et paysannerie : un couple vieux et habituel. Il n'est pas sans nous rappeler George Sand, Jacques Roumain, Carlo Lévi, Léon Tolstoï, Balzac, etc. Un couple qui ne connaît ni frontières, ni patrie fixe. Dans la plupart des pays il y a eu des paysans exploités et des paysans exploités, dans la plupart des pays, sous divers régimes politiques le paysan s'est trouvé ballotté d'une structure à une autre, d'un mode d'existence à un autre. Ce ballotement ne fut pas sans s'accompagner de heurts, de bouleversements qui ont douloureusement blessé les cœurs et les mentalités, les croyances et les coutumes. [...]. Cette terre qui fut la convoitise du colonialisme français avait été durant de longs siècles riche et prospère. Sa richesse et sa fertilité expliquent la succession des différents colonisateurs « des prétendants sans titre et sans amour » comme les qualifie l'un des personnages de Nedjma (Kateb Yacine, Nedjma) et cette dernière conquête fut comme un mal nécessaire « une greffe douloureuse » (Nedjma,) qui devait apporter « une promesse de progrès » à « l'arbre de la nation entamé par la hache, comme les Turcs, les Romains et les Arabes, les Français ne pouvaient que s'enraciner otages de la patrie en gestation dont ils se disputaient les faveurs. » (Nedjma). >>¹¹

A ce propos, il faut tout de suite dégager la spécificité référentielle du deuxième aspect sensible et profond de sens qu'est l'apparence architecturale dont les cascades donnent à percevoir la vulnérabilité des lieux. En effet, Des maisons

¹¹-Benachour-Tebbouche, Docteur Professeur à l'université Mentouri Constantine1, Thèse pour le Doctorat de troisième cycle, *La Paysannerie algérienne de la période coloniale dans le discours littéraire de Dib, Feraoun et Boumahdi*, Mai, 1984, PP. 1-2.

diverses émergent, sournoisement, des montagnes avec un relief d'où se signale la signification grinçante de l'acariâtre matière première vêtue de tuf et peinte de chaux. Cet aspect se veut alors d'une allure renversante à savoir que la platitude se révèle avec une laide image portant en soi un riche répertoire historique qui manifeste le fait hasardé voire l'improvisation fortuite d'une architecture conçue avec des techniques allant à l'encontre des esthétiques réglementaires que l'on établit sur un mode de style confirmé par des connaissances scientifiques illustrant les modernes tendances de construction.

Un type de construction qui détient et soutient, en mettant à la lumière du jour, la détermination ancestrale à manifester la singularité typique de la paysannerie et de ses caractéristiques. Ces dernières font parler tout matériau brut, soit l'emblème de la terre d'où il émane et d'où se puise la conscience de la cristalliser avec une imposante présence s'immisçant dans le sens de la ruralité et se projetant indûment dans ce qui relève de la caractérisation salutaire du rustique traditionnel. Toujours est-il, c'est cet écoumène, dont la fluidité de l'écoulement dans la littérature fait rêver, qui particularise la vie à la campagne. Ainsi, nous nous permettant de dire que, d'un côté, les ambitions des richesses énormes et prometteuses sont plus littéraires que politiques et, d'un autre, la réalité des populations pauvres et écrasées est plus politique et sociale que littéraire.

C'est, en effet, un aspect qui donne un intérêt considérablement indéniable pour appréhender les contextes socio-rural, socio-culturel et socio-historique. C'est, donc, évident que l'on puisse dire que la configuration des bourgs à caractère insignifiant correspond parfaitement au portrait psychologique de l'agglomération rurale. Toujours est-il, c'est l'aspect qui revêt une allure attractive bien qu'elle renferme singulièrement des maisons qui sont éparses et de fortune ; et dont les toits sont en chaume soit des constructions en toubes, en béton de terre ou en pierre, privées de tout avantage du confort modernisé. On les appelle, en effet, de nos jours

avec la modernisation et l'amélioration, les constructions traditionnelles du passé pauvre.

C'est encore une campagne qui constitue d'abord, des centres de l'exploitation et des intérêts autant agricoles que culturels considérables. Il est évident qu'il s'agit d'un système organisé suggérant le village qui, tel que nous l'entendons, est chose rare et plutôt marginale évoquant un simple et insignifiant groupement d'habitations qu'une communauté structurée. Ceci dit, cet univers particulièrement distingué est décrété par le fait qu'il est relativement tributaire d'un un paysage et des sols riches et par le fait qu'il compte des masses laborieuses qui sont les maîtres du monde et qui ont, toujours, été opprimées et exploitées par le régime injuste colonial et le régime capitaliste agressif des propriétaires fonciers perfides et corrompus. Et les activités principales se limitent à des cultures de blé, d'orge, de riz et des élevages des bovins, des ovins des volailles, etc.

En conclusion, nous nous permettons de dire qu'il s'agit, en fait, d'un monde singulier dont la particularité se perçoit à travers les multiples différences qui font objet d'une dichotomie entre la ville et la campagne et d'un monde où il y a vraiment de quoi émerveiller et abasourdir aussi bien les écrivains que les lecteurs ou les visiteurs.

La ruralité est l'entité qui réfère au principe de la structuration du système communautaire. Sa représentation, nous donne, en effet, à penser les liens qui harmonisent le bain ethno-social avec la compatibilité psychologique. A savoir qu'il s'agit d'un glissement flagrant entre fiction et réalité. Ainsi, le roman champêtre demeure le genre de récit qui manifeste bien et avec objectivité les effets significatifs de la ruralité.

Toujours sur la base du rapport à la terre, le personnage ubiquiste pensons-nous, l'étude de la ruralité est, à notre sens, assumée par ce qui permet d'argumenter la spécificité psychologisante de la mentalité des paysans qui implique

la beauté des paysages, la rudesse de la vie à la campagne et la rentabilité des sols dont dépend la survie de chacun d'eux. L'intérêt de cette étude se portera, donc, sur l'originalité de ce paradoxe qui unit dans la contrainte satisfaction et souffrance.

1) *L'aspect signifiant de la ruralité.*

C'est, en effet, l'aspect sur lequel il faut se reporter pour pouvoir saisir la portée ou les portées des différentes représentations romanesques dans les récits de notre corpus à savoir qu'il mime à travers les manifestations des personnages ce qui signifie la ruralité. Ainsi, nous nous permettons de dire que tout l'intérêt significatif de l'attention que nous accordons à la ruralité réside dans le fait que les modes mêmes de son insolite expression se perçoivent, dans tout genre de création imaginative quel qu'il soit, avec un sens profond élucidant ce qui lie sa matière aux différents traits d'esprit et ce qui la manifeste comme le royaume dans lequel, le monopole de la souveraineté de la silhouette mythique de la terre détient exclusivement le trône ; et dans lequel les paysans sont, également, tenus de former un front uni.

Au sens littéraire, la pensée des romanciers n'a de cesse de se livrer à l'éloge sans réserve de la ruralité voire elle célèbre consciemment et consciencieusement ses vertus positives. La ruralité s'inscrit dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus tout en se faisant inlassablement respecter et désirer dans la mesure où elle se manifeste avec l'ardeur de ses diverses significations.

Elle s'exprime à travers les histoires d'amour, de peine et de chagrin dans le silence absolu des bois où se loge la tragédie, et dans l'immensité des montagnes que survole l'ombre des nuages en projetant l'hallucination de la poésie et en dansant sur le rythme du soufflement des vents qui nous murmurent l'enchantement du rustique et du traditionnel. C'est de cet univers, où règne l'exclusive énergie impétueuse de la passion et du rêve, que se nourrit le principe des facultés créatrices pour doter

l'aspect sentimental de l'œuvre d'une forte sensibilité attisant la sensualité ascétique.

C'est, en effet, dans cet univers que les romanciers puisent les racines profondes des peuples et écrivent avec gratitude et reconnaissance, en hommage aux paysans et paysannes, pour mettre en avant la mémoire des existences banales qui ont été les premières influences à l'origine de la naissance de la vie prestigieusement aisée et confortable sous toutes ses formes.

Ceci dit, à notre sens, la ruralité constitue le signifiant cartographique global voire universel d'un monde propre aux paysans et d'une étendue sémantique unifiée du point de vue de la caractérisation et des particularités. Tout ceci implique donc ce qui exige de notre part, un énorme effort d'activité mentale et une vigilante attention à savoir que la réflexion, la compréhension ou l'analyse trouveront consciencieusement leurs limites dans la reconstitution du canevas labyrinthique des représentations connotées que l'on puisse fonder sur la saisie des signifiés sibyllins en associant l'investissement narratif, accompli dans le texte, aux diverses dimensions de l'histoire ou autrement dite la diégèse, dans laquelle le profil de la ruralité se manifeste avec des fonctions favorisant la vraisemblance en ce qui dote le récit de la dimension réaliste à titre informatif.

L'enjeu de cette dernière consiste à projeter dans le rite sacré du travail de la terre, souvent impliqué comme la condition déterminante des paysans, les reflets des réverbères significatifs de la ruralité dont la représentation poétique est toujours motivée par l'instinct terrien. Ce dernier impose, en effet, l'idée que le personnage rural, dans ses pensées et mouvements, est toujours un être se définissant comme étant une figure emblématique de la paysannerie si bien qu'elle tend à servir l'aspect signifiant de la ruralité à savoir qu'elle se veut réellement un aspect mythique dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus. C'est pourquoi, nous avons conçu une petite problématique que l'on a articulée comme suit :

En quoi consiste l'inscription de la terre dans cet aspect de notre recherche ? S'inscrit-elle, comme une simple figure, c'est-à-dire, comme une manifestation d'attributs et de qualifications où comme une référence idéologique constituant le pivot centrale autour duquel s'institue et prend forme la représentation de la réalité rurale ? Comment les formes et les liens, que crée l'activité de l'esprit du sujet écrivant, contribuent dans la construction du sens par rapport au milieu rural ?

Nous soulignons de ce fait, que ce sous-chapitre fait état de la présence du monde rural, du paysannat, de leurs valeurs sacrées et de leur souveraineté dans les romans de notre corpus. Il tend, en effet, à traduire la réflexion sur la conceptualisation logique, romanesque et réaliste de l'homme de la campagne ou le paysan dans son milieu rural et du phénomène d'osmose des relations interpersonnelles non objectales qu'il entretient étroitement et intimement avec la terre ; et de l'influence des circonstances dont dépend la vie à la campagne que régissent des règles normalisant la conformité de la réalité ethnique à la nature rurale des paysans en exigeant une spécificité de comportements collectifs et de fonctionnement psychologique qui ne soient admis que sur une base dont tout principe consiste en la vénération de la ruralité.

<<Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs [...], tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes chose. >>¹²

C'est, en effet, un symbole fervent de la remarquable innocence paysanne qui se traduit, dans la douceur de ses effets moraux, par une métaphore mythique

¹² - Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie Générale Française, France, 1984, PP. 15-16.

laissant transparaître ce qui semble se prévaloir contre toutes les peines et les souffrances en prétendant formuler un jugement où le rôle majeur de la considération de George Sand consiste en une valorisation sacralisant les hommes de la terre : cultivateur, agriculteur ou laboureur.

Il faut bien constater, de ce fait, que la ruralité s'inscrit d'une manière pertinemment signifiante, ce qui nous emmène forcément à tenter, dans ce sous-chapitre de notre recherche, de mettre en évidence l'originalité du roman champêtre que l'on peut percevoir comme un document historique, politique et culturel à la fois, autant qualifié par la sagesse et la raison de l'esprit terrien des ruraux que par la grandeur de l'aspect signifiant de la ruralité qui constitue la hantise dominante.

<< [...], le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son fils, qui se retournait pour lui sourire. >>¹³

A notre sens, notre analyse ne peut s'effectuer sans la dynamique de la résultante contextuelle à savoir l'époque et l'espace dont le patrimoine culturel de certains pays a été délabré depuis la conquête à savoir que le milieu et son histoire demeurent, si l'on convient, le seul dénominateur commun qui appuie la persévérance de tout peuple, à ne considérer que le rural, la campagne est le milieu dont le prestige magique des mythes et des rites proclame l'histoire comme un témoignage d'origines intimement liées à la terre.

Toujours est-il, le souffle rural, qui anime d'une manière absolue le romanesque de notre corpus, est ce qui tend judicieusement à faire prospérer l'univers végétal de la flore en impliquant la faune et de manifester l'instinct

¹³-Ibid., P. 16.

ancestral dont le laboureur a hérité de ses ancêtres et qui favorise l'habileté au profit de ce qui réconforte la peine des animaux et de ce qui les revigore.

<<Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'originalité fut peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontentements et de charmer l'ennui de leur longue besogne. >>¹⁴

Encore une fois, il faut vivre cette peine insurmontable, il faut voir cette réalité lamentable pour que l'on puisse croire que cette tâche s'accomplit avec tant d'amour et que le paysan s'obstine inlassablement à suer et use de toute son énergie pour garantir que les bœufs triomphent de tout ce qui peut entraver la dure besogne. C'est là une scène capitale de jugement. Cette âme rurale ne peut avoir que de judicieux instincts qui l'orientent à mettre sa grandeur à l'épreuve pour entretenir le courage des animaux à l'égard desquels elle manifeste une sincère compassion.

<<Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre : on est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers. >>¹⁵

C'est ainsi que nous avons développé les intentions et les motivations requises au niveau de la production littéraire qui tente tant bien que mal et avec ferveur d'harmoniser entre un retentissement de la puissante voix rurale suggérée dans le plaidoyer en faveur du sublime paysage très digne d'attention dans les récits et

¹⁴ -Ibid., P. 16.

¹⁵ -Ibid., P. 16.

l'émotion compatissante suscitée par l'exaltation de la réalité dramatique de la misère profonde et des rudes conditions humaines qui signifient honorablement la ruralité.

Et bien entendu, cette représentation ainsi conçue ne peut avoir en soi qu'une grande importance dans la mesure où elle met à nu le dévouement de ce qui a trait aux relations affectives de la terre, du paysan et des bœufs. Voilà qui justifie les touches gracieuses de l'ambition rustique manifestement dévouée à s'accomplir avec la conscience enthousiasmante de la terre pour en faire la référence idéologique du fidèle paysan. Ce dernier paie de sa santé et de son bonheur et s'investit, avec un engagement consciencieux et légendaire, dans le travail de la terre, la besogne qui, dirons-nous, n'aura de perspective que la bienveillance à l'égard de celle qui le nourrit.

La ruralité comme titre de noblesse suppose, à notre sens, la morale de l'honneur. C'est le titre qui annonce l'institution d'une essence ethnique imposant une apparence fondée sur un principe chargé de connotations rustique. Ce dernier tend à sacraliser et légitimer une identité caractérisée par un type de personnalité inné et particulier que le rural manifeste dans ses accomplissements à savoir que c'est l'un des principaux critères que l'on doit prendre en compte pour justifier ce qui signifie ou détermine la ruralité.

<<Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau champ , et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf , au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un fin laboureur de cette contrée ne saurait le redire. [...]. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie. >>¹⁶

¹⁶-Ibid. PP. 16-17.

Un écho d'éloge symboliquement sonore retentit bruyamment sur la conscience pour lui faire entendre raison. C'est bien un rituel poétique qui tend à définir la ruralité avec le sens de l'accomplissement du laboureur dont la rationalité est mandatée par la raucité de la voix interne d'un sol clamant une essence d'esprit et d'âme purement rurale. La réflexion commentatrice de l'écrivaine est, en effet, munie d'un éclairage fervent sous lequel l'aspect signifiant de la ruralité ne semble s'appréhender qu'en raison de la conscience des laboureurs qui ne saurait se manifester de manière adaptée que si elle est régie par l'âme de la terre.

En effet, cette dernière se plaît à s'immiscer sournoisement dans la narration et gerber jusque dans le profond sens des denses descriptions pour faire du romanesque un océan de verdure où elle plane, en méditant avec un souffle légendaire, sur tout ce qui se perçoit en filigrane. De ce fait, la ruralité est donc, à notre sens, une institution mentale qui tend, dans sa logique, à impliquer la terre, le paysan, la rudesse du labour, la rudesse de la vie à la campagne et surtout l'instinct terrien. Ce dernier anime inlassablement voire avec opiniâtreté l'aspect rustique de la scène ethno-villageoise. Il se veut, pensons-nous, le fervent crédible protagoniste de la réalité rurale dont la vertu agit en faveur de la sponsorisation des indéniables qualités morales avec lesquelles s'appliquent tout paysan et toute paysanne.

Ainsi, nous pensons que la ruralité est conçue sous une tutelle terrienne et semble se manifester sous un joug absolu signifié dans l'évocation des parcelles et des lots de terrain. Ainsi, il convient à l'évidence de dire que la mise en évidence de la ruralité ne pourrait s'établir qu'à partir des traits de la condition humaine prise dans la réalité de la vie à la campagne. Et son étude devient possible en raison de son lien supposé avec les hommes qui vivent de la terre, travaillent la terre, possèdent la terre et luttent pour préserver, dans tous les sens, la terre.

Le sens de la ruralité peut donc se fonder sur celui de la nature qui se veut synonyme de quiétude affective qu'emporte un élan fécond de beauté insolite

susceptible de nous projeter dans le rêve de la douceur d'un certain idéal dont la grandeur et la noblesse sollicite ce qui cautionne la tendresse et la compassion des cœurs et des âmes.

2) Effet impressionniste.

L'impressionnisme est, en effet, une tendance en art qui exalte les impressions plutôt que l'aspect conceptuel des choses. Ce qui se perçoit nettement dans ce qui suit.

<<Il y avait, au bas des terrasses du jardin, une petite rivière qui coulait sous l'épais ombrage des ifs et des cèdres et s'enfonçait sous leurs rameaux pendants. Sous une de ces voûtes mystérieuses, un tombeau de marbre blanc se mirait dans l'eau, pâle au milieu des sombres reflets de la verdure. A peine un souffle furtif de la brise ébranlait les angles purs et tremblants du marbre réfléchi dans l'onde ; [...] >>¹⁷

C'est en effet, dans un témoignage pareil que notre imaginaire interprétatif est excité à savoir que l'on y peut réellement percevoir et noter l'évolution des impressions marquantes en raison des différentes résonances sensibles et affectueuses que tentent d'engendrer les représentations dont l'effet ne peut être banalisé, car l'atmosphère unique et mystérieuse est d'autant plus importante et animée par ses composantes matérielles et vivantes qu'elle se propage et se propulse avec potentialité dans le psychique du lecteur qui, de ce fait, se projette instinctivement dans un monde immense et immatériel dans lequel, la cadence de l'expression stimule avec dextérité son esprit et le fait rêver.

¹⁷ - Sand George, *Lélia*, Ed. Enag, Algérie, 1989, P 104.

<< [...] un grand liseron avait envahi ses flancs et suspendait ses guirlandes de cloches bleues autour des sculptures déjà noircies par la pluie et l'abandon. La mousse croisait sur le sein et sur les bras des statues agenouillées; les cyprès éplorés, laissant tomber languissamment leurs branches sur ces fronts livides, enveloppaient déjà le monument confié à la protection de l'oubli. >>¹⁸

L'originalité crée, ainsi, le désir d'exister dans la virtualité que conceptualisent et matérialisent, dans les règles de l'art, les auteurs des romans de notre corpus, par le poétique et le romanesque en prêtant un immense et réel plaisir associé de manière particulière aux multiples allusions qui s'inscrivent dans la logique du réel, sans la moindre subjectivité, pour constituer dès lors un acquis de conscience formelle et judicieux.

Nous avons la nette impression que ces constatations, que l'on a faites en lisant les romans de notre corpus, nous ont permis, de toute évidence, de mieux comprendre le fonctionnement énergétique de l'appareil psychique qui s'impose par sa domination et surgit irrésistiblement dans ce qui suscite le plaisir de la lecture dans laquelle s'investit la réception par rapport aux diverses représentations. En effet, ces dernières assaillent l'imaginaire interprétatif tentant de lui ravir la substance des thèmes restitués dans les récits de ces romans où l'on relate la vie de l'homme rural qui tout en étant si proche de la nature vivait et vit encore en communion avec la terre. N'est-ce pas là une grâce que ces représentations nous apprivoisent au pris du leurre pour mettre, également, en évidence les relations que ce type d'homme insolite peut entretenir avec les arbres, la mer, les montagnes, les animaux, les plantes et les fleurs ?

Ainsi, nous soulignons que la campagne est l'un des aspects du globe terrestre dont la fonction symbolique, dans sa maturité nécessaire, consiste à relativiser les institutions psychologiques où morales soient-elles, les croyances, les mœurs, la vie

¹⁸ -Ibid., P. 104.

entière des paysans, leur manière de penser, les intérêts qui les agitent, les idées qui les dirigent à l'inné instinct rural. Ce qui justifie nettement notre choix portant sur la paysannerie à la dimension de l'homme et de son bien-être qu'il paie de sa vie.

Et c'est par une allusion de ce genre que Delille, dans son poème des Trois Règnes de la nature, chante la beauté de la nature et raconte non ce qu'elle a fait, mais ce qu'il aurait pu ingénieusement faire et réaliser, dans un enthousiasme chaleureux, avec ses salutaires éléments tout en la décrivant et en la racontant avec une manière souveraine.

*<<Enfin, j'arrive à toi, terre à jamais féconde,
Jadis de tes rochers j'aurais fait jaillir l'onde ;
J'aurais semé des fleurs le bord de tes ruisseaux
Déployé tes gazons, tressé tes arbrisseaux,
De l'or de tes moissons revêtu les campagnes ;
Suspendu les chevreaux aux buissons des montagnes,
De leurs fruits savoureux enrichi les vergers...>>¹⁹*

Il n'est pas de confession plus émouvante que celle qui jaillit d'un fond poétique tenu d'impressionner, autant qu'il s'impressionne lui-même, avec une sympathie instinctive entièrement vouée au salut de la terre dont la grâce de l'âme se transfigure avec une raison rimée sur un rythme moraliste n'ayant pour objectif que celui de laisser échapper des étincelles connotatives prises dans un jeu métaphorique faisant, avec élégance, miroiter le mythe de la ruralité.

Ces vers, à eux seuls démontrent la force de la vocation poétique dont les Phantasmes affectifs attachés à la terre se manifestent avec une exagération révélatrice. On y entrevoit la réalité de la fertilité éternelle triomphant d'une âme antipathique n'ayant comme jouissance que celle qui, tout en étant pure illusion et éphémère, est constamment traquée par la sensiblerie que suscite l'ombre de la mort.

¹⁹-Jacques Delille.

« Le couple avançait avec circonspection, car on entrait maintenant dans la grand 'rue du village .Si l'on ne peut pas deviner à quoi pense exactement la dame et d'où vient sa timidité. On peut, par contre, comprendre l'embarras d'Amer. Il n'avait pas songé à l'opinion publique et maintenant, il recule, il ne veut pas l'affronter crânement. Non ! Ce n'est pas le dépotoir public d'ordures formant une butte énorme précisément devant eux, ce n'est pas, non plus, cette pauvre rue uniforme, étroite, ravinée, boueuse, ce n'est pas la vue de ces choses qui le font rougir devant sa femme. >>²⁰

Ce n'est pas l'image de cette dégradation qui fait la honte d'Amer devant Marie la parisienne, mais il culpabilise avec le vif remord parce qu'il a abandonné le milieu d'où il a émergé et les lieux de quoi en être vraiment fière et dont les premières influences ont été à l'origine de son existence. Voilà ce qu'expose cette description qui s'appuie de toute évidence sur un aveu, à travers duquel, la pensée manifeste un intérêt considérable pour la banalité des choses qui fait la fierté des hommes.

Ceci dit, nous touchons ici un point crucial de l'affectivité. En effet, le personnage se voit à nouveau couvé par la paysannerie à aspect pauvre et insignifiant dont la grandeur valorisante se perçoit à travers le triomphe de la nature qui l'emporte sur les charmes industrialisés de la ville où le sceptre des images artificielles, illusoire et feintes n'a pu s'emparer de l'âme pure de l'enfant kabyle pour le déraciner, car il ne peut se dégager facilement de son appartenance à ce coin perdu de la Kabylie où il peut s'affirmer en toute liberté et rêver d'amour dans la paix et la sérénité.

Amer n'a pas honte de ce qu'il est ni des pauvres et sales lieux qui ont couvé son innocente enfance. Il en est fière d'ailleurs. Il ne se sent pas le moins du monde inférieur à la parisienne à qui, il a décrit sa misérable vie sans pour autant se gêner ou

²⁰ - Feraoun Mouloud, *La Terre et Le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa , Algérie, 2002, PP. 4- 5.

se sentir dévalorisé sachant que le pauvre paysan fumant la terre possède toujours sa valeur en soi. C'est ainsi, que le courage de dévoiler son intimité lui a coûté des reproches.

<<Il ne se gênerait guerre avec elle ! D'ailleurs, il lui avait déjà décrit tout cela. Mais voilà, il est <<au pied du mur >> ! Il sent une vague reproche même dans les choses. Ces fanges bleuâtres qui sortent en rigoles des maisons, ces pâtés d'excréments qui pourrissent dans les recoins, ces gourbis minuscules, enfumés et malpropres lui en veulent de dévoiler ainsi à une étrangère leur piteuse intimité. »²¹

De surcroit, il est aisé de souligner la grâce et la noblesse de l'ensemble des variétés prodigieuses d'éléments qui sont pleins de force et de vie et qui tout en servant l'être humain et l'imaginaire sont supportés par une image fixe ou mobile. Ce monde n'a de cesse d'être présent dans toutes les sociétés, dans tous les lieux, dans tous les temps, dans la fable, dans le conte, dans le mythe, dans la légende, dans l'épopée, dans la nouvelle, dans la tragédie, dans le drame, dans la comédie, dans le tableau peint, dans les gravures pariétales, dans les projections cinématographiques, dans la pantomime, dans les vitraux, dans le fait divers, dans le récit, dans la connotation, dans la dénotation, dans la métaphore et dans toute expression romanesque où autre soit-elle. C'est le monde dont les multiples formes sont infinies et dont l'universalité est signifiante et signifiée. Ceci dit, il s'agit d'une structure de perfection dans son essence s'imposant dans le roman comme étant le vecteur salutaire de la réflexion qui opère par une exaltation métaphorique et symbolique.

« Une jeune lueur vacillait, timide et bleue. Un premier pétilllement jaillissait. Une lumière tendre léchait le bois, parcourait les brindilles, hésitante mais tenace. Le feu quotidien n'était encore que dans son premier âge. Des flammes inquiètes mais plus vives s'immisçaient entre les bûches et des braises rougissaient. Parmi des crépitements, des

²¹ -Ibid., P. 5.

*lances se dressaient de plus en plus pressées, de plus en plus ardente. [...].*²²

Au sens strict, l'aspect champêtre est un élément non sans importance, il constitue, en fait, la partie intégrante de l'œuvre romanesque où fascination et exaspération se mêlent dans une harmonie artistique et condensent ainsi la sensibilité. Par ailleurs, sur ce volet, la pensée ne peut défailir à en dégager l'esquisse d'un bon sens utopique et général tout en exaltant la conscience qui torture sans répit l'âme compatissante des fidèles terriens.

*<< Jérôme, soucieux de cette naissance, alerté par chaque caprice ou par toute défaillance, se tenait prêt à servir le jeune être auquel ses mains avaient donné la vie. Car les flammes devenaient déjà plus exigeantes, et Jérôme, fasciné par leur vigueur, livrait à leur appétit des nourritures plus épaisses, et il écoutait, maintenant immobile, les murmures ou les accès de ce festin. »*²³

C'est pourquoi l'on se permet de dire que la représentation de la ruralité est d'abord une construction de l'esprit, voire une idée à la base puis une image fondée sur un fond constellé de réalité, cette dernière est projetée dans le roman comme une présence symbolique dans laquelle des êtres, des actions, des faits, des événements historiques et sociaux se manifestent dans l'optique d'imbriquer consciemment ou inconsciemment cette pensée de l'autre et de s'emparer de son imaginaire pour ainsi dire l'isoler dans un monde de rêve dont le réel fictif spectacle est distinctement l'un des plus trompeurs qui soient et dont les splendeurs font chanter les cœurs en suscitant les vives émotions dans l'explosion frénétique de la vitalité.

²² - Chauviré Jacques, *La Terre et La Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, France, 2008, P 407.

²³ -Ibid., P. 407.

Nous estimons que le roman champêtre, racontant le paysan, ne peut être séparé de l'environnement rural dont il tire toute son essence conceptuelle. En effet, la fonctionnalité de la littérature dans les multiples mises en scène opère avec intérêts en faveur d'une fidèle recreation plus crédible et plus intéressante. Elle a le mérite d'objectiver le réel en l'authentifiant pour donner l'illusion du vrai dans le vraisemblable sans, toutefois, laisser les divagations de la subjectivité triompher.

De par l'intention de valorisation dans laquelle l'auteur élabore son message en lui donnant des formes de sublimation étroitement liées et associées aux paysans, à leur caractère, à leur mode de vie, à la terre et la nature ; l'inscription de la ruralité, dont l'analyse se veut parfois philosophique, semble fournir un solide point d'appui dans la mise en évidence des épreuves qui opposent la vie et la mort.

On notera toutefois que l'idée de la mort est ce qui soumet la pensée de l'individu, qui souffre et peine pour pouvoir vivre et subsister en s'usant dans le travail de la terre, à admettre avec logique le sens de son évitable et inexorable destinée qui ne peut être autre chose que terrienne.

De son vivant, le paysan y met du sien pour éviter que cette terre devienne stérile et s'acharne avec férocité à la maintenir en vie pour qu'après sa mort, l'âme qui pour autant se consacre à l'enchéirir cède le corps à la décomposition au gré de l'enrichissement du sol. Et si la vie de la terre dépend de celle du paysan c'est parce qu'elle lui emprunte effort et intelligence sans pour autant mourir quand il meurt à savoir que la vie ne s'arrête pas et qu'il y aura toujours quelqu'un d'autre pour prendre le relai.

Ainsi, dirons-nous, la grâce de son triomphe éternel ne pourra jamais la mettre sous le joug de l'humain. Elle demeure le seul maître qui tient les rênes dans la vie et dans la mort. Ceci dit, c'est à quoi l'on doit s'en tenir pour pouvoir saisir l'implicite personnification de la terre dans les romans de notre corpus qui pourrait nous

permettre d'identifier le statut de son virtuel personnage dont le sens se veut typiquement philosophique.

Il est vrai que l'intention de tout récit est, cependant, au préalable informative, mais il est à noter que dans les romans champêtres, notamment, ceux de notre corpus, la terre est qualifiée comme le maître de la vie et constitue l'élément idéal jouant, dans le récit, le rôle d'un écran sur lequel se projette l'éclat de la ruralité. Cette dernière résonne dans tout l'univers de la verdure, des principes de la sociabilité et de la complémentarité tout en suscitant l'établissement d'un pont sémantique entre le social et le psychique, l'individu et le groupe. Un pont qui vise, de toute évidence, à sensibiliser le ou les lecteurs.

La représentation de la ruralité exalte l'humanité et l'humanisme selon un dessein précis. Elle est représentée d'une manière approfondie selon les effets psychologiques des accomplissements à travers lesquels on perçoit l'esprit de groupe et de famille que fondent, au sens propre du terme, les principes de la communion, de la compassion et de la tolérance. Trois traits de caractère qui, à notre sens, sont la propriété des paysans.

De toute évidence, l'intérêt des ouvrages de notre corpus, où s'impose avec pertinence et de façon omniprésente la voix de la ruralité, réside dans leur aspect traditionnel qui se veut presque documentaire et qui tente de maintenir vivace la vie des paysans par référence au passé et aux rythmes de ses multiples cultures. La ruralité est la même partout dans le monde. Elle est à la fois le miroir et l'instrument de la parfaite communion qui unit dans l'affectivité, les paysans et qui nous indique le sens de leurs mouvements.

C'est en effet, l'affectivité qui commente l'organisation du groupe rural dans sa totalité. Elle est considérablement développée dans les romans de notre corpus. Elle consiste, en effet, à happer les lecteurs et les impliquer dans le récit où l'auteur évoque un monde particulièrement singulier et inédit endossant des modes

vestimentaires et des modes comportementaux qui consciencieusement le caractérisent et l'accompagnent tout en étant particulièrement y affectés par l'appartenance.

L'importance de l'affectivité peut donc s'évaluer, dans le roman champêtre de notre corpus, selon ses multiples fonctions qui catalyse autant la dynamique de l'espace narratif que le système descriptif. Dans ce sens, Stoetzel propose, dans *La Psychologie sociale*, de l'interpréter comme suit :

<< S'il en est ainsi, c'est parce que les comportements affectifs sont importants pour les sociétés. C'est dans et par l'affectivité que les individus prennent contact avec les valeurs. [...]. L'émotion risque donc de compromettre l'ordre social ; inversement, elle peut être la base de comportements intenses et efficaces qu'on peut avoir intérêt à mobiliser. On s'explique donc l'existence, dans les diverses cultures, d'une réglementation de l'affectivité. >>²⁴

Nous soulignons, de ce fait, que le mérite incontestable des romans de notre corpus, dans leur crédo symboliste, réside dans cet aspect que l'on estime à caractère fonctionnel et évident. Tant que, la fonction idéale et révélatrice de son rôle se détermine d'abord, dans un discours poétique aux intentions multiples et aussi claire qu'étoffé, ensuite, dans une relation de complémentarité dans laquelle se développe harmonieusement l'étrange complicité de l'esthétique, du politique, de la religion, de l'Histoire et de la socialité. Comme, elle se confirme, nettement, dans l'alliance du réalisme, du romantisme et du symbolisme.

Dans ce sens, la contribution du contexte socioculturel engendre, de ce fait, l'écriture créative d'un agent portant en soi les caractéristiques de l'autre. Dans une certaine manière, elle traite de l'ambivalence dramatique qu'a vécue le paysan. Ainsi, pensons-nous, le personnage paysan s'appréhende à partir de ses expériences et ses

²⁴ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978, P 105 et 106.

exploits au sens d'un sujet social agissant en hommage d'un passé ou plutôt d'une époque définie par l'héritage ancestral, qui n'est plus en vogue, mais qui marque intensément et avec conviction humaniste les esprits comme une dimension centrale de la réflexion intellectuelle. Cette dernière tente toujours d'explorer la réalité et de la reproduire fidèlement en la fustigeant et lénifiant dans le souci de l'instaurer comme le vecteur salubre du développement humain des peuples ruraux qui savaient, dans une lutte baignée d'idéalisme, préserver le patrimoine culturel à savoir que ce dernier était complètement délabré par le triomphe de la civilisation urbaine et de toutes les conquêtes coloniales.

<< Les ardoises du pavillon brillaient au soleil, et les tuiles romaines, roses et grises, couvrant le corps de logis principal, se montraient dans des éclaircies de verdure. Vers la ferme de Terrasson le chemin s'enfonçait dans des terres à blé. Plus d'ombre plus d'étangs. Une lumière abrupte tombait sur un sol craquelé où se tordaient des chaumes desséchés. A perte de vue s'étendaient des champs fauves qui se fondaient, à l'horizon, à l'acier du ciel. >>²⁵

Dans ce passage, une fonction de poétisation semble mettre en évidence la valeur de la deuxième description par rapport à la première. A notre sens et selon ce nous avons pu constater, ces deux inscriptions consiste en l'opposition de deux statuts de lieux. La première, dont le paraître se manifeste sous le triomphe de la verdure, semble moins fort impressionnante que celle qui fait parler, comme dans un monologue interne, l'instinct rural des paysans. Elle affirme, en effet, l'implication de la terre et du sol tout en soulignant ce qui ancre la pensée rurale dans son monde où l'idéal du culturel se construit dans des imaginations qui, tout en rattachant une réalité urbaine à la réalité des lieux naturels, condamne le style de l'autre.

La campagne, quelle qu'elle soit la banalité des constructions qui s'y dressent, demeure l'essence d'un certain équilibre psychologique. Il faut noter, cependant, que

²⁵ -Jacques Chauviré, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, mai, 2008, P 19.

dans une certaine mesure, cette banalité produit un effet de bien-être à savoir que ce dernier ne se constate qu'au sein d'un chez-soi. Ce que traduit nettement l'expression << *il aimait le soleil*>>.

<< La ferme encore lointaine, n'était qu'un cube terni dans l'air rendu trouble par la chaleur. Jérôme ôta sa veste. Il aimait le soleil. Et sa silhouette robuste, trapue, aux jambes arquées, s'éloignait dans la plaine d'un pas toujours plus vif. Oui, il était heureux, sans arrière-pensée, dans cette fournaise, et plus il avançait sur le chemin, plus il prenait conscience que son bonheur n'avait pas de mesure. Le ruissellement de la sueur sur son front et sur ses flancs, comme cette lassitude progressive qui gagnait ses membres faisait naître en lui un désir toujours plus profond et plus insatiable de peser sur ce sol de tout le poids de son corps. >>²⁶

Telle est la morale génératrice que l'on peut constater et percevoir dans la profusion d'expression dont la complaisance, bien qu'elle soit implicite, est clairement une allusion plus que directe dans laquelle l'auteur ou les auteurs, plus précisément ceux de notre corpus à savoir Jacques Chauviré dans *La Terre et La Guerre*, s'intéressent à des questions en prise avec la réalité. De ce fait, les préoccupations et le quotidien de la communauté rurale, ainsi mis en exergue, invitent le lecteur à partager une nostalgie qui incarne un élan révolutionnaire où le beau côtoie le tragique en manifestant la symbiose la mieux réussie et la plus accomplie. Il s'agit là, donc, d'une représentation consiste à exalter la lutte obstinée que menèrent les paysans ulcérés contre l'hostilité de la nature et contre la contrainte affligeante de l'oppression imposée par l'occupation coloniale et par la guerre.

Ceci dit, la constellation de la ruine démoniaque causé par la guerre, dans tous les sens du terme, semble nous confier le prodigieux enchantement de la notion des villages, qui, fondée bien évidemment sur l'honneur et la dignité des hommes,

²⁶ -Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, mai, 2008, PP 19-20.

marque l'attachement au terroir dont la vertu couve l'espoir de promouvoir une destinée noble où les seules exigences sont celles du devoir et de la détermination pour bannir l'absurdité et assurer le bien-être du paysan.

Jérôme, en effet, est présenté comme un personnage réservé et respecté. Il est fortement imprégné de la culture rurale. Affecté par les départs aux armées, qui ne lui rendaient pas les nuits paisibles, il tente tant bien que mal de surmonter ses peines en se rendant au cimetière, le seul lieu où l'on se recueille tout en rendant hommage à cette terre qui nous embrasse dans la continuité après notre mort. Ceci dit, à travers cette attitude qui trouve ses fondements et son origine dans une structure traditionnelle, peut se lire la nostalgie baignée d'un idéalisme propre à la paysannerie et émanant des différentes frustrations que rencontrent les paysans depuis leur innocente enfance dont les rêves sont quasiment impossibles.

<< Jérôme gravit la pente, poussa la barrière de fer et pénétra dans le cimetière. C'était un enclos modeste. Depuis quelques années les paysans en négligeaient l'entretien. Le village se dépeuplait avec lenteur. Pourtant on y mourait presque toujours chez soi et, pour la plupart, la fidélité à la maison et à la terre demeurait absolue. On se soignait à sa manière, comme on pouvait, et les veufs ou les veuves, sans enfants, sans voisins, attendaient la mort, solitaires, dans les lits de leurs masures, les yeux mi-clos, en sachant bien que la seule vérité ne pouvait surgir que du sol où l'on avait vécu, travaillé et souffert.>>²⁷

L'influence de cet aspect donne à l'œuvre une vie intense et lui assigne la fonction idéale qui passionne l'opinion en exaltant dans le génie de la pensée littéraire une relation subordonnant le paysan à la terre et la terre au paysan. Il s'agit, en fait, d'une représentation nettement réfléchie dans sa nature même et symbolique. Elle semble prendre sa source dans le processus de la réflexion subjective et objective à la fois. Elle semble s'appuyer, également, sur une attitude institutionnelle et significative de la part des personnages paysans que nous estimons

²⁷ -Ibid. P 12.

ayant des comportements et des manifestations psychiques propres à leur soi de paysan incorruptible ; et que, de surcroît, on peut considérer comme des sujets n'ayant d'instinct que le rural qui les rattache viscéralement à leur terre natale. Ceci souligne le refus de tout éloignement menant à abandonner la terre à qui le paysan se doit d'être éternellement fidèle et reconnaissant sachant qu'il est en position de lui devoir l'appartenance et la vie et qu'elle s'exprime à travers les efforts qu'il fournit pour l'entretenir et prendre soin d'elle.

Cette exaltation se veut une obsession référentielle qui guide l'intention de l'œuvre et oriente astucieusement l'intuition interprétative nourrissant un pouvoir exerçant l'autorité des traditions protectrices du monopole de l'héritage ancestral. Ce dernier enrichit, en effet, avec ferveur aussi bien l'expression que la représentation en les dotant d'une force féerique ayant le pouvoir de frapper le lecteur de plein fouet tout en suscitant ainsi chez lui une prise de conscience.

Le fruit de cette manifestation romanesque ne sera, donc, pas une coïncidence mais, plutôt, le résultat d'une théâtralité vivante et tangible que l'auteur, au préalable, semble envisager de mettre consciencieusement en place par l'illusion de réelles images et par la personnification de la terre dans le plus signifiant des portraits qui soient. Ceci favorise, en effet, la thématique de cette mise en scène romanesque dont l'importance réside surtout dans l'allusion au personnage de la terre qui se manifeste avec un état d'âme humain considérablement déplorable et navrant à tel point qu'il suscite la compassion au niveau de la réception.

<< Le son pourtant se précisait avec lenteur, monotone, insistant. Il s'imposa enfin à tout l'espace lumineux et Jérôme le reconnut. Il était donc revenu sur la campagne ce murmure obsédant des batteuses ! Après ces trois semaines où toute activité semblait morte, on l'entendait à nouveau, assourdi et grave, chant douloureux mais nécessaire, pleurant la mort de l'épi et psalmodiant la louange du grain.[...]Jamais, à lui Jérôme, comme à Philippe, la terre n'avait semblé si nécessaire, si opulente et si maternelle. Sans rien s'avouer, ils avaient repris leur marche, l'esprit perdu dans un nulle part, le corps pris dans cet ensemble

*incompréhensible qui les entourait, les oppressait même, sans les blesser,
les pieds lourds, les lèvres entrouvertes : l'été, la terre ; la terre, l'été.
>>²⁸*

Ce qui laisse présager la présence d'une visée sommaire qui, conçue dans l'implicite et adoptée par association, tente de mettre en évidence des indices faisant preuve de l'implication de la paysannerie en tant que sujet s'affichant comme une entité dominante visant à solliciter la sensibilité émotionnelle au niveau de la réception comme nous l'avons déjà souligné ci-dessus.

La prestation semble alors consister, à travers bon nombre de vocables, à instituer une interaction entre la terre et l'Homme qui n'obéit pas au hasard. C'est dans un tel dialogue que la configuration des paysages adopte une manière particulière de répliquer tout en offrant une vision plus formelle, synthétique et précise ayant pour but de susciter la perception. Cette dernière ne se confirme que grâce aux éléments et ressources rustiques artistiquement évoqués ou décrits dans l'intention d'exciter les cinq sens pour éveiller ou exciter de réelles sensations.

Il s'agit donc d'une réelle opportunité qui ne peut que témoigner de la force magique de cet incomparable objet divin dont dépend l'élaboration des techniques appropriées que l'on a mises en œuvre en vue d'une création née à partir d'un imaginaire construit sur une plate-forme que soutiennent la matière vivante du sol et de la terre pour décrire, pour raconter, pour mettre en exergue, pour évoquer, pour remémorer, pour témoigner, pour révéler, pour dénoncer, pour informer, pour extérioriser un mal ou tout simplement pour épater et faire rêver.

*<<Mais voici qu'aujourd'hui nous avons éprouvé la soif. Et ce puits
que nous connaissions, nous découvrons, aujourd'hui uniquement*

²⁸ -Ibid. PP 20-21.

seulement, qu'il rayonne sur l'étendu. Une femme invisible peut enchanter ainsi toute une maison. Un puits porte loin, comme l'amour.
>>²⁹

Donner la vie est un acte qualifiable. Il est évident que cette spécificité est l'une des caractéristiques les plus appropriées qui soient de la terre. De par cette capacité, la nature offre l'éclat le plus exaltant et le plus merveilleux qui illumine les paysages que l'on dépeint dans un tableau où se manifeste magistralement et majestueusement le rêve dont l'enjeu consiste à nourrir la pensée en l'inspirant. De ce fait, il nous serait utile d'aller dans le sens des propos de Zola quand qui, avec une grande considération pour ce monde pur, sain et fascinant ainsi que pour sa loyauté, souligne en affirmant comme suit :

« La terre, c'est l'héroïne de mon livre .La terre nourricière, la terre qui donne la vie et qui la reprend, impassible. Un personnage énorme, toujours présent, emplissant le livre. L'Homme, le paysan, n'est qu'un insecte sur elle [...] je voudrais faire pour le paysan avec la terre ce que j'ai fait pour l'ouvrier avec Germinal. »

Nous assistons, ici, en effet, à une corrélation que nous ne pouvons ignorer entre les termes : Homme, ouvrier, insecte, terre, paysan et Germinal. Nous soulignons qu'il s'agit d'un ensemble d'éléments ayant chacun sa valeur dans une unité indissociable liée à la nature, à la ruralité et à leur réalité virtuelle dont la représentation logique se veut la conception que corrobore la pensée dans l'imaginaire. Ceci dit La collaboration de la faune et de la flore contribuent considérablement à la construction du sens connoté et global du texte pour situer l'œuvre littéraire par rapport à un social rural.

²⁹ -De Saine-Exupéry Antoine, *Terre des hommes*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2007, P. 77.

En l'occurrence, dans *La Terre* de Zola, dans *La Mare au diable* de George Sand, dans *Les Chemins qui montent* de Mouloud Feraoun, dans *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun, dans *Le Fils du Pauvre* de Mouloud Feraoun, dans *Arris* de Yamina Méchakra, la terre est impliquée d'une manière formelle et constitue aussi bien l'objet et le concept que l'un des plus importants thèmes autour duquel se resserrent toutes les activités mentales et sur lequel porte toute réflexion littéraire ou scientifique soit-elle.

La terre est la réalité incontestable qui s'annonce comme une conscience de soi à travers les multiples intérêts liés à la vie et à la survie. Comme une conscience présente dans tous les récits, dans tous les temps, dans toutes les communautés et dans tous les lieux, une conscience commune à des peuples de cultures différentes voire opposées et divergentes, de générations différentes, une conscience qui commence avec l'histoire de l'humanité et qui disparaîtra avec sa disparition.

<<Il était une fois un vieux général blanchi sous le harnais(...). La paix revenue, le roi lui demanda s'il préférerait un titre de duc ou des terres. Le général déclina le titre de duc. Intrigué, le roi lui demanda : Pourquoi préférer une existence de propriétaire terrien aux honneurs et aux richesses de ma cour ? Il répondit : J'ai besoin de la terre car c'est la terre qui nourrit l'homme. »³⁰

La terre est le bien le plus précieux de la ruralité sur lequel s'acharne avec opiniâtreté la compétition. Elle constitue, en effet, l'édifice symbolique susceptible de donner à la paysannerie sa longévité et son souffle en célébrant, d'une manière singulière et démarcative, l'effervescence dans toute sa diversité qui fait bouillonner les innombrables caractéristiques suscitant des jugements mélioratifs et ce en matière de comportements exemplaires et indéniables, en matière de conservatisme et en matière de caractère réservé et bienveillant.

³⁰ -Duong Thu Huong, *Terre des oublis, La terre comme objet de convoitise*, P103.

Ceci dit, la ruralité doit être interprétée comme le symptôme d'une soumission à une logique terrienne³¹ qui mêle rationalité et affectivité. Rationalité du raisonnement et affectivité des relations soutenues par des attitudes et des réactions émotionnelles. Ainsi, l'émotion, dans les romans champêtres de notre corpus demeure, à notre sens, le souffle de la rigoureuse conscience dont l'enjeu consiste à animer aussi bien l'expression que la représentation où elle fait résonner de profonds retentissements à travers le chant de la nature dont le mythe exalte les valeurs sublimes de l'âme des peuples ruraux et met en évidence des maux plus ou moins avoués dans un combat de tolérance caractéristique d'un caractère méritant d'être béni.

La nature est le vecteur salubre de la pensée littéraire. Elle se manifeste sous un aspect argumentatif pour fonder une plaidoirie en faveur de la ruralité. Cette dernière est, à notre sens, soutenue par une âme paysanne dont la hantise de la terre est tellement puissante et intensément invincible qu'elle ne laisse la pensée littéraire indemne, comme si elle la foudroie avec un rustique coup de tonnerre sémantique dont l'effet produit un doux écho et ébranle les principes de son ingéniosité et de celle des potentiels lecteurs et lectrices en attisant la création et la créativité.

Ces dernières sont, pensons-nous, suscitées par une haleine soufflant la revendication de la dignité des ruraux et dénonçant la condamnation de la vie à la campagne où l'humilité du quotidien et la compassion des âmes pures l'emporte sur le monstre de l'indifférence citadine. Cette dernière creuse, en effet, inlassablement des faussées profonds éloignant les uns des autres en les isolant dans des bulles de pollution aveuglantes.

³¹ -Terrien, terrienne : adjectif relatif à la vie rurale, campagnard ou campagnarde, et le propriétaire terrien est celui qui vit de la terre, *Le Petit Larousse Illustré 2012*.

3) Sensibilité fantaisiste et Imaginaire réaliste dans la représentation de la ruralité.

Par mesure de justification et avant d'aborder la question de l'idéalité de ce contraste, il incombe de définir d'abord le fantasme :

<<Le «fantasme» désigne à l'origine une fantasmagorie, telle celle produite par une lanterne magique, qui donne à voir ces figures irréelles dans une salle obscure,[...]. C'est un produit en plein jour ou «à contre-jour», crépusculaire plus que nocturne, bref un «semblant». Le terme fantasia désigne une apparition et par extension une vision. [...]. Le terme «fantasme» est dérivé du mot grec employé électivement au pluriel. Les fantasmata désignent ces images virevoletantes, eidola qui, se détachant des objets, viennent s'inscrire sur la sensibilité et mettre en mouvement l'imagination. Cela pose la question «du fantôme»: [...], «vaines apparitions» ou «spectre», doublent les «fantasmes». Représentation ou faux-semblant ? [...]. >>³²

Suite à ce qui été énoncé dans la précédente citation, nous noterons toutefois que ce sous-chapitre tend à mettre en évidence la force d'esprit qui crée en conciliant de l'imaginaire et du réel. Cependant, pourquoi avoir utilisé le mot fantaisiste ensuite de quoi nous définissons le fantasme : C'est tout simplement parce qu'il s'agit de la fonction poétique où la préséance est pour le mot le plus court, le plus prestigieux et qui sonne mieux ; et fantaisie et fantasme sont, d'abord deux mots qui, linguistiquement, sont proches l'un de l'autre, puis Carl Gustave Jung, le fondateur russe de la psychologie analytique les définit comme le produit d'une activité psychique créatrice consistant en une imagination à qui on donne libre cours pour créer comme elle l'entend, selon sa propre logique et selon les fins qu'elle se donne. Ceci étant, l'ombre illusoire de la terre est l'ombre qui n'apparaît que dans l'opacité de l'œuvre littéraire. C'est, aussi l'ombre dont on ne peut distinguer les traits,

³²-Assoun Paul-Laurent, *Leçons psychanalytiques sur le Fantasme*, Ed. Economica, 2010, PP. 5-6.

l'ombre qui est insaisissable, l'ombre qui est ça et là et partout, l'ombre qui hante les lieux, les esprits et les récits.

Cependant, l'ombre imaginaire de la terre est l'ombre qui nous effleure mystérieusement avec une énergie positive en attisant le désir de la sentir en soi et contre soi, de lui faire des câlins, d'être caressé par la tiédeur de son flanc et surtout d'entendre sa muette voix dont le virtuel souffle fait éclore le potentiel psychique et nous met dans une spirale où un conséquent détour sémantique manipule avec dextérité l'illusion et excite nos cinq sens en suscitant de réelles sensations.

L'intérêt de la pertinente inscription de la ruralité dans les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, ne saurait, par un décret des puissances divines qui cautionnent les capacités intellectuelles de l'écrivain, se réduire à une simple histoire d'amour, d'émigration, de haine, de guerre ou de vengeance, par exemple, dans laquelle la plaidoirie renchérissant tente d'iriser et de transfigurer la réalité des conditions pénibles et lamentables avec lesquelles se démènent les paysans tout en subissant un sort qu'ils n'ont pas choisi mais qu'ils se doivent d'accepter et de vivre avec.

Ceci dit, l'inscription de la ruralité, tout en étant adaptée aux exigences d'une mise en exergue jugée nécessaire, a le mérite de souligner efficacement une relation très particulière de la profonde âme humaine à ce monde rural qui semble pour certain insignifiant et dont elle tire toute sa raison d'être et d'exister tout en ayant une crédibilité invincible et dont elle tire, aussi, toute sa valeur historique et culturelle où se restitue un passé influant dans la réminiscence.

<<Au mois d'octobre suivant, au lieu de quitter l'école, Fouroulou décida d'y retourner pour préparer le concours des bourses. Dans son for intérieur, il savait qu'il serait plus utile à la maison comme berger. Mais ses camarades du certificat n'abandonnant pas l'école, il ne pouvait faire autrement que de les imiter. Et puis les seuls animaux étaient la chèvre

et son petit. Cette chèvre n'avait pas besoin d'un gardien spécial. On l'avait intégrée au troupeau du village. >>³³

Ce passage postule qu'il s'agit d'un personnage identifiable à l'auteur qui évoque l'histoire de son passé de pauvre paysan vécu dans l'ombre de la ruralité et qu'il relie à l'histoire du roman dont le fond se veut psychanalytique. Ce que nous pouvons dire, de ce fait, c'est que dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, il s'agit de ce que nous nous permettons d'appeler un engagement identitaire proclamant l'appartenance à une communauté paysanne traditionnelle que caractérise une forte personnalité kabyle. Cette dernière s'acharne, en effet, à maintenir un lien étroit avec ses origines dont la villageoise psychologie interne est extrêmement imprégnée d'une logique populaire consistant à associer la construction de l'esprit de l'individu à ce que les règles communautaires exigent avec rigueur.

Ceci dit, tant que la culture qui détermine le peuple kabyle est réprimée et tend à disparaître sous l'oppression de l'intruse présence française, l'auteur manifeste cet engagement de deux manières différentes : l'une implicite et l'autre explicite appariant toutes les deux un même « moi » masqué dans la mesure où Fouroulou met, à la première personne, en exergue l'amère réalité des Kabyles au temps colonial à travers des événements réellement vécus par l'auteur. Ceci, nous donne l'impression que le personnage principal est un narrateur interne qui raconte ses péripéties dans l'intention de dénoncer et sensibiliser au nom de l'auteur. Ce que Jean Genet souligne concernant son roman *Le Journal du voleur* dans ce qui suit :

<< Le but de ce récit, c'est d'embellir mes aventures révolues, c'est-à-dire d'obtenir d'elles la beauté, découvrir en elles ce qui aujourd'hui suscitera le chant, seule preuve de cette beauté. [...] par l'écriture j'ai obtenu ce que je cherchais. [...] Non ma vie mais son interprétation. C'est

³³ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P121.

*ce que m'offre le langage pour l'évoquer, pour parler d'elle, la traduire.
Réussir ma légende. >>³⁴*

A notre sens, l'inscription de la ruralité, à la fois stylistique et morale, est de toute évidence originale semble-t-il. Elle offre une belle œuvre à son art. De surcroît, elle définit la corrélation des principes créateurs du roman champêtre où symbolisme et réalisme se conjuguent relativement aux objets qui affectent nos sens et mettent en évidence l'extase exorbitante des paysages immortels, de l'hostilité indulgente de la nature, de la sainteté de l'environnement, de la beauté des sites pittoresques qui suscitent manifestement et pour de vrai les sensations les plus intenses tout en procurant un réel plaisir de lecture.

Il convient, de ce fait, de souligner que les différentes perceptions, y compris celles des vécus des paysans et des aspects négatifs de la ruralité, offrent dans la révolte une parade à la tragédie dramatique de la vie à la campagne incitant constamment la raison à s'y fondre et à requérir une grande dépense dans le domaine de l'active observation pour proposer un champ plus vaste à l'exploration de l'utopique et enivrante création dont il faut se délecter inlassablement avec un souci d'un critique psychologue.

Cette dernière offre un certain plaisir de vivre dans ce théâtre de l'illusion et de ressentir plus particulièrement la difficulté de la vie à la campagne avec laquelle se démènent les ruraux en prenant du plaisir à manifester un bonheur quasi miraculeux qui ne peut être en contradiction avec le mal de vivre ou les plaintes de la force humaine. C'est, en effet, une création qui fige aussi la valeur de ce qui signifie un accomplissement dévoué pour la bonne et commune cause justifiant les constances socio-rurales.

³⁴ -Genet Jean, *Journal du voleur*, op. Cit., P.230 et 233. In *Est-il je*, Roman autobiographique et autofiction de Philippe Gasparini.

C'est ce qui donne, aussi, au chercheur de manifester une réflexion consciente qui ne saurait se déambuler dans le récit en s'attachant à l'histoire racontée sans percevoir le réseau de signification dont l'association du sens second au sens dénotatif s'appréhende au travers de la suspicieuse modalisation. Ainsi, nous nous permettons de dire que cette création devient un mythe enchanté dont l'exaltation la plus ressentie recèle les souffrances physiques des laboureurs qui triomphent de la peine et n'en font qu'un mérite d'une image psychologique originelle et singulière de la personne rurale.

C'est l'impression d'une dialectique d'un malheur usant et d'une joie intense qui, dans la perversité, nourrit l'espoir du paysan, dont il est victime d'être heureux de se dépenser jusqu'à ce qu'il soit à bout d'énergie, de pouvoir surmonter toutes les peines et tous les malheurs et mener une vie pleine de joie et de pouvoir, également, aspirer à un avenir des plus radieux.

Cette réflexion rend compte de la communion de pensée des villageois vivant avec la conscience de l'amour propre, de l'amour de soi, l'amour de ses origines, l'amour de son prochain qui se manifestent dans la foi et qui constituent la toile de fond de leur vie et de leur être. Ainsi, le salut consiste essentiellement dans la relation que dieu a établi entre l'homme et la terre par la médiation du prolongement de l'un dans l'autre. La terre est dans l'homme et l'homme est dans la terre qui le comprend dans son univers.

L'hypothèse, ici, est directement suggérée par les faits rationnels qui s'enchaînent logiquement les uns aux autres, dans le récit, et laissent entendre une explication anthropologique que propose l'énergie vive de l'activité créatrice de la raison qui tout en étant susceptible de plonger au plus profond, permet l'accès à l'inconscient impliquant l'intelligence et la perspicacité, et révèle, cependant, les ambitions incontestables de la pensée humaine dont la vocation découle, de toute évidence, d'un mouvement d'intérêt en faveur de l'originalité des romans champêtres et de la densité des connotations dont ils sont truffés et qui font leur

richesse. Notamment ceux de notre corpus, dans lesquels, les auteurs supposent, dans une visée aussi bien informative, que sensibilisatrice et dénonciatrice, qu'une dictature politique, mise en évidence en filigrane, s'exerce sur les paysans assujettis vu que l'idéologie régnante de l'époque consiste effectivement à confiner l'algérien à toutes les manœuvres à haut risque, à toutes les besognes qui usent et au travail de la terre ingrate qu'il possède. Comme, elle consiste, aussi, à le mettre sous le joug de l'ignorance et de l'analphabétisme en le dépouillant de tout ce qui est en mesure de l'armer pour qu'il puisse s'affirmer au même titre que le Français, entre autres la scolarisation.

Ce qui nous amène à dire que dans tel si vaste pan romanesque, le poétique confère à la ruralité un intérêt considérable qui explique les valeurs paysannes.

En effet, il s'agit d'une intention dont la perspective se perçoit comme étant l'objectif qui consiste en la sensibilisation aussi bien du paysan que celle du citoyen pour leur faire prendre conscience de la valeur de la terre et en susciter de ce fait une passion payante dans l'optique d'inciter l'Homme d'une manière générale à idéaliser la paysannerie et tout ce qui s'y rapporte et ce quel que soit le caractère du paysan.

Cependant, il est nécessaire de faire remarquer que ce retour vers la terre est un phénomène typique de la pensée de l'écrivain. Ce dernier sollicite la terre, la ruralité voire toute la ramification qui en découle, pour exprimer l'euphorie, la dysphorie, la peine, les souffrances, les retrouvailles, la réintégration, l'amour, le départ, la naissance, la révolte, l'aisance, la pauvreté, le chagrin, le mariage, l'adoption, la maladie.

En somme pour exprimer tout ce qui fait le malheur et le bonheur de l'Homme rural, tout ce dont son existence de paysan dépend et tout ce qui ne peut être épargné du joug de la conscience terrienne. C'est pourquoi, dirons-nous, il est exalté avec une manière laissant d'emblée présager qu'il ne s'agit pas d'un personnage ordinaire dans la mesure où il laisse transparaître une figure psychologique consistant

à représenter l'être abstrait de la terre faisant de lui le héros de la fiction en offrant des perspectives ravissantes et encombrées d'interprétations philosophiques.

Ceci posé, nous nous empressons de dire que de nombreux auteurs d'expression française, voire tous, du dix-neuvième siècle et du vingtième siècle, et ce depuis celui de Zola et George Sand jusqu'à celui de Mouloud Feraoun, de Yamina Méchakra et de Jacques Chauviré qui se sont dépensés sans réserve et ont écrit des romans dans lesquels, ils soutiennent pieusement la vénération nostalgique de la ruralité. Cette dernière mérite, en revanche, d'être considérée avec reconnaissance et respect à savoir qu'elle se singularise par sa valeur symbolique dont la portée se veut universelle ; et que sa spectaculaire représentation transcende le temps et l'espace.

Et d'ajouter, les drames et les tragédies qui animent les mises en scène invitent consciemment les lecteurs à adopter une aptitude utopiste à manifester une certaine compassion militante à l'égard de tous les tourments physiques et moraux qui accablent les paysans et de toutes les difficultés avec lesquelles ils se débattent également pour ainsi dire les partager dans une pensée de valorisation.

<<Il avait onze ans environ lorsque son père exténué par la fatigue tomba gravement malade. C'était la fin de la saison des figes. Ramdane avait passé auparavant toutes les nuits au champ, surveillant le séchoir. Un matin, il remonte à la maison les yeux enfoncés dans leurs orbites, le corps brûlant, les lèvres blanches. Il s'affaisse en gémissant sur le sac de feuilles de frênes qu'il a rapporté péniblement sur son dos. Vite, une natte, une couverture, un oreiller tout rond et aplati. Il se couche et refuse de manger. Il gémit toujours. Sa femme croit que ça passera ; les filles se demandent s'il faut pleurer. >>³⁵

Par-là, cette description se veut, si nous pouvons dire, aisément objectivable et répond parfaitement aux phénomènes vécus et observés aux temps colonial. C'est,

³⁵ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P110.

en effet, la pièce maîtresse prédominante dont la structuration dynamique confirme, à priori, le trouble social dont souffrait l'ethnie kabyle et renforce, à postériori, la portée psychologique, morale et historique comme ayant une valeur de réalité, car dans le passage, cité ci-dessus, l'attitude des personnages, comporte un caractère particulier, propre et résolutoire.

Et c'est à travers de tel tableau, en fait, que se perçoit, nettement, le sentiment moral suscitant le spectre d'un avenir sombre et néfaste où la vie de l'enfant rural, dont l'agressivité s'accroît, sera imaginée hostile et le sort ne pourra et ne saura forcément rétablir une sécurité assurant le bien-être et l'affirmation de «soi». Un aléa qui souligne, en effet, avec ferveur un point crucial de la psychologie affective de l'œuvre de Mouloud Feraoun dans laquelle le point intéressant est, à notre sens, la forte impression que suscite l'aveu du «moi» lequel, privé dans son enfance de la tendresse tant rêvée, de l'aisance et privé également dans son enfance de la douceur tant espérée du confort voire d'une existence paisible, facile et sereine ; se manifeste en étalant les vices de la pauvreté impitoyable qui embrassait indignement tout le peuple algérien, notamment, les couches paysannes.

Il s'agit donc d'un témoignage vivant qui souligne avec amertume une délation rendant sinistre la représentation de la vie des paysans qui frustrés et fragilisés par le déséquilibre social, politique, culturel et historique et qui, tout en étant, assoiffés d'indépendance, rongés par le désir d'être à l'abri du manque et du besoin, rongés par le désir d'aspérer à un rang honorable, rongés par le désir d'être libres et maîtres de leur liberté, n'ont de tendance que la recherche d'ordre rationnel dans lequel les conditions de vie seront meilleures.

Il n'est pas aisé, de ce fait, de négliger l'importance de l'organisation sociale du monde rural qui est étroitement liée au terroir et dans laquelle le sort et la survie des paysans confinés au travail de la terre dépendent de l'unique richesse provenant des sols agricoles.

L'esprit de l'écrivain a pour activité spécifique de pouvoir imaginer en créant des formes et des liens par des représentations dans lesquelles il met en scène et il organise des mondes, des lieux, des milieux pour exposer des vies, des états d'esprit voire des caractères en donnant sens au récit tout en fondant des connaissances et des informations.

Ceci dit, le mérite de Mouloud Feraoun est d'avoir su mettre en exergue, dans un esprit humaniste, le quotidien blessant des Kabyles du temps colonial et l'émouvante tragédie théâtrale qu'il a fait régner dans une morose et sinistre atmosphère dont l'écho de la tonalité a retenti dans le monde entier. La visée ne peut être, donc, autre chose que révélatrice et sensibilisatrice.

Il a, en effet, incarné dans les règles de l'art, les angoisses pénibles qui se sont emparées sans la moindre indulgence des âmes pures et innocentes faisant de l'enfant algérien un héros dont les exploits se racontent en racontant l'effroyable lutte que menaient péniblement, avec détermination et inlassablement les villageois privés de scolarisation qui leur revient de droit. Cette entreprise romanesque tout en mettant à la lumière du jour la machiavélique stratégie à savoir que l'intention coloniale visait à bannir la personnalité des paysans kabyles et ce qui les définit ou leur octroie le droit d'avoir un statut de citoyen ayant, à part entière, la considération valorisante de la pure identité algérienne face à l'identité algérianisée de l'Algéro-français.

Ainsi nous nous permettons de dire que les auteurs des romans champêtres notamment ceux de notre corpus, ont le don suprême de s'appréhender au sens de fiables conteurs dont les récits qui, tout en faisant partie intégrante du folklore international et national, n'ont de cesse de combler tout type de lecteur sans, toutefois, vieillir et tomber dans l'oubli, d'abord à cause de cette impression qu'il donne de la vision panoramique de la paysannerie comme si l'on avait à disposition devant les yeux le village tout entier avec tout ce qu'il contient à savoir champs, prairies, plaines, vergers, montagnes, plantes, collines, arbres, talus, bois,

animaux...soit tous les éléments et tous les effets de la ruralité qui constituent une masse belle et sublime et que façonne la virtuosité créative en l'associant aux cris des bêtes sauvages et domestiques, à l'odeur des fleurs, de la terre, des moutons gardant dans leur laine le parfum des herbes qu'ils broutent, du blé, du pain cuit dans le four traditionnel ; pour, ainsi dire, aiguïser l'impression des sens et éveiller les diverses sensations qui commandent dans la virtualité les souvenirs nostalgiques suscitant le plaisir de retrouver la tendre et affective solennité de la vie à la campagne et des peuples ayant reçu de leur parents, grands-parents et ancêtres une forte dose de patriotisme.

Et d'ajouter, démunis de tout, ces peuples hardis étaient ambitieux et engagés de toute leur force à se forger une volonté de fer pour lutter utilement et faire face à l'ennemi impétueux, et ce avec une détermination purement terrienne qui découlait directement des circonstances terribles et lamentables dans lesquelles, ils vivaient et avec lesquelles, ils se démenaient.

Cette mise en évidence implicite montre plus d'intérêt pour un humanisme moral lequel se vérifie incontestablement à travers des histoires qui racontent le passé glorieux des tribus battantes tout en recevant des significations de leur logique même.

4) Démystification et Hantise.

La démystification est l'opération par laquelle une mystification collective est dévoilée et ses victimes détrompées ; et démystifier signifie enlever à quelque chose son caractère mystérieux. Dans ce sens, l'inscription de la terre est manifestement imbue de sens que l'on peut supposer dans des interprétations qui mettent à nu les différentes représentations en les dépouillant de ce caractère trompeusement embellissant dont un certain pouvoir tend à faire rêver sans pour autant laisser le lecteur saisir l'essentiel qui donne à percevoir l'être agissant de la terre.

Il ne serait évident de réfuter ou de négliger la réalité rurale qui hante pertinemment le roman champêtre où l'inscription de la terre donne la mesure de sa puissance historique et culturelle. En effet la présence de la terre dans le texte littéraire existe depuis l'antiquité grecque et latine et son inscription est la plus médaillée. A notre sens, Il ne peut s'agir que d'une légende qui nécessite un traitement intellectuel particulier. Ainsi, la question que l'on doit se poser, de ce fait, est : Est-ce la terre qui crée la légende ? Ou est-ce le romanesque qui fait de la terre une légende ?

Dans tous les romans de notre corpus, il est question d'une figure représentative qui fait l'objet idéal de l'illusion du réel et qui n'a de cesse, pour toute culture, pour tout peuple, d'être présente dans chaque scène et d'être toujours au premier plan.

La terre fait parler d'elle et son évocation se fait d'une manière sensible et inspirée. L'immense espoir de la survie dépend en fait de la rentabilité de la terre face aux efforts fournis ainsi qu'aux forces déployés. Dans le roman, la terre se confirme, comme nous l'avons déjà souligné précédemment, comme étant le souverain symbolique dont la présence hantant les différentes représentations de l'activité mentale, qui fonctionne en grande partie consciemment ou inconsciemment de la même manière qu'un catalyseur, consiste à manifester ce qui incite à saisir le sens de l'intégrité et des bonnes conduites des paysans dont le souci majeur est de posséder une parcelle, de se consacrer à la cultiver et surtout d'en être jamais dépossédé.

De plus, son implicite préséance, admise et instituée dans le roman par une considération honorifique, fait valoir hautement les prétentions du sol et soulève des questions sur les diverses visions de l'esprit rural tel qu'il est perçu dans la réalité. On y perçoit donc des peintures vivantes conçues par l'imaginaire avec un idéal qui puise ses particularités dans les anciennes valeurs des ancêtres que le génie productif décrit dans les moindres détails.

La terre est la réalité qui participe consciemment et pour beaucoup à la fondation de l'histoire, c'est pourquoi l'on se permet de dire que l'auteur développe à partir de l'inscription de la terre une série de sens qui font de l'œuvre littéraire une œuvre plurielle où la paysannerie s'impose comme un agent dont la singularité et l'originalité sont indéniables ; et que l'on peut, également, interpréter comme un aspect de destin et d'existence se caractérisant par un conformisme culturelle remarquable.

Ceci dit, l'attraction n'est plus pour les faits et les événements racontés, mais pour leur relation directe avec le contexte socio-culturel et socio-psychologique qui se manifestent relativement au profit d'une insinuation bienveillante à l'égard de la terre et de ses effets matériels tout en suscitant une envie incontrôlable d'aborder son imposante présence dont la pertinence lui assigne la force de pouvoir retenir l'intérêt d'interpeller le lecteur et de renforcer la crédibilité de l'histoire. Ce qui se perçoit nettement dans les deux passages suivants :

«Hier matin, quand Amer est rentré et qu'il est allé s'asseoir sur le banc de pierre qui donne accès à la soupente, [...]. Mokrane n'était pas au rendez-vous. Instinctivement, les yeux de Dehbia allèrent du gourbi au pied du grand frêne, du cerisier à la treille. [...]. Ce matin-là, Melha revint des champs vers dix heures et laissa tomber sur le seuil un petit fagot de bois sec. Puis elle s'épongea le visage avec un pan de sa fouta et regarda tristement sa fille qui roulait avec application un peu de couscous d'orge dans le grand plat de bois. »³⁶

Tout l'intérêt de la hantise est mis en évidence par un poétique motivé par le besoin de donner un sens aux effets de la terre qui accompagnent tout le processus de la narration. Un sens qui se veut inhérent à la manière psychologique de s'accomplir en faveur de la matière terrienne. L'évocation de l'orge, de la pierre, des

³⁶ -Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Béjaïa, ed.Talantikit, 2003. P 16-54-55.

champs et du bois est un accent fervent de la fonction poétique qui tend à favoriser la réflexion sur l'inscription de la terre.

« Les bœufs ne nous appartenaient pas. Un riche quelconque nous les confiait au printemps. Nous les engraissons et nous pouvions mettre en valeur nos propriétés. Vers le mois d'octobre, nous les vendions et il nous revenait le tiers du bénéfice. L'âne nous appartenait ainsi que les moutons et la chèvre. Le premier nous rendait beaucoup de services. Il portait sur son dos le bois et le sac d'herbe du champ. Il transportait le fumier ; il portait à la ville des charges de raisin ou de figues et rapportait de l'orge pour la famille, ou pendant la saison des légumes, des piments, des courgettes, des pommes de terre que ma mère échangeait par platée avec les voisins, contre des céréales. »³⁷

Pierre, gourbi, frêne, cerisier, bois, couscous, orge, chèvre, bœufs, moutons, âne, champ, fumier, raisin, figues, légumes, piments, courgettes, pommes de terre, et céréales, des termes ou disons des expressions qui soulignent avec ferveur l'omniprésence de la terre et de ses accessoires. Ces derniers constituent la plateforme sur laquelle se fonde l'imaginaire pour donner l'illusion du réel.

Dès lors le monde rural devient tangible et son côtoiement devient possible et évident. La souveraineté impressionnante de la terre est alors exceptionnelle. En effet, dans ce passage, le lecteur se trouve face à une image positive qui met en évidence la valeur du travail de la terre et de la manière dont le paysan, dans la peine et la souffrance, gagne avec fierté et dignité sa vie, ce qui semble avoir un impact favorable sur sa détermination. Cette dernière va, en effet, au bout de ses efforts pour ainsi dire le combler de bonheur, de joie et de satisfaction.

La ruralité est donc prise dans son acception au sens large comme étant l'ensemble hétérogène qui englobe aussi bien des lieux naturels que des activités susceptibles de déterminer l'indéniable personnalité paysanne que l'on identifie par

³⁷ -Feraoun Mouloud, *Le fils du Pauvre*, Béjaïa, Ed Talantikit, 2002, P 69.

rapport à la terre et par rapport au travail de la terre sur laquelle et au profit de laquelle se déploient corps et âme le rural.

« Mon père, un rude fellah, débroussaillait, défrichait sans cesse et plantait. Au bout de quelques années, nos parcelles changèrent d'aspect. En plus de cela, il entretenait une paire de bœufs, un âne, une chèvre, deux moutons. »³⁸

Nous assistons ici à une volonté farouche, de la part de l'auteur, de manifester un imaginaire dont le souci majeur est de placer la terre au centre de l'attention. De ce fait, l'inscription de La terre, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, ne peut se percevoir que comme une providence qui transcende la réalité et dépasse l'imaginaire pour venir au bout de la conviction.

En ce sens, la terre serait-elle une chimère dans laquelle se nourrissent les romanciers et à la représentation de laquelle aspire toute pensée ? De toute évidence le roman champêtre peut se définir à notre sens, comme un énoncé lourd de sens et de significations. Il satisfait, en effet, parfaitement aux normes d'une conceptualisation autant conforme à la réalité qu'à la vérité. Et toute son efficacité réside dans le fait qu'il manifeste un contenu où se mêlent stylistique et rhétorique et dont l'enjeu consiste en une dynamique philosophiquement psychologique impliquant la terre, la ruralité et le paysan.

« Gean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre, en tenait la poche ouverte de la main gauche, et de la main droite, tous les trois pas, il y prenait, une poignée de blé, que d'un geste, à la volée, il, jetait. Ses gros souliers touaient et emportaient la terre grasse, dans le balancement cadencé de son corps ; tandis que, à chaque jet, au milieu de la semence blonde toujours volante, on voyait luire les deux galons rouges d'une veste d'ordonnance, qu'il achevait d'user. Seul, en avant, il marchait, l'air, grandi ; et, derrière, pour enfuir le grain, une herse roulait

³⁸ -Ibid. P 68

lentement, attelée de deux chevaux, qu'un charretier poussait à longs coups de fouet réguliers claquant au-dessus de leurs oreilles. »³⁹

Ce récit nous raconte l'univers rural, ce qui dénote que l'auteur se déploie sur ce volet sans la moindre réserve pour ainsi dire lui assigner une fonction représentative et symbolique à ne pas abdiquer, et la présence de la terre reste très importante. C'est l'élément qui se veut, à priori, d'un intérêt considérable et d'une valeur à ne pas négliger. Par un intelligent procédé de relativisation, la terre acquiert une portée morale et psychologique qui englobe la vision de tout un peuple dont la détermination est ferme et la prouesse est sans limite.

La tendance a donc pour objet de promouvoir la présence de la terre à savoir que le récit gît abondamment dans un bain purement rural et que ce dernier détermine la dimension philosophique dont l'intention n'est pas de permettre d'attester que des événements se sont déroulés, que des faits ont été accomplis par tel ou tel personnage dans tel ou tel village, mais de penser plutôt, avec logique, ce qui nourrit cet invincible part héréditaire et innée du rural qui ne saurait se revendiquer, à plus forte raison, sans inciter ce rural à se manifester avec une conscience encodée dans le gène psychologique qui tend à restituer la mémoire ancestrale en la maintenant vivante et scellé. Ceci dit, C'est ce qui permet d'optimiser la maintenance du système social de la ruralité.

Ainsi entendu, il convient de dire que c'est ce qui fait, en effet, que les romans champêtres notamment ceux de notre corpus tout en se livrant à une imagerie ethnographique de la vie sociale et culturelle des paysans en puisant dans leur quotidien jusqu'aux moindres et intimes détails, regorgent de réel et revêtent une fictive allure biographique. Cette dernière s'emploie à nous donner une précieuse source d'informations sur la vie des paysans en brossant un tableau très sommaire où le portrait psychologique est peint à la mesure de la description réaliste.

³⁹-Emile Zola, *La Terre*, Paris, Ed, Folio, 1990, P 1

C'est pourquoi l'on constate qu'il nous transmet jusque dans les moindres détails une vérité, une réalité conçues indépendamment de la connaissance que nous en avons. Il convient de dire donc que le mérite revient à la terre qui attise les appétits littéraires ; et nous soulignons, cependant, que l'un des principaux enjeux de l'action littéraire, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, est de louer la terre et la paysannerie en lui accordant le bénéfice d'être animée par le souffle de l'âme du sol considéré comme un être qui s'acharne sans répit à hanter la conscience comme un bienveillant parrain. Une telle personnification de la terre suggère une considérable prise de conscience à l'égard de sa présence ou, disons, de son inscription qui se veut une charpente nécessaire à l'idéologie de valorisation existant déjà depuis fort longtemps.

En effet, cette présence ou cette inscription demeure l'unique instrument susceptible de renforcer le signifiant reflet de la façon rurale d'exister qui alimente intensément la richesse de la production, et influence profondément la réception.

« Mon corps s'appesantissait, alors la terre le rappelait au repos. Quand la terre te rappellera, te souviendras-tu de moi ? Lorsque tes mains travailleront la terre pour y abriter le grain, quand tu m'y découvriras et que tu hésiteras à manger, te souviendras-tu de moi ? Lorsque tu regarderas vive une fleur comme celle que je cueillais pour toi et que tu découvriras, le temps d'éclair, l'amour, te souviendras-tu de moi ? Mon tout petit, lorsque des tout petits à toi feront éclater comme un bourgeon ton regard, te souviendras-tu de moi ? >>⁴⁰

Ce passage souligne la fervente hantise de la terre qui se manifeste à travers cette manière de s'interroger avec une inquiétude obsessionnelle, et ce d'autant plus que l'emploi du « moi » assume la fonction d'instituer une certaine pensée où s'illustre la terre comme le germe qui fonde un pessimisme hautain menant le lecteur à saisir non pas un désespoir, mais un optimisme symbolique faisant triompher la

⁴⁰ -Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Alger, PP 18-19.

terre qu'aucun drame ne pourra affaiblir les témoignages d'intérêt et d'affection que le rurale n'a de cesse de lui rendre aussi bien dans ses joies que dans ses tristesses.

<<Seigneur, je vois partir ma chair vers la ville que j'appréhende. Que ta volonté soit faite ! De force, je n'en ai plus. Mon cri. Je sais. Il traversera les temps, je vois des lèvres de femmes s'ouvrir sur le triomphe de ce cri-là. Seigneur qu'il est beau l'enfant qui s'en va ; dans ses cheveux couleur de paille, il emporte le parfum de mes mains. Sous ses ongles s'est abritée un peu de terre. Son corps, couleur d'argile, est la preuve vivante de l'amour. >>⁴¹

Deux mots clés sont, cependant, à retenir : le cri et l'amour. Ils soulignent, en effet, un état psychologique de tourmente qu'illustre la fonction idéologique qui met en évidence ce qui tend à inciter l'individu à rester dans sa coquille, et à laquelle s'apparente une ambition moraliste de faire résonner la voix de la terre dans des descriptions qui nous donnent à voir son reflet vibrant dans le portrait physique de l'enfant. La terre fait partie du rural et le rural fait partie de la terre, et l'un détermine l'autre, et l'un ne peut se détacher de l'autre. C'est ce que l'on se doit d'appeler l'attachement viscéral ou charnel.

<<Seigneur, tu m'as faite à ton image. Mais la tourmente qui me secoue, pourquoi ne secouerait-elle pas l'univers, oui, l'univers...Veuve très tôt, j'ai édifié tous mes espoirs sur Arris. Une fois le patriarche mort, pour ne pas encourir la malédiction, les hommes du village sont partis vers d'autres terres, me laissant deux brebis, une chèvre et un métier à tisser et Célia la chienne très amie avec Arris. Où doivent-ils être partis ? Quelque part où le blé pousse. Ça doit être très loin ? Peut-être pour s'y abriter. Je suis seule sur le terrain où il fut conçu et a grandi. On m'a promis à l'hôpital, de me le restituer une fois guéri ou mort. »⁴²

⁴¹ -Ibid., P 19.

⁴²-Ibid., P 19.

L'inscription de la terre dans le roman est le fruit d'une production dépendant de la liberté créatrice de l'écrivain. Cependant, le vagabondage de l'imagination reste discrètement associé à l'image de la terre, Une image enracinée dans la pensée. Ceci dit, la terre permet la fondation du monde réel par l'imagination, donne sens à l'histoire et crée l'effet de réel. Il s'agit donc d'un acte littéraire ayant pour objet de dégager, de montrer ou d'exprimer un état d'âme lié à la terre. Cette dernière est en même temps le support et le trait d'union entre le monde matériel et le monde spirituel.

Dans le passage cité ci-dessus, la terre est représentée comme un réel de référence et ayant pour statut l'effet du texte, elle marque avec ferveur l'affectivité de l'histoire. Il convient alors de souligner que la terre se veut, dès lors, un élément fort utile pour le fondement de la création de l'histoire en vertu de son imposante emprise morale sur l'instinct rural. Ceci nous permet de dire aussi que la terre a la valeur du thème formel dont l'importance que lui accorde la pensée littéraire est nettement majeure et est soutenue par un discernement murement réfléchi faisant, avec sobriété, sentir ses virtuels faits et actions.

Dans une telle modalisation, l'inscription de la terre se manifeste, dès lors, par rapport à une âme perçue comme illusion et son pouvoir d'influencer ne peut être orchestré et révélé qu'avec une certaine allusion philosophique. Nous pensons, de ce faite, que cette dernière qui manipule la figuration au niveau de la réception, devient le moyen le plus approprié, ayant une grande force au demeurant, pour lutter contre l'idée de l'absurdité de l'existence de l'être agissant de la terre.

5) *La convoitise de la terre.*

L'intérêt de la terre est porté de façon prépondérante sur la pensée d'une manière particulière et sur le besoin psychologique de subsister et d'avoir le pouvoir d'une manière générale. Ce qui s'illustre nettement dans les écrits littéraires et économiques, correspond à un sentiment de convoitise non négligeable. Cette

dernière désigne le salut qui ne peut être autre chose qu'amour et respect pour une indéniable entité prise au sens d'un bien précieux qu'est la parcelle. L'accent est donc mis aussi bien sur le désir de posséder la terre au sens de s'approprier une parcelle de terrain afin de marquer son territoire et d'utiliser le sol et le sous-sol pour extraire les richesses qu'il contient, pour construire et produire, que sur le désir de s'approprier indûment la terre pour la rendre maîtresse de la réflexion. Il est mis également sur le désir de la domestiquer au gré de la représentation symbolique et de l'interprétation des différentes manifestations de sens que l'on construit à l'image de l'être de la terre et qui sont incontestablement liés à la ruralité, le monde impressionnant autour duquel se resserrent imaginaire, sensibilité et création.

C'est donc à la suite d'un bon nombre de constatations que nous pouvons dire que, dans le cas de tous les romans de notre corpus, tout porte à croire que la terre a octroyé le droit d'être au centre de la réflexion et de conceptualiser le récit en fonction de son emprise tout à fait usurpée.

Une telle particularité est dès lors à noter concernant cette présence incontournable dont la convoitise confirme avec opiniâtreté la souveraineté rigoureuse et la validité essentielle qui consistent en l'efficacité invincible de ses enjeux et ce dans tous les domaines. Le sens à donner au triomphe de cet élément mentionné d'une manière flagrante, exaspérée et redondante aussi bien dans la littérature française que dans la littérature algérienne, serait, de ce fait, une réalité figée qui vit en chaque être humain. S'agit-il d'un testament ?

« ...Comme toi, Arris. La ville t'a à jamais dérobé à ma vue. Pourtant tu es là dans mes mains, pareil à un poisson qui réclame l'eau tranquille de son cours. Arris, je me résous à l'attente, à t'attendre. Pareil à la terre qui t'a vu naître et qui s'est figée malgré tempête de neige et gémissements de fleurs languissantes à force de ne plus te revoir, je t'attends. >>⁴³

⁴³ -Ibid., P. 49.

Ce récit semble faire la lumière sur le lien charnel et viscéral qui découle manifestement d'un amour inné et ardemment conçu que nourrit l'individu à l'égard de l'appartenance à la terre natale que nous estimons honorifique et de la propriété précieuse dont la possession se veut honorable.

Comme, il convient aussi de dire que le monde rural est en relation systématique avec l'imaginaire, car il constitue le contexte donneur du sens au texte qui comprend les valeurs sociales et culturelles. L'une des caractéristiques les plus appropriées de ce monde impressionnant réside dans le fait qu'il se distingue de la ville par sa capacité d'accrocher et de séduire.

Il est à souligner que le contraste existant entre la ville et la campagne est représentatif et significatif. La conception de la ruralité que se forme l'Homme d'une manière générale et le romancier d'une manière particulière est relative à l'art, à la nature et la beauté dont la générosité est sans réserve. Cependant, la terre demeure le sujet important et la figure éminemment emblématique dont l'évocation crée à chaque fois un horizon d'attente particulier. Comment le lecteur pourrait ne pas être convaincu de la profondeur de l'efficacité de son inscription. Or, outre la nécessité de faire prévaloir les principes de la cohérence, de la communion et de la compatibilité au sein de la communauté rurale, elle met en avant ce qui exalte l'aspect humaniste et affectif de l'œuvre où l'on acquiert les vertus de l'attachement à la terre qui comme une mère voudrait reconquérir son enfant où qu'il soit.

<<Terre, quand tu me couvriras et que petit à petit tu m'assimileras jusqu'à ce que mon corps soit baptisé et que je devienne un élément semblable aux éléments qui te composent, je pousserai un hurlement qui déchirera l'espace et le temps jusqu'à parvenir aux oreilles de mon fils. Il viendra. L'appel de la terre, oui, cet appel terrible et qui vous prend aux tripes, existe. Il existe. Il viendra. Ce jour-là les

chacals hurleront jusqu'à l'aube et nous entendrons le tonnerre gronder de joie...Arris est revenu. »⁴⁴

Ce monde fabuleux et providentiel se veut un particulier univers intensément doté d'un invincible pouvoir qui nous oriente dans la création où la figuration de la réalité serait de déterminer ce qu'est le concret à travers l'abstrait. De ce fait, le moins que l'on puisse dire, c'est que la représentation de la ruralité est le mythe cartésien où la construction des images est relativement perçue comme étant la plus haute manifestation révolutionnaire se traduisant dans l'imaginaire où la fiction par l'activité mentale et intellectuelle dont la prestation de la manœuvre sera forcément conçue dans l'intention de susciter un nombre considérable de désirs et de manifester d'intenses influences pour ainsi dire posséder énormément les esprits et les cœurs qui s'y enivrent sans réserve et sans recule.

Cela dit, malgré ses maux et ses hostilités, comparé à la civilisation de la ville, le rigide sein psychologique de la campagne finit toujours par triompher et l'emporter sur le raffinement citadin. La voix terrienne se manifeste, de ce fait, avec un écho consistant à susciter les instincts les plus puissants qui soient à se motiver pour assurer la détermination de l'intelligent dynamisme intellectuel dont le souci majeur est de mettre en évidence l'éthique de la conscience rurale qui ne saurait se détacher de son berceau affectif.

Une conscience qui se manifeste de façon métaphorique pour faire parler les lieux de naissance tout en créant véritablement une impression galante de personnification dont le salut se veut celui de l'influence. Ce que la pensée littéraire tend toujours, à notre sens, à associer à l'inscription de la terre. Il n'est donc question que d'une affirmation logique et rationaliste dont la tentative implicite est de fixer l'idée que la terre est un être engageant l'être humain dans sa relation avec le monde

⁴⁴-Ibid. P 49.

rural jugé et reconnu préalablement sain et bon quel que soit le désarroi des lamentables conditions de vie.

« Nous sommes les damnés pour la vie, et quand notre triste cohorte débarque au printemps dans le pays civilisé auquel elle va demander de l'argent, nous nous considérons comme des âmes en peine visitant le paradis des élus. Les élus nous reçoivent mais nous n'en sommes pas : il est clair que nous ne pouvons pas être heureux parmi eux. Alors nous nous forgeons une espèce de bonheur au rabais, un petit idéal à notre portée, et la pensée que nous sommes des déshérités de ce monde, les parias du XX^e siècle, à la vue des beaux magasins, des grandes avenues, des innombrables voitures, des étalages de luxe, des tables bien garnies, des immeubles somptueux, de la richesse, de la beauté, de la civilisation, cette pensée devant un tel spectacle le, digne d'un impossible paradis –ô Kamouma- ne nous effleure même pas.>>⁴⁵.

La convoitise de la terre en tant qu'objet se perçoit aussi à travers l'histoire au gré de l'interprétation du bonheur que procure le retour chez soi et les retrouvailles avec l'être aimé. Il s'agit là, en effet, d'une connotation non sans importance car le bonheur n'est pas lié à la simple satisfaction du besoin et du plaisir mais plutôt à un sentiment de sérénité à caractère positif résultant de l'influence d'un lien de tendresse que l'on ressent quand on est embrassé par sa terre natale. Pour le paysan la terre est le propre précieux de l'homme à savoir que seule son exclusive possession renforce la vocation et fait la fierté des peuples ruraux.

C'est dans cette optique que le discours littéraire déploie nettement l'essence sémantique de la terre, de ses fondements et des enjeux de sa relation avec les êtres vivants dont l'existence en dépend : Homme, animal ou plante soient-ils. Il n'y a pas de terre sans êtres vivants et il n'y a pas d'êtres vivants sans terre.

Quoiqu'il en soit, la terre n'est pas traitée en objet futile, mais elle est reconnue comme une dynamique présence transcendant de toute nature et de toute forme de vie. Cette dernière dépend favorablement de la gratitude de la terre ou du

⁴⁵ - Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Béjaïa, 2003, P173.

sol ou de la parcelle ou en somme de leur puissance redoutable et de leurs multiples richesses contenues dans leurs profondes et secrètes entrailles dont les propriétés possèdent en soi les valeurs des éléments les plus précieux et les plus appréciés dans le monde.

La terre est l'acteur virtuel qui agit en fonction des buts et des intérêts qu'il se voit intimer de partager avec l'Homme d'où la valorisation du profit mutuel. En effet, l'Homme est l'agent qui tout en étant doté d'intelligence, de force et de savoirs nécessaires signifie l'être de la terre dans toute représentation.

Ainsi, dirons-nous, la présence et l'existence de la terre en tant que manifestation personnifiée dans l'imaginaire donne à percevoir l'ombre de son abusive autorité qui s'exerce sournoisement et signale en filigrane un désir de domination réfléchi. Ceci dit, c'est avec une sobre vigilance littéraire que cette dernière se garde des préjugés moraux et marque la voix du récit d'un ton rural qui manifeste la validité de cette puissance indéniable.

Et il n'est de conscience judicieuse que celle qui se manifeste pour affirmer le mérite de la pensée des auteurs des romans de notre corpus dont l'instinct de décrire, de dire, de raconter un être virtuel dépasse tout autre instinct et le fait d'être autant sensible à l'influence de l'être de la terre sur les ruraux qu'aux différentes réactions que les ruraux manifestent à l'égard de cet être est une réalité littéraire sans égale. Elle est dès lors à retenir.

<<Nous nous disons : cela est bien beau, mais ce n'est pas à nous. Ce qui reste pour nous c'est Ighil-Nezman et ses champs arides, ses gourbis en guenilles, ses ruelles étroites. Puis chacun de songer à amasser des sous pour acheter la champ aride du voisin, pour reconstruire un magnifique gourbi à la place de l'ancien, pour disputer à un rival une jeune fille aux hanches larges prêtes à vous donner un héritier, une multitude d'héritiers votre illustre nom, [...] Quand nous revenons chez nous, tout se passe comme si nous n'avons rien vu, comme si nous n'avons rien appris. Et les générations se suivent, les

champs arides se morcèlent, les gourbis se multiplient parce que se sont multipliés les héritiers. >>⁴⁶

Ceci dit, l'Homme et la terre se maintiennent, l'un sert l'autre, l'un soutient l'autre, l'un valorise l'autre et l'un n'a d'existence sans l'autre. L'Homme et la terre vont de pair. Le désir de l'appropriation de la terre aussi bien dans la vie quotidienne et réelle que dans le roman suscite la convoitise et excite l'affectivité. Ce qui nous incombe à la résolution de dire que nous assistons à un appétit insatiable décrit d'une manière flagrante dans l'histoire que crée l'écrivain. On comprend alors ce que la terre est pour l'homme des bois et de la campagne, on comprend alors pourquoi il se bat jusqu'à s'user et lutte à mourir. Parce que les intentions sont bonnes, c'est si important, c'est si utile dans la justification de la personnalité rurale. La grande vertu, voire la seule, de la personne paysanne réside dans la force de son caractère. C'est le trait dominant qui la détermine et selon lequel on la juge.

«Si les choses ont des spécificités, l'activité humaine leur donne aussi des propriétés, qui ne sont pas simplement objectives mais nettement subjectives, souvent symbolique et culturellement. [...]. On voit donc [...] qu'une chose a certaines propriétés objectives mais possède aussi des propriétés qu'on lui affecte et qu'on lui donne. [...] la terre ou plus précisément [...] le sol [...].des propriétés qui renvoient plutôt à un univers symbolique, même s'il est bien évident que le sol recouvre aussi une dimension économique importante, [...]. On sait, [...] que les hommes donnent à la terre des critères ambivalents, qu'elle soit, diurne ou nocturne, mais que pouvons-nous dire du sol ? [...], l'homme est un animal terrestre. [...], les lieux de séjour des hommes est bien la terre et le sol. »⁴⁷

C'est, en effet dans le même esprit que se construit la conviction la plus profonde qu'on ne peut aborder l'inscription de la terre, dans le roman, sans avoir

⁴⁶ -Ibid., P. 174.

⁴⁷ -Berger Corinne, Roques Jean-Luc, *La terre comme objet de convoitise (Appropriation, exploitation, dégradation)*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2008, P 104-105-106.

d'abord abordé la dynamique de la possession au sens de la portée économique et industrielle d'où l'appropriation d'une ou des parcelles en tant que bien servant à l'urbanisation, à l'agriculture ou à l'industrie d'extraction.

Une résolution particulière et significative est à considérer. Ce désir ardent de côtoyer le monde rural et d'embrasser la terre dénote par lui-même la valeur notable et positive qu'assigne la pensée sans réserve aux multiples qualités que seule l'histoire d'un paysan et de ses aventures peut mettre en exergue. En effet, l'obstiné terrien, quelques soient les péripéties, ne s'abstient jamais à développer un fort sentiment de convoitise et de possession. C'est à ce sens que se rattache une conception psychologique qui prolonge et précise cette disposition innée et acquise en même temps de l'individu rural. Ce qui s'appréhende nettement à travers ce qui suit :

«-Trop raisonnable ! Si, à la fin du mois, il n'y a pas eu de grossesse probable, elle aurait renvoyé Fetta purement et simplement. Hocine aurait été guéri de l'envie de se remarier. -Et sa terre serait devenue la proie des cousins. A sa vieillesse, il risquait de se voir dépouillé comme il a dépouillé lui-même son oncle Kaci. Mais là, vois les dessins de la providence ! Kaci a bien un fils, cela n'a pas empêché sa terre de s'en aller, tandis que Hocine risquait de ne pas en avoir et voilà qu'il en a. Il faut croire qu'il a agi sans malice avec Kaci. -C'est différent. Vendre sa terre, « la manger » de son vivant, passe, encore ! Mais mourir sans héritier... »⁴⁸

La terre est l'un des plus sûrs garants de qualité de faire perdurer le respect et d'éviter l'endurance de la honte qui se traduit par les sarcasmes d'autrui. Un respect évoqué d'une manière sous-jacente laissant entendre la première intention de la mise en valeur de cette ressource naturelle qui, faisant l'objet d'un prophétisme indéniable, rend un grand hommage au paysan et lui procure une multiplicité de

⁴⁸-Feraoun Mouloud, *La Terre et Le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, 2002, P 123.

considérations non négligeables. Elle suscite des émotions qui ne seront jamais épuisées et solliciteront toujours la curiosité des littéraires.

Le contexte socio-rural, dont la magnificence se reflète sur l'histoire créée, dote l'imaginaire d'une force invincible liée à la convoitise de la terre. Cette dernière se traduit par une détermination farouche de la part du paysan pour qui être dépouillé de la terre signifie le déshonneur et la défaite. Ceci dit, la terre est l'instrument idéal qui se perçoit nettement comme une référence idéologique que suppose la perspective de faire de la terre la sommité la plus puissante qui demeure un objet de convoitise et d'appropriation.

«Dans notre esprit, Tassadit est une grande femme comme un homme peut être un grand homme. Ce n'est pas peu dire pour une Kabyle. Les gens la soupçonnent de s'être fait donner ses quatre fils par son fellah salem. Mis à part ce soupçon qui peut lui reprocher quoi que ce soit dans le village ? Personne. Elle est vieille, à présent. Aucun ennemi. Une femme sage ! Non seulement on l'accuse, mais on a compris que Hamid n'avait pas été capable de faire ce qu'a pu Salem. Pourquoi ne pas supposer, simplement, qu'il n'était pas viril du tout et que Tassadit, engagée avec un pareil mari, avait supporté stoïquement sa disgrâce sans jamais en parler, ne prenant Salem que pour se créer une famille, sauver la terre, donner des hommes au fils de la veuve, solitaire, chétif haï des siens. >>⁴⁹

Un argument en faveur de la terre se perçoit, en effet, dans le passage cité ci-dessus. On peut donc voir dans l'expression «sauver la terre» ce qui manifeste une opinion masquée condamnant l'acte, mais en même temps, pensons-nous, le justifiant en affirmant l'emprise de la terre. Ceci s'accompagne, aussi, d'un recours au devoir d'avoir un héritier pour pouvoir préserver sa dignité et éviter quand ne jase sur sa virilité. Nous ajoutons, de ce fait, qu'en plus de l'intention persuasive qui vise à convaincre, cet outil d'argument est une expression dont le genre oratoire est en même temps :

⁴⁹ -Ibid., P. 130.

a) épideictique ayant comme nature la louange et le blâme, et comme critère la vertu.

b) judiciaire ayant comme nature le jugement et comme critère le juste.

c) délibératif ayant comme nature la décision et comme critère l'utile et le bonheur.

Après l'apparition de la rhétorique au V^e Siècle AV. J-C., Aristote continua véritablement, en 384 /322, la pratique de la parole efficace en outil d'argumentation et l'appliqua à trois genres oratoires :

Genre oratoire	Nature du discours	Critères à employer
épideictique	Louange et blâme	Le beau, le laid, la vertu
judiciaire	jugement	Le juste, l'injuste,
délibératif	Décision (politique)	

Cependant, dans le passage suivant, la description de Ourida recèle en elle une mise en évidence de style vestimentaire et de la particularité de beauté de la femme kabyle. C'est, en effet, un tableau saisissant qui met surtout en avant l'intérêt de la représentation romanesque pour la question d'une femme qui, étant coquettement belle et de plus ayant des formes pleines, peut remplir toutes les conditions d'abord de se faire désirer puis d'être apte à donner un héritier ; des critères qui donnent à la considérer comme un trésor. Cette conception était couramment répandue à cette époque où la terre était le seul moyen de richesse et de puissance, l'unique source de bonheur et d'honneur, et le seul moyen de s'affirmer aussi bien dans le sein de l'ethnie que dans le sein de la famille que peut avoir l'homme rural.

<<Le même calcul l'amena, sans doute, à utiliser, de nouveau Salem pour la femme de son fils, Ourdia, sa nièce. Ourdia, était une beauté. Elle éclipsait toutes ses belles-sœurs : teint clair, cheveux noirs, grands yeux au long regard de flamme. Lorsque Tassadit l'accompagnait aux champs, qu'elle la laisser passer devant elle dans sa robe de soie jaune frangée aux épaules et à la poitrine, elle la couvrait des yeux comme un trésor et songeait qu'elle était ainsi dans sa jeunesse, remplissant de

même, de ses formes pleines mais harmonieuses et fermes, sa gandoura de satin blanc, à l'ancienne mode .>>⁵⁰

Dans le processus de commettre l'adultère, ce qui est essentiel pour la femme rurale, c'est précisément cette volonté d'être comme les autres femmes et de ne pas se sentir infirme ou invalide alors qu'elle n'est pas stérile et qu'elle peut parfaitement enfanter. Cependant, pour assouvir l'ardent désir d'avoir un petit fils et de faire de son fils un père digne d'être considéré comme il se doit et selon ce qui est établi par les règles de la rigoureuse psychologie rurale régissant la communauté ethnique et orientant les opinions, Tassadit exploite la jalousie de Ourida et la manipule sans pour autant avoir la présence d'esprit de mesurer la gravité de cette trahison qui mènera son fils à avoir un illégitime fils dont il ne sera pas le père et qui ne portera jamais ses gênes dans le sang. Manifestement, l'aveuglante convoitise de la terre dépasse tout entendement et triomphe de toute sagesse faisant aussi bien de la femme que de l'homme des esclaves de son hantise.

<<Elle s'avouait peut-être qu'elle était brune et moins gracieuse, mais elle songeait surtout que le sein de la malheureuse Ourdia était voué à rester vide. Elle l'amena sans doute petit à petit à cette idée d'accepter Salem. Elle dut exploiter le dépit de Ourdia, sa jalousie de voir ses belles-sœurs accoucher, l'une après l'autre. On peut supposer aussi que ne lui répugna nullement l'idée de coucher avec un autre homme. >>⁵¹

La vertu de la terre est le moyen par lequel, le paysan parvient à un bonheur véritable, il semble évident alors de considérer la terre comme source de jouissance réelle, illustrée de manière incontournable dans tous les romans de notre corpus. Ce qui nous confère la possibilité de comprendre facilement que l'adhésion de la pensée à la mise en évidence de la terre traduit la grande foi en cet objet crédible qui

⁵⁰ -Ibid., P. 130.

⁵¹-Ibid. P. 130.

constitue la substance de la créativité. Il s'agit manifestement d'un courant rural majeur dont la force entraîne l'écrivain à sombrer dans la verdure sans réserve.

C'est là un thème familier et tentant que celui de la terre. L'éventualité d'un effroyable désastre suscité par la perte de la terre et manifesté par l'inquiétude du paysan, souligne avec ferveur l'éclat du pouvoir que possède cette dernière sur la manière de gérer les sentiments de la personne et du personnage et de l'orienter dans ses choix tout en conciliant la passion qu'il éprouve pour la terre et l'amour qui lui permet de construire une famille.

« Depuis les couches de Lise et la bataille avec Jean, Buteau s'était de nouveau enragé après Françoise. Il avait attendu que son bras cassé fût solide, il sautait sur elle, maintenant, dans tous les coins de la maison, certain que s'il l'avait une fois, elle serait ensuite à lui tant qu'il voudrait. N'est-ce pas la meilleure façon de reculer le mariage, de garder la fille et de garder la terre ? Ces deux passions arrivaient même à se confondre, l'entêtement à ne rien lâcher de ce qu'il tenait, la passion furieuse ; ce champ, le rut inassouvi du mâle, fouetté par la résistance. [...]. Pourquoi, n'aurait-il pas épousé les deux sœurs, si elles consentaient ? Un vrai moyen de resserrer l'amitié et d'éviter ce partage des biens, dont il s'épouvantait, comme si on l'avait menacé de lui couper un membre ! »⁵²

Nous soulignons, en effet, un constat de déni obsessionnel d'un amour que la réalité rurale oppose à l'ordre du désir de l'appropriation de la terre où se confirme fermement l'impossibilité de nourrir des sentiments qui ne reposent, eux-mêmes, que sur le sentiment d'autonomie, sur le sentiment de sérénité et de confort ainsi que sur le sentiment d'intégration que la terre procure tout en étant directement impliquée.

cet état psychologique est donc d'emblée saisi comme un phénomène communément tenu pour une caractéristique sur laquelle se fonde l'existence

⁵²-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Folio, France, 1990, P327.

paysanne. La terre est de ce fait, un preux acteur et un personnage actant qui engage l'homme et la pensée à se manifester au profit de son paradigme pour œuvrer et produire en fonction de ses valeurs et de ses qualités.

6) *Le Poétique dans le rustique.*

Comment ruralité et littérature peuvent-elles se rejoindre dans une expression poétique ? Les confronter revient à s'exposer à soulever l'étroite relation objective les unissant dans une logique mentale où se projettent spontanément des images représentatives de la nature et du monde rural.

Ceci dit, cette logique se donne pour tâche de symboliser les réalités qui prennent alors forme dans l'esprit humain où le reflet des dispositions subjectives de l'imaginaire contribue considérablement à l'élaboration d'un monde fictif. Ce dernier revêt la construction d'une impression consistant en l'adaptation du réel au fictif dans l'histoire. La création se veut, de ce fait, incontestablement le fruit de l'activité mentale. Cette dernière s'applique à témoigner de la capacité intellectuelle de l'agent créateur dans la production où l'on situe la tentative de communiquer le retentissement de ce cri du cœur qui met en exergue un amour à double fin : La voix féconde de la ferveur des palpitations qui font vibrer intensément corps et âme pour l'être aimé et la soumission enthousiaste de la pensée à ce dieu impersonnel qui nourrit les veines et irrigue inlassablement les tissus des zones sensorielles de l'esprit humain où naît et se développe un mouvement d'idées dont l'exaltation préhensible dans la représentation de la paysannerie l'inspiration aidant, revêt une complicité de la sensibilité et de l'imagination d'où la concrétisation d'un romantisme où l'on se fond sans réserve.

Ceci dit, l'ambition est de viser fréquemment à l'imbrication de la pensée d'une manière invincible dans des lieux de rêve d'autant plus émouvants qu'ils sont magiques et attirants. Il s'agit, de ce fait, d'une richesse émotionnelle, qui tend à créer, dans la virtualité, une acuité relationnelle entre l'Homme et l'univers vert. En

effet, l'esprit humain est le champ fertile où naissent et prennent forme des idées dont le déploiement ne trouve refuge, de ce fait, que dans la créativité, la force active où s'illustre le modèle artistique sans lequel, elles ne seront utiles et poétiquement efficaces.

Il s'agit là, d'une conception laissant entendre que la pensée humaine ne saurait se manifester indépendamment de cette présence verte qui n'a de cesse de colorer, d'embellir, de jongler entre le réel et l'imaginaire, d'élargir le rêve et de l'intensifier, de créer des surprises sensuelles pour ainsi dire faire fantasmer et vagabonder l'imagination du lecteur dans le but de la rendre heureuse et de la subjuguier jusqu'au plus haut point.

La prise de conscience de ce mouvement sentimentalement rural exploite le succès de la littérature dans son fonctionnement qui traite des caractéristiques accrochant et attrayants dont la mise en forme renvoie à l'esthétique. En effet, c'est dans la beauté de la nature que se mandate le développement des idées qui s'illustre nettement par la mobilisation de l'expression dont l'un des enjeux les plus importants consiste en la valorisation de la ruralité. Cette dernière repose sur un principe consistant à associer une histoire d'amour à la conscience d'un monde sain et pur.

Un monde où la magnificence d'esprit et la splendeur de l'âme se manifestent intensément dans les comportements et les conduites qu'adopte le paysan vis-à-vis de ceux qui lui sont chers et importants. Ces comportements et ces conduites s'inscrivent, en effet, dans le cadre relationnel, marquant ainsi la remarquable et singulière beauté intérieure de l'innocente âme rurale. La mise en évidence de cette dernière se perçoit à priori dans des réseaux de significations tissés avec intelligence relativement à l'inscription de la terre toute en dotant les romans de notre corpus d'une imposante portée rurale. Ce qui leur confère le statut de genre champêtre. C'est, à notre sens, dans cette conception poétique que se dessine la correspondance entre la beauté terrestre et la beauté spirituelle.

Il s'agit, en fait, de la prestation de l'art littéraire qui tente tant bien que mal de créer le mystère de l'extase vertigineuse dont l'enjeu consiste à embellir le texte et à illuminer l'histoire dans l'optique de la rendre captive et de refléter le secret de ce monde dans un non-dit déployé intensément dans un aveu mis à la lumière du jour par la contribution de l'expression littéraire.

<<Mohand-ou-hamid venait d'avoir un fils. C'était merveilleux. Tout le monde en parler. Et, ma foi, comme il était estimé dans le village, c'était en apparence un soulagement général. A la djema, au café, sur la grande route du cimetière on pouvait entendre des gens parler de l'évènement, dire par exemple : « Quand on sème le bien, on le récolte » ou : « Celui qui attend de dieu n'est jamais déçu. » Et c'était à qui irait sans retard féliciter les Issoulah. Les Issoulah sont riches et Tassadit fort charitable. Sa réputation est grande dans le village. Tous les pauvres connaissent sa maison et sa bonté. C'est même un peu spectaculaire car, il arrive à Hamid et Tassadit de priver leurs brus pour faire l'aumône, ou bien de se gêner considérablement pour éviter que des étrangers de passage aillent demander l'hospitalité ailleurs. >>⁵³

Comme, il nous est aussi possible, de par la première constatation de valorisation, de souligner que le romancier tente de percer le secret et de là, nous faire connaître la beauté, le charme, la tendresse, la bonté et la cruauté de la nature, tantôt douce tantôt rude, et de son univers à travers les formes poétiques de l'expression qui effectue un transfert de l'action réservée à l'homme à la nature dont la personnification lui confère le statut d'un démiurge.

En effet, le pouvoir de créer s'explique en partie par la spécificité de l'œuvre d'art qui suggère une structure sémantique et une structure formelle. Ces deux dernières se construisent en fonction de la relation qu'a le signe avec la réalité qu'il représente. De toute évidence, le texte littéraire, considéré dans sa complexité, est une structure signifiante et est un objet de compréhension. La tâche de l'interprétation aura donc pour objet de dégager la valeur expressive située au-delà

⁵³-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaia, 2002, P 129.

de ce qui est apparent et ce qui est perceptible à première vue ou à première lecture, c'est-à-dire « *le non-dit, non exprimé en surface, au niveau de l'expression* »⁵⁴

<< Depuis que les Ait-Hamouche sont « tombés », comme nous disons, ce sont les Issoulah qui prétendent détenir l'honneur du village ; ils répondent de son nom : « A Ighiril-Nezman, disent-ils, nul voyageur ne doit passer la nuit dehors et sans manger. » Voilà une bonne chose qui nous tranquillise tous parce que notre cœur est toujours accueillant. Sans notre avarice ou notre pauvreté, nous voudrions bien tous être hospitaliers. Il faut dire aussi que c'est plutôt Tassadit qui règle en ce sens la conduite de la maison, au point que parfois ses enfants et Hamid lui-même enragent de la voir si généreuse avec d'autres tandis qu'elle n'accorde aucune libéralité aux siens. C'est pour elle une question de principe, peut-être même une douce manie. »⁵⁵

Ceci dit, la valorisation dans la mise en évidence de la ruralité se veut, dès lors, le non-dit qui dresse implicitement la relation entre le champ lexical champêtre et la réalité paysanne à travers les sentiments, la culture, les mœurs, la vision du monde, etc., évoqués ou décrits jusqu'aux moindres détails. Ce qui nous incite à dire qu'il s'agit là d'une stratégie textuelle consciemment établie et conçue dans le but de relativiser l'histoire créée à la ruralité et d'élargir, de ce fait, le champ de l'emprise de la terre. Il faut cependant préciser que la pertinence de la présence de la terre, dans les romans de notre corpus, témoigne irréfutablement de la manière avec laquelle l'instinct humain oriente la pensée. D'un point de vue psychologique et rationnel la visée envisagée serait donc la mise en exergue et la valorisation de l'existence paysanne et du travail de la terre. La littérature champêtre se veut pour ainsi dire, le reflet de ce monde rural qu'elle se charge d'exprimer dans une connotation artistique.

⁵⁴ -Umberto Eco stipule que le texte représente « un tissu de non-dit » : « non-dit » expliquera-t-il, « signifie non manifesté en surface, au niveau de l'expression. ». In *Lecture, qu'est-ce que le lecteur model*. http://fr.wikipedia.org/wiki/Lecteur_mod%C3%A8le

⁵⁵ -Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaia, 2002, P 129-130.

<< La Grise était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant les oreilles et rongant son frein, comme une fière et ardente jument, qu'elle était. En passant devant le pré-long elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses enfermes, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille ; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger...>>⁵⁶

La jeune Grise est aussi un personnage particulier. Il se projette en elle le caractère d'un rural fière et robuste viscéralement attaché à sa terre qui telle une mère éprouvée et triste fait résonner sa voix contestataire et revendicatrice sur un ton tant idéologique que symbolique. Voici, sur le thème de l'attachement à sa terre et aux siens poétisé dans les règles de l'art, un passage qui fait vivre le caractère farouche, fidèle et passionné des ruraux. Un refus enthousiaste d'éloignement et de séparation se manifeste dans une circonstance où la contrainte bat son plein.

Ce dessein aux multiples figures, dont le génie n'est pas moins saisissant, excelle à connoter, avec tant de maîtrise, la haute allure de l'être psychologique des terriens qui agit nettement sur l'esprit et le cœur ; et excite l'émotion des lecteurs. Ceci dit, dans ce passage, on perçoit l'éclat d'une manifestation de la propre manière de penser et de sentir des paysans dans leur milieu rural.

<< Germain connaissait le chemin jusqu'au Manier ; mais il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles et la sépulture, direction qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois ; [...]. Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les clairières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses

⁵⁶- Sand, George, *La Mare au Diable*, Ed. Le Livre De Poche, Paris, 1984, P 37.

que, lorsque, la grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase. »⁵⁷

Le brouillard met le héros dans une situation fâcheuse où le dilemme de la nature, comme un personnage, dont le rôle est sémiologique, semble annoncer une conclusion qui s'impose.

En effet, l'histoire confirme, avec éclat, la vérité de la beauté de la nature qui subordonne la créativité à l'intérêt sacré de la manifestation poétique. La nature est exclusivement la mère sincère et câline qui se manifeste sournoisement, avec tendresse par la force divine, dans la suggestion de la féerie magique.

Par ailleurs, son idéal est la survivance florissante d'une manière permanente dans l'esprit de tout être humain. Sa domestication présuppose qu'elle remplit dans le discours littéraire des fonctions dont l'importance réside dans l'art de la confection et de l'adaptation de la parole. Et ce par l'effet qu'elle produit sur le sujet parlant ou sur tout sujet créateur à savoir le romancier, le peintre, l'architecte, ou tout autre soit-il. De surcroît, la nature est le lieu qui abrite la rencontre des âmes dans la sérénité desquelles naissent et se développent des sentiments sincères et durables.

C'est dans les paysages angéliques, dans les bois, au bord des rivières, soit dans les lieux les plus romantiques et les plus riches, que se mêlent la résonance romanesque et le silence caressé par la douce brise, pour faire de l'écho du cri du cœur le témoin le plus crédible qui soit des rencontres pouvant réussir et se solder par le lien sacré du mariage ou échouer et se terminer mal, d'où la séparation et le déchirement. Une connotation laissant entendre aussi bien la séparation des amants que celle des proches qui éloigne l'un ou l'autre de sa terre natale.

⁵⁷ - Ibid., PP 47-48.

La ruralité, dans les romans de notre corpus, est, à notre sens, l'aspect le plus significatif qui couve aussi bien la nature que la réalité de l'âme profonde des ruraux que l'auteur brosse avec sobriété et fidélité sans la moindre modification ou transformation. Ceci dit, c'est la seule représentation fidèle qui ne peut être déformée ou feinte. Il s'agit donc d'un tableau austère dont la conception consiste à rendre compte dans les moindres détails des caractéristiques physiques et psychologiques des paysans. Une telle conjoncture justifie avec ferveur les déclarations de valorisation, de respect et d'admiration pour cette grandeur inégalée, faites par le romancier.

Ces déclarations n'en demeurent pas moins une simple réflexion sur la banalité de la vie paysanne et peuvent, de ce fait, se percevoir comme la mise en scène d'un fonctionnement reconstitué, avec une préoccupation esthétique, à partir des histoires réellement vécues ou tout simplement inspirées de l'environnement rural. En effet, l'illustration et la représentation sont fort admises dans la mesure où l'on décèle un inventaire de sentiments vrais implicitement exprimés en fonction de l'instinct qui a guidé et orienté la pensée dans les efforts de sa production artistique.

L'histoire, dont les conséquences sont logiques et les causes sont consciemment admises, n'est pas une simple potentielle virtualité dans la mesure où elle consiste en une somme de faits, d'actions ou d'événements rapportés qui possèdent assez de perfection dont le rendement de qualité se perçoit au travers des représentations donnant des rapports de similitude avec la réalité. Elle est, également, l'instrument de valeur qui par sa structure poétique nous fournit le miroir miraculeux où se reflètent une multiplicité d'images résultant d'un effort mental émanant de l'intérieur. Ce dernier se développe en liaison avec la passion et la beauté en partant de l'inspiration ; et fait rayonner le talent de la création pour déterminer le niveau supérieur de la signification.

«Ils s'étaient mis à marcher, ils suivaient le chemin étroit qui longeait le vallon, avant de s'enfoncer dans les terres. La dernière sonnerie de l'angélus venait de s'envoler, les corbeaux seuls croassaient toujours. Et, derrière la vache tirant la corde, ni l'un ni l'autre ne causaient plus, retombés dans ce silence des paysans qui font des lieues côte à côte, sans échanger un mot. A leur droite, ils eurent un regard pour un semoir mécanique, dont les chevaux tournèrent près d'eux ; [...]. D'une violente secousse, elle avait ramené la vache. A cet endroit, le chemin quittait le bord du plateau. La carriole disparut, tandis que tous deux continuèrent de marcher en plaine, n'ayant plus en face, à droite et à gauche, que le déroulement sans fin des cultures. >>⁵⁸

Aussi fertile et féconde que la terre, le discours littéraire est un art qui rend significatifs tous les aspects de la vie rurale et tous les comportements et attitudes incarnant les traits psychologiques de l'homme de la campagne. Ce sont des éléments actifs, jugés utiles en fonction de leur efficacité dans la mise en relief d'un concept à caractère dominant.

Le paysan trouve un exutoire dans le travail de la terre et le romancier trouve un exutoire dans la représentation de la terre. La terre est l'âme sœur de la pensée, elle l'accompagne dans toutes ses escapades et ses aventures, ce qui met en veille la conscience de tout analyste et de tout critique. La terre se perçoit comme l'être sobre et lucide qui soule le romancier et active le renforcement de l'hallucination illusoire.

<<Entre les labours et les prairies artificielles, le sentier s'en allait à plat, sans un buisson, aboutissant à la ferme, qu'on aurait cru pouvoir toucher de la main, et qui reculait, sous le ciel de cendre. Ils étaient retombés dans leur silence, ils n'ouvrirent plus la bouche, comme envahis par la gravité réfléchie de cette Beauce, si triste et si féconde. >>⁵⁹

⁵⁸ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, collection Folio, Paris, France, 1980, PP. 32-33.

⁵⁹ -Ibid., PP. 33-34.

Dans le passage cité ci-dessus, l'écrivain propose une série d'éléments qui se veulent des balises sémantiques suggérant la présence non évoquée explicitement de la terre. L'ambition est, donc, de nourrir le récit de la conscience des lieux qui se manifestent en agissant sur les personnages. C'est pourquoi l'on se permet de dire que la présence de la terre, de manière permanente dans le roman, constitue le pivot central de la réflexion, et la pensée ne peut, de ce fait, créer ou produire sans se laisser soumettre à l'emprise farouche de sa pertinente inscription et sans passer outre mesure de s'imprégner des multiples significations de ses accessoires.

*<< Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre/Et mon sein,
où chacun s'est meurtri tour à tour/est fait pour inspirer au poète un
amour/éternel et muet ainsi que la matière. >>⁶⁰*

La terre constitue dans la fiction romanesque, le flanc sécurisé et sécurisant, procurant à l'être vivant le lieu de sérénité et de confort où, naissent et se développent précisément des idées incarnées dans des mots par l'usage de la parole, tout comme la graine qui éclore dans les entrailles de la terre et donne naissance à un bourgeon ne pouvant se détacher du sol ou se déraciner sans abîme.

Ceci explique le sentiment de l'attachement émotionnel, décrit dans le roman champêtre où l'on assiste à la condamnation formelle d'un départ connotant l'indésirable éloignement de sa terre de naissance d'où un contraint déracinement traduit dans l'histoire par le malheur et la défaite.

La terre est l'énigme figure symbolique qui se manifeste avec une voix silencieuse à travers les multiples fonctions des lieux et des sites décrits et évoqués dans la diégèse. Elle constitue, également dans une discrétion raffinée, le mythe symptomatique de la tension socio-culturelle où elle tend à faire valoir le lien

⁶⁰-Baudelaire Charles, *Les Fleurs du mal*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2008, P. 29.

qu'entretien l'individu avec les siens et que l'on perçoit à travers l'expression de la nostalgie et le retour vers une enfance douce et amère.

<< C'était un matin, pendant la saison des figues ; les fellahs avaient déjà rempli un premier sac de feuilles de frêne pour leurs bœufs et venaient se reposer sur les larges dalles de la place aux musiciens. Je connaissais tous ces hommes. Voilà, sur le banc couvert, Boussad N'amer en train de confectionner un panier d'olivier sauvage. Je m'assois à ses côtés. C'est lui qui m'intéresse. Je sais qu'il supporte les enfants. Son visage noiraud ne m'effraie pas, malgré ses rides et ses yeux pétillants. Il est nu-tête parce qu'il fait chaud ; son crâne bosselé sous des cheveux coupés ras fait songer à une pastèque. L'échancrure de sa gandoura laisse voir sa poitrine velue. Il a placé dans sa chéchia renversée sa tabatière de corne ; les brins d'olivier sauvage occupent toute la dalle de marbre fauve. Il tient l'ébauche de panier entre ses jambes tannées qui lui servent d'étau facile à régler. Il taille et tresse en même temps. >>⁶¹

Effectivement, la terre, qui est la partie prenante de l'aspect rural, deviendra peu à peu la mère spirituelle dont la complicité unira aussi bien les âmes que les esprits à travers le monde entier. C'est le carrefour et le lieu idéal où se rejoignent les différentes visions et les différents modes de penser le sol. Ceci dit, la création devient alors un acte réfléchi qui ne peut s'accomplir qu'en fonction de la présence de la terre et pour la terre tout en étant susceptible de donner lieu à un mode d'interprétation anagogique.

De toute évidence et à cet effet, il ne peut s'agir, donc, que d'une inscription idéale et idéaliste qui constitue un trait d'union reliant, au sujet de la réalité des paysans, les pensées de tous les écrivains de diverses nationalités soient-ils pour qui la terre est et restera, de par son rôle de source nourricière, l'objet le plus approprié d'inspiration et le moyen le plus sûr de protection.

La transcendance de l'originalité de l'inscription de la terre, dans l'organe narratif, réside dans le fait que la nature se présente comme l'objet réel et concret

⁶¹ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du Pauvre*, Ed Talantikit, Béjaia, 2002, P 35-36.

extérieur à la pensée autour duquel se resserrent, dans l'objectivité et dans la subjectivité, réflexion et passion. Elle incarne avec force l'image réelle des paysans et se manifeste, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, avec une conscience irréfutable à savoir qu'elle les dote d'un imposant outil de production d'art qui façonne, avec dextérité dans l'imaginaire de l'esprit créateur, l'invincible puissance de l'ingéniosité divine. Une remarquable relation entre l'esprit humain et la nature est, dès lors, à souligner avec respect et considération.

C'est cette relation qui, à notre sens, constitue l'intérêt majeur de l'inscription de la terre dans le récit. Ce dernier est le monde où survit et s'inspire, l'esprit avide de création. Ainsi donc, l'amour tient une place prépondérante dans le roman champêtre et s'introduit comme un facteur déterminant. D'abord, c'est toujours l'investigation d'un amour qui constitue l'outil créateur essentiel dans l'adaptation de l'histoire à l'égard de la nature. Ici se dessine une visée psychologique mûrement raisonnable et réfléchie. La pensée agit tout en ayant pour motif l'exploration des bois et de la verdure.

De plus, la conquête du bonheur à travers les aventures, les souffrances, les conflits, les difficultés, les humiliations, constitue particulièrement l'activité mentale qui reste assujettie aux forces divines. Ces dernières dotent, en effet, la nature d'un pouvoir invincible lui assignant la maîtrise et le contrôle des consciences secrètes, des états d'âme et des sentiments recevables. Autant dire qu'ils sont reconstruits, dans l'imaginaire, à partir de faits et d'événements qui tout en étant relatés soulignent un jeu symbolique sous-entendant l'être de la terre-mère.

<< Plus Germain cherchait à raisonner et à se calmer, moins il en venait à bout. Il s'en allait à vingt pas de là, se perdre dans le brouillard ; et puis, tout d'un coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se

passait en lui. [...]. Germain passa de l'autre côté du feu et jura à dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou. >>⁶²

En effet, l'amour, voire la passion, tient une grande place dans le roman champêtre, c'est la dominante majestueuse et redoutable dont la grandeur orne l'expression et positive la prestation de tout écrivain. La terre appartient à la symbolique universelle comme signe de la réalité magnifique de la ruralité, comme signe de sentiments nobles et comme signe de l'amour invincible et incontrôlable. Ce dernier semble se nourrir lentement d'une inspiration provenant des entrailles de la terre. Cette dernière lui offre le flanc favorable qui l'embrasse chaleureusement et dans lequel, il prend forme et évolue.

Dans *La Mare au diable*, Germain cherche une issue de secours dans la brume où l'égarément n'était pas vain et la prestation calculatrice de la nature a révolutionné le monde rural et a changé le cours des événements et bouleversé les circonstances. Sa motivation est transparente, mais concluante.

<<La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité ; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu se reflétait dans la mare ; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides, les branches anguleuses des vieux arbres, hérissées de pâles lichens, s'étendaient et s'entrecroisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs ; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste, que Germain, las d'y souffrir, se mit à chanter et à jeter des pierres dans l'eau pour s'étourdir sur l'ennui effrayant de la solitude. Il désirait aussi éveiller la petite Marie ; et lorsqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route. >>⁶³

⁶²-Sand George, *La Mare au diable*, Ed Le Livre de Poche, France, 1984, P. 68.

⁶³-Ibid., PP. 68-69.

Nous remarquons, cependant, comme nous l'avons d'ores et déjà souligné, que la ruralité est la partie prenante de l'histoire, comme si elle fait inévitablement partie de la vie de l'auteur pour qui le monde rural n'est que synonyme de difficultés, de pauvreté et de souffrance, qui, liées à la campagne supposent à leur tour la sérénité de l'esprit, la pureté de l'âme et de l'air, l'acceptabilité, la générosité, la loyauté, la patience et la tolérance, la joie de vivre et la joie de se sentir libre. Dans son roman, *La Mare au diable*, George Sand met en évidence la force d'esprit et du caractère d'un têtu paysan pour qui l'amour de la petite Marie, qui connote celui de la terre, est le symbole du lien charnel et viscéral qu'il entretient avec son entourage et sa famille.

Conclusion.

L'idée rurale est portée par l'idéologie traditionnelle sur le travail de la terre et du conservatisme. Un monde de la rigueur, de l'honnêteté et de la force des bras. Le rural s'est défini et se définit encore par le fait d'être différent du citadin. Ceci dit la ruralité est une entité qui repose beaucoup plus sur le vrai que sur le feint, c'est donc une réalité fidèlement sociale, économique et politique non corrompue. De surcroît, la terre est le sacré de l'homme, elle tire sa vertu obsessionnelle de la beauté qui contribue considérablement à la création romanesque. Par sa manifestation pertinente, la terre devient dès lors et pour de vrai, un élément vivant et actif dans le récit qui manifeste un intérêt linguistique et culturel.

Et d'ajouter, elle est dans une certaine mesure la présence magique dont l'attrait accroche irréfutablement le lecteur en le faisant passer de la vie réelle à la vie imaginaire, comme pour faire une synthèse de la relativité de l'absolu moral et du monde hostile et amical et beau et dérisoire à la fois que l'auteur tente de révéler intentionnellement.

De ce fait, il nous incombe de conclure que pour toute culture et pour tout peuple de toute époque, la terre est une figure et elle est présente dans chaque scène, comme elle est toujours au premier plan. Notre analyse se veut alors une approche littérairement rurale qui permet d'appréhender, avec plus de clarté, le sens de sa pertinente présence et de définir consciencieusement son statut à travers une expression qui traite de son imposant être.

Le mot ruralité est entouré d'ombre et de mystère. Nous avons, en effet tenté tant bien que mal de satisfaire des interrogations qui ont suscité notre réflexion et qui sont : qu'est-ce que la ruralité ? Et qu'est-ce qui la détermine ? Est-ce la mentalité ? L'apparence ou le comportement ? Avec quelle grâce se manifeste-t-elle, en effet, dans une communication poétique ? L'intérêt vital et la richesse indéniable créent, dès lors, une obsession mentale chez le sujet écrivain et deviennent alors une idée fixe et tenace produisant un fort sentiment de désir visant à construire un imaginaire dans un réel monde de rêve ou du moins dans un crédible monde qui lui ressemble jusque dans les moindres détails. Ce qui nous amène à dire que la pensée est en proie de cette idée fixe qui contrôle la création mentale et lui donne une irrésistible expansion où l'on assiste à une affectivité inconsciente œuvrant d'une manière automatique et obsessionnelle.

<< L'idée fixe, on peut la considérer comme une idée vivante en « parasite » dans le psychisme humain. Cette idée parasite possède suffisamment de puissance et de constance pour éliminer toutes les autres. Aucun raisonnement, aucune discussion, ne pourront éliminer une idée fixe, qui se montre comme un roc inébranlable. >>⁶⁴

Le roman champêtre dispose d'un procédé plus spécifique de valorisation du monde rural. En effet, l'exaltation de sa force et de sa beauté, ainsi que l'attestation magnifiée et fascinante de sa sincérité hautement décrites sans mensonge et

⁶⁴ -Daco Pierre, *Les prodigieuses victoires de la psychologie Moderne*, Ed. Marabout, France, 1973.

exagération, chargent l'expression d'un sens poétisé faisant office d'une manœuvre d'un témoignage conçu généralement dans l'histoire d'amour. Cette dernière est, en effet, l'un des caractères de littéarité qui font la valeur du roman.

Deuxième

Chapitre

Le Salut de la

Cohérence

ethnique : Mœurs et

Règles morale

Préambule.

Ethnicité et ruralité n'étant pas modiques, ces deux entités se veulent la moelle des axes de référence qui politise la signification anthropologique de la paysannerie et fondent le principe de la communion communautaire. En effet, c'est sur la base d'un ensemble de données internes que se construit une mémoire relevant d'un idéal de conscience révérencieuse supposée dans l'empire autoritaire du patrimoine moral d'où s'exalte un ruralisme dont l'enjeu consiste en ce qui donne à penser les vertus de la cohérence ethnique. Et si cette dernière est la condition de fond, c'est parce que l'esprit rural des paysans ne peut se construire et s'élaborer que sur les principes de sa puissante diligence.

Elle remplit, en effet, les creux de différenciation jusqu'à l'essence d'être un rural reconnu sous les formes d'une spécifique singularité incarnant la terre. Comme elle remet en cause la gratuité et l'arbitraire de ses effets et intentions, car elle s'impose avec un motif rationnel dont la finalité est éternelle et répond, aussi, à la nécessité logique de l'originalité des apparences et des comportements. Mais faut-il encore souligner que les données internes ne sont régies que par un code inhérent au processus de la détermination inédite de chaque ethnie.

Sur ce, l'ethnie est, en effet, une réalité certifiée par la singularité originelle et le testament des origines. De plus, elle s'institue par un mode de pensée qui, disons, se fabrique, à tire ethnique et rural, une spécifique représentation d'où un culturel aspect, portant l'emprunte identitaire, s'impose et limite, dans son influence, la liberté individuelle. Et l'une des intentions consiste, donc, à éviter de mettre en péril ce qui sauvegarde la dignité du groupe et assure sa survie significative.

Aussi longtemps que cet aspect nourrit, sur un ton rural, l'esprit ethnique et aussi longtemps que les faits s'accordent avec sa logique, la force de son zèle brave le temps et ne saurait, de ce fait, s'éteindre ou se détruire. Il ne s'agit donc que de la puissance des tabous fondés sur le prestige de la conception philosophique des

anciens qui retient la pensée du passé prisonnière et assujettit celle des membres de l'éthnie à ses caprices. Dans un sens, la pensée culturelle de l'éthnie recèle l'enjeu conceptuel d'un modèle d'homme qui ne peut se manifester qu'avec la tonalité rurale et traditionnelle.

C'est cette dernière qui souligne, en effet, les standards de la vie à la campagne dont le propre est la particularité des mœurs et des règles morales. Ceci dit, le mental marquant les paysans retentit avec un raisonnement réfléchi et conçu pour prétexter un alibi d'une pure nature qui ne soit corrompue et qui a été de tous les temps propre aux gens de la campagne.

Cette nature, loin de donner à percevoir un hiatus entre la fervente représentation romanesque et l'indéniable réalité, se manifeste dans les œuvres de notre corpus comme la tyrannique parole qui justifie avec clairvoyance et discernement la matière fondatrice de la ruralité et des villageois.

1) *Les Enjeux du culturel ethnique.*

Certes, dans le domaine rural, la culture anime le devant de la scène sociale que l'on peut appréhender au sens de berceau qui couve les coutumes, les traditions, les convictions, les croyances, les représentations mystiques, les religions et la spiritualité, les rites et les mythes soit tout ce qui fonde l'ethnicité sur le principe de la logique anthropologique.

Mais il n'en demeure pas moins que la culture, à notre sens, à une autre dimension dans la mesure où elle s'inscrit dans la pensée comme une culture d'un mode de se penser, disons, nostalgique. En effet, cette culture prend forme de l'intérêt du désir de s'affirmer et de se considérer avec une conscience d'un peuple n'ayant de signification que celle d'un modèle éternel clamant haut et fort les valeurs des faits de ses ancêtres et refuse de prendre conscience des préjugés manifestés au gré de ce qu'il était, de ce qu'il faisait ou tout simplement ce qu'il est réellement.

<<Alors j'ai compris que j'avais un pays et qu'en dehors de ce pays je ne serais jamais qu'un étranger. Il m'a fallu vingt ans pour découvrir cette vérité subtile. Ensuite j'ai eu hâte de partir, d'aller le revoir, pour en prendre possession, le fouler de mes pieds, emplir mes yeux de ses différents horizons, respirer son air chaud, recevoir son soleil brûlant, avaler sa poussière blanche, dévorer à pleines dents ses fruits sucrés, courir après ses filles brunes, et j'ai pris le train pour Marseille. Et le bateau pour Alger. Les Marseillais goguenards avaient l'air de me dire gentiment : <<Té, va donc chez toi, enfant de Sarrasine !>>. <<De Sarrasin, d'accord, mais non de Sarrasine. Vous aussi sans doute, noble Phocéens, ai-je eu l'air de leur répliquer en montant allègrement sur le pont, Alger est plus belle que Marseille. >> .⁶⁵

Ce passage illustre, avec une parfaite corroboration, la réflexion que l'on a construite au sujet de cette culture qui consiste en un mode de se penser. En effet, un artifice de sens se veut astucieux et se dégage avec éclat de certaines expressions lourdes de sens à savoir <<Vérité subtile>>, <<Non de sarrasine>>, <<ses filles brunes>>, <<Ses fruits sucrés>>, <<Alger est plus belle que Marseille>>.

Elles soulignent la fervente image, qui n'a pu se détériorer ou s'effondrer, et qui revient et refait surface en surgissant dans la mémoire d'un personnage refusant de s'admettre dans la peau de l'autre et de se reconnaître autre que celui qui porte l'instinct rural dans son âme de paysan algérien issu d'un milieu où c'est la voix de l'homme fière qui l'emporte sur celle de la femme et où tout ce qui s'y trouve porte sa valeur en soi.

Sans toutefois oublier la réplique poignante qui ne consiste pas en une profération de mots mais en un état psychologique qui manifeste, avec une rigide intonation poétique, l'allégresse et le soulagement de redevenir soi et de retrouver les siens. C'est, en effet, une manière humiliante qui souligne l'enchantement triomphal de la moralité mauresque.

⁶⁵ -Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2003, P. 112.

Ainsi, la culture est la conscience maîtresse de son peuple et de son époque. C'est ce qui fonde son affirmation et son épanouissement. Et il n'est pire tourment qui puisse martyriser l'individu que celui de se savoir jugé défavorablement et obscurci dans l'ombre de ceux qui le soumettent à la loi du mutisme car la culture est une manière de se dire, de se faire entendre et de manifester le reflet de son être psychique. C'est la voix qui chante le peuple. Et on ne peut la faire taire, sauf si ce peuple venait à disparaître complètement et le territoire avec ; et c'est ce qui ne peut sembler évident voire c'est ce qui se veut impossible.

Si l'on peut penser ainsi la culture, il conviendrait de la définir comme étant une intellectualité qui procède, à plus forte raison, avec des choix conscients ; et tend, également, à instituer un conditionnement instrumental. Ce dernier consiste, en effet, à subjuguer les comportements et dispose l'être à une morale de valorisation que le modernisme tente d'opprimer à l'estimation dérisoire de la déconsidération et du mépris non admis dans le monisme⁶⁶ rural.

La culture se donne, donc, pour tâche de fournir les moyens qui permettent à l'individu de pouvoir s'exprimer par l'accomplissement d'un soi rural. Ce dernier porte l'originalité, disons, symbolique de ce qui donne à consacrer un hommage signifiant à la ruralité au gré de la matière sémantique qui la fonde. D'où une forte voire invincible mentalité est, donc, admise pour répondre aux besoins de faire front à toute situation, et est destinée à sonoriser la spécifique revendication communautaire des peuples ruraux pour la faire perdurer solennellement jusque l'éterniser avec opiniâtreté dans toute âme et toute pensée.

<<Nous sommes damnés pour la vie, et quand notre triste cohorte débarque au printemps dans le pays civilisé auquel elle va demander de l'argent, nous nous considérons comme des âmes en peine visitant le paradis des Elus. Les Elus nous reçoivent mais nous n'en sommes pas : il est clair que nous ne pouvons être parmi eux. [...]. En interminables files

⁶⁶ -Doctrine selon laquelle tout ce qui est se ramène, sous les apparences de la multiplicité, à une seule réalité fondamentale (par opposition à dualisme, à pluralisme). Dictionnaire : Le Petit Larousse Illustré 2012.

passent de belles autos, dans de belles avenues, et la vie moderne des capitales se déroulent comme un film devant nos yeux indifférents. Nous demeurons imperturbables, nous poursuivons notre rêve secret. Dieu sait que ce rêve secret, nous ne le réalisons pas toujours. Quand nous revenons chez nous, tout se passe comme si nous n'avions rien vu, comme si nous n'avions rien appris. Et les générations se suivent, les champs arides se morcellent, les gourbis se multiplient parce que se sont multipliés les héritiers. >>⁶⁷

Ce sont des effets impressionnistes de la modernisation, ils subjuguent le paysan, mais ils ne pourront jamais l'obséder. Le retour à la terre est le dilemme de l'absolu sacralisé d'une pensée n'ayant pour culture que cultiver sa distinction dans le terroir où la racine sectaire anime les relations et fertilise des champs consistant à nourrir le traditionnel et à réactiver les puissances de ses nobles mobiles. La principale qualité de caractère devient ici l'indifférence forgée dans l'acuité des influences accablantes.

Le pays civilisé s'évoque dans l'allusion, qui met en évidence le beau par opposition au banal, pour souligner le postulat raisonnable de la pensée rurale soutenue par le bon sens indéniable et qui ne se hasarde pas à l'embarras de l'inavouable discorde mentale entre les deux mondes.

Ce chapitre couve, en effet, une signification qui revendique une part du concert rural dans la mesure où elle laisse apparaître des insinuations directes comme : <<Nous n'en sommes pas. >>. De plus, une quête de la dignité du paysannat se dessine nettement dans ce tableau de pensée et souligne une culture que nous nous permettons d'appeler culture de ruralisation qui tente de préserver la nature propre des terriens contre les précipitations du choc culturel abusif et traumatisant. Ceci prétend le risque de se fondre dans la mousse des idées fausses d'où l'anéantissement de l'ethnicité et de son sens moral.

Cette culture semble posséder le sens inné dans le sang qui martèle au nom de son peuple la conscience de tout membre pour lui faire éviter de renier ses origines

⁶⁷ -Ibid. PP. 173-174.

en tant qu'il se renie lui-même. Dès lors, sous peine de se consumer dans l'affliction, il se refuse d'adopter les idées et les manières qui, au sens des siens, sont affectées voire tintées d'un amas hétéroclite ; et vont à l'encontre de leurs dignes valeurs.

De plus, elle rend compte, d'une façon encore plus précise de tout ce qui est institué comme vrai et convenable selon les critères sociaux qui sont au fondement du mental des paysans et qui orientent autant qu'ils commandent les attitudes et les comportements. Un mental assujetti à la besogne du traditionnel qui anime la vie des paysans et qui se veut le mécanisme de continuité pour assurer le retour aux héritages.

<<Mes tantes travaillent l'argile et la laine. La courette était toujours encombrée de poterie. Voici, à l'angle, près du portait, un gros tas de bois qui servira à la cuisson. L'argile se travaille dès le printemps. Baya et Khalti vont la chercher dans des paniers, à plusieurs kilomètres du village. Les mottes sèchent au soleil dans la cour, puis elles sont écrasées et réduites en poussière. Avec cette poussière imbibée d'eau, mes tantes font une pâte dont elles emplissent des jarres. [...]. Il faut alors malaxer vigoureusement et lui incorporer les débris d'un vieil ustensile broyé. Les grains de terre cuite ainsi ajoutés forment avec l'argile fraîche une pâte qui ne fendra pas. Il est temps de modeler. >>⁶⁸

Ce tableau renvoie à un système de psychique culturel fondé sur le principe de la modalité du besoin d'exister avec une authentique allure rurale. De nos jours, elle se perçoit aussi comme une modalité de confirmation. En effet, la poterie est une activité sociale consistant en une production d'œuvres dont l'utilité consiste, de toute évidence, à satisfaire les nécessités du quotidien, mais qui est en même temps l'art symbolique dont le matériau de base est la terre et qui, en plus de représenter un peuple, il tend à le valoriser et à s'inscrire dans son Histoire comme un patrimoine durable.

⁶⁸ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du Pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P. 51.

Ainsi, toutes les significations de la terre (source de vie, bien valorisant, espace d'établissement, référence originelle....) peuvent être, dirons-nous postulées comme le fondement de toutes les institutions qui s'établissent en vue de satisfaire les intérêts de l'organisme ethnique et de maintenir en vie sa tutelle dont la prestation est, entre autres, culturelle et idéologique. Une tutelle qui se suppose dans l'activité positive de l'esprit des ruraux.

Ainsi l'inscription de la terre et ce que signifie la terre se donnent pour tâche, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, d'être le motif qui justifie la morale, disons, rurale. Sur la base de cette morale se décident les contraintes et les valeurs dont la vertu est la raison de présupposer une incontestable idéalité de concevoir, dans le vertige culturel de la socialisation, une spécifique originalité. Ceci dit, les sociales pratiques moralisées font l'objet des réalités et critères qui fondent le principe de la caractérisation et traduisent la détermination des peuples.

Cette moralité semble, dès lors, posséder un pouvoir d'influence sur la conscience de tout rural dans la mesure où elle tend à promouvoir le respect de la logique ancestrale, au moyen d'un ensemble de règles et de lois établi dans le but de figer leur esprit dans un spécifique moule psychologique suggérant un approprié mode opératoire autant psychique que comportemental. C'est ce qui assure, en effet, un solide maintien du socle significatif de l'organisation communautaire qui par la méditation de la pensée culturelle acquiert son affirmation.

Si la culture est l'ensemble des connaissances qui orientent les comportements, les attitudes, le psychique voire les jugements et les opinions d'un peuple pour témoigner de son existence ; et si la morale est l'ensemble des règles et des lois qui gèrent, qui régissent ces attitudes et ces comportements tout en prenant part dans l'administration de la rigidité de ce mental particulier pour le souder et l'imposer, alors, nous oserons dire que c'est la culture tout comme la morale qui font qu'un peuple ne naît pas comme tel, mais il le devient.

Ce sont les deux conditions imposables de l'aspect fonctionnel de tout peuple qui font qu'un paysan soit un paysan et qu'un citoyen soit un citoyen. Elles décident, en effet, du sort autant psychologique que psychique de l'être, en l'occurrence, elles ont la fonction de lui tracer une vraie trajectoire. Elles s'observent, aussi, comme les deux éléments les plus caractéristiques à considérer dans les détails minutieux que ce soit de l'Histoire de l'humanité ou de l'histoire du récit.

<<La morale trouve son origine dans l'étymologie latine moralis, et dénote l'ensemble des attitudes humaines en rapport avec les mœurs : elle se donne d'abord comme un système de règles et de normes que tout homme est tenu d'observer, tant au plan individuel que collectif, personnel que social. L'enquête anthropologique permet en effet de constater qu'il n'existe pas de communauté humaine, quel que soit son degré d'évolution, ignorant toute distinction du bien d'avec le mal ; la vie sociale dans son ensemble se trouve ainsi prise dans un univers d'interdictions et de prescriptions ayant valeur de contrainte et d'obligation pour le sujet. >>⁶⁹

La culture est donc un enjeu de lutte dans la mesure où elle tend à promouvoir non le peuple, mais ce qui signifie le peuple et assure le prolongement de son image à travers les siècles. Dès lors, nous semble-t-il, la culture est une *<<mentalité historique>>⁷⁰* qui caractérise un peuple et témoigne de son existence. Ainsi, dirons-nous, l'ethnicité est un esprit et une mémoire et la ruralité est la conscience de l'âme de la terre.

Deux réalités vertueuses que l'on peut identifier comme la matière inspiratrice de la psychologie allégorique dans la mesure où cette dernière reflète l'air pincé et inflexible laissant entendre une plaidoirie d'éloge qui implique la relation du paysan au sol d'où se justifie la rude intention de vouloir demeurer dans le paysannat et de s'identifier par rapport à sa carapace de terrien têtu et borné qui

⁶⁹ -Zarader Jean-Pierre, Directeur de collection, *Les Grandes notions de la philosophie*, Ed. Ellipses, France, 2004, P. 741.

⁷⁰ -Expression empruntée : Le Goff Jacques, *Histoire et mémoire*, Ed. Gallimard, Paris, 1988, P. 224.

tend à lui éviter de se fondre dans un moule psychologique qui ne soit ethnocentriste.

Cette question est d'autant plus importante qu'elle puisse ouvrir un débat sur les mœurs s'instituant comme une culture symbolique qui ajoute à la représentation une mise en évidence mystique dont l'enjeu consiste à traduire la prétention idéaliste de la voix rurale pour ce qui valorise les gens de la campagne et les particularise par rapport aux habitants de la ville. Ceci se perçoit nettement dans le passage suivant.

<<Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. >>⁷¹

C'est pourquoi nous avons envisagé l'analyse proprement dite de cet aspect. Nous avons jugé nécessaire et indispensable de concevoir une interprétation qui appréhende le sens ethnique sous l'angle de l'idéologie culturelle. En effet, ce qui définit le fondement du propre culturel des peuples ruraux réside, à notre sens, dans les fragments historiques que l'on peut relever dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus. C'est dans ces derniers que l'on voit s'échapper, à travers les interstices du tableau littéraire dans lequel le romancier dépeint ingénieusement la vie dans les villages de la campagne, des étincelles significativement réflexives. Ce qui se perçoit également avec une nette manière dans ce qui suit :

<<Un dimanche, par une après-midi déjà brûlante de juin, Lise travaillait, dans le potager, à sarcler des pois ; et elle avait posé sous un prunier Jules, qui s'y était endormi. Le soleil la chauffait d'aplomb, elle soufflait, pliée en deux, arrachant les herbes lorsqu'une voix s'éleva derrière la haie. <<Quoi donc ? On ne se repose pas, même le dimanche ! Elle avait reconnu la voix, elle se redressa, les bras rouges, la face

⁷¹-Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie Générale Française, France, 1984, P. 34.

congestionnée, rieuse quand même. <<Dame ! Pas plus le dimanche qu'en semaine, la besogne ne se fait toute seule ! >>. C'était Jean. Il longea la haie, entra dans la cour. <<Laissez donc ça, je vas l'expédier, moi, votre travail ! >>. Mais elle refusa, elle avait bientôt fini ; puis si elle ne faisait pas ça, elle ferait autre chose : est-ce qu'on pouvait flâner ? Elle avait beau se lever dès quatre heures, et le soir coudre encore à la chandelle jamais elle n'en voyait le bout. >>⁷²

Une impression qui donne à penser que ce passage semble appuyer nettement notre hypothèse dans la mesure où il invoque l'idée d'un certain ordre caractéristique d'une frange sociale, à savoir les femmes, à un moment donné de l'histoire soit une époque précise. Il est évident que cette dernière est fortement marquée par un mode de pensée spécifique qui diffère du notre. C'est, donc, un passage dans lequel la représentation revêt un message de dénonciation à tendance sous-jacente pour nuancer l'idée de la femme rurale de cette époque et l'idée de ce qu'elle endurait comme souffrances pour pouvoir subvenir aux besoins de ses enfants qu'elle est sensée nourrir.

Il s'agit donc d'un cas de figure argumenté par l'expression <<*jamais elle n'envoyait le bout*>>, dans laquelle se souligne une angoisse morale qui suscite une réflexion sur une logique allant à l'encontre de l'ordre de l'humanité, mais qui donne à penser respectueusement une pareille femme.

De plus, dans ce passage, le prestige du travail des femmes, qui se dépense, sans se lamenter, dans les champs jusqu'à s'user, est pensé, semble-t-il, comme une tradition idéologique. Ceci dit, ce passage est validé par une technicité historique dans la mesure où la pensée s'y dépense, avec une stratégie textuelle à titre informatif, pour mettre en évidence un vécu dans lequel la matière humaine se veut vertu et raison de l'inscription de la terre.

Le mot historique est, en effet, relatif à l'Histoire qui n'est autre chose qu'une série d'évènements passés et animés par un ensemble de traditions, de cultures, de croyances, de politiques, de guerres, de colonisations, d'arts, d'architectures, de

⁷² -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Folio, France, novembre, 1990, P. 145.

systèmes économiques ou d'idéologies. Ce sont, donc, des phénomènes historiques qui frappent par leur influence décisive et exceptionnelle ; et que l'on peut observer dans tout pays. Or, il est évident qu'ils ont intensément marqué, par leur grande importance, les esprits des penseurs écrivains et penseurs historiens.

Cependant, l'efficacité de leur retentissement tient, beaucoup plus, de l'exaltation romanesque qui ne se contente pas de mettre innocemment en scène cette série de réalités sociales ou, disons, de phénomènes historiques en racontant un événement heureux ou malheureux soit-il, dans la mesure où elle suscite la prise de conscience, aiguise la réflexion et amène à se pencher sur ce qui découle de leur fin logique. D'abord pour pouvoir saisir ce qui a été à l'origine de la naissance de ce peuple rural ou ce qui a fait que ce peuple est un peuple authentiquement rural. Puis, pour ne pas déroger aux principes de sa noblesse.

Ceci dit, si l'on considère que ces derniers s'inscrivent, dans le roman champêtre, comme des éléments historiques dignes de mémorisation ; c'est parce que, à notre sens, ils contribuent considérablement à multiplier la valeur d'un devoir-être qui exige de l'homme de la campagne d'avoir un mental qu'il se doit d'adopter pour pouvoir se conformer à l'image de son peuple et promouvoir l'idée de n'avoir de pensée pour lui que celle qui ne tente de le renier ou le stigmatiser.

A notre sens, si pour Cicéron l'histoire est la <<lumière de vérité>>⁷³, pour notre part, le roman champêtre est l'énergie qui la génère dans le sens où il se veut l'articulation qui peut nous informer ou mieux encore nous donner une image authentique et généralisée de la ruralité. Une image qui consiste à évoquer et transmettre le souvenir moral du passé commun des paysans tout en instituant le rite de le saluer avec un esprit commémoratif.

⁷³ -Le Goff Jacques, *Histoire et mémoire*, Ed. Gallimard, France, 1988, p. 309.

En effet, l'esprit romanesque se déploie avec des efforts intellectuels dont la stratégie tend autant à saluer ces réalités et ces phénomènes⁷⁴ qu'à promouvoir les multiples significations dont la fonction consiste à les prolonger et leur redonner une vie éternelle se saisissant avec tant de respect et d'admiration.

Dans un sens, le roman champêtre est mémoire et histoire à la fois. Il se veut mémoire dans la mesure où il devient une référence capitale dotée d'une joute mémorable qui nous permet de nous imprégner de ces réalités et ces phénomènes. Mais bien qu'elle soit une mémoire authentique et vraie qui tient à la vraisemblance, l'expression demeure teintée d'une connotation poétique et en plus de décrire des faits et des actions, elle traduit des sentiments et des états d'âme.

Et il se veut une histoire dans la mesure où il donne à analyser ces réalités et ces phénomènes par rapport à un peuple pour en déduire les causes et les conséquences qui impliquent beaucoup plus les époques et la géographie ou, disons, les lieux dont la terre et le terroir.

<<Mémoire, propriété de conservation de certaines informations, revoie d'abord à un ensemble de fonctions psychiques grâce auxquelles l'homme peut actualiser des impressions ou des informations passées qu'il se représente comme passées. [...]. La mémoire est un élément essentiel de ce qu'on appelle désormais l'identité individuelle ou collective, dont la quête est une des activités fondamentales des individus et des sociétés d'aujourd'hui, dans la fièvre et l'angoisse. Mais la mémoire collective est non seulement une conquête, c'est un instrument et un objectif de puissance. [...]. Comme le dit Gordon Leff après beaucoup d'autres la méthode d'explication en histoire est essentiellement déductive : <<...La compréhension historique ne diffère pas par les processus mentaux qui sont inhérents à tout raisonnement humain mais par son statut qui celui d'un savoir déductif plutôt que démontrable. [...]. La signification en histoire est essentiellement contextuelle. >>[...]. Puisque l'histoire est durée, le passé est à la fois passé et présent. >>⁷⁵

⁷⁴ -Fait que l'on peut observer et étudier. En philosophie : pour Kant le phénomène est ce qui est perçu par le sens, ce qui apparaît à la conscience (par opposition à noumène). C'est aussi un fait ou un phénomène qui frappe par sa nouveauté ou son caractère exceptionnel, Le Petit Larousse illustré 2012.

⁷⁵ -Le Goff Jacques, *Histoire et mémoire*, Ed. Gallimard, France, 1988, PP. 105-174-175-209-210-223.

Ainsi, pourrait-on dire que ces étincelles ne laissent, en effet, la pensée indifférente et ne sauraient s'annihiler dans la mesure où elles illuminent, avec un éclairage connotatif fort signifiant, les taches sombres qui s'incrument avec ténacité dans l'arrière-plan de la représentation. Et d'ajouter, elles interpellent irrésistiblement la conscience des lecteurs qui, le génie aidant, savent les manipuler pour en faire un commentaire historique que l'on ne peut établir que sur la base d'un ensemble d'éléments sémantiques tapis dans les dessous de la mise en scène.

La culture est, donc, l'élément décisif et fondamental dont l'importance réside dans le fait que ses intentions proviennent, à notre sens, d'une certaine conception ethnocentriste issue de l'activité mentale des primitifs pour répondre aux différents besoins de la vie en groupe et dans la campagne.

Cependant, faut-il souligner, que ce mental opérait sous l'égide de la nature. Elle fournissait inlassablement à l'humain les moyens élémentaires de subsistance et de survie. Dès lors le mythe du sol, selon lequel la légitimité de la ruralité et de l'ethnicité est liée à la possession et au travail de la terre, aura été au fondement de cette culture, disons, anthropologique que le rural doit incorporer.

Ainsi, le rural est d'autant plus sensible à ses influences et se doit d'avoir des réactions dans ses efforts constants de se soumettre à ses exigences dont l'enjeu consiste de toute évidence à commander consciencieusement la mentalité ethnocentrique.

<<C'est bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre service à son prochain. Dans notre monde à nous, pareille chose ne viendrait pas à la pensée d'une mère de confier une fille de seize ans à un homme de vingt-huit ans [...] et il eût fallu que le préjugé de l'âge fût bien fort sur l'esprit d'une jeune fille [...]. Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Belair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme ; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un sans cœur et un mauvais homme, il était impossible

qu'il eût une coupable pensée au près d'elle. [...] ; la Guillette eût cru lui faire injure si elle lui eût recommandé de la respecter comme sa sœur ; [...] les gens du voisinage disaient adieu de la main à la pauvre Marie sans songer à mal. >>⁷⁶

Une description réellement laborieuse dans la mesure où elle met en évidence un certain style d'être et de se faire penser qui tout en étant rempli de sagesse et de conscience humaniste inspire confiance et respect. Un instinct communautaire est à l'ordre de l'impression des voisins paysans qui ne doivent que songer à bien faire les choses avec un esprit sain et sans arrières pensées tout en ayant un cœur net et une conscience tranquille. L'expression : <<*Dans notre monde à nous*>> souligne la particularité singulière et met en exergue un mode culturel de pensée et de comportement typique et approprié.

En effet, c'est à travers l'agir culturel, permettons-nous de dire, qu'on peut discerner au clair la lutte rationaliste des différentes idéologies susceptibles de régir une certaine philosophie d'un psychique qui se fonde en tout état de cause sur l'harmonie de l'être et de la nature et sur l'harmonie de l'être et du propre culturel. C'est cette harmonie qui distingue le groupe au sein duquel l'individu, pris dans le piège des contraintes et des obligations, doit se manifester.

Mais tout le plaisir profond et personnel de l'âme rurale ne peut se percevoir qu'au travers de la parfaite compatibilité que nourrit une véritable révolution d'idées rurales dont le meneur demeure un esprit borné et l'instigateur se veut le message moral des traces emblématiques qui se défendent contre toute aliénation. Ces dernières se veulent, en effet, la condition fondamentale et nécessaire pour bouter ce qui tente de dévaloriser l'allure rurale et déstabiliser à fond sa vivacité.

Comme, elles réconfortent le dynamisme socioculturel et servent l'argument du reflet représentatif qui a pour mission d'accuser une image exclusive qui ne peut

⁷⁶-Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie générale française, France, 1984. PP. 34-35.

être que conforme à l'espèce rurale et qui circule, à travers le monde, comme un modèle typique portant le sens rural dans les facettes de son apparence.

<<...La culture propose à chaque individu, de manière plus ou moins libre ou contraignante, des modèles auxquels il se conformera ou s'opposera, mais auxquels il se référera en tout cas pour affirmer sa personnalité, et qui lui permettront de s'associer à d'autres qui partagent les mêmes options, la même culture spécifique. >>⁷⁷

Nous soulignons, de ce fait, que la culture que nous nous permettons d'appeler, aussi, l'âme des peuples ruraux et dont il est question dans notre recherche, transcende la culture vestimentaire et la culture culinaire ou la culture artistique car elle est appréhendée au sens d'une âme moraliste et idéalisée que l'on implante dans l'égo de chaque paysan à sa naissance et qui à elle seule en émanant de ses profondeurs suffit pour lui inculquer le convenable, le propre et l'adéquat. Ces derniers lui permettent, à notre sens, d'avoir une vie stable, sereine et équilibrée d'où l'appropriation d'une identité irréfutable.

La culture est une notion problématique liée à la terre. A notre sens, celle qui détermine l'ethnie, porte beaucoup plus sur le groupe ou la communauté que sur l'individu. Son acception est majoritaire dans bon nombre d'ouvrages et surtout dans ceux de notre corpus. En effet, sa présence met en évidence un comportement, une conduite et dresse un inventaire d'objets, de meubles, de recettes, de lieux, d'habits, d'ustensiles, de constructions, qui mandatent l'auteur et laissent entendre la référence testimoniale de l'appartenance territoriale, de la lignée et de l'appropriation d'un mérite indéniable et valorisant du talent inventif de l'œuvre même qui lui confère la notoriété.

⁷⁷-Defays Jean-Marc, *Le Français langue étrangère et seconde : Enseignement et apprentissage*, Ed. Mardaga Pierre, France, 2003, P. 69.

Dans ce sens nous nous permettons de dire que le phénomène de la culture dans le texte littéraire se présente comme un code établi par une conscience qui tout en étant liée à la terre, elle fait du roman un lieu de découverte, de rencontre et d'échange.

Dans cette optique, ce volet de notre recherche s'énonce avec des questions : En quoi consiste l'inscription de la culture dans le roman champêtre ? Comment expliquer la coexistence de la culture rurale et la culture urbaine dans le roman champêtre? S'agit-il d'une inscription fertile ou stérile? Quels sont les agents de la culture et de la socialisation dans le roman? Consistent-ils à inculquer des principes ou à fournir des connaissances et des informations? Quels sont les enjeux de l'influence de ce facteur? Dans quelle mesure peut-on vivre et penser cette pertinence? Dans quelle mesure peut-on la considérer comme un élément révélateur? Comment et en quoi la pensée relativise le rattachement de l'individu à la culture et à la terre ?s'agit-il d'un fondement normatif, idéal ou symbolique? Comment la pensée, peut-elle rendre compte de la culture de tous les domaines sans la trahir?

Il est à noter, de ce fait, que notre réflexion tente de proposer un travail stratégique de détection, d'identification et d'interprétation des signes et des expressions au niveau desquels se manifestent des intérêts portant sur les multiples représentations de toutes les réalités culturelles et interculturelles qui situent l'œuvre dans son ancrage social.

Il n'est, cependant, pas douteux que notre travail de recherche s'institue comme une analyse argumentative qui se veut une mise en avant et une mise en évidence des enjeux de l'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne.

A notre sens, nous pouvons constater que le fondement s'appuie de toute évidence, aussi bien, sur le vert et le naturel que sur l'accord immédiat de l'esprit avec l'œuvre et de l'œuvre avec les divers et multiples contextes ou extra-textes dans

lesquels, s'inscrit cette inscription, à savoir la société, la religion, la politique, la philosophie, l'idéologie, l'économie, l'Histoire et notamment la culture que l'on interprète comme un ensemble de connaissances qui enrichit le caractère dynamique de l'individu qui en tant qu'acteur social acquiert une manière de faire, de respecter, de gérer, de manifester ses sentiments, d'occuper ses loisirs ou d'être propre par exemple le jour des fêtes religieuses, etc.

*<<C'est à la fontaine, comme de juste, que l'on étale <<le linge sale>> et qu'on le piétine avec furie. Cependant, des échos finissent toujours par parvenir aux hommes. Quelquefois cela va loin. Mais bien souvent la djema sanctionne les plus excitées et leurs maris ressentent l'humiliation de verser en public une amende infligée à leurs femmes.
>>⁷⁸*

Il s'agit d'un espace où se réunissent les femmes et se livrent à leur spécifique instinct féminin. Il renvoie, donc, à la structuration mentale d'une catégorie de la communauté rurale à savoir qu'un esprit rêche et un caractère grossier liés au sexe féminin se développe, dès la naissance, au gré d'une aversion instinctive contre la tyrannie masculine.

Ainsi, l'on perçoit dans le passage suivant un souci de représentation visant à nous donner de la substance à la culture psychologique des rurales et des ruraux pour pouvoir étoffer notre analyse selon qu'un spécifique mode d'esprit d'homme réprime et borne celui de la femme au point de l'inciter à ne se manifester qu'en son absence avec une révolte libérée de toute morale et défiant toute contrainte l'empêchant de s'adonner à son unique désir de s'affirmer avec la manière la plus vile au risque de provoquer la colère de son oppresseur à qui elle ne doit que obéissance et soumission sans pour autant lui tenir tête.

⁷⁸-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002. P. 185.

<<Certaines femmes qui, pour ainsi dire, n'ont pas de maître, soit qu'elles n'aient personne à craindre, soit qu'elles dominent leur mari, sont vraiment redoutées. On les ménage, elles se permettent de ne pas attendre leur tour pour remplir l'amphore, ont leur front-parler et règnent sur les lieux. Elles sont de toutes les bagarres. Tels les chevaliers de l'ancien temps, il leur arrive de prendre parti uniquement pour défendre le faible, redresser un tort ou dire quelque vérité qu'elles croient ignorées. >>⁷⁹

Ce passage tout en étant chargé de connotations morales, mais péjoratives est d'autant plus remarquable qu'il anime la mise en scène des combats féminins en engageant le bon sens ethnique qui, tout en étant pleinement actualisé dans le contexte communautaire, consiste à condamner ce comportement et le qualifier comme étant ce qui viole les règles de l'organisation et trahit le culte conventionnel de la subordination promue, à certain égard, au rang de la considération dévalorisante.

Ceci semble se percevoir, à ce niveau de rigidité d'esprit à l'égard de la femme ou plus précisément de l'épouse condamnée à être confinée éternellement à servir l'homme, c'est une forme de penser l'homme rural à la manière dont se suggère la tendance à promouvoir les traits de l'hominisation terrienne. Cette notion de culture psychologique, nous l'avons conçue selon que notre interprétation a été fondée sur le principe de la pipolisation romanesque non d'une personne, mais d'un état d'esprit de tout un peuple.

C'est le dessein d'un destin de femmes qui incite à l'enchérir avec des opinions diverses en raison des significations qui font de la paysanne une icône terrienne à travers la mise à nu qui la nourrit de sens et l'approuve avec un sentiment de compassion affectant les lecteurs.

⁷⁹ -Ibid., P. 185.

C'est là une réalité de femme qui se projette dans une réalité d'homme, ce qui revient à dire qu'il s'agit d'une réalité dont la perception s'effectue avec des sens et non une réalité que l'on perçoit à travers les mots. Elle souligne, en effet, le registre des drames psychiques qui agitent l'ordre humain dans la société rurale.

La résonance de cette forme de culture psychique, disons, sexuée donne, à notre sens, à considérer ce comportement comme la gageure pour flairer la prétention psychologique du sujet rural dont le romanesque se déploie à titre historique pour refléter une vision voire une opinion de taille dans une pensée que l'on réserve au rôle de l'homme rural pour ce qui sert à maintenir l'ordre et promouvoir le respect dans le groupe ; et dans une pensée que l'on réserve à ce qu'est une paysanne correcte, réservée et digne de considération.

C'est un passage qui souligne nettement les règles morales à titre culturel. Soit un passage qui met en évidence les règles qui instituent et qui fondent aussi la culture de la manière appropriée d'être et de se comporter de la femme dont l'écart risque d'humilier ou de dévaloriser le mari au sein de la communauté.

Il convient, dès lors, de souligner qu'une telle opportunité est minutieusement déployée et décrite avec rigueur dans un tableau où se mêlent rêve et réalité, où s'annoncent l'Histoire et la vérité d'un peuple et, dans lequel, la pensée littéraire tente tant bien que mal de dépeindre, dans les règles de l'art, l'être et la considération du paraître. Cette réflexion suppose une construction significative, expérimentée et intelligente qui établit, en filigrane, au travers de l'activité mentale de l'homme, ce qui se perçoit comme étant le propre du groupe.

C'est dans ce sens que peuvent se percevoir et se faire valoir, au travers d'une multiplicité d'éléments linguistiques de nature et de formes diverses, des manifestations culturelles et interculturelles. Ceci dit, la tâche consistera, à priori, à œuvrer pour concevoir et produire, dans la transcendance du réel et par une vigilance purement littéraire, ce que nous nous permettons d'appeler l'imaginaire de la socialité de la production romanesque.

C'est en effet, dans certaines œuvres littéraires et surtout celles de notre corpus à savoir *La mare au diable*, *La Terre et le Sang*, *Arris*, *La Terre*, *Les Chemins qui montent*, *Le Fils du pauvre*, *La Terre et La Guerre*, que le pacte de la révélation autobiographique ou autofictionnelle ou ni de l'une ni de l'autre seulement de celle qui implique avec ferveur l'auteur, est décrétée sous le gîte de la culture ; et apparaît comme l'élément fondamental et fondateur suscitant nettement la réflexion culturelle dont la dimension se veut incontestablement historique et la visée suggère la sensibilisation et la rationnelle prise de conscience.

C'est ce qui nous a conduit, en fait, à considérer consciencieusement les traces du culturel et de l'interculturel nettement perceptibles et perceptives dans les romans de notre corpus à travers le comportement et la manière de penser et de vivre un soi qui doit se conformer aux multiples significations forgées par l'action humaine à l'intérieur de son monde ; et qui doit en même temps s'ouvrir à celles du monde extérieur pour pouvoir soit le comprendre et s'y intégrer en adoptant ses principes, ses règles, ses convictions, ses lois en somme tout ce qui s'y rapporte, soit le réfuter avec rejet.

Nous nous devons de rappeler, donc, qu'il s'agit là d'un pouvoir intellectuel visant magiquement à promouvoir, par la raison de la créativité et de la productivité, la pensée humaine qui se présente comme le fruit d'une expérience réellement vécue. Ceci dit, la pensée culturelle, dont la portée morale et historique se veut ambitieuse, conçoit et établit un constat indéniable au gré des événements qui ne sont pas livrés à l'absurde et au surnaturel, mais sont plutôt inspirés de la réalité qui se manifeste intensément dans les romans de notre corpus.

En effet, la culture se veut incontestablement un témoin inaltérable. Dans ce sens, il convient de dire qu'il s'agit d'un objet de détermination tangible, non négligeable se traduisant, en fait, comme la marque constitutive de la socialité des romans champêtres notamment ceux de notre corpus et de la socialisation de l'homme rural dans son particulier milieu.

Ce dernier, étant considérablement signifié par les effets de la terre, manifeste une présence qui ne saurait s'admettre que dans cette relation autant mutuelle que partagée. Elle est, en effet, déjà établie depuis la naissance entre lui et l'agriculteur. Et tel un organe qui se manifeste à travers les sens, ce milieu fait partie prenante de l'être psychologique du rural ; et tout en étant insinué dans son âme et dans son esprit, il remplit le rôle d'inspirer ses multiples improvisations d'idées dans la mesure où il se veut la seule source de révélation.

La terre se veut donc la force instigatrice dominante qui fertilise l'esprit du paysan autant qu'il la fertilise par ses efforts.

C'est vrai que ses connaissances ne sont pas scientifiques, mais sont bel et bien irréfutablement logiques et se fondent sur des expériences qui ont longtemps fait preuve d'un professionnalisme consciencieux dans le festival de la verdure et qui, pour beaucoup, ont servi l'humanité. C'est, en effet, une plasticité d'esprit sans égal et ce pour autant qu'elle dote l'inventivité d'un mythique pouvoir de création significative qui se révèle, dans les activités humaines de tous les domaines, comme un modèle typique, exemplaire et singulier consistant, à notre sentiment, en un sacré fait de culture n'ayant pour raison que celle qui tend à promouvoir une caractérisation absolue des peuples.

Ceci donne à percevoir le mérite de la réflexion culturelle que nourrissent et inspirent intensément les exigences sociales en fonction de la nécessité des besoins élémentaires et primaires, à savoir les besoins vestimentaires, culinaires, artistiques ou autres soient-ils ; et en fonction, aussi, de la terre qui la génère par sa nature, ses effets, son climat et surtout par son psychologique tempérament influent : tantôt câlin et généreux tantôt rigide et mal veillant.

Mais nous estimons que la culture est l'authentique vérité que l'on retrouve dans le leurre de l'invention poétique. Elle est traduite fidèlement et fait fonction de référence dans la communication romanesque. Elle peut être pensée comme la quête de l'identité à savoir qu'elle se manifeste en imposant avec rationalité une

valorisation qui s'institue par rapport à l'amour des siens et du soi à savoir que ce dernier tout en dépendant de ses origines et de son appartenance ne demande qu'à en être fier.

C'est preuve que le soi sent son peuple et qu'il se doit de se manifester en donnant une image psychologique riche d'intentions susceptibles de ritualiser le quotidien et le guider à la pensée par le folklore rural. C'est pourquoi, l'on se permet de dire que la culture est un manifeste socle actif qui appuie, à travers les siècles, la réaffirmation des peuples face au dénigrement.

Ceci dit, tout fait social représente la culture qui l'a engendré et met en valeur la réalité de la société dont le postulat du déterminisme et de la caractérisation se fonde, de toute évidence, sur une considération relativement liée, d'une manière intense, à la providence des états de conscience incités par les valeurs sociales et les contraintes, notamment, ceux qui régissent et soutiennent la vie de l'être social au sein de la société voire la communauté ou l'ethnie.

C'est pourquoi, l'on se permet de dire que la terre nourricière n'est autre chose que la propriété éternelle de l'âme humaine et la réalité idéalisée qui constitue le terrain de romanisation dans l'œuvre littéraire. Un terrain, sur lequel, la totalité des événements, des faits, des actions et des personnages peuvent se définir et s'établir en suscitant la position la plus sage qui soit à l'égard de la culture de soi et la culture de l'autre. Dans ce sens, une portée socioculturelle se constate, dès lors, en faisant un point de mise en ressort de la culture paysanne de la campagne et la culture urbaine dite de la ville sans négliger pour autant la culture des peuples assujettis et celle des métropolitains soit les colons.

Comme, nous pouvons dire que les utopies élaborées dans la contrainte de l'altérité supposent une grande influence accablante faisant l'objet d'une dénonciation osée, mais tout en étant proférée, elle se trouve tapie dans l'allusion qui s'inscrit intentionnellement et avec pertinence dans l'expression du projet d'écriture à prétention littéraire.

C'est en effet, dans l'implicite, la connotation et le poétique que les auteurs conçoivent, à priori, la visée envisagée et mettent en évidence, à postériori, à travers l'intrigue de l'histoire, le reflet émotionnel qui émane des profondeurs du conscient et de l'inconscient et surgit sournoisement. C'est ce reflet émotionnel, qui, tel un miroir limpide, souligne, reflète, dévoile et affiche avec d'autant de clarté et d'innocence que de ferveur et de rigueur, l'hymne à l'identité obsessionnelle et à la recherche de soi.

<<Quel hasard ! Ecoutez Madame : nous sommes de vieilles connaissances. Je ne vous reconnais pas, et portant je vous ai vu sûrement là-bas. Permettez-moi de boire une chope avec vous, une chope, comme on dit là-bas. Puisque vous connaissez madame Yvonne, c'est le bon dieu qui m'a conduit chez vous. Pour sûr. J'ai cherché vainement une chambre. J'entre ici et je trouve la chambre. Ah ! Nous sommes des <<pays>>, Madame. Je ne voudrais plus m'en aller de chez vous. –Vous êtes resté longtemps là-bas, Monsieur ? Oh oui, longtemps. C'est dans ce coin que les Boches m'ont ramassé. Mais je n'ai plus osé y retourner. Non, le souvenir de là-bas ne me quitte jamais. C'est peut-être pour cela que...Tout de même, je suis content de vous savoir du pays. – Moi aussi, maintenant, je crois que votre figure ne m'est pas étrangère. [...]. C'est de là qu'il partit directement pour Ighil-Nezman. >>⁸⁰

Une manifestation psychanalytique fondée instinctivement sur un principe spirituel. Le bon dieu, le guide spirituel a fait en sorte que le paysan recouvre la mémoire des siens, se souvient de ses origines et se résigne à rentrer chez lui, c'est-à-dire à redevenir le Kabyle et fils d'Ighil-Nezman qu'il était à l'origine. Dans ce passage, se perçoit trois types de cultures. Culture de pensée, culture de sentiment et culture de prise de conscience. Le Kabyle n'a jamais oublié, il aime toujours son pays et la tendance à en prendre conscience finit toujours par être à la reprise.

A considérer ce passage dans les moindres détails connotatifs, la religion est, donc, impliquée implicitement dans la mesure où la foi en dieu est évoquée d'une manière à souligner les suggestions des croyances qui influencent considérablement

⁸⁰-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P. 62.

le psychique des ruraux en suscitant un état affectif, et c'est ce qui engendre le comportement.

Une telle réflexion laisse entendre que l'aspect culturel de chacune des œuvres de notre corpus constitue la situation contextuelle et cotextuelle⁸¹ où la réalité émotionnelle côtoie le rêve en mettant en évidence l'ensemble des connaissances acquises au sein d'un groupe social pour pouvoir faire objet d'enrichissement et exercer la fascination en créant une légende culturelle, ce qui nous permet d'être à même de justifier nos arguments que nous estimons être en mesure de produire un impact positif sur la réception et fournir une interprétation indéniable et digne de respecter l'originalité des romans champêtres.

A vrai dire, c'est dans la représentation imagée, dans laquelle l'activité de l'esprit crée des formes signifiantes, que se tissent des liens forts, estimés indissociables et solides entre les personnages paysans et que se manifeste la résonance avec les milieux culturels des ruraux où se meuvent et se développent des phénomènes symboliquement observés. Ces derniers restent en appui en se fondant, dans le roman, sur la sensibilité des écrivains eux-mêmes à la lutte obstinée que menèrent les gens de la campagne contre le choc culturel et l'indésirable intrusion. Une lutte qui n'a pas été vaine et dont la détermination a bel et bien abouti. La paysannerie s'est imposée et son pouvoir magique a triomphé.

De surcroît, il l'a emporté sur toutes les mauvaises et fausses idées, sur tous les préjugés et sur toutes les images laides et péjoratives quelles qu'elles soient et que l'on a faites pour dévaloriser la campagne et discréditer le travail de la terre.

<<Toute culture est cohérente car elle est en accord avec les buts qu'elle poursuit, liés à ses choix dans la gamme des choix culturels possibles. Ces buts, elle les poursuit à l'insu des individus mais à travers eux, grâce aux institutions (notamment éducatifs) qui vont façonner tous

⁸¹ -Le cotexte (ou co-texte) est, en linguistique, l'ensemble du texte contigu au fait de langue étudié en entendant par texte tout discours oral ou écrit, Wikipédia, l'encyclopédie libre.

leurs comportements, en conformité avec les valeurs dominantes qui lui sont propres. Ce qui définit donc une culture, ce n'est pas la présence ou l'absence de tel trait ou de tel complexe de traits culturels, mais son orientation globale dans telle ou telle direction, <<son pattern⁸² plus ou moins cohérent de pensée et d'action >>. Une culture n'est pas une simple juxtaposition de traits culturels, mais une manière cohérente de les combiner tous. Chaque culture offre, en quelque sorte, aux individus un <<schéma >> inconscient pour toutes les activités de la vie. >>⁸³

C'est pourquoi, nous notons qu'au sens rural, le travail de la terre est aussi une culture exclusivement paysanne dotée d'une nécessité justifiée, au point de vue matériel et social, par les raisons impérieuses de vivre et de subsister. Ceci dit, le roman champêtre nous fait découvrir les figures d'une Histoire ignorée d'un peuple dont le sein fait surgir incessamment des hommes et des femmes hors du commun, intelligents, actifs, forts, loyaux, courageux, généreux, protecteurs, attentionnés, sains et qui emportés par leur élan s'illustrent et brillent, tels des chevaliers vaillants ou des héros épiques dans une action qui fait le bonheur de l'humanité à travers le monde entier.

De toute évidence, c'est ce qui implique une vérité légendaire digne d'un salut engagé. Cependant, ce qui s'illustre dans le quatrain suivant, fait l'objet d'une très vive condamnation facilitant l'éloge qui a fait miroiter la fureur ou se dessine dans un cadre d'ambition un flagrant signe de vanité. C'est, en effet, en suant et en peinant que le malheureux laboureur gagne sa vie. Une représentation qui assigne une qualification noble au travail de la terre et lui octroie une considération digne de respect.

A la sueur de ton visage, A la sueur de ton visaige

Tu gagneras ta pauvre vie, Tu gagnerois ta pauvre vie

⁸² -Modèle simplifié d'une structure, en sciences humaines (concept fondamental du culturalisme), Dictionnaire : Le Petit Larousse Illustré 2012.

⁸³ -Cuhe Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Ed. La Découverte, Paris, 2004, P. 35.

Après long travail et usage, Après long travail et usage,

Voici la mort qui te convie. Voicy la mort qui te convie

<<Ce quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une composition d'Holbein, est une tristesse profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin on y voit de pauvres cabanes ; le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail. Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué ; le soc s'enfonce dans un fonds raboteux et rebelle. Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène de sueur et usage. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, servant de valet de charrue au vieux laboureur. C'est la mort, ce spectre de qu'Holbein a introduit allègrement dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée les Simulachres de la mort. >>⁸⁴

Il est réellement des réflexions littéraires qui agissent puissamment et consciencieusement sur la conscience de tous ceux qui s'y imprègne ; et suscitent d'importants débats philosophiques en ébranlant le champ de l'opinion. Le roman en tant que genre littéraire revoie à des manifestations de vigueur et à des enjeux majeurs de l'éthique de la société rurale, à travers une polyvalence envisagée par le romancier qui se veut à la fois un intermédiaire témoin et un critique qui condamne les principes de la dévalorisation.

George Sand a, en effet, écrit *La Mare au diable*, après avoir vu le tableau *<<Simulachres de la mort>>* de Hans Holbein Le Jeune qui a suscité sa colère et dans lequel on trouve une satire dévalorisante du pauvre laboureur.

Le peintre, avec un style piquant raille le paysan dans une représentation où la dimension spectaculaire exaspère l'aspect négatif d'une apparence à caractère mesquin suscitant le mépris et donnant à le percevoir comme un diable qui incarne le

⁸⁴ -Sand George, *La Mare au diable (l'auteur au lecteur)*, Ed. Librairie générale française, France, 1984, P. 1.

mal et dont la petitesse et la mocheté manifestent une ironie vibrant dans les traits du portrait que l'on déplore de toute évidence.

Ainsi, *La Mare au diable* est le titre qui ne témoigne d'aucune indignation contre le misérable travailleur de la terre. C'est, en effet, un titre où l'on voit s'afficher la thèse et l'antithèse à savoir que la mare signifie une étendue d'eau ou une flaque de sang exaltant ce qui sert de lien, ce qui maintient nécessairement la vie et ce qui dérive de la nature des choses qui se conçoit relativement à la grandeur des peuples ruraux et au genre de leur saine vie.

Ce titre qui se veut métaphorique est donc favorisé par l'intérêt d'une interprétation où l'on peut saisir le mot «mare» au sens de la locution « en avoir marre », « en avoir assez » ou « en être las » de voir toujours le paysans ainsi dévalorisé.

Donc, c'est un roman qui tend à faire valoir la ruralité et les ruraux ; et tout en exprimant sa révolte, l'auteure met en évidence les principes du bon sens et des lois morales qui ne dépendent pas de l'homme, mais des lois de la nature, des lois de la raison et des commandements divins. Et tous les romans de notre corpus sont dotés d'une forte ambition littéraire de concilier un instinct romanesque, fortement agréé par la condition humaine, avec l'inné instinct rural qui se manifeste en faveur d'une condescendante dénonciation masquée.

<<Telle était donc l'idée que les gens des villes depuis des siècles, se faisaient du paysan ! George Sans était choquée, dans son optimisme foncier, par cette sombre litanie. Il fallait réagir contre <<la tristesse implacable>> de cette vision du monde, acceptée comme << une effroyable fatalité>>. Sans doute, aux yeux d'un peintre comme Holbein, encore proche du Moyen Age, la mort tenait sous son sceptre l'humanité tout entière du souverain au mendiant, comme il l'avait montré dans ses <<Simulachres>>. <<Crime et malheur>>, telle était encore la condition de l'homme à l'aube de la Renaissance. <<Mais nous, artistes d'un autre siècle, que peindrons – nous ?>> Et George de proclamer avec foi : <<Nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé ; nous

voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde. >>tel était son crédo, celui des hommes de 1848 : <<Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de dieu. >>⁸⁵

Telle était la culture de penser la terre et le travail de la terre. Une vision de l'époque culpabilisante sinon traumatisante qui caractérisait le laboureur déshumanisé par des métaphores sordides telles <<couvert de haillons>>, <<Un armé d'un fouet>> ou <<la mort>>. C'est dans ce sens, que l'on peut dire que cette culture qui traverse les siècles, parcourt les terres, sillonne les mers et les océans et évolue de génération en génération, n'a de cesse de revendiquer sa spécificité qu'elle traite dès lors d'une considération d'un passé révolu et d'une considération contemporaine reconstituée ou constituée sur de nouvelles et bonnes bases.

Ainsi donc, nous nous permettons de dire que nous considérons la culture comme génératrice du roman champêtre que l'on peut qualifier de mémoriel référentiel dont le souci primordial est ce désir charnel de vouloir tout raconter ; non seulement le comportement et la manière d'être, mais aussi, la manière de penser et de vivre les différentes réalités. Ceci dit, le récit est à la gloire de la culture dont la puissance éclairante élabore une mémoire qui entrevoit d'assurer continuellement et indéfiniment son ancrage dans l'Histoire qui demeure pimentée de lourdes significations.

Ainsi, dans cet acquis de conscience, il nous sera possible de dire que l'automatisation du processus de production débriefe le personnage paysan face aux difficultés de ce monde idéal où la joie de pouvoir survivre et la beauté de la nature hostile l'emportent sur le désarroi et le sentiment de désagrément. C'est ce qui favorise intensément l'expression de la mise en forme de l'imaginaire culturel que nous supposons collectif et où il n'y a ni le douteux ni le faux, car il se projette dans un espace où s'impose la crédibilité et se joue et se conçoit notamment l'usage d'une

⁸⁵ -De Boisdeffre Pierre, Préface in *La Mare au diable*, Bruxelles, 1973, Montevideo, 1983.

description nettement dévoilée dans la rationalité des aveux et des confessions soulignés avec pertinence dans le récit.

C'est en effet, dans ce dernier que se vérifie et se confirme avec ferveur l'ardente intention et le vif objectif de la communication romanesque dans laquelle la construction du message repose sur des positions fondées. Cela dit, le crédo conformiste débride la nature dans la gloire du chant profond de la culture. Par la constellation des représentations et des images, la culture et la terre se font, réciproquement, valoir dans l'écho de la poétique voix.

Du point de vue argumentatif, il n'est cependant pas douteux que le principe probant trouve aussi satisfaction dans les manifestations qui puisent incessamment, dans l'Histoire des peuples et la vie intime des écrivains, pour déployer dans un optimisme tragique le fruit précieux de l'éclatement douloureux ; et pour développer, dans un souci de sensibilisation, de valorisation ou de dénonciation une visée extériorisant les maux, les souffrances et les conditions de vie lamentables avec lesquelles se démène la société rurale et que gèrent tant bien que mal ces écrivains, qu'ils en soient concernés ou non. Cette visée supposée par notre réflexion ne sera envisageable que si elle porte vraiment une dimension rationnelle.

A vrai dire, le mot culture a un sens plus étendu qu'il ne semble et la culture rurale tout en étant commune à tous les membres du groupe est presque universelle par rapport au conservatisme et l'attachement charnel à la terre et est presque portée par le même horizon civilisationnel. En effet, les multiples connotations du terme culture que l'on rencontre dans tous les romans champêtres de notre corpus sont associées au naturel, au vrai, au spontané, à l'innocence de l'enfance, au naïf, au sain, au populaire et au pur.

L'intérêt est de taille car, loin des mentalités hautaines de la ville, le domaine rural avec son esprit populaire, son existence banale et sa culture qui séduit avec acharnement, est le monde rassurant qui ne sera pas sans profit pour tous les poètes, tous les musiciens, tous les peintres et tous les romanciers qui, sans exception, n'ont

de cesse de puiser leur inspiration dans la nature en référence à la culture qui constitue un système autosuffisant et clos. Ce qui justifie incontestablement notre choix et notre désir d'effectuer notre recherche sur la littérature française et la littérature algérienne.

L'Algérie et la France sont deux pays, deux territoires sur lesquels s'établissent deux Etats, deux peuples qui se différencient et se distinguent l'un de l'autre en ayant chacun son propre mode de vie, sa propre politique, sa propre constitution, sa propre langue, sa propre religion, sa propre économie, sa propre Histoire, etc.

De surcroît, ils constituent évidemment, deux pôles situés géographiquement très loin l'un de l'autre, extrêmement différents sur tous les plans, mais qui dans un sens, sans pour autant soulever le moindre doute, dirons-nous, avec certitude, ils se rejoignent incontestablement, conformément et systématiquement dans un monde où la vie de la campagne prend le dessus sur celle de la ville par la singularité de son particulier hypnotisme qu'elle pratique magiquement sur la pensée pour, ainsi dire, toucher toute sensibilité et créer un effet favorable plus particulièrement invincible nous remplissant d'éblouissement, d'intense joie et d'émerveillement suscitant une très grande tendresse.

Ceci dit, la compassion, la pitié et le bon sens nous imprègnent, dès lors, d'un respect que nous éprouverons pleinement à l'égard de ce monde fabuleux et de ses habitants modestement idéaux. Au final, ce sont des réflexes conditionnés aux circonstances sociales, culturelles et autant familiales que morales satisfaisant la raison et la foi en ce que l'on peut leur assigner comme jugement mélioratif et appréciatif.

2) *Ambition idéologique.*

Si le roman champêtre revêt une importance attestée par le choix des mots et par la forme, le contre point est l'assimilation de la passion logique aux multiples raisonnements dont la finalité est la conception autant dualiste que fusionniste où se mélangent les différentes considérations liées du point de vue philosophique à la manifestation culturelle observée dans le contenu.

Cette assimilation doit créer un réseau de significations performatif fondé sur la rupture de sens où le signal marque l'accent dont la dimension est déterminée par un nombre considérable d'interprétations conférées par les différentes analyses et supposant une référence idéologique détruisant le repliement sur soi et optant pour l'ouverture.

La quête de sens s'inscrit, dès lors, dans les diverses représentations qui s'intègrent parfaitement à l'univers culturel du monde rural raconté dans l'œuvre et qui épouse admirablement un secret d'émouvoir et de charmer résidant dans l'originalité singulière de l'histoire que l'on narre avec affectivité.

Et c'est, en effet, dans la représentation romanesque, qui n'est autre chose qu'une peinture vivante et crue des milieux populaires et des comportements, que l'inscription de la terre atteste le pur et la sainteté qui font que les seins ruraux tout en étant assaisonnés de coutumes, de traditions, de rites, de mythes, de croyances, d'idéologie, de religion, d'obligations morales, se manifestent dans l'organe narratif avec une fonction autant référentielle et poétique que conative et expressive, c'est-à-dire qui agissent sur le lecteur et tente de le faire agir.

En effet, dans les romans de notre corpus, il ne s'agit point d'une simple ou vaine tendance à vouloir se dépenser intellectuellement juste pour décrire minutieusement et jusque dans les moindres détails un pertinent espace culturel qui est validée dans l'œuvre littéraire par la présence d'un bon nombre de thèmes animant la vie des paysans aussi bien dans la réalité que dans l'imaginaire à savoir

(l'amour, le mariage, l'émigration, la stérilité, la jalousie, le divorce, la pauvreté, la maladie, etc.).

Ceci dit, toute l'intelligence de la création littéraire ou, disons, romanesque consiste en une conceptualisation rationnelle qui correspond parfaitement à la réalité que les auteurs visent à mettre en exergue. Ainsi, dans le récit, l'histoire porte en elle et sans ambiguïté, tous les sens qui donnent à saisir le rural dans son royaume terrien. C'est, en effet, au travers de cet imaginaire galopant que l'on puisse être sensible à la tonalité triomphale du culturel humaniste des ruraux puisqu'il a beaucoup servi l'humanité dans la mesure où le traditionnel et le naturel ont précédé l'industriel et le technique. Comme, ils ont initié les penseurs en leur fournissant des connaissances de base.

La présence de la culture, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, conclut à un rapport de cause à effet entre la mentalité décrite et les conditions de vie à savoir la pauvreté, la difficulté, l'isolement, la colonisation, etc. C'est pourquoi l'adaptation d'un poétique romanesque exige que l'on se doive de tenir compte des portraits moraux et psychologiques que l'on fait des personnages et qui se veulent un point d'appui pour une interprétation exigeant la bonne réflexion et une activité mentale rigoureuse où l'on doit forcément développer un esprit d'analyse vigilant devant être soutenu, de toute évidence, par une observation aiguisée.

Il s'agit, donc, d'une quête consciencieuse que tout chercheur, mandaté par la vertu de l'inscription de la terre, doit envisager dans l'attente d'un point d'aboutissement prêtant une signification visant à mettre au clair les principes sur lesquels peuvent se fonder des cultures de psychologies internes qui sont propres aux ruraux.

Entre autres, la culture d'être passion et de gérer la misère, et de s'attacher viscéralement à son milieu quelques soient les circonstances ou les lamentables conditions de vie avec lesquels se démène tout rural et toute rurale. Cet aspect, qui

semble mettre en évidence ce qui se veut amère à supporter, ne fait, en effet, que valoriser la ruralité dans la mesure où il donne à penser respectueusement la force du spécifique caractère des ruraux qui les maintient impassibles face à toute culture consistant en une altération de leur nature d'être. C'est, donc, la réalité indicible de la ruralité qui risque de la dévaloriser. Ainsi, l'on perçoit dans le romanesque un symbolique et un métaphorique, qui tout en l'emportant sur le directe, se suggère dans les différentes représentations avec une stratégie textuelle qui autorise à penser positivement la ruralité.

C'est sur la base de cette stratégie représentative que se constitue le pas à percer les profondeurs où se situe ce qui donne à appréhender, par l'interprétation de ce que nous nous permettons d'appeler le métaphorique énigmatique, le sens d'une nature humaine qui se veut la substance accomplie dans le fondement de cette culture. Donc, une interprétation que Umberto Eco appelle <<interprétation métaphorique>> et qui dispose le lecteur à la compréhension sans pour autant la réduire à l'ambiguïté.

<<L'interprétation métaphorique naît de l'interaction entre un interprète et un texte métaphorique, mais le résultat de cette interprétation est autorisé aussi bien par la nature du texte que par le cadre général des connaissances encyclopédiques d'une certaine culture, et en règle générale, [...]. Un interprète peut décider de juger métaphorique n'importe quel énoncé, pourvu que sa compétence encyclopédique l'y autorise. >>⁸⁶

En effet, une métaphore fantasmée qui par le délire de l'imaginaire traduit des actions, des intentions, justifie des états d'âme, argumente un méfait, explique une réaction ou nuance des désirs parfois conscients, parfois inconscients assumés comme une logique qui juge la défaillance des différents mondes et de leur fonctionnement défectueux et amène la conscience à se projeter dans un univers de

⁸⁶-Eco Umberto, *Les Limites de l'interprétation*, Ed. Gruppo Editoriale Fabbri, Bompiani, Sonzonia, Etas S.P.A., Milan, 1990. Ed. Grasset et Fasquelle, France, 1992, pour la traduction française, P. 163.

significations susceptibles de susciter moult suppositions dont une seule peut résoudre le mystère, c'est bel et bien celle qui corrobore ce qui évoque une estimation tenue de satisfaire parfaitement et positivement les effets intentionnels de toutes les représentations qui tendent à mettre en évidence l'existence significative des peuples ruraux. Ceci se traduit nettement dans ce qui suit :

<<Dehbia, tu es faite pour moi. Je ne dis pas non, vois-tu. Mais quoi, j'aimerais bien que tu aies un trousseau de mariée. J'aimerais bien te prendre dans un lit et non par terre, sur une natte, t'offrir une table, des chaises, et que tu mènes l'humble existence des filles du peuple, que tu tournes un robinet pour avoir de l'eau, que tu es aies des assiettes blanches, toute une pile, et que dans ces assiettes tu puisses mettre quelque chose. Puis-je t'assurer, moi, tous ces accessoires ? Puis-je te garantir de la faim, du froid, te soigner à l'auréomycine, t'empêcher d'avoir des enfants ou, eux, les empêcher de souffrir ? Voudrais-tu que je m'embarrasse de toi, que tous deux nous nous lancions dans la stupide aventure qui nous fera tourner en rond, dans ce pays où nos aïeux ont, avant nous et jusqu'à leur mort, dansé la ronde de la faim ? Mais ma chérie, tu te fanerais très vite, tu serais une vilaine mère de famille comme les autres, je m'aigrirais, comme les autres pères, je m'avilerais, je t'avilerais. >>⁸⁷

Donc, ce passage dresse un inventaire réaliste des éléments qui soulignent une tendance philosophique fondée sur le bon sens. Ainsi, le critère de scepticisme devient un argument de complaisance n'ayant pour but que celui d'appuyer solennellement la détermination têtue des ruraux qui s'obstinent à promouvoir une utopie dont l'idéalité manifeste une âme stéréotypée condamnée à baigner dans le mépris des souffrances jusqu'à la mort. Mais qui demeure digne de respect et d'admiration. Cependant, ce qui se perçoit dans le passage suivant, c'est surtout le triomphe de ce modèle de vie qui se transmet dans sa rigueur d'une génération à une autre comme une règle fixe. Il est donc une allusion intelligible mettant en doute l'aboutissement de la quête de l'aisance et du bonheur qui s'avoue formellement

⁸⁷ - Feraoun Mouloud, *Les Chemin qui montent*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2003. P. 174.

vaine. En effet, un état d'âme tout en palliant la souffrance se refuse de nourrir de faux espoirs.

<<Puis quand s'achèverait pour nous cette vie, comme pour un coupable s'achève un châtement, nous aurions laissé des petits qui continueraient d'expier. >>⁸⁸

Ainsi, faut-il, consacrer l'idée au gré de la matière vivante qui peut servir d'objet d'étude à savoir le comportement, la conduite, l'éducation, la manière d'être, la manière de juger, de s'habiller, de penser la vie, d'agir, de se distinguer face à l'autre, de concevoir, de percevoir et surtout de se situer par rapport à sa présence dans son contexte culturel, historique et social intensément lié à telle ou telle terre de tel ou tel pays. Et ce, bien évidemment, en épousant une attitude dont la forte ambition se veut de faire une figuration conforme à l'image représentative du peuple rural pour, ainsi dire, promouvoir cette pensée et éviter qu'elle ne se fonde dans la corruption des mœurs et d'idées qui soudoie l'organisation sociale de la ruralité.

A partir de cette réflexion, nous pouvons ajouter qu'elle est aussi bien objective sans la moindre subjectivité qu'inévitablement distinctive, conçue dans la cohérence relative où s'établit la perception de soi, de l'autre et du monde.

De là, toute figuration œuvre comme étant la stratégie manipulatrice qui consiste impérativement, dans le récit, en la médiation dans laquelle la manifestation expressive, s'annonce très déterminante et favorise l'attrait de l'attention des lecteurs et des analystes. Et le discours littéraire revêt un intérêt fort important que l'on peut percevoir à travers l'adaptation des thèmes et du mode opératoire de la narration où l'on constate que l'ouverture de sens représente un saut qui fait aboutir l'analyse dans l'évolution des événements. Ce qui se perçoit nettement dans ce qui suit :

⁸⁸-Ibid., P. 174.

<<-C'est possible, remarqua Jérôme, à condition, une fois de plus, de ne pas confondre religion et foi. Vous me comprenez ? [...] - Vous connaissez le schéma traditionnel, disait-il en s'adressant à Jérôme, lorsqu'on parle d'une évolution dans l'art : Archaisme, classicisme, académisme, décadence. Ainsi dit, il me semble trop court si l'on ne précise pas qu'à des formes archaïques correspondent la magie, la religion, le symbole. Et le symbole et le signe sont logiques puisque la terre ne compte pas. Si Dieu est mis en question, si le doute apparaît, on retrouve l'accord de la terre et du sol. Entendons-nous, il ne s'agit pas encore de la négation, mais seulement d'un effort de l'homme pour se dégager de son humilité. Il balance entre la terre et le ciel, mais ces deux réalités sont vivantes. Le destin devient alors fraternel et la vie terrestre exaltante. Le sculpteur ose et découvre à nouveau le sourire des jeunes filles ou des anges. >>⁸⁹

Dans le passage cité ci-dessus, l'auteur fait parler les personnages et c'est à travers le discours que se perçoit la culture de se penser et d'agir sur soi-même. En effet, la foi produit chez l'individu un sentiment d'autonomie lié à la raison et à dieu qui le rattachent au monde des valeurs. Dans un raisonnement pareil, nous nous permettons de dire que la connaissance suscite un acquis de conscience lié aux représentations métaphoriques où l'on peut schématiser et imaginer la manière rationnelle de penser la vie et de penser l'existence dont l'hypothèse est renforcée par l'association des arguments à l'éthique investie considérablement par une dimension philosophique dans les romans de notre corpus.

<<Dans la mesure où l'éthique naît du désir de dire quelque chose de la signification ultime de la vie, du bien absolu, de ce qui a une valeur absolue, l'éthique ne peut pas être une science. Ce qu'elle dit n'ajoute rien à notre savoir, en aucun sens. Mais elle nous documente sur une tendance qui existe dans l'esprit de l'homme, tendance que je ne puis que respecter profondément quant à moi et que je ne saurais sur ma vie tourner en dérision. >>⁹⁰

⁸⁹ -Jacques chauviré, *La Terre et La Guerre*, Ed. Temps qu'il fait, Cognac(Charente), France, Mai, 2008, P 169.

⁹⁰ -Saudan Alain, Villanueva, *Littérature et philosophie (Ecrire, penser, vivre)*, Ed Bréal, France, 2004, P. 80.

La notion de la vie exprime, à priori, une réalité dynamique profonde et fait du palmarès de l'intelligence de l'inscription de la terre et de la culture dans le roman, par l'addition d'un raisonnement analogique, un dispositif philosophique qui nous apporte la révélation d'un type donné de groupement humain ayant un caractère particulier. Ce dernier, tout en supposant un pouvoir, module des principes n'ayant pour but que l'affirmation de soi.

Ceci dit, le récit en question se présente, alors, comme le moyen le plus approprié et adéquat pour raconter et dire un peuple, une ethnie, leur désarroi, leurs aventures héroïques, joyeuses et glorieuses, leurs histoires de cœurs, leurs périples, leurs péripéties, leur Histoire ; voire leurs époques et tout ce qui les caractérisait ou les distinguait. Entre autres, leurs moments de bonheur, de malheur, d'euphorie, de dysphorie, les exploits qu'ils ont pu accomplir, leurs vécus, en somme, tout ce qui peut être en mesure de pouvoir nous fournir le maximum de renseignements et témoigner avec fidélité de leur existence, de leur dignité, de leurs différences, de leur état d'esprit, de la convergence ou divergence de leurs points de vue, de la force de leur caractère et de leur personnalité et aussi et surtout de leurs cultures qui constituent l'élan révolutionnaire où les peuples côtoient un savoir et un savoir-faire propres à leur manière d'être et à leur vision du monde. Et qu'en est-il à propos de la terre dans tout ce qui a précédé ?

<< Quelques années plus tard, mon précepteur m'apprend que je suis pubère et que désormais il est de mon devoir de raser le duvet brun qui me couvre le visage, le matin et le soir après avoir pris mon bain. A table, je suis très à l'aise dans ma tenue et mes gestes d'aristocrate. Mes parents me laissent le choix du menu. Mon séjour à la maison, je le passe à étudier les différentes religions de par le monde et à faire de l'équitation. J'ai comme livre de chevet : < La cité au travers de l'histoire > de Lewis Mumford. Je passe de longs moments à méditer sur mon terroir. J'essaie vraiment de le classer dans le néolithique ou dans l'histoire. Le patriarche fait vivre son peuple en dehors de toute civilisation. >>⁹¹

⁹¹ -Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Alger, 2000. P 37.

Le personnage reste méditer sur son terroir. Ce dernier évoque l'ombre psychologique de l'âme de la terre défilant en permanence dans sa pensée comme un insaisissable fantôme qui l'assaille sans relâche. C'est ici que s'avère le statut instable de l'enfant dépaycé qui semble condamné à osciller entre deux mondes différents, deux cultures différentes sans pour autant oublier celui de ses origines. On ne saurait tirer argument si l'on ne tient pas compte de ce lien signifiant que les circonstances imposées ont tissé entre Arris et ses parents adoptifs. Néanmoins, les représentations culturelles se heurtent, de toute évidence, à ici et maintenant et produisent des effets positifs dans la réminiscence.

C'est en fait, une revendication implicite soigneusement mise à la lumière du jour en filigrane par une expression de l'ordre de la connotation dans une création fantaisiste que l'on ne peut déceler, dans l'œuvre, littéraire que par une activité mentale rigoureuse et consciemment dirigée par l'attention souvent subjective et parfois objective et exigeante, cherchant à faire ressortir le sens que l'on voit peu à peu surgir émanant de la construction des procédés mis en œuvre par une étude approfondie et essentiellement fondée sur le mode inductif de la production linguistique considérée dans l'énonciation par les multiples fonctions du langage et par la succession des phrases émises. Ces dernières sont assurées par le locuteur comme un dispositif rédactionnel destiné à renforcer la crédibilité et à inspirer la confiance du témoignage.

Cela dit, c'est ce qui pourra, sans doute, nous permettre de nous prolonger au-delà de ce que l'on peut appeler la première évocation et de pouvoir, ainsi, percevoir avec dextérité, dans les différentes mises en scènes, un bon nombre de perspectives à savoir la perspective sociologique, sociolinguistique, et manifestation culturelle voire philosophique, psychologique et psychanalytique où s'actualisent pleinement aussi bien les idées que les visées.

En effet, parlant des textes de notre corpus, il ne s'agit pas de textes qui se situent au plan général, mais plutôt, ce sont des textes, dans l'organisation desquels, le discours traite d'un cas particulier soit le monde rustique et tout ce qui s'y rapporte y compris les manifestations socioculturelles autant des comportements que de l'esprit et de la pensée ; et ce avec une subjectivité où se souligne, sur un ton affirmatif, la présence d'un auteur affecté considérablement au point de donner l'impression d'être concerné.

Et de préciser, ce sont des textes qui ne remettent pas en cause la place de la femme dans la société. Ils ne remettent pas, aussi, en cause le type de la société et l'époque dans lesquelles vivent les auteurs et dans lesquels les circonstances défavorables et éprouvantes suscitent la conscience de s'apitoyer, par exemple, sur le sort incertain et déplorable des peuples colonisés que l'on peut constater à travers la dénonciation ou l'appel à la révolte.

Dans ce sens, pour le texte littéraire, vaut ce qui vaut, de toute évidence, pour l'énoncé, car les procédures combinatoires, qui entre en jeu dans son élaboration, affectent de manière intense le sens global du récit. Et c'est dans cet esprit argumentatif que s'accroissent notablement les capacités de prédiction du chercheur ou du lecteur qui sont en quête de ce sens. C'est en effet, le sens qui signe l'existence de l'œuvre.

<<C'était un bougre, [...], et qui préférait vivre à la campagne, roulant de village en village, faisant huit jours ici, huit jours plus loin, allant d'une ferme à une autre s'offrir, quand les patrons ne voulaient pas de lui. Maintenant, le travail ne marchait plus, il mendiait le long des routes, [...]. A la vérité, il n'était guère fait pour inspirer la confiance, en loques, très sale, très laid, ravagé de misère et de vices, le visage si maigre et si blême, hérissé d'une barbe rare, que les femmes, rien qu'à le voir, fermaient les portes.[...]. Et c'était pourquoi on le repoussait de partout, désormais, tant la vision de cet homme louche traversant la campagne laissait de terreur et de colère derrière elle. >>⁹²

⁹²-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1980. P. 353.

C'est un passage où l'on assiste à des signaux qui sont à même de fournir une signification appropriée soit efficace dans la mesure où elle traduit parfaitement ce que signifie un paysan intègre qui vit de sa sueur, qui vient à bout et qui connote le degré de considération respectivement relative à un état de conscience morale par opposition à un autre pathologique. Une conscience qui se refuse d'admettre qu'un paysan, dont l'apparence suscite mépris et dédain, se fasse chasser et rejeter sans être affecté. Un type de conscience qui renvoie à une fonction psychologique affichant sur un ton culturel une vision soumise à un ordre de valeurs absolues.

On se trouve donc en présence d'un système discursif argumenté où l'on ne peut négliger l'aspect linguistique et où se distinguent nettement les quatre grands types de discours qui sont liés à l'aspect formel, aux temps de la narration et aux temps du récit (présent, passé, futur) et qui sont aussi repris par Roland Barthes en 1970, tels qu'ils ont été proposés dans leur classement par la rhétorique antique :

- Le délibératif qui consiste à conseiller l'utile et à déconseiller le nuisible.
- Le judiciaire qui consiste à accuser la justice et à défendre l'injustice.
- L'épidictique qui consiste à louer le beau et à blâmer ce qui est laid.
- Le critique qui consiste en l'accord du vrai et en désaccord du faux.

Dans ces discours, se perçoit un champ exploratoire dans lequel sont mis en évidence les actions fondamentales et les actions secondaires ainsi que leurs valeurs dans chaque fonction telle que l'arrivée de Marie la française, chez Mouloud Feraoun, qui a mis le village d'Ighil-Nezman en émoi et le départ, en France, de Amer l'enfant prodige qui, complice malgré lui, se fait piéger par André dont la parole s'opposera à la sienne et il se trouve ainsi accusé à tort et injustement d'un meurtre, dont il n'avait pas l'intention de commettre, dans un pays où l'on ne peut lui accorder crédibilité et innocence.

Ceci dit, nous nous permettons de dire qu'il s'agit d'un dispositif stratégique étroitement lié au culturel du contenu de l'histoire et au mode opératoire de la narration. Ainsi le sens du texte est déduit de la somme des éléments linguistiques et des renseignements dont dispose son contenu. Il est nécessaire, de ce fait, de souligner que le discours anthropologique porte sur le sens et sur la fonction des représentations plus particulièrement consacrées à promouvoir la logique des effets de miroir qu'exercent les configurations de l'esprit humain.

Manifestement, le sens et la portée du discours anthropologique laissent appréhender sur le plan pragmatique, syntaxique et sémantique les valeurs qui imprègnent le récit et permettent d'identifier le noyau originel en faisant ressortir les relations culturelles et humanistes que peut entretenir un texte avec son contexte et dans lesquelles s'inscrit un contrat idéologique et spontané qui invite le lecteur à se soumettre aux règles du jeu de l'influence et de la crédibilité.

<<Seigneur, que de fois j'ai hésité avant de te nommer. Pour la première fois j'implore Ton secours. Ton pardon. Viens, pardonne ! Je suis semblable à ce Arak, accroupi là-bas dans le Hoggar regardant du matin au soir un horizon qui n'existe plus depuis bien des années...il avait perdu la vue, Arak, lentement, comme l'on perd sa vie [...] elle se parle comme si déjà sa tribu était partie à la recherche d'une terre meilleure. Ici, la terre est aride et rien ne pousse depuis longtemps ! Les puits sont vides et la pluie ne vient pas. Dieu aurait-il retenu ses larmes face aux larmes qui coulent ici-bas ?>>⁹³

Dans le passage cité ci-dessus, la fonction perlocutoire est nettement perceptive dans le sens où le symbolique forge clairement quatre concepts essentiels et distinctifs :

-La pauvreté non décrite et évoquée explicitement, mais connotée et mise en évidence en filigrane par une déclaration moraliste.

⁹³ -Méchkra Yamina, *Arris*, Ed.Marsa, Alger, 2000, P. 14.

-le rêve d'une vie meilleure que symbolise l'illusion d'une terre plus fertile et plus généreuse.

-La foi et la logique de se retourner vers dieu dans les moments les plus difficiles. Un comportement ou un habitus acquis au sein d'une société qui repose sur un système particulier de relations régies, hantées et réglées par les principes de la religion.

-La magnificence de la représentation de la miséricorde et de la compassion sans réserve du seigneur.

Comme il incombe aussi de souligner que le mode d'orientation vers le soutien divin, par rapport au degré de la croyance et de la mise en confiance de soi, fait certainement appel à la raison du lecteur qui sera fondée sur l'argumentation logique où le principe de l'existence humaine, dans ce qu'elle a de culturel valorisant, tend à rendre sublime cette pensée créative et productive et fort impressionnante dont l'efficacité est autant plus grande pour pouvoir créer et reconstituer avec noblesse un monde suscitant l'admiration.

C'est, en effet, dans cette pensée singulière que la mémoire tisse un lien solide dans une étroite relation avec un passé honorable où, des âmes dignes de respect et de considération, ont percé le mystère de la conscience de la vie et ont éclairé, également, la riche et la forte personnalité de l'humain dont le sort était incertain et tragique dans sa quête identitaire et dans son combat infernal. Mais la détermination militante des causes justes et fondées a triomphé de toutes les tentatives machiavéliques.

Dans cet acquis de conscience, nous nous permettons de dire qu'en plus de l'intérêt que porte la pensée à l'aspect culturel, l'inscription de la culture, dans le roman champêtre, se veut le signe positif et idéal faisant de toutes les représentations et toutes les configurations le chef-d'œuvre poétique dont l'interprétation peut toujours s'avérer la plus fidèle et la plus décisive et étant

susceptible de revêtir notamment l'acte responsable de la reconnaissance affective, elle ne cède pas aux stéréotypes et préjugés.

Ceci dit, une référence constante se perçoit, dès lors, dans cette majestueuse inscription dans laquelle le pur et sincère amour se fonde et prend appui sur la morale du noble sentiment ; et l'âme tourmentée et soucieuse de la nostalgie imprègne, de ce fait, avec magie le texte d'un bien culturel lui conférant ainsi une valeur indéniable.

<<Mon ami Arak [...] Il sent la présence. Comme ces arbres desséchés qui peuplent sa terre et qui survivent à toutes les calamités naturelles. Arak ne connaît pas le déracinement. Pareil à sa terre, il n'a pas besoin de se recommencer. >>⁹⁴

Dans le passage cité ci-dessus, il s'agit de ce qui correspond clairement à une illustration originale de la culture de l'appartenance, de la culture de l'enracinement, de la culture de l'amour de soi et de la culture de l'attachement viscérale à sa terre. C'est, en effet, la morale consciente du fait qu'il y a une symbiose entre l'homme et la terre qui souligne la relativisation connotée symboliquement des particularités culturelles de l'esprit humain que ne peuvent ébranler les chocs et qui tirent leur efficacité du fait qu'elles lient la perception instinctive au processus de la socialisation et de l'adaptation sociale, au gré desquelles s'engendre le bien-être de l'individu.

On constate un parfait salut de l'intuition poétique qui, par une métaphore, souligne la valeur de la terre et place la représentation sous la loupe d'une lumière particulièrement vive pour donner à discerner nettement la culture de la psychologie mentale des ruraux. Cette dernière tend, en effet, à légitimer intentionnellement tous les repères qui permettent d'inscrire l'enracinement de l'individu dans la continuité.

⁹⁴ -Ibid.

Ceci confirme avec ferveur l'existence de la culture dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus et certifie avec éclat la pertinence des traces qui prennent possession du récit et s'y s'installent pour exprimer le tourment culturel et interculturel souligné dans le roman. C'est, en effet, une projection dans le passé que l'on peut considérer comme un mythe et qui permet une totale ouverture d'esprit à une prise de conscience de toutes les variétés de l'expérience humaine dépeinte et soulevée de manière aiguë dans le texte littéraire.

Ceci dit, une attirante et sulfureuse finalité à tendance culturelle s'impose pour beaucoup, et l'emporte sur les autres manifestations quel que soit leur nature. En ce sens, il semble donc que toutes les institutions originelles de la culture sont illustrées et décrites soigneusement dans tous les romans de notre corpus.

Comme, il est à remarquer que les perspicaces représentations faisant l'objet d'un aveu fidèle, se veulent l'instrument par le biais duquel on peut assigner à chaque société de chaque époque une propre figure qui tout en criant l'envers des différentes manifestations psychiques et psychologiques, ouvre des perspectives possibles et intéressantes pour nous donner les moyens de percevoir des caractéristiques susceptibles de servir d'utiles informations consistant à dévoiler avec une voix purement terrienne, à vrai dire, cette relation fusionnelle entre le rural et le monde végétal que traduit l'attachement viscéral nettement inscrit dans l'œuvre au-delà de ce qui relève du domaine de la prétention du principe de plaisir ou de la complaisance.

Dans ce sens, nous nous permettons de dire que la culture est cet ensemble des tendances innées ayant la capacité invincible de déterminer l'émergence et l'appartenance de l'homme rural que l'on perçoit à travers une déclaration usinée dans le poétique, pour valoriser la spécificité de la manière d'être dans les œuvres de notre corpus dont la vérité n'est autre que la quête identitaire. Ceci dit, au-delà de cette spécificité, l'inscription sensée et rationnelle de la terre précise avec ferveur l'enchantement stimulant qui se dessine sur la scène d'un débat culturel offrant une

plongée dans les origines que sans doute est-il opportun de dire qu'elles justifient la symbiose liant l'homme à sa terre et de surcroît à sa culture.

Par conséquent, nous notons qu'une méthode spécifique de réflexion s'inaugure pertinemment dans une prestation d'ordre culturel et tout en étant abreuvée de ténacité qui loin d'être une obstination, est une puissance équilibrée. Elle se fonde incontestablement, dans un réseau de signification, sur le rapport (homme, terre) largement référentiel dans le roman où il semble, de ce fait, contribuer à servir à la fois et l'objectif du scripteur et celui de l'analyste. Respectivement liés, l'homme et la terre sont deux notions que les écrivains fondent dans le récit sur les théories culturelles en fonction de la richesse et de la diversité des activités ou actions sociales.

Dans une mesure, le champ de l'exploration culturelle fait le plaisir du texte champêtre et affirme au plus haut point sa grandeur à raison de ce qu'il peut porter et fournir, bien fermement, comme connaissances enrichissantes dont il est pourvu et qui manifestent rationnellement un intérêt tendant à donner libre cours aux différentes interprétations qui lui donne sens et vie. C'est, en effet, dans cette perspective culturelle que la vertu de la représentation vaut considérablement son pesant d'or.

De surcroît, l'enclenchement de tout processus intellectuel qui consiste à saisir le matériau sémantique de l'aspect culturel soit à l'analyser, est un impératif absolu dans la mesure où il tend à attribuer une interprétation logique à ce qui traduit le mode de pensée et d'être des ruraux. C'est-à-dire dans la mesure où il permet d'attirer l'attention sur l'image qui les évoque, de donner une vision surplombante du fonctionnement de leur psychique en fournissant un grand nombre d'informations et de permettre un accès à leur psychologie interne. C'est la question, aussi qui suscite la réflexion à vouloir manifester ce qui implique les autres contextes dans lesquels s'inscrivent les romans champêtres notamment ceux de notre corpus à savoir l'historique, le social, le religieux, le philosophique, l'idéologique.

Ceci dit, pour pouvoir commenter ce qui engendre la spécificité de l'existence des ruraux, dont les multiples reflets se perçoivent dans la mise en scène romanesque, il faut piocher les enjeux des manifestations culturelles dans le champ des idées des anciens qui s'imposent comme un guide omniscient et omniprésent dans la vie des contemporains. C'est pourquoi, dirons-nous, les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, tendent à exprimer des vérités universellement valables sur le plan de la ruralité.

Ceci dit, George Sand, dans *La Mare au diable*, confirme cette hypothèse en mettant en évidence la dialectique de deux cultures psychologiques qui, tout en étant deux héritages ancestraux appartenant chacun à son peuple, se distinguent l'une de l'autre par leur différentes rationalités, mais tout comme la culture culinaire ou vestimentaire le sujet social peut adopter celle qui n'est pas la sienne dans la mesure où elle consiste en un bien fondé sur la base du bon sens et du raisonnement logique. De plus, elle nous informe sur les ruraux du dix-neuvième siècle qui se mariaient jeunes et sur la conception d'un mari modèle. Un raisonnement qui rejoint le nôtre.

<<Pense que c'est une fausse idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans est vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans ! une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'est pas la coutume du pays ; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela ; qu'au contraire on aimait donner pour soutien, à une jeunesse, un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon sujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garnement. >>⁹⁵

C'est, donc, sous le gîte des impératifs de la morale des origines que les traditions et les coutumes s'instituent dans la communauté rurale où elles se déploient et se manifestent en imprégnant la conscience des ruraux d'un bon sens

⁹⁵ -George Sand, *La Mare au diable*, Ed., Librairie Générale Française, Paris, France, 1984, p. 72.

relatif à la spécificité de leur être. En effet, ce sont ces traditions et ces coutumes qui traduisent l'être rural. Elles nous permettent de concevoir les causes, peut-être fondées ou non, de ce qui le prédispose à se représenter le monde à la manière des siens bien qu'elle ait une tendance à le figer dans un système de référentiels clos et stable qui n'est pas réactivé par la modernisation et le nouveau et dans lequel la pensée mythique se veut le seul maître à bord. Il est à noter, aussi, que la rural ne peut s'enrichir de connaissances et de savoir qu'aux sources du milieu dans lequel, il est né et dans lequel, il a des origines. L'importance des cultures réside, donc, dans ce qui fonde la psychologie rurale qui les enferme dans sa matérialité.

La culture se veut, à notre sens, une plate-forme favorable sur laquelle se constitue l'incontestable dynamique de caractérisation. Elle suppose une harmonisation fondamentale dans la mesure où sa tâche consiste en la cohérence des attitudes à l'intérieur du groupe. Elle sous-entend la pensée qui adapte le rural à la signification de son milieu. Elle se fonde sur un raisonnement qui implique la terre et ses éléments. Elle met en valeur le peuple et détermine, notamment, ce qui permet de l'évaluer. Sa mise en évidence, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, souligne le degré d'implication des auteurs en fonction de leur appartenance et de leur fidélité à la représentation la plus vraisemblable et la plus légitime qui soit.

<<Le bal s'animait, on n'entendait que le trombone de clou, pétardant et étouffant le jeu grêle du petit violon. La terre battue, trop arrosée, faisait boue sous les lourdes semelles ; et, bientôt, de toutes les cottes remuées, des vestes et des corsages que mouillaient, aux aisselles, de larges tâches de sueur, il monta une violente odeur de bouc, qu'accentuait l'âcreté filante des lampes. Mais entre deux quadrilles, une chose émotionna, l'entrée de Berthe, la fille aux Macqueron, vêtue d'une toilette de foulard, pareille à celle que les demoiselles du percepteur portaient à Cloyes, le jour de la Saint-Lubin. Quoi donc ? Ses parents lui avaient-ils permis de venir ? Ou bien derrière leur dos, s'était-elle échappée ? Et l'on remarqua qu'elle dansait uniquement avec le fils d'un

charron, que son père lui avait défendu de voir, à cause d'une haine de famille. >>⁹⁶

Cette description fournit un fondement à notre réflexion quant à ce qui motive l'adaptation du rural à son milieu. En effet, l'opinion, soulignée dans l'interrogation <<Ou bien derrière leurs dos s'était-elle échappée>>, met en évidence l'inscription d'un ordre social établi sur la base d'une culture psychologique dont le principe exige la subordination à l'autorité des parents. Il s'agit, aussi, d'une description qui nous permet après coup de saisir une culture vestimentaire tandis qu'elle implique la terre pour suggérer ce qui caractérise un paysan à savoir empester le bouc ou animer le bal à la manière de faire pétarder l'ambiance. Ceci relève ce qui est d'une couleur locale.

C'est ce qui postule à la fois la jouissance et renforce considérablement l'interprétation des représentations. C'est dans cette perception empirique, que nous envisageons de développer notre réflexion avec un raisonnement qui se verra ainsi promu au rang d'énoncé argumentatif ou énoncé, disons, d'idées, dont les prémisses ne feront que manifester un caractère d'évidence voire d'autorité et de conviction conduisant à l'admission et l'affirmation de notre hypothèse tout en renforçant la crédibilité.

Nous soulignons, dès lors, que dans ce chapitre, il s'agit d'une analyse envisagée dans une perspective culturelle et interculturelle voire anthropologique que l'on peut estimer comme étant le moyen le plus approprié et le plus adéquat pour, ainsi dire, donner un sens, soutenir, renforcer et consolider notre hypothèse. Nous estimons, cependant, que les éléments de la culture peuvent déterminer avec précision l'influence de l'inscription de la terre et ce qui en découle dans les œuvres de notre corpus.

Il serait néanmoins judicieux de déclarer que toute interprétation que l'on fournit se construit sur la base d'une somme d'indices, de signes et de traces

⁹⁶ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980, P. 254.

comportant des significations implicites et manifestement sous-jacentes, dépendantes du système social et culturel incontestablement fondés sur la nature de la relation symbolique et potentiellement universelle qu'entretient l'Homme avec le terroir et la terre sur laquelle, il s'établit, qui détermine son identité et à laquelle il appartient. Dans ce sens Lévi-Strauss définit la culture comme suit :

<<Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se place le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. Tous ces systèmes visent à exprimer certains aspects de la réalité physique et de la réalité sociale, et, plus encore, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les systèmes symboliques eux-mêmes entretiennent les uns avec les autres>>⁹⁷ .

Ceci dit, il convient, aussi, de souligner que la présence de la ou les cultures sous forme de traces dans l'œuvre littéraire, non seulement, si l'on peut se permettre de dire, elle contribue d'une manière formelle à la création de l'œuvre et consolide la crédibilité de sa visée, mais aussi elle permet au lecteur de puiser l'essentiel dont la particularité singulière se veut la résonance et l'écho signifiant et indéniable pour déclencher un frémissement mental offrant un regard perçant et fécond qui pourra forcément parvenir à saisir le rendu dépeint ingénieusement dans le tableau littéraire. Ceci dit, la sphère culturelle aurait pour fonctions de décrire et d'informer le lecteur, d'une manière saisissante et très révélatrice, non sur les attitudes, mais sur le fondement des attitudes.

Ainsi, dirons-nous, les portraits psychologiques, qui suggèrent une multitude de caractères avec lesquels se manifestent les paysans dans leur univers rural, soulignent fermement les différents types de culture qui les dotent d'un savoir consistant à orienter leurs convictions, leur manière de faire, leur manière de voir, leur manière de concevoir ce qui va à l'encontre de leurs valeurs sociales ou ce qui se

⁹⁷-Lévi-Strauss et l'analyse structurale de la culture, in *Les racines du texte maghrébin*, Ed. Cérès, Faculté Des Lettres Manouba, 1997.

conforme aux exigences qui répondent aux souhaits de tout le groupe. Passionnel, sublime, tragique, politique, religieuse où émotionnel soit-elle, la représentation romanesque ne peut s'empêcher de faire allusion à la vie culturelle du groupe et même si elle n'est pas la dominante dans le récit, elle est toujours insinuée dans la description des personnages.

En effet, c'est dans l'aspect culturel que la complaisance de l'œuvre prend toute sa valeur, car la concrétisation imagée de la réalité sociale et culturelle d'un peuple, se traduit par le propre des visions et des comportements dans leur intégrité. De ce fait, la force de l'évocation dans un langage littéraire et poétique restitue intensément, aussi bien par une métaphore suggestive qu'à travers la richesse thématique de l'histoire relatée, l'envoûtante existence et la singulière manière d'être de notre monde ou d'un monde différent du nôtre que l'on peut définir comme l'enceinte particulière où se développe l'essence des tendances culturelles. Ces dernières fondent, en effet, les connaissances et des valeurs sociales qui se répandent et s'admettent communément avec un profit social considérable pour devenir la conception dynamique et la caractéristique signifiante qui détermine autant le sens comportementale que la raison de la fonctionnalité psychologique et de l'activité psychique. Une fonctionnalité qui se manifeste dans tout mode opératoire régissant la vie de l'être et grâce à quoi le rural arrive à se donner un sens et s'organiser par rapport au milieu dans lequel il vit et dans lequel il doit entretenir des relations tout en ayant des contacts et des liens.

Par conséquent, sans pousser l'exagération, nous ne devons pas négliger complètement le fait que le culturel sature la vie des personnages et asperge le roman d'allusion et d'illusion tout en saisissant l'esprit et incitant la réflexion à opérer dans un but qui demeure porté par l'action sociale. Autrement dit, la culture est le concept qui exprime un devoir-être définissant réellement la vie des groupes sociaux et des peuples.

Nous pensons, de ce fait, que tous les écrivains des œuvres de notre corpus partagent un souci d'écrire les événements ruraux ou de décrire la paysannerie où se mêlent spiritualité, intimité et Histoire de peuple.

Ceci dit, c'est ce qui nous amènera forcément à constater que tout en choisissant des figures paysannes, ils ont donné dans une version littéraire maculée de fiction, une biographie culturelle qui s'impose comme l'attrait majeur faisant apparaître la plasticité des romans champêtres. C'est, en effet, dans ces derniers que les effets des enjeux connotatifs mettent en valeur, au pris des efforts intellectuelles de leurs auteurs, ce qui insinue la beauté de la nature et des paysages d'un côté et ce qui insinue la pure et bonne âme des paysans de l'autre. C'est de la fiction, certes, mais il n'en demeure pas moins que le roman demeure un texte littéraire que Habib Salah et Hamdi Hemaïdi définissent comme suit :

<<Le texte littéraire ressemble à un tissu vivant, à la fois homogène et serré, varié et uni. Bâti sur chaîne et trame, il offre au lecteur sa densité, sa texture. Et il n'y a pas de texte sans environnement de sens, sans terre, sans racines, sans milieux nourriciers. Les racines culturelles d'un texte pourraient correspondre au dépôt laissé par le langage du corps, la ligne de vie, les marques de l'éducation ainsi que les couches de sédiments amenées par l'histoire individuelle et collective, les coutumes et les traditions. >>⁹⁸

C'est, donc, le milieu imposant qui engage, dans le récit, ce qui fonde le propre des ruraux et que l'on peut juger comme nécessaire à la validation de leur manière d'être ou de se comporter dans la mesure où il se veut d'une grande influence et dans la mesure où c'est sous sa tutelle que se conçoivent tous les critères de distinction et d'estimation. Ainsi, dirons-nous, la vérité de la ruralité ne se trouve qu'en elle-même. C'est un univers autonome et clos, il a une fin en soi et pour soi ; et par sa capacité à concilier terre et homme il se réclame dans les expériences

⁹⁸-Habib Salah et HamdiHemaïdi pour le préambule, *Les racines du texte maghrébin*, Ed. Cérès, faculté des lettres Manouba, Tunis, Avril, 1997, P. 5.

culturelles qui nourrissent à la manière rustique la matière constitutive du psychique rural doué de propriétés singulières.

La culture est tellement instituée dans les romans de notre corpus que chaque lecteur s'en aperçoit intuitivement, ce qui ne remet pas en cause la valeur de l'œuvre où l'inscription de la terre est pertinente car cette institution ne fait qu'intensifier la crédibilité tout en mettant le lecteur en totale confiance et en le plongeant dans un rêve délirant où retentit une tonalité d'un sentiment de bonheur et d'admiration fortement puissant.

En ce sens on peut donc avancer qu'il n'existe pas, et qu'il n'a jamais existé un ou des romans champêtres, ou du moins ceux de notre corpus, sans la présence de la culture. Les traces de cette dernière consistent nécessairement en un message matérialisé qui se définit par rapport à l'établissement du champ culturel dans le contenu. De ce fait, les multiples considérations sur lesquels portera notre étude seront inévitablement de l'ordre des mœurs des pratiques sociales et des institutions de l'ethnie ou de la société.

Cette vision rationnelle nous conduit à déduire qu'il s'agit d'un enthousiasme performant qui a stimulé la pensée en suscitant le désir d'écrire l'enchantement éloquent de l'être et de ses racines avec une manière élogieuse. Et la question qui se pose est de savoir s'il s'agit d'une démarche inconsciente ou préméditée qui trouve sa justification dans l'attachement viscéral au patrimoine culturel lié à la terre dont l'influence exerce une force magique et marque les âmes et les esprits créatifs.

C'est ainsi que nous nous permettant de dire que la présence de la culture dans le roman constitue une légende nostalgique au sens de représentation, autant emblématique que symbolique, qui se construit et qui se déchaîne sous les auspices de l'inventivité abandonnant ainsi la pensée créative à son rythme imaginaire. Néanmoins, il convient de souligner donc que l'incarnation nourrit l'œuvre avec détermination en puisant l'essentiel dans la culture dont les images et les figures accroissent la signification. Partant de l'idée que la culture transcende l'histoire

qu'elle supporte, nous nous proposant de dire qu'elle imprègne le récit d'implicité idéologique et de significations en enracinant la société dans son milieu.

Ce dernier constitue l'espace déterminant et signifiant qui appuie l'analyse en lui fournissant les éléments nécessaires que l'on sollicite pour recréer, jusqu'aux moindres détails du réel, un univers simulacre, dans lequel, baignent les personnages dont les accomplissements et les faits marquent intensément la dynamique romanesque par la quête obsessionnelle de la filiation. Ceci dit, c'est un privilège qui profite au lecteur et au chercheur.

La pertinence de l'inscription de la culture dans les romans de notre corpus renforce leur performance. Aussi est-il permis de penser que le roman champêtre devient, pour l'analyse, à lui seul une allégorie de la vérité suprême que toute conscience humaine tient, depuis toujours, de la méditation populaire et ancestrale car le monde qu'il contient fait de lui un prodigieux dispositif avec des possibilités grandioses qui nous permettent de réaliser des rêves dans le rêve où les brides de souvenirs reviennent hanter la mémoire des personnages et raviver manifestement celle des lecteurs dans un mouvement scénique où se dessine un modèle de vertu.

Ce dernier souligne avec grâce un témoignage reléguant une information surprenante de la loyauté de cette présence captivante qui se veut d'une supériorité incontestable. Ainsi, dirons-nous, ce milieu demeure la question des lieux de l'émergence et tout en étant favorablement tributaire de leur aspect historique, il revêt la collective mémoire des ancêtres dont l'enjeu consiste à imposer des critères que l'on doit retenir pour pouvoir définir les peuples par rapport à leurs pratiques sociales.

<<Je te reconnais ! s'écria une statue. Tu portes de mes sels, de mes minéraux. Vas-t-en ! Que crois-tu trouver en suivant les pas de César ? D'Antoine ? D'Auguste ? C'est moi que tu cherches et que tu vois là, nue, muette, esclave du temps passé, du temps qui passe. Ayant pris forme humaine. Ils ont cru ne point mourir en me faisant à leur image.

Vas-t-en et ne reviens plus. Tu viens revendiquer les bras de tes ancêtres. Ils ensemencent le sol. Nous les regardons chaque printemps revenir sous une forme nouvelle : lys, roses ou marguerites. Emporte une de ces fleurs et vas-t-en. Peu importe. Ils pleurent à chaque printemps pour mourir ensuite. [...]. Je reste un instant médusé, comme frappé de tonnerre. >>⁹⁹

Ce qui semble évident, c'est que le refoulé fait surgir l'obsessionnelle revendication d'un passé qui exige solennellement le retour aux origines rurales. C'est avec une voix qui retentit dans le cœur qu'il se manifeste. Sa puissance marque le manque d'équilibre entre les deux mondes et souligne avec ferveur la nature terrienne que l'on veut pervertir en lui donnant une armature ayant pour aspect ce qui signifie les diverses tendances de modernisation que l'on voit naître à l'aube de chaque époque, mais qui s'éteignent dès que cette dernière arrive à son terme et dès que l'on se met à la considérer comme un temps dont la pensée unique ne lui témoigne que défectuosité et imperfection.

Mais il faut rappeler, aussi, que les efforts de cette contemporanéité se vouent toujours à l'échec à chaque fois qu'ils tentent de réprimer la ruralité pour la faire taire dans la mesure où elle ne saurait se faner où perdre son éclat tant que c'est la rationalité des significations de la terre qui la fonde. Une terre que l'on appréhende au sens de sol dont les éléments nous habitent et redonnent la vie autant qu'ils la maintiennent. Et l'homme rural ne peut se projeter hors de son espèce à savoir que, pour lui, toute métamorphose qu'elle soit d'ordre psychique, psychologique ou comportemental est chose impossible dans la mesure où la voix de la terre ne cesse de l'inciter à se remettre dans la peau des siens et de regagner le lieu d'où il est venu et d'où il a émergé.

C'est aussi bien dans les occidentales que dans les œuvres maghrébines que se perçoit un tel éclat. Visuellement, cette présence culturelle non gênante attise et assouvit le désir d'exploiter son champ. De surcroît, elle ravit la réception et enrichit

⁹⁹-Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Algérie, PP. 56-57.

la production en embellissant le décor avec l'histoire où l'on assiste à un entre drame et tragédie, intérêt et droit, droit de posséder, d'exister, d'appartenir et surtout d'être soi. Nous pouvons, dès lors, dire qu'une extase mystique se perçoit face à la grandeur héroïque piochée dans la culture des peuples.

<<Je regarde les passants. Tous importés, volée de quelque coin du monde, derrière eux un filet de sang, venant je ne sais d'où. Ils continuent leur chemin sans en prendre conscience. Seul, moi l'orphelin, le mis à nu, vois tout cela sans mot dire. «Pas si orphelin que ça», me dit une toute petite voix en mon cœur. Je crois reconnaître la voix d'une terre que je ne connais pas. La voix reprend : «Reviens et meurs ici. Là, en moi, j'ai toujours une place pour toi. Au chaud. Dans mon ventre, comme jadis, oui, comme jadis. Tu as rêvé de mon sein toute ta vie durant. Reviens et cueille, mon fils, le fruit que je t'offre, ma protection, mon amour comme au commencement. Terre, ô ma terre, rappelle mes os et que mon phosphore se mette à luire le long de tes vallons, ô moi le mal aimé, ô moi le mal aimant. >>¹⁰⁰

L'évocation de la terre semble rationaliser et systématiser le fondement de la conception culturelle dans le roman champêtre dont la spécificité consiste en la fiabilité d'un témoignage verbal absolument sûr et certain. C'est, en effet, à travers l'inscription de la terre et la mise en évidence de la culture qui s'y établissent et s'instituent de manière rationnelle, que l'on peut reconstituer le propre des faits, des actes et des événements qui reflètent, tel un miroir, l'image des gens comme une forme particulière, figée et incontournable que chacun de nous puisse se forger pour pouvoir faire une représentation adéquate de ce que l'on se permet d'appeler un imaginaire de redressement. C'est pourquoi l'on estime cette manifestation culturelle qui se veut relativement liée à la terre et à son peuple, une puissance directrice de la caractérisation des peuples dans la production romanesque où elle vaut son pesant de poudre.

¹⁰⁰ - P. 57.

Ce qui nous amène forcément à avancer que c'est cette pensée aigüe qui couronne parfaitement l'adaptation de notre analyse où le sens s'édifie progressivement pour faire entendre la société comme une nature murée dans la manière d'être des hommes et dans leur hérédité et Histoire qui les affichent. La culture fonctionne, dans le roman, comme une nécessité et une vérité formelle qui échappent à des mensonges, mais faut-il convenir qu'il s'agit d'une norme symbolique possédant au plus haut point un pouvoir constitutif impliquant la symbolique de la terre et son hospitalité généreuse.

De ce fait, un effet démystifiant gagne en terrain et projette la pensée dans la convenance des critiques pour inférer la restitution de la réalité sociale des ruraux dans les œuvres de notre corpus. C'est, en effet, dans ces derniers que peut s'appréhender ce qui nous incite à attacher plus d'importance à la conscience des récits car, c'est en vue de quoi l'on peut accomplir une recherche condensée n'ayant pour cause que ce qui fonde la ruralité et l'être rural ; et ce qui, de surcroît, nous permet de donner raison à toutes les fins logiques dont sont dotées les représentations qui s'y prêtent à tout type d'interprétation ou, disons, d'analyse.

<<Ces Fouan avaient poussé et grandi là depuis des siècles, comme une végétation entêtée et vivace. Anciens serfs des Rognes-Bouqueval, dont il ne restait aucun vestige, à peine les quelques pierres enterrés d'un château détruit, ils avaient dû être affranchis sous Philippe le Bel ; et dès lors, ils étaient devenus propriétaires, un arpent, deux peut-être, achetés au seigneur dans l'embaras, payés de sueur et de sang dix fois leur pris. Puis avait commencé la longue lutte, une lutte de quatre cents ans, pour défendre et arrondir ce bien, dans un acharnement de passion que les pères léguaient aux fils : lopins perdus et rachetés, propriété dérisoire sans cesse remise en question, héritages écrasés de tels impôts qu'ils semblaient fondre, prairies et pièces de labour peu à peu élargies pourtant, par ce besoin de posséder, d'une ténacité lentement victorieuse. >>¹⁰¹

¹⁰¹ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980, P. 56.

La possession de la terre répond aux souhaits de tout paysan et toute paysanne d'où une détermination consciente ne saurait être en mesure d'imposer chose autre que celle qui tend à assouvir cette convoitise. Quant à savoir s'il s'agit là d'une culture, nous notons que dans une certaine mesure, la détermination mise en évidence dans le passage cité ci-dessus, est la condition préliminaire qui dispose les paysans à lutter avec acharnement juste pour avoir un lopin de terre.

C'est un psychique de purs paysans. Il opère consciencieusement sous le règne d'une raison qui, tout en étant héritée des ancêtres, se veut intimement liée à la terre et revêt le caractère spécifique des terriens où autrement dits hommes de la campagne. Sachant que le psychique est :

<<Ce qui concerne la vie de l'esprit dans ses aspects conscients et inconscients. >>.¹⁰²

Sans le moindre doute convient-il de dire que le récit de *la terre* de Zola prétend développer une profonde réflexion sur la pensée des paysans et leur manière psychique de penser l'appropriation de la terre. Cette dernière découle, en effet, des différentes représentations que se fait chacun d'eux dans son milieu ethnique où la dépendance du terroir bat son plein. Ce qui nous incite à ne pas s'en tenir au sens littéral ou aux premières impressions que nous donnent les événements racontés, mais il faut, plutôt, adopter une analyse plus fructueuse de la dynamique psychique qui manifeste l'instinct acquéreur des parcelles d'où la folie d'acharnement de passion surgit insufflant à la fiction sa verve dramatique et animant la narration d'inceste, de tuerie, de conflit, de lutte, de combat, de mensonge, de haine, de calculs etc. C'est pourquoi, nous nous sommes appuyée sur la définition suivante pour argumenter notre hypothèse.

¹⁰² -Dictionnaire Larousse illustré 2012.

<<L'ensemble des représentations et de leurs dynamiques sous-jacentes, orienté par l'individu au sein de son milieu, aboutit à une multiplicité de phénomènes complémentaires, qui constituent un premier niveau de connaissance. Les processus s'enchaînent, s'intègrent et engendrent par réflexibilité des niveaux successifs de pensée. L'intégration de ces niveaux concerne aussi bien les charges sensori-affectives que les fonctions intellectuelles, et en permet le mixage. >>¹⁰³

Nous dirons qu'il s'agit là d'un mécanisme qui implique, en effet, au plus haut point le psychique dans la représentation. Et dans la mesure où la culture se définit comme étant un ensemble de connaissances qui régissent les représentations dans la vie sociale et fondent l'ordre de l'organisation sur les principes des règles morales, nous concluons, de ce fait, à une forme de culture qui, dirons-nous, consiste en un mode opératoire spécifique.

3) Culture, Conformité et Adaptation de sens.

C'est dans cette conception culturelle, que nous envisageons de développer notre réflexion qui se veut un travail faisant office d'un mode d'analyse exceptionnel de l'expression poétique dans l'art de fusionner la littérature et le monde écolo lié à la terre.

Mais il convient de commencer, d'abord, par définir la culture qui dans ses différentes acceptions a suscité l'intérêt de plusieurs recherches et études. Il sera donc utile de souligner qu'en philosophie le mot culture désigne ce qui est différent de la nature et qu'en sociologie, il a été défini comme étant ce qui est commun à un groupe d'individus et comme étant ce qui le soude. Le mot culture provient du latin *cultura* qui suggère l'action de cultiver la terre dans le domaine de l'agriculture et se réfère à l'activité de l'homme. Le mot *cultura* est également employé en ethnologie et Cicéron fut le premier à l'appliquer à l'être humain : *<<un champ si fertile soit-il ne peut être productif sans la culture, et c'est la même chose pour l'être humain. >>*

¹⁰³ -Marchais Pierre, *L'Activité Psychique : De la Psychiatrie à la théorie de la connaissance*, Ed. Le Harmattan, France, 2003, P. 195.

Ce terme prend des significations notablement différentes, voire contradictoires et son emploi s'est progressivement élargi, dans l'Histoire, aux êtres humains :

<<La culture est l'ensemble des comportements, savoirs et savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain ou d'une société donnée, ces activités étant acquises par un processus d'apprentissage et transmises à l'ensemble de ces membres. >> (Définition anthropologique de Laplantine, 1987.)

Suite à ce qui a été établi dans la définition citée ci-dessus, nous nous permettons de dire que certaines représentations dénotent, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, des repères culturels déployant ainsi des connaissances qui complètent le contrat de lecture et donne à l'œuvre une valeur documentaire s'appuyant d'abord sur les différentes manières de faire et d'être qui se conçoivent selon la dimension psychologique du groupe auquel la conscience de l'individu fait référence, puis sur la dimension relationnelle de la famille et de la société que l'on peut commenter ou juger.

Ceci dit, une telle représentation remplit, en outre, une fonction idéologique consistant en un témoignage des relations affectives et morales.

<<Laurence, dont l'embonpoint depuis quelques mois s'accusait, passait des vêtements dont elle estimait que le ton convenait aux circonstances : une jupe de lainage pied- de- poule, un corsage noir sur lequel pendait à une longue chaîne en sautoir un médaillon contenant la photographie de son mari. Campée dans le personnage de la femme du héros blessé, sa conversation passait de la grandiloquence à l'abatement. Autrefois, lorsqu'elle parlait de son mari, elle disait <<Philippe>>, maintenant c'était <<mon Philippe>>. >>¹⁰⁴

Dans cette perspective, pour donner plus crédibilité à notre hypothèse, nous convoquant Tylor, professeur d'anthropologie à Oxford qui emploie, au 19^{ème} siècle,

¹⁰⁴ -Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, France, 2008, P. 195.

le terme de culture comme synonyme de civilisation et la définit, d'une manière étonnamment complète et précise dans Primitive culture en 1871, comme suit :

<<La culture ou la civilisation, prise dans son acception au sens large, est cet ensemble complexe composé par la connaissance, la croyance, l'art, la morale, la loi, les coutumes et toutes les autres compétences et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société. >>

Cependant, le terme de la culture a manifestement été incorporé par la sociologie de langue française et l'anthropologie sous l'influence de la sociologie américaine. Et sans perdre son premier sens, il revêt de nouveaux sens éloignés du premier et est retraduit de l'Allemand à l'Anglais. Ceci dit, la conceptualisation attachée à la nature de cette entité a supposé une autre définition générale formulée de la manière suivante :

<<La culture est un système de représentations mentales qui fonctionne en grande partie inconsciemment et dicte les valeurs, les conduites et les visions du monde que tout individu appartenant à un groupe donné doit actualiser dans sa vie quotidienne pour faire partie du groupe. >>

La réalité culturelle a été, de ce fait, d'un peu plus près cernée et perçue d'une manière symbolique, comme étant un ensemble partagé par un groupe humain particulier et distinct.

C'est par la touche culturelle que le roman devient un récit des origines qui reflète les ancêtres, il se veut alors le médiateur qui dresse les portraits moraux et psychologiques les plus fiables qui soient pour décrire la paysannerie dont les esprits sont fières et fort inspirés. La culture est le héros sans limite de la dignité dans la

création humaine, elle révèle l'être et son humanité. Pour la culture, les peuples se sont battus et se battent toujours et souffrent et meurent.

C'est la culture qui ne saurait réduire l'homme au silence. Sa préservation exorcise la peur de voir un jour sa terre se faire approprier par l'intrus indésirable. C'est pourquoi nous nous permettons de définir cet idéal réalisable comme suit : C'est la culture qui introduit la possibilité de substituer la vision du monde et la vision de concevoir propre à chacun de nous car, il s'agit certainement d'une convention rationnelle et absolue non arbitraire dont la signification est moral.

Et C'est dans ce sens que l'on se permet de dire aussi, qu'elle peut être prise dans son acception la plus déterminante comme étant le moyen le plus approprié et le plus adéquat de subsistance d'un peuple, d'un groupe ou d'une ethnie voire d'une société ou d'une nation.

<< Jérôme, parfois accompagné de Lucie, rendit visite aux familles. Il pensait que c'était son devoir. On les recevait à la cuisine. >>¹⁰⁵

Dans son œuvre romanesque, l'auteur entrevoit un comportement qui se confond avec la vérité du monde paysan, ce qui consolide, avec foi, l'admiration et la célébration à l'égard de ce qu'il y a de meilleur dans la culture des paysans de l'époque à savoir la loyauté et l'attention envers la famille. En effet, dans le passage cité ci-dessus, nous percevons une évaluation de vertus socio-familiales se fondant sur les principes du vraisemblable. C'est pourquoi nous nous permettons de dire que cette mise en évidence traduit, d'une manière formelle, la convenance des comportements qui s'adoptent selon ce que l'ethnique loi d'acceptation et de rejet exige. De ce fait, la culture, dans l'œuvre littéraire, se caractérise moins par les productions symboliques et les créations artistiques valorisant la communauté ethnique que par la socialité qui donne à percevoir ce qui soudent les membres.

¹⁰⁵Chauviré Jacques, *La Terre et la guerre*, Ed. Le Temps qu'il fait, France, 2008.

Donc, le cadre de définition ne se limite uniquement pas à celles évoquées ci-dessus. En 1964, selon la formule de Ward Goodenough, anthropologue, la notion de culture recouvre également :

<<Tout ce qu'il faut pour être membre...la culture d'une société donnée consiste en tout ce qu'il faut savoir ou croire pour se conduire d'une manière acceptable pour les membres de cette société, et ce dans tous les rôles qu'ils accepteraient pour chacun des leurs. >>

En effet, c'est la revanche de la pensée culturelle qui gagne en intensité pour laisser triompher le monopôle des grandes valeurs morales issues de l'effervescence des multiples manifestations sociales traduites par ce qui symbolise l'enjeu identitaire foncier de cette manière d'être, d'agir, de se comporter et surtout de penser la vie. C'est ce qui heurte, sans le moindre doute, le lecteur de plein fouet et renforce le postulat de la littérarité et de ses implications dans l'analyse créative ou se déduisent des conclusions basées sur les conditions matérielles.

Ainsi, nous notons que dans *La Terre et le Sang, les Chemins qui montent* et *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, dans *La Mare au diable* de George Sand, dans *La Terre* de Zola, dans *Arris* de Yamina Méchacra, et dans *La Terre et La Guerre* de Jacques Chauviré, la culture sature la vie des personnages et asperge le roman d'allusion incitant la réflexion à opérer consciencieusement sur la manière d'être soi que l'on perçoit à travers la lecture active et plus complexe. Une lecture qui se veut, en effet, non linéaire où le lecteur ira de l'énoncé à l'image, soit d'un exposé purement verbal aux représentations. Il s'agit, de ce fait, d'un procédé sémantique et de réactivation du sens où l'on souligne un effort d'attention ne laissant planer aucune ambiguïté sur tel ou tel point.

Si, en effet, la culture est racontée dans le roman, c'est parce qu'elle est déjà médiatisée symboliquement dans toute pensée qu'elle soit littéraire ou autre. La manière de raconter la culture se veut un vaste éventail de phénomènes mettant en lumière ce caractère englobant tous les faits et les gestes assurant la transition entre

l'histoire sociale d'ordre politique, religieux, économique et l'histoire d'ordre culturel et spirituel. Le mot culture est l'icône de la terre. C'est en effet une réalité exclusive qui se mêle à une bonne dose de fiction en fonction de laquelle elle prend forme et se bonifie intensément.

C'est pourquoi, l'on se permet de dire que la terre s'inscrit comme une référence idéologique car le principe de l'appartenance se développe tel un embryon dans une idéologie qui le porte au gré des exigences de la culture et sous la pression des valeurs et des contraintes sociales qui se perçoivent, dans un acquis de conscience, à travers le discours littéraire, dans une certaine mesure, par commandité et par passion.

La revanche de la terre se manifeste, dès lors, par la providence de l'aspect anthropologique et des différentes manifestations des multiples tendances des peuples ruraux. Ce qui nous amène à dire que la terre s'inscrit dans une relation avec un ensemble à savoir les traditions et les coutumes, que le texte met en évidence par des représentations diverses. Le thème majeur des œuvres de notre corpus est la culture qui est leur raison d'être dans la manière de faire aboutir le sens.

Elle constitue, également, la source d'information et le répertoire dans lequel tout lecteur peut découvrir une spiritualité suscitant une réflexion faisant surgir un sentiment de compassion. En effet, c'est en puisant, dans le passé des peuples démunis, malheureux et heureux à la fois que se dessine une scène de discours qui tente de reproduire les réalités et de produire l'effet du réel.

<<Nous mangeons quand même. D'abord des pommes de terre, et nous recevons chacun un gros morceau de galette levée ; puis du couscous blanc de semoule, avec de la viande. Devant de telles richesses, la joie prend le pas sur la honte du début. C'est, la joie animale de nos estomacs avides. Dès que ceux-ci sont pleins, nous nous sauvons, le front

ruisselant de sueur, sans remercier personne, emportant dans nos mains ce qui nous reste de viande et de galette. >>¹⁰⁶

Dans ce passage, une des sphères les plus profondes et les plus intimes de la réalité kabyle du temps colonial se perçoit à travers la mise en évidence d'un menu établi à la Kabyle où l'on trouve un regain d'actualité gastronomique qui englobe une forme d'organiser un repas exceptionnel. A notre sens, il ne peut s'agir que d'une description dont l'enjeu consiste à révéler à la fois les plats traditionnels de la Kabylie et la situation désastreuse avec laquelle se démenaient les kabyles travailleurs de la terre. C'était le temps où ils étaient privés de confort et de festins culinaires.

Une dimension sociale, politique et historique à la fois de la problématique dans laquelle on place notre thèse dont l'argumentation portera, de toute évidence, dans son interrogation, sur les souffrances d'un peuple dépossédé de ses terres fertiles et rentables, des richesses de son pays, privé de sa dignité, de la vie et même du droit de goûter au bonheur. Un peuple aliéné, au sens propre du terme, par la sujétion coloniale.

En outre, dans un autre passage la révélation est soumise à une autre forme de mise en évidence perceptible et perceptive dans la caractérisation de laquelle se projetterait des traits de caractère traditionnellement liées à cette manière d'être propre au monde rural faisant part d'un bon nombre d'éléments offrant des perspectives prometteuses pour notre analyse.

<<Il marcha vite et se trouva bientôt à peu de distance des Ormeaux. Il éprouva alors le besoin d'aller embrasser son fils, et même de revoir la petite Marie, quoiqu'il eût perdu l'espoir et chassé la pensée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait sa fille dans des habitudes d'orgueil et de déloyauté, ce

¹⁰⁶ - Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, 2002, P 71.

luxe de villes, qui lui paraissait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne, ce temps perdu à des paroles oiseuses et niaises, cet intérieur si différent du sien, et surtout ce malaise profond que l'homme des champs éprouve lorsqu'il sort de ses habitudes laborieuses, tout ce qu'il avait subi d'ennui et de confusion depuis quelque heures donnait à Germain l'envie de se retrouver avec son enfant et sa petite voisine.>>¹⁰⁷

Germain refuse la domestication dans cette ville de déloyauté qu'il condamne et qu'il conçoit comme une atteinte à la dignité humaine. Un caractère qui a la force et la rudesse de la campagne dans son hostilité face à la différence d'autrui. A ce titre, on peut dire qu'un A.D.N culturel se construit dans le contexte d'une organisation sociale ayant valeur de définition et de caractérisation considérée en relation étroite avec les mentalités d'une époque. Cet aspect de pensée nous permettra de juger en tout état de cause de l'intérêt du conservatisme et du bon sens.

Cette psychologique est soutenue par un état d'esprit qui fait l'objet de notre attention à la réalité rurale épuisée par la présence immédiate de la culture. Il s'agit, donc, d'une attitude naturelle et en même temps ouverte, mais non tolérante que l'on peut interpréter comme l'élément fondateur de la réflexion culturelle embrassé par un préjugé chargé de sens.

Ceci dit, il est impossible d'ignorer ou d'affaiblir la présence de soi par rapport à l'autre, c'est-à-dire, par exemple, le fait d'avoir porté un jugement négatif, considéré et définitif, cela sous-entend une vision stéréotypée construite sur une image figée qui valorise le paysan et dont le récit est fortement imprégné. Ce qui nous amène à dire que le sens est conformément adapté aux dominantes descriptives de la manière d'être et de concevoir de sorte que l'on peut supposer le tableau comme une représentation référentielle qui crée tout un monde de toute pièce comme étant l'illustration réaliste et crédible.

¹⁰⁷ Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie générale française, 1984, P

Un principe moraliste se perçoit et s'introduit, dès lors, dans la psychologie du personnage Germain, comme un facteur déterminant dans la réalité de la reconnaissance de soi. Cette forme de culture se traduit par une activité mentale définie par l'acte qui se manifeste par le rejet ou l'acceptation. C'est en effet, cette forme de culture que Guy Rocher définit comme étant :

*<< un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte.>>¹⁰⁸
(Introduction à la sociologie générale).*

Ainsi, une variété d'interprétations peut apparaître et se projeter avec l'éclat d'un projectile visant à mettre en évidence certains aspects de la réalité socioculturelle des paysans à savoir qu'il s'agit de la manifestation d'une forme d'esprit des ruraux considérée sous l'angle de ses inventions fortuites et de la référence fondatrice qui les nourrit. Ceci dit, ce qui se perçoit dans les multiples représentations dans le roman champêtre, n'aura, donc, pour fonction stratégique que celle qui tend à insérer dans un éventail chargé de peintures sociales un certain art d'où se dégage une spécifique dynamique picturale donnant à saisir ce qui détermine le sens de la rationalité rurale pour ce qui est de faire et de se faire distinct par rapport aux autres et de ponctuer ainsi les perspectives du joute mémorable entre ce qui fonde le mode créatif de la pensée rurale et ce qui s'acharne à le maintenir comme le tuteur qui affirme avec force le contexte ethnique.

Comme, il peut sembler qu'avec *La Terre* de Zola, le thème de la culture va s'amplifier pour devenir objet réel et tangible de la mise en exergue de la communauté rurale de la France du dix-neuvième siècle et surtout de la manière de s'habiller :

¹⁰⁸ - Rocher Guy, *Introduction à la sociologie générale, 1. L'Action sociale*, Ed. Point. P. 111.

<<Lui, coiffé d'une casquette de soie, avait une grande blouse bleue, sur un pantalon de drap noir ; elles, également endimanchées, les cheveux serrés dans leurs petits bonnets ronds, portaient des robes semblables, un corsage de lainage sombre sur une jupe gris fer, que coupait un grand tablier de cotonnade à minces raies roses ; et ils ne se donnaient pas le bras, ils marchaient à la file, les mains ballantes, au milieu des coudolements de la foule. C'était une bousculade de servantes, de bourgeoises, devant les paysannes accroupies, qui, venues chacune avec un ou deux paniers, les avaient simplement posés et ouverts par terre. >>¹⁰⁹

Ce passage opère une sacralisation considérable de la culture. En effet, la providence symbolique de cette manière vestimentaire minutieusement décrite jusqu'aux moindres détails de la population française du dix-neuvième siècle, est l'objet qui répond le mieux à notre conception d'étude. Cependant, les interprétations sont fort diverses, mais nous optons pour celle ayant trait au paysannat français et qui a dynamisé le sens pour, ainsi dire, laisser supposer une mise en exergue constamment conçue dans le but de nous conduire à déduire que la révélation est fort intéressante dans le sens où elle ne se limite uniquement pas à la manière de s'habiller.

Mais elle traduit aussi, d'une manière formelle, ce sentiment d'être libre et de pouvoir se livrer sans contrainte à un bonheur que l'on ressent le dimanche, jour de mess où les croyants se rendent à la chapelle et où femmes et hommes qui quittaient leurs champs pour aller au marché des bestiaux avaient cette manière propre à eux de marcher sans se donner la main.

Une manière innocente, arbitraire et capricieuse dépourvue de tout Protocole dans l'expression de laquelle, il n'y a aucune vacuité car elle porte sur les faits qui frappent le lecteur et sur l'aspect psychologique qui constitue la figure de la frange paysanne la plus personnelle. Elle est construite dans la négation et trouve sa signification dans une stratégie féconde. Cette dernière opère dans le récit en faisant

¹⁰⁹ - Zola Emile, *La Terre*, Folio, Paris, France, 1980, PP191-192.

usage d'un matériel linguistique usurpé qui se prête à des interprétations dont l'intérêt consiste à faire aboutir ce que la ferme prise de conscience entend.

Ceci nécessite, de ce fait, le décodage du sens implicite et explicite ou caché et révélé à la fois qu'a élaboré l'auteur pour avoir tenté de projeter essentiellement un vécu d'une période systématiquement différente de la nôtre dans l'imaginaire du récit. Cette œuvre curieuse va bien au-delà d'une histoire racontée et de sa banalité. Elle paraît illustrer l'importance des principes sur lesquels se fonde l'esprit culturel des ruraux qui se manifeste, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, avec une allure psychologique n'ayant comme retentissement que celui qui se refuse de faire écho de néantisation¹¹⁰.

Ce retentissement culturel échappe au silence et exorcise l'indifférence dans *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun où la matière tout en étant construite avec des expressions, des images et des formes cherche sans cesse à exprimer les coutumes humaines qui ne seraient dénuées de sens dont l'analyse sera de toute évidence extrêmement révélatrice. C'est dans ce sens que nous notons que *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun est l'exemple typique où l'auteur communique sa pensée en retraçant celle de toute une société.

<<Amer admettait que les gens de chez lui fussent hostiles et l'opinion sévère à son égard mais il était sûr de tenir tête et de finir par s'imposer. Il savait que l'essentiel était d'être riche ou de paraître tel. On peut tout passer aux riches jusqu'à leur égoïsme, leur vanité ou leur bêtise. Ce sont des gens qui n'ont besoin de personne. Voilà pourquoi ils ont toujours des pauvres qui les flattent et qui tentent de les apitoyer...ou de les voler...>>¹¹¹

¹¹⁰-Sartre Jean-Paul, *Néantisation du réel* abordée dans *L'être et le Néant*, 1943.

¹¹¹- Feraoun Mouloud, *La Terre et Le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, 2002, P 35.

Une illustration particulièrement significative de cette opinion appropriée est donc fournie pour, d'abord, déterminer l'inconvénient que l'on ne peut contester du moment qu'il est justifié par les conditions sociales et économiques du temps colonial et que l'auteur tente tant bien que mal de dénoncer, ensuite, promouvoir une idéologie plus soucieuse de tenir tête à l'hostilité des occupants égoïstes. La faveur des choix des mots (s'imposer, tenir tête, égoïsme, vanité, apitoyer) fait donc du second sens un élément dont la fonction consistera, de toute évidence, à schématiser, à un niveau profond, ce qui pourrait soutenir implicitement l'interprétation. La représentation de tel comportement, observé chez les habitants d'Ighil-Nezman, projette une forme de construction mentale de la réalité psychologique qui se fait dans l'illusion.

Ainsi, l'on peut dire que dans le passage cité ci-dessus, le juste respect présuppose, manifestement, une distinction des points de vue. Ceci sous-entend que ce qui est respecté chez tel ou tel homme est la richesse dont il est investi et l'argent qu'il est allé gagner en abandonnant sa terre, sa culture et les siens qui le croient coupable.

En effet, l'opinion que l'on a faite de lui en fonction de ce qu'il a pu faire, réaliser et commettre et qui, contre toute attente, a transgressé les règles et les lois de leur manière d'être, reste figée et le rejet, et la rancœur intérieure issue d'un sentiment de haine suscitée par la trahison de la culture de la fidélité, de la culture du soutien et de la culture de la complémentarité et du dévouement ainsi que le manquement à la promesse conçue à l'égard de l'ethnie, sont nettement exprimés dans l'argumentation péjorative où l'on perçoit l'emploi des mots que l'on a déjà cités à savoir <<voler>>, <<pauvres>>, <<apitoyer>> et <<flatter>> et dont, nous ajoutons, la signification porte sur la qualification des personnes insensibles et dépourvus de compassion que l'on puisse facilement duper par le leurre des flatteries mensongères soit un caractère complètement différent de celui des ruraux à qui on témoigne intégrité et générosité.

Ce qui souligne avec ferveur la mise en évidence d'un fort caractère qui ne s'attache qu'à ce qui sert le bien être d'une communauté soudé et soucieuse de son prochain, et dépasse les caprices et les désirs de l'âme égoïste. En effet, le respect dans ce passage est négativement exprimé car il vise ce qui est au-delà de toute qualité.

De ce fait nous nous permettons de dire que l'auteur fait mine de faire une description qui s'offre, tel un tableau, toute entière, de la manière de se comporter face aux conditions désastreuses et face à l'hostilité de la pauvreté et qui va en même temps à l'encontre des valeurs sociales inculquées depuis la naissance et implicitement mises en évidence dans la perspective de mettre les Kabyles en valeur et discréditer l'autre, l'intrus. De cette description, émane un univers particulier de sens. Il est imprégné d'une vision des choses et d'une perception du monde imposée et propre à un esprit de solidarité d'un groupe pris dans une cage fermée dont la structuration permet d'entretenir les bons rapports et les bonnes relations selon des critères mis en place par la communion des dignes et intègres habitants de la tribu. Ces derniers sont conscients de leur dignité et se comportent selon les valeurs du bien plutôt que du mal. Ce qui donne à percevoir la grâce à des comportements et des attitudes qui sont guidés par la moral du bon sens.

Ce qui rend l'âme esclave d'un bonheur collectif et permet à l'individu d'être en harmonie avec l'ensemble des éléments de la société rurale. Les actions et les actes accomplis ainsi que les événements vécus par les habitants d'Ighil-Nezman qui vivent selon des principes communs, se traduisent, dès lors, par la résistance des traditions et coutumes que l'intrusion étrangère ne peut fragiliser.

Si loin d'être un moyen de détente, de plaisir, de distraction ou de divertissement, le roman champêtre d'expression française, algérien ou français soit-il marque avec ferveur l'imaginaire culturel. Le domaine culturel est le domaine qui s'ouvre à tous et sur lequel s'abattent le plus grand nombre d'interrogations. Il va de

soi qu'à partir des définitions que l'on a citées, nous avons constaté qu'il existe une multiplicité de cultures.

<<Il avait l'habitude de se tenir sur un banc de maçonnerie, derrière le portail d'entrée, juste en face de la maison. Lorsqu'il jugeait que les visiteurs étaient importants, il les faisait asseoir sur la même natte où il était assis et engageait avec eux une conversation banale pendant que sa femme préparait une tasse de café. Naturellement, cette faveur n'était accordée qu'aux hommes. Les visiteuses n'avait jamais accès au banc de pierres.>>¹¹²

Dans ce passage, la typique du culturel est dominante et se perçoit nettement dans l'expression<<il avait l'habitude>>, une habitude dont la mise en évidence, par l'auteur, n'est pas innocente, elle suppose la répétition qui au fil des années se transmet d'une génération à une autre et devient une pratique sociale signifiante, car comme, nous l'avons déjà souligné, le monde de la culture en compte beaucoup et la culture, dans ses multiples problématiques et sa diversité, se conçoit comme une entité référentielle qui détermine l'être, son caractère et son statut social.

Dans cette partie de la Kabylie la distinction entre les démunis et les riches s'exerçait d'une manière monnayée, dans le temps. En effet, spontanément, les désespérés, riches ou pauvres soient-ils, avaient eux aussi l'habitude et étaient heureux de se rendre chez Si-Mahfoud qui leur procurait sérénité et quiétude.

Mais nous constatons que, c'est dans cette manière de recevoir les visiteurs, que s'établit l'évaluation du degré de la reconnaissance sociale, d'abord entre les riches et les pauvres ensuite entre les hommes et les femmes. C'est, en fait, une révélation à prétention informative, poétiquement mise à nu dans la fiction et réellement effectuée dans les contextes : social, culturel, religieux et historique dans lesquels s'inscrit *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun.

¹¹²- Idem, P. 76.

Dans ce sens, nous notons que toutes les œuvres de notre corpus sont considérablement marquées par la culture dont les traces sont pertinentes et, de toute évidence, nettement perceptibles. C'est pourquoi, nous tentons consciencieusement par le présent travail, de situer les œuvres de notre corpus dans un ancrage social et culturel à la fois pour rendre compte de la détermination que manifestent les différentes représentations sociales et culturelles au travers des vocables soigneusement recherchés et consciemment conçus comme des signaux ou mots clé sur lesquels s'appuie de toute évidence notre réflexion qui opère progressivement d'une manière approfondie et minutieuse.

Ceci dit, l'être humain est un acteur social qui doit se soumettre aux contraintes exigées par l'autorité des institutions socioculturelles régissant la vie de son groupe dont la réalité est artistiquement dépeinte à l'arrière-plan décoratif visant à dégager la valeur expressive.

Ce qui consiste, à priori, à déceler le sens qui se situe au-delà de ce qui est apparent et qu'on ne peut appréhender en surface, c'est-à-dire au niveau de l'expression, mais qui demande une activité mentale et intelligente suscitant la sensibilisation à la dimension anthropologique pour permettre une interprétation qui se suffit à elle-même et qui parvient à soumettre la compréhension à la psychologie de la terre, de la nature et du paysan. La culture est donc la matière vivante qui se veut le signe d'où surgit la liberté de penser, de créer, de raconter et d'écrire l'Histoire.

Il convient de dire, cependant, qu'une multiplicité de thèmes dont l'amour, l'émigration, le mariage mixte, la réintégration, la mort, l'assassinat, la vengeance, la trahison, l'adultère, l'honneur traduit par le sang, la jalousie, l'enfant devenu étranger à sa propre terre, la maladie, l'adoption, la pauvreté, le travail de la terre, l'abandon, l'innocence, l'enfance, le rejet, le remord, la guerre, la femme, la fidélité, la soumission, la révolte, les mœurs ..., sont, effectivement des thèmes qui sont relativement adaptés et conçus dans le but de nous permettre de percer le mystère

d'un système, à l'intérieur duquel, les relations entre les hommes semblent s'édifier et se fonder sur des principes normatifs et idéaux.

Les romans champêtres brisent la conspiration du silence et refusent la colonisation et l'oppression et font revivre la culture rurale. Des reproches plaintifs prennent forme, dès lors, dans les œuvres de notre corpus et se dessinent dans tous les sens pour ainsi dire, d'une part, nous faire la représentation de l'information qui porte sur la magnificence et la prodigalité des âmes et des esprit des paysans, d'autre part, nous faire assister à la lutte que les ouvriers agricoles mènent dans les champs tout en étant à la merci des vents violents de l'hiver rigoureux ou Sous la chaleur du soleil brulant de l'été torride et caniculaire.

Mouloud Feraoun tente tant bien que mal, dans sa trilogie, de valoriser sa culture et de rendre un hommage salubre au siens, un peuple digne d'être raconté et d'être admiré et respecté. En effet, dans *La Terre et Le Sang*, *Le Fils du pauvre* et *Les Chemins qui montent*, on assiste à une forte ambition, de la part de l'auteur, de concilier les différentes acceptions du culturel et de l'interculturel qui s'y présentent à nu de manière flagrante et qui s'y prêtent d'une manière intense à tout type d'analyse.

Ce sont, de toute évidence, des romans originaux au sens propre du terme et des œuvres conçues dans les règles de l'art. C'est pourquoi, nous nous permettons de dire que ce sont des œuvres qui se veulent typiquement anthropologiques, ethnographiques et ethnocentriques à la fois qui constituent un espace où la proclamation et la révélation sont fortes pertinentes et intéressantes.

<<Le premier qui vint à lui baisa sa tête et sa main [...] Tout le monde viendra le saluer. C'est la règle [...] -Patience, c'est la coutume, il n'y a pas de présentations chez nous. On embrasse tout le monde. >>¹¹³

¹¹³ - Idem, P. 4.

L'auteur a focalisé toute son attention sur la Kabylie et la communauté berbère pour mettre en exergue la force invincible de l'alliance qui protège les Kabyles et qui les soude et les maintient unis et dévoués l'un envers l'autre jusqu'à rendre leur monde clos et inaccessible à toute intrusion étrangère et ce quel que soit les désaccords qui les opposaient ou les situations conflictuelles avec lesquelles ils se démenaient. Ce qui se perçoit nettement à première vue et à première lecture et frappe, de surcroît, le lecteur de plein fouet.

Dans le passage cité ci-dessus, la satisfaction culturelle est fortement ressentie dans la manière propre et singulière des habitants d'accueillir l'enfant prodigue et de venir le saluer en lui baisant la tête et la main après son retour parmi eux. Ceci dit, l'accent est mis ici sur un caractère également partagé et obligatoire des paysans d'Ighil-Nezman, toujours, disponibles à prêter plus d'attention à leur prochain pour favoriser son réintégration, et lui procurer un sentiment de bonheur et prouver à l'étrangère qu'ils tiennent, vraiment, à lui comme à leur Kharouba et leurs terres.

Ce trait est donc commandé par la considération valorisante qui s'impose et permet de définir les caractéristiques les plus typiques et les plus respectueuses et respectables qui leur sont propres et les distinguent et, surtout, qui soulignent avec ferveur leur bonté ainsi que leur loyauté.

Ainsi, nous nous permettons de dire qu'il s'agit, donc, d'une mise en évidence d'une attitude appropriée qui s'est inculquée en prenant forme comme une pratique sociale et est devenue une coutume incontestablement exigée voir une obligation fortement respectée.

Cette exigence, de comportement, peut avoir une grande importance et peut se dresser comme une impression intuitive faisant mine de traduire l'âme kabyle et témoigner d'un engagement rationnel fondé sur la conscience collective.

<<Le matin, très tôt, la mère avec Daas, accompagnée des mots affectueux de la communauté, partent vers la ville pour hospitaliser Arris. >>¹¹⁴

Une fois de plus, dans *Arris* de Yamina Méchakra, le destin de l'humanité se dessine en se profilant à travers l'horizon culturel et se précise en prenant une tournure où l'on voit l'intrigue faire ressortir le mal du départ qui exprime avec amertume la perturbation d'une stabilité, d'une sérénité et d'un bien être ressentis, seulement, lorsqu'on est au sein de sa communauté où on est embrassé par son amour et son attention.

En effet, dans ce passage, chaque expression souligne une manifestation qui se veut un véritable garant de ce qui a été forgé pour prendre en compte la valorisation de l'attention et de la compassion décelés à travers des mots affectueux que profèrent les membres de la communauté. Une communauté que l'auteur a personnifiée pour lui faire prendre en charge une représentation positive.

C'est dans cette optique que nous soulignons que le triomphe de la représentation romanesque et métaphorique des relations, entre les émotions ou les sentiments des personnages et les éléments conventionnels de la culture, vante de manière ponctuelle un caractère compatissant qui, imprégné de bon sens, soumet de manière formelle, par des scènes et par l'inscription des actions, l'intérêt culturel à la crédibilité qui fixe et mémorise en produisant l'illusion de la réalité désignant une époque déterminée.

La culture apparaît, dans le roman ou les romans de notre corpus, comme une dominante symbolique et sociale où la reconnaissance s'impose et reflète l'engagement impliquant plusieurs écrivains dont les pensées se rejoignent pour circonscrire un phénomène relativement et suffisamment lié aux pratiques sociales d'un monde singulier où se développe et s'affirme et se confirme une personnalité

¹¹⁴-Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Alger, 2000.

particulière qui est propre à l'être rural et qui, de toute évidence, rayonne avec ferveur de la joie d'être fière de ce que l'on est ; et d'être en possession d'un héritage ancestral qui est à l'origine de la détermination, quelle qu'elle soit.

<<Rien d'autre pour moi que cette rude existence des enfants de chez nous : Le couscous, la galette, puis les bagarres à la djema et à l'école, les insultes, les mégots, les expéditions à travers champs avec les autres garnements, la liberté et les coups. Il m'a fallu me débrouiller tout seul, tomber malade et attendre de guérir, porter ma faiblesse comme une exaspérante infirmité et attendre impatiemment d'être fort, ne pas bien comprendre nos mœurs, nos gens, notre morale, et grandir pour apprécier tout cela à sa juste valeur. Enfin, il a fallu que je m'attache sauvagement à ce coin de terre perdu, jusqu'au jour où je me suis rendu compte que c'est le coin le moins attachant de la terre. >>¹¹⁵

On voit bien ici comment se développe avec logique, la conscience créatrice qui déploie, à travers les formes de se sentir, d'être, de se rendre compte, de réaliser et de percevoir, une attention culturelle non négligeable dirigée vers une appropriation d'une vision subjective qui tente avec objectivité de nous permettre de saisir le retentissement d'un rêve où l'impression de mener une enfance normale, heureuse, paisible et dépourvue de toute peine s'impose comme un objet qui sert de boussole dans le combat contre l'ironie du sort exprimé avec amertume dans l'incarnation concrète des représentations fidèles construites dans le propre imaginaire de l'écrivain. C'est, en fait, une manifestation littéraire engagée où l'on souligne, à priori, un souci de questionner en permanence l'idée de donner sens à son existence de s'intégrer et de s'imposer à travers l'image que l'on fait de nous et que l'on croit toujours qu'elle est positive.

On ne saurait dire, de toute évidence, plus clairement que la culture représente une certaine manière de croire en soi. L'on souligne, dès lors, que les

¹¹⁵ - Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Tlantikit, Béjaïa , Algérie, 2003, P 138.

œuvres de notre corpus sont redevables de la culture et mettent l'accent sur le profil idéal d'un peuple authentifié selon un processus d'échange, d'acceptabilité ou de rejet.

<<Je tremblai d'effroi devant celle qui tant m'aima et me cajola, qui fut pour moi une source de tendresse et de rêve, je manquai de courage devant celle qui m'apprit à admirer la bravoure et à pleurer par pitié. S'en aperçût-elle ou fut-ce le hasard qui châtia ma poltronnerie ? Ma tante m'empoigna avidement, me plaqua deux gros baisers sur les joues puis détourna la tête et se mit à rire stupidement. >>¹¹⁶

Les rapports hérités de l'existence sociale évoluent positivement dans le groupe, notamment dans la famille qui constitue l'unité fondamentale du groupe. Ils tentent manifestement d'abolir les mauvaises pensées pouvant engendrer des conflits au sein de la cellule familiale ou au sein de la communauté. Dans le passage cité ci-dessus, un hommage est explicitement rendu dans l'évocation perceptive de la reconnaissance magistrale invoquant le respect envers les personnes qui nous ont beaucoup appris.

Ceci suppose que le principe du respect se fonde sur la subordination et la gratitude. Ce respect est exprimé et mis en évidence implicitement dans le récit. Nous déduisons, alors, qu'il s'agit là d'une attitude qui est dictée par le sentiment que la culture ne peut se réduire à un ensemble de connaissances traditionnelles se limitant à la manière de s'habiller, de cuisiner, de recevoir les inviter ou d'organiser, par exemple, les fêtes.

En effet, cette culture est, si l'on peut dire, un frémissement inconscient émanant des profondeurs de l'être et régi par l'ensemble des règles et des lois tendrement inculquées dès la naissance par les membres de la famille qui sont aussi membres du groupe. L'enfant, électrisé par la tendresse, agit sous quotient de la

¹¹⁶ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002. P 97.

grandeur d'âme d'un peuple digne de respect et fortement doté d'une culture dont il peut être vraiment fier.

Ceci dit, la peur que ressent le jeune paysan face à l'arrogance démoniaque de la pauvre tante qui a perdu la raison, n'est autre chose que la peur ressentie face au déséquilibre non mental, mais plutôt social et culturelle, en la présence d'un prédateur cherchant à détruire et effacer tout ce qui peut faire qu'un peuple dépossédé de sa liberté et de ses terres, puisse exister et laisser des traces. Une autre forme de culture est instituée, de ce fait, dans les romans de notre corpus. Elle diffère de celle qui se limite à l'art, à la cuisine ou aux vêtements. C'est, en effet, la culture qui consiste en une conscience d'un peuple et non en un ensemble de connaissances d'un domaine précis.

De surcroît, le mot bravoure intervient pour déterminer, d'une part, la manifestation de caractère spécial chez les ruraux et, d'autre part, pour les inciter à s'obstiner courageusement et avec détermination pour pouvoir triompher et obtenir gain de cause.

Cela suppose cet évènement relaté dans le récit comme un phénomène socioculturel qui fait surgir à la claire conscience du lecteur un dispositif d'interprétation spontanée et quasi automatique s'appuyant sur des mots qui transmettent le sens et signalent la visée envisagée. Ce sont ces mots que, en fait, Yvette Lucas définit comme suit :

<<Le signal est un indice conventionnel> (1974). Pour Luis Prieto :<< Pour que la transmission du message que l'émetteur essaie de transmettre ait effectivement lieu, c'est-à-dire pour que le but qu'il se propose en déclenchant l'acte sémique soit atteint, il est nécessaire d'une part que le récepteur se rende compte du propos qu'a l'émetteur de lui transmettre un message déterminé, et d'autre part qu'il identifie quel est ce message déterminé. >>¹¹⁷

¹¹⁷ -Vigner Gérard, *Lire du texte au sens*, Ed. Clé international, Paris, France, 1979, P. 26.

C'est en effet, dans ce sens, que nous nous permettons de dire que l'évènement autofictionnel raconté dans le récit est la composante logique qui se veut incontestablement une subordonnée à l'Histoire et la culture. Ces dernières font la richesse du roman champêtre où elles sont totalement et pertinemment présentes.

<<Elle leva sur moi des yeux méconnaissables, des yeux au regard changeant qui refusaient de me reconnaître, [...]. Oh ! Les pauvres yeux de fous. [...]. Pourquoi dieu n'accorde-t-il pas aux démons d'être aveugles ?>>¹¹⁸

Les romans de notre corpus ou les textes littéraires sur lesquels porte notre recherche n'échappent donc pas aux différents contextes dans lesquels, ils s'inscrivent. *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun est ici déterminé par le fait qu'il est écrit en temps colonial et qu'il relate les souffrances de la communauté kabyle face à une injustice sans indulgence. Dans le passage cité ci-dessus, une très belle illustration nous fait percevoir que toutes les dimensions du vécu sont presque abordées. Tout se perçoit dans le regard que porte le personnage de khalti sur Fouroulou ; un regard qui révèle, en fait, un drame cernant Fouroulou et sa famille. La connotation, dans ce passage, est d'ordre informatif.

L'information est exposée sous la forme d'une histoire considérablement contextualisée. Ce qui nous amène à dire qu'aussi bien l'exclamation que l'interrogation et les mots : <<méconnaissable>>, <<fous>>, <<démons>> et finalement <<aveugles>> présentent l'essentiel de cette information, connotent le non-dit et donnent beaucoup d'éléments de compréhension et de découverte. Une folie meurtrière qui s'est emparée de la raison de l'intrus indésirable au point de le rendre aveugle et dépourvu de bon sens pour pouvoir se rendre à l'évidence qu'un

¹¹⁸ - Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002. P 97.

peuple aussi solide, aussi soudé ne peut rendre l'âme facilement en se soumettant à la contrainte de l'humiliation et que sa culture ne peut disparaître du jour au lendemain. Affairée et atterrée une conscience culturelle liée à un terroir se construit, dès lors, avec sobriété dans l'expression <<Des yeux méconnaissables>>.

De toute évidence, la méconnaissance s'introduit comme un nouveau facteur déterminant de la réalité amère de l'indifférence accordée à l'existence humaine de la communauté kabyle en particulier et au peuple algérien en général, du moins c'est ce que nous pensons.

Par contre, le mot démon constitue, à notre sens, une qualification d'une présence éprouvant un besoin intense de domination et avec laquelle, on est sans cesse aux aguets, tendu, crispé. Une présence qui s'est imposée de force en s'appropriant une terre qui ne lui appartient pas. Une présence dont l'intention consiste, dans un sens, à évincer la culture des autochtones, voire la faire complètement disparaître. Une présence dont les faits et les actes sous-entendent des conséquences pouvant être fort nuisibles pour la préservation des valeurs sociales et culturelles.

Les textes littéraires à savoir ceux de notre corpus sont une réalisation artistique où des représentations culturelles trônent dans une remémoration austère dévoilant ainsi toute la beauté alléchante de l'âme dignitaire des paysans. De surcroît, les différentes splendeurs des situations rituelles, des fêtes, du patrimoine traditionnel, du mythe, du travail de la terre, de la magnificence de la nature, de l'amour de soi ou de son prochain, étreignent également tous les cœurs et aiguissent toute pensée créative qui retrace admirablement et avec fidélité, dans la fiction, le parcours culturel et son évolution dans sa rigueur chronologique.

C'est ce qui constitue, en effet, l'aspect emblématique des textes de notre corpus. L'essence même de cette remémoration et de ce dévoilement se veut, alors, un testament au travers duquel les actions de la terre peuvent être orchestrées

comme étant celles d'un personnage actant et constant à la fois que l'on peut personnifier. Ceci dit, cette remémoration a forgé manifestement, elle-même, un personnage controversé et redoutable à prestation capricieuse dont le génie est le plus maléfique et est le plus bénéfique de tous les temps et qui, comme tous les personnages, mène une lutte, mais cette dernière est sans adversaire.

Toutefois, la culture serait inévitablement indissociable de la civilisation car le sens de l'une est voisin du sens de l'autre. L'évocation, donc, de la civilisation dans notre analyse paraît fondamentale. Et il est inconcevable de parler de la culture sans aborder la notion de la civilisation. Cependant, étant donné que la civilisation se définit comme étant l'ensemble des cultures, nous nous en tiendrons, de ce fait, qu'à la mise en évidence de la culture.

La culture est le produit social de premier ordre qui s'inscrit dans le roman avec une allure dont les effets sont réalistes. Elle dote, en effet, le récit champêtre de notations sur le savoir populaire et non scientifique, sur la famille, sur l'hérédité, qui sont beaucoup plus impressionnistes que conceptuelles. Elle se manifeste avec une fonction référentielle dont le souci est, nettement, la vraisemblance

5) Culture et Affectivité.

Le monde rural est un univers opiniâtrement clos dont la culture disparate et riche de contenu est fondée, dans une large mesure, sur l'ordre social et religieux. Dans les romans de notre corpus où le temps révolu est immortalisé, l'accent est constamment mis sur le paysan qui est considéré comme un sujet social et comme un symbole de la campagne. Dans ce sens, on peut s'accorder à penser que la rationalisation de l'enjeu de tous les textes de notre corpus est à la fois culturelle et sociale voire psychologique et psychanalytique.

Car Chacun des personnages paysans tente de définir son futur devenir par rapport à son passé, son être, son existence, son affirmation et son rétablissement

auprès des siens, ceux qui l'ont toujours aimé, protégé chéri, soutenu et avec lesquels, il entretient incontestablement des relations solides et invincibles.

Il incarne, en effet, l'Homme ou l'être dont le sort est lié au sien. La menace de se faire renier le consume dans le plaisir mystérieux d'être couvé par les siens. Elle lui permet de se déployer et laisser méditer en lui la culture des siens. Il la porte dans son cœur comme un trésor qui risque de dépérir dans les conditions lamentables avec lesquelles, il se démène. Amer, arri, Fouroulou, Jean ou Germain sont des personnages paysans de type modèle de ce que doit être le traditionnel homme de la campagne de tous les temps et de toutes les nations. Ce qui se confirme nettement dans ce qui suit :

<<Quand je salue mon père, je lui baise la main, si mon père arrivait maintenant dans les vignobles, je lui baiserais la main. J'ai presque quarante ans, mais je ne fume ni ne bois devant lui. Mon père a soixante-quatre ans et son père est mort il y a trois ans .Mais il n'a jamais fumé ni bu devant lui. Quand j'étais jeune homme, mon père m'a dit :<Je sais que tu fumes et que tu bois, mais ne le fais jamais devant moi>. Et je ne l'ai jamais fait. C'est comme ça que nous avons été élevés. Ce sont les traditions de la famille. >>¹¹⁹

L'homme rural paraît ainsi particulièrement un être de culture fortement attaché aux traditions des siens. Le code du respect s'inculque dès le bas âge comme une règle à respecter autant dans sa jeunesse que dans sa vieillesse. Le passage cité ci-dessus met en évidence, aussi, une adaptation fidèle soulignant un choix culturel transmis de père en fils. Cependant, dirons-nous, dans la communauté rurale la liberté de l'individu est limitée et ne peut dépasser le cadre culturel où l'on assujettit la conscience à un mode opératoire commun qui tout en orientant les comportements subordonne l'individu à ce que dictent et imposent les traditions.

¹¹⁹ - Steiner Stan, *La Raza*, La révolte des indiens du sud des états-unis, Librairie François Maspero, Paris, 1972.

<< C'est un homme d'une dignité inhabituelle. Il est rude, mais il se dégage de sa personne une dignité profonde. Des gouttes de sueur couvrent son front, mais il garde sa prestance. Dans la poussière et la chaleur étouffante, il s'est accroupi à l'ombre des vignobles de la société Guimarra, pour laquelle, il dirige les vendanges. Même dans cette position inconfortable, il garde sa dignité. Le soleil semble ne pas le gêner. <J'ai vécu toute ma vie au soleil>, dit-il négligemment. <J'ai commencé à travailler dans les champs à quatorze ans>>.¹²⁰

La culture émerge de nous et fait partie de nous et comme une montagne, elle fait éruption hors de nous. L'objectif, semble-t-il, n'est pas de raconter l'histoire, mais, plutôt, de montrer comment l'histoire se produit dans l'espace et dans le temps et par rapport à quoi, elle prend forme dans la construction du sens interprétatif. L'histoire racontée dans le roman qui relève du domaine de la fiction, n'est pas que des informations que l'on acquiert pour la posséder et dire :

<<je possède ou je connais l'histoire de tel ou tel peuple à telle ou telle époque>>.

L'essence de l'histoire dans laquelle s'inscrivent les représentations des multiples réalités de tous les aspects de la vie et qui manifestent un intérêt particulier pour l'histoire du caractère, de la personnalité et du comportement des membres du groupe, est la recherche de la vérité au sens propre du terme. Toutes ces représentations, qui illustrent avec dextérité et jusqu'aux moindres détails l'existence des ruraux, indiquent, de la part de l'auteur, un sentiment très vif de respect et d'admiration pour l'ethnicité.

Pour avoir envisagé cette question dans toute son ampleur, nous dirions qu'il s'agit, si l'on peut se permettre de dire, d'une conscience prise dans son acception au sens psychologique du terme que l'écrivain prend par rapport à la situation imposée

¹²⁰ -Ibid.

par le milieu réel et par rapport au comportement qui en résulte et s'ensuit des membres réels du groupe incarnés par les personnages (les êtres du papier).

Du même coup, la conscience morale qui varie dans ses jugements relativement aux valeurs et aux contraintes sociales et culturelles se doit de faire crédit au sens second ou connotatif en se justifiant dans une logique traduite soit par la bonté, soit par la compassion et la générosité, soit par la loyauté et la fidélité ou par la trahison et la malhonnêteté des personnages. Comme, elle se doit aussi, faut-il le souligner une fois de plus, d'enseigner le bon sens, les bonnes valeurs et surtout d'inculquer le devoir de vouloir améliorer la morale qui régit la vie des paysans, travailleurs de la terre et oriente le cours des événements pour que la résolution puisse aboutir à la gloire locale et ce en créant une agitation culturelle dans le récit qui perturbe l'ordre social pour procurer un souci incitatif. C'est en effet, ce que Freud appelle <<les manifestations de l'âme des foules>>.

<<Au moment de pénétrer dans la ruelle des Aït-Larbi, elle passa la première et ce fut lui qui la suivit. Ils avaient à descendre toute la ruelle. L'ombre noyait les maisons et s'arrêtait d'un côté au ras des tuiles. Tous les portails étaient clos. Les gens dormaient. Chabha ralentit le pas. Il la toucha presque. Il ne songeait à rien, lui. Elle s'arrêta, saisit de sa main brûlante celle d'Amer et la porta à ses lèvres. Il n'eut pas le temps de faire le plus petit geste : elle se jeta à son cou et l'embrassa. Quand il se rendit compte de ce qui arrivait, il répondit fougueusement à son étreinte passionnée et ils se séparèrent tout tremblants, sans avoir prononcé une parole. >>¹²¹

Une protestation de mœurs attestée par la suggestion d'un adultère déplaisant et si retors et si paradoxal qu'il puisse se faire à l'occasion en diminuant la fiabilité de la chasteté d'un sujet censée être louable qui défend l'honnêteté et enseigne la sagesse, mais qui transgresse les lois établies, dans sa communauté en défiant la conscience de la morale que nous nous permettons d'appeler la morale

¹²¹ -Feraoun Mouloud, *La Terre et Le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P 177.

collective. Chabha, l'épouse de Slimane, s'éprend d'Amer l'époux de Marie la parisienne. Un amour impossible qui va à l'encontre des valeurs sociales et de la religion. Slimane est le fils de Saïd le cadet de son frère Slimane qui n'a pas laissé d'héritier et n'a eu que cinq filles dont Kamouma, la mère d'Amer.

Malheureusement le petit Slimane, l'époux de Chabha ne peut pas enfanter, peut-être, un désagrément ou une consternation qui ne peut qu'envenimer la relation de couple. Une lutte idéologique sans fin prend forme, dès lors, dans la logique narrative où, elle sera manifestement menée par les deux amoureux, condamnés par les habitants d'Ighil-Nezman, avides de scandale et curieux qui ne perdent rien pour attendre et se mettent à leur coller des étiquettes salissant leur réputation et portant atteinte à leur honneur. Cette réflexion met, en effet, en évidence la culture de la relation de couple qui sacralise la fidélité dans la relation conjugale et condamne la digression dans les mœurs.

Cette lutte semble, dès lors, n'avoir peut-être rien de pertinent. Mais elle n'est pas un simple tremplin ou une simple butée établie juste pour susciter le suspense ou créer un horizon d'attente qui accroche le lecteur et lui procure du plaisir en satisfaisant un désir serré cherchant, tout simplement, à découvrir le fin mot de l'histoire pour ainsi dire connaître le dénouement et la résolution. En effet, elle a des liens significatifs et évidents avec la mise en exergue de la société, de la culture et surtout de ce qui peut porter atteinte à cette dernière et qui est passé sous silence à propos duquel, Pierre Daco souligne dans ce qui suit :

<<Le contact humain s'établit par la parole, mais aussi au-delà de la parole. Certains silences sont lourds de sens, qu'ils soient chargés d'agressivité, d'affection, de peur, d'angoisse, de sérénité. Tout silence signifie quelque chose. >>¹²²

¹²² -Daco Pierre, *Les Triomphes de la psychanalyse*, Ed. Marabout. 3 mars 1999.

L'inscription de cette relation illégitime, illégale, illicite voire angoissante constitue dans le récit une belle pyramide autour de laquelle se resserrent, en l'occurrence, des interprétations où le moi s'affirme avec des sentiments et des émotions. En effet, elle se perçoit comme un tabou que l'on considère inacceptable dans le milieu rural d'Ighil-Nezman et elle est strictement et sans le moindre doute interdite voire condamnable et maudite dont aucune excuse n'est valable dans cette ethnie kabyle où les esprits conservateurs et protecteurs ne tolèrent qu'elle ne demeure impunie. Ceci dit, la dénonciation est fort remarquable et flagrante.

A la lumière de cette donnée que nous estimons très significative et signifiante, nous concevons qu'il soit possible d'obtenir un éclairage sur la dimension du vécu culturel et manifestement conflictuel dans lequel s'opposent deux comportements complètement différents qui se distinguent, de ce fait, par des référentiels spatiaux-idéologiques et des caractères fondamentalement incompatibles n'ayant aucun trait en commun, l'un se fonde sur des principes construits sur la pudeur, le bon sens, le respect, l'intégrité, le pur, la chasteté, le sain et le saint, la sincérité, l'échange mutuel de service, l'amour fraternel et réciproque, le vivre ensemble dans la communion et dans l'amour et surtout l'amour de la terre, l'autre se fonde sur l'indépendance d'esprit et sur le principe libertin qui n'impose aucune limite contraignante, permettant à l'individu de jouir de toutes les libertés possibles pour, ainsi dire, assouvir ses désirs et mener sa vie comme il l'entend et comme bon lui semble. Ceci donne à percevoir deux cultures de mental et de mœurs qui divergent complètement.

En effet, l'inscription de cette relation ou de cet amour suscite des interrogations essentielles et possibles qui peuvent être ainsi posées en vue d'une éventuelle interprétation pouvant donner un regain plausible de la dynamique de l'activité psychique qui nous permet d'appréhender le sens implicite et de faire une analyse autant psychique ou psychanalytique que psychologique dont l'évolution se développe en pénétrant, d'une part, dans la vie sociale ou le monde social. D'autre

part, elle relativise les catastrophes, les chaos en pénétrant la conscience qui souffre d'un malaise saisi de la réalité.

Ainsi, il convient de dire que cette attention portée au problème des mœurs de la communauté kabyle invite à s'intéresser à une information à tendances sous-jacentes qui nous permettent d'épouser tous les méandres de cette intrigue romanesque où le personnage Amer se figure être amoureux de Chabha sans pouvoir l'avouer et sans se soucier de la française dont il se désintéresse.

Il s'agit là d'une représentation problématique si importante que c'est sur elle que se perçoit la rupture de sens et sur elle que se cristallise la révolte, car nous sommes ici au terme d'une critique d'un tiraillement que recèle une stratégie textuelle intelligemment conçue et que mène, avec dextérité, une réflexion lucide et parfaitement dotée d'une compétence susceptible de soumettre à bon escient ce qui relève de la réalité amère et mal gérée à des jugements qui, tout en étant basés sur des données tapis dans les profondeurs, suscitent des interrogations.

Nous notons ici que la perspective d'un sens second qui se construit et se vérifie dans ce que le travail de l'analyse peut inférer de l'hypothèse et de l'interprétation, tente, dès lors, d'impliquer le centre d'orientation dont l'esprit se limite à filtrer une perception nette et paisiblement vigilante du rejet, du choc culturel ou, mieux encore, de l'acculturation imposée que l'on peut percevoir dans *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun à travers la jonction des deux relations que le personnage Amer entretient simultanément avec Marie la française et Chabha l'algérienne. Ceci dit, il s'agit là de ce qu'appelle Pierre Daco <<La volonté morale>> et <<La volonté rationnelle>> qu'il définit comme suit :

<<La volonté morale, c'est la volonté qui nous dirige vers le bien. Tout homme a le sentiment que suivre sa raison vaut mieux qu'obéir à ses penchants instinctifs. Or, l'homme le plus conscient du monde garde des penchants, des instincts, etc. Donc pour avoir une volonté morale parfaite... il faudrait être pur esprit. La Psychologie moderne a tendance

à ne considérer comme authentique que la volonté cherchant le bien et le mieux. >>¹²³

Cette définition soutient, en effet, l'aspect psychique de l'œuvre où s'inscrit la modalité des règles morales qui régissent les comportements et les décisions au gré de la conscience communautaire dont une certaine tendance exclut la liberté individualiste qui peut mener au disloquement des membres du groupe à savoir que l'humain peut parfois s'assujettir à ses désirs et ses tentations qui peuvent l'emporter sur la raison.

<<La volonté rationnelle est une qualité humaine consiste à prévoir les conséquences de certains actes. L'être humain sait, par exemple, que l'usage immodéré de l'alcool le fera souffrir dans un temps plus ou moins rapproché. Le sachant, il lui est possible de faire la comparaison entre sa santé actuelle et la maladie future. Bref, l'homme digne de ce nom est capable d'établir le bilan de ses actes, de les raisonner et les analyser. >>¹²⁴

Le penchant qu'a Amer pour chabha qui, contrairement à la Française, a les mêmes origines et le même sang, celui des Kabyles, traduit d'une manière consciente et formelle la mise en évidence de l'amour instinctif, inné et raisonnable à la fois qu'éprouve le Kabyle pour sa culture d'origine. Ce qui signifie nettement l'attachement viscéral et la volonté ou les volontés claires de promouvoir la culture du pays dans laquelle le sujet retrouve ses sources instinctives et apprend à vivre avec les siens en union harmonieuse et ce quel que soit le prix à payer. Cependant, cette culture est menacée par le triomphe de la culture de l'autre, l'intrus indésirable. Ceci dit, la voir complètement disparaître serait donc un choc émotionnel et une perte dévastatrice susceptible de remettre en cause la dignité de la population kabyle et de tout le peuple algérien voire mettre en péril toute son existence et tous ses principes.

¹²³ -Daco Pierre, *Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne*, Ed Verviers, Belgique, 1973. P408.

¹²⁴ -Ibid. P 407.

L'éclat de l'intelligence, lequel étant joint à la richesse sémantique, de *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun, peut faire qu'un sens de déchirement est directement suggéré par le comportement, les faits, les actes et les événements qui s'enchaînent les uns aux autres dans une logique cherchant, à priori à appréhender ce sens établi en filigrane pour pouvoir accéder à l'identification des différentes manifestations qui renforce et consolide relativement la compréhension du processus dont la mise en œuvre opère pour rendre, d'une certaine façon la visée envisagée par l'auteur, facile à atteindre.

Cette manière d'opérer nous offre un panorama effectué autour de l'image naturelle des ruraux qui se symbolise dans ce qui connote la terre, le sol et le terroir tout en supposant la valeur de la ruralité. Et c'est dans une intention accordée à la culture, qui se manifeste sous les effets de la terre, que nous argumentons comme suit :

<<Dans une portée plus romanesque, Rufin écrit à propos de certains enfants brésiliens : «Parfois, un enfant de cinq ou six ans, échappé des cuisines où sa serveuse de mère l'avait trainé, se joignait aux danseurs sur la piste. [...]. Il reproduisait d'instinct les pas les plus complexes en rythme et avec naturel, et révélait le lien profond de cette danse avec un peuple et une terre dont elle naît comme un végétal. [...]. Tout apprentissage est vanité pour qui ne s'enracine pas dans cet humus-là¹²⁵. >> (Rufin, 2005, P. 91). >>¹²⁶

Conclusion.

Les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, qui sont d'expression française, algériens ou français soient-ils et dans lesquels l'inscription de la culture est pertinente, ne sauraient, de ce fait, se réduire à manifester un vécu lié à

¹²⁵ -Dans un sol, substance colloïdale noirâtre résultant de la décomposition partielle, par les micro-organismes, de matière végétale et animale, Dictionnaire Larousse illustré 2012.

¹²⁶ -Roques Jean-Luc, *La terre comme objet de convoitise : Appropriation, Exploitation, Dégradation*, Ed. L'Harmattan, France, février, 200, P. 49.

un état d'esprit et à une simple prise de conscience mise en évidence par une histoire d'une déception amoureuse par exemple ou de vengeance et de haine qui relève du domaine de la littérature de distraction et de détente.

Et donc loin d'être perçus comme un simple outil linguistique ou comme un simple moyen de divertissement, ils constituent les lieux où se reflète indéniablement la réalité des ruraux. Ils se veulent doués d'une intelligence avisée dans la mesure où ils restituent, dans la cohérence sémantique de leurs récits, l'image parfaite des paysans. Ils mettent en évidence la mystification des productions et créations culturelles par lesquelles le rural demeure lié à sa propre terre et ses propres origines. Leur portée morale suscite une réminiscence qui nous projette dans un passé douloureusement signifiant où la présence de l'autre n'a causé et n'a laissé que ruine et désolation et où l'écho des ancêtres résonne sur un ton qui condamne la déculturation.

En effet, l'atmosphère nostalgique est la dominante, elle imprègne d'une manière intense les récits de notre corpus dont le point focal est le départ aléatoire qui, quelle qu'elle soit sa nature, éveille l'intérêt psychanalytique et psychologique pour satisfaire l'analyse des textes. C'est, en effet, dans le départ métaphorique et la séparation aussi brutale que douloureuse que se perçoit une énigme subversive supposée produire, sur le lecteur, un effet qui fonctionne comme un clin d'œil culturel.

C'est ce qui nous permet de dire que les romans de notre corpus gagnent en profondeur et en émotion et la vie quotidienne des habitants des différentes ethnies, au temps colonial et à la période post coloniale, est mise à nu dans une perspective visant à témoigner de la détermination d'une existence insolite et inégalée tout en dénonçant l'injustice de cet autre << l'étranger intrus >>.

La culture, définie sous ses multiples formes, est présente dans les récits de tous les temps, de tous les pays, de toutes les sociétés, elle se veut la dominante qui

constitue la partie prenante de l'histoire. Elle lui donne sens et vie dans la mesure où elle se veut un produit social lié à l'homme et à l'humanité et une mémoire qui se relate d'elle-même dans les faits et les actes.

Et si la culture marque un peuple, il n'en demeure pas moins que les représentations les plus privilégiées chez les auteurs des œuvres de notre corpus sont celles qui sont liées à la terre et dans lesquelles, les caractéristiques suggèrent des particularités culturelles qui distinguent de loin les ruraux de celles de l'intrus indésirable ou du citadin orgueilleux et vaniteux.

En effet la terre et la culture fonctionnent en symbiose sauf que la première s'admet dans l'idéologie du travail et de la subsistance et la deuxième se manifeste comme la vérité de ces peuples ruraux et tend à les promouvoir sans pour autant les laisser sombrer dans la négligence ou se meurtrir dans la néantisation. Un littéraire salut hors pair se perçoit nettement dans ce qui a été conçu dans l'intention de rendre un grand hommage aux efforts mentaux qui ont développé cette culture et aux peuples qui ont su dignement la préserver.

Une vérité que l'on peut, peut-être, appréhender au sens d'une quête identitaire ou d'une quête de soi dans la mesure où elle s'institue comme un critère pour justifier la distinction des peuples ruraux. D'autant plus, elle porte en elle une morale de valorisation notable qui tient non seulement à la ruralité dont ce soi doit être revêtu, mais aussi au fondement psychologique de l'historicité laudative qui se signifie dans le dandysme des anciens. La culture, si l'on peut dire, n'est autre chose qu'une espèce de mélodie qui fait résonner le mode de pensée avec un air susceptible de nommer le peuple et de l'affirmer. Elle se veut, dans le récit, la figure qui donne, en effet, la secousse à une intense veille d'esprit dans la mesure où elle exprime sensuellement, sous la tutelle morale, la signification particulière des ruraux et de la ruralité.

La culture est, en effet, une notion problématique qui porte autant sur le groupe ou la communauté que sur l'individu. Son acception est majoritaire dans bon nombre de représentations et surtout celles qui mettent en évidence le travail et la possession de la terre. Ceci dit, la présence de la culture, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, dresse un inventaire d'objets, de meubles, de recettes, de lieux, d'ustensiles, de constructions qui tout en insinuant la terre et sa prodigieuse conscience mandatent les écrivains et laissent entendre la référence identitaire de l'œuvre même. Dans ce sens, nous nous permettons de dire que le phénomène culturel dans le texte littéraire se présente comme un code faisant du roman un lieu de rencontres et d'échanges.

Une signifiante qui se contente du rustique et se borne à se peindre avec beaucoup de réalisme. A notre sens la culture est la mémoire qui doit son salut à la présence d'esprit qui n'a de cesse de la vénérer dans tous les moments de la vie avec un rigoureux cérémonial. Ce dernier se veut, pensons-nous, le témoin le plus approprié pour rendre hommage à l'instinct rural qui la couve affectueusement tout en se pliant à ses exigences sans pour le moins la contester.

Ainsi, dirons-nous, c'est sous la plume des auteurs de notre corpus que se signifie ce qui nous projette dans cette espèce de singulier monde dont la serviabilité a été pour beaucoup dans ce qui a considérablement appuyé l'argumentation des différentes hypothèses que l'on émise au sujet de l'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne.

Les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, sont dotés d'une morale de vérité consistante. C'est, en effet, dans l'écume des connaissances traditionnelles que l'âme des peuples ruraux réclame sa reconnaissance. Le meilleur moyen pour découvrir et connaître à fond les ruraux est de les aborder par leur culture qui nous offre un riche et révérencieux répertoire d'idées. Et de préciser, la culture est un patrimoine archéologique sans précédent voire un parrain qui nomme son peuple. Ce dernier, n'ayant de négation, ne saurait se tailler la part du lion que

dans le succès que l'on peut décerner solennellement aux romans champêtres notamment ceux de notre corpus.

De là, le meilleur et approprié moyen d'évaluer de façon indéniable la quintessence des œuvres de notre corpus est de faire entendre ces manifestations sociales où l'on voit la terre s'impliquer d'elle-même non comme illusion ou fiction, mais comme une réalité de base qui fonde ce qui signifie la matérialité axiomatisée et tranchante de la ruralité ; et lui donne un souffle positivement marquant. A cet égard, nous nous permettons de dire que cette néorurale pensée, qui nous a fait pénétrer la campagne sans pour autant y être réellement, nous donne à percevoir consciencieusement cette inscription comme une référence idéologique incontestable.

Troisième

Chapitre

*Les Tendances des
Vertus prophétiques de
la pensée mythique des
ruraux*

Préambule.

Au sens de l'investigation énigmatique qui tend à satisfaire un esprit superstitieux, l'existence significative des ruraux est constamment animée par des pratiques et activités que fétichisent le culte des croyances translucides et dans l'irrationalité desquelles se trouve abonnée la crédulité des paysans et paysannes. Cette dernière est renforcée par le dogme social dont le ton spécifique de la communauté se veut autoritairement exigeant dans la mesure où il assujettit précautionneusement tous les procédés aux caprices de ses propres principes.

Ceci dit, cette conception hallucinatoire, qui par un espoir chimérique suppose servir les doléances, apaiser les souffrances et assurer la sérénité, est soutenue comme évidemment indéniable et suscite l'entière fiabilité. De plus, elle n'a de cesse de duper hommes et femmes et ce bien qu'elle soit vaine sur le plan de l'efficacité. S'agit-il d'un délire ? Si l'on s'interroge ainsi, c'est parce que notre attention est attirée sur le fait qu'elle se caractérise, à notre sens, par l'étrangeté de ses effets virtuels qui n'arrivent jamais au bout des espérances de ceux qui la vénèrent, qui s'y abandonnent corps et âme et s'absorbent dans sa méditation ; et dont les offrandes pleuvent, de surcroît, sur l'ombre de ses traces invisibles ou plutôt sur la tombe des anciens qui l'ont mise en place et l'ont instituée comme la clé de tous les mystères et comme la vertu qui se manifeste au nom de son peuple. Alors, elle s'applique à gérer les destins comme une sagesse philosophique sans pour autant susciter ne serait-ce la moindre prise de conscience.

C'est peut-être une torpeur qui plonge le peuple rural dans un sommeil éveillé où l'on voit le rite actualiser, sur un rythme mythique, l'essence des significations susceptibles de permettre à l'âme humaine de s'enraciner dans l'esprit des ancêtres dont l'hommage l'affirme et lui octroie une identité qui, étant reçue comme un héritage sacralisé, ne saura la laisser se fondre dans le reniement ou la méconnaissance. Quant à la spiritualité c'est l'une des formes de manifestation les

plus fondées qui rationalisent les conduites et les comportements dans le récit. Elle suppose, en effet, un type de croyance d'ordre divin et incontestable ; et elle se veut, à notre sens, le seul actif impressionniste dans la mesure où elle nourrit intensément l'organe narratif de bon sens tout en impliquant l'âme et l'intention. Elle produit, aussi, un effet qui dispose le mental récepteur à se forger l'idée d'une morale qui soit quelque part justifiable. Ainsi, ayant été interpellée par cet aspect mythique et mystique à la fois des romans champêtres de notre corpus, sa mise en évidence s'est imposée avec des questions que l'on a formulés comme suit :

-Qu'est-ce que le mythe ?

-s'agit-il d'un phénomène insensé ?

-Quels sont les enjeux de cette inscription ?

-Dans quelle mesure peut-on le considérer comme une conviction crédule ?

-S'agit-il d'une confusion ?

-Pourquoi les gens y croient s'ils ignorent les causes ?

-En quoi consistent ses fonctions ?

-Qu'est-ce qui motive la pensée à s'y impliquer ?

-A quoi peut-il servir ?

-Quelle est sa relation avec les trois grandes émotions de la vie à savoir la peur, la spiritualité et la mort ?

-S'agit-il d'un héritage ancestral ?

-S'agit-il d'une puissance de la tourmente sociale qui assaillit l'individu angoissé et l'enveloppe au sein de son groupe face aux événements insoutenables ?

-Quel est le rôle de la terre dans cette construction mentale qui n'est autre chose qu'une pure invention ?

-Peut-on le considérer comme un ciment qui soude les membres du groupe, qui les rapproche et qui les maintient unis ?

1)Croyances, Convictions et Pratiques populaires.

C'est, en effet, sur la base de ces interrogations que nous avons pu aborder le thème du mythe et du rite dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus. Et c'est de là que l'on peut dire qu'il s'agit d'une dimension considérablement signifiante qu'il faut considérer attentivement en termes de pouvoir caractériel, c'est-à-dire qui affecte le caractère et en termes, aussi, d'influence qui enivre le psychique et le subordonne au crédit des réflexes mentaux à savoir qu'il devient complètement réceptif sans pour autant raisonner ou réfléchir. Ainsi :

<<l'activité volontaire, l'activité consciente, l'activité morale ne seraient qu'une somme de reflexes compliqués siégeant dans le cerveau. Par conséquent n'impliquant ni liberté, ni responsabilité...>>¹²⁷

A cette impression, les enjeux de la fiabilité de ces, disons, croyances, convictions et pratiques populaires, dans la mise en évidence, récusent l'impossible et c'est, en quelque sorte, ce qui procure la sérénité aux paysans et les dote d'une force à pouvoir surmonter toutes les difficultés et vivre heureux avec un espoir illusoire.

<<A la maison, il trouve un vieux cheikh en train d'écrire une amulette. Le père est assoupi. Le marabout réveille le malade pour l'interroger. Ramdane répond raisonnablement aux questions.

¹²⁷ -Daco Pierre, *Les Prodigieuses Victoires de la psychologie moderne*, Ed. Marabout, Paris, 1996, P. 118.

N'empêche que le taleb découvre un sens secret aux paroles. Il est manifeste, d'après lui, que les djenouns ont été dérangés pendant la nuit, à côté d'une source, près du séchoir et qu'ils entrés dans le corps parce qu'on n'a pas pris la précaution de les conjurer en prononçant la formule habituelle, quelque chose comme «Vade retro, satana». Donc tous les torts sont du côté du malade. Maintenant, pour les chasser, il faut tuer un bouc et encenser le bas-ventre du malade avec une feuille de laurier-rose écrite des deux côtés. Cette dernière opération sera répétée trois fois. Pour éviter les confusions, trois feuilles de laurier portent chacune, une, deux ou trois barres tracées par le taleb. >>¹²⁸

En effet, dans ce passage, le dessein donne lieu à un contraste pertinent qui s'offre à la critique dans la mesure où l'irrationalité fait ressortir la rationalité et la logique. Toujours est-il les enjeux du mythe dans cette représentation consistent en un type de croyance et en une présence incertaine et dont la perception demeure une énigme. Le cheikh conclue à un phénomène paranormal, nous ne pouvons savoir sur quelle base, et engage un rite pour réprimer soit disant l'hostilité démoniaque en tentant d'éradiquer le mal et ses causes sans pouvoir se l'expliquer ou justifier sa manière d'agir en fournissant des preuves tangibles et logiques.

C'est là une des pratiques à caractère mystérieux qui donnent à percevoir le mythe de la possession. Un mythe qui existe même de nos jours et dont la recrudescence est devenue insoutenable. Bref, cependant si l'on s'en tient à ces pratiques qui animent la scène sociale du monde rural, on constate une conscience liée à la terre qui est toujours évoquée voire impliquée et l'on ne peut s'en détacher dans la mesure où, en plus d'être une source de vie, c'est aussi une source de guérison, de solution, c'est dans son flanc que les ruraux puisent tous les moyens de recours à savoir les plantes. En un mot, c'est, donc, le mythe de la terre qui met en rapport de compatibilité et de convenance le rural avec son environnement terrien et c'est lui qui demeure dominant. De là, on conclut à un mythe du mythe.

¹²⁸ -Feraoun Mouloud, *Le Fis du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002. P. 112.

<<Dans tous les cas, l'homme pose une question devant le monde dans lequel il se trouve placé. Et une réponse se donne d'elle-même à lui, soit qu'elle se propose, soit qu'elle s'impose. Jolles voit dans ces mythes génésiques¹²⁹ la forme idéale du mythe, à tel point qu'il serait prêt à réduire le mythe au mythe à caractère étiologique¹³⁰. <<Quand l'univers se crée ainsi à l'homme par question et par réponse, une forme prend place, que nous appellerons mythe. >>>¹³¹

L'invocation de l'irréel traduit le patronage d'une âme impersonnelle voire surnaturelle en qui l'on croit aveuglement et qui agit secrètement et qui, de surcroît, évite de se faire percevoir par le tangible sous peine qu'elle perde toute sa crédibilité et sa fonction de faire rêver voire leurrer et duper se voue à l'échec. C'est, du moins, l'impression que le mythe donne dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus. Et même s'il rayonne avec un éclat terne, disons, opaque, il demeure une matière signifiante dans le récit et s'impose avec le salut de la portée morale dont est imprégné fortement le roman champêtre.

<<Moi ? Pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère. [...]. –Mais faire cuire cela, sans broche et sans landiers, ça deviendra du charbon ! –Non pas, dit la petite Marie ; je me charge de vous le faire cuire sous la cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez pas fait cuire entre deux pierres ? Ah ! C'est vrai ! J'oublie que vous n'avez pas été pasteur ! Voyons, plumez cette perdrix ! Pas si fort ! Vous lui arrachez la peau. >>¹³²

N'est-ce pas là un mythe qui met en scène une fillette légendaire tant qu'elle possède un savoir-faire et un pouvoir-faire et tant qu'elle sait, à son âge, se démener

¹²⁹ -Relatif à la reproduction, de genèse qui veut dire : processus de développement de quelque chose ; ensemble des faits qui ont recouru à la formation, à la création de quelque chose (Dictionnaire Larousse illustré 2012).

¹³⁰ -Etiologie : causes d'une maladie et étiologique est relatif à l'étiologie, en anthropologie se dit d'un récit qui vise à expliquer, par certains faits réels ou mythiques, les origines, la signification d'un phénomène naturel, d'un nom, d'une institution, etc.

¹³¹ -Brunel Pierre, *Mythologie : Théorie et parcours*, Ed. Presses universitaires de France, février, 1992, P. 19.

¹³² -Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie générale française, France, 1984, PP. 54-55.

avec le manque comme un être surhumain. L'intelligence aidant, elle put démystifier la nature, défier le froid, la faim, la brume en improvisant avec un génie authentiquement rustique et faire en sorte que Germain, le petit Pierre et elle-même puissent vaincre l'hostilité de tous les inconvénients, gérer la difficulté, surmonter tous les calvaires de cette péripétie aléatoire et sortir indemne d'une situation lamentable dans laquelle la nature les a mis.

Compte tenu de cette synthèse de l'originalité psychique, dans le roman champêtre tout est mythe dans la mesure où la pensée littéraire exalte un mode de vie d'un passé qui lui-même est devenu, pour nous, un mythe du fait qu'on ne peut l'appréhender que par les événements, les faits et les actions à savoir que ces derniers impliquent l'âme et l'esprit, et se considèrent par ce qui valorise les paysans. Une fois de plus un autre mythe se perçoit et s'impose, et c'est, donc, le mythe, disons, des paysans qui donne à penser positivement et avec une conscience réfléchie l'être humain et l'humanité ; et aussi louables qu'ils soient, leur triomphe mythologique est l'idéalité qui inspire le divin.

De là, on peut comprendre que si dieu a fait que ce dernier ne puisse dépendre que de la nature, c'est parce qu'il lui donne sens tout en la comprenant dans ses veines sans pour autant en faire partie. Mais elle est toujours insérée, en toute logique, dans sa manière de s'appliquer à satisfaire la caractérisation de son être rural. En fait, il la complète, il la prolonge et la signifie autant par ses sentiments que par sa pensée et, sans lui, elle n'aura d'utilité, elle ne saura ni servir ni se faire servir, elle sera, de toute évidence, un non-sens et s'ignora d'elle-même à savoir que sa souveraineté est saluée dans ce qu'il a d'essentiel.

<<Des appels de berger se perdaient sur les eaux. [...]. L'odeur des feux du soir se mêlait au parfum subtil de la menthe. Il s'arrêta. Il s'étonnait de cette réminiscence de deux vers latins, appris au collège, qui depuis un instant murmuraient en lui ce chant surgi de sa mémoire. Les mots étaient là et ils s'accordaient si bien au paysage qu'il se demandait si ce n'était pas le rythme incantatoire qui transfigurait ce

denier et le recréait à ses yeux. Il comprenait tout à coup. Elle s'offrait à lui cette poésie des champs, à sa mesure, si humaine si éternelle, qu'il avait suffi que la guerre le rappelât à plus de vie intérieure pour qu'elle reparût, inhérente à lui-même, enfouie au plus profond de son être. Que pouvait-il exister de plus simple et de plus déchirant que les fumées des fermes aux flancs d'une colline, que des ombres plus grandes dans le déclin du jour ? Il se sentait dépouillé et cependant plus riche. >>¹³³

Il s'agit, dans ce passage d'une relation qui, pensons-nous, ne peut être traduite que par un mythe, et donc, c'est le mythe de la relation d'attachement du paysan à son monde rural. Un monde où se perçoit une disposition, dirons-nous, à valider la noblesse de l'existence traditionnelle d'un rural. C'est dans la grandeur de la sympathie de sa conception philosophique que la pensée opère en optant pour ce mythe d'où s'engendre d'autres mythes tel le mythe de la nostalgie ou le mythe des champs dont la voix se veut inhérente à tout paysan et toute paysannes. Aussi simple et aussi banale qu'elle soit l'existence des paysans est accablée d'une documentation excessive de mythe.

Cependant à savoir que la vie des paysans est constamment animée par des pratiques où tout geste, toute formule, tout comportement, tout fait est une pure imitation et dans lesquelles, ces paysans se mettent à se nourrir exclusivement et avec foi totale des créations intuitives et irréfléchies mises en scène par des rituels incessamment répétés, on y découvre la personnalité latente et inconsciente des anciens. Cette dernière se réveille et se manifeste en prenant forme à travers celle des paysans.

Ceci dit, ces derniers la manifestent justement dans ces pratiques où ils sont incités à l'adopter comme une personnalité inconsciente et à se socialiser dans son contexte psychologique et psychanalytique pour ainsi dire lui donner un souffle de vie éternel. A notre sens, ces pratiques exaltent le moi imité des anciens que les paysans s'approprient et se manifestent à son image. De ce fait, à considérer ces pratiques d'un point de vue raisonnables, on ne peut que dire qu'ils renvoient à un

¹³³ -Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, mai, 2008, P. 63.

jeu d'enfants insignifiant doté d'un symbolisme emprunté à la propre culture des peuples ruraux et portant leur sens anthropologique. Mais, dans un sens, comme forme de mythe, elles se veulent l'incarnation majeure et ce, bien qu'elles retentissent avec l'écho de l'irrationalité. Et qu'est-ce que l'irrationalité ou l'irrationnel ?

<<...Les profondeurs mystiques de l'âme et les mouvements mystiques dans l'humanité et dans l'homme, l'inspiration, l'intuition, la vision prophétique et enfin les forces occultes ; d'une manière générale l'agitation inquiète, la fermentation universelle [...], tout cela, et autre chose encore, peut-être l'irrationnel [...], l'irrationnel paraît cautionner, partout où il se manifeste avec éclat, la collusion et souvent même la confusion de l'affectif et de l'intellectuel, au mépris de la ligne de partage établie par la raison. >>¹³⁴

Ce sont là, les idées des anciens qui par extension s'opposent à la sagesse et s'imposent en renfort pour défendre la magie du mental archaïque dont la création se caractérise par l'absurdité dans la mesure où il n'a de conscience pour se soucier de l'efficacité où de son affirmation logique et c'est ce qui consiste en un mysticisme. Ce dernier se manifeste dans les pratiques sociales qui, tout en étant teintées de folklorique, se veulent le procès mental engagé à satisfaire l'enchantement des données archaïques dont sont tributaires toutes les créations et les inventions à caractère ethnique et dénué de toute connaissance fondée empiriquement et décrétée par des théorèmes à savoir que c'est l'imagination informelle qui canalise le principe de la pensée en l'orientant à s'investir pleinement dans le monde parallèle où la conceptualisation de l'abstrait a été, disons-nous, engendrée à l'origine dans le psychique de l'être antique sous l'effet d'un bouleversement émotionnel ou psychologique ayant saisi l'homme en état de peur, d'affolement, d'inquiétude, de désespoir ou tout simplement d'excès de zèle typiquement rural. Et ceci s'argumente dans ce qui suit :

¹³⁴ -Bonardel Françoise, *L'irrationnel*, Ed. Delta : presses universitaires de France, Paris, 1996, P. 9.

<<Alors commença le chant des livrées sur un air solennel comme un chant de l'église. Les hommes du dehors dirent en basse taille à l'unissant : Ouvrez la porte, ouvrez, Marie ma mignonne, j'ons de beaux cadeaux à vous présenter. Hélas ! Ma mie laissez-nous entrer. A quoi les femmes répondirent de l'intérieur et d'un ton dolent : Mon père est en chagrin, ma mère en grand tristesse, Et moi je suis fille de trop grand merci¹³⁵. Pour ouvrir ma porte à cette heure ici. [...]. >>¹³⁶

Dans ce passage, il s'agit, en effet, d'un dessein qui met en scène un cérémonial consistant en un rite dont le culte des règles tend à valoriser la mariée qui doit se faire languir et faire preuve d'une certaine réserve à susciter le respect tant qu'elle témoigne de la sagesse et de la maturité d'une épouse qui se doit d'être honorablement éligible et que nulle opinion ne peut jaser de son rationnel esprit. Et si le marié doit, aussi, faire preuve d'abnégation et de tolérance c'est parce qu'il est censé protéger la famille qu'il va fonder et qu'il se doit de préserver dans l'amour et la fidélité.

Cependant, une portée morale considérable se perçoit dans la mesure où la mariée refuse tous les cadeaux quelle qu'elle soit leur valeur où leur prix et n'en choisit que celui dont la valeur n'équivaut ni à une richesse ni à un bien matériel, mais plutôt à ce qui le signifie en tant que père et mari intègre, dévoué, et disposé consciemment à servir les vertus essentielles pour n'être que le mari avec qui l'on s'enfuit, mais pas le mari que l'on fuit. Outre ce qui a été dit, ce culte tend, aussi, à réaffirmer les valeurs sociales. Et l'on perçoit, une fois de plus ce que l'on peut se permettre d'appeler le mythe du mariage des gens de la campagne.

Ceci dit, c'est un aspect de la vie des ruraux qui se veut manifestement d'ordre métaphysique, c'est-à-dire qu'il dépasse, de toute évidence, la dimension spatio-temporelle. Comme, il est notablement doté d'une conscience à susciter incessamment un nombre considérable d'interrogations sur tous les comportements

¹³⁵ -De trop grand merci : de trop grand prix.

¹³⁶ - Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie Générale Française, 1984, P. 129.

et toutes les conduites absurdes et irrationnels voire illogiques qu'adopte, inconsciemment, l'individu dans la joie comme dans la tristesse.

<<Le refus des matrones était irrévocable ; mais enfin les garçons se décidèrent à parler d'un bon mari à leur présenter, et elles répondirent en s'adressant à la mariée, en lui chantant avec les hommes : Ouvrez la porte, ouvrez, Mari, ma mignonne, C'est un beau mari qui vient vous chercher, Allons, ma mie, laissons-les entrer. Aussitôt le chanvreur tira la cheville de bois qui fermait la porte à l'intérieur : c'était encore à cette époque, la seule serrure connue dans la plupart des habitations de notre hameau. La bande du fiancé fit irruption dans la demeure de la fiancée, mais non sans combat ; car les garçons cantonnés dans la maison, même le vieux chanvreur et les vieilles commères se mirent en devoir de garder le foyer. Le porteur de la broche, soutenu par les siens, devait arriver à planter le rôti dans l'âtre. >>¹³⁷

Autrement dites des réactions que le rural manifeste pour affronter, disons, les pires ou les meilleurs moments de sa vie et dont il est incapable d'en fournir des explications convaincantes pour donner sens logique non à ce qu'il pratique, mais plutôt au fondement de sa débile conviction qui lui donne à croire que ces actes qui consistent en des jeux instrumentaux sont réellement chargés de significations. Ce sont, en effet, des actes que les paysans accomplissent sans en connaître le sens ni l'origine. De ce fait un repère ethnique est construit sur des bases spatio-temporelles et peut être conceptuel. C'est pourquoi, nous nous permettons de dire que dans un sens, ces pratiques ne peuvent avoir comme explication que l'historique et elles semblent relever, aussi, du bon sens et de la logique supposés dans les expériences individuelles et collectives.

Ainsi, il semble évident de dire qu'elles constituent une très ancienne part de l'héritage humain des peuples ruraux d'où naît comme un automatisme psychique qui s'y abandonne sans toutefois les réfuter ou s'en éloigner. De plus, ce sont des pratiques qui ont divers présages. Dans ce cas, est-ce que on peut parler d'une

¹³⁷ -Ibid., PP. 130-131.

absurdité dans la mesure où parfois ces actes par un miracle quelconque puissent magiquement résoudre les problèmes ou transformer le malheur en bonheur. Cela nous fait percevoir une naïveté proprement terrienne.

Il s'agit donc d'une activité mentale et appropriée dont le mode opératoire repose probablement, sur un dynamisme de représentations consistant à orienter l'individu conformément à son ignorance en lui servant de guide dans son milieu social et territorial, et que Pierre Marchais appelle le troisième niveau de pensée :

*<<La poursuite des processus dynamiques et de réflexivité englobe les données préalables [...]. Elle souligne les transitions individuelles et collectives, et aboutit par abstraction à une métaconnaissance purement opératoire [...]. Ainsi l'homme accède-t-il à un troisième niveau de pensée qui le subsume. Celui-ci lui ouvre les portes de l'imaginaire créatif avec des représentations métaphoriques, des formulations qualitatives et quantitatives de l'activité psychique, des modes d'expression variés instinctivo-affectifs (expériences intuitives exceptionnelles), intellectuel (découvertes scientifiques), esthétiques (créations artistiques, voire techniques), et éthiques (pierre angulaire des croyances et des religions). Finalement, ce troisième niveau de pensée joue un rôle unificateur et régulier dans une perspective holistique de l'univers physique, biologique et psychique, qui le met en résonance avec l'univers auquel il appartient.
>>¹³⁸*

Ceci dit, en situation de désespoir et de détresse, l'être humain tente de se réfugier, pour se ressourcer, dans des croyances légendaires imposées comme une grâce et un motif de base dans la réglementation constitutionnelle consistant à fixer l'établissement d'un ordre psychique et psychologique qui serait imputable à des forces invincibles d'origine et de nature inconnues et qui dispose mentalement les individus à apprivoiser l'insaisissable et à manifester, par conviction et sans se poser des questions, une satisfaction susceptible d'apaiser autant leurs peines que leurs souffrances voire transformer le cours des choses en résolvant leurs problèmes, du moins, c'est ce qu'ils croient d'où le mot croyance.

¹³⁸ -Marchais Pierre, *L'activité psychique, De la psychiatrie à une théorie de la connaissance*, Ed. L'Harmattan, Paris, France, 2003, PP 195-196.

Ainsi, nous nous trouvons entièrement dans l'orbite de la dimension de l'inconnu et l'incertain qui relève de la fiction et de l'irrationnel, mais que l'on a instauré, pensons-nous, comme une partie sacralisée de la réalité. Et par conséquent la valeur du mythe social ou des mythes sociaux que l'on a fondés sur cette conceptualisation fortunée et que concrétisent les différents rites se juge bien entendu en fonction du degré de croyance des paysans en leur vérité.

<<Je ne parle pas des intestins de hérisson grillés que chabha mangea sept matins dans du miel ; ni des crêpes préparées par une étrangère et arrosées de lait de chienne ; ni même de cette herbe des fous que pourtant peu de gens peuvent distinguer. Toutes ces choses, je les ai procurées à chabha sans difficultés. Mais tout de même, cela ne se ramasse pas sur les chemins. >>¹³⁹

Oui ! En effet, toutes ces choses rien que pour pouvoir enfanter et avoir un héritier. Toute ces choses pensées comme <<un remède infailible>>¹⁴⁰, trainent, cependant, les crédules sur des traces opaques qui ne peuvent illustrer la validité de la thèse de la véracité raisonnable et les embusquent dans l'aventure du miracle inattendu.

D'après ce qui a précédé et d'après ce que nous avons pu constater en analysant cet aspect dans les romans de notre corpus où l'on perçoit une irrationalité totale , nous notons qu'il s'agit, en effet, du mythe qui constitue le fondement de notre culture et qui, après avoir saisi l'importance de sa révérence dans la représentation, fera l'objet de notre analyse dans cette partie de notre recherche, où l'on commence d'abord par s'interroger sur cette manifestation mystérieusement intrigante et considérablement phénoménale qui s'inscrit avec pertinence dans les romans de notre corpus et dont l'impact est fort intéressant, en effet, elle constitue un attrait indéniable, car elle fascine en influençant les écrivains et elle subjugué les

¹³⁹ -Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed.Talantikit, Bejaïa, Algérie, 2002. P. 158.

¹⁴⁰ -Ibid. P. 159.

lecteurs en les impliquant dans un monde qui, tout en favorisant l'éloignement par rapport à la réalité et la rupture totale avec la logique, les isole et les endoctrine autant qu'elle endoctrine avec ferveur les personnages tout en ancrant, de manière similaire, les récits dans, ce que nous nous permettons d'appeler, un réel-fictif.

<<La logique est l'art de bien conduire sa raison dans la connaissance des choses pour s'en instruire soi-même que pour instruire les autres. >>¹⁴¹

2) Mythe de spiritualité et d'instinct.

Nous pensons, de ce fait et suite à ce qui a été dit dans ce qui a précédé, que dans une certaine mesure, il est une culture autre que celle qui consiste en coutumes et traditions. C'est-à-dire, une culture de convictions, de croyances ou des différentes manières psychologiques d'admettre les interprétations que les ancêtres ont attribuées au monde dans lequel, nous vivons, ainsi qu'à toutes les manifestations dans lesquelles, les différentes vérités se revendiquent comme une quête même mandatant le paysan à délirer étant dans un état de perdition où l'anxiété triomphe de la raison.

<<Slimane comprenait. [...]. Puisque les rêves ne voulaient pas être précis, décida de consulter un derviche. [...], son-beau-père essaya de l'en dissuader. Mais il n'y eut rien à faire. Il fallut partir. Un matin, ils se rendirent au cimetière pour se conformer à l'usage. Slimane tourna quatorze fois autour du tombeau d'Ali avec un œuf dans sa main ; il s'adressa à son oncle, à haute voix, lui donna rendez-vous chez le derviche et ils s'en allèrent. [...]. Ramdane dut se traîner, tout vieux qu'il était, derrière Slimane parce qu'il voulait connaître l'oracle et, au besoin, l'interpréter de la bonne façon pour éviter tout tracas. [...] et arrivèrent au village de si Mahfoud. >>¹⁴²

¹⁴¹ -A .Arnauld et P. Nicolle, *Logique de port-royal*, 1662. In *Irrationnel, Que sais-je ?* FrançoiseBonardel, Ed. Delta, 1996, P41.

¹⁴² - Mouloud Feraoun, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Bejaïa, Algérie, 2002, PP. 74-75.

Mythe et spiritualité se mêlent dans un ilot de verdure et donne l'impression de s'inspirer de la nature autant dans le réel que dans la fiction. Cependant, quand des hallucinations perverses se mettent à persécuter, en permanence et sans aucune indulgence comme un démon nocturne, le pauvre Slimane, son état psychique se déséquilibre et ne trouve de solution que d'aller chez le derviche. La scène en soit est illusoire dans la mesure où le personnage croit que le derviche puisse le guérir en contemplant un œuf. C'est justement sous l'influence des croyances que naît un certain instinct qui se manifeste au gré de l'impression.

<<Un village pittoresque juché en haut d'un énorme rocher sur lequel s'agrippe, comme par miracle un prodigieux amas de raquettes de cactus, [...], un tout petit village habité uniquement par des marabouts, homme de religion et de baraka qui se trouvent bien à leur place dans ce paysage immuable de rocaille grise et de verdure maladive. C'est là que ce font les allumettes de toutes sortes, les exorcismes, les invocations aux morts. C'est dans la petite mosquée sise en plein cimetière, juste à l'entrée du village, que les malades et les infirmes viennent se rouler sur des nattes pour implorer la guérison ; [...].>>¹⁴³

Dans la mesure où Slimane est convaincu que le derviche peut le guérir et le soulager de ses peines, toute la matérialité de cette conviction doit son irréfutable crédibilité à l'importance que revêt le monde parallèle dans la vie des paysans. De ce fait, ce que l'on peut dire concernant ces pratiques et ces convictions, c'est qu'il s'agit d'une création, aussi bien l'une comme l'autre, purement mentale dont le fondement est mythique et le motif est aussi mythique et si elle occupe une place importante dans la vie des peuples ruraux ou, disons, des terriens, c'est parce que bien qu'elle soit vêtue de la naïveté, elle se considère par une réminiscence machinale dont le caractère est d'ordre nostalgique.

¹⁴³ -Ibid., PP. 75-76.

Ainsi, nous nous permettons de l'admettre comme un mémorial consistant et chargé de documentations relatives à la philosophie historique où l'on consigne ce qui est digne de représenter un peuple et de le remémorer en soi comme un mythe. Ceci dit, et dans une certaine mesure la société rurale est un dôme herméneutique qui recouvre un certain fond mystérieusement secret dans la mesure où il ne serait autre chose qu'une réalité mythifiée et absurde.

Il s'agit, donc, d'une solennité qui met en évidence la particulière importance de l'un des multiples aspects de la ruralité. Là est l'originalité de cette œuvre dans laquelle, les représentations relèvent du mysticisme et donnent l'illusion d'un caractère vraisemblable. Cette dernière propose ce qui se perçoit, pensons-nous, comme un recours à un symbole pour mieux faire saisir l'idée morale du récit. Ceci soutient que les tendances de la pensée mythique des ruraux se veulent le maître absolu de l'âme terrienne qui dans l'ombre de l'ignorance se donne un trompeur lustre. Ce dernier ne peut être donc établi que sur des principes caractérisant la manière de vivre. Ainsi, nous tenons personnellement pour meilleur manière la mise en évidence des pratiques mystiques qui se conçoivent en vertu d'un mythe dit de la ruralité dont le principe consiste à professer ce qui mêle culture et religion dans des improvisations fortuites.

<< Les lèvres du marabout remuaient très vite ; ses yeux plongeaient dans l'œuf comme pour y contempler quelque fascinant spectacle ; les grains du chapelet se précipitaient l'un derrière l'autre sous les doigts effilés qui le tenaient. Une présence insolite semblait se glisser parmi eux, les effleuraient doucement comme un frôlement d'aile silencieux. Ils étaient prêts à croire au miracle. >>¹⁴⁴

Un mythe dont le sens se veut, en effet, connotatif et dont les ressources sont de tous ordres faisant de lui une puissance d'endurance. Du coup, à savoir qu'il

¹⁴⁴ -Ibid., P. 77.

s'agit d'un donné inconscient voire insaisissable et dénué de clarté, nous avons jugé nécessaire et obligatoire de faire une prospection minutieuse de la réalité psychique des ruraux et du degré d'influence qu'ont les multiples conceptions originelles de la terre et du sol sur cette réalité qui n'est pas à négliger.

<<Au pays, jadis, un roi aimait à se divertir, à s'entourer de chanteurs à la verve tonique. Il vieillissait et cherchait sa force vitale dans la voix et l'exaltation de cette jeunesse parcourant les grands chemins à l'aventure. Le roi, sans ouvrir les yeux, cherchait, par un grand effort de concentration, à devenir l'autre. Depuis des années, il s'adonnait à cet exercice de fusion et réussissait ainsi à devenir l'autre, tant et si bien qu'il finit par abdiquer. Un beau jour, il jeta sa couronne aux pieds de ses vassaux. Il s'affubla de haillons et flûte à la main, il s'en fut par les chemins, chanter. Je suis venu tête folle/Le regard éperdu/Et je ne sais quoi dire/Et je ne sais quoi aimer/Mon rêve est très lourd à porter/Viens mon amie, mon âme,/Et trempe tes lèvres/Qu'elles effleurent mes roses/Et tout sera bien/Je m'en irai tête folle/Par d'autres chemins, léger/J'accrocherai mon cœur à l'étoile filante/Et quel enfant malade/Ne me sourirait pas ?/Nous dormirons, ma vie/Dans d'autres matins/ De roses et d'orchidées/Je couvrirai ton sein/Et l'enfant qui naîtra/Te le racontera. >>¹⁴⁵

Ce passage est fortement marqué par une connotation considérablement importante dans la mesure où elle met en évidence le mythe de l'identité et de la racine à savoir que l'être rural ne peut devenir l'autre et ne peut se substituer à l'autre. La tentative serait une manœuvre à haut risque qui fort certain peut conduire à une totale perte susceptible de se solder par la perte de la raison soit la folie.

Ceci peut être considéré comme un délire mental qui incite l'individu à s'abandonner à certains rêves sans pour autant pouvoir les réaliser. Ceci donne à appréhender le mythe dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus comme une institution moraliste originelle.

Nous concluons, de ce fait, à un instrument suffisamment illustré et considérablement doté de significations pour pouvoir nous permettre de saisir en

¹⁴⁵ -Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, PP. 77-78.

profondeur tous les mécanismes de la fonctionnalité psychique des ruraux dans son dynamisme social.

A notre sens, le mythe est, aussi, la manifestation de l'inconscient légitimiste qui s'institue par les expériences et se matérialise dans les rites. Mais le mythe demeure le matériel à effet dans la caractérisation des peuples et la détermination de leur identité. Et toute culture étant assaisonnée de mythes et de rites est la référence idéologique dans la mesure où elle s'évalue en fonction des réserves considérables d'œuvres qui ne se veulent ni sans importance ni dérisoires tant que l'éclat des traces des anciens et des origines rayonne à savoir que l'imagination crée avec la tendance d'engendrer la culture.

Cette dernière dispose les peuples à acquérir un savoir quel qu'il soit et à revêtir des apparences ne les faisant admettre comme modèle typique que par rapport à leurs origines dont les traces tatouent autant les agissements que la conscience qui les régit. En effet, ces dernières, soit les origines, n'ont de cesse de se refléter comme caractéristique criarde dans la mesure où elles s'instituent de manière durable dans l'esprit du peuple et dans la mesure où elles s'inscrivent avec force comme étant la charpente de l'identification et de l'enracinement dans l'organe social et dans la mesure où la notion d'une conviction absolue s'impose en sous-entendant un engagement culturel réfléchi et suppose d'une part que l'individu fasse abstraction de l'aspect réaliste de la vie, c'est-à-dire tout ce qui est pris dans toutes ses acceptions comme étant sensé, normal, sobre, lucide, signifiant et significatif, mais qui ne peut ni guérir ni résoudre les problèmes ni même en donner l'impression; ou comme étant concrètement conditionné par la nature et ses manifestations traduites dans la réalité comme des réactions mythiques.

Autrement dit, tout ce qui est fondé sur des raisonnements illogiques et intellectuels suscité par l'instinct et par lesquels l'homme peut agir machinalement, relativiser, déduire, percevoir, comprendre, interpréter et juger selon des principes et une intelligence qui seraient soutenus par des arguments que l'on peut justifier et

vérifier d'où la confirmation ou l'infirmité ; et d'autre part, elle suppose qu'il soit crédule à tel point que ça devient inévitablement une obsession aveuglante qui dépouille la crédulité de toute sagesse en monopolisant le centre d'intérêt humain ; et qui ministre la vie de l'être en orientant sa destinée.

A notre sens, à travers cette réflexion, l'instinct, qui se définit comme :

<<Une impulsion souvent irraisonnée qui détermine l'homme dans ses actes et son comportement>>¹⁴⁶.

Constitue l'élément de base de cette construction mentale erronée et illusoire dont dépend la manifestation mythique. Cependant, selon Henri Piéron, l'instinct se définit comme suit :

<<L'instinct peut servir à désigner une catégorie d'actes plus ou moins complexes, représentant plutôt en général une participation de l'ensemble de l'organisme, réalisés d'emblée avec une perfection suffisante et la plupart du temps sans progrès ultérieur, doués d'une plasticité relative entre des limites assez étroites, plus ou moins influencés par les circonstances du moment, mais relevant d'un mécanisme congénital et qui n'est point acquis par l'expérience individuelle.>>¹⁴⁷

Le mythe est, de ce fait, un phénomène qui parvient à s'imposer comme une persuasion légitime. Il est très présent, en effet, dans les romans de notre corpus où le lecteur se trouve face à une représentation ambiguë qui revêt par exemple l'amertume de l'humiliation et se veut le reflet d'une vie dans laquelle, quand il arrive que l'un des membres du groupe se voit parfois exposé aux spéculations des membres de sa famille ou de celle des voisins qui ne s'empêchent de jaser des sorts des autres en les intimidant, tente, dans un souci de ne pas se laisser abuser,

¹⁴⁶ -Le dictionnaire, Le Petit Larousse.

¹⁴⁷ -Piéron Henri, *De l'actinie à l'homme*, Presses universitaires de France, Paris, 1959, vol. II. P 90.

discréditer, mépriser ou humilier, l'impossible pour se faire valoir et pouvoir s'octroyer les mêmes droits que les autres ou être considéré avec respect au même titre que les autres sans toutefois se sentir inférieur et culpabiliser .

Mouloud Feraoun décrit ingénieusement, dans *La Terre et le Sang*, ce qui peut se percevoir comme mythe de valorisation, d'être un soi distinctif ou comme mythe de fidélité à sa propre culture. Un mythe inscrit dans le roman pour mettre en exergue une forme d'un conscient rite qui ne consiste pas en une pratique, mais qui consiste plutôt en un type de méditation traduisant la conscience du peuple rural. Une conscience qui reste liée à celle de la terre.

<<C'était la tenue de l'époque, le costume des paysannes qui trimaient avec leur homme, se moquaient de l'élégance et du froid, vraies répliques des fellahs à djellabah de laine et à large ceinturons de cuir. [...]. Kaci était vieux, lui aussi, mais solide, tenant droit sa forte carrure et regardant dans les yeux ce fils qu'il poussait sans sourciller vers l'aventure et l'inconnu. Le ton de sa voix restait calme. Il voulait que son fils partît en homme. -Va, mon fils. Rejoins tes amis. Ma bénédiction t'accompagne. Je n'ai jamais fait de mal. Les saints du pays ne t'abonderont pas. >>¹⁴⁸

Dans ce passage, on perçoit la naïveté du père Kaci qui croit en un pouvoir qui peut protéger son fils dans un pays se situant de l'autre côté de la méditerranée, alors que les saints dont ils sont dotés reposent éternellement dans leurs tombes.

Ainsi, nous pensons qu'il s'agit d'une construction mentale hypothétique qui a d'abord pris forme dans le psychique de l'être en le subordonnant à une part d'héritage ancestrale consistant en des tendances psychologiques instituées dans le but de régir le mode de penser ainsi que les comportements ou, disons, les réactions superstitieuses au travers desquelles se manifeste une conscience spécifique

¹⁴⁸ -Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Bejaïa, Algérie, 2002, P. 42.

consistant à gérer ce qui advient dans la vie quotidienne de l'être et qui de toute évidence tend à relativiser ces comportements à la détermination du peuple.

Nous soulignons de ce fait que le mythe s'est toujours imposé en se manifestant comme étant une connaissance qui se nourrit des impressions mystiques et qui, parfois, intervient dans les traditions comme un moyen sacré pour triompher des obstacles et des événements funestes, pour éloigner un mal, pour annihiler un sortilège nuisible, pour affaiblir un mauvais sort par exemple ou pour présager la providence du bien en espérant que, par le rituel, tout souhait se réalisera et tous les désagréments contraignants disparaîtront en emportant la malchance ainsi que tous les maux des effets maléfaisants qui peuvent affecter douloureusement les individus épouvantés ou les plonger carrément dans de profonds abîmes.

De façon significative, nous soulignons que la préoccupation fondamentale de notre réflexion, dans ce chapitre, concernerait, de ce fait, ce qui peut se définir comme une particularité territoriale qui soit propre à l'homme rural en situation dans le monde naturel, et qui puisse mettre en évidence la vigueur de la perception illogique des différents phénomènes que lui inculquent et que lui transmettent les membres de sa communauté et les membres de sa famille à savoir père, mère, oncle, tante, grand-mère ou grand-père sans toutefois pouvoir se l'expliquer. Il s'agit donc d'un dynamisme qui consiste en une conscience collective et active permettant l'intégration permanente dans une structure cohérente où l'esprit incorpore des idées qui lui assurent la continuité dans son environnement. De ce fait, analyser ce phénomène n'est pas de peu d'importance.

En effet, l'homme est un être pensant mais face à des difficultés qu'il estime impossible de résoudre et qui le tétanisent, il bloque et il ne s'empêche de chercher les solutions dans l'abstrait et l'inexplicable qui relèvent du domaine des connaissances non scientifiques qui seraient assujetties à une ou des expériences que l'on a vécues. A ce propos, Peter Berger et Thomas Luckmann soulignent in *La Construction sociale de la réalité* :

<<A l'intérieur de ce cadre délibérément (et inévitablement) modeste, Scheler a analysé de manière très détaillée la façon dont la société régleme la connaissance humaine. Il a souligné que la connaissance humaine est donnée en société comme un a priori de l'expérience individuelle, fournissant à cette dernière son ordre de signification. Cet ordre, bien qu'il soit relatif à une situation socio-historique particulière, apparaît à l'individu comme un moyen naturel de regarder le monde. Scheler a appelé cela la <<Vision du monde relative-naturelle>> (relativnatürliche Weltanschauung) d'une société, un concept qui peut encore être considéré comme central pour la sociologie de la connaissance. >>

Dans le Petit Larousse, le mythe est défini comme un récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions remarquables où s'expriment, sous le couvert de la légende, les principes et les valeurs de telle ou telle société, et où transparaît la structure de l'esprit humain. Il est défini aussi, comme une construction de l'esprit qui ne repose pas sur un fond de réalité ou une utopie, c'est-à-dire une société idéale, mais imaginaire, telle que la conçoit et décrit un auteur donné et qui existe dans un lieu clos, telle une cité ou une île, par exemple l'amour éternel est un mythe. Il est aussi défini comme une représentation symbolique qui influence la vie sociale, nous citons à titre d'exemple, le mythe du progrès, le mythe du sang, le mythe de la sève, le mythe des souffrances qui tourmentent une vieille paysanne vivant seule, démunie et fatiguée.

<<Un matin d'hiver glacial, elle ne put tenir ; elle entra chez ses voisines et demanda quelques braises pour allumer son foyer. C'était un prétexte. Ses yeux larmoyants et sans cils virent la maîtresse de maison jeter un foulard sur le grand plat plein de beignet. Puis la femme se leva précipitamment pour venir au-devant de Kamouma. Le ton gêné dont elle rendit le bonjour ainsi que l'odeur d'huile chaude qui prenait à la gorge dévoilèrent clairement ce que le foulard cachait. La vieille, honteuse, battit en retraite. Elle revint grelotter chez elle et laissa choir

près du kanoun vide son morceau de plat qui lui servait de pelle à braise.
>>¹⁴⁹

En effet, l'inscription du mythe dans les romans de notre corpus, se fixe pour objet la quête allégorique des racines pour ainsi dire idéaliser la communauté rurale censée rester traditionnellement fidèle aux représentations qui symbolisent ce qu'a décrété relativement aux sociétés archaïques, le fond de la pensée ancestrale dans son univers mental.

N'étant pas considéré comme un épiphénomène, le mythe est estimé un héritage patrimonial mystérieux et énigmatique et est légué et transmis d'une génération à une autre.

En nous basant sur les différentes définitions que l'on a attribuées au mythe et en puisant dans les différentes théories que l'on a fondées pour étudier ce phénomène notable, nous nous permettons de dire que le mythe est une persuasion conçue par un psychique collectif et un imaginaire délirant dans lequel la construction mentale est extravagante et est influencée par la vision du monde qui diffère d'un être à un autre, d'un lieu à un autre et d'une époque à une autre.

Dans cette perspective, la représentation à caractère mystique exige la souveraineté du mythe comme un pacte d'adhésion sociale et collective qui subordonne l'individu à un commandement émanant non de dieu, mais, selon nous et dans un certain sens, de la superstition qui est prescrite et sacralisée par l'imaginaire collectif et est définie, dans le petit Larousse, comme étant :

<<une croyance, mêlée de crainte, à divers présages tirés d'évènements fortuits (salière renversée, nombre 13, etc.) ou forme élémentaire et particulière du sentiment religieux, qui prête un caractère sacré à certaines pratiques, obligations, etc. >>

¹⁴⁹ -Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Bejaïa, Algérie, 2002, P. 23.

Ceci dit, l'individu en tant que membre de sa société agit toujours en référence à ce que lui transmet conformément la vertu institutionnelle de la communauté dont il fait partie, qui est partie prenante de son monde et où l'action est pleinement liée à la satisfaction de l'âme. Ce qui nous amène à dire que la pensée est dominée par un mouvement ou plutôt un courant d'idées qui la cerne et l'inspire au point de lui octroyer le pouvoir imaginaire de matérialiser, sans réserve, l'abstrait au travers les récits ou les rites et de modifier la prise de conscience des états des choses d'où la perception exceptionnelle qui suffit à nourrir une âme conçue comme un principe et un sens moral fulgurant, pensons-nous, qui anime la vie de groupe ou la vie sociale.

Ainsi, se savoir identique aux autres membres par l'accomplissement de certaines actions, l'individu se sent accepté et acquiert la sérénité de l'âme qui lui procure d'une certaine manière un esprit disponible à l'adaptation aux multiples représentations qui se traduisent par le mythe et le rite. A ce propos, Bergson souligne :

<<Chacun de nous appartient à la société autant qu'à lui-même. >>¹⁵⁰

Ce que l'on peut dire, de ce fait, c'est que chaque groupe possède une propre manière de concevoir, de sentir, de percevoir et d'interpréter qui particularise le portrait morale et psychologique de chaque être considéré dans son ensemble comme un sujet social. Un tel constat justifie, donc, l'utilité psychologique de l'histoire racontée dans le récit. Au sens philosophique, le mythe nourrit l'espoir en défiant les sorts ; il est cette incertitude figée et contradictoire où se rejoignent les différentes formes de la représentation et ce depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours.

En effet, Ulysse (un personnage mort et vivant à la fois) affronte, dans son périple, les dieux et les déesses les plus imbattables et les plus invincibles, se démène

¹⁵⁰ -Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, PUF, édition du Centenaire, Paris, 1970, P 986.

avec les furies les plus impétueuses, les plus violentes et les plus catastrophiques de la nature quand elle se montre hostile, frôle la mort, subit toutes les atrocités des êtres maléfiques, mais s'en sort toujours vivant, indemne et vainqueur, et après tant d'année d'absence, alors qu'on le croyait mort rentre chez lui sain et sauf et retrouve les siens. Pour consolider ce qui a précédé, nous argumentons par une citation de Mircea Eliade :

<<L'homme des sociétés primitives s'est efforcé de vaincre la mort en la transformant en rite de passage. >>¹⁵¹

A notre sens, le mythe est le mystère, le miracle, le mirage, le doute, les impressions que nous donnent les représentations mentales, les retrouvailles impossibles, les retours inattendus, les imprévus qui changent radicalement la vie de l'être, la personnification de la terre, des montagnes, des plantes, des bois. Nous pensons, dès lors, que cette personnification constitue un élément mythique signifiant et crée dans le texte un effet d'étrangeté. Selon Pierre Brunel :

<<La présence d'un élément mythique dans un texte sera considérée comme essentiellement signifiant. >>¹⁵²

En partant du fait que le mythe se perçoit dans la rupture de sens comme une connotation qui tend à donner vie et conscience à la nature, nous citons à titre d'exemple la dense brume de *La Mare au diable* qui égare le soir les voyageurs semble mener le cours des évènements vers une fin heureuse en changeant les sorts, et quand Germain et la petite Marie y ont passé la nuit la chance à nouveau sourit à petit Pierre qui vient de retrouver une mère attentionnée après en avoir perdu une.

Conclusion.

Le mythe qui nourrit intensément les romans champêtres notamment ceux de notre corpus est l'élément dont l'efficacité répond indéniablement aux besoins de satisfaire la problématique de notre recherche. De ce fait, nous l'appréhendons à titre

¹⁵¹ -Eliade Mircea, *Le Sacré et Le Profane*, Ed. Gallimard, France, 1965, P 167.

¹⁵² -Brunel Pierre, *Mythocritique, Théorie et parcours*, édition Presses Universitaires de France, Paris, février, 1992, P 82.

personnel comme un objet de considération des peuples ruraux qui les détermine en prenant compte des origines. C'est, en effet, un élément qui ne saurait se manifester dans le récit sans nous projeter dans l'aspect psychologique de la ruralité et de la culture dont les traditions et les coutumes animent intensément sa scène sociale.

En définitif, leurs multiples croyances dont la religion, les mythes et les rites, supposent, en effet, un engagement de crédulité incontestable dans la mesure où ils sont saisis comme nécessités et conditions efficaces de la structuration de leur existence et de leur propre manière de manifester un être singulier.

De surcroît, ils leur fournissent un solide point d'appui sur la base duquel se construit et se développe la personnalité d'un être dit social vivant dans un groupe autrement dit une collectivité unie dans laquelle les humains se partagent le tout et à laquelle ils se rattachent.

Conclusion de la première partie.

Ainsi, la pensée culturelle des ruraux est dotée d'une conscience qui se veut à la fois juge et partie pour promouvoir le devoir de restituer le traditionnel, de manifester l'authentique, d'orienter l'éthique et d'imposer le rustre comme tel. La sphère culturelle est donc le point d'appui le plus approprié, qui implique autant la ruralité que les pratiques sociales, et sur lequel l'on peut le mieux fonder une idée des paysans suivant leur appartenance à une terre et à leur contexte rural où leurs actions se déploient et où ils ont tendance à se produire et s'accomplir à l'image de leurs mœurs, de leur pensée, de leur vie de ruraux et de tout ce qui peut répondre aux besoins de l'acceptation dans un groupe cerné par la conscience de l'élevage et de l'agriculture. Le rural se doit, donc, d'avoir toujours et par un privilège unique la tendance à adopter le mental qu'exigent les opinions fermes de sa communauté et dont il se doit, aussi, d'être le partisan fidèle.

A notre sens, si l'on peut considérer la culture comme une obligation sacrée et nécessaire, c'est parce que, depuis l'antiquité, elle n'a cessé de conquérir l'empire de la création et de la représentation dans tous les domaines : poétique, artistique, vestimentaire, culinaire ou autre soit-il. Comme, elle n'a cessé de caractériser les peuples en donnant à chacun une allure proprement déterminative.

Alors, la culture est la manifestation mentale d'un esprit qui a sa propre vision du monde. La culture symbolise, en effet, le peuple. Elle se fonde sur des convictions idéologiques et se nourrit des différents mythes. Elle demeure, de ce fait, le principal outil argumentatif. De là, ruralité, cohérence ethnique et manifestations sociales sont des notions qui renforcent la promotion au mérite d'un peuple. Elles sont ce qui donne sens à sa prodigieuse conscience. La culture se manifeste jusque dans les veines des ruraux et colore leur sang de sa particularité significative.

Ainsi, dirons-nous, la sacralisation de la ruralité dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus constitue ce qui soutient le fond autant

psychologique et philosophique que moral de l'inscription de la terre dont dépend la mise en évidence de tous les aspects ethniques et de tout ce qui s'y rapporte. Si l'on accorde tant d'importance à la ruralité c'est parce que le rural est un terrien invétéré.

Elle se veut également, pensons-nous, le vecteur salubre de toute investigation d'ordre socio-culturel ou d'ordre affectif dans la mesure où elle se suppose dans les valeurs autant positives que négatives dans la diégèse¹⁵³ et se considère comme un lieu de retrouvailles, de rencontres, de relations affectives, de liens sanguins, de liens parentaux, de manifestations amoureuses, de nostalgie, de réconciliation, de séparation douloureuse et brutale, de querelles familiales, de conflits menant au déchirement ou aux tueries, en somme de tout ce qui touche les sentiments et la sensibilité quelle qu'elle soit sa nature.

¹⁵³ -Dans la terminologie, propre à la narratologie, il s'est avéré utile de distinguer le contenu du récit : histoire et narration soit l'imaginaire et la mise en forme de l'imaginaire : la succession d'évènements qui s'enchaînent dans le temps et dans l'espace et l'acte de les narrer. Gérard Genette, dans figure III, définit la diégèse comme l'univers spatio-temporel désigné par le récit.

Deuxième

Partie

***L'être romanesque de la
terre et sa logique dans
l'organe psychologique de
la narration :***

***Emergence, Appartenance,
Identité***

Introduction.

Qu'est-ce que l'identité ? Qu'est-ce que le patrimoine et quel est son rôle dans la subsistance des peuples et la préservation de leurs terres ? Peut-on considérer la terre comme un patrimoine idéologique qui impose ses propres intérêts dans la question de la racine et l'enracinement ? Qu'est-ce que la relation ? Comment peut-on vivre et penser les différences et leurs influences sur les relations interpersonnelles ? Dans quelle mesure peut-on considérer les romans de notre corpus comme un champ sémantique soumis à la conception de la racine et de l'enracinement qui sous-entendent la dépendance à la terre sur laquelle l'on s'établit et de laquelle on vit ? Peut-on considérer les romans dans lesquels s'inscrivent les conditions sociales dont dépendent l'état psychologique et son influence sur le comportement comme étant des romans autobiographiques ? Peut-on dire des auteurs de notre corpus qu'ils sont impliqués et qu'ils laissent parler leur inconscient ? Dans quel contexte se manifestent la quête de soi et la manifestation du moi ? Peut-on la considérer comme une quête identitaire ? De quelle manière les auteurs des romans de notre corpus tentent d'influencer le lecteur sur la question du comportement lié à l'enracinement, à l'émergence et à l'appartenance ? Comment l'individu peut corrélativement se définir et se rattacher à son groupe social ? Peut-on considérer la quête de soi et la distinction originelle comme un phénomène qui nous permet de dégager la finalité du récit ? Et finalement, est-ce que la terre est un personnage influent dans la détermination ?

Des interrogations dont l'étendue des éventuelles réponses couvrira le thème de la terre à savoir que la présence de cette dernière agite avec une effervescence sémantique incroyable le sein rural des romans de notre corpus dans lequel la connotation fera confesser l'âme terrienne en lui accordant le privilège de s'avouer dans les accomplissements d'un personnage virtuellement réel.

A notre sens, la Terre s'inscrit avec pertinence et se veut une symbolique référentielle dans les romans de notre corpus dans d'autres romans aussi. Citons-en à titre d'exemple *Terre des hommes* de Saint-Exupéry Antoine dans lequel l'auteur rend un très grand hommage à ce qui signifie l'homme, l'humanité et l'humanisation. Et il le fait, en témoignage de reconnaissance, de gratitude et d'admiration, avec des tropes, lui assignant le portrait symbolique un être vivant à part entière qui se manifeste, agit et se détermine selon le principe de la persistance et l'immortalité. C'est donc qu'elle porte en elle tous les secrets du monde, qu'elle connaît les Histoires de tous les peuples et de toutes les nations, et qu'elle sait plus que l'homme sur l'existence de l'homme lui-même car elle est l'émanation même de l'existence. L'auteur la vénère hautement et lui attribue le pouvoir universaliste qui s'exerce en référence à la morale.

<<La terre nous apprend plus long sur nous. Parce qu'elle nous résiste. [...]Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature et la vérité qu'il dégage est universelle. >>¹⁵⁴.

L'appartenance à une terre précise constitue, en effet, relativement à l'intention qui tente d'idéaliser le moi rural et de sacraliser sa dignité, le critère le plus fiable d'évaluation du statut de l'individu dont le comportement, les attitudes, notamment le caractère et tout ce qu'il y a de plus caractérisant dans les sentiments et les états d'âme, situent le soi dans le milieu social et nous permettent, de ce fait, de forger une idée qui trouve son expression majeure dans des représentations que l'on peut considérer, de ce fait, comme des fresques peignant les populations rurales et leur existence qui pour le littéraire constitue un miroitement sur la scène duquel les traditions, considérées de nos jours désuètes, sont transfigurées faisant entrevoir le propre de l'homme de la campagne et des champs de blé dont les humeurs, les

¹⁵⁴ -De Saint-Exupéry Antoine, *Terre des hommes*, Ed. Talantikit, Bejaia, Algérie, 2005, P 9.

tempéraments ainsi que les réactions et les agissements reflètent ce que l'on peut appréhender au sens de personnalité et d'aptitude à être un être rural ou un vrai campagnard ayant toutes les qualités qui découlent de la dimension identitaire, historique, culturelle et symbolique et qui marquent d'un trait appuyé le contexte imposant de l'appartenance .

Dans cette optique, nous soulignons que notre tâche à nous est de bien cerner cette réalité qui nous intéresse en soi. En effet, elle a beaucoup d'intérêt et n'en paraîtra pas moins sans importance et sans effet dans sa relativisation à la terre et à la région selon lesquelles les valeurs morales dépendent aussi bien des différents caractères et mentalités des sujets sociaux que de leurs propres représentations qui se cantonnent à des doctrines influant sur les comportements et sur les attitudes. Cela va de soi dans la mesure où ces sujets sociaux ne sauraient être érigés en normes universelles qui embrassent tous les êtres de la planète terre.

Premier

Chapitre

***La Psychologie de
l'appartenance et la
Quête de soi***

Préambule.

Nous estimons, en effet, que ce présent travail est, à priori, une analyse littéraire, mais il n'en demeure pas moins qu'elle est consciemment conçue dans un esprit scientifique car elle constitue un matériel très riche en matière de connaissances théoriques. Notre objectif, dirons-nous, consiste à enrichir les connaissances et élargir le champ de l'information.

Ceci dit, au-delà des histoires racontées dans les textes littéraires, nous estimons une dimension scientifique considérable qui transcende tout aspect significatif portant sur le quotidien et les sentiments. Le roman champêtre n'est pas réduit à suggérer ce qui s'inscrit dans la modalité de vivre et d'être dans le monde rural. Or, les réactions des paysans dans le monde rural sont uniformes et sont plus d'une fois conditionnés par la rigueur d'un esprit qui se borne à fonder une structure particulière de la pensée.

Donc, elle revêt une mise en évidence de la psychologie des peuples ruraux que l'on a conçue sur la base des valeurs établies dans les prescriptions auxquelles doivent se conformer les paysans. Cette psychologie est, en effet, issue d'un psychique collectif, c'est-à-dire d'un esprit qui pense, qui adapte des images à l'abstrait, qui crée des formes, qui fonde des connaissances et qui se développe avec aisance dans le milieu social où il se fixe sur des données qui fusionnent dans le moi de chaque membre du groupe les conditions de la vie commune ainsi que ses circonstances et ses exigences, sous l'emprise desquelles le rural ne peut, cependant, assouvir ses ambitions et ne peut donner expansion à son propre imaginaire et ses propres idées qui lui permettent de se produire sur la scène sociale en tant qu'acteur libre et indépendant qui peut s'émerger dans le monde sans se soumettre aux normes contraignantes qui l'assaillent de toute part et qu'impose le groupe.

Ceci dit, c'est ce que nous essayons consciencieusement de mettre en évidence, dans ce sous-chapitre, pour appuyer l'analyse de l'inscription de la terre et de ses enjeux dans le texte romanesque.

Pour conclure ce préambule, il importe donc de souligner que cette question d'appartenance, que nous nous permettons d'appeler aussi l'appartenance psychologique, est à notre sens très indispensable pour analyser l'inscription de la terre dans le texte littéraire. C'est notamment la complicité du milieu et des hérédités, et des comportements des paysans et de leurs dispositions à se soumettre aux influences exigées par ce milieu que se vérifie le principe directeur susceptible de satisfaire le besoin d'identification à un peuple.

1) La psychologie de l'appartenance.

Dans ce sous-chapitre, nous allons tenter de cerner, comme il se doit, le phénomène des enjeux de l'appartenance que nous nous sommes permis d'appeler la psychologie de l'appartenance et nous soulignons qu'il s'agit là de la psychologie d'un peuple. En effet, dirons-nous, dans l'effervescence sociale la perspective psychologique est toujours présente. C'est l'aspect qui se veut considérablement caractéristique du fonctionnement de l'organisation communautaire ou de l'organisation des membres du groupe qui, dans notre recherche, ne sont que des paysans. Nous notons, à cet égard, que cette psychologie, dont il est question, se manifeste dans les évènements, dans les rituels, dans l'accomplissement des rôles, en somme tout ce qui anime la vie du groupe, comme elle tend à intensifier le sentiment de sécurité personnelle et établir l'ordre dans les situations tendues susceptibles de dégénérer en conflits au sein de ce groupe.

Mais d'abord, qu'est-ce que la psychologie ?

Etymologiquement parlant : psychologie est un mot d'origine grecque. Il provient, en effet, de psukhé qui veut dire : âme et de logos qui veut dire : traité ou science.

Cependant, une fois de plus, une deuxième question s'impose d'elle-même et le lecteur va s'interroger : pourquoi psychologie ?

C'est justement parce que la psychologie selon Pierre Daco est :

<< La science de l'âme ou de l'esprit. Mais cette définition n'est pas satisfaisante. Car les mots <<esprit>> et <<âme>> ont des significations trop diverses. Et prise dans ce sens strict, la science de l'esprit serait alors la métaphysique. Je propose donc cette définition : La psychologie est l'étude des phénomènes mentaux, quels qu'ils soient. Elle étudie les faits conscients et inconscients. Janet, ce géant de la psychologie française, disait : << La psychologie touche absolument à tout. Elle est universelle. Il y a des faits psychologiques partout>>. La

psychologie observe tous les comportements humains intérieurs et extérieurs. La psychologie recherche les motifs, intérieurs ou extérieurs, de ces comportements. [...]. La psychologie est donc la science et l'art du comportement humain, dans ses millions de manifestations possibles. Ces manifestations pouvant être normales ou anormales. >>¹⁵⁵

Par ailleurs, nous notons que nous ne pouvons, de ce fait, nous en tenir uniquement à cette définition du fait que notre analyse porte sur ce qui s'appréhende dans les comportements, les réactions, les actions et les attitudes de l'être social comme étant un gage de l'appartenance, de la socialisation et des différents fondements idéologiques de la réalité identitaire dans sa dépendance de l'organisation ethnique et de son fonctionnement psychique et psychologique.

C'est pourquoi, nous avons recouru aux travaux de Jean Stoetzel dont l'étendue de son ouvrage intitulé *La Psychologie sociale* a sciemment satisfait les questions qui ont pour point d'appui les influences des conditions sociales sur le fonctionnement psychologique de l'individu. Cette psychologie selon Stoetzel est :

<<La psychologie sociale laisse à peu près totalement de côté tout ce qui concerne les problèmes psychologiques et surtout psychophysiologiques. En même temps, elle s'intéresse en détail aux processus de l'interaction et aux comportements en groupe, que la psychologie générale a coutume de négliger.[...]La psychologie sociale étudie et interprète les comportements :conditions culturelles, d'abord ;conditions interpersonnelles et de groupe en second lieu ;conditions personnelles enfin, tendant le plus possible à rattacher les comportements aux individus qui les agissent, en soulignant qu'ils ne sont pas seulement des actions de personnes, mais aussi qu'ils sont pour les personnes, qu'ils ont leur finalité dans leur auteur. Et c'est pourquoi l'explication en psychologie sociale n'est pas étroite mais large, rapportée à la fois au système culturel environnant, à la situation sociale concrètes des sujets qui réagissent, et à la personnalité même de leur auteur.[...]Ce que la psychologie sociale, par contre, étudie dans les comportements, c'est la manière dont ils sont produits par un individu ,

¹⁵⁵ -Daco Pierre, *Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne*, Ed. Marabout Service, Belgique, 1973, PP 9-10.

ou, mieux encore, si possible, par une personne, c'est-à-dire par un sujet pris avec ses déterminations et se connaissant comme tel. >>¹⁵⁶

Nous soulignons, de ce fait, que c'est à la lumière de cette définition sur laquelle nous nous sommes appuyés pour pouvoir argumenter notre hypothèse, qu'on conçoit le sens de la psychologie de l'appartenance dont il est question dans notre travail de recherche et qui, précisons-nous, s'appréhende au sens d'une mentalité et d'un état d'esprit collectifs qui sont construits sur un modèle ancestral et transmis d'une génération à une autre et qui, de surcroît, sont, pensons-nous, les conditions de la pensée dont les idées et les représentations n'excèdent pas le cadre de la cristallisation.

Il résulte de cette réflexion que la pensée se manifeste, de toute évidence, dans les situations desquelles elle s'inspire et dans lesquelles elle puise un raisonnement qui, toutefois, entend réfuter la rupture avec cette mentalité et cet esprit qui ont pris forme et se sont incrustés dans l'égo interne du paysan.

Ce dernier, qui ne saurait, de ce fait, se produire sur la scène sociale sans s'aligner, par exigence, à la nature humaine émanant de la charpente historique sur la conscience de laquelle se maintient le souffle de la providence des peuples ruraux. Ce paysan, n'étant pas un homme isolé, se doit donc de servir le principe de l'appartenance en s'accomplissant avec la conscience de se reconnaître dans l'autre et d'avoir la conscience d'un moi conventionnel qui a d'étroits rapports de continuité avec un nous dont il dépend.

Et tout en s'imprégnant des règles de la mentalité que cerne la conscience collective, le paysan doit évoluer dans un réseau de significations qui satisfait à la fois la conformité dans la manière de se penser et de penser les siens, et la bonne correspondance dans l'adaptation des multiples représentations qui nourrissent

¹⁵⁶ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, PPP 31-32-34.

considérablement l'âme de l'ethnie en lui procurant un parfait équilibre psychique compatible avec la vie de groupe.

<<Le touriste qui ose pénétrer au cœur de la Kabylie admire par conviction ou par devoir, des sites qu'il trouve merveilleux [...] et éprouve toujours une indulgente sympathie pour les mœurs des habitants. [...]. Nous, Kabyles, nous comprenons qu'on loue notre pays. Nous aimons même qu'on nous cache sa vulgarité sous des qualificatifs flatteurs. On sait, en effet, que les gens de chez nous sont disciplinés, tout au moins dans leur vie familiale. Nous sommes tous d'accord pour blâmer le gaspillage. >>¹⁵⁷

De toute évidence, les mœurs, les comportements décents, c'est la loi du nous. Il y a la belle nature qui, tout en émerveillant ceux qui n'appartiennent pas à cette terre qui est la nôtre, révolutionne l'illusion en introduisant le sens de modèle transcendant qui conjugue l'ingéniosité et le génie de l'esprit créatif et dote de la faculté du langage la terre qui se manifeste et exprime au travers les pensées de ses visiteurs la satisfaction d'être une entité ethnocentriste. Dès lors, le propre irréfutable est sacralisé par ce qui constitue un moi-même qui s'affiche comme l'âme de la Kabylie.

Ce que l'on peut dire et déduire donc, c'est que dans ce passage il y a une connotation fort intéressante qui souligne poétiquement un appel à autrui qui émane du flanc de la terre et tout en étant retourné vers un <<nous>> distingué de <<eux>>, marque la valorisation et la fierté à la fois de la terre et des membres de l'ethnie.

C'est, en effet, une révélation dont l'efficacité vient de ce que le dévouement psychologique à une morale établie par la convention logique de tous, est lui-même vrai et ne laisse aucun lecteur indifférent du fait qu'il souligne un pacte autobiographique qui fait état de l'implication de l'auteur et de son intention précise.

¹⁵⁷ -Feraoun mouloud, *Le fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, PP 1-25.

Ceci dit, la terre est aussi évidente qu'elle en a l'air, en effet, son inscription produit des significations successives qui d'une part impliquent la question des paysans dans leur manière de gérer les situations, dans leurs relations et interactions, dans leur manière de se démener avec leur destinée ou encore leur manière de penser les solutions soit dans leur psychologie psychique et leur psychologie comportementale.

D'autre part, elles illustrent de façon indéniable tous les raisonnements sensés qui sur une logique des attitudes humains fondent une conception philosophique de la terre. Cette dernière n'isole pas la finalité de ses propriétés naturelles de la fonction qui consiste à instaurer une continuité dans l'existence d'un psychique spécifique et d'un caractère particulier liant le passé et le présent et garantissant le secret bonheur d'une identification exaltée par des traits psychologiques et un destin communs. Ces deux éléments sont, en effet, censés retrouver leur permanence dans le noyau social portant en germe l'essence de la flamboyance de la paysannerie qui déambule entre le rêve et la réalité.

La terre, loin d'être passive, est donc le substrat fondamental d'abord des romans champêtres puis des processus de la pensée dont le souci majeur est le perfectionnement existentiel. Cette pensée s'accomplit, en effet, au gré de la qualité morale des vertus et de la cohérence avec soi et avec les autres membres du groupe. Et quel que soit le sentiment du <<soi>> que l'on peut avoir, le sujet ne peut se penser avec son intime conviction et c'est toujours l'appartenance à une terre et au groupe qui s'y établit, qui remporte la primauté.

Le rural ou l'homme de la société rurale à tendance à vivre le plus possible dans, ce que nous nous permettons d'appeler, l'intimité de l'ethnie où tous les actes psychologiques sont sacralisés et constituent une modalité d'être et de vivre en harmonie avec ses semblables dans son propre univers mental. En effet, nous apprendrons encore plus sur cette dépendance et cette harmonie dans le passage cité ci-dessous.

<<Il est d'usage, lorsqu'un proche hérite, de recueillir, les orphelines, de les marier et de veiller sur elles. Les Aït Moussa sont trop nombreux et se jalouent trop pour se conformer à la règle. Ils voulurent tous de l'héritage et prirent l'engagement de s'occuper des orphelines. Ils tinrent cet engagement dans la mesure où il consistait à surveiller les malheureuses. Les sœurs, à se sentir ainsi surveillées, à se voir parfois malmenées, en surent gré à leurs oncles ou cousins parce qu'en même temps, elles se croyaient protégées. Elles préféraient cela à l'indifférence et l'abandon qu'accompagne toujours le mépris. C'étaient de braves filles avec des idées bien arrêtées. Elles acceptaient que leurs oncles les trompent, les dépouillent pourvu qu'on ne les écartât pas de la communauté et qu'elles gardassent leur droit au nom. >>¹⁵⁸

Ce que l'on peut dire cependant de l'individu appartenant à une ethnique déterminée, c'est que son comportement est tributaire des processus de pensée qui influencent de manière systématique ce milieu ethnique et ne peut, de ce fait, se moduler qu'en fonction de ce que dictent les mœurs et les coutumes à dominante traditionnelle et la rigueur est, pour ainsi dire, de taille tant qu'au-dedans de l'être profond du paysan se projette la vérité d'être à la hauteur des opinions des autres et de donner une bonne impression de conduite qui procure la joie et la satisfaction de l'identité trouvée et approuvée.

Cependant, la présence prodigieuse de la terre retentit et fait preuve d'une souveraineté tyrannique en s'inscrivant comme une idéologie dictant la loi du plus fort soit l'homme, qui domine dans l'appropriation. Et par-dessus tout, la voix masculine l'emporte sur la voix féminine des femmes qui sont en quelque sorte complètement marginalisées voire ignorées et supposées sans opinion en matière de ce qui est de l'ordre de la considération dans les décisions qui règlent et gèrent les affaires des familles, et tentent de résoudre les problèmes et d'atténuer les conflits au sein du groupe.

¹⁵⁸ -Ibid. P24.

Ainsi mises à l'écart, ces femmes sont donc reléguées au rang des plus faibles qui, dans une mentalité rurale, sont perçues comme des êtres démunis de pouvoir et sans défense n'ayant aucun droit à l'héritage et se doivent de se soumettre et vivre dans la dépendance et la subordination.

Sous prétexte de protéger la femme dont le rôle se limite à procréer et donner des héritiers sans toutefois revendiquer ses droits sous peine d'être rejetée voire exclue, l'homme s'empare sans aucune indulgence, alors, et à son seul profit, des biens hérités qui n'étaient à l'époque rien d'autre que les parcelles. Ces dernières sont, en effet, l'unique ressource de vie et de subsistance et l'unique lieu où les générations rurales peuvent se ressourcer.

Dans ce passage, la représentation illustre clairement cette psychologie et cet état psychique que l'on suppose une bienveillance. Et nous pouvons consciencieusement soutenir, de ce fait, que les paysans joignent un état d'esprit ou, dirons-nous, une psychologie à un comportement qu'ils croient bien évidemment convenable et nous ajoutons que la terre se situe toujours au centre de toutes les préoccupations des gens de la campagne.

Ce qui nous amène donc à priori à saisir aisément le comportement et sa psychologie comme un héritage qui constitue l'un des vecteurs les plus incontestables et les plus sûrs de l'alliance et de la compatibilité dans le groupe où les traits psychiques sont communs et renvoient à la véracité de la question identitaire qui fonde la personnalité dans la pleine similitude et certifie exclusivement l'authenticité exemplaire de l'homme rural pensé comme un être soumis à sa propre logique même si elle est déraison.

<<Alors Barlatier, navré par tant d'imbécilité, haussa les épaules. Un fossé le séparait d'eux. Lui il avait voyagé : la Tunisie, Djibouti, Madagascar, la Réunion. La mer, les îles ! Il n'avait qu'à fermer les yeux et les images ensoleillées se pressaient sous ses paupières : des ports, les filles, les copains ! Rien ne l'attachait à rien. Il était sans passé comme

sans avenir. Eux c'étaient les ruraux, les sédentaires, accrochés à leur sol, ancrés dans leurs traditions. >>¹⁵⁹

Ce passage est d'autant plus signifiant qu'il constitue une forme concrète d'un contraste mettant en opposition deux mondes différents et deux caractères différents qui sont complètement incompatibles et ne peuvent, de toute évidence, s'accorder ou coexister dans le même groupe en se respectant mutuellement. Ce contraste est d'autant plus cruellement perçu dans la pensée de Barlatier qui indigné la sédentarité et l'attachement à la terre en traitant les paysans d'imbéciles.

Nous pensons dès lors que si l'auteur met en scène la répugnance et l'aversion que ce personnage éprouve à l'égard des paysans qui sont restés attachés à leur terre et fidèles à leurs traditions, c'est pour rendre sensible l'idée de cet attachement viscéral et charnel à la terre et en édifiant un mode original et exceptionnel de valorisation, il froisse le rêve délirant de Barlatier et comme pour savourer l'ironie qui condamne l'enchantement d'être ailleurs que chez soi et de nager dans un bonheur feint en s'éloignant des siens, de son pays ou encore moins de sa terre, il le place dans l'errance abominable dans laquelle il progresse dans la non-maîtrise des situations et comme amputé de son être authentique, il est dépouillé de tous les bons sens de la considération et se trouve <<*sans passé comme sans avenir*>>. Cette expression constitue, en effet, un élément qui prend toute sa valeur significative dans notre réflexion parce qu'il illustre en bon et due forme et sciemment les principes de la psychologie de l'appartenance qui a été mise en évidence dans ce qui a précédé.

<<Ah ! Vous savez, dit Jérôme, que pour beaucoup d'entre nous l'usine est un lieu de perdition. Pour des cultivateurs qui n'ont jamais quitté leur pays, leur terre, c'est une révolution que de penser que des filles de cet âge travailleront chaque jour dans un atelier avec les promiscuités que cela comporte. -Les quoi ? demanda Barlatier en avançant d'un pas et en plaçant sa main en éventail son oreille. -Les

¹⁵⁹ -Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, France, 2008, P 192.

promiscuités, les rencontres qu'on peut y faire, les influences qu'on peut y subir. -Ah bon ! J'avais mal entendu. Il se redressa : -C'est que vous êtes tous des <<calotins>> ! [...]M. Lorin était resté jusque-là silencieux. Il estimait que sa fonction le plaçait au-dessus de ces débats. Mais il savait, lui, où allait son penchant. Il était un terrien et il condamnait dans le secret de son cœur ceux qui, comme Barlatier, les Plasse, par appât du gain, consentaient à livrer leurs enfants à la perdition des ateliers. >>¹⁶⁰

Dans ce passage, tout en étant péjorativement traité de calotin, c'est-à-dire de bigot qui va au sens de quelqu'un qui fait preuve de dévotion étroite et excessive, Jérôme est entraîné dans un remous d'idées menant à la ruine de l'âme rurale dont la conscience est outrée par les dépassements qui abondent dans ce milieu loin de la campagne et qui vont au-delà des limites et des repères à partir desquels s'organisent tous les systèmes de valeurs et de mérites. Ceci explique la vigueur morale et le caractère rigoureux des ruraux qui ne peuvent se définir en dehors du champ des hommes de la campagne dont les principes de la pensée rurale sont fortement marqués par les règles éthiques qui régissent les conduites et qui assurent le bon jugement du mode de vie pensé idéal et typique.

<<Elle pouvait avoir quatorze ans. Sa poitrine commençait à se former et à pointer sa blouse, et Mouchard la plaisanta. [...] M. Lorin leva vers Mouchard un regard sévère et le maçon se mit à rire. -Vous savez ce qui se murmure ? reprit-il. Paraît que la gamine irait travailler à la fabrique des vêtements militaires. [...]Alors Lévesque se tourna vers Mouchard et dit à voix basse : - Elle ne serait pas la seule. On parle aussi de la Laurence Curtot et des deux sœurs Plasse. Elles ont bientôt vingt ans, c'est vrai, mais je me demande comment les parents peuvent consentir à les laisser partir pour l'usine ! Quand on a été élevé à la campagne !... [...]Ils s'inclinèrent vers la table et commencèrent à chuchoter. -Tout de même, dit Martin en se redressant, d'ici à Pont neuf ça fait sept kilomètres, et faudra les faire matin et soir. - Avec un vélo ce n'est pas grand-chose. -Elles savent monter ? La fille Barlatier revenait avec trois pots de vin. -T'sais monter à bécane ? lui demanda Mouchard. >>¹⁶¹

¹⁶⁰ -Ibid. P191.

¹⁶¹ - Ibid. P 190.

A priori, à partir du constat cité ci-dessus, une pensée tyrannique et portée sur la discipline se refuse d'admettre par principe de conservatisme qu'un parent censé être protecteur puisse livrer son enfant à la merci d'un monde impitoyable qui consomme l'innocence avec une attitude méprisante et de surcroît pervertit le sens de l'honneur familial que l'on conçoit dans le monde rural comme l'hommage qui incite à mériter l'estime de soi et qui suscite le respect des autres sur lequel se fonde l'opinion du modèle exemplaire d'un chef de famille digne de la noblesse, de la droiture et de la rectitude et sur le comportement duquel la société ne peut jazer.

Dans une telle ambiance effervescente de jugements et de représentations, la mentalité rude des paysans semble, dès lors, tenir de l'hymne de la terre dont l'enchantement de la dépendance assujettit les terriens aux exigences de son autoritaire amour.

<<A ! Cette terre, comme il avait fini par l'aimer ! Et d'une passion où il n'entrait pas que l'âpre avarice du paysan, d'une passion sentimentale, intellectuelle presque, car il la sentait la mère commune, qui lui avait donné sa vie, sa subsistance, et où il retournerait. D'abord tout jeune élevé, en elle, sa haine du collège, son désir de brûler ses livres n'étaient venus que de son habitude de la liberté, des belles galopades à travers les labours, des griseries de grand air, aux quatre vents de la plaine. >>¹⁶²

De façon très formelle, l'étendue de l'institutionnalisation de la terre dans le roman champêtre, lui confère, à notre sens, le statut d'un être vivant titulaire de droits et d'obligations et considéré en lui-même comme une virtuelle personne dotée d'une raison et d'une intelligence, et l'intègre à la communauté des personnages où elle est agréée comme une grande puissance qui vaut son peson d'or et de poudre et qui, tout en étant irréfutablement douée d'une finesse psychologique

¹⁶² - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, collection Folio, France, 1990, PP. 127-128

incontournable, intervient, avec la bénédiction divine, dans la solennité de l'expérience sociale en fertilisant et en multipliant intensément le potentiel de la vie commune qui se maintient en vertu de sa cohérence avec la conscience du passé traditionnel. A notre sens, la terre constitue la mémoire que parachève l'histoire des peuples ruraux et de leur psychologie d'appartenance qui se transmet d'une génération à une autre.

C'est donc, avec une efficacité surprenante que la terre accomplit des actes primordiaux en exerçant l'influence décisive sur le psychique du terrien le laissant croire en sa prédominance providentielle de la parfaite femme opportune dont l'âme est prodigieuse et égocentrique et semble tenir du divin et du surnaturel et telle un germe, elle ne devient active que dans l'organisme de l'âme du paysan où elle manifeste sa propre psychologie de faire, de faire faire et d'agir avec la conscience opposable de lui intimer l'ordre et le respect des règles qui régissent le groupe, de le soumettre dans la rationalité au rite de ses multiples capricieuses exigences et de l'opiner à ce que révèle la sacralité qui assimile la terre à la mère.

En effet, dans le passage cité ci-dessus la fonction poétique est dominante et la visée ontologique est une métaphore de grande envergure. Elle a été, en effet, conçue pour nous donner l'essence de la complicité qui se manifeste dans l'étroite relation d'amour que le romancier a institué comme un constat objectif soutenu par une représentation mystique dans laquelle se dessine l'espoir de surmonter, dans la condition rurale, les désarrois de la ruine quand Hourdequin se résout au bout de sa détermination à aller noyer son chagrin, ses peines et ses souffrances dans les bras de la verdure prometteuse de sa fidèle confidente, la meilleure dulcinée qui soit, c'est-à-dire la <<terre>> dont il s'est épris jusqu'au plus profond de sa raison et dont la passion suscite toutes les bonnes émotions susceptibles d'ébranler les plus durs des cœurs qui soient. De toute évidence, dans ce passage, la pensée du romancier souligne dans les règles de l'art le degré extrême de symbiose, de fusion et d'union entre l'âme de la terre et l'âme de l'agriculteur.

<<Plus tard, quand il avait succédé à son père, il l'avait aimé en amoureux, son amour s'était mûri, comme s'il l'eût prise dès lors, pour la féconder. Et cette tendresse ne faisait que grandir, à mesure qu'il lui donnait son temps, son argent, sa vie entière, ainsi qu'à une femme bonne et fertile, dont il excusait les caprices, même les trahisons. Il s'emportait bien des fois, lorsqu'elle se montrait mauvaise, lorsque, trop sèche ou trop humide, elle mangeait les semences, sans rendre des moissons ; puis il doutait, il en arrivait à s'accuser de mâle impuissant ou maladroit [...]. N'importe ! Il resterait le prisonnier de sa terre, il y enterrerait ses os, après l'avoir gardé pour femme, jusqu'au bout. >>¹⁶³

De surcroît cette pensée suppose, à notre sens, la spiritualité de l'osmose dans laquelle s'exalte l'éthique d'âmes jumelles. Et comme, pensons-nous, l'extase de la personnalité de la terre réclame la totale subordination de l'agriculteur.

Ce dernier, dans sa psychologie d'homme rural, est habité par le double désir : le désir de se satisfaire et le désir de satisfaire sa terre et de prendre soin d'elle. Cela justifie l'importance de cette psychologie à savoir que le paysan ne peut, de ce faite, s'accomplir et trouver la plénitude du parfait et absolu bonheur dans son milieu que s'il édifie son profond être sur la base de sa logique et de ses principes acquis dans une idéologie dont la directive majeure consiste à influencer sur le psychique collectif en lui inculquant un mode opératoire de pensée inspirant le renouement avec les origines au grès de la terre qu'il possède et à laquelle il appartient.

De même, dans le passage cité ci-dessus et que l'on a extrait du roman intitulé *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, se perçoit nettement la preuve que le rural est enraciné dans un tout psychologique dans lequel il trouve toute sa raison d'être et d'exister avec un psychique allié au rituel de l'union et de l'entente qui deviennent, par le truchement mythique des ressemblances dans les attitudes et les comportements, le fondement du postulat de l'organisation sociale qui a toute sa finalité en soi-même et dans laquelle s'affichent avec ostentation le besoin de

¹⁶³ -Ibid., P. 128.

s'arrimer à une nature d'homme rural considéré par un esprit de groupe qui tout en étant ancré dans le contexte historique et communautaire soumet l'individu à une conscience que conditionnent d'abord le facteur biologique puis les influences qui sont de l'ordre de la psychologie communautaire.

Dès lors, l'impératif du devoir être et devoir penser auquel le paysan soumet ses comportements et ses attitudes pour maintenir le groupe soudé et satisfaire les exigences de la corrélation et de la conformité serait, à notre sens, l'une des fondamentales instances de la personnalité commune par laquelle il s'inscrit dans la sphère du logique régime d'acquisition chargée d'assurer une coexistence attestée par le exister dans la frénésie de la totale compatibilité mentale et la totale compassion spirituelle.

<<Nos ancêtres, paraît-il, se regroupaient par nécessité. Ils ont trop souffert de l'isolement pour apprécier comme il convient l'avantage de vivre unis. Le bonheur d'avoir des voisins qui rendent service, aident, prêtent, secourent, compatissent ou tout au moins partagent votre sort ! Nous craignons l'isolement comme la mort. Mais il y a toujours des querelles, des brouilles passagères suivies de raccommodements à propos d'une fête ou d'un malheur. <<Nous sommes voisins pour le paradis et non pour la contrariété. >>¹⁶⁴

Le bonheur semble, dès lors, tributaire des intermittences de besoin et de satisfaction. Le paysan kabyle a autant besoin d'aider que de se faire aider dans la communauté où le voisinage et la cohabitation constituent une unité sociale qui fonctionne avec un état d'esprit qui se doit d'être commun et collectif et qui met en avant les prérogatives de l'appartenance, de la racine et du racinement.

Au-delà de cela, le fil conducteur de cette réflexion portant sur la spécificité de la psychologie de l'appartenance et de ses enjeux dans ce qui se perçoit dans le reflet de l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre

¹⁶⁴ - Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P. 14.

corpus, nous mène à penser la terre comme un être moral de haute portée. Ce dernier se caractérise, à notre sens, par le fait qu'il porte toute la signification de la substance qui constitue l'essence désinvolte de l'être et du paraître de l'homme rural.

<<Voilà le plus sympathique de nos proverbes. Notre paradis n'est qu'un paradis terrestre, mais ce n'est pas un enfer. Peu importe si chaque quartier a son aïeul. On a célébré depuis très longtemps des mariages entre Karoubas, de sorte qu'à présent l'histoire est une comme celle d'une personne. Il n'y a ni caste, ni titres de noblesse particuliers à une famille. Nous avons encore de nombreux poèmes qui chantent des héros communs. >>¹⁶⁵

Donc, à notre sens, d'une part, l'intense présence de la terre au monde fellinien et de sa prodigieuse communion avec l'être rural soit le paysan et avec sa psychologie, soulignent considérablement le ruralisme, c'est-à-dire la tendance à idéaliser la vie à la campagne. D'autre part, elles soulignent consciencieusement et avec ferveur l'importance de la valeur et de l'intérêt des romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, dont le talent apprécié, reconnu et indéniable de leur fonctionnalité, leur confère une aptitude particulière dans la mise en évidence de la réalité rurale qui à l'origine était l'authentique réalité de la première existence de la race humaine.

Ceci dit tout être humain a un ancêtre rural et toute vie est emmottée et imprégnée par le sens de la terre dont le virtuel relief psychologique hante, avec un frappant poétique, aussi bien l'investissement de l'auteur que celui du lecteur et suscite un vif intérêt qui donne à plein dans les multiples interprétations. Et tant que le rural et la terre s'appartiennent tous les deux l'un à l'autre, l'homme, disons-nous, le fidèle serviteur de la nature se doit, alors, de lui être complètement dévoué et d'être très attentionné à son égard tout en portant le sens de son emblème dans son

¹⁶⁵ -Ibid. P. 14.

air de paysan et tout en la signifiant à travers ses accomplissements dans le règne psychosocial de sa communauté.

La terre dans le roman, faut-il encore le rappeler, ne peut se réduire à un simple et insignifiant lieu où s'établissent les peuples, où se manifestent des sentiments, où s'accomplissent des actes et où se déroulent des événements. Elle est, en effet, l'entité légendaire et l'envoutante présence qui par la magie de la fiction incarne complaisamment dans un réel enthousiasme la vraie et la réelle nature du paysan que glorifient des expériences et des aventures vécues dans le secret glacial de la phase intime de la campagne. Ces expériences et ces aventures marquent le triomphe de l'attachement charnel d'un moi se résignant à rester sous le joug protecteur de la faune et de la flore.

<<Mon père, un rude fellah, débroussaillait, défrichait, sans cesse et plantait. Au bout de quelques années, nos parcelles changèrent d'aspect. En plus de cela, il entretenait une paire de bœufs, un âne, une chèvre, deux moutons. Les bœufs ne nous appartenaient pas. Un riche quelconque nous les confiait au printemps. Nous les engraissons et nous pouvions mettre en valeur nos propriétés. Vers le mois d'octobre, nous les vendions et il nous revenait le tiers du bénéfice. L'âne nous appartenait ainsi que les moutons et la chèvre. Le premier nous rendait beaucoup de services. Il portait sur son dos le bois et le sac d'herbe du champ. Il y transportait le fumier ; il portait à la ville les charges de raisin ou de figes et rapportait de l'orge pour la famille, ou pendant la saison des légumes, des piments, des courgettes, des pommes de terre que ma mère échangeait par platées avec les voisins, contre des céréales. >>¹⁶⁶

Dans ce passage, la pensée semble, dès lors, estimer dogmatiquement la faune comme un serviteur obséquieux et philanthropique, et c'est comme si au fond de ces bêtes gît quelque chose d'humain qui les assujettit à l'autorité de la conscience terrienne. Cette dernière semble n'avoir d'autres soucis que celui de peiner voire suer pour que les paysans subsistent.

¹⁶⁶-Ibid. PP. 68-69.

Dans ce sens, peut-on, alors considérer la faune et la flore comme des personnes agissant avec conscience dans l'intérêt des paysans ? Ont-ils une personnalité ? C'est là une intelligence artistique qui tente de faire résonner dans l'écho de la signification implicite la voix de la sagesse de la faune et de la flore et de leur intense pétulance dont jouit la dynamique des multiples représentations poétiques des auteurs des romans de notre corpus. Nous soulignons, de ce fait, qu'il s'agit là d'un aspect ethno-biologique¹⁶⁷ qui se considère dans les rapports existant entre les populations rurales et leur environnement animal et végétal.

Ainsi, cette voix, pensons-nous, pour utile qu'elle puisse être dans la mise en évidence des enjeux de l'inscription de la terre, se refuse d'être manipulée par le mutisme et favorise par une réelle psychologie l'ethnocentrisme de l'appartenance. Dans ce sens, l'ethos¹⁶⁸ du règne animal vaut autant les ruraux que leur terre nourricière et se manifeste avec le même degré de dignité. Dans ce sens, nous nous permettons de dire qu'en effet, ces deux figures sont originales et incontournables car elles s'accomplissent par l'engagement idéologique de la profusion des attributs dont les romans de notre corpus sont truffés.

Ceci dit, la grandeur de la fresque romanesque tout en impliquant la faune, s'affiche comme une dilettante qui s'y prend avec rationalité et intelligence soulignant un type de conscience psychologique fondée sur les principes de la morale et du bon sens qui nourrissent l'âme saine et sainte des ruraux que sacralise leur descendance cognatique.

Ainsi, constatons-nous, que la présence de la faune dans la connotation affective de la sociabilité dans le milieu rural met en évidence la sincère complicité sans faille entre le paysan, la faune et la flore et réduit cette institution relationnelle à

¹⁶⁷ - Etude des rapports existant entre les diverses populations humaines et leur environnement animal et végétal.

¹⁶⁸ -Concept qui signifie l'ensemble des attitudes spécifiques des membres d'une société particulière et qui a été développé par Grégory Bateson, un anthropologue américain d'origine britannique, qui a d'abord appliqué au champ psychiatrique la théorie de la communication pour avoir abouti ensuite à une approche globale des cultures dont *vers une écologie de l'esprit*, 1972.

sa fonctionnalité dans le réseau symbolique qui répond aux exigences de la dynamique ethno-sociale dans laquelle chacun d'eux se considère et se définit dans son rôle par rapport à l'autre. En effet, ces trois êtres s'impliquent avec un dévouement psychologique commun dans ce qui, dirons-nous, édifie la charpente signifiante et significative de la structure psychique de la société rurale dont le fort point d'appui se veut soutenu par les exigences et les circonstances.

L'instance pressante de ces dernières engage le paysan à adopter un esprit psychologique particulièrement distinctif apposant la signature sociale dans les attitudes qui attestent l'absolue subordination le soumettant à répondre sans contester à leurs besoins.

<<Les routes étaient désertes. La plupart des femmes étaient occupées aux champs. On les apercevait, courbées, l'outil à la main, binant ou sarclant, et lorsqu'on rencontrait l'une d'entre elles, c'était à regret qu'elle consentait à lever la tête et à répondre au salut qu'on lui adressait. Les bourgues, volets mi-clos, ne s'éveillaient que le soir, quand les troupeaux rentraient à l'étable et que les vieux tiraient des seaux des puits. Ils abreuyaient les bêtes et jetaient, d'un geste plein de fatigue, l'eau délaissée sur les dahlias fleuris sous les fenêtres. >>¹⁶⁹

Dans cette description, le confort de la raison et de la logique psychologiques de s'abandonner à la rigueur des exigences du sol et des troupeaux, porte plus haut l'ambition qui tente d'incarner la foi de l'obéissance à cette éternelle providence de la faune et de la flore dont la noble vénération, figée dans la conscience collective, leur confère une dignité personnelle supposant l'appropriation du monopole d'un seigneur détenteur de la puissance surnaturelle la plus invincible qui soit.

Dans une telle tonalité vibrante, les paysans et les paysannes se doivent de s'appliquer dans les champs et d'être au service des animaux en conformité à l'idéal psychosocial de leur organisation ethno-communautaire qui entent la valorisation à

¹⁶⁹-Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, France, 2008. PP 54-55.

l'extrême de l'expérience humaine dont le mythe trouve sa plénitude dans la manière uniforme dont ces ruraux se comportent.

C'est, en effet, au sein de ces exigences et circonstances que le paysan, devant partager tout avec conscience et sobriété, évolue progressivement dans le bain de son entourage en développant sa personnalité par la mise en œuvre de l'acquisition.

Ainsi, nous pensons qu'il est possible de postuler que cette uniformité donne une couleur particulière au conscient collectif dont l'écho résonne dans la manière dont se manifeste le caractère stéréotypé des paysans. Mais il n'en demeure pas moins que ce caractère typique tout en appartenant à tous et à toutes suppose un mode spécifique de structuration élémentaire d'un système fonctionnel de l'organisation sociale sous le joug de laquelle les paysans sillonnent leurs parcours dans la subordination absolue à la souveraineté de la conscience collective.

Il faut toutefois préciser que les premières influences qui ont été à l'origine de l'essence de la nature profonde de l'homme rural et de sa propre manière d'être et de se percevoir proviennent justement de cette spécificité psychologique particulièrement inédite. Tout au moins, la potentialité iconique de ce caractère est, de ce fait, pensons-nous, le garant le plus sûr de l'appartenance et de la quête de soi dans le milieu rural qui ne puisse se définir en dehors du champ des hommes et de leurs comportements.

Par acquit de conscience, nous tenons absolument à préciser que nous entendons par les hommes les êtres qui pensent et qui agissent puisque en définitif ce sont eux les plus concernés et c'est à travers leur vérité d'hommes demeurés dans la pureté sans s'être pervertis en des hommes assujettis au protocole du conditionnement malin et vicieux de la vie moderne de la ville qu'on peut atteindre la réalité de la nature profonde et des propriétés foncières de la ruralité ou autrement dite la paysannerie.

Ainsi, nous partons de l'hypothèse que c'est dans la logique de la faisabilité et de la non-faisabilité des choses que l'esprit rural développe une faculté psychique consistant à concevoir un mode opératoire d'une pensée humaniste et protectrice, fondée sur la sagesse de la conscience collective considérée en soi comme le seul référent établi sur la base de ce qui est de l'avis de tous les membres du groupe et ce qui s'impose comme un havre de paix intérieure exigeant d'orienter le comportement de façon intégrée à la construction mentale de toute l'organisation, sans quoi l'individu ne saurait s'assigner l'exaltation du moi qui jaillit impétueusement dans le bain social et dont le substrat psychologique trouve ses manifestations dans l'effervescence légendaire des pratiques sociales où le respect de l'alliance et de la conformité commande l'action et la pensée.

Nous pensons, de ce fait, que le Moi se définit et se détermine par un système de valeurs qui lui soit incontestablement propre, et où le prix du bonheur de l'adhésion se veut, manifestement, la subordination à la loi du devoir faire et du devoir être sous l'égide de laquelle les mœurs s'appréhendent au sens de faits dictés par la dualité de la spécifique sagesse de l'homme rural et de ses judicieuses croyances. La morale de ces derniers consiste, en effet, à enseigner la droiture et la rectitude admises comme la base sur laquelle se fonde la conception d'un comportement entendu dans la communauté rurale comme étant décentement admissible et convenable.

Ainsi entendu, ce comportement peut faire sa part dans le jugement que l'on soumet à la logique de la psychologie de l'appartenance à savoir que cette dernière sert de poutre tendue vers la conservation de l'intense idéal indispensable et pour le moins requis pour exiger un Moi raisonnable et capable de s'accomplir de façon profitable et en conformité à la manière propre de penser la convenance dans un monde typiquement sensible au complexe des anomalies qui se manifestent par des écarts par rapport aux normes sociales.

Cette réflexion suppose, donc, un conformisme qui ne saurait combler l'exigence de l'appartenance que si l'individu se comporte en toute âme et conscience en proportion aux principes de l'héritage idéologique que nous ont légué les ancêtres et que symbolise le caractère particulier du paysan considéré dans sa coquille comme un brin d'un tout, dans l'univers duquel, il ne peut s'exécuter hors les limites de la norme grégaire. L'importance de cette dernière réside dans le fait qu'elle fonde le sens par lequel s'accomplit la plus haute logique de l'équilibre harmonieux dans lequel s'exalte la providence d'un Moi rural.

Ceci signifie que ce dernier se doit d'être idéalement parfait pour n'être pensé que comme un sujet correct ayant une présence d'esprit de remplir les conditions nécessaires et suffisantes que l'on exige pour réglementer la vie des paysans. Ceci dit, ce qui la soumet à des règles dont dépend l'accomplissement qui répond avec fiabilité à toutes les conventions de la communauté rurale.

Suite à cette réflexion, nous nous devons de souligner, de ce fait, que nous considérons le «Moi» dans son sein effectif comme le maillon décisif de la concordance entre l'être et le paraître de cette communauté, du moins c'est ce que nous pensons. Ainsi, nous argumentons par ce qu'a dit Pierre Daco à propos du «Moi» :

<<Nous avons conscience de ce que notre «Moi» n'est pas le moi des autres. Le «Moi» est donc la personnalité propre d'un sujet. Et si l'on dit : «Moi», je fais ceci, cela implique que nous avons conscience de le faire, personnellement et volontairement. Pourquoi le tableau place-t-il le «Moi» dans la couche subconsciente ? En premier lieu l'enfant vit sur son subconscient instinctif (son «ça»). Il n'a pas encore conscience d'être «Lui». Il ne dit pas «Je»; il ne dit pas moi. Il parle de lui à la troisième personne. >>¹⁷⁰

¹⁷⁰ - Daco Pierre, *Les Prodigieuses Victoire de la Psychologie moderne*, Ed. Marabout Service, Belgique, 1973, P. 162.

En effet, il parle de lui à la troisième personne laissant entendre inconsciemment ce qui souligne déjà depuis la première enfance un «Moi» qui se développe instinctivement au gré de ce que doit être l'autre soit un sujet social destiné à vivre en groupe et se devant de s'accomplir selon les règles en vigueur et selon que les jugements de la communauté ethnique accordent l'acceptabilité en terme de la compatibilité, de l'entente et de la cohérence. C'est bien là, pensons-nous, un «Moi » conditionné que l'individu en soit conscient ou non. Suite à cette réflexion qui tend à enrichir l'argumentation de cette cohérence et cette compatibilité dans les sociétés paysannes, nous reviendrons sur ce qu'a aussi dit Pierre Daco dans le passage suivant

<<Que se passe-t-il ensuite ? Les circonstances extérieures commencent à «bombarder » le subconscient de l'enfant. A la suite de ce «bombardement » de circonstances, l'enfant commence à sentir son «Moi ». Il commence à se rendre compte de sa personnalité propre. Il se rend compte que les choses arrivent à «Lui », et pas à un autre. A ce moment, il commence à dire «Je». Le jeune André ne dira plus :-André fait ceci ; c'est pour André, etc. –mais : Je fais ceci ; c'est pour moi. Le «Moi » a fait son apparition. >>¹⁷¹

C'est vrai que le moi fait son apparition et émerge avec une certaine conscience d'être quelqu'un qui doit assumer ses actes, mais il reste tributaire de la psychologie sociale de son groupe. En effet, tout paysan a des comportements qui semblent tendre à exprimer un caractère propre, mais, en réalité, dans le milieu rural, chacun est tenu de se fonctionnaliser toujours en cherchant à symboliser le profil psychologique de son peuple qu'il se doit de respecter et d'honorer.

<<Il est donc une partie du «ça», transformé par les circonstances extérieures. Si on considère le «ça» comme une pâte qui fermente, le «Moi » est une protubérance qui gonfle à la surface de cette pâte. Notre

¹⁷¹-Ibid., P. 162.

<<Moi >> reste donc en rapport très étroit avec nos instincts profonds. Une très grande partie de notre <<Moi >> reste donc subconsciente, et exige des circonstances particulières pour remonter à la surface de la conscience. >>¹⁷²

Ainsi, dirons-nous, notre nous sommes servi, comme argumentation, de cette citation de Pierre Daco tant il concorde en tout point sinon en grande partie avec ce que nous avons exposé dans notre hypothèse concernant le <<Moi >> en mettant l'accent sur son émergence et sur l'acquisition.

Nous avons pris en considération les imposantes influences qui contribuent considérablement dans la construction du psychique de ce Moi social d'abord par l'emploi du mot << *sujet* >>, en aucun cas on peut dire d'un quelqu'un qu'il est sujet sauf exception s'il est impliqué dans un tout ou autrement dit une << *foule* >>¹⁷³ soit un contexte social dans lequel il joue un rôle de complémentarité tout en ayant le statut d'un membre agissant avec la même psychologie et la même conscience, ensuite l'expression : << *les circonstances extérieures* >>, conférée de toute évidence aux opinions et traditions avec lesquelles se manifeste l'âme de la foule en corrélation avec la conscience collective. Ces opinions cernent le comportement et le guident dans le bain communautaire.

Cette vérité est clairement évoquée dans *La Mare au diable* de George Sonda où Germain le laboureur, tout en étant modeste et honnête, mène avec aisance et satisfaction une existence de paysan généreux, hospitalier et attentionné à l'égard de son prochain, mais ayant un caractère qui est fermement hostile à tout ce qui peut porter atteinte à l'originalité de sa présence dans la prescription ethnique, il gère mal le comportement inapproprié de la servante et manifeste un sentiment de

¹⁷² - Ibid., PP. 162-163.

¹⁷³ - Terme employé en psychologie et qui signifie : collectivité ou groupe de personnes vivant conjointement sur le même territoire.

révolte et de mécontentement à l'égard de sa méfiance qu'il juge inconvenable et démesurée.

Dès lors, il réagit négativement à ses propos en exprimant désagréablement et avec défiance la colère qui s'est emparée de lui. Ce qui souligne avec ferveur l'appartenance à un groupe défini par des traits de caractère différents de ceux des autres.

<<Tout ce que Germain put apprendre, c'est que la jeune fille et l'enfant étaient allés du côté de Fourche. Il courut à Fourche : la veuve et ses amoureux n'étaient pas de retour, non plus que le père Léonard. La servante lui dit qu'une jeune fille et un enfant étaient venus le demander, mais que, ne les connaissant pas, elle n'avait pas voulu les recevoir, et leur avait conseillé d'aller à Mers. -Et pourquoi avez-vous refusé de les recevoir ? Dit Germain avec humeur. On est donc bien méfiant dans ce pays-ci, qu'on n'ouvre pas la porte à son prochain ? -Ah dame ! répondit la servante, dans une maison riche comme celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont absents, et je ne peux pas ouvrir aux premiers venus. -C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais mieux être pauvre que de vivre comme cela dans la crainte. Adieu, la fille ! Adieu à votre vilain pays !>>¹⁷⁴

Dans de telle manifestation psychique, il convient de dire que d'un point de vue logique et consciencieusement recevable, cette indignation fortement ressentie fait preuve de l'inacceptable attitude qui a mis mal à l'aise Germain et l'a contrarié à tel point qu'il a proféré, en s'adressant directement à la conscience dans une intention moraliste, des mots offensant voire injurieux en réplique à ce qu'il considère comme outrage contraignant susceptible de porter atteinte à la composante philanthropique de l'être de son enceinte rurale.

A notre sens, il s'agit dans ce passage d'une représentation, qui met en évidence l'état mental exigeant le respect absolu des opinions hyperémotives pour la bonté et la générosité, et qui consiste à renforcer l'apparence de la grandeur d'âme.

¹⁷⁴ -Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie Générale, France, 1984.

On perçoit là un dévouement qui se manifeste de façon notable et qu'affirme solennellement ce qui suit :

<<...L'homme est destiné à la vie sociale. La plus part des pulsions venant du subconscient doivent donc être arrêtées, ou canalisées vers des actions bonnes, et supportables dans une vie en commun. Sur le subconscient de l'être humain vont donc s'abattre des torrents d'interdictions, des montagnes de censures. Tout cela est indispensable...>>¹⁷⁵

Le rural est, en effet, une personne pour qui, la tolérance face aux interdits qui détériorent la santé de l'organisme rural n'existe pas. Il possède la riposte rapide et s' imagine très mal les comportements qui provoquent le désarroi d'avoir à se comporter selon ce qui ne correspond pas aux principes d'homme de campagne et ce qui fait dégringoler de son piédestal le tréfonds de l'être de la paysannerie dans l'ombre duquel, se manifeste ce qui symbolise la souveraineté de la terre et de ce qui consiste à l'étendre singulièrement vers les hommes qui dépendent d'elle, qui la peuplent et qui se distinguent par une psychologie particulièrement ethno-terrienne.

Ainsi, nous notons que c'est, en effet, en fonction du dévouement aux origines que s'institue inévitablement et au plus haut degré une assujettie et subordonnée mentalité disposée au service de la quête de l'équilibre et du bon sens dont l'enjeu réside dans le fait qu'au sein du milieu social ou communautaire tout individu se présente comme étant un appareil ayant une propre fonction qu'il doit forcément accomplir en complémentarité avec les autres appareils car il ne peut, cependant, ni exister, ni agir de manière autonome, différente ou indépendante dans cet ensemble que l'on compare à un tout soudé par la cohérence, et tel un organisme humain qui, équilibré et dénué de tout trouble soit-il, n'obéirait qu'à ses propres règles. Le rural

¹⁷⁵-Daco Pierre, *Les Prodigeuses Victoires de La Psychologie Moderne*, Ed. Marabout Service, Belgique, 1973, P. 163.

est le membre dont l'ethnicité admet une revendication des origines et de l'appartenance à un peuple.

A savoir que ce dernier se caractérise par une identité assumée, au plus haut point, par une nécessité idéologique fondée sur la raison de la corrélatrice authenticité ; toute sa signification et toute sa légitimité est manifestement requise par la dimension éthique qui tend à condamner le reniement des siens. Ce qui n'exclut pas une intrication entre la réalité et la fiction dans le roman champêtre où se justifie et s'affirme la parfaite communion psychologique par la jonction ethnique qui se perçoit dans les scènes de mariage, d'enterrement, de circoncision, etc.

C'est ce qui permet, en effet, à la nature des hommes ruraux de rester inviolée et de se manifester relativement aux origines dont la voix n'a de cesse de retentir avec un ancestral écho assourdissant dans toute pratique et dans tout événement. Le passage qui suit serait donc une affirmation en saillie qui exprime à bon escient le lien qui unit l'homme de la campagne aux autres membres de la communauté à laquelle il appartient.

<<Une série de cercles étroits emprisonnent les gens au sein des familles puis des Kharoubas et font de tout le village une cage grouillante où l'on se côtoie et se mesure sans cesse. [...].La Kharouba est une unité sociale et géographique en même temps. >>¹⁷⁶

¹⁷⁶-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, PP. 91-92.

2) La Résultante de l'équilibre et du déséquilibre psychologiques dans les influences des exigences sociales.

Il est indispensable de s'intéresser à l'équilibre puisqu'il est l'un des principaux critères qui fondent la socialité. Il faut donc l'exploiter pleinement pour pouvoir mettre en évidence le retentissement de la dimension psychologique dans un ensemble régi par les lois de la communion et de l'acceptation.

<<L'équilibre physique et mental. Sans lui, rien ne peut être accompli. Sans lui, toute plénitude est impossible. L'équilibre est l'outil de la perfection humaine. Tout déséquilibre, coupe l'homme de sa totalité physiologique et psychologique ; et par conséquent, le sépare de son humanité possible. >>¹⁷⁷

A cet égard, et à la lumière de cette réflexion, il importe de dire que le principe de la stabilité consiste en une tendance à maintenir l'équilibre ce que l'on peut appeler autrement la durabilité des états ou des situations estimés convenables et conformes aux règles et aux lois que le paysan, précisons-nous, doit respecter car il lui est formellement interdit de les enfreindre sous peine d'être marginalisé voire rejeté ou banni. Naturellement, cette dimension de l'équilibre psychologique demeure fortement liée à l'équilibre social, et est plus que jamais présente dans les textes de notre corpus quand un écart se constate dans le comportement de l'un des membres du groupe et déstabilise le maintien de la cohésion sociale qui s'explique par la présence des relations dont l'enjeu consiste à maintenir les paysans soudés dans leur milieu rural.

¹⁷⁷ - Daco Pierre, *Les Prodigieuses Victoires de la Psychologie moderne*, Ed. Marabout, Belgique, 1973, P 11.

Ce qui peut, cependant, troubler la stabilité c'est ce qui se manifeste négativement provoquant l'inhabituel. Il suit de là que le changement et le désordre mettent la société en émoi et déséquilibrent le système clos. Ainsi, nous nous permettons de dire que l'équilibre et la stabilité ont une fonction vitale et élémentaire supposant une harmonisation qui constitue le fondement et l'essence de la continuité unitaire dans les relations et les liens qui soudent, bien évidemment, le groupe et empêchent qu'il ne se fissure et tombe en ruines. Il convient, dès lors, d'évoquer le psychique et la conscience.

Nous rappelons qu'à notre sens, dans cette réflexion dont la visée consiste en l'analyse de l'inscription de la terre et de tout ce qui s'y rapporte à savoir le caractère, le trouble psychique n'est forcément pas entendu comme une pathologie, mais il signifie juste un état d'esprit qui dans certaines situations pousse l'individu à agir d'une manière disons indécente et scandaleuse voire immorale qui choque l'opinion publique et qui peut contrarier les autres membres du groupe à tel point qu'elle heurte la stabilité de l'ensemble d'où le déséquilibre de l'organisation ethnique.

<<Fouan, lui aussi, avait regardé ses enfants, l'un après l'autre, avec le sourd malaise de ce qu'ils feraient de son bien. La paresse de l'ivrogne l'angoissait moins encore que la convoitise jouisseuse des deux autres. Il hocha sa tête tremblante : à quoi bon se manger le sang, puisqu'il le fallait ! [...] Fouan hors de lui, maintenait son prix, entrait dans un éloge outré de sa terre, une si bonne terre, qui donnait du blé toute seule, [...] Fouan, de blême qu'il était, devin subitement très rouge, sous le flot de sa colère qui éclatait enfin. Il se leva, cria avec un furieux geste : <<Ah ! Ça, nom de dieu ! Vous fouillez dans mes poches, maintenant ! Je n'ai pas un sous, pas un liard de placé. Vous avez trop coûté pour ça, mauvais bougres !...mais est-ce que ça vous regarderait, est-ce que je ne suis pas le maître, le père ?>> Il semblait grandir dans ce réveil de son autorité. Pendant des années, tous, la femme et les enfants, avaient tremblé sous lui, sous ce despotisme rude du chef de la famille paysanne. >>¹⁷⁸

¹⁷⁸ - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980, PPP 48-49-54.

Si l'on considère cette rude manière d'être du chef de la famille paysanne d'un point de vue psychologique, on constate la recherche des arguments qui appuient au nom d'opinion et de jugement la subordination. Il ne s'agit pas, en effet, d'un conflit de générations, mais d'une image d'un bon sens idéologique purement rural.

Au-delà de la psychologie rurale, cette même image peut s'étendre, à notre sens, à un contexte littéraire où l'honneur, l'attachement viscéral à la terre, le respect de la terre, la valorisation de la terre et l'amour de la terre se perçoivent dans le discours comme des «*repères actantiels*»¹⁷⁹ qui sont conceptuels non assimilables à des personnages, mais qui assignent au dialogue une fonction «*perlocutoire*»¹⁸⁰. Il s'agit, en effet, d'un discours littéraire qui se conçoit, pensons-nous, avec une intension visant à inscrire la souveraineté de la terre dans la manière rurale de se penser en assujettissant ce qui le considère par rapport à ou aux parcelles qu'il possède.

<<On se trompait, si on le croyait fini. <<ô ! Papa, voulu ricaner Buteau. >> -Tais-toi, nom de dieu !continua le vieux, la main toujours en l'air, tais-toi ou je cogne !>> Le cadet bégaya, se fit tout petit sur sa chaise. Il avait senti le vent de la gifle, il était repris des peurs de son enfance, levant le coude pour se garer. <<Et toi, Hyacinthe, n'aie pas l'air de rire !et toi, Fanny, baisse les yeux !...Aussi vrai que le soleil nous éclaire, je vas vous faire danser, moi ! >> Il était seul debout et menaçant. La mère tremblait, comme si elle eût craint les torgnoles égarées. Les enfants ne bougeaient plus, ne soufflaient plus, soumis, domptés. <<Vous entendez ça, je veux que la rente soit de six cent francs...Autrement, je vends ma terre, je la mets en viager. Oui, pour manger tout, pour que vous n'ayez pas un radis après moi... Les donnez-vous, les six cent francs ? >>».¹⁸¹

¹⁷⁹ -Actant (actantiel) : unité agissante dans la syntagmatique du récit, non assimilable à un personnage (ex. : l'amour est un actant du théâtre classique, l'honneur en est un autre), chapitre 13, *L'Analyse littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2011, P 159. Gilles Bonnet et Christine Marcandier sont les auteurs de la majorité des chapitres.

¹⁸⁰ -Ibid., selon Éric Bordas (chapitre 5), c'est la fonction d'un énoncé qui est censé provoquer des effets précis et concrets hors paroles.

¹⁸¹ - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980, P 54.

Dans un sens, le comportement d'un individu troublé psychiquement devient alors un choc de la cristallisation de la convergence dans les idées et de la concordance dans les actions. Ce qui peut disloquer le corps social voire l'ébranler complètement et constituer un fléau social susceptible de prendre manifestement des proportions gigantesques en ayant un impact négatif sur le bien-être de toute communauté et plus précisément la communauté rurale dont il est question dans ce présent travail.

Entre autres causer la totale déstabilisation de la constante psychologique et de sa structure qui se veut la puissante ossature de la paysannerie que l'on considère fondamentalement par rapport à sa cohérence et à sa dépendance aux différentes lois qui régissent la conscience collective plongeant ainsi les paysans dans un complot tortueux.

Nous soulignons, de ce fait, que dans une large mesure, la stabilité de l'état moral et l'état d'âme, qui ne sont autre chose qu'une manière d'être avec laquelle se produisent les ruraux au regard de la légitimité des mesures communautaires et de la religion dans l'empire rural, se suppose comme la résultante conjuguée des influences contraignantes autour de laquelle gravite ce qui manifeste le fondement des vérités humaines qui sont teintées de politique, de social, de culturel, de tragique soit de tout ce qui anime la vie, et que l'on voit affleurer dans le théâtre de la ruralité dont l'image idéale reste tributaire des conduites, des attitudes et des multiples réactions comportementales de tout sujet ethnique subsumé dans l'espèce des gens de la campagne comme répondant à la spécificité du caractère bucolique qui se doit de se manifester adroitement et conformément à ce que dicte justement cette conscience collective dont la touche psychologique souligne le mérite du trait marquant de l'univers rural à savoir que la détermination est toujours dans l'ordre des choses pour ne manifester que ce qui peut être à l'origine de la conception du modèle représentatif de ce caractère passionné de la terre et attentionné à son égard. En effet, c'est ce que l'on peut argumenter par ce qui suit :

<<Et il entama sa lutte à lui, son histoire, ses trente années de bataille avec la terre, dont il sortait plus pauvre. Toujours les capitaux lui avaient manqué, il n'avait pu amender certains champs comme il l'aurait voulu, seul le marnage était peu coûteux, et personne autre que lui ne s'en préoccupait. >>¹⁸²

Effectivement ce trait se traduit indéniablement par la nécessité de l'identification et son pouvoir réside alors dans sa capacité de donner une image de l'idiosyncrasie rurale. Cependant, toute démesure que l'on observe dans les comportements porte préjudice au noyau communautaire et à l'essence de sa nature pastorale.

Cet écart ou démesure apparaît donc, avec clarté et évidence, comme une damnation qui engendre la frustration chez les ruraux dont la paix de l'âme et de l'esprit seront affectées suite à ce qui peut s'appréhender comme une torture morale causant l'embarras et créant la tension d'où peut se résulter, dans la majorité des cas, des conflits susceptibles de plonger les peuples dans la consternation voire les mettre à la merci des prédateurs dont les stéréotypes tendent à stigmatiser les paysans. Parmi les éléments troublant, nous citons, à titre d'exemple : le manque de réserve et de retenue dans les comportements, la perte de la terre qui conduit à la perte du paysan lui-même, l'inceste, l'adultère ou les histoires d'amour qui parfois disloquent les familles voire les tributs et débouchent sur des guerres, etc.

<<J'ai cette folie de m'être attaché à une jeunesse, et je m'en blâme. >>¹⁸³

Nous pensons, dès lors que le propre de la psychologie dont il est question dans cette réflexion émane d'un conscient qui élabore une intention profonde reliant l'être du présent à l'être du passé faisant de lui un esclave soumis dont la sécurité ne peut lui être donnée que par la famille ou par la communauté.

¹⁸²-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1980. P. 173.

¹⁸³-Sand George, *La Mare au diable*, Ed. Librairie générale française, 1984, P104.

C'est, de ce faite, de cette psychologie du comportement des membres du groupe ou plus précisément des paysans que dépend, en fonction de leur dévouement à l'idéal hérité des origines, la considération, au sens plein du terme, qui se perçoit dans les pratiques sociales ou dans les attitudes voire dans la manière de se penser et de penser l'esprit de son village à travers les multiples manifestations de ce que l'on peut appeler un <<Soi>> particulier qui respecte ses semblables autant qu'il se respecte lui-même et qui agit en toute âme et conscience sous l'influence de cet idéal.

<<L'individu agit d'après un idéal de conduite. >>¹⁸⁴

Le jeu de la signification dans le passage cité ci-dessus crée un effet de représentation psychologique qui inspire un modèle de soi typique et singulier quasi métaphorique du fait qu'il renvoie aux règles de conduite exigé dans l'ensemble ou dans, disons, le groupe. A notre sens, le <<soi>> ne peut se signaler que dans ce qui projette le sujet social, qui se considère par la présence de son être agissant, dans son propre monde.

<<Il trouvait que les Flamands avaient l'esprit de corps, s'entraidaient, détestaient les Kabyles. Les polonais agissaient de même. Mais eux, les Kabyles les moins bien payés, les moins instruits, qui avaient besoin de se soutenir, ils se battaient, se jalousaient et se dénonçaient. Ils étaient là plus d'une centaine. Ils trouvaient moyen de ressusciter, en France leur politique de çofs, leur orgueil d'appartenir à tel village et pas à tel autre, ou pour ceux du même village, à telle famille et non pas à une autre. Rien de changé, en somme. Et dans ces conditions, il aurait dû, lui, Amer être digne de Kaci, imiter ceux qui n'oubliaient pas, serrer les cordons de sa bourse, au lieu de faire valoir ses muscles ou ses capacités à boire. Cela se terminait généralement par la résolution de se corriger, de revenir sur la bonne voie. >>¹⁸⁵

¹⁸⁴-Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978. P 21.

¹⁸⁵-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P 53.

En effet, cette psychologie est, dirons-nous, adoptée, en toute rigueur, dans un but de soumettre l'individu aussi bien aux différentes règles établies en vue de satisfaire les intérêts collectifs qu'aux influences des multiples tendances fondées sur des idées populaires liées à ce qui est le plus valorisant et le plus approprié à savoir dieu, l'honneur, l'amour de soi, l'amour de son prochain, l'amour de la terre au sens de parcelles productives et source de vie, l'amour de la terre au sens d'espace ou lieu natal, l'amour de la famille, la raison, le respect, le milieu dans lequel l'individu s'équilibre et évolue très fréquemment en étant quotidiennement en relation avec les autres membres du groupe.

Des idées, rappelons-nous, qui ne tentent pas de discréditer ou dévaloriser le pays ou le village d'origine ou encore moins donner une image ou une impression péjorative des siens comme celles des jeunes d'aujourd'hui qui convoitent les pays des autres et rêvent d'un demain florissant ailleurs que chez soi. Une convoitise qui, en effet, souligne l'accomplissement d'un office identitaire signifiant le Soi par rapport à la dignité de ses origines et de son appartenance à un peuple.

Il convient cependant de remarquer que tous les caractères acquis contribuent considérablement à forger d'abord un soi digne de son affiliation sociale puis un soi que l'on peut appréhender au sens d'un porte-parole de son peuple, étant commun et singulièrement approprié. Et ce dans la mesure où ces acquis se manifestent dans le rituel de la vie commune par des actes qui les symbolisent en procurant à chaque individu un sentiment de quiétude et de sérénité tout en lui permettant d'être admis sans gêne et sans angoisse dans la communion ethnique où il se fond avec aisance dans l'entente et la compatibilité.

Ceci dit, le collectif l'emporte sur l'individuel et on peut, de ce fait, pensons-nous, parler d'un raisonnement de persuasion qui découle d'un psychique apte à être influencé sans discussion ou contestation.

C'est pourquoi, dans cet acquis de conscience, il incombe de parler d'un caractère unique et particulièrement déterminatif perçu et observé dans les attitudes et les comportements et que l'on peut appréhender au sens d'emprunte ou d'étiquette. A propos d'influences, une réflexion que nous devons à Jean Stoetzel, souligne :

<<Il est important de noter, dans une perspective psychosociale, que les individus ne doivent pas être considérés comme recevant passivement ces influences. Les conditions de milieu sont pour les individus un véritable milieu, c'est-à-dire des conditions dans lesquelles ils se comportent, ou si l'on veut auxquelles ils s'adaptent, en tout cas dans lesquelles ils interagissent. >>¹⁸⁶

Dans ce sens, l'individu ou plus précisément le rural est un être que l'on pense comme un acteur au sein du milieu dans lequel, il naît et dans lequel, il évolue. Il se veut également le porte-parole de la voix de la ruralité et se doit de s'appliquer avec une spécificité de comportement qu'approuve rigoureusement le testament de la loi communautaire. Il est à noter, aussi, qu'il se doit de s'imposer avec une attitude convenable qui soit admise et que soutiennent positivement les opinions.

Ceci dit, le rural ne peut jouir de plus de considération que s'il s'adapte conformément à l'être psychologie de son groupe en respectant, bien évidemment, les valeurs et les contraintes sociales. Et suite à ce qui a été dit, le rural est un agent social que l'on ne peut considérer que s'il anime sa présence et donne sens à sa vie par l'ambition d'adopter une manière de penser la vie, de penser les réalités, de percevoir, de manifester un sentiment de désolation ou, dirons-nous, de mécontentement et de rébellion suscitées par ce qui a pu irrité la fierté ethnique et placé les paysans dans une situation où il ne peuvent plus maintenir la continuité fidèle avec la culture de faire et d'agir inculquée et adoptée traditionnellement depuis le bas âge dans une psychologie qui leur soit propre et qui caractérise

¹⁸⁶ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978, P 64.

considérablement le groupe et permet, de surcroît, à l'individu d'y appartenir en s'identifiant aux autres membres appartenant au même groupe.

Cette psychologie souligne, en effet, les allures des aventures par lesquelles l'Histoire des racines se prononce en s'illustrant dans le mouvement évènementiel des différents récits où se perçoivent clairement, au travers les rôles thématiques et sémiologiques que jouent les personnages ainsi qu'au travers leur portrait psychologique, les héritages ancestraux des réactions, des comportements, des caractères et des doctrines voire des manières d'agir et surtout de raisonner qui engendrent paix et confiance totales et qui sont fondées sur la transmission constante et sur les différentes institutions de l'absolu qui démènent le moi en éditant le principe fondateur de l'adéquat, du parfait, de l'approprié et de l'exemplaire. Ce qui se perçoit nettement dans le passage suivant :

<<Un paysan serait mort de faim, plutôt que de ramasser dans son champ, une poignée de terre et de la porter à l'analyse d'un chimiste, qui lui aurait dit ce qu'elle avait de trop ou de pas assez, la fumure qu'elle demandait, la culture appelée à y réussir. Depuis des siècles, le paysan prenait au sol, sans jamais songer à lui rendre, ne connaissait que le fumier de ses deux vaches et de son cheval, dont il était avare ; puis le reste allait au petit bonheur, la semence jetée dans n'importe quel terrain, germant au hasard, et le ciel injurié si elle ne germait. Le jour où, instruit enfin, il se déciderait à une culture rationnelle et scientifique, la production doublerait. Mais, jusque-là, ignorant, têtu, sans un sou d'avance, il tuerait la terre. Et c'était ainsi que la Beauce, l'antique grenier de la France, la Beauce plate et sans eau, qui n'avait que son blé, se mourait peu à peu d'épuisement, lasse d'être saignée aux quatre veines et de nourrir un peuple imbécile. >>¹⁸⁷

Ce passage revêt, en effet, à lui seul, la suprême évidente conscience de l'insubordination qui se borne à manifester une réticence à l'égard de cette innovation cassant le traditionnel et la routine dont se satisfait le paysan tout en ayant un caractère distingué par un phénotype ferme et dur le dotant d'une aptitude

¹⁸⁷ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Folio, France, 1990, PP. 173-174.

qui le dispose à préserver ses habitudes et s'affirmer en tant que tel refusant, cependant, tout changement qu'il juge brusque et humiliant. Ce qui se résume dans l'expression suivante :

<<Un paysan serait mort de faim, plutôt que de ramasser une poignée de terre et de la porter à un chimiste...>>.

D'abord l'emploi de l'indéfini «un» souligne la généralisation, c'est-à-dire tout paysan sans exception. L'emploi d'un groupe nominal, qui, tout en soulignant la profession : «un chimiste», laisse entendre que, de par son métier ou sa spécialité, le scientifique, qui n'a que le sens des composantes de la terre et non le sens de son essence et de son influence sur le comportement, ne peut défier, de ce fait, le paysan dont l'archétype de la terre se projette sur les différentes représentations mentales du convenable et du non-convenable qu'il se fait selon la logique que son groupe à forgée. Du moins c'est ce que nous pensons.

C'est pourquoi l'on se permet de dire de notre corpus qu'il acquiert une autre dimension de salut en manifestant un type de roman-fleuve¹⁸⁸ dans la mesure où, tout en étant une garantie de morale, se veut également un commentaire dont la fonction consiste à révéler un modèle type de la société rurale du XIX^e et du XX^e Siècle tout en fournissant une signification aussi bien à l'existence des hommes de la campagne qu'à la psychologie interne de leur univers clos à savoir que les personnages ont le même sort, les mêmes difficultés, la même rudesse d'esprit, les mêmes conditions de vie et sont presque les mêmes personnages dans les huit

¹⁸⁸-Un roman-fleuve, sans être une suite romanesque, est un vaste roman en plusieurs tomes (souvent plus d'une dizaine). Ils forment un tout, dans lequel se retrouvent les mêmes personnages d'un tome à l'autre, mais peuvent néanmoins se lire séparément. Ils constituent souvent la fresque d'une famille bourgeoise sur un fond d'histoire contemporaine. En France, l'un des premiers romans à présenter cette structure est *L'Astrée*, l'œuvre de Honoré de Urfé. Ce sont les années 1905- années 1930 qui marquent, par la suite, la faveur du roman-fleuve en France, avec notamment : Romain Rolland : *Jean-Christophe* (1904-1912), Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu* (1908-1922), George Duhamel : *Vie et aventures de Salavin*(1920-1932) et *chronique des Pasquier* (1933-1945), Roger Martin du Gard : *Les Thibault* (1922-1940), Jules Romains : *Les Hommes de bonne volonté* (1932-1947), Louis Aragon : *Cycle du monde réel* (1933-1951), Jacques Chardonne : *Les Destinées sentimentales* (1934-1936).

romans où toute mise en exergue semble, de façon plus évidente, munie d'implicites points de vue.

Il s'agit, donc, d'un particularisme psychologique et psychique qui s'abstient de se plier aux ordres de l'influence imposée par un homme de savoir possédant un esprit cartésien dont il faut se garantir les faveurs des connaissances que l'homme de la campagne n'a pas, et dont il refuse de s'enorgueillir vu qu'il ne les a pas revendiqué pensant qu'il n'en a pas besoin et que la seule chose dont il a besoin c'est pouvoir préserver la dignité de procéder traditionnellement sans se déshonorer dans le but de maintenir le rapport viscéral qui le lie étroitement à sa terre nourricière qui fait sa fierté.

D'un point de vue personnel, nous notons que le chimiste apparaît dans un sens comme étant un être qui n'est pas scellé par le principe d'un moi unique, un moi exalté dans le substrat de l'appartenance à la terre et à sa communauté, un moi qui incarne, en effet, le caractère et la nature dont la grande œuvre est de donner un souffle éternel à cette manière de faire, d'être ou de penser les choses.

Le pire est de se voir, donc, défier par une conviction contraignante dont l'influence vise à rompre la continuité que garantit, dans le faire, un savoir, disons, non scientifique, que nous enseigne l'expérience et dont la touche est sacrée remportant le large consensus qui demeure, en tout état de cause, tributaire de l'engagement qui consiste à respecter la dimension du monde traditionnel et permet au paysan de rendre hommage à l'âme de ses origines dont la mémoire le soumet aux principes des lois idéologiques qui caractérisent sa filiation spirituelle et philosophique qui dans son conscient font sa fierté et valorise sa personne de paysan resté fidèle à ses racines par une manière d'agir et de procéder qui lui soit particulièrement propre et que ses ancêtres lui ont léguée.

C'est pourquoi, il se sent indigné par le nouveau et le cartésien qu'il considère comme une violation formelle de l'essence de son être rural ou comme une

conception illogique qui va à l'encontre de ses principes et ceux des anciens du moment qu'elle affecte ses convictions qui, quelle qu'elle soit leur rationalité logique ou illogique, sont, de façon plus évidente fondées, sur des connaissances héritées et transmises d'une génération à une autre. C'est pourquoi, le paysan partant de ce principe récuse avec une mentalité de borné tout modernisme consistant en une démystification qu'imposent à son sens les idées scientifiques.

Ceci dit, l'éthique ethnique et rurale demeure tributaire du lien organique établi entre l'individu et sa terre nourricière pour assurer la continuité entre le passé et le présent et entre ses origines et son être. Pour le paysan, c'est ce qui marque son appartenance au groupe et toute rupture avec les principes traditionnels implique pour lui une corruption du système de valeurs dont il tire toute la rationalité du sens logique de l'honneur et de ses multiples vertus.

Nous soulignons que ce passage a aussi le mérite de montrer que la terre n'est pas conçue comme un simple décor qui raconte les lieux et qui se manifeste au gré de la description, mais en plus d'être un thème qui hante le récit du début jusqu'à la fin, elle agit comme un être auquel se subordonnent les paysans corps et âme faisant d'elle le maître puissant qui comme un dieu, il dicte ses lois et dont les qualités qui sont associées dans l'idée de la mère nourricière et qui sont autant réelles qu'imaginaires font d'elle la personne la plus aimée et la plus choyée et le personnage le plus impressionnant et le plus surprenant qui soit.

Un personnage qui tout en étant pourvu du devoir d'agir, il se figure de manière très large dans les actions des autres personnages, dans les états d'âme, dans les évènements, un personnage qui avec un potentiel humain s'inscrit durablement et d'une manière définitive dans la représentation des paysages.

Et d'ajouter, des paysages qui plaident avec une affection fervente pour que le spectacle que nous offre le poétique puisse s'imprégner du mythe de sa sève et irriguer, dans les règles de l'art, la politique des dimensions historiques qui

ressuscitent les âmes qui nous murmurent dans la discrétion le chant des exploits de ceux qui ont muri dans la conscience de la terre. Une telle plongée dans les origines élargit l'étendue de la ramification raciale et souligne la continuité fondée sur la réalité de l'équilibre, de la stabilité et de la ressemblance.

<<Chacun de nous porte en lui les mêmes espèces de caractères et les mêmes mœurs que la société ; car elles n'y peuvent provenir que de nous. >>¹⁸⁹

3) La Quête du Soi rural.

La quête de soi est une manifestation providentielle très pertinente dans les romans de notre corpus dans l'analyse desquels, nous serons amenée à repérer à priori les réseaux que tissent des significations relativement liées à la représentation de la réalité identitaire pour pouvoir dégager la valeur expressive.

Cette dernière pourra, d'après ce nous avons constaté, nous offrir un champ fertile où l'on peut, de toute évidence, atteindre la structure d'une conscience qui soumet l'esprit à un mode opératoire rationnel dévoué à mettre en évidence l'émanation d'un être social issu d'une lignée de paysans vivant dans le flanc de la terre, et la façon dont la société rurale contribue à fonder son identité et construire sa personnalité, en effet, les deux piliers qui vont de pair, qui soutiennent l'existence de l'être et qui l'une ne peut subsister sans l'autre avec bel et bien la conscience de soi.

<<La conscience de soi comporte divers aspects, et d'abord un aspect formel : elle est la conscience qu'on est un moi. Ici les influences culturelles jouent un rôle déterminant par la notion de personne dans la société où est placé le sujet [...] un troisième aspect dynamique de la

¹⁸⁹ - Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, Paris, France, 1978, P. 13.

conscience de soi est le processus d'identification et ses résultats. Ce concept a été introduit par les psychanalystes, pour représenter un attachement émotionnel à une personne telle que le sujet se comporte comme s'il était cette personne ; on parle ainsi des identifications qui se produisent dans la famille. Mais le concept doit être généralisé : il existe notamment des identifications personnelles à des groupes. >>¹⁹⁰

Nous avouons que si, dans ce sous-chapitre, notre attention s'est portée sur la quête de «Soi», c'est parce que dans la vie sociale de la campagne, tout individu est un être qui se caractérise par une individuation¹⁹¹ qui implique le caractère social de l'appartenance.

Ceci dit, et à notre sens, l'être rural qui est le villageois laboureur ou le villageois berger est le membre accepté à l'échelle d'un groupe humain et considéré aussi bien par les processus des rapports psychologiques et philosophiques qui le lient aux siens et à son village que par la relation qu'il entretient avec la terre dans le but de l'exploiter en fonction de ses besoins vitaux.

Dans cet acquis de conscience, nous dirons qu'il est, de ce fait, saisi comme étant un élément qui se reconnaît par l'influence référentielle de l'aliénation typiquement rurale. L'image qu'il donne demeure donc la plus haute expression de la rationalisation idéologique de la ruralité qui trouve ses repères dans les esprits traditionnels et hermétiques des hommes qui n'étaient autrefois que chasseurs, éleveurs ou agriculteurs n'ayant comme opulence que l'amour propre, la fierté de la personne et bien évidemment les parcelles qui sont parfois fertiles et généreuses, parfois stériles et ingrates.

En ce sens, le processus de s'identifier aux siens et à ses origines s'institue avec force et netteté, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, comme un moyen déterminant qui consiste en l'assimilation de tous les traits

¹⁹⁰ - Ibid., PP 201-206.

¹⁹¹ - En philosophie, le terme : signifie processus par lequel un individu se distingue d'un autre. En psychologie, il signifie : processus par lequel la personnalité se différencie.

psychologiques propres uniquement aux peuples ruraux. Cependant, il est à souligner que selon que ces traits leur sont communs, il n'en demeure pas moins entendu que l'aspect ethnique assigne une appartenance socialement particulière distinguant les uns des autres en ce qui concerne la particulière personnalité rurale et le particulier «Soi» rural. Ce que Stoetzel souligne dans ce qui suit.

<<Souvent l'individu s'identifie aux groupes auxquels il est objectivement attaché comme membre, et l'on parlera alors, dans un sens sociologique, des «groupes d'appartenance» auxquels il est identifié [...] C'est un élément important de la conscience de soi, et par suite de la personnalité. >>¹⁹²

Dans cette logique de penser la particularité qui distingue l'être, nous estimons le «Soi» rural une réalité qui ne tire sa vérité connexe de la terre que de la signification de la spécificité de son monde qui le taraude avec l'organe de la tradition et l'agitation des idées qui tout en étant périmées et révolues l'embarquent dans un tourment d'ignorance bâti sur la mémoire séculaire qu'ont fondé les pratiques rituelles.

Il devient donc rationnel et judicieux de préciser que nous nous proposons de mettre en évidence, à travers l'analyse de l'inscription de la terre dans les œuvres de notre corpus, la manifestation des sources et de l'émergence de ce «Soi» rural dont la quête signe le pacte folklorique de l'enracinement pour réaliser la conquête de l'appartenance territoriale. Pour ce faire, nous soulignons que nous devons nous appuyer sur tous les éléments constitutifs des différentes représentations qui soulignent avec ferveur la dévotion des paysans à la terre et qui tout en corroborant la réalité, elles l'emportent sur la fiction.

¹⁹² - Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, Paris, France, 1978, P. 206.

<<Et Jérôme Calvière glissant les feuilles dans l'enveloppe, comprenait ce que jusqu'ici il n'avait jamais entrevu. Il deviner avec lenteur que la terre dont parlait Max Leblond n'était pas le sol qui s'étendait, au matin de chaque jour, devant lui et sur lequel il marchait. Elle ne se découvrait plus comme une étendue qu'on domine mais comme une substance dans laquelle on s'abrite avant de se fondre. [...]. Après avoir descendu le tertre du cimetière, il traversa un champ et s'approcha de l'étang. Il s'accroupit sur son bord. Les premiers gels de décembre avaient figé la terre. Un peuple de roseaux desséchés plongeait dans la vase. Entre les tiges l'eau était limpide. [...]. Que cette impassibilité silencieuse des végétaux pris dans le sommeil de l'hiver. Il trempa la main : l'eau était plus chaude que l'air, la vase plus douce que l'eau. Il revint vers la Bervillière, laissant gercer sur son doigt une fine croûte noire où un débris végétal qui y était pris s'agitait dans le vent. >>¹⁹³

En revanche, il est à noter aussi que dans une certaine mesure psychique la terre possède une espèce de soi particulier réelle et symbolique à la fois, mais il faut rappeler que l'objectif de cette présente recherche consiste à déterminer le statut de la terre en explorant l'univers romanesque dans lequel cette dernière se manifeste avec une conscience d'un être qui se veut le seul maître à bord sur la scène socio-rurale à savoir quelle est omniprésente dans les récits où elle s'inscrit avec un rôle qui sert à adapter l'individu à son groupe et à satisfaire le besoin sous-jacent d'identification.

Si l'on considère ainsi sa présence c'est qu'elle possède un soi réel. Cependant la terre est une entité, c'est-à-dire une réalité abstraite qui ne se considère que par ses effets sémantiques ou ses effets végétatifs, alors l'on ne peut conclure qu'il ne peut s'agir que d'un soi symbolique. A cet effet, il convient de dire que la description dans le passage cité ci-dessus revêt un dialogue silencieux entre le soi de la nature et la conscience de Jérôme où il s'insinue portant le sens de la réalité humaine.

Un soi qui tend, semble-il, à régler la psychologie mentale et comportementale des ruraux avec une logique irréfutable et une intention sensibilisatrice que l'on appréhende au sens de soi inconscient des ruraux. Dans ce passage, on acquiert,

¹⁹³-Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, France, 2008, PP. 114-115.

donc, l'impression d'un type de psychanalyse qui admet une réalité d'un soi de type rural qui ne saurait se détacher de la terre ou, disons, de la nature où il se résout à mettre en vigueur l'impressionnante figure de la terre qui donne à la considérer comme un être à part entière dont le sens va au-delà d'une étendue que l'on peut dominer.

L'auteur accorde, en effet, à la nature le mérite d'influencer les états d'âmes au gré de la maturité et de la morale de ce soi qui se veut une voix des relations de l'homme avec le milieu. Ainsi, nous nous permettons de dire que la première condition de l'émergence d'un soi conscient des ruraux est l'existence de ce soi inconscient de la terre qui se manifeste dans le psychique de chacun d'eux. Du moins c'est ce que nous pensons et ce n'est qu'une hypothèse.

Et si la conscience d'être un pur rural est une objectivité en ce sens qu'elle se manifeste à travers les attitudes et les comportements qui sont communs et qui supposent un «Soi » approprié dont l'image psychique et psychologique est fondée sur les suggestions territoriales, il faut, cependant, souligner que les influences ne sont autres choses qu'ancestrales.

Et d'ajouter, l'imposante voix de l'identité rurale ne peut nous éviter de ne penser le personnage, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, qu'en référence à la terre, au travail de la terre, à l'existence misérable et aux souffrances qui l'accablent de toute part. Ce que nous avons cité ce sont, en effet, des éléments mettant en œuvre les mécanismes de défense contre la dévalorisation qui peut réduire à néant cette qualité d'un rural combattant et fort autant de caractère et que de personnalité. C'est pourquoi, pensons-nous, dans les romans de notre corpus les représentations supposent la quête de soi, un «soi» particulier qui se détermine à ne se manifester que par une psychologie que nous nous permettons d'appeler la psychologie terrienne.

Ainsi, la prétention est totale et porte immédiatement sur le retentissement des idées que l'on fait de l'autre pour pouvoir se distinguer et s'identifier. Nous conviendrons inévitablement que nous ne pouvons aborder cette question d'appartenir et de se reconnaître sans parler de l'identité qui à notre sens permet à l'individu de se faire valoir et qui selon Peter Berger et Luckmann Thomas est <<Un phénomène qui émerge de la dialectique entre l'individu et la société>>¹⁹⁴

A partir de ce qui précède, il est donc relativement aisé de dire que dans cet acquis de conscience, l'individu ne saurait et ne pourrait faire figure, s'affirmer, exister ou se reconnaître parmi les siens en tant que membre terrien de la structure communautaire que par une coexistence imposée qui l'instaure comme un élément du système social assujetti aux principes du groupe et à la mentalité du groupe.

Ceci dit, une existence qui dépasse le sens de la cohabitation sur le même territoire et celui des liens du sang dans la mesure où elle exige un moi particulier soit un moi qui se souligne relativement à sa présence dans un groupe où les autres membres ont la même appartenance. Et d'ajouter, un moi approprié disons susceptible d'assurer la cohérence dans la galaxie psychologique de sa communauté où le sens de la détermination est affiné entre être caractérisé comme un être rural appartenant à la nature et comme un être portant les gènes représentatifs d'une ethnie entendant faire preuve d'un témoignage fiable et fidèle de son peuple.

En effet, un peuple que l'on peut considérer comme une vérité historique et culturelle jugée en soi et pour soi en raison de son lien avec la terre. Cette vérité est, à notre sens, justifiée par l'entendement relationnel et le rapport à l'autre dans la mesure où ces derniers se veulent l'incontestable garantie que le groupe se maintient soudé et ne peut se dissoudre au fil des années voire des siècles.

Ainsi, il semble évident de parler, aussi, du soi, sachant que, d'un point de vue personnel que l'on peut argumenter pour le confirmer, ce soi se manifeste avec la

¹⁹⁴ -Peter Berger, Tomas Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, Ed. Armand Colin, France, 2006, P 286.

conscience de sa communauté face à l'opinion de l'autre, c'est-à-dire un étranger au groupe dont l'idée ou l'image, qu'il se fait de lui, lui assigne une étiquette incontestablement distinctive signant son appartenance à cette communauté.

Et l'on ne saurait, de ce fait, nier le fait que le soi est la matière légitime qui serait nécessaire pour tout jugement d'identité. On observe là également un critère d'originalité et d'authenticité sur la base duquel peut s'engendrer une caractérisation supposant que l'être rural se doit de disposer préalablement et dès sa naissance d'une conscience de groupe conditionnée par une normativité correspondant à une somme de règles, de lois, de principes et de multiples codes. Ce sont des éléments qui fonctionnent comme des repères identitaires et tout en régissant aussi bien les comportements que les mœurs et les attitudes, ils s'actualisent dans les effets d'où naissent les opinions des sages qui orientent toute manifestation psychologique.

Ceci prétend que l'acceptable est ce qui est admis par toute la communauté à l'intérieur de laquelle les éléments évoluent en acquérant des traits psychologiques voire parfois physiques fondamentaux qui leur sont communs et qui leur assurent l'acceptation dans le même bain communautaire. Enfin, alors que la question de «Soi» livre l'appropriation d'un être soulignant l'appartenance en proposant un modèle de membre typique, une autre question se soulève supposant le «Moi» dont nous parlerons dans le sous-chapitre suivant.

4) La Question identitaire et la Psychologie de l'identité sociale.

Dans les trois sous-chapitres précédents, nous avons précisé comment, dans la poétisation de la paysannerie, se manifeste la psychologie de l'appartenance qui suscite la prise de conscience d'un soi suggéré par la racine et qui peut être altéré quand un écart heurte la sensibilité de son psychique équilibré d'où l'ébranlement de l'ordre social voire le disloquement total de la société rurale.

Dans ce sous-chapitre, Il s'agit, en effet, de la mise en évidence de la vérité identitaire et de sa réalité qui, selon nous, constitue l'axe autour duquel serpentent tous les sens que l'on peut attribuer aux multiples manifestations psychosociales qui incarnent de façon providentielle la conscience collective d'être comme les autres membres de son groupe ou tout simplement la conscience d'être un rural comme tous les ruraux.

Donc, c'est à travers ces manifestations psychologiques ou autres soient-elles que se perçoit la forme la plus répandue de la pensée humaine qui fonde la rationalité d'être et d'exister de l'individu qui, tout en étant considéré en soi comme partie prenante d'un tout cohérent, possède des caractéristiques propres qui se supposent dans tous les sujets appartenant à ce même tout soit le groupe ou la communauté auquel ou à laquelle il peut s'identifier.

Cependant, vénérée par l'attachement viscéral et charnel que lui accordent, par la grâce salutaire du bon sens de la conscience collective des paysans, à notre sens, elle s'avère considérablement importante voire considérablement profitable au sens stricte de nous favoriser le fondement de notre champs analytique pour traiter de façon privilégiée et sensée l'inscription de la terre et de ses enjeux, et mener à bien sa mise en évidence en puisons dans la mémoire des romans de notre corpus l'essence de la substance génératrice de l'idée que l'on fait d'un paysan et qui rattache le dogme révolutionnaire de la race à la terre.

Ceci dit, l'identité se perçoit nettement au travers plusieurs représentations dans l'ostentation de la réalité humaine du paysan que l'on appréhende sous toutes ses formes en fonction de la diversité des différents domaines dans lesquels il se reproduit en fonction du type rural de sa personnalité.

<<Tu n'as pas rempli ton devoir envers les tiens. Je ne t'en fais pas reproche puisque la conduite de chacun est réglée par la main de dieu. Il était peut-être écrit que Kaci serait privé des soins de son enfant et que

kamouma serait délaissée jusqu'à un certain point. Mais sache bien à présent que tu dois que tu dois t'organiser comme nous, en digne fils d'Ighil-Nezman. Que dieu te conduise dans le bon chemin. >>¹⁹⁵

En effet, l'expression <<comme nous>> est porteuse de sens et le fils qui s'est éloigné de ce qui le considère comme l'un des siens doit se ressaisir pour se revêtir de la vertu de son appartenance et de son identité. Ce que l'on peut dire, à présent, c'est que les paysans appartenant à la même organisation sociale, doivent être unis et soudés de telle façon qu'ils adoptent une attitude distinctive et digne de maître susceptible de faire bon ménage avec ses semblables et de gérer avec tolérance et sagesse tous les conflits qui peuvent entraver la psychologie des relations dans lesquelles se manifestent, avec plus d'évidence, l'identité de l'individu et <<l'identité sociale>>, soit l'identité de tout le groupe.

Tentative de définition :

Les récits des romans de notre corpus, sans s'être trop éloignés de la réalité, semblent nous offrir un modèle romanesque qui ne fait pas que mettre en scène un monde fictif, mais qui s'attache à manifester une logique réaliste consistant à réactiver le vrai et le vraisemblable où se révèle ce qui découle de l'inscription de la terre dont les effets peuvent s'étendre à représenter une commune image donnant à percevoir les ruraux comme des terriens dont la caractérisation se fonde sur la modalité de la manière d'être et de se comporter leur assignant une propre identité de distinction..

<<L'identité sociale ne concerne pas seulement les dans l'ensemble social. L'identité sociale est individus. Tout groupe est doté d'une identité qui correspond à sa définition sociale, définition qui permet de le situer à la fois inclusion et exclusion : elle identifie le groupe (sont membres du groupe ceux qui sont identiques sous un certain rapport) et le distingue des autres groupes (dont les membres sont différents des premiers sous

¹⁹⁵-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Bejaïa, Algérie, 2002, P 34.

ce même rapport). Dans cette perspective, l'identité culturelle apparaît comme une modalité de catégorisation de la distinction nous/eux, fondée sur la différence culturelle. >>¹⁹⁶

Ainsi, consciencieusement, nous approchons cette dimension en nous interrogeons : Qu'est-ce que l'identité ?

L'identité est définie au sens large, dans le dictionnaire <<Le petit Larousse>>, comme un rapport que présentent entre eux deux ou plusieurs être ou choses qui ont une similitude parfaites, ou comme un caractère permanent et fondamental de quelqu'un ou d'un groupe. Le terme de l'identité a suscité la réflexion et la préoccupation de plusieurs chercheurs et théoriciens qui lui ont attribué moult définitions. Cependant, nous notons que les définitions sont nombreuses et que nous ne pouvons les citer toutes, c'est pourquoi nous soulignons que nous allons juste nous en tenir à quelques-unes.

<<Tout comme la culture, l'identité se construit et se transforme tout au long de notre histoire, au gré de nos multiples interactions avec notre environnement. Ce qui veut dire qu'elle n'est pas une donnée intangible et immuable, mais le produit d'un processus dynamique de construction sociale et historique. Il en va de même de l'identité culturelle. Au cours de son développement, le sujet s'approprie et incorpore les normes, les valeurs et les représentations de la culture de son milieu. Il se construit ainsi une identité culturelle, qu'il a en partage avec les autres membres de son groupe. C'est le phénomène dit de <<socialisation /enculturation>>, qui commence dès l'enfance et qui dure tout au long de la vie, donc toujours en construction, toujours inachevée. >>¹⁹⁷

¹⁹⁶ -Cuche Denys, *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Ed. La Découverte, Paris, 1996, 2001, 2004. P 83.

¹⁹⁷ -Geneviève Vinsonneau, <<Socialisation et Identité>>, <<Science Humaine>>, n° 11, novembre 2002.

Suite à ce qui a été énoncé dans la précédente citation et sur lequel nous nous sommes appuyée, nous nous permettons de dire que la notion de la socialisation rurale est, cependant, essentiellement liée à la présence étonnante de la terre dans les aspects conscients et inconscients de l'existence des paysans dans la mesure où les caractères des personnages ruraux se dessinent dans une imagerie à double signifié l'un lié aux règles et valeurs socio-culturelles admises, c'est-à-dire que l'on acquiert au sein du groupe ; et l'autre émane d'un trait psychologique qui se borne à se manifester sous l'égide de d'un instinct rural.

<<Si l'identité est si difficile à cerner et à définir, c'est précisément en raison de son caractère multidimensionnel et dynamique. C'est ce qui lui confère sa complexité, mais c'est aussi ce qui lui donne sa flexibilité. L'identité connaît des variations, se prête à des reformulations, voire à des manipulations. C'est pour souligner cette dimension changeante de l'identité, qui ne constitue jamais une solution définitive, que certains auteurs utilisent le concept de <<stratégie identitaire>>. Dans cette perspective, l'identité apparaît comme un moyen pour atteindre un but. L'identité n'est donc pas absolue, mais relative. Le concept de stratégie indique aussi que l'individu, comme acteur social, n'est pas dépourvu d'une certaine marge de manœuvres. >>¹⁹⁸

C'est en ce sens que cette réalité évoquée ci-dessus et dont le concept de l'émergence a considérablement retenu notre attention, constitue en elle-même une forme de source fortement riche de données pouvant servir de socle pour mieux illustrer ce qui favorise la valorisation des ruraux par rapport à leur appartenance et ce qui impose de mieux se rendre compte des résonances mystiques proclamant les origines et la racine.

<<En fonction de son appréciation de la situation, il utilise de façon stratégique ses ressources identitaires. Dans la mesure où elle est un enjeu des luttes sociales de <<classement>>, selon l'expression de

¹⁹⁸ - Cuche Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Ed. La Découverte, Paris, 1996, 2001, 2004. PP. 92-93.

Bourdieu, qui visent à la reproduction ou au renversement des rapports de domination, l'identité se construit à travers les stratégies des acteurs sociaux. [...].¹⁹⁹

C'est, en effet, autour d'elle qu'évoluent les incidents évènementiels qui se fondent sur l'illusion rétrospective, et c'est elle qui inspire les réflexions tout en impliquant l'homme et tout en faisant entrer en ligne de compte l'humanité, étant donné qu'elle détermine nécessairement, à part entière, la tonalité des romans champêtres notamment ceux de notre corpus.

<<L'identité peut donc être instrumentalisée dans les relations entre les groupes sociaux. L'identité n'existe pas en soi indépendamment des stratégies d'affirmation identitaire des acteurs sociaux qui sont à la fois le produit et le support des luttes sociales et politiques[Bell, 1975].>>²⁰⁰

Comme, elle se doit vraisemblablement de régler l'organisation du groupe humain, d'assurer sa subsistance et d'appuyer aussi bien sa persévérance que son affirmation tout en mettant en Veille la vigilance de la critique interprétative qui se manifeste et s'engage avec dextérité et bienveillance de façon à attribuer un sens adéquat aux multiples représentations signifiantes et significatives. Ces dernières donnent, en effet, à saisir, en plus, ce qui souligne l'investissement de l'auteur et ce qui met en évidence l'inscription de la politique, ou celle de la religion, ou celle de l'idéologie et ainsi de suite. Ceci semble évident et exige qu'on les appréhende dans toutes leurs dimensions.

A notre sens, l'identité unique est manifestement l'élément enthousiaste qui unit des individus, issus de la même origine et appartenant au même village, par un parfait accord de traits psychologiques et moraux, et par une parfaite convergence

¹⁹⁹ -Ibid., PP. 92-93.

²⁰⁰ -Ibid., PP 92-93.

d'idées et de sentiments leur permettant de se distinguer des membres des autres groupes.

Nous ajoutons, de ce fait, qu'elle constitue le monument dogmatique portant les traces du passé dont la présence et le prestige s'imposent de manière autoritaire et péremptoire dans l'éclatement des festivités où les corruptions d'adoption tentent tant bien que mal de travestir par un accoutrement psychologique gênant, dirons-nous, la véracité de l'authenticité de ce qui fait l'être et son paraître revendiqués par les accréditations de l'appartenance et des racines.

<<Chaque jour qui passe, je me demande si je dois leur parler de ma mère, de mon désir de retrouver mon terroir d'origine ; [...]. Le Patriarche dans mon territoire, le jour de prière, priaît dehors et ma mère me serrait contre sa poitrine et priaît aussi à haute voix. Les prières sont les mêmes, c'est l'amour du prochains, le respect de la vie. Nous prions tous le même dieu, sauf que l'organisation n'est pas la même. [...]. Dans mon pays, le pauvre, c'est ma mère. A chaque fête religieuse les dons sont offerts à ma mère. >>²⁰¹

Là se situe ce qui se peint au gré d'une manifestation psychique soulignant la quête d'un moi qui, excessivement nourri des valeurs que lui ont inculquées sa mère et le patriarche, ne semble pas prétendre réconcilier ce monde et le sien. Cet extrait a donc l'intérêt d'une originalité poétique. C'est la voix d'une âme contestatrice qui parle au nom de son peuple, semble-t-il. En effet, c'est un discours moraliste assumant une dimension argumentative à savoir que les phrases ont les caractéristiques d'une maxime²⁰² et la matière de la référence identitaire réside, à notre sens, dans l'expression «*nous prions*» où nous percevons le présent de vérité générale et le pronom personnel de pluriel «*nous*» soit une référence qui s'élargit au-delà du personnage.

²⁰¹ -Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Algérie, P. 26.

²⁰² -La maxime est une formule sous forme de précepte. Elle annonce une règle morale ainsi qu'une vérité générale, le monde.fr, Edition globale, <https://dicocitations.fr/définition-maxime>. PHP

C'est pourquoi, nous nous devons de prendre en considération l'identité comme une importante réalité inscrite dans les romans de notre corpus. Elle semble manifestement, en tous points, digne d'éloge, car elle n'est pas, à notre sens, une manifestation banale ou insaisissable. Une telle réalité, même si elle est fictive, ne peut être un superflu dont on peut se passer dans la mesure où son utilité se considère par rapport aux éléments qu'elle peut fournir et dont l'intérêt se veut aussi bien culturel que communicatif.

Ce dernier réside, en effet, dans le fait que ces éléments sont capables d'aider à une compréhension plus profonde du fonctionnement de cette organisation rurale et d'aider, également, à atteindre l'intention de l'œuvre qui se perçoit dans la description des relations dynamiques. Celles-ci se nouent entre les paysans dans la vie psychique et psychologique au sein de la communauté ethnique. Cette hypothèse suppose que cette dynamique d'existence est liée à une conception qui ne peut se construire que sous l'influence d'un caractère commun particulièrement acquis et imposé par ce que commande l'esprit de groupe. Ceci n'éloigne pas le référent de la terre de ce qui caractérise essentiellement les ruraux.

<<Je m'en souviens très bien, mais je garde le silence et, dans tout cela, ce qui me procure une joie inexprimable, ce sont les cours dans ma langue maternelle. J'attends toujours avec impatience les cours sur les mœurs et coutumes des terroirs qui ressemblent au mien. C'est presque tous les jours la fête à la maison. Des jeunes de mon âge, filles et garçons, viennent nombreux, mais je reste réservé. [...]. C'est une autre culture, une autre civilisation [...]. Une civilisation en chasse une autre, comme nous le disait le patriarche...>>²⁰³

Le narrateur baignant dans les accointances et perdu entre deux identités et tout en étant placé au carrefour de deux mondes différents, il ouvre le champ à une interprétation qui considérerait cette description comme un aveu qui révèle l'affection qu'a le narrateur pour son passé et pour l'esprit traditionnel des siens. Un

²⁰³-Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Algérie, P.27.

passé, en effet, qui se veut le seul maître à bord dont la providence est d'être de tout temps aux commandes terrassant le nouveau, traquant le moderne et orientant la pensée paysanne aussi bien vers les valeurs ancestrales que vers les opinions et idées reçues d'ores et déjà depuis le bas âge voire dès la naissance.

Nous soulignons, de ce fait, que d'une certaine manière et à partir de cette réflexion le triomphe de la psychologie de l'appartenance et de se sentir autre par rapport aux autres est considérée, selon nous, comme un élément central sur lequel se fonde la personnalité inextinguible de l'être rural. Ainsi, dirons-nous, ce passage postule que la fonction de cette représentation consiste à mettre à nu la conduite capricieuse qui menace de dérober la sainteté de la spiritualité dont l'innocente âme rurale se nourrit et dans la raison de laquelle les paysans puisent la signification de toute leur existence.

Ceci dit, cette réminiscence est l'emprunte licite qui mime les repères idéologiques dont s'investit la référence relative à la terre, considérée en elle-même et pour elle-même car c'est un élément sacré, actif et dynamique qui ne saurait se suffire à lui-même que s'il implique le dévouement loyal du fidèle laboureur, et qui ne dépend pas de l'individu, mais c'est l'individu qui dépend de lui et sans lequel, il lui serait difficile voire impossible de se déterminer ou se définir de façon absolue et son existence serait délicate et réduite à néant.

Il semble, dès lors, que ce qui caractérise particulièrement l'identité, c'est le fait d'être commune à tous les membres de la communauté rurale et de partir d'une conception réaliste des effets du rapport à l'autre qui postule une appartenance à un groupe et un territoire précis, par rapport auxquels sa vie prend sens et son être peut s'orienter en assurant la continuité de son espèce psychosociale dont la spécificité mentale se veut l'appui solide et évident du processus continu d'homogénéité, de partage et d'acquisition au sein du groupe.

C'est ce qui lui transmet, par la communication et le côtoiement, ce qui lui permet de, en plus de pouvoir s'enraciner et d'être accepté, s'octroyer le droit d'appartenir à la société et de pouvoir, pour ainsi dire, s'identifier aux membres de sa communauté ayant la même racine.

Par contre dans la définition suivante, l'identité est définie comme étant un ensemble de critères d'estimation qui définissent l'individu individuellement et par rapport au groupe auquel il appartient. Mais au bout du compte, toutes les définitions se rejoignent sur le fait que l'individu acquiert tout au long de sa vie des valeurs, des normes, des règles, et toutes les expériences et les connaissances que fondent des principes consistant à orienter son être psychique par la logique du bon sens tout en permettant à sa conscience d'adopter un comportement convenable et une manière d'être et de faire qui soient, de toute évidence, appropriées et conformes à ceux des autres membres du groupe, en somme tout ce qui peut le distinguer.

De façon significative, la préoccupation de cette réflexion concerne, donc, les limites de la légitimation de l'appartenance dans la sociabilité considérée du point de vue de la parfaite similarité des traits psychologiques dans les portraits des acteurs sociaux. Il est heuristiquement évident de dire que l'identité est la garantie qui assure la protection de l'être contre la menace de se faire appréhender par le déguisement qui favorise le mépris et l'indignation de la méconnaissance en le mettant dans la peau de l'autre dont le masque frauduleux affecte sa personne et sa personnalité de maniérisme provoquant la dissonance du diorama valorisant de sa réelle identité.

Ainsi, dirons-nous, le tonnerre des emprunts toxiques et périlleux est susceptible de foudroyer la carcasse psychologique de la communauté rurale et ébranler le socle de son harmonie et de sa cohérence qui, dans un sens, sera ravagé impitoyablement par les flammes jusqu'aux plus profonds bouts des racines tapies dans les entrailles de la terre sur laquelle, dans des mares de sang, gît la signification des origines réclamant l'équité ethnique.

Cela signifie que le rural peut, par son vrai et authentique <<Soi>> se permettre de se représenter relativement à ses origines, à sa famille et à son ethnie ou son groupe. Nous pouvons dire aussi que l'identité est envisagée comme la propriété qui attribue à l'individu l'image d'un symbole vivant rassemblant tous les traits caractéristiques de sa race par les rôles qu'il remplit de manière routinière et par le degré d'intégration dans la majesté de la conscience culturelle de son peuple.

<<L'identité est un ensemble de critères, de définition d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiment d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence. Les dimensions de l'identité sont intimement mêlées : individuelle (sentiment d'être unique), groupale (sentiment d'appartenir à un groupe) et culturelle (sentiment d'avoir une culture d'appartenance). >>²⁰⁴

Nous notons, à ce sujet, que pour Edouard Glissant, définir l'identité c'est fonder une légitimité qui enracine l'individu par rapport à sa stabilité, dans un ancrage social et culturel lié au territoire lui permettant de se dire qu'il appartient à tel groupe et imposer la sédentarité sous peine d'être déraciné ou acculturé. Ce qui se perçoit nettement dans ce qui suit :

<<Le rapport à la terre est trop immédiat, ou pillard, pour que la préoccupation d'identité (cette revendication ou cette connaissance d'une lignée inscrite dans un territoire) y soit liée. L'identité se gagnera quand les communautés auront tenté, par le mythe ou la parole révélée, de légitimer leur droit à cette possession d'un territoire. >>²⁰⁵

²⁰⁴ -L'identité-A.Mucchiell-Puf, 1986. <http://www.passerelles-eje.info/glossaire/définition-23-ide>.

²⁰⁵ -Glissant Edouard, *Poétique de la Relation*, Ed Gallimard, France, Octobre, 1990, P25.

Sur la base de ces définitions, nous avons pu cerner l'aspect anthropologique des romans de notre corpus dans lequel le crie de la ruralité jaillit de la profondeur des impressions des auteurs dont la conscience poétique est portée par le souffle d'une âme qui tend de renaître dans le présent en se nourrissant du passé.

A cet égard, nous soulignons qu'en partant du fait que l'identité est la charpente fondamentale de l'existence et que la vérité identitaire finit toujours par s'imposer, nous orientons notre analyse, sans toutefois négliger l'importance de la terre dans la racialisation, vers l'interprétation des comportements qui permettent de considérer les personnages comme une référence qui se suffit à elle-même et s'offre comme une vérité soulignant la réalité identitaire exprimée par l'émoussement de soi en la présence intrusive d'un autre dont la différence qui suscite des interrogations sur la reformulation du moi quand celle de cet autre s'impose.

<<C'est comme ça que je rencontre Nassa et c'est comme ça que nous nous aimons. C'est Aris, sans nom doté qui parle. Elle accepte de ne pas faire d'enfant. Nassa est dans l'ignorance totale de ma vie d'enfant. Coupé de mes racines, je me trouve dans un autre pays, qui n'est pas le mien et je te dis, Nassa, de ne pas faire un enfant désemparé. Je ne veux pas usurper ta maternité. Je ne suis pas égoïste et pourtant par ton amour aveugle, tu acceptes. >>²⁰⁶

L'authentique «moi» du personnage se ménage par l'emploi transitionnel du «Je» marquant l'état d'un individu frustré. C'est, en effet, une représentation qui met en évidence la perception la plus claire que le personnage a pu avoir de soi-même, de son monde, de son identité, et de ce monde qui lui est complètement étranger et que le personnage de Nassa, la femme qu'il a aimé, symbolise. Ce passage donne l'impression d'une identité qui se constitue elle-même en un personnage dont la voix de la terre qui appelle Arris est assumée pour l'affirmer. C'est pourquoi,

²⁰⁶ - Méchakra Yamina, *Aris*, Ed. Marsa, Algérie, P. 41.

dirons-nous, notre analyse ne saurait, de ce fait, se contenter ou se limiter uniquement à mettre en évidence les enjeux anthropologiques, historiques, politiques ou culturels de l'inscription de la terre dans la mesure où la réalité identitaire de laquelle dépendent pertinemment tous les autres aspects de la ruralité et qui, tout en étant au centre des événements, envahit en filigrane et avec une fervente récurrence le récit en accrochant plus particulièrement les analystes.

Cette réalité indéniable est la dynamique d'affiliation qui consiste à intégrer l'homme au milieu intérieur ; et permet de confronter ce qui engendre la manière d'être pour pouvoir s'imposer et ce qui favorise les relations et les bonifie dans le cadre de vie de l'être social que l'on peut appeler autrement l'entourage. Et d'ajouter, c'est la réalité qui détermine et définit tout peuple. Elle ne peut être, aussi, autre chose que la psychologie de l'identité sociale.

<<J'aime flâner dans les pays où j'accoste et je reste attentif à toutes les statues conçues par l'homme pour s'immortaliser. Faire un enfant, c'est démarche hasardeuse. Coupé de mes racines et souffrant en silence, je reste longtemps à écouter les statues, les grains de poussière, les fleurs, les bois des maisons...pleurer. [...]. Aris continue seul ce voyage et continue à flâner. Chaque pierre crie son déracinement. Écoutons, écoutons plutôt un peu ce chant venu d'outre terre. Le chant de la pierre arrachée à ses cascades, à ses ruines. Elle réclame le cours de son eau, là-bas, là-bas, loin d'ici. Chacune de ces pierres est devenue un puits de légende, la légende des mortels. >>²⁰⁷

Ce passage illustre admirablement l'âme qui vagabonde dans la pénombre de l'inconnu, qui erre dans l'incertitude en chantant le syntagme rituel de la perdition <<qui suis-je>>. Nous déduisons, dès lors, que cette représentation nous fait un dessein exemplaire de la régression psychologique et morale qui plonge l'être, que l'on sépare des siens et de sa terre natale, dans le chaos épouvantable dont les inflexions des mentalités heurtent au plus haut point la stabilité de l'âme d'où la frustration totale. En effet, faute de pouvoir se définir, Aris, l'enfant tiraillé et placé

²⁰⁷-Ibid., PP. 41-43.

dans l'entre-deux voire l'ineffable, est submergé de portées dont les significations ne corroborent, en aucune valeur, le palmarès impressionnant de sa société ni celui de son esprit ni celui de son âme dont la perte souligne l'anéantissement psychologique d'où la crainte d'une menace qui se martèle dans un état de délabrement laissant entendre l'écroulement de la charpente qui soutient l'organe identitaire.

Cette vérité identitaire instaure, en effet, une autre vérité à saisir dans les romans champêtres et plus précisément ceux de notre corpus qui n'est en réalité qu'une quête de soi par essence et qui ne peut être traduite que par l'attachement à la terre ou permettons-nous de dire par la poétique de l'amour de la terre qui se perçoit comme un bien dont la perte peut causer une frustration émotionnelle qui se dessine clairement dans ce qui suit.

<<C'était la première pièce de terre qui sortait de la famille. Le vieux n'en dormait plus. Cette terre que son père, son grand-père avaient convoité si fort et si durement gagnée ! Cette terre possédée, gardée jalousement comme une femme à soi ! La voir s'émietter ainsi dans les procès, se déprécier, passer aux bras d'un autre, d'un voisin, pour la moitié de son prix ! Il en frémissait de rage, il en avait le cœur si crevé, qu'il en sanglotait comme un enfant. >>²⁰⁸

En effet, toute appartenance s'efforce d'inspirer un amour fidèle et réglé de la terre dont le règne est éternel et ne s'achève qu'à la fin du monde quand toute forme de vie s'arrêtera et quand tout deviendra poussière inerte. C'est donc la notion d'inachèvement qui donne consistance à la matière signifiante de la noblesse imposante du <<Moi>> qui, tout en s'inscrivant avec opiniâtreté dans l'unité sociale des références identitaires et, de toute évidence, raciales, renaît fondamentalement dans la sage souveraineté d'un <<Moi>> autoritaire qui s'interprète et se trahit dans l'être psychologique de la descendance dont la filiation plausible assure le

²⁰⁸ - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Folio, France, Novembre 1990, P 354.

prolongement des préceptes de la morale rurale avec laquelle s'affirme tout paysan et toute paysanne.

Ceci dit, il n'est donc pas à nier, comme il est impossible de ne pas penser que parmi tous nos patrimoines historiques et culturels c'est la terre que les paysans affectionnent le plus, et c'est la terre qui a le plus d'importance dans ce qui favorise l'intensité de l'appartenance ethnique, et c'est la terre qui tient la prépondérante place dans la remémoration et la réminiscence, et c'est, effectivement, la terre qui fait entendre la cause de la communauté rurale, et c'est la terre qui gagne en importance pour ce qui relève du ressort des opinions conservatistes visant à réglementer le monde rural qui se veut un monde d'essences fixes dont la conception est particulièrement tributaire d'un bon nombre de lois assujettissant l'homme à la nature, c'est-à-dire les paysages et les espaces verts, dont la matière significative est fondée sur la réalité de n'être assignée à aucune région, ni aucun lieu, ni aucune campagne, ni aucun pays déterminés.

Le privilège que l'on peut accorder, de ce fait, à cette nature c'est que tout en s'impliquant pertinemment dans le système narratif, par sa prodigieuse présence universelle, elle transcende l'ici et l'ailleurs et se veut de tous les temps et de toutes les époques en faisant subsister en toute génération quelque chose de beau, de sensé, de digne et de bien qui a, depuis la nuit des temps, habité avec ferveur les consciences dont la dynamique des significations et des représentations suggère un légitime «Moi».

Un «Moi» qui, par ses sympathies pour la vertu hermétique affichées dans sa manière d'être et de se comporter, se veut particulièrement paysan et rustique dévoré d'ambition de s'assumer comme tel pour pouvoir imposer la morale de son authenticité qu'il conçoit à l'image des vies antérieures des ancêtres et des aïeux dans lesquelles les auteurs des romans de notre corpus ont trouvé la matière nourricière à la création qui tend à mettre en évidence la voix de la ruralité.

Et si cette dernière se revendique dans le lyrisme des auteurs de notre corpus, c'est parce qu'elle est confirmée par le recours à l'intense implication de l'organe des lieux et des paysages dont l'évocation consiste à accomplir une fonction dans le déroulement des événements dont les actions sont dénoués de toute autre finalité que celle d'affirmer l'être orgiaque d'une terre susceptible de se faire appréhender tantôt en tant que sujet qui vit et qui opère, au sein de sa communauté, par une conscience qui nourrit la conscience imaginaire de bon sens, tantôt en tant que figure assumant une fonction que nous nous permettons d'appeler éthique ou morale dont le principe consiste à ironiser l'attention des paysans à l'égard du sol qui les nourrit.

<<Et, de la voix dont il aurait fait une leçon à ses élèves, il parla du blé de là-bas. Des plaines immenses, vastes comme des royaumes, où la Beauce se serait perdue, ainsi, qu'une simple motte sèche ; des terres si fertiles, qu'au lieu de les fumer, il fallait les épuiser par une moisson préparatoire, ce qui ne les empêchait pas de donner deux récoltes ; des fermes de trente mille hectares, [...]. Vous êtes une race finie, l'amour imbécile de la terre vous a mangés, oui! du lopin de terre dont vous restez l'esclave, qui vous a rétréci l'intelligence, pour qui vous assassineriez ! Voilà des siècles que vous êtes mariés à la terre et qu'elle vous trompe... Vous voyez en Amérique, le cultivateur est le maître de la terre. Aucun lien ne l'y attache, ni famille, ni souvenir. Dès que son champ s'épuise, il va plus loin. >>²⁰⁹

En effet, dans ce passage un discours idéologique se signale par l'emploi d'une ironie que l'on peut déceler, par exemple dans, <<qu'au lieu de les fumer, il fallait les épuiser par une moisson préparatoire>> une manière de brocarder la manière traditionnelle en faisant entendre la voix de la terre à travers les efforts des malheureux paysans qui n'ont de cesse de se comporter avec dignité et tentent, dans la difficulté, tant bien que mal de ne pas trahir la noblesse du traditionnel pour assurer la continuité. Cependant, l'image des souffrances humaines, qui condamne cruellement la conscience des anciens, témoigne d'un mode opératoire d'esprit qui

²⁰⁹-Ibid. PP. 500-501.

se borne à rester fidèle à tout ce qui détermine le sens de la vie à la campagne tout en cernant cet aspect rural consistant à renvoyer plus à l'être hérité qui se révèle délicatement dans le fondement de la personnalité des hommes de la campagne.

Le paysan fume le sens de la terre dans la manière dont il s'acharne à s'user sans réserve, face à la complexité de la noble besogne, pour extraire d'une main de fer et de sang la matérialité vitale de son existence face au citadin qui fume la feinte complaisance vaniteuse car tout humain est d'origine rurale.

<<A la campagne, la coupure, séparant le front de l'arrière était aussi absolue, mais moins choquante. Au village, le rythme de la vie n'avait pas changé. Mais l'absence de distractions et de plaisir conférait à la vie une plus grande dignité. Partout, à la terre, les femmes étaient au travail. >>²¹⁰

Poussé par les conventions sociales, qui s'accordent en toute légitimité le privilège de soumettre tous les esprits à la portée de la dimension rationnelle du travail de la terre dans toute sa rigueur, le paysan impavide, dont la vie est entièrement conditionnée par la relation organique à la terre et par les institutions psychologiques de ses origines ethniques, se voit, de ce fait, contraint d'épouser une attitude particulière et propre à l'esprit rural.

Ce dernier, pensons-nous, est plus que jamais en communion avec la terre et est sensé développer une stratégie porteuse des marques de l'âme consciencieuse des aïeux. Cela apparaît nettement dans la représentation examinée dans le passage cité ci-dessus où l'image pâteuse du mutisme des paysannes qui s'abandonnent à leur passion tout en étant appliquées corps et âme et tout en étant enracinées dans l'exil de la mémoire de la terre et tout en menant de front le travail dans les champs,

²¹⁰-Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, 2008, P. 135.

souligne avec ferveur un fort symbolisme de l'effroyable autorité de la terre qui donne l'impression d'un contre maître dont la rigueur est en sa conscience.

Ceci suppose la soumission absolue à la fiabilité de l'ancien idéal éthique dont les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, sont fortement marqués. C'est, en effet, un idéal qui consiste à disposer l'âme aux principes qu'exige l'esprit révérencieux d'abord de la petite famille (les parents) puis de la grande famille (le groupe) ensuite du devoir de groupe qui subordonne le paysan aux exigences du sol dont le sens a une véritable dimension mystique et mythique.

Ceci laisse, en effet, entendre un gracieux frémissement identitaire qui retentit dans le subconscient où s'engage le respect de la loi humaine. Pour en être claire, notons encore que cette dernière ne saurait, en effet, se faire abrogée que si elle est fondée sur la base d'un principe conciliant avec prestige les trois anthropologies : culturelle, sociale et historique.

Dans ce sens, nous avons relativisé la quête de soi à la question identitaire. Elle détermine, nécessairement, pour une grande part la tonalité du rythme de la vie à la campagne qui, quoi qu'il arrive et dans toute circonstance, se résigne à maintenir son souffle. On suppose, de ce fait, que l'énergie affective et nostalgique qui anime la conscience d'un <<Soi>> rural puise ses sources dans le travail de la terre.

Cette conscience est toujours teintée d'espoir, de courage et de détermination, et rien ne peut ébranler ni sa structure psychique ni sa politique de la terre dont la figure emblématique se veut l'argument majeur pour formaliser les postulats du fondement de la personnalité typique des paysans dont la posture nous fait un portrait à la faveur de la couleur qui caractérise la société traditionnelle de la ruralité.

Tandis que la sacralisation du prestige enchanteur des origines, elle se manifeste, à notre sens, dans la logique des contes populaires qui battent leur plein

de significations du fait qu'ils interprètent le mystère ahurissant qui exalte la condition humaine et sa relation avec la divinité des cieux.

Si les contes demeurent en vigueur, c'est parce que les événements qu'ils présentent et qui se sont déroulés dans un passé extraordinairement féérique et lointain sont vécus comme des expériences et c'est parce que toutes les aventures sont traduites par l'exubérance des animaux fabuleux et des personnages vaillants et légendaires qui n'affrontent jamais des créatures énormes sans le péril de leur vie, et qu'héroïse le mythe du merveilleux et puissances surnaturelles consistant à enseigner la prudence, la générosité, l'indulgence, le sacrifice, la ruse, le courage, la patience, la méfiance.

Ces derniers, notons-nous, ce ne sont pas des éléments qui relèvent uniquement du mystérieux univers dans lequel règne l'in vraisemblable, dans la mesure où, la conscience des romans de notre corpus tente tant bien que mal de les manifester comme des qualités qui caractérisent autant qu'ils valorisent le paysan soit l'homme de la campagne, de la nature dont il porte intuitivement un sens laborieux.

Ainsi, les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, c'est vrai que ce sont des récits réalistes puisqu'ils sont nourris de la logique de la vraisemblance, mais ils demeurent le prolongement de cet imaginaire fabuleux qui n'ayant fondé le bon sens de l'accomplissent de l'humain que sur le principe de la morale, de la justice et du bien qui s'appréhende par opposition au mal. Leur raison consiste, en effet, à réduire les souffrances à la satisfaction de l'âme humaine, les peines psychologique à la netteté du cœur et les tortures morales qui martyrise le rural jusqu'au plus profond de son être à la tranquillité de la conscience. N'ayant pour objectif que s'accomplir conformément à la philosophie rurale établie par les rigoureuses exigences dont le souci majeur est la bienveillance et la présence d'esprit de type ethnique et familial.

<< J'ai gardé un respectueux effroi pour la logique inexorable de mon oncle. >>²¹¹ .

Ce passage se veut une affirmation incontestable de ce qui a précédé dans la mesure où l'on y assiste à une confession honnête fondée sur le principe de la subordination idéologique aux règles imposées comme un ordre régissant les comportements et les conduites.

<<Pour tous les gens du village, ce qui nous arrivait-là ne sortait pas de l'ordinaire. La mort fauche couramment des gens dans la fleur de l'âge. On pleure, on se lamente à s'en rouer la voix pour une semaine, puis on se tâte pour se dire que l'on reste après le disparu et que, malgré tout, le mal est sans remède puisque rien n'influe sur l'inexorable horloge du destin. Or, un mal sans remède est toujours supportable. >>²¹²

La force d'esprit, la prouesse, la vie face à la mort, la mort face à la vie, le triomphe de l'une sur l'autre. En effet, des notions qui nourrissent intensément le sens de ce passage pour en faire un mythe à part entière. La mère est le personnage exemplaire et significatif. C'est le personnage qui porte dans sa description une allusion à la valeur sémantique de la mythologie des sociétés archaïques dans la mesure où il se veut un personnage vaillant et déterminé.

Le courage aidant, la mère de Fouroulou arrive à surmonter la douleur et la supporter avec une logique qui détermine le sens de ce qui existe éternellement et ce qui finit par se vouer à la disparition soit l'évènement poignant et irréversible. Ceci dit, nous percevons, dans ce passage, le mythe de la prouesse conscience incarnée par une fable faisant parler les chênes qui subissent la colère des dieux s'exprimant par les intempéries ou encore le danger monstrueux que symbolisent les chèvres et la hachette des bergers ; et dont la sourde voix ne nous parvient qu'à travers les

²¹¹-Feraoun Mouloud, *Le Fils du Pauvre*, Ed. Talantikit, béjaïa, Algérie, 2002. P. 33.

²¹²-Ibid., P. 93.

souffrances de la paysanne dont le seul adjuvant, face à la menace de l'actant opposant de la mort, est le courage et la patience. Ce qui se perçoit nettement dans le passage suivant.

<<Ma mère a vu mourir un frère, des sœurs, sa mère, puis son père. Elle est familiarisée avec la douleur et le silence. Elle ressemble aux chênes rabougris qui, poussant aux bords des chemins, s'obstine à végéter malgré des intempéries, les chèvres qui les broutent librement et la hachette des bergers qui les mutile sans pitié. Ma mère a pris l'habitude de réagir en serrant ses lèvres minces. Elle est stoïque sans effort ou insensible par usure. Elle supportera ce coup comme les précédents et se remettra à vivre en tâchant d'oublier. >>²¹³

C'est, en effet, dans ces récits, qui sont fortement imprégnés de la portée morale, que l'in vraisemblance la plus trompeuse qui soit symbolise le mal est le bien. Il ne s'agit donc pas d'affabulations qui isolent l'homme dans un monde de rêve, mais plutôt d'un réseau de significations portant sur l'essence de la destinée irrévocable qui accable les ensembles humains.

C'est, en effet, à travers les épreuves vertueuses, dans les miracles de la clémence des dieux et au gré de la noblesse de la détermination et de l'infaillibilité des héros, que se manifeste ce qui semble être de façade, mais qui, en réalité, ne peut s'avérer insignifiant et comporte une dimension consciente et philosophique non négligeable.

Si l'on soumet cette dimension à une interprétation littéraire, nous pourrions dire qu'elle frappe de plein fouet le lecteur et suscite en lui la réflexion sur cette opacité tragique et astucieuse dont l'un des enjeux consiste à promouvoir le sens du respect et de l'invincible foi en cette existence miraculeuse dont on ignore le commencement encore moins le fondement et qui se veut l'imposante réalité de l'essence de tous les conflits et toutes les valeurs dont la conscience tout en

²¹³-Ibid. P.93.

impliquant l'être humain dans un tourbillon, qui le place dans une spirale infernale à laquelle il n'a aucun contrôle, met en évidence la vie et la mort, la naissance et la vieillesse, le commencement et la fin, la force et la faiblesse, le féminin et le masculin, le virtuel et le réel, l'opposition et l'entente. Tous ceux-ci n'ont qu'une seule logique, c'est bel et bien celle qui détermine l'humanité et le rapport de l'homme au monde.

Il ne s'agit donc que de ce qui peut s'appréhender aujourd'hui par des explications sensées qui ne peuvent se fonder que sur les principes d'une réflexion raisonnablement sobre et intellectuelle que suscite une conscience consistant à se manifester avec une mature matière pensante. Comme, il convient aussi, pour pouvoir saisir la psychologique de ce monde étrangement lourd de significations, de se construire intellectuellement des images ayant chacune son homologue dans le monde que le vraisemblable.

Mais dire que le conte, ou le mythe, ou la légende est un non-sens serait un tort dans la mesure où la pensée progresse dans son évolution en s'interrogeant sur l'intelligence primitive qui a pu concevoir un système monde plein de péripéties et dans lequel le sens de l'humanité se veut refus et abstraction à tout ce qui entrave le bonheur et la sérénité où ce qui atteint la dignité et déshonore l'homme.

Ainsi, dirons-nous, le fleuron de la finalité des exploits glorieux auxquels la mémoire fait miroir comme objet fantaisiste et capricieux de la galerie pittoresque des portraits psychologiques qui se dessinent dans un monde ayant donné naissance au nôtre, consiste à étaler et à exalter ingénieusement les vices et les vertus de l'espèce humaine dont la profonde vérité jaillit de la signification du culte de l'écho sonore qui provient d'un passé obscur, mais qui donne à réfléchir.

Ceci dit, ces portraits qui sont, de toute évidence, d'ordre moral et éthique, constituent les instruments de puissance qui permettent le mieux de saisir le sens du monde des vivants et d'effleurer, ne serait-ce, les mirages qui peuvent nous

embarquer dans une toile où le brouillard d'illusions traduit ce que la logique ne peut corroborer, mais qui, dans un sens, construit lui-même une propre logique donnant à convaincre les humains des mystères de cette vérité que l'on ne peut atteindre, dans la mesure où elle est abstraite, mais qui a, bel et bien, existé et qui existe toujours dans une conscience exigeant de nous qu'on la respecte et qu'on s'imprègne de son système fonctionnel dont l'organe principal est un au-delà.

Ce dernier ne se veut, certes, accessible que par la pensée, mais, toujours est-il, il porte en lui la mémoire de ce que l'on peut saisir, par le sens, d'un portrait psychologique sculpté à des fins d'incarner les conflits des religions, des générations, des cultures ; et surtout d'instituer une philosophie sous la résonance de laquelle, le règne végétal se vêtit de ce qui dépasse le sens de la beauté, disons, ce dont l'âme, tout en étant pleine d'effets, insuffle inlassablement la dynamique extase qui hisse jusqu'au niveau des cieux la noblesse vérité de la terre dont le sens frémit sous la brise poétique laissant entendre le craquement des vieilles herbes qui même étant meurtries et desséchées se signifient dans les contes et les mythes où elle nous raconte avec la voix de ses racines l'Histoire des humains.

C'est particulièrement l'élément dont la force de la représentation consiste à nous inciter à le respecter et à se faire à l'idée combien est importante sa présence pour ce qui valorise les romans champêtres notamment ceux de notre corpus et donne sens à l'humanité toute entière.

A notre sens, cette question est d'autant plus d'ordre philosophique dans la mesure où elle implique l'illusion d'un au-delà qui excède le cadre du réel mais qui traduit en filigrane les prémices portant des explications qui peuvent correspondre aux diverses manifestations consistant à animer la vie de l'humain rurale et que l'on peut de toute évidence interpréter avec une logique plus ou moins sensée. Ceci prétend à une signification des existences antérieures qui restent tributaire de la nature mais, il n'en demeure pas moins qu'elles affirment la particularité de l'homme

rural par un commentaire qui va bon train sur les conflits qui nous ménagent l'accès à la stabilité rationnelle de l'âme.

Il est à noter que la fabrication de ce monde surnaturel est exceptionnelle par ses impressionnants effets légendaires et fait de la littéralité des récits un moyen de produire la désillusion dans l'illusion d'où la perception d'une double rupture : d'abord une rupture du réel dans l'irréel (l'illusion), puis une tentative de rupture de l'irréel dans l'irréel lui-même à des fins qui exaltent la dimension symbolique (désillusion).

Ce monde nous plonge, en effet, dans le délire, à savoir qu'il consiste à représenter les modèles exemplaires servant de référence et reflétant le prototype de la personnalité trépidant sous l'influence des énigmes de la réalité enivrante de la vie de nos ancêtres et des difficultés avec lesquelles ils se démenaient tout en tentant tant bien que mal d'adopter la vigueur et de faire preuve de patience et d'un bon sens qui se manifeste pour vaincre consciencieusement la jalousie, l'injustice, la trahison, l'ignorance, la fainéantise, l'indifférence ou l'immoralité au sens de se faire prolonger par ce qui peut rendre hommage à la mémoire après la mort. Contrairement à l'immortalité du mal qui renaît de ses cendres chaque fois qu'un individu l'incarne avec ce qui va à l'encontre des valeurs sociales.

Toute constatation faite, nous pensons, de ce fait, que la pensée des auteurs des romans de notre corpus met en jeu l'au-delà des réalités perceptibles à travers des représentations trop soucieuses de donner une image du paysan qui suppose une allusion proclamant un rapport immédiat à la terre. Cette dernière est, en effet, le matériau brut de toute production littéraire et n'étant pas un élément tenu pour secondaire, elle s'autorise à nous permettre d'avoir accès à l'essence de la ruralité pour pouvoir d'atteindre la substance identitaire des paysans qui n'a tout bonnement cessé de se ressourcer en puisant tous ses sens dans la nature : les montagnes, les bois, les buissons, les falaises en somme tous les espaces verts où rocheux soient-ils qui font partie prenante de la terre et qui sont leur fiable porte-parole.

Ainsi, l'on voit des animaux dotés de sagesse et de parole et impliqués jusqu'au plus haut point dans des actions humanitaire où le suspense est sollicité comme un agent qui consiste à exciter l'intelligence intellectuelle et susciter une réflexion rigoureuse d'un mental sobre et vigilant susceptible d'attribuer une interprétation raisonnable et logique aux multiples dangereuses manœuvres exigeant des vaillantes actions pour pouvoir braver la menace dont l'éventuel risque guette les personnages qui y sont exposés.

Ce sont bien évidemment des représentations où l'on assiste à une forte ambition de vouloir mettre en exergue des croyances qui exorcisent le mal et font triompher le bien. Ce serait vaine et sans importance notre recherche que de ne pas prendre en considération cet imaginaire hors norme dans lequel le traditionnel s'inscrit avec des arguments que l'on peut déceler dans des significations qui ne se veulent pas loin de la logique et que l'on peut fonder sur la base d'une conception rationnelle. Ceci implique aussi une profonde pensée dont le fonctionnement reste rattaché à l'Histoire des peuples enracinés dans l'inconscient.

L'identité constitue de surcroît, en elle-même, un mythique système souverain qui se suffit à lui-même pour faire figure de type d'un portrait significativement propre voire singulier que l'on peut appréhender au sens d'une signature territoriale; comme elle se veut l'allure référentiel la plus importante et la plus salutaire de l'individu. Pour autant que l'individu se meure dans une masse idéologique fondée sur le salut des origines, sa conscience devient l'otage de l'identité. Tout le mérite de l'organisation verticale revient à une pensée transmise et léguée comme un héritage irréfutable par les ascendants qu'ils se sont eux-mêmes partagé et qu'ils ont voulu, concédons-le, partager, en intention, avec leurs descendants. Donc, cet héritage met à contribution une forme de culture d'idées consistant à customiser l'ordre psychologique d'un peuple pour qu'il soit à la convenance de la doctrine ruraliste.

De ce fait, l'identité peut se percevoir aussi comme la conscience des anciens qui se manifeste en se projetant dans le fonctionnement psychologique de

l'organisation sociale des paysans où elle s'impose avec l'évidence d'une influence qui fait parler d'elle à travers les exigences.

Ceci dit, elle se manifeste, pensons-nous, comme un phénomène de nature culturelle, sociale, historique et politique. Ce qui nous incite à souligner, de ce fait, que l'identité sur laquelle repose toute la vie sociale, permettons-nous de dire, s'impose avec opiniâtreté dans les romans de notre corpus qui constituent les légendes de la terre et de la nature, qui ont pour objet la mise en évidence et la valorisation des origines ; et dans lesquels, elle s'inscrit avec pertinence comme une denrée de la compatibilité, de la communion, de la tolérance, de la popularité, de la compassion, de l'intégrité morale, de l'acceptation, de la solidarité communautaire et surtout de la considération individualiste pour ce que l'individu a acquis comme valeurs qui pourront le mettre, rationnellement, en valeur au sein de son groupe au sens strict et la considération de masse pour l'image que peut donner l'individu pour représenter le groupe face à l'autre. C'est en effet, cette image qui peut refléter la société dans sa totale spécificité.

<<L'individu de par son hérédité biologique naît avec les éléments constitutifs de l'identité ethnique et culturelle, dont les caractères phénotypiques et les qualités psychologiques qui relèvent de la <<mentalité>>, du <<génie>> propre au peuple auquel il appartient. L'identité repose donc sur un sentiment d'appartenance en quelque sorte inné. L'identité est pensée comme une condition immanente de l'individu, le définissant de façon stable et définitive. >>²¹⁴

Ceci dit, l'identité est la légitimité qui appuie par la garantie, l'être social en donnant sens à sa vie et en lui permettant de réclamer ses droits au sein de sa société où les influences protectrices des coutumes et la sagesse de ses aînés lui procurent un sentiment de sécurité fondateur.

²¹⁴ -Ibid. P 84.

Ainsi, pourrait-on dire de son inscription, dans les romans de notre corpus, qu'elle incarne exclusivement une nature humaine particulière propre à un univers affecté en propre à un peuple tenu pour légataire universel du ruralisme²¹⁵. De ce fait, nous estimons que cet insolite univers est infini et que l'on peut lui supposer, sans limites dans le temps et dans l'espace et bien qu'il soit ravagé par l'urbanisme, une étendue transcendant les frontières et demeurant tributaire d'une rurale identité qui soit universelle dans la mesure où, la grandeur digne est commensurable, en effet, elle luit avec les mêmes sens et les mêmes significations partout dans le monde. L'identité rurale porte en elle l'image qui se pense raison de respect et d'admiration.

A notre sens, elle se veut une destinée, à proprement dire, irrévocable et indépendante de la volonté puisqu'elle s'impose avec une idéologie qui se réchauffe aux prouesses victoires du passé. C'est la réalité qui se manifeste comme un fondement absolu et supérieur à toutes les autres réalités. Elle s'aventure dans les scènes romanesques en produisant des effets qui instituent une morale reposant sur l'affirmation de la ruralité.

Elle fait rayonner, avec l'échelle d'un plan rapproché, une imagerie qui nous donne à saisir et à appréhender aussi bien les pensées que les sentiments avec lesquels tous les hommes de la campagne et sans exception doivent s'accomplir en se représentant les uns les autres avec une similitude plus ou moins parfaite dans la mesure où chacun d'eux porte en lui l'image psychologique de l'autre. En effet, la valeur de n'avoir qu'un soi à part entière rural, règle et fige la manière dont le rural est censé se comporter et l'attitude avec laquelle il doit se singulariser.

Ceci dit, un caractère permanent et fondamental se souligne, dirons-nous, avec l'aptitude originale et perfectionniste de n'être qu'un élément qui ne doit se manifester qu'avec la volonté de résister à tout ce qui peut entrevoir de corrompre la

²¹⁵-Tendance à idéaliser la vie à la campagne.

personnalité rurale, encore moins altérer la volonté d'agir avec un esprit relativement assujéti à celui de l'entourage et de l'environnement.

Au regard de la conscience, la perte de l'identité est donc la plus scandaleuse et la plus redoutable. Elle met en péril la confiance en soi et place l'individu dans une situation conflictuelle avec sa conscience. De ce fait l'identité se veut la raison même d'un peuple qui, comme sous l'emprise d'un mesmérisme paysan et exclusif, ne donne lieu à une rupture avec les traditions. Car, dès lors que l'identité est pensée par rapport à un lieu natal, à savoir que pour le paysan c'est la terre, une signification de persistance et de continuité de la ruralité est postulée.

Ainsi, la terre demeure l'éternel lieu de la divinité identitaire d'où luisent des étincelles synonyme de dignité rustique et purement traditionnelle. L'évidence est que cette réflexion n'est ni délire ni élucubration dans la mesure où la perte de l'identité fige, de ce fait, les peuples dans une Histoire qui sera ignorée et oubliée dans un monde en pleine effervescence régionaliste où chaque individu est valorisé et considéré à sa juste appartenance et à sa juste manière de s'imposer comme tel en valorisant ses origines dont il doit être fier.

Le règne de l'identité rurale impose la subordination à ce que l'image d'un paysan exige quel que soit le degré atteint d'une modernisation susceptible d'écraser le traditionnel qui est à la base de tout fondement identitaire qui est la racine même d'où émerge un tout sien propre et particulier qui fleurit avec opiniâtreté en donnant une image dont le spectacle ne suscite qu'un état de sublime, une image qui domine la scène à l'échelle mondiale et qui évite que la paysannerie soit reléguée au rang des réalités que l'on méprise tant et dont on veut à tout prix se débarrasser alors qu'on lui doit une grande reconnaissance et on se doit de lui rester redevable.

Sur cette réflexion, nous remercions vivement toutes les pensées qui se sont penchées sur cette réalité pour en faire de sa conception un idéal littéraire parfait qui fait rêver et qui incite à le manifester comme objet d'étude et de recherche. Et

comme nous devrions le penser, l'identité est l'héritage que l'on doit assumer consciencieusement.

Conclusion.

Ce que l'on peut dire donc, c'est que dans chacun des romans de notre corpus, se mêlent la fiction et le réel qui vont nous permettre de puiser le sens de la pensée non seulement de la quête de soi mais aussi la mise en évidence de la question identitaire et de la racine unique. L'éclat d'une finalité présupposée se dessine, dès lors, dans une visée de sensibilisation, de dénonciation, de mise en exergue, de confession, d'influence, de dissuasion, de persuasion voire d'incitation.

Ainsi, pourrions-nous dire que les romans de notre corpus constituent un champ d'investigation illimité car ils ne sauraient se cantonner à des récits qui racontent un passé anodin ou un quotidien rural insignifiant, mais ils sont ingénieusement conçus comme un projet d'écriture qui tente de percer le mystère de l'énigme sacrée de l'appartenance, de la racine unique, de l'enracinement tragique et de la racine démultipliée que l'on peut comparer à un rhizome et qui sont conditionnés par des traditions engageant l'harmonie dans le groupe rural. Ces traditions ont, en effet, une multiplicité de valeurs à savoir religieuses, culturelles, historiques, sociales, idéologiques voire philosophiques et tout en impliquant la terre, elles se conçoivent dans la logique référentielle des éléments de toutes les espèces qui existent : naturels, cosmogoniques, moraux, physiques, métaphysiques, abstraits, concrets, etc.

Des éléments qui, en effet, nous offrent à appréhender, sous la double dépendance, la substance permanente et racée de la verve foisonnante de la terre dont la confession, avec pour maître de mise en évidence le génie des auteurs des romans de notre corpus, se veut celle d'un personnage voluptueux qui par la luxuriance fructueuse de sa signification végétale peint avec dextérité l'idéal de l'homme humain quand la réalité de son existence donne à cultiver la voix de

l'essence de l'être humain dans les racines où se fige et se peaufine dans l'intimité absolue l'âme de la verdure.

Une réalité qui suppose la question de l'appartenance, de l'identité, du racinement et de la racine. Des questions fort intéressantes car elles mettent en relief les aspects conscients et inconscients de l'existence des ruraux et leur mise en évidence dans l'analyse contribue considérablement à renforcer le sens de la caractérisation par référence à la racine commune. Cette dernière exige la fixation en terre et l'attachement au terroir et ne peut se percevoir que dans des relations d'équivalence et non de supériorité ou d'infériorité.

Deuxième

Chapitre

Relation et Rapport

à l'autre

Préambule.

Manifestement, l'élément auquel nous nous sommes le plus intéressée et qui a été le centre d'intérêt de notre recherche dans ce chapitre, est ce vécu opaque et ambigu que caractérise la relation terre/identité et la vigoureuse réalité des racines ressentie comme un manque opposant le citoyen raffiné au paysan barbare et le colon civilisé à l'indigène ignorant et où toutes les voix quelles qu'elles soient, féminines ou masculine, clament solennellement leur identité et défendent avec acharnement leur émergence.

Ainsi, pourrait-on dire des romans de notre corpus qu'ils parlent d'amour : celui de la femme pour l'homme, celui de l'homme pour la femme, celui du pays, celui de la vie, de la religion, de la terre, de la culture, de la liberté, du travail de la terre, de la nature, de la beauté de la nature, mais il ne s'agit, en fait, que des connotations prises dans leur acception littéraire et romanesque comme des aphorismes recherchés portant autant sur le tiraillement que sur l'égarement dont la résonance affective laisse entendre la quête identitaire qui sous-entend racine et enracinement.

Et la vie mystique des paysans où l'amour propre, l'amour de sa personne, l'amour de soi et de ses origines constituent le fondement philosophique d'une idéologie à laquelle vient s'adjoindre une psychologie qui transcrit un mode de vie virginal que les intrusions de toute sorte tentent de corrompre.

En effet, l'enjeu de cette création romanesque excède le cadre du divertissement et d'une sensation destinée à une jouissance visant à assujettir le lecteur à la beauté des lieux ou à la dynamique de la résolution d'une simple histoire d'un amour réussi qui se solde par le mariage ou d'un amour qui dans la plupart des cas soit voué à l'échec. Ceci dit, il est question d'une vérité étendue comme dévoilement d'une réalité strictement liée à la valeur humaine et à ce que l'homme est en soi.

1) *Enracinement et Racine.*

Qu'est-ce que l'enracinement ? A notre sens, les notions d'enracinement et de terre s'assument dans le répertoire des caractéristiques, et les sens de l'une et de l'autre sont appréhendés dans le cercle de leur renvoi réciproque. Comme, c'est l'une dans l'autre que chacune d'elles trouve son fondement. Ceci dit, si l'on peut considérer l'enracinement comme une valeur, ceci suppose qu'il n'est d'objet que le soi rural.

Ce denier ne peut, en effet, manquer d'en venir à se manifester sous le parrainage évident et obstiné de la matière essentielle de l'ethnicité, dans la dynamique du groupe, tant qu'il porte en lui l'ombre fraîche de la terre qui détient le monopole de son enracinement fatidique. Dès lors, nous avons constaté que l'enracinement constitue à lui seul un système doté d'un réseau de significations portant sur les forces instinctives de la nature originaire de l'homme rural qui se déploient intensément dans sa psychologie d'être et de se comporter. Nous rappelons à cet égard que nous sommes tous issus d'hommes ruraux.

<<Le mot humble lui-même, né de l'humus, unit dans ce qu'il désigne la proximité de la terre et la sympathie pour ceux qui vivent à son contact. >>²¹⁶

Si la citation citée ci-dessus implique de manière formelle la terre dans l'enracinement, c'est parce qu'il est, de toute évidence, logique que la notion de l'enracinement renvoie à l'appartenance à une terre particulièrement précise et alimente intensément le champ sémantique dans lequel, pensons-nous, l'enracinement, qui est un phénomène anthropologique, s'appréhende au sens de fixation et de stabilité. A notre sens, ces dernières sous-entendent être sous la

²¹⁶ -Rufin Jean-Christophe, *Le Parfum d'Adam, In La Terre comme objet de convoitise*, BergerCorinne, RoquesJean-Luc, Ed L'Harmattan, Paris, 2008, P39.

dépendance d'abord de la famille et des géniteurs puis du groupe et se situer aussi bien dans le temps que dans l'espace par rapport aux convictions.

Tant que ces dernières constituent le pivot central de l'alliance solennelle, leur importance particulière se veut empreinte d'un principe validant la subordination des actes à la logique qui tend à maintenir les ruraux soudés dans leur organisation sociale. Cette validation, en effet, suggère la soumission de leurs accomplissements aux formalités légales que l'on a instituée dans la constitution de la communauté rurale, sur la base de ce que dicte la conscience collective, comme le suprême gage consistant à engager la race sous l'égide de laquelle la conscience moraliste de cette communauté oriente les comportements et les attitudes.

Comme, elle se doit de dicter les manières d'agir qui sont à la convenance raisonnable des lois établies dans le sens de déterminer les droits et les devoirs de chaque individu lui offrant des possibilités en matière d'acceptation, de reconnaissance et d'identification qui ponctuent l'alliance sociale et constitue le point de repère dont la moindre fracture peut susciter l'effroi et l'inquiétude, c'est par quoi, en effet, la cohérence du <<Moi>> et de son monde pourrait être menacée par la diffluence qui laisse craindre une ruine et un écroulement du bâti psychologique et psychique susceptible de mener le groupe à la perte de sa valeur et au fracas de la déroute voire la défaillance totale de la continuité et la stabilité.

Ainsi, il importe de souligner que étant tenu d'adopter ces manières, le paysan ne peut clamer un enracinement absolu dans, dirons-nous, l'ethnie ou le groupe que s'il se manifeste par un caractère d'un terrien dont la fermeté d'homme conservatiste refuse d'abord toutes les intentions d'influence de l'autre, puis toute logique consistant en un déracinement frustrant qui remet en cause l'équilibre du système des relations et de la communauté toute entière à savoir que l'organisation sociale est tissée avec un réseau de significations que l'on peut saisir comme armoiries heuristiques susceptible d'agrémenter tout type d'interprétation logique.

Mais il est important de rappeler que cette organisation sociale est validée par un ordre d'idées et de visions que garantissent les rapports et les relations interpersonnelles qui revendiquent un comportement ethno-collectif dans la mesure où il se veut social dans l'intentionnalité de ses effets à laquelle prend intérêt la psychologie rationaliste qui tend à maintenir les paysans soudés à savoir que ces relations et ces rapports sont le vecteur même de la continuité héréditaire. Quoi qu'il en soit cette dernière tient de la cohérence ethnique et villageoise. Ainsi, notre professeur Madame Nedjma Benachour révèle avec raison l'organisation sociale des villageois comme suit :

<<L'organisation sociale apparaît surtout dans la structuration de la communauté du village. Celle-ci dicte les rapports à tenir et à entretenir entre les différents membres et ce, selon des critères. C'est l'organisation de la communauté qui distribue à chacun les rôles et les tâches qui leur reviennent au sein de la famille et du groupe. >>²¹⁷

Dans ce jeu de décorum, il semble, toutefois, que les paysans ont des tendances significatives convergentes qui permettent d'affirmer, sous l'égide des règles de convenance entre eux et leur milieu social, l'intégrité inviolée de la personne et de la personnalité qui se considèrent positivement dans le bain communautaire des valeurs dans lequel toute compromission étrangère de dénégation et dérobade peut réduire à néant la possibilité de s'identifier à ce qu'un homme de campagne est réellement par rapport à sa race et par rapport à ses origines. Dans la culture intervient le facteur de la race, donc de l'identité.

Cette compromission étrangère est, de toute évidence aliénée, par le principe du conservatisme qui se veut hermétiquement hostile à toute intrusion visant à envahir l'organisation sociale en introduisant des visées et des idées allant à

²¹⁷-BenachourNedjma, *La Paysannerie algérienne de la période coloniale dans le discours littéraire de Dib – Feraoun et boumahdi*, Thèse pour le doctorat de troisième cycle, Mai, 1984, P. 203.

l'encontre de la morale radicalisée par la dure mentalité de la lignée rurale dont la floraison des mythes et des rires renferme dans son étendue toute sorte de potentialité à savoir le rêve légendaire, les superstitions et toute les créations de l'imaginaire qui placent l'homme dans l'au-delà du réel pour ainsi dire démystifier le démiurge des origines qui soumet la pensée humaine à œuvrer en impliquant l'inconscient. Ce dernier sert, en effet, de toile de fond sur laquelle se projette l'âme instinctive de la terre laissant sa conscience relater les temps anciens et archaïques de la préhistoire et de l'antiquité.

A cet effet, la réalité des sources et des racines s'appréhende dans les exploits les plus dangereux qui soient et qui mettent les intrépides héros à l'épreuve en faisant de l'intelligence un adjuvant malin et machiavélique qui triomphe de l'énormité des monstres fabuleux connotant ainsi la valeur humaine que l'on peut percevoir dans la force d'esprit et non dans la force des muscles.

C'est, en effet, tout en étant en mesure d'explorer le cœur des savanes, d'atteindre les sommets des monts, et de percer les secrets mystérieux des entrailles de la terre, l'homme, le courage, l'intelligence et la plasticité du cerveau aidant, a pu se démener avec le rudimentaire, et pour avoir transcendé l'animalité et pour avoir impulsé l'exploitation de la nature, il dut tâtonner et improviser avec témérité dans un monde de piedmont.

C'est la mémoire respectueuse et respectable d'une frange d'hommes dont les faits alarmants et dramatiques, loin d'être loufoques ont animé ce monde tatoué d'effroi dont les histoires cultes ont sillonné avec brio l'écorce terrestre en se gravant solennellement dans les esprits et les pensées comme des figures végétales et animales qui nous parlent et nous révèlent les sacrées authenticités de la nature humaine soutenue par les préceptes moraux et couvée dans la résonnance sclérosante de la ruralité et de son merveilleux mythe dans lequel la réalité finit par rejoindre la fiction et stipuler les drames qui se jouent dans la vie des paysans.

Dans ce sens, nous dirons qu'il s'agit là d'une réflexion qui témoigne l'attention à l'opacité d'un passé préliminaire et spectaculairement vivant et actif. C'est, en effet, par des histoires dont les miracles et les mystères ne sont pas dépourvus de signification, que ce passé se veut le maître de la présomption qui éveille la conscience d'un monde qui tout en ayant initié l'homme à se frayer un chemin balisé de réalité dans des sentiers de rêve, s'est, de surcroît, manifesté dans l'instinct de survie.

De ce fait, nous nous permettons de dire que cet imaginaire collectif se considère par sa dimension philosophique, historique, psychologique, anthropologique et culturelle. A notre sens, il peut se percevoir comme l'un des instigateurs qui enseignent le respect de ce qui a été à l'origine de la destinée historique de la propagule de la mousse humaine et de sa densité originelle.

L'objet de notre poétique serait ici, de manière évidente, la fonction consciencieuse de la virtualité littéraire qui, dirons-nous, s'inscrit dans le germe d'une graine sémantique puisant la substance de ses réserves dans la fertilité de la pensée des anciens. Le fruit de cette dernière mûrit dans le secret de l'âme rurale qui, en lui donnant sens et vie, l'engendre dans les creux de l'altruiste sol qu'asperge inlassablement et avec espoir et détermination la propension des eaux n'ayant pour la seule provenance que la sueur portant l'ADN déterminative des ruraux. Si dans un sens, dirons-nous, la conception de la vie primitive nous offre à saisir la perspective opportuniste des sources qui se dessine en référence au symbolique dans des vicissitudes valorisant la raison.

Dans un autre sens, c'est sur la base de la conceptualisation d'un sur-monde sagement fabuleux que se constitue un esprit qui, tout en idéalisant la souveraine intelligence dont dispose l'être humain, domestique la nature dans sa quête des effets de vérité ayant pour fonction d'adapter la morale du sibyllin à la vie réelle de l'homme des bois et de la campagne.

Un imaginaire habité par les traces du passé s'exalte dans la révolution de la mémoire des mères, des grands-mères voire des tantes qui l'étaient et le transmettent à titre éducatif. Combien de contes ont marqué les consciences en enseignant le bien et le mal, et combien de récits nous ont imprégné des sens philosophiques des rapports de la terre avec la vie sociale des ruraux comme ceux de notre corpus qui nous ont offert à percevoir la sensibilité particulière disons d'un univers où l'être psychologique de la terre clame le germe de la graine qui détermine les origines de l'être rural.

Dans ce sens, la terre, dans laquelle s'irradient les racines et dans laquelle la graine germe, semble produire dans l'enracinement, en forçant sa voix, un effet qui détermine d'une manière formelle le propre de ce qui est de l'ordre des origines de l'homme dépendant incessamment d'elle. Une moisson de significations excitantes et interprétatives s'abat, de ce fait, sur la littérarité des représentations et se manifeste en nous frayant, dans les broussailles connotatives, un chemin menant tout droit à la sémiotique dans laquelle la symbolique de la terre se manifeste et se produit avec un statut de personnage actant et acteur à la fois en donnant l'illusion d'une gloire qui se projette avec éclat dans la fidélité aux conceptions traditionnelles.

Cependant, si toutes les aventures impliquent la nature c'est parce qu'elle constitue le nit qui a couvé le commencement de toutes les vies en se portant garant du prolongement de toute existence entre autres l'humaine dont la signification fait osciller la pensée littéraire entre le conscient et l'inconscient, entre le réel et l'imaginaire, entre le semblable et l'in vraisemblable, entre le naturel et le surnaturel, voire entre le possible et l'impossible. En effet, un mouvement de pendule demeure soumis à l'action de la pesanteur de la terre et le point d'équilibre n'est autre chose que le lieu de stabilité où la raison devient le seul maître à bord.

Mais quand l'évidence se heurte à la complexité de la combinaison, la vérité devient, elle aussi, difficile à atteindre dans le décor mythique que nourrit intensément le souffle prodigieux de cette terre. Une vérité qui à elle seule peut

déterminer le sens de notre monde. Et ce dernier ne peut se révéler, à notre sens, que dans la figure de la mystérieuse et secrète âme de la terre qui rayonne dans tout genre de récit avec une vive clarté à la lumière de laquelle, l'esprit peut reconstruire le sens de l'humanité et de ses origines fondatrices.

C'est pourquoi l'on se permet de dire qu'une forme de pensée prend place et que nous nous permettons d'appeler philosophique. En effet, la présence du mythe, dans *Arris* de Yamina Méchakra, souligne un combat important entre deux forces antagonistes : la force de ce qui engendre la paix, la sérénité et la stabilité de l'âme ; et la force de ce qui la trahit avec des mensonges suscitant la haine et le mépris. L'auteure forge un implicite, avec un talent de génie, portant sur le monde dans l'optique de la première naissance dont elle fait une mémoire ancrée avec ténacité dans les souvenirs qui hantent en permanence l'être d'Arris qui ne peut ni oublier ses origines ni se détacher de sa paysannerie.

Elle utilise alors une métaphore que l'on peut saisir au sens de figure de pensée consistant en une représentation faisant baigner l'innocence vierge dans le monde qui par son imaginaire invraisemblable subjugue toute conscience et la sensibilise sur le mythe de la ruralité et de la nature dont le sens explique et justifie les valeurs de l'existence humaine et des jugements que l'on peut lui attribuer en raison de la divinité, de la spiritualité, de l'au-delà, du sacré, du profane, des inégalités, de la bienveillance et de tout ce qui suscite des interrogations sur l'essence d'une existence saine et pure que seule la consternation et la malédiction de dieu peuvent compromettre.

Par ailleurs, une conscience de perte est suscitée par la perte de la mère chez l'enfant Arris. Sachant qu'il n'est pas né du néant et que les nouveaux parents ne sont pas biologiques, Arris tente tant bien que mal de se représenter l'image de sa mère avec la morale de ne pouvoir jamais être autre. Ceci donne un sens affectif à ce passage et suppose un état de représentation avenante où l'image d'Araki met en

Veil un souvenir plein d'attention à l'égard de la personne avec laquelle on entretient une relation ombilicale.

<<J'attends toujours avec impatience les cours sur les mœurs et coutumes des terroirs qui ressemble au miens. [...]. Les paroles du Patriarche mêlées aux paroles de ma mère se confondent dans ma tête. A quoi le Patriarche et ma mère se ressemblait-ils ? C'est flou dans ma tête ; je m'endors souvent avec cette image, alors que l'image d'Araki reste toujours vivace. [...]. Le ciel s'ouvrit et une forme divine fit son apparition ; le tonnerre gronda et le ciel s'ouvrit encore plus : une forme lumineuse et irisée fit son apparition. Le peuple d'Araki était là. Elle, elle avait comme ceinture l'arc-en-ciel. Les bergers s'avancèrent avec leurs brebis [.....].>>²¹⁸

La lutte d'un obstiné passé qui persiste avec opiniâtreté et d'un contraignant présent s'affiche implicitement dans ce tableau saisissant où la représentation produit une action dramatique qui émeut tout en supposant un engagement d'une réelle image soulignant le cri d'une âme qui clame son appartenance. Dans le passage cité ci-dessus, on perçoit un style romanesque particulier qui souligne, sur un ton sec, l'abjection d'un soi devenu étranger dans un monde autre que le sien. Et tout en souffrant d'un malaise suscité par des images qui reviennent sans cesse, il se sent traqué par les souvenirs de son enfance où le bonheur battait son plein.

<< Les paysans éventèrent de grands sacs et le blé couleur dorée se répandit devant ses pieds. [.....]. Un chien et un loup discutaient d'une réforme quant aux cris qu'ils s'adressaient chaque soir mutuellement ; plus loin, un renard apprenait auprès d'une poule comment voler de ses propres ailes, un âne proposait à une vieille femme de la prendre sur son dos. [.....]. Un corbeau tenait la main d'un vieillard qui avait perdu la vue. [.....]. La terre se fendit en deux et le poète fut suivi par tout le peuple, même par les fourmis. [.....]. Le peuple crucifie le poète et suit le marin qui leur prêche Dieu, l'unique. [.....]. Ainsi est né l'avènement de Dieu. >>²¹⁹

²¹⁸ -Méchkra Yamina, *Arris*, Ed. La Marsa, Alger, P 27.

²¹⁹ -Ibid., PPP. 27-28-30.

Comme, il nous incombe, aussi, de souligner l'intérêt théorique de ce passage dans la mesure où il se veut un objet que l'on peut saisir pour évoquer l'intertextualité dont l'enjeu consiste à dresser un concept fort utile pour mettre en évidence les genres qui se convoquent et se rejoignent dans une intention de servir où d'appuyer ambitieusement le sens de l'œuvre. Comme parfois, l'intertexte, qui est le texte présent dans un autre texte, est sollicité soit pour argumenter soit pour illustrer.

Ayant été forgée par Julia Kristeva en 1967, l'intertextualité se veut un phénomène qui établit l'idée d'une relation entre les textes en donnant un souffle vital, la signification aidant, au diverses interprétations que l'on peut leur attribuer. Et l'intertextualité, dans la théorie de la littérature est définie comme suit :

<<Le concept d'intertextualité est lié à ceux de production et de réception, dans la mesure où, précisément, il dénie l'autonomie du texte pour révéler les rapports entre l'auteur et le récepteur, mais aussi le texte présent et tous les autres textes auxquels il réfère. Par conséquent, la réflexion sur l'intertextualité participe de la réflexion sur l'émission et la production des textes littéraires. Le rôle de l'auteur est évident, puisque ce sont sa propre culture littéraire et ses références personnelles qui vont nourrir son texte, l'imprégner de façon plus ou moins visible. Le rôle du lecteur a tout autant été mis en évidence par les théoriciens de l'intertextualité, car déchiffrer les marques de l'intertextualité, parvenir à l'intertexte est une activité lectorale, qui participe de ce que Wolfgang Iser appelle << l'acte de lecture. >>²²⁰

A notre sens, cette présence souligne une conscience qui ancre le texte dans les temps proches et lointains. Comme, pensons-nous, elle tente de restituer le dynamique imaginaire pour promouvoir le retour aux origines dont la signification se veut symbolique et exige une approche verticale pour pouvoir la déceler. Ce qu'il faut

²²⁰ - Gignoux Anne Claire, *Initiation à l'intertextualité*, Ed. Ellipses, Paris, 2005. P. 9.

retenir de cette audacieuse présence c'est la sagesse et la raison dont elle est imprégnée et que ceux qui la transmettent n'ont d'objectif qu'enseigner le bon sens et instituer l'éthique. Ce qui se perçoit nettement dans le passage suivant que nous voudrions citer à titre d'illustration pour renforcer notre thèse :

<<Il faisait claire de lune, nous étions dans la courette, Khalti, Baya et moi. Khalti me racontait pour la vingtième fois l'histoire du voleur de paille que le bon Dieu voulut confondre en marquant au ciel d'une traînée laiteuse, sa marche nocturne sur la terre. L'histoire avait d'ailleurs des variantes. Ça pouvait être un voleur de vaches laitières ou un meunier malhonnête. Mais l'idée était la même. La voie lactée était toujours pour Khalti un reproche immuable aux louches besognes de la nuit. >>²²¹

Ainsi soit-il, l'identité terrienne bat son plein de sens dans les représentations citées ci-dessus, car le moi moral de la terre est pertinemment assuré par le triomphe de son implication dans la mesure où il se dit au nom de cette terre et de ce qui se rapporte à la terre flore où faune soit-il.

Mais il ne faut surtout pas omettre le fait que l'enracinement est un phénomène qui ne demeure appréhendable que s'il se conçoit par rapport à un lieu ou un espace d'où une dépendance qui relève du domaine de la caractérisation typique des individus qui y sont enracinés. Dans la relativisation de l'enracinement à des lieux. Nous dirions, de ce fait, que la réalité raciale des ruraux est restituée d'une façon spécifique dans les romans de notre corpus où elle est mise en évidence par les efforts intellectuels de l'imaginaire.

Ce dernier met, en filigrane, à notre disposition toute la signification de la racine et du racinement. On arrive à le saisir à travers les mouvements et les phénomènes sociaux, comme par exemple celui de l'émigration qui déracine l'individu et l'éloigne complètement de ses origines, ou celui de la perte

²²¹ - Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P. 87.

nostalgique qui l'incite à retourner dans le bercail soit le pays d'origine quand la voix de la terre à laquelle il appartient l'interpelle et que son écho retentit dans sa conscience.

Ainsi, nous nous permettons de dire que les ruraux ne peuvent se définir que s'ils se stabilisent dans leur espace où le sens de leur existence est déterminé par la dépendance à la terre et où leur identité est décrétée par la reconnaissance légale de leur fixation sur un sol dans lequel se manifeste la souveraineté de la substance significative de la <<racine>> immortelle. En effet, un sol sur lequel, le paysan se voit contraint de se subordonner à son enracinement. La relation qui existe entre le sol et le rural est une relation de base, une relation ombilicale et à double sens, et la terre n'est, en effet, qu'une disposition à ombelle d'une espèce d'hommes issus de la même racine et n'ayant de droit que d'évoluer sous la cape de la cohérence et de l'homogénéité pour faire corps significatif dans les limites du cercle clos de la souveraineté du clan ethnique.

Il s'agit donc là d'une spécificité de la terre qui tient à la nature même de l'équilibre de sa sainteté et de la plénitude de ses composantes dont la stabilité et la durabilité dépendent des efforts que fournit le paysan et de ce qui le conditionne à savoir la température, le climat, les intempéries, la générosité des cieux, etc. Cette réflexion suppose que la terre et le paysan sont intimement liés bien qu'ils soient intensément dissemblables. Cependant, cette réciprocité dans la dépendance nous permet d'aborder la question de l'enracinement de l'un dans l'autre.

L'homme rural est autant enraciné dans l'être de la terre par ses origines et son appartenance psychique que par l'emprise de son invincible hantise qui le cerne et le préoccupe prétentieusement au plus haut point. Suite à ce qui a été dit, nous nous permettons de dire que la terre constitue à elle seule une idéologie qui se suffit à elle-même pour se fixer profondément dans la raison consciencieuse du paysan et s'enraciner radicalement dans son âme.

Delà, nous pourrions dire que la terre a aussi sa part d'enracinement d'abord dans le sang par les éléments nutritifs, ensuite dans l'être même de celui qui la possède et la travaille et de plus l'ennoblit par la gracieuse attention qu'il lui porte fidèlement. Ceci dit, nous estimons l'enracinement un phénomène héréditaire, social et culturel de premier ordre.

La réalité de l'enracinement ainsi mise en évidence est une entité, dirions-nous, qui nous intéresse en soi du fait qu'elle laisse entendre l'émergence et l'établissement durable dans un lieu ; et dans une certaine mesure, elle détermine la race qui se perçoit dans le mystère de la nature. En effet, une nature qui trouve son gène géniteur et générateur dans le sang de l'homme et dans la sève brute de la terre.

Nous pensons, de ce fait, que nous pourrions ajouter à l'actif de cette réflexion le fait que l'enracinement renvoie toujours à un lieu voire un espace puis à un moule culturel, politique, historique voire philosophique et idéologique dans lequel le membre soit le rural se déploie, se considère et s'affirme en fonction des caractéristiques que lui confère une nature qui, loin d'être vétilleuse, reste aussi particulièrement tributaire des influences, que du climat qui caractérise l'état de l'atmosphère de ce lieu ou autrement dit de la région. Ces influences, à notre sens, agissent aussi bien sur l'essence des traits psychologiques et psychiques que sur les traits physiques. Citons à titre d'exemple l'hospitalité, le conservatisme, l'esprit obtus, l'arrogance, le teint, la taille, l'intelligence, le caractère rigide, etc.

Ainsi pour donner plus de crédibilité à cette réflexion, nous argumentons par la citation qui s'articule comme suit :

<<Or, si l'homme est bien enraciné dans sa nature culturelle, faite de paroles, de mythe, de raison, ou de conscience, et produit des identités collectives, proprement humaines comme la famille, la nation, il est aussi bien enraciné dans sa nature biologique, physique et terrestre(Morin et Kern, op. cit.). Ainsi, notre condition d'humain, faite

d'abstraction, d'immatérialité, d'imaginaire ne doit pas nous faire oublier notre condition naturelle et animal, notre appartenance à cet écosystème terre (Roussel, 1997, P. 19). >>²²²

C'est pourquoi, nous nous permettons de dire qu'il est impensable voire impossible que la lecture des romans de notre corpus dont le témoignage est poignant et émouvant, soit sans intérêt ou inefficace et qu'elle ne fasse pas surgir des questions qui suscitent intensément la réflexion sur la racine, l'enracinement et la construction du «Moi» et du «Nous» fortement liés à la terre sur laquelle l'on s'établit, sur laquelle l'on se fixe et de laquelle l'on dépend et l'on se détermine sur des bases spatio-temporels proposant des registres identitaires.

<<Avoir des racines renvoie dans un premier temps et de façon simple à fixité, à la stabilité, mais aussi dans un second temps à un moyen ou un vecteur qui permet de se nourrir. Si nous gardons ces deux idées pour une portée transversale, nous partirons de l'hypothèse que l'enracinement se construit à partir de deux aspects importants, qui peuvent parfois s'unir et parfois s'opposer (Centlivres, 1986). Le premier s'inscrit dans la territorialité et donc dans l'espace. Le second se construit sur des bases généalogiques et donc temporelles. >>²²³

Ce sont donc des romans qui se lisent avec intérêt et émotion. En un autre sens, ce sont des récits qui se veulent un témoignage irréfutablement crédible et dans lesquels les auteurs rendent un hommage vibrant à des hommes résistants qui douloureusement heurtés et blessés ont pu lutter, envers et contre la barbarie mentale qui visait à bannir la culture des autochtones.

²²² - Berger Corinne, Roques Jean-Luc, *La terre comme objet de convoitise, Appropriation, Exploitation, Dégradation*, Ed. L'Harmattan, France, février 2008, PP. 46-47.

²²³ -Ibid., P. 47.

Comme, ils ont pu aussi se battre avec acharnement et dans les conditions de vie les plus lamentables qui soient, pour défendre aussi bien la cause fondée de la maltraitance des communautés paysannes que celle de la non-considération de la dignité humaine dont l'objectif était de condamner à l'exclusion l'identité des peuples assujettis ou des peuples dits non civilisés et dépourvus de culture qui se meuvent dans un bain de caractéristiques requises, dans la socialisation, sur la base d'un esprit de solidarité et de détermination invincible.

Dans cet acquis de conscience, nous avons jugé utile et obligatoirement nécessaire d'établir ce chapitre dans lequel la réflexion consiste, surtout à mettre en avant l'intérêt des romans de notre corpus pour la question de la racine, de l'enracinement et des origines qui se confondent avec le devenir des hommes de la campagne et dont la conception imposée exige, de toute évidence, que tout sujet social notamment l'homme dont il s'agit soit doté d'une sorte d'un caractère, d'un comportement et d'une apparence physique qui lui permettent de se distinguer, de se reconnaître comme tel et de pouvoir conformer son existence et sa manière d'être et d'agir avec celles des autres membres de la communauté ou du groupe humain s'établissant sur le même territoire ou sur la même terre et à laquelle ou auquel il appartient.

Comme, nous nous permettons aussi de dire que les auteurs des romans de notre corpus, cherchent avec ferveur à valoriser, dans un souci de rigueur, l'image caricaturée des ruraux que l'on a faite sur la base d'un bon nombre de stéréotypes et de préjugés et qui polarisent les esprits dans les quatre coins du monde.

Nous soulignons, également, que dans ce chapitre la réflexion est objectivement et fortement centrée et axée sur le champ sémantique où le non-dit exprime, en filigrane, la question de l'identité, la question de l'inné et de l'acquis, la question du sentiment d'appartenance et la question de la construction du moi ou du nous dont les différentes conceptions s'élaborent au gré d'un soi particulièrement rural qui se revendique au nom de son peuple à titre personnel et collectif.

Ceci dit, le potentiel sémantique conjecture la dimension humaine et le lien distinctif qui unit les paysans et les maintient loyalement et fidèlement soudés. Il annonce par-là, le salut d'un portrait moral et psychologique commun et partagé, d'un mode de pensée collectif dont la vertu est le sens de la convenance et d'un mode du rapport à l'autre spécifique dont l'écho se mêle à celui de l'appel de la terre, à celui de la voix de la famille et retentit en engageant la faculté du sang pour faire vibrer les consciences et faire trembler les cœurs d'amour et de nostalgie.

En ce sens, nous envisageons d'interpréter et de donner signification aux multiples représentations visant à consigner, dans les romans de notre corpus, l'essentiel de la pensée des auteurs au sujet de l'homme de la campagne ou autrement dit du paysan qui, étant lié à la terre et pris dans un piège de contraintes et de valeurs sociales et ayant de toute évidence l'inspiration en soi, revendique avec courage, dignité, résistance, fermeté et prétention, d'abord une considération et une valorisation déterminantes et exclusivement réservées aux paysans, puis d'être reconnu et identifié par rapport à l'ethnie d'où il émerge et au territoire auquel il appartient.

C'est, en effet, cette revendication que l'on peut traduire par la quête identitaire qui peut se manifester par les questions suivantes : Qui suis-je ? Puis-je être un autre ? Quelle est ma propre culture ? Puis-je adopter une culture autre que la mienne ? L'être rural se distingue de l'être urbain par la singularité d'avoir un comportement qui clame haut et fort son essence de terrien et sa magistrale nature d'homme incorruptible qui se perçoivent toujours en relation avec son entourage. Cet être est d'autant plus fragilisé qu'une intrusion l'assimile tout en étant mal gérée et perçue comme une perturbation de l'équilibre et de la stabilité de la communauté paysanne dont l'organisation sociale constitue un système clos et difficile à violer.

Dans ce sens, l'individu rural se voit contraint de ne pas s'éloigner davantage des règles constitutionnelles qui régissent le groupe où l'homme doit se conformer obligatoirement, et au sens du bien et du convenable dans son comportement et ses

actions, aux règles établies pour préserver l'ordre qui règne tout en cernant en permanence la communauté. De toute évidence, cette dernière peut être menacée d'éboulement si cet ordre consciencieux et cette logique sociale sont transgressés et si, en plus, la présence dominante impose son mode de vie et sa culture comme seuls légitimes en rejetant avec violence ceux du dominé

<<Pour la mère de Ouiza l'ère de la diplomatie était ouverte. Il fallait arriver coûte que coûte à imposer sa fille aux Aït-Slimane, à l'y enraciner comme un jeune figuier dans une terre ingrate. Or les Aït-Slimane étaient des gens à principes. Lorsqu'une femme ne leur plaisait pas, ils la répudiaient sans éclats et lui laissaient ignorer sa faute. Avec eux, il était sage de bien délimiter sa place afin de ne pas risquer d'en sortir. >>²²⁴

En effet, dans ce passage s'illustre nettement la contrainte qu'exercent les normes et les règles de conduite qui consistent à orienter en rigueur les comportements et les manières d'être de l'individu en lui suggérant d'adopter les principes qui fondent le raisonnement particulier de l'ensemble du groupe, et de donner la mesure de s'applaudir en s'octroyant en toute âme et conscience, par la ressemblance dans les traits psychologiques et par la similitude dans les attitudes, le droit de s'y intégrer sans gêne, d'en faire partie et d'être accepté comme l'un des membres de ce groupe. Ce qui donne donc à penser que cette évocation souligne l'appartenance et la quête de soi.

De ce fait et à notre sens, << *imposer* >> est un terme qui connote le contraste extérieur/ intérieur et se veut l'expression dominante qui porte toute la signification de l'intrusion subintrante et non désirée, dirons-nous, que l'on suppose susceptible de parasiter la parfaite harmonie et troubler la prodigieuse sérénité de l'âme du groupe tenue de symboliser la réalité de la communion. Et la crainte de se heurter au rejet s'insinue dans le personnage de la mère de Ouiza qui aspire à l'adhérence de sa

²²⁴ -Feraoun Mouloud, *Les chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Bjaïa, Algérie, 2003, P. 62.

fille à la famille des Aït-Slimane. D'où l'efficacité de l'interprétation de l'enracinement dans cet ensemble mouvant de représentations idéologiques à la jonction desquelles le rural doit répondre et obtempérer.

Ainsi s'exprime une intention calculée dont le dessein délibéré consiste en une intempérance que l'on perçoit dans :

<<...à l'y enraciner comme un jeune figuier dans une terre ingrate. >>.

Dans ce passage, semble-t-il, la part de la signification l'emporte sur le jeu d'un judicieux poétique qui ne saurait se manifester sans puiser son énergie créative dans l'éloquence argumentative que nourrit la substance significative de la terre considérée comme un personnage réel.

Par conséquent, cette représentation est fortement marquée par un emprunt significatif et signifiant. Ce dernier se dénonce manifestement dans la rupture de sens dont l'extension se projette dans l'allusion idyllique où l'on voit défiler des parades étalant parfaitement la réalité des racines qui rampent dans les profondeurs de la terre pour nourrir le fruit de l'émergence.

Et compte tenu du fait qu'il s'agit d'une exaltation poétique et romanesque, nous avons constaté que cet imaginaire est animé par trois figures qui tiennent des tropes²²⁵ dans la mesure où elles donnent à entendre autre chose que ce qu'elles disent. La première est une synecdoque perçue dans : (figuier et terre), la deuxième est une métaphore perçue dans : (terre ingrate), la troisième est une métonymie du physique pour le moral perçue dans : (enraciner).

Il n'en demeure pas moins que ces mots sont des éléments représentatifs d'idées et par le sens et la signification dont ils sont chargés, ils mettent en évidence ce qui touche le noyau de la réalité de l'appartenance et de la réticence

²²⁵-Figure de style qui consiste à employer un mot ou une expression dans un sens figuré, Le Petit Larousse illustré 2012.

psychologique qui se conçoit dans le spectre menaçant de l'identification comme un point de butée systématique.

<<Les tropes [...] offrent un sens figuré, ou ils n'offrent qu'un sens purement extensif. [...] ces figures peuvent sans doute s'appeler figures de signification, [...], on peut les appeler catachrèses, [...]; les tropes par connexion, et les tropes par ressemblance. [...]. On peut distinguer les métonymies : - De la cause pour l'effet ; -De l'instrument pour la cause active ou morale ; -De l'effet pour la cause ; -Du contenant pour le contenu ; -Du lieu de la chose pour la chose ; -Du signe pour la chose signifié ; -Du physique pour le moral ; -Du maître ou patron de la chose pour la chose même ; -Enfin, de la chose pour le maître ou pour le patron. [...]. Les tropes par correspondance consistent à présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie. Ils se réduisent, pour le genre, à un seul, à la Métaphore... >>²²⁶

Comme, nous soulignons que c'est sur la base de cette réflexion que nous concédons notre analyse à la portée philosophique et judicieuse qui professe rétrospectivement une sincère révélation en prêchant avec ferveur la réminiscence, la nostalgie voire l'attachement à un passé désuet que l'on tente de faire resurgir dans un souci de se réconcilier avec l'héritage précieux que nous ont légué les ancêtres. D'un autre point de vue littéraire, il convient de dire que cette réflexion nous permet aussi de confirmer la fonction de cette inscription qui consiste à déterminer enjeux et intérêts.

Ainsi, dirons-nous, la voix du passé retentit avec un écho magique et fort surprenant qui ne laisse, de toute évidence, les âmes indifférentes et dans un élan d'une affection nostalgique se projette aussi bien dans le temps que dans l'espace, et en surplombant les plaines et les montagnes, et en se propageant d'une génération à une autre, il atterrit dans les profondeurs sensibles des consciences d'où il parvient à exciter la matière créatrice des pensées imaginatives où s'élabore ingénieusement

²²⁶-Fontanier Pierre, *Les Figures du Discours*, Ed. Flammarion, France, 2009, PPP. 79-87-99.

l'idée envoutante d'un homme honnête et parfait dont le mérite était la sagesse et le bon sens qu'il a hérité de ses ancêtres.

En effet, notre jeune narrateur Fouroulou qui n'avait, de ce faite, pour but que vaincre la malédiction de l'ignorance et de la pauvreté dans la noblesse de l'acquisition du savoir, s'imprégnait tous les soirs de la protée morale des récits de mémoire d'homme que sa tante lui racontait et dont la coloration était une étique psychologique émanant des cris raciniens de la terre et déniait les écarts et les actes de nuisance tout en condamnant également tous les méfaits susceptibles de porter atteinte au vecteur salubre qui permet à l'individu de restituer la sagesse et les valeurs des anciens et de se constituer sur les traces de leurs expériences dont les connaissances et les enseignements judicieux qui se sont déployés en s'incrétant, par la transmission, dans le subconscient, se sont révélés nécessairement utiles pour tirer des leçons du passé et s'apparenter avec la manière d'être propre aux origines, par le pacte biologique et racial.

Nous soulignons, cependant, que ce pacte se veut le pivot du raisonnement philosophique et le germe de toute action digne d'éloge et dont l'effet est salubre. Il marque, en effet, les pensées et se fonde dans la matière créatrice pour, ainsi dire, faire surgir du subconscient la substance essentiel de ce qui retentit, dans la conscience, avec une voix dont l'écho assourdissant tente d'ébranler le monde et de le maintenir en état de Veille sur la question de l'origine rurale.

2) Affectivité, Esprit de groupe et Logique relationnelle.

<<En plus de cette origine commune ou identique, nous sommes de la même condition parce que tous les Kabyles de la montagne vivent uniformément de la manière. Il n'y a ni pauvres ni riches. >>²²⁷

²²⁷ - Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P 15

Manifestement, dans le passage cité ci-dessus, l'auteur présente en filigrane des idéaux de relation qui maintiennent les Kabyles de la montagne unis et soudés et les caractérisent de façon distincte. C'est un lien, que nous nous permettons d'abord d'interpréter comme une toile de fond incarnant l'insolite de la réalité de cette communauté rurale que l'on ne peut ébranler ou disloquer, puis de l'appeler une relation d'alliance qui se caractérise par l'interdépendance et par laquelle la communauté rurale tente, de manière convulsive, de préserver un ancrage supposé défini au plus près et réellement soutenu par des écarts condamnant et réfutant avec détermination et ferveur toutes les suggestions assimilatrices.

Ce lien, pourrait-on dire, se tisse, donc, progressivement et au fil des années, entre les membres de la même communauté dans laquelle, ils se servent et se soutiennent, avec loyauté, les uns les autres en se côtoyant mutuellement et en se serrant les coudes pour pouvoir vaincre la violence de la misère absolue et du triomphe laminant de l'intension machiavélique. C'est, en effet, dans ce contexte social et culturel où règne la pureté de l'âme, la sainteté de l'esprit, et la force d'un caractère voué à permettre de développer un sentiment commun d'appartenance que se suscitent la prégnance identitaire et la possession de la terre.

Nous estimons, dès lors, que c'est dans ce contexte que nul paysan ou paysanne ne soit chagriné ou puisse se sentir dépaysé et déconcerté car les paysans sont des agents sociaux qui se doivent d'être unis et conformes dans la réelle logique de se ressembler psychiquement et d'avoir les mêmes tendances qu'exige un type de conscience psychologique résultant d'un processus d'affirmation relatif aux enjeux des luttes communautaires.

Unique dans son genre, la spécificité des relations entre les ruraux qui trouve ses limites dans une manière d'être authentique et propre à ce milieu que l'on peut appeler un chez-soi convenant, sûr, cordialement conforme à la raison et relevant d'une forme d'esprit authentiquement rigide et compatissante à la fois. Ainsi, nous nous permettons de dire que ce milieu est pensé, dans ce chapitre, du point de vue

d'esprit dont le sens de l'hospitalité, de l'intégrité, de la loyauté est devenu légendaire faisant des romans de notre corpus des légendes sans précédent.

Nous pensons, de ce fait, que ce sont ces relations qui donnent sens et vie à cet univers particulièrement prétentieux où le critère d'union fait une force de loi prohibant toute influence pouvant mettre violemment en branle périlleux la communion idéaliste et l'idéologie de l'aliénation que suggèrent fortement des traits psychologiques et physiques renvoyant surtout à la réalité des âmes en parfaite compatibilité.

C'est une communauté au-dedans d'une paix. Et l'entente, le respect et la concorde sont considérés comme convenablement légitimes, appropriés et susceptibles d'engendrer des sentiments humains tout en étant à la base soutenus par la raison qui régit les comportements puissants et efficaces que les paysans peuvent avoir intérêt à mobiliser pour vaincre la peur de ne pouvoir se faire valoir qui est lourde de sens et menaçante.

Ceci dit, il est donc évident de crédibiliser cette réflexion en l'illustrant par le passage suivant où l'on perçoit une tendance, admirablement digne de respect, à manifester instinctivement une attention de type paysan à l'égard de son prochain dans l'intention de le protéger et de le garder hors des dangers menaçants qui le guettent.

Il semble dès lors que l'auteur cherche à atteindre l'âme innocente insinuant certaines qualités de compassion valorisant l'attachement viscéral et charnel de l'homme de campagne à ce que signifie être un soi comme il se doit d'être par rapport à la conduite qu'on lui a inculquée depuis la naissance et qui est devenu quasiment innée. Dans un sens, ici se souligne nettement l'imposante signature de l'influence environnementale du milieu auquel il appartient et de la pensée duquel il est fortement imprégné. Ceci sous-entend un soi particulièrement fidèle et non corrompu.

<<Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occupe, ma pauvre enfant ! Tu vas vivre loin de tes parents et dans un vilain pays de landes et de marécages, où tu attraperas des fièvres d'automne, où les bêtes à laines ne profitent pas, ce qui chagrine toujours une bergère qui a bonne intention ; enfin tu seras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-être pas bons pour toi, qui ne comprendront pas ce que tu vaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne peux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller à Fourche. >>²²⁸

Décidément, c'est dans cette coexistence harmonieuse que se perçoit nettement l'aspect normatif de la considération de la ruralité qui organise avec vigueur l'édification d'un idéal qui lui donne cohérence et crédibilité et c'est dans cette attention et cet amour protecteur que manifeste Germain à l'égard de la petite Marie que se dessine toute l'affectivité sociale qui se veut la charpente de l'ethnie ou du groupe dont les liens d'affinité qui unit les membres à l'intérieur constituent la plateforme sur laquelle se fondent à la base, relativement à la terre natale sur laquelle ces membres s'établissent en acquérant un mode de penser la vie retissant à l'égard des autres ou de l'étranger, l'organisation psychique de la communauté et son spécifique dispositif opératoire dont la fonction consiste à maintenir un raisonnement soumis à la loi en charge de contester ce qui peut compromettre la dignité villageoise et porter atteinte à la réputation de tout le groupe.

<<L'affectivité paraît être, de toutes les fonctions, la plus organique, et par conséquent celle qui doit le moins subir l'influence des conditions sociales. C'est dans le domaine de l'affectivité que la doctrine de <<la nature humaine >> se présente peut-être avec le plus de force convaincante. [...]. S'il en est ainsi, c'est parce que les comportements affectifs sont importants pour les sociétés. C'est dans et par l'affectivité que les individus prennent contact avec les valeurs. [...]. L'institutionnalisation de l'affectivité, c'est-à-dire l'existence au sein des sociétés de manières de faire considérer comme convenables, appropriées, légitimes, dignes d'approbation, se manifeste d'abord sous

²²⁸ -Sand George, *La Mare au diable*, Ed. librairie générale française, 1984, P 64.

sa forme explicite par l'existence, en toute société, d'une <<psychologie populaire>>. >>²²⁹

Ceci dit, c'est dans une telle psychologique structure paysanne considérée en absolue traditionnelle et harmonique que le sujet se complaît dignement à l'image des siens, et que toute la signification de son existence se doit d'être fondée sur le principe des valeurs à défendre et sur celui des leçons tirées des expériences des anciens qui constituent la matière élémentaire des connaissances fondatrices de la condition moralisante des ruraux.

Elle se veut, donc, le fief qui nourrit et favorise le sens de la popularité dont la conscience est strictement rurale et fonctionne comme une présence personnelle, fortement assumée et surtout admise pour satisfaire l'exigence de repousser voire rejeter avec ténacité les idées qui encouragent le disloquement et la différenciation. Par conséquent, ce qui fonde la détermination significative de l'appartenance et ce qui fonde la définition logique de l'individu semble, dès lors, relativement lié à la nature des relations et des rapports que l'on peut considérer comme un mouvement interactionnel censé servir la filiation et servir notamment ce qui maintient les ruraux soudés.

A considérer cette structure, qui est la substance des romans de notre corpus, d'un point de vue philosophique ; nous dirons que le sens de l'orientation morale institué par l'esprit du groupe ethnique exige, de ce fait, la subordination psychologique totale à la souveraineté de la pensée rurale, et le membre ne doit que s'y en tenir studieusement dans la mesure où il devient le personnage auquel rendent témoignage les actes qui sont officiellement conventionnels et qui se revendiquent sous les effets de la ruralité. Mais toujours est-il, ce personnage est soutenu par sa présence par rapport à un terroir que l'on doit considérer comme un agent puissant

²²⁹ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978, PPP. 101-105-106.

et à valeur intensive qui s'instaure au plus haut point dans l'organisation en tant qu'un organe vital.

Ainsi, les membres conditionnés par les mêmes facteurs sociaux doivent s'influencer mutuellement et les relations doivent s'imposer comme un ordre qui consiste à régenter intensément et rigoureusement tout type de comportement que l'individu se voit contraint d'adopter dans son vécu et ses accomplissements pour faire un agent social admis légalement dans l'esprit communautaire de l'ethnie à laquelle il appartient, de laquelle dépend toute sa raison d'être et sous les commandements de laquelle doit se manifester sous peine de perdre sa dignité et d'être relégué au rang de ce que l'on méprise avec rancune et que l'on traite de malveillants à l'égard des origines.

Ainsi, nous pensons que ce sont, en définitive, les membres du groupe qui se déterminent et s'identifient par leurs actes et leur pensée, comme l'a souligné Fredrik Barth dans ce qui suit.

<<L'identité est un construit qui s'élabore dans une relation qui oppose un groupe aux autres groupes avec lesquels il est en contact. >>²³⁰

La relation est donc un élément non sans importance et une particularité à noter avec force et insistance dans la quête de l'identité. L'être humain tente de survivre et de s'affirmer à travers les relations et les liens qui lui permettent de marquer sa présence dans un ensemble cohérent de personnes unis par des comportements communs et des traditions communes.

Nous soulignons, de ce fait, que c'est grâce à ces liens et relations que les individus réalisent l'altérité qui leur permet de s'ouvrir autant sur soi que sur leur semblables toute en forgeant une personnalité propre à eux et différente de celle des autres. Ce qui nous amène à dire que la quête de l'identité s'inscrit et trouve toute sa

²³⁰ -Barth Fredrik, 1969, in *La Notion de la culture dans les sciences sociales*, de Cuche Denys, Ed. La Découverte, Paris, 1996, 2001, 2004, P. 85.

plénitude dans un réseau d'échanges conditionné par les racines profondes qui exigent des valeurs et des contraintes dans un contexte social caractérisé par sa propre vision du monde et ses propres principes auxquels tous les membres doivent répondre pour pouvoir adhérer au groupe et acquérir l'autorité que confère le pouvoir de l'union. C'est une dimension centrale des œuvres de notre corpus que nous essayons, une fois de plus, de consolider comme suit :

<<Pour Barth, c'est dans l'ordre des relations entre les groupes sociaux qu'il faut chercher à saisir le phénomène identitaire. Selon lui, l'identité est un mode de catégorisation utilisé par les groupes pour organiser leurs échanges. >>²³¹

En tout état de cause, l'inscription de la quête identitaire n'est pas réduite à une fonction parasite qui ne sert qu'à distraire le lecteur, dans la mesure où elle se veut d'une importance qui suscite moult interrogations dont comment l'aborder pour pouvoir en saisir le sens ? En effet, elle s'accomplit, dans sa plénitude, comme une réalité vivante qui enferme l'individu dans la spécificité d'un social exigeant et autoritaire.

A notre sens, l'identité est l'acquisition d'un esprit voire d'une mentalité que l'on peut concevoir volontiers comme la mémoire imposante d'un peuple. Dès lors, les romans de notre corpus, pourraient facilement laisser entendre que les relations tant sacralisées qu'entretiennent les paysans entre eux sont en grande partie des dispositions fondées sur les critères identitaires.

Ces derniers mettent, en effet, en jeu une cohérence émotive et puissante consistant à exacerber l'idée de la cause humaine qui tend à manifester la complémentarité dans le côtoiement et dans les échanges que l'on perçoit nettement à travers les différentes représentations romanesques dont l'enjeu consiste à mettre

²³¹ -Ibid. P. 84.

en évidence la réalité de la campagne dans les œuvres de notre corpus où le personnage paysan n'est pas un simple emblème dans sa caste sociale ou un simple symbole des comportements et des attitudes propres au monde rural, mais bien plus que ça, il incarne la singularité et la complexité psychologique de l'émergence d'un mental digne de mener la signification d'une existence dont la valeur de l'essence se détermine sous l'influence notable du système des valeurs et contrainte déjà établies avant la naissance.

Nous pensons, dès lors, qu'elles contribuent et profitent intensément voire pour beaucoup autant à l'intérêt romanesque dans les différentes prises de position qu'à l'interprétation au niveau de la réception.

<<Elle a chanté, elle a dansé le jour de la circoncision de chacun. Elle est toujours parmi le cortège de femmes qui vont enterrer, au pied du cèdre, le tout petit bout de chair du fils circoncis. Elle a enterré un bracelet d'argent au pied du cèdre, pour Chou'ib, l'orphelin du terroir. Ils sont tous ses enfants. >>²³²

A nous en tenir à cette représentation dans laquelle figure une relation imprégnée de morale, nous penserions que dans l'expression *<<Ils sont tous ses enfants>>* la relation est pensée, au sens rural, comme une mise à contribution prévenante et destinée à faire valoir la délicate et surprenante attention que manifeste spirituellement le paysan à l'égard de son prochain. Et le plaisir charnel d'aider son prochain est une sorte d'échappatoire qui permet aux paysans de triompher des malheurs qui les embrassent sans indulgence et d'oublier et dépasser les conditions de la vie misérable avec laquelle il se démène.

Ce pouvoir de l'imaginaire romanesque n'est donc point création futile, car ce passage revêt une digne et glorieuse signification portant sur le membre modèle de la

²³² -Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Alger, P. 12.

communauté rurale qu'idéalisent le sens de la compassion attentionnée, le bon sens affectif et l'engagement humain ; ceci se perçoit nettement au travers les comportements et les actes de loyauté que nous nous permettons d'appeler : les actes et les comportements relationnels, c'est-à-dire, que l'on accomplit et que l'on adopte dans des relations intimement étroites qui soudent les paysans au sens de la complémentarité et de la solidarité et que décrit conformément à la réalité.

Cet imaginaire romanesque se veut un contexte intellectuel dans lequel, nous assistons aussi à une mise en scène où l'auteure dépeint la noblesse d'une présence d'esprit clémente et d'une bienfaisance qui, tout en impliquant l'être social dans les malheurs de ses semblables, découle d'un cœur chaud et bienveillant sous forme de miséricorde, d'affection et de dévouement mêlés de pitié relevant d'un caractère psychologique et identitaire que l'on acquiert par la grâce de l'appartenance et l'enchantement de l'enracinement décrétés formellement et consciencieusement par les repères qui se rattachent à la région.

L'effet est donc très frappant si l'on considère ce scénario comme un référent issu du réel. Des manifestations instinctives et innées, des qualités inhérentes et intrinsèques à la personne humaine des ruraux inscrivent une présence d'esprit mesurée. Il s'agit donc d'un schéma d'ensemble qui tend à mettre en évidence la valeur exemplaire de l'esprit de groupe et de solidarité.

Dans le passage cité ci-dessus, la représentation s'efforce de consigner, au plus réel, la psychologie des relations qui confère une tonalité spécifique au règne de la mentalité terrienne dans la mesure où cette dernière consisterait à définir l'essence même de l'espèce rurale ; et dont la souveraineté de l'influence issue de la sagesse des anciens se constate dans l'affirmation de soi qui demeure tributaire des limites des opinions et des regards des autres.

En effet, la paysanne est décrite comme étant un personnage ayant le privilège d'imposer à mesurer à la fois l'importance et la signification des comportements par

rapport à ce qui favorise les relations dans le groupe et maintient les sujets soudés. A notre sens, cette hypothèse s'harmonise bien à l'argument dans la mesure où la représentation donne à penser que tout en étant dévorée d'ambition d'aider ses prochains, la pauvre paysanne arrive à surmonter ses peines et s'accomplit ardemment et sans réserve dans les fêtes de circoncision en éprouvant un réel bonheur d'être parmi les siennes et de pouvoir partager leur joie.

Cette image dégage une impression d'une structure qui fonctionne suivant un ordre établi sur la base du bon sens rural. Au sens rural, le comportement d'un terrien n'a de valeur que pour autant qu'il se définisse par les actions dans les pratiques comme dans les activités. Et de toute évidence le comportement qu'acquiert et adopte l'individu au sein de sa communauté se veut le porte-parole de la conscience qui répond aux exigences de la communauté.

La relation c'est ce qui rapproche les individus. Elle se veut un indice qui renvoie à l'atmosphère de groupe. Du point de vue de l'efficacité, les relations peuvent avoir une influence faible, mais jamais nulle. Le groupe est en soi un système d'individus qui se détermine d'ores et déjà par la vigilance des relations et des mutuels contacts. Le sens de relation fait partie de la conception de l'humanité et permet à toute personne de s'orienter dans son propre monde et dans celui des autres.

Considérée de ce point de vue, la relation semble être fondée sur une intention qui offre plus d'intérêt au bien-être de tous les membres de la communauté rurale et qui réclame la filiation en décrétant l'esprit de famille et de groupe réfutant toute indifférence ne suscitant aucun sentiment de compassion et tout détachement éloignant le paysan des principes qui fondent son identité et son notoriété.

Dans cet ordre d'idées, nous soulignons qu'il s'agit, en fait, d'une reconstitution vraisemblablement réaliste dans laquelle se dessinent le portrait psychologique et les traits constitutifs et précis qui caractérisent la société rurale et

conservatrice par essence et permettent à ses membres de s'identifier les uns aux autres tout en se définissant par la compatibilité des marques distinctives.

<< D'autres théories de l'identité culturelle, qualifiées de <<primordialistes>>, considèrent que l'identité ethnoculturelle est primordiale parce que l'appartenance au groupe ethnique est la première et la plus fondamentale de toutes les appartenances sociales, celle dans laquelle se nouent les liens les plus déterminants, parce qu'il s'agit de liens fondés sur une généalogie commune (Voir, notamment, Geertz [1963]). C'est dans le groupe ethnique que se partagent les émotions et les solidarités les plus profondes et les plus structurantes. Définie ainsi, l'identité culturelle apparaît comme une propriété inhérente au groupe parce que transmise dans et par le groupe, sans référence aux autres groupes. L'identification va de soi, tout étant pratiquement joué au départ. >>²³³

C'est en effet, dans cette ou plutôt ces relations tissées vigoureusement dans le flanc affectueux des proches et des voisins, que le personnage Fouroulou, tout en rêvant d'un avenir prometteur et tout en aspirant à un rang honorable et tout en étant déterminé à jamais à échapper à son destin de berger sans toutefois renier les siens, s'est ressourcé pour avoir pu gérer avec bravoure la pauvreté et la vie misérable et affligeante dans laquelle, il se démenait avec le manque douloureux et intolérable en faisant courageusement front à toutes les souffrances et les difficultés qui l'embrassaient lamentablement et que les circonstances culturelles, politiques et historiques lui ont infligées.

Entouré d'amour et d'affection la plus totale et immergé dans un univers clos que régissent les lois coutumières, Fouroulou incarne, par le fait qu'il ait pu se soulever au-dessus de ses conditions lamentables et atteindre le but tant rêvé, la puissance de la souveraineté vaillante de la bienveillance instituée dans ce petit monde rural que l'on a souvent considéré banal et insignifiant, pour garantir la

²³³ -Cuche Denys, *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Ed. La Découverte, Paris, 1996, 2001, 2004. P 84.

sécurité des paysans, faire leur bonheur, les maintenir unis dans les meilleurs et les pires moments et, de surcroît, pour réaliser une force sociale invincible dont l'enjeu consiste à harmoniser les intérêts des uns et des autres et contribuer à une prospérité aussi bien individuelle que générale.

<<J'estime que c'est une chance exceptionnelle pour moi d'avoir eu deux tantes comme Khalti et Nana. L'enfant ne fait pas grand cas en général de la tendresse de ses parents. C'est pour lui chose acquise. Il n'y pense même pas, il s'en lasse lorsqu'on le gâte. Il aspire à des affections supplémentaires : il fait des avances, cherche des amis, l'ingrat veut donner son petit cœur ; il est prêt à trahir sa mère, à préférer un autre homme à son père, pourvu qu'il trouve quelqu'un de sûr. >>²³⁴

Dans une telle représentation, la phrase *<<il est prêt à trahir sa mère>>* met en évidence ce que nous nous permettons d'appeler un monde approprié et spécifique de l'affectivité institutionnelle et particulière qui donne sens à l'existence de l'être en instituant de manière formelle son statut de membre faisant partie de la communauté rurale, et qui fait que l'être social se socialise depuis son enfance soit son bas âge en s'adaptant incontestablement à la manifestation autonome de pensées et d'actions, qui émane de l'intérieur profond et qui ne se limite uniquement pas au cadre familial, mais elle est secrétée dans toute la communauté comme un système symbolique ayant pour charpente les relations qu'entretiennent les paysans entre eux, tout en ayant la même identité.

Nous nous bornerons, de ce fait, à noter qu'il s'agit d'une représentation fondamentale qui tout en étendant le champ de l'information et de la révélation, nous donne un témoignage irréfutable de ce monde intérieur, singulier et clos dans lequel le dévouement est indéfectible et où s'effectue, également, l'identification aux siens d'une manière profonde à travers les liens et les relations établis entre les membres du groupe dans l'ethnie et entre les membres dans le flanc collatéral dans

²³⁴ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002. P 85.

la famille où ils trouvent refuge et grandissent en y acquérant, d'une manière systématique, les normes ethniques et en y adoptant le mental commun.

Comme, elle nous offre une vue panoramique et réaliste de la société rurale dans ses dimensions : historique, sociale et culturelle. Ainsi engagée, elle constitue un rationalisme non douteux résorbant la divergence et la différenciation et légitimant la singularité de la communion de la foi en soi et en ses origines dans la communauté paysanne. En effet, cette communion se veut garante de la dignité de la personne et ne saurait permettre l'intrusion des idées qui tendent à dissoudre ou faire disparaître le peuple d'où un refus catégorique de tolérer l'assimilation de l'identité voire la néantisation.

Ce qui favorise, de toute évidence, l'analyse des effets de ce qui imbrique appartenance-identité et résistance-persistence dans ce monde où l'enfant acquiert, en plus de la nature innée, une mentalité et un caractère distinctifs subordonnés à la morale du devoir être et du devoir faire qui manifestent l'aptitude à marquer avec force sa présence face à l'autre et à affirmer consciencieusement sa personnalité psychique avec fermeté au gré de la caractérisation de son existence à l'intérieur de sa communauté. Ceci dit, les relations attribuent, de toute évidence, le pouvoir aux paysans d'assurer l'ordre dans l'organisation sociale et de sauvegarder une identité propre à sa communauté.

<<C'est par et à travers les divers milieux auxquels elle appartient ou auxquels elle se réfère qu'une personne développe son identité, c'est-à-dire la définition qu'elle peut se donner à elle-même et donner aux autres de ce qu'elle est en tant que personne à la fois individuelle et sociale. Car ce que l'on peut appeler la <<personnalité sociale>>, c'est en définitive cette identité, qui assure à la personne une place dans la société et une certaine unité ou cohérence de son être et de son agir. L'identité est nécessaire psychiquement autant que socialement : elle contribue à la stabilité psychique et est une condition essentielle de la maturation de la personnalité ; elle est un prérequis au fonctionnement

*social harmonieux d'une personne dans son environnement tout autant qu'à la cohésion des groupes*²³⁵. >>

Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun est un roman chargé de sens cachés et d'indications qui semblent avoir la capacité de générer eux-mêmes moult interprétations de l'univers mental, psychologique et psychique que l'auteur a ingénieusement créé et dans lequel la représentation fait vraie.

Ce qui sollicite, de manière évidente, l'intérêt de la réflexion dont la performance investit dans la similitude des conditions, un lien sacré et généalogique. Ce dernier tout en étant appuyé dans l'organisation rurale par les efforts de la complémentarité, de l'interaction, de l'échange et tout en étant supposé dans le rapport à la terre, peut conserver avec teneur l'équilibre des principes du fondement normatif de la culture et de l'identité qui s'inscrivent en force et de manière récurrente dans les romans de notre corpus et qui s'imbriquent au rythme de la structuration identitaire.

Une telle conception de la relation qu'ornent la quête et la sublimation de soi constitue le pivot central dans le récit. Notons toutefois que les relations qu'entretiennent les paysans entre eux sont immuables et indéniablement indissociables de leurs caractéristiques que l'on peut assimiler à une même racine. En effet, les paysans n'ont de cesse d'exacerber l'enracinement, l'attachement au territoire et la possession de la terre. Ainsi, nous nous permettons de dire qu'il s'agit d'une unité chauvine, sociale et culturelle qui fonctionne sous l'égide d'une idéologie imposée et mise en place par un état d'esprit collectif et sectaire.

<<Il n'y a pas grand'chose à ajouter sur mon oncle Lounis, Helima et mes cousines. Nous visions côte à côte comme des voisins ordinaires et le temps qui s'écoule accroît petit à petit l'indifférence des uns pour les

²³⁵ -Rocher Guy, *L'Action sociale, Introduction à la sociologie générale*, Ed. Seuil, Paris, P163.

autres. Nous savons que nos soucis sont du même ordre, nos préoccupations identiques, nos ressources équivalentes. Nous n'avons rien à nous envier, ni à nous cacher. L'ardeur du début n'anime plus Helima ou ma mère. Il ne reste qu'une espèce de jalousie impuissante mais qui trouve sa satisfaction dans la similitude de nos existences misérables. >>²³⁶

Nous notons, dès lors, que c'est dans un tel groupement humain auquel l'individu se réfère pour pouvoir s'identifier et s'adapter socialement, que l'enfant adhère aux valeurs sociales et prend conscience de ce qu'il doit être et du comment il doit agir et se comporter.

<<Le traitement auquel les enfants sont soumis n'est d'ailleurs pas seulement matériel et corporel. Il est aussi social et affectif. >>²³⁷

En effet, Guy Rocher parle de groupe de référence qu'il appelle << milieux de référence >>. Les œuvres même de notre corpus, notamment la trilogie de Mouloud Feraoun à savoir *La Terre et Le Sang*, *Le Fils du pauvre* et *Les Chemins qui montent*, se situent par rapport un social marquant et conditionné en grande partie par les diverses tendances.

C'est, effectivement, en faisant partie d'une organisation plus ou moins structurée de personnes liés par des relations et des échanges mutuels et ayant des origines, des idées, des comportements et des intérêts communs et que l'on peut appeler aussi groupement humain, et que Guy Rocher appelle <<socialisation >> que l'individu, plus précisément le paysan, peut faire de son intégration et de son appartenance ou de son adaptation à son environnement rural la condition de pouvoir être reconnu en ayant une identité qui soit à l'origine de sa souveraineté dans ce groupe ou cet environnement.

²³⁶ -Feraoun Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P 83.

²³⁷ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978, P 78.

Non seulement l'identité garantit la sécurité du paysan, mais elle garantit aussi celle de ses biens soit ses terres. Dans un sens, elle plaide la cause de ce qui favorise son ancrage et assure sa part d'intégration dans le groupe dont la fonctionnalité de l'esprit psychologique se doit de se maintenir tributaire de l'ordre rationnel de l'homogénéité.

Cependant, le sens de l'émergence, souvent tenue pour fondamentale, ne peut se construire dans l'analyse littéraire que lorsqu'on procède d'abord par établir un plan-relief qui représente, jusque dans les moindres détails, d'abord les types de relation, à savoir que ces dernières soudent les membres du groupe ; puis les influences qui en découlent, et ce bien évidemment à travers ce qui se manifeste dans les histoires racontées.

Ceci dit, la logique de la relation et du rapport à l'autre que l'on peut percevoir, nous amènent à dire donc, que c'est le tissu traditionnel des relations qui affirme l'ambition de l'entente consistant à établir l'ordre tout en assurant une adéquate organisation d'où une harmonie parfaite susceptible de promouvoir la préservation de l'organe social aussi bien dans le contexte de la famille que dans le voisinage et la communauté qui ne s'aurait s'émanciper des valeurs et de la morale des anciens à travers desquelles les paysans peuvent vivre dans l'entente et la compatibilité et delà réaliser un équilibre psychologique parfait par la légitimité des phénomènes de dépendance, de subordination, d'influences, des échanges sociaux, des échanges amicaux voire intimes ; et surtout d'obéissance aux lois que l'on a, de toute évidence, fondées sur le principe de s'accomplir sous l'égide de la bénédiction et l'approbation consciencieuse de la collectivité.

Partons du fait que la rupture des relations ou l'absence des relations lèsent l'adaptation du paysan, il se déploie donc dans l'isolement et l'écart qui le poussent à se détacher sans cesse du groupe, à être différent ou être autre par rapport aux autres membres de sa communauté en développant des représentations qui lui sont propres, en adoptant des comportements qui sont différents de ceux de ses

semblables, en acquérant un caractère contraignant qui peut transgresser l'ordre de l'organisation sociale de son village et c'est ainsi qu'il peut être désocialisé et être confronté à des divergences le plaçant dans des situations conflictuelles qui l'exposent aux rejet et reniement.

Ceci dit, la socialisation n'est autre chose que relation et rapport à l'autre et la socialisation devient alors, dans ce sens, un élément phénoménal d'identification de prédilection dans l'analyse de la quête identitaire. Une socialisation, en effet, que Guy Rocher définit comme suit :

<<Le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socio-culturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre. >>²³⁸

3) Les Opinons.

De surcroît, le rapport au milieu social fait du sujet un être qui tout en étant pris dans un tourbillon de modernisme, de changement, de bouleversements historique et politique, tente tant bien que mal de se définir et de se reconnaître en donnant consciencieusement sens aux jugements qui l'assaillent dans la disparité où il se sent égaré et où il se laisse entraîner à renier les valeurs et les exigences morales instaurées dans son milieu social comme des lois figées qu'il ne peut enfreindre.

<<Le troisième aspect de la socialisation que soulève notre définition en est, en réalité, la conséquence principale, du point de vue sociologique : c'est l'adaptation de la personne à son environnement,

²³⁸ - Rocher Guy, *Introduction à la sociologie générale : 1. L'Action sociale*, Ed. Seuil, Paris, France, P. 132.

social. La personne socialisée est du <<milieu>>, elle <<appartient>> à la famille, au groupe, à l'entreprise, à la religion, à la nation, en ce sens qu'elle en fait partie, quelle y a sa place. Et il en est ainsi parce qu'elle a suffisamment de choses en commun avec les autres membres de ces collectivités pour pouvoir communiquer avec eux, communier à certains sentiments, partager des aspirations, des goûts, des besoins, des activités, bref qu'elle leur ressemble, non pas tant physiquement, ce qui est aussi parfois le cas, mais surtout mentalement et psychiquement.
>>²³⁹

Et il est vrai que dans un tel bain de relations réciproques, le paysan est, depuis son enfance, tellement cerné par l'attention affective et tellement guetté par une vigilance protectrice et soucieuse qui lui inculque le caractère du pouvoir d'aliénation assurant l'efficacité de la cohérence sociale, qu'il se doit légitimement tout en étant immergé dans une logique socio-psychologique au cours de son développement psychique, psychologique, mental et biologique d'appréhender, par l'adaptation et le côtoiement, le sens du vivre-ensemble dans le respect mutuel et la parfaite communion que représentent fidèlement la corrélation et la compatibilité unificatrices que l'on peut, bien évidemment, percevoir dans l'attitude des uns à l'égard des autres au travers des relations de voisinage, de parenté et d'amitié. Ceci favorise ce qui tend à excéder le cadre de la simple coexistence pour s'incarner dans ce que nous nous permettons d'appeler une valeur identitaire.

<<Appartenir à une collectivité, c'est partager avec les autres membres assez d'idées ou de traits communs pour se reconnaître dans le Nous qu'elle forme (<<nous, de l'université>>, <<nous, canadiens >>, <<nous, les femmes>>); c'est s'identifier assez à ce Nous pour y puiser, du moins une part, sa propre identité psychique et sociale. Et cette adaptation concerne la personnalité en profondeur, car elle se produit tout à la fois au triple niveau biologique ou psychomoteur, affectif ou mental. >>²⁴⁰

²³⁹ - Rocher Guy, *L'action sociale, Introduction à la sociologie générale*, Ed. Seuil, Paris, P 135.

²⁴⁰ -Ibid., P 135.

Comme, il se doit aussi de s'appliquer à promouvoir à priori ce qui est de l'ordre général sans toutefois être un individualiste qui ne pense qu'à soi au risque de transgresser les règles et de s'éloigner des valeurs revendicatives dont la capacité à faire entendre et reconnaître la légitimité de sa présence au sein de cette communauté en tant qu'un membre modèle et irréprochable, est d'autant plus institutionnelle qu'elle suscite l'opinion publique, qui, elle, juge et condamne à la lettre toute action et toute conduite qui vont à l'encontre de l'éthique humaniste.

<<- Oh! Nana Melha, grand-merci. Il faut que je me débrouille seul. Tu sais je ne suis pas difficile. -Je sais, mais il y a les gens.-Justement : il ya les gens et il y a ta fille. Que diront les gens ? -Avec toi, ça ne fait rien, Amirouche, ils trouveront normal que nous t'aidions. -Il y a ta fille, nana Melha. -Nous nous boucherons les oreilles. Toi aussi. -Oui, merci, nous nous boucherons les oreilles. Si elle savait à quel point je me moque de l'opinion ! Enfin...Qu'ils essaient de jaser pour voir. L'ennui, c'est que les choses vont trop vite et trop bien. Et Dehbia, je l'aime réellement, il ne faut pas que je fasse son malheur. Tous trois nous allons jouer avec le feu. Dieu sait ce qu'il en adviendra. Mais je ne vais pas me mettre à avoir des remords par avance, ou même des scrupules. Dans l'état où je suis, je laisse venir, un point c'est tout. >>²⁴¹

Mouloud Feraoun prend le soin de faire intervenir le subterfuge de l'hésitation mélancolique dans *Les Chemins qui montent* où la fiction l'emporte sur l'autobiographie. Il pose, en effet, le problème du pacte identitaire qu'assume la réalité dynamique et profonde des relations dans lesquelles les opinions sont considérées comme le phénomène le plus manifeste.

Ceci dit, dans le passage cité ci-dessus, l'opinion suscite effroyablement l'anxiété et place le personnage préalablement dans une situation embarrassante. Sachant qu'il va être mal jugé, il soumet la peur d'être victime d'une dénomination discriminatoire, qui l'accable de reproches, à une détermination significative que l'auteur investit dans le récit pour souligner une fois de plus le caractère et la

²⁴¹ -Feraoun Mouloud, *Les Chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2003. PP. 117-118.

personnalité qui constituent particulièrement le propre comantataire de l'identification dans de l'univers rural que détermine la terre.

Ce qui nous amène, de ce fait, à dire que la quête de l'identité fait de cette représentation un prospectus de la véracité des faits qui sont relatés à des fins informatives.

<<Parmi les phénomènes psychologiques de masse, l'opinion publique est celui dont les effets sociaux sont les plus étendus, et c'est aussi le plus manifeste. Tout au long de notre tradition culturelle, l'existence du phénomène d'opinion publique a donc été, explicitement ou implicitement, reconnue et utilisée comme moteur ou comme substrat. >>²⁴²

L'acceptation et l'intégration consistent, en effet, à concilier l'exigence d'une idéologie fondée sur la loi de la morale, socle de (ce que nous nous permettons d'appeler) la nécessaire sainteté du psychique social ou ethnique idéalement conformiste, et sur les principes de la raison qui s'affirment et s'affichent comme essentielles dans ce monde rural qui tout en étant défini et déterminé par les comportements dans les conditions sociales est extrêmement conservé et clos, et où le paysan reniant avec ingratitude ses origines est cruellement persécuté voire mal vu et traité avec mépris.

Ceci dit, l'existence dans ce monde rural est ordonnée par un profil de vie dont la dynamique engendrée, par un lien soutenu par le potentiel de l'identification et de la reconnaissance, exige solennellement que le paysan se doit consciencieusement d'être d'une probité indéniablement exemplaire et ne peut pas être accepté et respecté avant d'avoir satisfait, en rapport avec l'entourage, à la soumission totale aux règles, et à l'application consciencieuse et judicieuse à considérer les éléments de

²⁴² -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978. P. 293.

son ancrage qui assurent qu'il est un membre intègre, loyale et attentionné à l'égard des membres de sa famille et des membres du groupe auquel il appartient.

Les conséquences d'une telle fusion entre les membres du groupe sont, de ce fait, considérables et loin d'être négligeables.

Encore faut-il savoir que les interrelations se manifestent dans l'objet de l'identification et dans l'objet du rapport à la terre (la possession de la terre et le travail de la terre). Cela dit, cette réflexion pourra nous permettre de dire que ce qui peut se constater, c'est qu'il s'agit d'un réseau relationnel dans lequel, les opinions qui d'un côté affectent sans indulgence les relations mutuelles et constituent une convulsion éloquente du pouvoir durable et modérateur des jugements qui évaluent les comportements et les conduites en les classant comme menaçants, rassurants, mauvais, inquiétants, inconvenables où bons et adéquats, et d'un autre servent de guide qui réoriente spirituellement la conscience de soi-même sous leurs influences dans le monde rural où le paysan partage avec des gens ayant un environnement quotidien en commun, la réalité d'une vie modelée par les traditions et les coutumes sur celle des ancêtres.

Ces opinions, pourrait-on dire, sont émises sur la base d'une intention motivée par des considérations utilitaires et normatives qui tout en accablant l'individu du poids de reproches et de taxes permettent au dynamisme de l'organisation de pouvoir suivre un cours profitable, en ce sens, aux intérêts liant les paysans à la terre.

<< Le fait seul de faire partie d'une foule modifie l'individu : il ne s'appartient plus, il devient <<un simple automate>>, un grain de sable au milieu d'autres grains de sable [...]. C'est la loi de l'unité mentale des foules ; dans une foule, les émotions, les convictions, les interprétations, les intentions, les actions des individus sont unanimes. >>²⁴³

²⁴³ -Ibid. PP 261-262.

Il est dans la nature de la conscience humaine de considérer toujours la vie avec une peur des évènements à venir. De ce fait, les gens ont toujours tendance à prévoir les malheurs avant qu'ils arrivent et faire en sorte à les éviter. Cependant, la conscience humaine des ruraux considère la vie par rapport à ce qui s'insurge contre leur être pensant et l'affecte avec ce qui va à l'encontre des convictions qu'ils se sont livrés à eux-mêmes et sans qu'elles aient le moindre fondement logique. Et les malheurs qu'ils craignent le plus sont, pour eux, ceux qui donnent à spéculer tout en étant susceptibles de heurter la réputation.

<<Un jour, cette confiance s'envole et tant pis pour les amoureux : ils deviennent le point de mire. Rien n'échappe de leurs fait et gestes. Habituellement, on constate, à partir de ce moment, qu'ils sont aveugles à leur tour, soit parce qu'ils narguent sciemment l'opinion, soit parce qu'ils sont vraiment épris au point de se comporter comme des fous. Voilà qu'ils se ridiculisent tout à fait et les bonnes gens en rient à leur aise. Quelquefois aussi, lorsque des risques sérieux les guettent, on se met à plaindre, on tremble à l'avance pour ce qui les attend tout en souhaitant au fond que les craintes se justifient un jour et prouvent que l'on a eu raison de prévoir un malheur. >>²⁴⁴

Comme on peut le percevoir dans le passage cité ci-dessus, l'auteur nous décrit, à travers la réaction des Kabyles, un mode opératoire psychique qui sacralise la réserve dans les agissements en condamnant formellement un type de relation strictement interdit et inadmissible. Dans la société Kabyle les mœurs sont un outil précieux pour la stabilité et le maintien de l'ordre social, car c'est l'individu lui-même qui par ses conduites quelles qu'elles soient peut semer le trouble et mettre l'ethnie en émoi ou créer la stabilité et faire régner la paix et la sérénité.

<<Amer et Chabha se trouvèrent bientôt en plein champ visuel de l'opinion, tels deux gibiers nocturnes sous un brutal faisceau de

²⁴⁴ -Feraoun Mouloud, *La Terre et Le Sang*, Ed. Talantikit, béjaïa, Algérie, 2002, P 184.

projecteur. Ils eurent beau se serrer peureusement l'un contre l'autre, il leur fallut crâner, répondre à l'insulte et à la menace. Le scandale éclata. Naturellement ce fut Hemama qui le provoqua. Chabha le craignait dès le début, le sentait qui couvait, évitait de contrarier cette femme dont l'indignation était au paroxysme. >>²⁴⁵

Il s'agit, en effet, d'une relation qui au lieu de consolider le voisinage et le côtoiement et de rapprocher les membres du groupe et les familles, elle les disloque, elle les oppose, elle les éloigne et les scandalise. A la lumière de cette modeste analyse interprétative, nous soulignons que cette relation perçue comme inconvenable et qui unit les âmes est méprisée par un autre type de relation, qui est la relation de jugement, car si les paysans se reprochent, s'ils se jugent, s'ils s'épient, si chacun se fait une opinion de l'autre, si chacun guette l'autre, c'est qu'ils sont en relation du moment que nul n'est indifférent à ce que font les autres ou ce que sont.

Du moins, c'est ce que nous pensons. Il importe donc de rappeler que dans un groupe rattaché au sol ou une ethnie toute action est à caractère social et est un fait par lequel l'individu manifeste la volonté d'accomplir un quelque chose voire satisfaire ses désirs tout en ayant conscience de la présence des autres membres et tout en veillant à ne pas heurter leur sensibilité et à ne pas déstabiliser l'ordre au risque d'ébranler la structure et d'affaiblir ses lois qui donnent à l'organisation sa raison d'être et d'exister selon des normes culturellement et historiquement définies.

A la lumière de cette réflexion, nous pensons qu'il s'agit, en effet, de l'une des formes de l'action humaine qui détermine la conduite du sujet ou du membre à l'intérieur du groupe. En effet, dans *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun où l'on note une transgression accomplie par l'action irréfléchie, le comportement d'Amer et de Chabha traduit nettement l'aspect négatif de la relation extraconjugale qui est institutionnalisée comme une honte voire comme un tabou déshonorant.

²⁴⁵ -Ibid. P 184.

<<Le deuxième critère attribué par Weber à l'action sociale est celui de la signification. On doit entendre ce terme dans son sens le plus littéral, à savoir que l'action du sujet doit avoir sa valeur de signe ou de symbole pour les autres et que l'action des autres doit également avoir valeur de signe ou de symbole pour le sujet. >>²⁴⁶

L'importance de cette autre réflexion est constatée dans la mise en évidence de l'interaction qui consiste à promouvoir un type de pensée commun. Mais l'essentiel à retenir reste, de toute évidence, la spécificité non de la socialisation, mais de la conscience de la socialisation humaine qui se manifeste dans la propre âme des ruraux et tout en guettant les dépassements, elle œuvre avec noblesse pour orienter les intentions qui tout en se supposant dans les relations, d'une part, elles prouvent l'appartenance et d'autre part, elles instaurent l'estime de soi.

<<Les premières semaines furent très dures, car il s'agissait de réparer les dégâts de la grêle, de bêcher, de replanter des légumes ; et ce fut là ce qui poussa Jean à leur donner un coup de main. Une liaison se faisait entre lui et elles deux, depuis qu'ils avaient ramené leur père moribond. Le lendemain de l'enterrement, il vint demander de leurs nouvelles. Puis, il revint causer, peu à peu familier et obligeant, si bien qu'une après-midi, il ôta la bêche des poings de Lise, pour achever de retourner un carré. Dès lors, en ami, il leur consacra les heures que ne lui prenaient pas ses travaux, à la ferme. Il était de la maison, de cette vieille maison patrimoniale des Fouan, bâtie par un ancêtre, il y avait trois siècles, et que la famille honorait d'une sorte de culte. >>²⁴⁷

Enthousiaste et visionnaire est cette représentation où se dessine nettement l'image d'une forme de loyauté consistant à souligner de façon claire et précise l'objet significatif qui fonde la valorisation et nourrit le maintien des relations. Nous soulignons, de ce fait, que ces échanges, ces interactions et ces relations qui impliquent le paysan dans l'armature de la structure sociale, ont une fonction cardinale qui consiste à rattacher cordialement les paysans, dans leur contexte social,

²⁴⁶ -Rocher Guy, *L'action sociale, Introduction à la sociologie générale*, Ed. Seuil, P. 26.

²⁴⁷ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1990. P 142.

par un mode opératoire rationnel et logiquement subsidiaire susceptible d'assurer la transmission d'un caractère émanant d'un psychique collectif propre qui engage une appartenance à dimension objective que soutient la possession de la terre ou du sol et qui fait de la terre un << sujet de faire>> ayant le pouvoir de soumettre les individus à des principes psychologiques qui se perçoivent dans les comportements et les réactions.

Nous espérons ainsi faire une analyse qui, à tout le moins, tente d'élargir notre conception de l'identité et de la quête identitaire au gré du processus dynamique de la socialisation qui place le paysan dans un système d'idées et de tendances visant à saisir la communauté villageoise comme une structure cernée par des opinions émises sur la base des convictions philosophiques, politiques, culturelles et religieuses et fondées sur un rationalisme contraignant par lequel l'esprit de groupe n'a de cesse de promouvoir la considération de l'homme sous l'aspect de l'ensemble et non de l'individu.

Dans cette dynamique, il est évident de dire que le paysan s'impose comme un être incontournable par la singularité particulière de son entreprise battante qui fait de lui un modèle inéluctable.

<<Amer admettait que les gens de chez lui fussent hostiles et l'opinion sévère à son égard mais il était sûr de tenir tête et de finir par s'imposer. >>²⁴⁸

Est-ce-que la terre a un soi ? La réponse se trouve justement dans le passage cité ci-dessus où l'on perçoit une anxiété implicite et dans lequel la pensée est liée au principe de se sentir rejeté, de vouloir intégrer sa communauté et de se savoir juger. En effet, le verbe<<admettait>> souligne le reproche pourquoi pas le regret voire le

²⁴⁸ -Ibid., P.35.

vif et ardent remord. Puis vient l'expression <<de chez lui>> qui d'abord regarde la fonction invisible de l'espace au sens de lieu ou mieux encore au sens de terre natale ou terre d'appartenance, ensuite engage le commun des hommes en justifiant la possession.

Il s'agit là, pensons-nous, d'une révolution d'esprit et de sentiments qui, traquée par la certitude et fondée consciencieusement sur le principe de réparation, institue l'autorité de la terre. Cette dernière s'impose d'elle-même comme une super-norme idéale de justice sous l'égide de laquelle le droit d'appartenance ne peut être contesté, et le rural ne peut en être déchu.

Dans la représentation de ce mouvement giratoire (départ, retour), la description de la détermination psychologique face à l'hostilité des opinions discriminatoires renforce, en effet, l'idée d'un soi de la terre dans la mesure où sa voix l'emporte sur celle de tous les ruraux et dans la mesure où elle ne peut s'amenuiser. Et telle une personne ayant une personnalité imprévisible et fortement redoutable, parfois par un tempérament flegmatique, elle suscite la confiance et l'assurance ; et parfois, elle se manifeste par un tempérament colérique qui dévoile le côté sombre de cet être.

Conclusion.

Nous pensons, de ce fait, que les relations opérantes sont l'essence même de la morale à savoir que le principe tend à réduire la liberté individuelle et à maintenir dans le microcosme familial et le macrocosme ethnique les paysans soudés. Dès lors, ceci fait régner un certain rigoureux ordre qui manifeste une parfaite homogénéité dans les différentes actions au sein du groupe. La cohérence ainsi assurée serait donc le motif qui sert de modèle ethnique dont l'originalité nomme le peuple tout en lui assignant une particulière culture de style distinctif dans la manière d'être dans le bain communautaire.

Ces relations s'instituent donc comme un contrat dont toutes les clauses disposent obligatoirement tous les membres du groupe rural à se soumettre respectueusement aux instructions qui tendent à stimuler le dynamisme psychique au gré de la convenance établie par les anciens.

Cette dernière est intensément contrôlée, dans les événements d'esprit, par les opinions que régissent les rigoureuses logiques qui sont spécifiquement rurales et manifestement d'ordre traditionnel dans la mesure où elles consistent beaucoup plus à promouvoir les échanges et les bonifier avec une pensée chargée de toutes les vertus dont l'enjeu consiste à subordonner les actions, dans les relations, à ce qui réconcilie la morale raciale avec les comportements, les mœurs et les attitudes.

La relation, demeure, à notre sens, le dogme qui appuie le rapport de l'homme rural à la conscience collective. C'est, en effet, à l'égard de son prochain que tout membre doit adopter dès le bas âge l'idée de dépendre de sa communauté et d'en être une partie prenante de son organe social.

Ainsi, dirons-nous, les membres de la même famille ou de la même communauté sont soudés, solidaires et solidement liés les uns aux autres par la grâce de la commune manière traditionnelle de servir et de se faire servir tout en respectant le psychologique puissant lien qui naît et prend forme d'abord, depuis la naissance, dans un tiède rayonnement d'amour maternel où l'individu est nourri d'affection et de tendresse et embrassé de l'intense attention que manifestent ses proches à son égard au sein de sa cellule familiale et c'est ce qu'on appelle relation de consanguinité fondée sur le principe d'une affectivité instituée pour engendrer l'esprit de groupe et l'esprit de famille tout en inculquant à l'individu le sens du partage.

Puis, ce lien transcende le cadre de la petite famille avec laquelle, l'individu a des liens de parenté et finit par se développer et évoluer sous les différentes impressions intimes et captivantes que peut lui imprégner de façon insidieuse et

profonde le contact avec l'entourage dans la société ou dans la communauté voire l'ethnie dans laquelle, il vit et dans laquelle, il partage avec les autres membres du groupe la vision du monde, la conception du côtoiement, les comportements, les idées, les traits psychologiques, les conditions de vie, le respect et les principes qui fondent la personnalité et orientent le mental rationnel et moraliste.

Ce sont les choses communes que le rural acquiert par la transmission et les échanges dans son clos univers de paysans bornés et conservateurs. Ils lui permettent, en effet, de se reconnaître avec assurance comme un élément appartenant à un groupe et étranger à un autre d'où l'affirmation unique d'un particulier être psychologique portant en ses comportements ce qui signifie son groupe.

Les relations mettent donc les paysans dans des situations de contacte autant physique que moral. Ceci dit, elles peuvent avoir à terme des effets supposés dans les pratiques socio-culturelles qui les unissent par la pensée traditionnelle en créant un climat de parfaite compatibilité et d'entente. Les relations peuvent donc à elles seules constituer un trait d'union psychologique qui donne à les percevoir comme un phénomène de conscience propre à un groupe.

Troisième

Chapitre

Personne,

Personnalité,

Personnage et

Espace

Préambule.

Nous soulignons qu'il est entendu qu'avant d'aborder ce volet, il faut d'abord cerner l'objet de cette réflexion d'un point de vue lexical. Il est donc important de noter que les termes de personne et de personnalité sont des noms dont les significations ou, disons, les contenus sémantiques sont presque analogues. Elles commutent, en effet, avec la nature de l'être humain qui s'affirme obstinément dans le prolongement des caractéristiques psychiques et psychologiques de l'homme ou de la femme que l'on peut percevoir à travers les rôles, les attitudes, les réactions et les relations de toute nature dans un groupe donné. Dans un souci de crédibiliser cette hypothèse nous avons recouru à la définition suivante :

<<Une personne est d'abord un individu qui est situé dans le monde, c'est-à-dire dont le comportement se déroule dans un environnement qui constitue pour lui la réalité. La première fonction des opinions sera donc l'adaptation à la réalité, ou <<évaluation de l'objet>>. Nos attitudes et opinions nous aident à classer les objets du milieu où nous sommes placés et par là mettent à notre service des prédispositions pour agir et affronter ces objets Une personne est, en second lieu, un personnage dans un groupe. Or les opinions servent à adapter l'individu à son groupe, à le faire accepter par le groupe. Quand cette acceptation est un besoin fort pour la personne, elle exprime plus aisément des opinions acceptables et réfrène ou nuance l'expression d'opinions moins approuvées. C'est là une relation fréquente entre les opinions exprimées et le groupe d'appartenance. >>²⁴⁹

Ainsi, si l'objet de notre recherche est manifestement la terre et le sens de sa présence dans le roman champêtre, et si nous espérons parvenir à satisfaire l'utilité du présent travail par un enrichissement favorable au sens d'être susceptible d'initier d'autres projets, nous nous devrions, donc, de fournir le maximum de définitions qui puissent corroborer l'idée que la terre s'inscrit comme un personnage doté d'une

²⁴⁹ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978, PP 196-197.

âme, d'une conscience et d'une personnalité par lesquelles il est largement engagé dans ce qu'il accomplit par ses multiples fonctions dans le système narratif.

<<La personnalité n'est pas un donné, c'est une tâche, il faut réaliser en soi l'unité et l'identité de sa personne. Beaucoup d'hommes placent leur personne là où elle n'est pas : elle n'est pas dans le corps, et pour un intellectuelle, l'éducation physique est une occupation stupide ; elle n'est pas dans les biens, matériels ni sociaux, elle est dans le libre usage de mes libres représentations, dans l'assentiment de l'esprit. La personne, c'est l'esprit, c'est-à-dire la raison. Pour trouver la personne, il faut donc dépasser le costume et le rôle, et aller jusqu'à l'acteur. >>²⁵⁰

Cependant, les questions que l'on doit de se poser sont : qu'en est-il à propos de la personnalité dans ce qui se joue dans l'acquisition d'un caractère tendant à caractériser le sujet communautaire en l'impliquant dans le flux psycho-idéologique qui tient à une mentalité de peuple inhérente à un lieu ou une région, et nous citons à titre d'exemple la mentalité des Kabyles d'Ighil-Nezman. Dans une large mesure, la personnalité des ruraux demeure un produit communautaire tributaire d'une conscience conservatiste, tributaire de la dignité paysanne qui valorise l'homme de la campagne en terme héréditaire.

Penser, en effet, le rural dans l'emportement de ses actions, de ses sentiments, de ses comportements et de ses attitudes revient à le saisir dans le type de personnalité qu'il a hérité dans sa jeunesse de villageois au sein du groupe et au sein des siens. Le revers d'une nature inconsciente se projette dans une même âme éternelle.

Cette dernière donne l'impression de ressusciter régulièrement dans le corps de toute nouvelle génération tout en quittant celui de ceux qui sont morts ou qui à bout de force tombe dans l'agonie cédant la place aux jeunes sachant que cette âme se fera couvrir avec la même conscience et la même présence d'esprit pour ainsi dire

²⁵⁰-Ibid. P. 166.

faire subsister le sens de la personnalité rurale et delà assurer la continuité. Les romans de notre corpus semble dès lors amener à penser non pas ce qui se perçoit dans le déroulement des évènements, mais ce qui se perçoit dans la résolution qui telle un tableau, encombrée d'interprétations, elle nous brosse avec intelligence et sobriété le portrait de la personnalité rurale autrement dite la personnalité de paysan borné ne laissant entendre que le sourd écho de sa manière d'être et d'agir qui résonne dans le roman champêtre.

Ceci dit, dans cette mesure les relations qui se tissent réciproquement entre les personnages des récits dans les romans de notre corpus font l'évènement dans lequel se manifestent le sang, la famille, l'identité, l'appartenance et surtout la terre qui maintient la personne des ruraux et fonde leur personnalité.

Quand l'urbanisme triomphe et la modernité engloutit le sens traditionnel de la campagne, cette terre et cette personnalité n'existeront que dans le contenu sémantique de ces romans champêtres qui seront des mémoires fidèles des anciens. Reste à savoir si c'est le caractère qui fonde la personnalité et l'impose dans la définition des origines au gré de la détermination, de l'ancrage et la caractérisation ou est-ce que c'est la personnalité qui fonde le caractère et l'impose comme étant un élément incontestablement primordial et inévitablement fiable pour définir l'identité, l'appartenance et l'enracinement à la fois? Ou est-ce qu'ils vont de pair et contribuent en complémentarité? Ou est-ce que chacun intervient indépendamment l'un de l'autre?

Nous tenons absolument à rappeler que nous en tenons aux déductions que l'on a faites par l'analyse de l'aspect de la quête de soi et de la question identitaire dans les romans de notre corpus. Nous soulignons que c'est dans les rapports et les relations que peuvent se juger les comportements appropriés et les comportements inappropriés. Mais deux autres questions s'imposent: Est-ce-que la terre a une personnalité? Peut-on la considérer comme une personne?

1) *Le Propre de la personne et la personnalité rurales.*

<<Le mot personne(ou personnalité) se retrouve, pratiquement sans changement, dans un bon nombre de langues parlées dans les pays de culture occidentale. Ce mot vient du Latin persona, qui signifie originellement masque, mais dont l'étymologie est inconnue. >>²⁵¹

Cependant, cette définition reste insuffisante et sans précision dans la mesure où nous tentons de mettre en évidence un processus de pensée qui matérialise, dans les récits champêtres notamment ceux de notre corpus, la permanente présence de la terre et lui assigne un pouvoir s'exécutant dans le fondement de la personnalité des ruraux dans leur milieu social où l'individu dès sa naissance acquiert la manière d'être et de se comporter selon qu'une certaine psychologie des siens lui fait adopter un caractère particulièrement terrien et distinctif. Ainsi, pour Gordon W. Allport la personnalité se définit comme suit:

<<La personnalité est l'ensemble de toutes les dispositions innées et acquises de l'individu; un sens qui met l'accent sur le caractère intégratif et structural de la personnalité: la personnalité est l'organisation des dispositions de l'individu; [...]. La personnalité est l'organisation dynamique des systèmes psychologiques qui, dans un individu, déterminent son adaptation originale à son milieu. >>²⁵²

Il est dans la nature caractériellement tête des gens de la campagne de vouloir s'imposer comme des membres qui soient impliqués, jusqu'au plus profond de leur âme de paysans et de leur esprit de rude campagnards, dans l'effervescence de la ruralité et de vouloir maintenir les membres de la communauté soudés en renforçant les relations et les contacts dont la puissance à la fois invincible et logique ne pourrait achopper contre les intolérances, les inacceptations et les érosions

²⁵¹ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1978, P. 164.

²⁵² -Ibid. P. 165.

assimilatrices. Il s'agit donc d'une lutte permanente qui exige une forte personnalité qui est, certes, propre à la personne, mais qui est étroitement liée au caractère psychologique propre à tous les membres du groupe.

Le caractère permanent et fondamental est, à notre sens, l'ensemble des traits psychologiques qui ménage avec égard et respect l'adhésion au groupe sur des données identificatoires. Ces dernières permettent aussi bien l'acquisition d'un ordre d'allure d'un «Moi» modèle dans lequel les membres s'assimilent, s'identifient, et par lequel le principe imposant de l'affirmation s'établit sur la conscience de soi et l'esprit de groupe.

Ceci dit, nous nous permettons de dire que le soi dans le nous sous-entend l'appropriation qui détermine, en effet, la personne de l'être. Cette dernière signifie l'être humain par opposition à l'animal et elle se définit par ses particularités et ses caractéristiques mentales ou physiques par rapport à un milieu précis.

Dans ce sens, à chaque personne correspond un soi et un chez-soi qui est le groupe ou la communauté entre autres. Ainsi, nous soulignons que la personnalité qui se doit d'être commune dans le milieu social se perçoit au sens de l'aptitude à s'imposer comme tel par ce que nous avons appelé la psychologie de l'appartenance, c'est-à-dire la manière de se comporter qui est propre à un groupe particulier et qui permet à l'individu de s'identifier aux autres membres de ce groupe et de se dire j'appartiens à ce groupe et non à un autre groupe.

Il s'agit donc d'un droit qui s'octroie par l'acquisition d'un comportement et d'une attitude qui soient en corrélation avec le caractère commun de la manière de penser les situations et de se démener avec les circonstances, de la manière d'appréhender le sens des différentes réalités et phénomènes, de les vivre et surtout de la manière de se faire des opinions convergentes sans, toutefois, s'éloigner d'une logique édifiée sur la cohérence d'un mental psychologiquement effervescent qui régit consciencieusement le psychique d'agir et de se manifester de tous les

membres appartenant à la même communauté et s'établissant sur le même territoire et vivant dans le même univers qui est bien évidemment un univers où tout est sensation, tout est calme, tout est sérénité.

Mais c'est aussi un univers où la rigueur est de taille et où tout n'est pas plaisanterie et la moindre secousse ébranle le corps dans son total ensemble et dans sa totale compatibilité et brutalise sa verdure jusqu'au plus profond de son soi-même. Telle est notre conception de l'univers rural qui nous a tant impressionnés et qui a tant retenu notre attention.

Et nous ajoutons que c'est par la raison et la sagesse de la substance rurale dont le principe est celui du sens moral, que cette psychologie parvient à redresser les comportements et maintenir l'ordre.

<<Voilà pourquoi, sans trop comprendre comment cela se produisit, je me mis à rencontrer chez mes tantes une vieille inconnue qui était tout sourires et à laquelle il fallait parler avec des marques de respect ; [...]. Chaque fois qu'elle s'en allait, Nana ou Khalti lui donnait un paquet qu'elle enfouissait, toujours souriante dans sa gandoura, contre son ventre. C'était tantôt des figes, tantôt de la farine ou de l'orge. [...]Bientôt, Nana subit aussi ce mépris car Khalti, restée seule, n'avait pas grand'chose à donner à la vieille. >>²⁵³

Ce passage souligne prodigieusement le souci constant de l'intérêt commun. En effet, la résonance de la tonalité de la générosité kabyle dont le profil psychologique est chargé de mystique intrigant et attirant à la fois, tente de condamner, sur un ton de sagesse, l'attitude méprisante et d'exhausser, avec une manière de salut et d'enchantement, le bien en instituant une image d'un moi digne de respect et exemplaire que le narrateur s'investit à promouvoir consciencieusement à titre moraliste.

²⁵³-Feraoun Mouloud, *Le Fils du Pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P. 86.

En effet, dans les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, la représentativité du personnage a pour fonction de faire valoir le sens moral de ce qui subsidie le substrat référentiel de la forte personnalité de l'être rural que l'on perçoit dans le flux des comportements qui trouvent leur résolution dans la légitimité de la tradition rationaliste des rites réaffirmant les valeurs. Ces rites qui sont, en effet, attestés et décrétés par l'appropriation du monopole de la considération de l'autre, se veulent les impératifs de toute attitude qu'adopte un être soi dans les usages du propre quotidien rural soutenu par le mandatement des prescriptions qui tendent à faire valoir les interprétations que l'on attribue à certaines pratiques pour justifier leur banalité voire leur irrationalité.

Ceci dit, nous nous permettons de dire que la singularité d'un caractère spécifique et vénérable développe un style modèle d'appivoiser le sens farouche de l'inadaptable et se manifeste dans la manière de s'imposer en donnant une image idéalisant le propre de la personne à travers les relations qu'entretient le rural avec son entourage.

C'est, en effet, à travers cette image que s'accomplit l'affirmation de soi qui en plus d'afficher la substance qui met à profit les bonnes intentions ainsi que les conventions traditionnelles alimentant avec force les différents aspects de la vie psychique des gens de la campagne et des labours saisis dans leur logique réalité psychologique, elle suscite le respect, l'admiration et la ferme valorisation par laquelle le rural se considère dans la pureté de son âme et dans la sainteté de son esprit.

C'est là, dirons-nous, la conceptualisation d'une socialisation normale dans laquelle les conditions, dans lesquelles se nouent les relations, s'y prêtent avantageusement et favorisent le climat de la corrélation et de la suffisante entente qui sous-entendent la parfaite adaptation. Ceci dit, c'est ce qui peut être saisi et se percevoir comme une modalité de se faire une image de la personnalité paysanne dont le psychique se borne à adapter les comportements aux lois dont la vertu est

d'enraciner l'esprit de subordination et de redresser tous les torts qui entravent l'orientation des tendances censées servir de support affirmant le bon accomplissement collective.

<<Madame ne répondit rien mais admira le bon sens de Chabha et comprit aussi, pour la première fois, pourquoi on peut s'attacher non pas seulement à des chats, des chiens et des serins en cage mais aussi à de grands bœufs dangereusement encornés. Surtout à de grands bœufs, car les Kabyles ne s'attachent ni aux petits chiens ni aux serins mais aux bœufs. Les bœufs peinent pour que vive la famille ; ils engraisent pour quand les vende avec bénéfice. >>²⁵⁴

Il est donc hors de doute que la manière saisissante, dont les paysans se comportent, se pensent et loyalement se dépensent, et qui produit chez eux des réactions, disons, appropriées et réfléchies, est manifestement un effet des fonctions directrices du processus du fonctionnement mental des gens de la campagne dont la spécificité consiste à restituer à l'esprit de groupe sa part d'autorité et son incontestable présence par laquelle le rural répond aux appels retentissants de son univers dans lequel, il est sollicité par le frémissement de l'appétence, et se doit de s'imprégner des vertus de la conscience collective qui gère et organise ce qui émane de l'intérieur de l'être profond soit du psychique particulier de tout individu assumant avec la totale présence d'esprit et impérativement l'attestation de l'appartenance communautaire par un contrat de ressemblance dont dépend l'authenticité identitaire du groupe qui réfère à la racine.

Cette manière propre, par laquelle se manifestent et se déploient les Kabyles dans les bonnes causes, ne laisse, cependant, l'étranger indifférent et suscite son respect et son admiration. C'est la parfaite manière qui reflète la forte personnalité des villageois. Ces derniers, dans l'espoir de satisfaire la fierté et l'orgueil de leur égo, tentent tant bien que mal et incessamment de maintenir ce qui constitue l'armature

²⁵⁴ - Feraoun Mouloud, *La Terre et le San*, Ed. Tlantikit, Bejaia, Algérie, 2002, P. 145.

de leur groupe et qui s'appréhende aussi bien au sens des vertus de l'origine et de la race qu'au sens du pacte des liens de complémentarité qui se nouent avec conviction dans la concordance des états d'âme et d'esprit pour ainsi dire assurer la cohérence et l'harmonie au sein de l'ethnie.

<<Les fellahs aiment leurs bœufs et les gâtent. L'homme, la femme, les garçons disent : <<notre paire>>, s'occupent de leur <<paire>>, en parlent avec amour et orgueil. Les bœufs ont des colliers tressés par les filles ; les garçons les mènent boire à la meilleure source, leur trouvent le meilleur endroit pour paître ; l'homme à la charrue ne ménage ni sa science ni ses muscles, il se réserve loyalement sa part d'effort, il n'est tranquille que lorsqu'il se juge plus fatigué que ses bêtes. Alors, il est sûr de les avoir ménagés et il est content. La mère veille sur leur nourriture, à la maison, ne leur laisse aucun répit, se lève la nuit pour tâter leurs crèches. Nos femmes et nos hommes ont tous l'amour des bœufs. >>²⁵⁵

Une cohérence qui, en effet, trouve ses conditions aussi bien dans l'organisation du système social considéré dans ses principes fondamentaux que dans la correspondance des multiples caractéristiques normatives de la personnalité de chaque membre. Ce dernier porte en lui-même la sacralité de la terre qui lui fournit la foi en son peuple et favorise l'attachement exclusif à ce qui sert ses intérêts soit le sol et les bœufs.

C'est dans cette image, symbolique et sans conteste, du bon sens que l'allégorie nous dresse un tableau portant sur le tempérament d'homme ou de femme entêtés qui se résignent avec la plénitude d'entrain et d'attention à préserver leur réelle personne résolument dévouée à s'investir sans réserve dans la noble pratique qui consiste à s'occuper avec indulgence et gratitude des animaux qui peinent pour que vivent les familles.

²⁵⁵ -Ibid., P. 145.

Comme elle souligne, de surcroît, la présence de la terre qui s'impose dans le parfait dévouement psychologique en engageant l'amour des fellahs soit les laboureurs qui se signifient par le travail de la terre et par l'attention qu'ils manifestent à son égard. Pour renforcer la crédibilité de notre réflexion qui s'articule autour du phénomène de l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, nous argumentons une fois de plus en illustrant par le passage cité ci-dessus.

<<Le jour, avait grandi, un vent glacé poussait dans le ciel pâle des vols continus de gros nuages ; et la Beauce, flagellée, s'étendait, d'une tristesse morne. Aucun d'eux, du reste, ne semblait sentir ce souffle du large, gonflant les blouses, menaçant d'emporter les chapeaux. Les cinq endimanchés pour la gravité de la circonstance, ne parlaient plus. Au bord de ce champ, au milieu de l'étendu sans bornes, ils avaient la face rêveuse et figée, la songerie des matelots, qui vivent seuls, par les grands espaces. Cette Beauce plate, fertile, d'une culture aisée, mais demandant un effort continu, a fait, le beauceron froid et réfléchi, n'ayant d'autres passion que la terre. >>²⁵⁶

Il est évident que dans cette description, la voix triomphale de la terre plantureuse retentit avec toute l'efficacité de sa puissance majestueuse. Il s'agit là donc d'une description qui se révèle rétrospectivement visionnaire et qu'on peut créditer d'une réelle intention consistant à nous faire part d'un univers synonyme d'ombre et de lumière dans lequel la terre réagit via la fonction référentielle comme un agent pervers et modèle à la fois.

En effet, Cet univers fait communiquer l'âme et l'esprit, il est riche de saveur et de résonance et la souveraineté de la terre y renferme en son sein la passion fantasmagique qui domine la raison et l'assujettit impétueusement jusqu'au bout tragique de l'état affectif à l'influence de son autorité morale et à la condition de sa généreuse rentabilité dont dépendent le sort et la survie du paysan.

²⁵⁶ -Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, mars, 1990, P. 61.

Ainsi, dans le passage cité ci-dessus, la mise en évidence d'un tempérament froid et d'un caractère réfléchi du beauceron suppose la dimension d'un certain type de personnalité qui représente l'homme des champs et des labours, qui désigne son caractère saillant et qui exprime les caractéristiques qui répondent aux exigences de la psychologie que la communauté rurale a établie sur la base d'un principe de la logique de modèle foncièrement typique et rationnel justifié par l'entendement mystique qui s'instaure sous le couvert de la parité de l'âme de la terre.

Cette dernière se manifeste en déterminant les traits distinctifs de la personnalité qui reste tributaire des conditions de vie de terrien auxquelles il a eu à s'adapter pieusement dans la socialisation en adoptant les idées traditionnelles transmises de génération en génération.

Ceci dit, la personnalité dont il est question dans cette modeste recherche est l'unité de base liée à la morale des attitudes précisément spécifiques de la société rurale soumise à un psychique collectif territorial dont la psychologie de sa conscience dicte les règles de conduite et de comportement.

A notre sens, elle alimente le récit en l'imprégnant d'expériences d'hommes gisant dans un bain de significations que l'on appréhende sur la base d'une représentation consciencieusement révélatrice et susceptible de susciter les questions : comment ? Et pourquoi ? Et bien évidemment, en fonction des réactions, des agissements, des actions, des actes et des faits par lesquels se manifestent les acteurs dans leur vie quotidienne ou dans les événements aléatoires par exemple, les réponses déterminent la caractérisation de la personnalité qui, disons-nous, se construit et se développe dans l'effervescence culturelle et dans la socialisation sous l'égide de l'appartenance à la terre des origines. Ce qui peut se confirmer aussi dans ce qui suit :

<<Notre définition précise que, par suite de la socialisation, des éléments de la société et de la culture deviennent partie intégrante de la structure de la personnalité psychique, au point qu'ils deviennent des matériaux, une partie du contenu de cette structure. Il n'est pas possible de mesurer quelle proportion de la culture et du système social est ainsi intégrée à la personnalité; la mesure est d'ailleurs variable d'une personne à l'autre. Ce que l'on peut affirmer par ailleurs, c'est que la culture et le système social, une fois intégrés à la personnalité, deviennent, [...], l'obligation morale, la règle de conscience aussi bien que la façon qui paraît<< naturelle>> ou <<normale>> d'agir, de penser ou de se sentir. >>²⁵⁷

De ce fait, et à partir de cette définition, nous pourrions souligner qu'il s'agit là d'une réflexion qui nous affermit et nous confirme parfaitement dans notre logique de raisonnement analytique, dans la mesure où elle corrobore parfaitement notre hypothèse et où l'on perçoit nettement une tendance à mettre vigoureusement en évidence la dynamique socioculturelle qui se déploie inmanquablement par ses différentes données conventionnelles dans le système psychique.

A notre sens, ce dernier fonde le caractère *<<Intégratif et structural de la personnalité>>²⁵⁸* de l'être l'humain dont les comportements varient suivant le cadre sociologique dans lequel il se considère et se produit. Cependant, notre propre réflexion, que l'on a appuyée par la lecture et l'analyse des romans de notre corpus sans toutefois omettre l'importance des effets de l'inscription de la terre, laisse supposer que, dans les sociétés rurales dites traditionnelles, le psychique fonctionne identiquement partout.

C'est ce qui justifie, en effet, le pourquoi avoir porté notre choix sur la littérature française et la littérature algérienne. La question est donc d'ordre culturel et social. C'est la dimension qui se veut nécessaire et indispensable pour fonder la structure psychique de la personnalité de tout sujet social ou tout sujet

²⁵⁷ -Rocher Gy, *L'action sociale (introduction à la sociologie générale)*, Ed. Seuil, Paris, France, P 134.

²⁵⁸ -Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, Paris, P. 165.

communautaire dans le système clos et rigoureux du monde rural où les opinions sont relatives aux valeurs et à l'éthique.

Dès lors, une facette de significations, qui paraît, à priori, répondre aux besoins potentiels de notre interprétation et de notre analyse, se manifeste dans la mise en évidence des soubassements de la société rurale qui, tout en animant continûment l'intellectuel de la représentation avertie, présuppose les causes et les conséquences des circonstances contentieuses avec lesquelles se démène le paysan dans sa tragique quête de rocade consistant à le détourner des carcans de la misère et de toutes les difficultés exaspérant qui entravent sa vocation de vivifier son être psychique de ruraliste et qui le persécutent en permanence dans son quotidien controversé. La gageure pour ces paysans c'est de pouvoir surmonter leurs angoisses pénétrantes. Ceci demande, bien évidemment, une bravoure fulgurante et une ambition dévorante qui engendre la paix et la tolérance.

Peut-être faudrait-il dire que cette thèse suggère un type précis de personnalité qui se caractérise par le principe des origines et de l'appartenance. Ce dernier fonde la manière d'agir et de penser en référence à la condition sociale, disons, de terrien qui mène de front la lourde responsabilité de se puiser dans la négation de l'exonération.

Il s'en suit la perception que la société et la culture, qui ne sont pas indépendantes l'une de l'autre et qui se veulent partie prenante de la vie de tout être social, nous délivrent la figure idéalisée de la personnalité des ruraux qui gagne en humanité.

L'homme de la campagne, des près, des prairies et des bois a la fonction d'homme dont le destin borné lui fixe la mission ardue d'avoir à se manifester en homme de pierre tendre qui sache apprivoiser la farouche révolte d'un malheur sculpté dans les épines des roseaux.

Encore faut-il dire que les données de la société traditionnelle et de sa dense cédraie de coutumes impliquent souvent que des influences intuitivement supposées orienter les comportements selon la nature de leur logique, puissent fournir des informations imagées du monde rural et de son fonctionnement psychologique dont les multiples principes, lois et règles consistent à fonder légitimement la charpente significative qui soutient et maintient l'âme de la communauté rustique laquelle permet en retour d'alimenter progressivement la conscience des membres composant l'ensemble du groupe considéré par la valeur apodictique de la personnalité. Cette dernière s'illustre avec éclat dans le mouvement idéologique des traditions et des coutumes que fonde le dispositif traditionnel de la mémoire collective.

2) Le Personnage de la terre et sa Conceptualisation dans la manifestation romanesque de la ruralité.

La saisissante réalité qui se déploie dans le récit avec un effet sémiotique et sémantique consistants et qui se manifeste en suscitant des hypothèses que l'on peut supposer dans l'organe narrative de tout genre sans pour autant se limiter à une œuvre précise, est bel et bien le phénomène littéraire. Ce dernier, se donne la licence de se manifester avec le privilège de servir le texte littéraire et de cautionner sa valeur analytique que l'on fonde sur le principe des connaissances scientifiques à savoir les théories.

Cependant, nous estimons l'inscription de la terre dans le roman champêtre un phénomène littéraire légitimé par l'imposante présence de la terre et du sol évoqués incessamment et implicitement ou explicitement dans la description des lieux, des paysages, des actions, des comportements voire des portraits moraux. Ceci dit, c'est le phénomène qui est perçu par la logique de sa fonction thématique qui se trouve dénoncée dans le contrat des rôles sémiologiques.

Dans un souci de percer les mystères de la pertinence de l'inscription de la terre dans le verger de la représentation romanesque, et dans un souci de mener à bien la scientificité de la progression de notre recherche et de s'accomplir ingénieusement dans la logique de la cohérence et de la cohésion aussi bien dans l'analyse et l'illustration que, disons, dans la démonstration et l'argumentation scientifiques, et pour pouvoir, de surcroît, aboutir à un résultat concluant qui soit susceptible d'affirmer incontestablement nos vigoureuses hypothèses sans, toutefois, nous dérouter dans des failles sans issues probables, et tout en tentant de satisfaire à bon escient l'agent interrogatif de notre problématique, nous avons essayé de cerner l'être de la terre qui est destinée à survivre dans l'ombre illusoire de son fantôme persécutant incessamment et sans relâche la conscience des personnages dans leurs manifestations sociales et culturelles.

C'est ainsi que nous avons pu prévoir de définir son statut par rapport aux fonctions qu'elle accomplisse dans le système narratif. Le concept (*au sens de représentation intellectuelle caractérisée par extension universelle et sa nécessité logique*)²⁵⁹ de la terre dans le roman est comme le soleil, c'est, en effet, l'instrument qui nous offre avec aisance une possible visibilité dont le champ dispose d'un bon nombre de dimensions à savoir l'historique que la conscience parvient à éprouver parfaitement dans le cours évolutif des événements circonstanciels.

C'est, en effet, à travers ce dernier, que s'exhibe le front de la terre pour faire figure rétrospective non d'un monde mais des mondes qui servent de point de repère pour l'humanité toute entière. Il faut donc admettre que l'âme qui alimente la substance nutritive de l'historicité est bel et bien l'âme de la terre. Par un raisonnement pareil, nous nous sommes résolues à déduire que la terre ne peut, de ce fait, être que la conscience narrative qui enfièvre l'histoire avec son propre objet narrateur et son lourd matériau significatif.

²⁵⁹-Le Petit Larousse Illustré 2012.

Comme pour satisfaire le besoin de réfléchir logiquement le pertinent personnage de la terre dans le projet de création qui se veut d'une prétention littéraire, nous avons consciencieusement conçu ce chapitre dans lequel notre travail est soutenu par une logique qui est pensée en termes d'interprétation consistant à traduire la récurrente présence de la terre et la fréquence de ses champs lexicaux dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus.

Sur la base de cette thèse, qui reste discutable, s'édifie le vif de notre sujet. En effet, ce dernier suppose la signification de la matérialité symbolique de la terre dans une perspective qui consacre l'idée d'un être vivant et formel ayant des faits humains au dépend d'une entité qui est sensée n'exister logiquement dans le récit que par la description et l'évocation. Cependant, la terre semble bénéficier d'un statut de personnage à part entière dans l'inépuisable emblème littéraire où elle se prétend sur la trace de sa réalité significative que cautionnent les relations et les rapports intimes qu'elle a avec l'instinct psychologique des ruraux.

<<Dans l'arrière-fond de toute belle œuvre littéraire se cache l'affirmation d'une grande vérité psychologique. >> (Essais..., Flaubert, P. 116.)²⁶⁰

Dans ce sens nous nous sommes investie studieusement en essayant tant bien que mal de saisir la substance des réserves sémantiques contenues dans l'excitant éclat perceptif des secrets idéo-psychologiques de la dynamique rationalité du quotidien social et culturel des ruraux que reflètent les rôles sémiologiques déployés dans les exploits des personnages se manifestant dans les programmes narratifs de toute diégèse truffée considérablement de sympathie dans l'entendement humain.

C'est, en effet, dans la manse littéraire que se moussent des expressions qui martèlent en filigrane les slogans de l'être vivant et agissant de la terre. Cette

²⁶⁰-Fayolle Roger, *La critique*, Ed. Armand Collin, France, 1981, P. 128.

dernière se manifeste avec une récurrente présence fusionnée dans le corps narratif des récits de notre corpus. C'est pourquoi, nous nous permettons de considérer la terre comme une star des romans champêtres notamment ceux de notre corpus où l'on raconte l'histoire des peuples ruraux en l'impliquant, à notre sens, comme une figure légendaire qui anime avec une intense fébrilité le festival houleux de la paysannerie dont elle se veut le patrimoine fondateur du nid identitaire qui ne saurait se fondre dans les plis façonnés par la fossoyeuse modernité des fastidieuses villes.

Ainsi et suite à ce qui a été dit, la force de l'omniprésence de la terre, dans les romans de notre corpus, semble, de ce fait, souligner avec ferveur combien son inscription hors pair foisonne dans le jardin de vie des personnages dans la conscience desquels murissent ses significations et dans les actions desquels l'ombre de son âme prône les comportements et brigue le perchoir du haut de son juchoir qui tout en oscillant entre le rêve et la réalité consiste à promouvoir les idéaux forgés à travers les épreuves événementielles saisies dans les histoires du passé.

Ce faisant, le rêve et la réalité s'entrecroisent dans une thématique dont le matériau fondamental et redoutable est la terre qui semble essentiellement hanter avec frénésie les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, du début jusqu'à la fin.

<<Est-ce qu'on peut faire du tort à la terre ? Elle appartiendra comme même à quelqu'un, qui sera bien forcé de la cultiver pour ne pas crever de faim. Si pendant des années, les mauvaises herbes y poussaient, ça la reposerait, elle en redeviendrait jeune et féconde. La terre n'entre pas dans nos querelles d'insectes rageurs, elle ne s'occupe pas plus de nous que des fourmis, la grande travailleuse éternellement à sa besogne. >>.²⁶¹

²⁶¹-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980, P. 552.

Ceci dit, à elle seule, la terre constitue l'un des thèmes qui ne peut, de ce fait, être divagation insensée ou fruit d'une réflexion vide de sens. <<La voix de la terre n'a pas été assez forte>>²⁶². Dans de telles représentations aussi chatoyantes, se perçoit nettement ce qui pourra, pensons-nous, servir de témoignage excessivement tempérant et incontournable.

Cependant, tout en étant veinées de pureté linéaire et durable, ces représentations révèlent l'héroïcité de la vertu de la terre avouée avec bravoure dans les faits qui portent en germe les allures d'aventures munies d'un bon sens susceptible de dégager la profondeur de l'univers dans lequel baigne l'absolu de cette terre.

Cette dernière, gisant dans les âmes des anciens qui l'habitent éternellement, se prononce d'un ton prophétique tâchant d'imposer des pans d'idées faisant croire en son personnage qui régit et rythme le monde fictionnel où elle ne se produit et ne s'exerce que par la fonction de la texture sémantique des lieux que furent, au sens géographique, les institutions dont l'implication, dans le mouvement narratif des histoires racontées, garantit décisivement ce qui nous donnera d'appréhender les enjeux de l'espace qui par ses formes dominantes peut s'autoriser des évidences susceptibles de traduire l'accomplissement prescrit dans le devoir d'être ou le devoir de faire établi comme règle fondamentale dans la vie de tout groupe rural.

Si, en effet, le terme de la terre peut remplir la fonction d'un sujet dans un énoncé, il réfère nécessairement à un être soit qui fait, soit qui subit. Ce qui se perçoit nettement dans les actions des personnages. Un personnage émigre parce que sa terre est ingrate et sa rentabilité est faible et ne peut répondre aux besoins de son quotidien familial, un autre est heureux parce que sa terre est fertile et généreuse et l'oblige à s'appliquer du mieux qu'il peut pour pouvoir la préserver, pour pouvoir supporter ses caprices ou encore pour la satisfaire et se résigner à ne jamais la quitter, un autre est humilié parce qu'il a été dépossédé de sa terre, etc.

²⁶²-Mouloud Feraoun, *La Terre et Le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, PP. 105-106.

De ce fait, si l'on prend en compte la dimension psychologique de l'émouvante présence de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, précisons-nous, nous constatons un glissement du personnage de la terre à celui des personnes dans la mesure où le sens du mot personnage glisse du sens propre au sens figuré.

De la même manière que la terre, qui s'exclut de l'échange verbal ou, disons, linguistique dans le discours littéraire parce que, en effet, c'est un être non-parlant, peut toutefois se manifester par une imposante présence fortiche qui s'annonce, aussi bien dans la réalité que dans la fiction, par des phénomènes extrêmement violents à savoir érosions, avalanches, tornades, volcans, séismes, tempêtes et cyclones. Et il arrive de les interpréter, dans la conscience des peuples croyants, comme étant l'éclatement de la colère légendaire de dieu dont la terre se veut le serviteur soumis et le tortionnaire assujetti qui exécute les ordres.

C'est pourquoi, nous nous permettons de concevoir la terre, dans les romans de notre corpus, comme étant l'être magnifié qui compromet la liberté de la conscience frelatant la droiture et le bon sens. Toujours est-il, la terre, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, est l'être qui plaide le vrai contre le faux tout en dénonçant les crudités du style audacieux de l'âme secrète des ruraux.

Suite à ce qui a été dit, nous nous devons de nous en tenir à ce qui sert à maintenir la conscience des personnages des romans de notre corpus dans la logique de la voûte spatiale dont la clé est justement le sens de la terre que porte en lui chacun d'eux et qui se révèle manifestement dans la dynamique de toute représentation mettant en scène des lieux voire des paysages ayant une affinité avec l'image appropriée de soi et de son milieu social.

Ceci dit, la terre se suppose dans ce qui particularise l'être et se considère dans ses faits et actes. Partons de ce point de vue, nous dirons que la terre est un

personnage qui se veut, pour le moins surprenant, l'acteur et l'actant, car elle est dotée d'un pouvoir logique dans les effets duquel elle se revendique d'elle-même.

Nous rappelons que la réalité, dont nous sommes en quête, se figure en une statue qui n'est pas directement et immédiatement perceptible dans l'opacité du dessein littéraire. Cependant, elle ne baigne pas dans l'incertitude non plus, comme elle ne demeure pas une entité insaisissable dans l'expression romanesque dans la mesure où cette dernière se veut l'art dont la puissance créative peut matérialiser ce dont l'âme et le corps n'existent que dans l'illusion de la pensée humaine.

En effet, l'image de la terre, que nous ont donnée les auteurs des romans de notre corpus, nous projette hors imaginaire, c'est-à-dire dans le monde réel. C'est justement une impression d'un vrai portrait attesté par la condition d'être lui-même et la conformité de sa représentation ne pourra, de ce fait, se révéler douteuse ou feinte.

<<Le cimetière est l'ombre fidèle d'Ighil-Nezman. Mais en réalité, c'est le contraire qui est juste. Le vrai village, ce n'est pas celui qui se dresse fièrement sur la crête. C'est celui-ci : figé dans notre terre, immobile et éternel mais peu effrayant à mon avis, parce que nous le connaissons bien, nous les vivants. Nous nous habituons chacun à notre place et nous n'avons pas peur d'y venir. Tu vois, je suis vieux. Ma place est là, à cinquante pas. Parfois, il m'arrive de m'imaginer sous la dalle entourés de tous les anciens et sentant vivre les jeunes. Oh ! Amer, notre terre n'est pas méchante. Nous en sortons et nous y retournons. C'est tout simple. Elle aime ses enfants. Quand ils l'oublient trop, elle les rappelle. Cela aussi, tu le sais ; n'est-ce pas ?>>²⁶³

A considérer ce passage d'un point de vue philosophique, il s'estime le discours littéraire qui traduit la voix de la terre comme étant la conscience irréfutable d'un au-delà n'ayant pour matière que le sens de la sagesse et la raison. La force de la connotation est ici pervertie en une énergie qui fait de l'image une métaphore

²⁶³-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, ED. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002. P. 105.

consistant, par acquit de conscience, en la démystification de l'engagement de la terre dans le discours littéraire dont la bouffée d'air se veut d'ordre psychologique et procure une envie de se fondre inlassablement dans l'ambiance fervente de la ruralité et de la vertu du principe anthropologique des dessous intimes et bienveillants de sa charpente moraliste et consciencieuse.

Etant reconstituée dans les moindres détails et avec un sens engagé sur la base d'un raisonnement logique qui creuse dans les profondeurs jusque l'essence, la ruralité revêt une illusion susceptible de mettre le lecteur à contribution en acquérant une dimension grandiose de valeurs n'ayant de considération que lorsqu'elle s'estime dans les critères sociaux dont la valeur sémantique du sol sert de référence.

Cependant, si l'on se fie à l'idée que la terre se manifeste, dans le monde imaginaire du roman, par des sentiments et que les personnages ne peuvent en rester indifférents, on pourra dire que comme tout personnage humain, le personnage de la terre peut donc heurter la sensibilité comme il peut atteindre la conscience. En effet, dans le passage cité ci-dessus, on sent un évident désir de conférer à la terre une image qui produit une impression de grandeur. Ainsi, nous pensons que l'expression <<n'est pas méchante>> souligne avec originalité l'effort déployé pour dégager le concept connotatif d'un être aussi profondément affectueux. Dans cette mise en scène l'être agissant de la terre est évoqué d'une manière qui va au-delà de la description réaliste du fait que la terre ne peut être, comme l'homme, dotée de la faculté biologique du langage pour pouvoir rappeler ses enfants et les inciter à revenir dans son flanc.

Néanmoins, le salut de cette représentation nous permet d'accéder à l'essentiel de notre réflexion qui suppose le statut de la terre, dans le roman champêtre notamment *La Terre et Le Sang* de Mouloud Feraoun, un personnage à part entière puisant son destin dramatique dans le bonheur de celui qui se fond dans ses entrailles psychologiques et se drape dans sa verdure philosophique. Mais il y a,

bien sûr, dans ce passage, de quoi aborder l'aspect psychanalytique de l'œuvre dans la mesure où un déterminisme terrien, qui ne tolère aucune exception, se met à l'œuvre et fait surgir du subconscient de dada Ramdane ce qui l'affecte par son sens logique et par son évidente réalité. En effet, cette dernière n'a de cesse de se commémorer d'elle-même dans une conscience révolutionnaire et obstinément vouée pour sensibiliser les jeunes et leur inculquer la satisfaction d'être attentivement à l'écoute de ceux qui symbolisent fidèlement l'image d'une terre n'ayant d'âme que celle qui sache puiser son hantise dans la passion des vieux.

C'est, en effet, sur la base de la mise en avant de cette sensibilisation, dont la conscience consiste à concilier à la fois la fervente culture de penser consciencieusement la valeur de la terre au grès de sa considération dans les manifestations psychologiques et l'éducation des vertus d'un bon paysan, que l'on peut appréhender, au sens d'un modèle typique porté à se dévouer à la satisfaction de la communion et à l'opinion publique.

Ainsi l'état d'esprit doit être aménagé de telle sorte qu'il ne puisse contrarier les exigences de la pensée que marquent intensément la passion et le respect. Ces derniers qui portent, en effet, à traiter la terre avec de grands égards et qui sont en l'homme de la campagne comme des éléments constitutive de son spécifique être. Ceci ne peut être vérifiable que si l'on aborde la question de la raison de la collectivité qui met les comportements, les attitudes et les conduites au service du salut rural dont la vertu se répercute sur la moralité individuelle du sujet qui se doit d'être assez doué de fiabilité dans la marée d'idées supposée importante pour le fondement d'un caractère approprié.

C'est, en effet, la matière vivante qui pourra nourrir dans la cohérence la consistance du contenu interprétatif de notre analyse. L'esprit qui prétend faire droit à une existence heureuse dans l'univers rural implique incessamment l'être consciencieux de la terre dans les exigences dès lors qu'il s'agit d'agir avec sobriété et vigilance pour éviter que l'éloignement des principes consistant à fonder le sens de la

ruralité ne mène à la ruine mentale et ne torture sans indulgence le psychique en froissant la dignité de la logique. Ceci dit, nous percevons dans le poétique de Mouloud Feraoun que lorsque l'instinct terrien manque à se promouvoir dans les accomplissements des paysans, les malheurs s'abattent sur les ruraux et comme par un coup de tonnerre assourdissant foudroie leur organe significatif laissant entendre la puissance invincible de la terre à laquelle l'homme se doit de se subordonner.

Ce que l'on peut dire, de ce fait, c'est dans la fiction que la voix de la terre retentit aussi dans les rapports et les relations qui unissent les paysans et les appuient laissant entendre la parfaite compatibilité dans l'idéologique quotidien.

A notre sens, cette partie est celle qui se veut la plus sensible de tous le corps de ce travail dans la mesure où l'envergure du déploiement des personnages, dans leurs rôles d'acteurs, conceptualise parfaitement le vertueux à valeur de vérité et élargit intensément le champ de l'interprétation dans le récit dans lequel la terre se manifeste dans la conscience de ces personnages et n'engage que l'enracinement psychologique dans ses profondes entrailles historiques. Tout bien considéré, l'intérêt des romans de notre corpus tient, en effet, à cet engagement.

Dans une certaine mesure, l'illusion tenace, qui envisage les personnages dans leurs rapports avec le territoire et le sol, consiste, pensons-nous, à romancer la question de la présence de la terre en lui attribuant un réel statut dans les fondamentales garanties accordées à la constitution de la communauté qui fixe les règles du fonctionnement et impose un comportement et une manière d'être spécifique.

Ainsi, pourrait-on dire que le sens de l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus se réclame d'un acquis suffisamment supposé dans le faire, le savoir-faire, le pouvoir faire et de toute évidence dans le devoir-faire des personnages dans le poétique des récits de notre corpus que nourrissent les évènements, que elle-même hante du début jusqu'à la fin. Ceci à

savoir que dans une certaine mesure, ils demeurent tributaires de la souveraineté de son évocation.

En vertu du principe anthropologique qui décrète l'idée d'un mode de pensée n'ayant de conscience que celle qui consiste à exiger un faire spécifiquement conventionnel, le romanesque donne à concevoir les circonstances avec lesquelles l'âme de la terre est organiquement liée et dans lesquelles la pensée de la terre est intensément sollicitée.

L'importance de l'inscription de la terre se révèle dans le délire littéraire qui a pour effet hypnotique de projeter, sur l'écran de la verdure, la silhouette animée et intelligente de la terre sans pour autant minimiser la valeur de l'œuvre qui réside dans la mise en évidence des multiples réalités (historique, sociale, politique, culturelle) des peuples, comme le remarque Roger Fayolle :

<<L'acte de la création littéraire se trouve alors assimilé aux jeux d'une opération magique dont on peut décrire les symboles sans prétendre jamais pouvoir l'expliquer. >>²⁶⁴

Ceci dit, pour pouvoir atteindre la matérialité de la représentation et explorer le champ de la signification de l'élan psychologique, notre analyse exige que l'on se déploie avec un constat livré à un mode d'induction susceptible de restituer, dans l'âme même de l'œuvre, l'image d'un rural tenu de se faire embrasser par les corrélations de comportement liant le passé au présent.

Cependant, ce que la conscience collective souhaite autant qu'elle redoute, est, de toute évidence, ce qui tend à la recherche d'une continuité menacée par un ébranlement que peut causer la modernisation aussi bien des esprits que des lieux à savoir que, pour la mentalité des ruraux, l'idéal ne peut se porter que sur un

²⁶⁴-Fayolle Roger, *La Critique*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 1981, P. 189.

ensemble de causes dont le principe est toujours à l'œuvre pour imposer tout ce qui se propose de déterminer leur caractérisation et leurs origines dont le pouvoir est dévolu à la terre et qui restent tributaires des lieux où leur appartenance se réclame sur un ton racial.

Ainsi, dirons-nous, la réelle idéalité de l'instance psychologique des lieux et de leur évocation significative s'indique par une efficacité dans notre analyse dont l'objet est l'inscription de la terre. Mais il faut rappeler que l'on ne peut délecter pleinement de cette idéalité psychologique des lieux ni satisfaire à l'extrême notre problématique que si l'on envisage l'étude des personnages qui s'accomplissent sous l'égide de sa conscience. Pour autant qu'elle débouche sur une sensibilisation autant littéraire que scientifique invoquée en vigueur, elle peut appuyer considérablement la retombée philosophique de l'exaltation littéraire.

L'entendement de l'enthousiasme interprétatif de ce travail est d'autant plus attisé par ce qui consiste à promouvoir un bon sens nourrissant, dans toutes les œuvres de notre corpus, l'aspect humaniste ; et ce considéré, d'un point de vue personnel, comme étant un élément de valorisation qui ne peut s'appréhender que dans les accomplissements des personnages dont la conscience tend à faire disparaître le mal et instaurer la loi de la présence d'esprit qui s'échafaude en prenant appui sur la sage et judicieuse vision de nos anciens et lointains ancêtres.

Ainsi et compte-tenu de l'évolution des comportements et des mœurs que l'on peut percevoir dans le monde rural dans la représentation poétique, nous dirons que les romans champêtres notamment ceux de notre corpus développent spécifiquement une fresque autant psychologique que philosophique dans laquelle la fonction référentielle de la terre harmonise, dans le socle des valeurs et des opinions, la conception moraliste avec la conception humaniste, en effet, la première est fondée sur le principe des traditions séculaires, par contre, la deuxième est fondée sur le principe de la dignité et de la réserve. Pour ne pas se perdre en digression, il importe de souligner que c'est l'inscription de la terre qui soutient et légitime

l'efficacité des romans champêtres notamment ceux de notre corpus. Un tel constat justifie indéniablement la prétention de l'aspect philosophique d'où découle l'ordre idéologique.

Il est à priori évident qu'il n'y a vraiment de quoi se méprendre en ce qui concerne le propre des romans champêtre de notre corpus. En effet, ce sont des romans qui contiennent assez de matière pour appuyer tout type d'analyse soit-il ; et tout ce que nous dirons ne pourra être un non-sens sans effets. De ce point de vue, toute affirmation sera possible dans la mesure où chaque roman de notre corpus se veut, en effet, un semoir que l'on peut considérer par sa valeur littéraire et plus il y a de graines, plus il y a de germes et plus la récolte de sens sera pleinement consistante.

C'est donc le volet le plus sensible qui porte en son esprit la haute portée philosophique soulignant l'acceptation de la personne de la terre et la valeur idéologique de sa présence. Le principe de cette réflexion consiste, précisons-nous, à munir suffisamment notre projet de recherche de quoi il sera digne de crédibilité sans toutefois s'éloigner du vif du sujet considéré, à notre sens, comme un domaine de pertinence que l'on peut soumettre à plusieurs points de vue que dynamise au préalable notre problématique.

Dans un sens très précis, ce qui se consigne, dans ce volet, c'est la question qui se veut le point de vue à partir duquel s'élabore une étude sémiotique qui nous permet d'accéder à la réalité de l'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne. Il s'agit donc d'une entreprise consistant à affirmer une hypothèse allant à l'encontre du sens logique pour qui la terre est un personnage à qui l'on peut attribuer des sentiments, un caractère voire une personnalité.

Or à supposer que cela ne soit possible serait une idée absurde, car nous n'avons constitué notre hypothèse que sur les témoignages et les aveux des personnages eux-mêmes, mais surtout sur les signes psychologiques qui manifestent

le propre de l'homme rural dans les épreuves recensées dans les expériences et les évènements qui animent l'intelligence moraliste des récits de notre corpus sous l'autorité souveraine de la terre dont le personnage virtuel se veut d'une évocation silencieuse qui se fond sans réserve dans l'accomplissement des acteurs réels dans la virtuose poétisation du message romanesque.

Ceci dit, si l'on suppose que la terre s'inscrit comme un personnage dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, nous nous devons forcément d'appuyer notre hypothèse par des définitions du personnage :

<<Le personnage semble se caractériser par ses limites et ses conventions. La répétition est sa loi : les mêmes personnages reviennent de texte en texte, ce sont des types qui représentent leur communauté ou leur caste de façon exemplaire. Leur portrait est réduit à peu de mots et réitère les mêmes traits physiques. Ils suivent des trajets identiques, quêtes et conflits au travers d'aventures similaires. Ce sont des rôles dans des genres codifiés (chansons de geste ou fabliaux), des personnages sans liberté qui réalisent un destin préétabli. Diverses déterminations pèsent sur eux : certaines d'ordre social qui n'isolent pas l'individu de son groupe et de sa communauté, d'autres d'ordre scriptural qui soumettent la création à un arrangement des mêmes topoï, connus du public, ce qui épargne les descriptions par un renvoi à la connivence culturelle.>>²⁶⁵

L'importance de l'inscription de la terre, dans la littérature française et la littérature algérienne, dépasse l'évènementiel. Elle a comme effet de créer, par son imposante présence militante, le virtuel dans le virtuel. Ce dernier transpose avec virtuosité la matière vivante et mythique de la terre en lui attribuant une image symbolique d'un personnage perceptible par les significations dans des versions idylliques et moralisantes.

Nous estimons, dès lors, une manifestation rebelle qui va à l'encontre de cette douceur poétique consistant à faire rêver sans pour autant démunir le récit des

²⁶⁵-Reuter Yves, *Introduction A L'analyse du Roman*, Ed. Bordas, Paris, 1991, PP. 22-23.

instincts mystérieux qui chatouillent inlassablement le fond de la pensée de ceux qui le côtoie et qui s'y imprègne de ses non-dits suscitant l'accomplissement de la créativité et la productivité. La terre, en effet, ne se dispense pas de l'évocation incessante et ce que ce soit dans la description ou dans la narration. Elle habite en permanence aussi bien la pensée que l'expression.

C'est dire qu'il est d'autant plus compliqué de considérer le personnage de la terre dans le récit et noter qu'il peut faire et agir, et faire faire et faire agir. Ce phénomène, présumé est d'autant plus admis par ses multiples reflets miroitant dans la conscience romanesque.

Cette dernière se suppose à travers l'intelligence du marionnettiste narratif. A savoir que ce dernier donne, en effet, lieu au mental intellectuel de se résigner à se faire adopter par la manipulation représentative faisant advenir discrètement le mage symbolique de la terre en lui donnant la voix d'un guide spirituel des ruraux.

La présence de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus donne à entendre la musicalité du poétique qui met l'accent sur la luxuriance végétale du jardin littéraire où le sol se manifeste de son vivant et se veut un personnage en puissance n'ayant de moyen pour se prononcer que la voix qui retentit avec complaisance dans les actes du quotidien. C'est ce qui donne aux écrits de notre corpus un aspect plein de sensibilité.

A notre sens, l'inscription de la terre est un phénomène littéraire qui revêt dans le récit des allusions philosophiques évoquant un personnage gorgé de talents qui, sans relâche et avec acharnement, traque le jeu stérile de la stylistique et de l'ivresse pour reproduire une signification savante exigeant une lecture de fond. Le personnage de la terre, à notre sens, est l'être qui par sa présence, nourrit intensément tous les aspects du roman champêtre.

La mesure que la terre a prise rationnelle d'intérêt faisant d'elle le thème autonome et homogène voire avantageux en soi qui se suffit à lui-même et qui

oriente la signification symbolique en faveur de satisfaire considérablement et dans les règles de l'art tout type de lecture et tout type d'analyse. Ceci dit, nous ne pourrions dire que cette inscription est sans impact du fait que dans le sillage des événements, la terre se manifeste par un effet idéologique dont l'enjeu consiste à susciter une réflexion qui ne soutient et ne légitime la ruralité ou disons la paysannerie qu'avec un raisonnement que fonde la conscience du sol.

Ainsi, couvée affectueusement dans les sens des récits, l'implication incessante de la terre, nous dit beaucoup dans la confidentialité, et sait plus qu'un narrateur omniprésent et omniscient peut savoir du monde, du passé et des peuples. Elle dote, de façon notable et laborieuse, le romanesque d'une résonance intellectuelle dans la mesure où elle lui assigne le pouvoir de produire une invasion labyrinthique et barbare par quoi se révèle son agent vivant et acteur qui affirme un personnage se signalant dans le mirage houleux et mouvant de l'illusion.

C'est pourquoi nous dirons qu'à notre sens et d'après ce que nous avons pu constater, la terre s'inscrit aussi comme un personnage narrateur dans la mesure où comme tout autre personnage narrateur, elle peut, en effet, remplir des fonctions tout en nous racontant les peuples et leurs vécus. Mais, toujours est-il, les romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, élaborent un système de tension entre l'inscription de la terre comme juste un lieu ou un espace et l'inscription de la terre comme un personnage à savoir qu'ils se confondent.

Sur ce, nous notons que c'est la raison pour laquelle nous avons établi un sous chapitre que nous avons entièrement consacré à la mise en évidence des lieux au sens d'espace dans le cadre de l'inscription de la terre. Ceci dit, les romans de notre corpus ne dispensent pas de nous projeter incessamment dans le monde rural avec des expressions portant l'emblème des cultures de toute sorte : blé, avoine, fruit, légumes, orge ; et aucun lecteur ni chercheur ne peut s'excepter de destiner sa pensée au culte de la terre. Un imaginaire se meuble, dès lors, d'une idée de la terre qui condense un répertoire d'images et de sens que seule la représentation

romanesque peut énumérer, avec succès et mérite, mettant en lumière les compétences intellectuelles des auteurs des romans de notre corpus.

<<Le sol, disait-on, passerait en d'autres mains, les moissons des pays de là-bas viendraient écraser les nôtres, il n'y aurait plus que des ronces dans nos champs. Et après ? Est-ce qu'on peut faire du tort à la terre ? Elle appartiendra quand même à quelqu'un, qui sera bien forcé de la cultiver pour ne pas crever de faim. Si, pendant des années, les mauvaises herbes y poussaient, ça la reposerait, elle en reviendrait jeune et féconde. >>²⁶⁶

Dans ce passage, un degré de relation au réel se perçoit dans la personnification d'abord du sol dans la mesure où l'emploi du vocable «écraser» nous permet de saisir un personnage dynamique déterminé par une particularité d'un virtuel personnage à qui l'on a attribué une caractéristique de l'humain. Puis de la terre qui nous fournit un autre critère à considérer avec attention dans la mesure où elle se revendique dans les efforts de l'humain et sa fécondité demeure la condition vitale de sa survie.

<<La terre n'entre pas dans nos querelles d'insectes rageurs, elle ne s'occupe pas plus de nous que des fourmis, la grande travailleuse, éternellement à sa besogne. Il y avait aussi, la douleur, le sang, les larmes, tout ce qu'on souffre et tout ce qui révolte. Françoise tuée, Fouan tué, les coquins triomphants, la vermine sanguinaire et puante des villages déshonorant et rongant la terre. Seulement, est-ce qu'on sait ? De même que la gelée qui brûle les moissons, la grêle qui les hache, la foudre qui les verse, sont nécessaires peut-être, il est possible qu'il faille du sang et des larmes pour que le monde marche. Qu'est-ce que notre malheur pèse, dans la grande mécanique des étoiles et du soleil ? Il se moque bien de nous, le bon dieu ! Nous n'avons notre pain que par un duel terrible et de chaque jour. >>²⁶⁷

²⁶⁶ - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980. P 552.

²⁶⁷ -Ibid., P. 552.

En substituant le reflet de la terre, qui se perçoit comme le personnage principal, à un être humain, on peut constater, dès lors, que la terre entretient des rapports exceptionnels avec la conscience du récit. Cette dernière semble avoir toujours recours à la fonction du personnage de la terre. Un personnage solitaire et hautement supérieur. Il semble assumer les malheurs des paysans sans pour autant en faire partie. Dans ce passage, la terre est décrite comme un personnage dont l'opinion condamne les querelles qui mettent les paysans dans des situations menant à des tueries.

<<Et la terre seule demeure, l'immortelle, la mère d'où nous sortons et où nous retournerons, elle qu'on aime jusqu'au crime, qui refait continuellement de la vie pour son but ignoré, même avec nos abominations et nos misères. >>²⁶⁸

Ceci dit, ce sont des signes qui ont pour fonction de garantir ce qui sert à produire l'effet de ce qui se signifie dans les secrets cachés dans l'être le plus profond qu'anime le divin psychologique de la terre, et ce qui ne peut être autrement dans le roman que ce qu'il est réellement dans la vraie vie. Cette réflexion rend surtout compte du fait que, dans l'imaginaire romanesque, la terre fait, selon nous, figure autobiographique. C'est la terre elle-même qui est racontée, qui se raconte et qui raconte. C'est la réalité qui par la force de sa présence magique renforce la crédibilité et appuie l'impression du vrai dont elle fut le sage instigateur des tendances comportementales des ruraux.

<<Chaussées de vieilles savates, coiffées de chapeaux de paille, les filles Calvière, penchées vers la terre, semaient carottes et haricots, pinçaient les tomates et les laitues ; et les soirs, après avoir caressé les pivoines d'une main connaisseuse ou humé les roses, elles arrosaient. >>²⁶⁹

²⁶⁸-Ibid., P. 552.

²⁶⁹-Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Gallimard, France, 2008, P. 264.

la complaisance de la nature, qui se vante tendrement de se savoir saisie comme l'unique objet de préoccupation, l'unique ressource de vie et l'unique compagnon fidèle, se manifeste par une stridente voix dans la douce habileté des jeunes filles attentionnées à son égard, et jaillit par son évocation poétique dans le sens de la représentation romanesque où se matérialise un ordre de pensée donnant un réel souffle de vie à la terre qui semble nous raconter, dans ce récit assombri par les souvenirs de la guerre, comment, en effet, elle animait la vie des paysannes qu'elle décrit avec originalité en se prétextant dans la paille dont sont faites leurs coiffures. C'est bien le moins que la parole de la terre soit le maître absolu dans cette mise en scène où se mêle personnage et espace.

La teneur de ce dessein projette une forme humaine illusoire sur la terre qui, par le besoin de survie et de subsistance, oblige les paysans à s'incliner devant sa majesté. Portant en elle toutes les vérités élémentaires, elle nous murmure sa personne de terre enracinée en chaque être humain et soutenue par le gage d'un monde végétal astucieusement évoqué dans les roses, les tomates, les laitues, les carottes et les haricots. C'est, en effet, par le caractère singulier de cette alchimie que ces éléments, cités par des signes linguistiques dans le texte, deviennent mystérieusement des paroles à vouloir témoigner de l'être agissant de la terre.

Par ailleurs, et dans un autre sens, l'évocation de ces éléments qui soulignent sa permanente créativité et son dévoué engagement dans la productivité, vise à mettre en évidence les bases structurelles de son imposant être de personnage. Ceci dit, nous ajoutons que c'est aussi une réalité de personnage que l'on ne peut percevoir que sous l'angle des relations qu'a la terre avec l'âme psychique de ses habitants ou de ses possesseurs et dans lesquelles s'observe la manière dont se manifeste leur personnalité de base.

Ceci ne s'avoue réalisable que dans la perspective de retisser le bloc sémantique en reliant les fils conducteurs non pas avec les sens dénotatifs des signaux que l'on peut détecter dans les textes de notre corpus, mais avec l'interprétation des sens seconds que traduisent les rôles sémiologiques et thématiques. Pour la seule raison que ces derniers sont assumés par ce qui se joue, pensons-nous, dans l'engagement psychologique de chaque personnage notamment celui de la terre ; et qui porte, bien évidemment, en eux toute la notification de l'horizon du message que les auteurs des romans de notre corpus ont ingénieusement conçu pour pouvoir atteindre l'être profond des contemporains pensé comme un miroir susceptible de refléter studieusement la raison qui a longtemps gouverné la conscience des peuples ruraux dans leur nid psychologique.

*<<Sa terre le tenait, il en devint le prisonnier, à ce point que, têtue, ne voulant rien lâcher d'elle, il eut l'idée de faire valoir lui-même, espérant y réaliser enfin la fortune. Vers cette époque, il épousa la fille d'un fermier voisin, qui lui apporta cinquante hectares ; dès lors, il eut deux cents, et ce fut ainsi que ce bourgeois, sortit depuis trois siècles de la souche paysanne, retourna à la culture, mais à la grande culture, à la l'aristocratie du sol, qui remplaçait l'ancienne toute-puissance féodale.
>>²⁷⁰*

Dans ce passage, il y a, en effet, un témoignage qui atteint l'essence même de la présence de la terre en couvant une signification attribuant une âme réifiée au sol dans la mesure où elle suscite en l'homme de la campagne la pulsion de s'élancer dans ses flans implorant sa compassion.

Néanmoins, le personnage puissant, omniscient et omniprésent de la terre est désigné, contre toute vraisemblance et toute logique réaliste, par des métaphores que l'on perçoit à travers un style imagé dont les expressions consistent nettement à conférer intentionnellement et avec habileté une densité psychologique remarquable à l'obstiné asservissement au travail de la terre des paysans.

²⁷⁰-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980. P. 115.

C'est ce que l'on peut constater, en effet, dans la théâtralité romanesque qu'éclaire une lueur de sens implicite coulant dans les veines sombres de la matière verte génératrice de sève, d'énergie et de sang, et dans laquelle, des murmures, racontant des histoires de parcours maculés de signification d'hommes portant l'emblème de l'être de la terre, s'emportent discrètement avec le grand air de la conception rustique du paysan et se supposent consciencieusement dans le chant du dévouement qui dépasse l'entendement et qui trouve un écho assourdissant dans la conscience des auteurs de notre corpus où il a pu retentir et résonner majestueusement en se signalant comme suit :

<<Le père, jadis très robuste, âgé de soixante-dix ans aujourd'hui, s'était desséché et rapetissé dans un travail si dur, dans une passion de la terre si âpre, que son corps se courbait, comme pour retourner à cette terre, violemment désirée et possédée[...]. Mais ce qu'il ne disait pas, ce qui sortait de l'émotion refoulée dans sa gorge, c'était la tristesse infinie, la rancune sourde, le déchirement de tout son corps, à se séparer de ses biens si chaudement convoités avant la mort de son père, cultivés plus tard avec un acharnement de rut, augmentés ensuite lopins à lopins, au prix de la plus sordide avarice. Telle parcelle représentait des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, des étés de travaux brûlants, sans autre soutien que quelques gorgées d'eau. Il avait aimé la terre en femme qui tue et pour qui on assassine. Ni épouse, ni enfants, ni personne, rien d'humain : la terre ! Et voilà qu'il avait vieilli, qu'il devait céder cette maîtresse à ses fils, comme son père la lui avait cédée à lui-même, enragé de son impuissance. >>²⁷¹

Dans ce passage, la terre semble, en effet, parvenir à s'élever au rang des humains et se faire irrésistiblement épouser par la conscience du pauvre paysan tout en faisant main basse sur la sentimentalité de la confession avec laquelle le narrateur <<extradiégétique-hétérodiégétique>>²⁷² et pointilleux qui, tout en pénétrant la conscience du père avec une fonction <<testimoniale>>²⁷³, s'engage sans distance et

²⁷¹ - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980. PP. 43-46.

²⁷² - <<Un narrateur qui raconte en récit premier une histoire d'où il est absent>>. Vincent Jouve, *La Poétique du roman*, Ed. Armand Colin, France, 2001, P. 26.

²⁷³ - << La fonction testimoniale ou modalisante exprime le rapport que le narrateur entretient avec l'histoire qu'il raconte. Elle peut être centrée sur l'attestation (le narrateur exprime son degré de certitude ou sa distance

nous fait part de la désolation intrigante qui suscite le désarroi dans les forts et tristes moments où l'on doit rendre l'âme du labeur qui nous a longtemps habité et qui nous a tant valorisé.

Delà céder des lopins à qui l'on a donné sa vie et consacré tout son temps en s'épuisant dans le sol qui s'acharne à puiser jusque dans l'os pour en soustraire la matière de la jeunesse et n'en laisser que entailles et que traces de boue marquant une douloureuse remémoration ne se disposant que dans le refrain poétique de la narration ; l'impact ne peut être, de ce fait, soutenu que par le poids d'un relativisme psychologique n'ayant pour prestance que prédestiner l'âme paysanne à se subordonner à la pensée mythique qui tente tant bien que mal de manifester le retour dans le passé où le destin ne s'épuise que dans la relation avec la terre qui, à part entière, est significative pour la condition humaine. Pour sa part, la terre est l'être qui n'est jamais imprévisible dans le récit. On sent toujours sa présence même quand elle n'est pas évoquée d'une manière formelle, on la voit toujours venir quoiqu'elle se fasse discrètement sournoise :

<<Le berger, très grand, très maigre, avec un visage long, coupé de plis, comme taillé à la serpe dans un nœud de chêne, ...>>²⁷⁴.

L'emploi prodigieux de certaines expressions comme <<taillé à la serpe>> où l'on perçoit une métaphore portant sur une ressemblance ironique qui sort de l'ordinaire de la pensée et qui affecte le sens dans la manière de souligner la laideur et la grossièreté du visage ; et qui est tirée bien évidemment de la nature, c'est, en effet, l'arbre que l'on taille à la serpe. Il en est de même pour ce qui est dans l'expression <<un nœud de chêne>>, sachant que le chêne est un arbre au feuillage persistant et très touffu rendant difficile la distinction ce qui connote la confusion des traits humains dans le visage.

vis-à-vis de l'histoire), sur l'émotion (il exprime les émotions que l'histoire ou sa narration suscitent en lui), sur l'évaluation (il porte un jugement sur les actions et les acteurs)>>. Reuter Yves, Introduction à l'analyse du roman, Ed. Bordas, Paris, 1991, P. 62.

²⁷⁴ - Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980, P. 124.

Cependant, le mot <<berger>>, demeure en vigueur pour ce qui met explicitement en évidence la présence de la terre imagée dans le rôle du berger qui consiste à faire paître le troupeau dans le flanc de la terre et à la côtoyer en permanence ; tandis que les métaphores consistent en une implicite vigueur sémantique qu'adoptent les sous-entendus.

La terre possède en soi une moelle portant le gène de sa régénération qui, tout en se tissant dans l'absolu de la fiction, contribue considérablement à la mise en forme de l'histoire qui la ressuscite dans le roman champêtre. Et si la narration conceptualise l'abstrait, la terre est l'outil vivant de la substance narrative et est la conscience de la tendance moraliste. Mais ce qui apparaît de plus en plus important dans le premier passage, c'est surtout la mise en évidence de la déréliction et de la peine qui torturent un père porté par son souci d'être inutile et abandonné et le contraignent à gérer avec amertume un ordre consistant, sans la moindre pitié, à l'anéantir et causer sa perte morale et psychologique.

Cette représentation suggère la figuration dramatique de l'état psychologique à travers lequel se manifeste le mythe de la possession de la terre dont le personnage se perçoit dans un culte lié au sol et à la végétation qui révèlent la sacralité de la relation mystérieuse dont le principe consiste à fusionner l'être de la terre dans la raison de tout paysan.

Le personnage de la terre use, à cet effet, de toutes les ressources d'existence et d'apparition dans le récit. C'est vrai qu'on ne peut lui attribuer une forme humaine. Mais on peut constater les exploits de son énergie dans ce qui s'appréhende par les sens et les significations dans les virtualités des intentions confidentielles restituées dans les programmes narratifs. C'est ce que nous pensons.

D'autant plus, nous estimons les représentations des passages, que nous avons cités ci-dessus, un rite littéraire rendant compte de l'essentiel de l'investigation romanesque de Zola et de Jacques Chauviré dont la tonalité dominante du message

est réaliste. Dans un sens, c'est dire qu'ils nous donnent à appréhender la terre comme ayant le statut de personnage, et ce aussi bien dans l'histoire que dans le système de la narration. Cette réflexion suggère un dénouement foudroyant de l'énigme de l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus.

A cet égard, nous nous devons de souligner que dans certains desseins littéraires, la description intelligente s'avère d'une importance fortement indéniable dans la mesure où elle se veut porteuse de ce qui signifie actions et faits et où elle connote une parfaite comparaison suggérée nettement dans la mise en évidence implicite du règne rural, comme par exemple, dans la phrase : <<*l'atmosphère de la ville était morne plutôt que sérieuse.*>>²⁷⁵. L'écho de la condamnation de la ville souligne le contraste à la campagne, que prône la voix sirupeuse de l'être de la terre qui sonne et résonne.

Cette dernière donne, en effet, signe de vie en se proclamant dans la manifestation des traits psychologiques propres à l'être humain. La phrase citée ci-dessus, prétend donc une parodie abordant l'estimation du degré de la personnification implicite de la campagne sous un empire de valorisation portant la signification de l'inscription la terre.

Ceci dit, un élément de singularité descriptive apparaît en se révélant dans l'efficacité du discours littéraire et n'en demeure pas moins sans importance dans la mesure où il se suppose dans l'organe des représentations qui sollicitent incessamment l'art de décrire pour faire de l'image le porte-parole des effets et non pour donner une image à titre commentateur par excellence, c'est-à-dire, comme le souligne Philippe Hamon :

²⁷⁵- Chauviré Jacques, *La Terre et La Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, 2008, P. 85.

<<à la différence des tropes, la description ne détourne pas un sens propre en un sens figuré, un sens premier en un sens second, ne change aucun ordre normal en désordre artistique, ne travaille ni le signifié, ni le signifiant, ni l'affectif aux dépens de l'intellectuel. >>²⁷⁶

Ceci dit, le réel mérite de cette touche subjective que l'on peut déceler dans *la terre* de Zola réside dans le fait que cette description se manifeste, à notre sens, avec une structure sémantique qui, contrairement à ce qu'a dit Hamon, donne l'impression de s'argumenter par une forte connotation embrassant, avec la complicité de l'originale inscription de la terre qui la manipule, le dit dont l'essence se veut au service du non-dit que la réflexion fonde sur les principes des données idéologiques que les anciens ont gelées dans la sensibilité terrienne.

Nous appréhendons, de ce fait, une forme de description où le significatif l'emporte sur le stylistique. Ceci souligne une transgression qui renforce l'impression du personnage de la terre qui ne peut avoir vie que dans ce qui engage les paysans et la paysannerie. C'est un type de personnage qui prend son sens par rapport au fait d'avoir prise sur les actions qu'accomplissent les personnages de nature humaine.

En effet, l'image de la ville, qui s'exalte dans la tristesse portant en deuil l'aspect dénaturé, insignifiant et perversi, et qui est soulignée sur un temps satirique dans *<<ruelles sordides>>²⁷⁷* et dans *<<la lèpre des escaliers>>²⁷⁸* laisse entendre la gaité de la campagne que motive la sainteté de la verdure et la magnificence de la beauté de la nature forgée par la créativité incessante et la fertilité de la terre saisie pour le moins comme l'actant qui se définit par une plausible relation d'aisance d'esprit, de réconfort psychique, de sérénité d'âme, de satisfaction ou encore d'émerveillement qu'il entretient avec les autres personnages dans le bain rural.

²⁷⁶ -Hamon Philippe, *Le Descriptif*, Ed. Hachette, France, Paris, 1993, P. 10.

²⁷⁷ - Chauviré Jacques, *La Terre et La Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, 2008, P. 85.

²⁷⁸ -Ibid. P. 85.

A noter que cette réflexion tente de satisfaire à bon escient la thématique de notre recherche et d'être complète sur la question du personnage, nous avons puisé ce qui peut la signifier et que nous estimons un enrichissement efficace dans la théorie sémiotique de Algirdas Julien Greimas pour qui le terme de personnage correspond à deux concepts qui se distinguent l'un de l'autre et qui sont bien évidemment : l'acteur et l'actant. Comme il convient de préciser que pour Greimas, le terme d'actant, qui peut être individuel ou collectif, ne recouvre pas seulement les êtres humains, mais peut recouvrir aussi les objets, les valeurs, les forces de la nature, les animaux, la société, les concepts, les sentiments, les modes de vie, l'état de santé.

En somme tout ce qui peut intervenir dans l'histoire et qui soit susceptible de subir les actions ou les accomplir toute en remplissant les fonctions d'influencer le cours des événements et produire des effets ayant un impact, soit négatif, soit positif sur les représentations. Citons-en à titre d'exemple : la manipulation, l'aide, l'empêchement.

<<A. J. Greimas a proposé de décrire et de classer les personnages du récit, non selon ce qu'ils sont, mais selon ce qu'ils font (d'où leur noms d'actants), pour autant qu'ils participent à trois grand axes sémantiques, que l'on retrouve d'ailleurs dans la phrase (sujet, objet, complément d'attribution, complément circonstanciel) et qui sont la communication, le désir (ou la quête) et l'épreuve ; comme cette participation s'ordonne par couples, le monde infini des personnages est lui aussi soumis à une structure paradigmatique (Sujet/Objet, Donateur/Destinataire, Adjuvant/Opposant), projeté le long du récit ; et comme l'actant définit une classe, il peut se remplir d'acteurs différents, mobilisés selon des règles de multiplication, de substitution ou de carence. Ces trois conceptions ont beaucoup de points communs. >>²⁷⁹

²⁷⁹ - Roland Barthes, *Analyse structurale des récits* [Article], communication, Année : 1966, Volume 8, Numéro 1, PP. 1-27.

Suite à ce qui a été dit dans les propos mentionnés ci-dessus, nous nous devons de dire si bien évidemment l'on peut se permettre, que la terre s'inscrit, dans le roman champêtre, tantôt comme un actant, tantôt comme un acteur. Comme un actant adjuvant, dirons-nous, dans la mesure où elle plaide la cause de survie des paysans, et comme un actant destinataire quand, par sa présence, elle les incite ou les mandate à se manifester en quête des objets de valeur et non pas d'un, et qui sont à la limite l'identité, l'honneur, la richesse, l'appartenance, la continuité, l'héritage, la stabilité.

Ainsi, tant quand pourra dire que la terre participe comme un agissant être à part entière, son personnage demeure dynamique selon le degré de son implication et selon qu'il se revendique à travers les actions que les paysans assument, suscitent ou subissent. C'est, en effet, un statut mythique qui, à notre sens, se confirme nettement à travers la lutte que mène l'homme de la campagne et des bois et dont il se veut le principal investigateur ; et tout en ayant, en outre, une fonction idéologique, il atteste sa présence en témoignant de sa relation, notamment affective et morale, avec ce qui fonde la personnalité rurale au travers de laquelle on peut implicitement appréhender aussi bien ses désirs que son fonctionnement actantiel.

<<Le principal, il faut le répéter, est de définir le personnage par sa participation à une sphère d'action, ces sphères étant peu nombreuses, typiques et classables ; c'est pourquoi l'on a appelé ici le second niveau de description, quoique étant celui des personnages, niveau des actions : ce mot ne doit donc pas s'entendre ici au sens des menus actes qui forment le tissu du premier niveau, mais au sens des grandes articulations de la paraxis (désirer, communiquer, lutter). >>²⁸⁰

Et souvent, elle s'inscrit comme l'objet de valeur lui-même, ou encore comme destinataire à qui l'on consacre son temps, l'on donne sa vie, sa jeunesse voire son sang ; et pour servir son utilité, assurer sa longévité et promouvoir la providence de

²⁸⁰ - PP. 1-27.

sa fertilité l'on se puise sans répit et l'on vieillit précocement. Mais rarement, la terre s'inscrit comme un opposant et ce, bien évidemment, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus. Ce qui se confirme nettement dans ce qui suit où l'on peut percevoir la terre comme un sujet doté d'une force invincible soit le héros que l'on ne peut battre et qui ne saurait se faire supplanter:

<<Puis, la Cognette était venue l'achever ; lui aussi dormait au cimetière ; et rien ne restait de la ferme, dont le vent emportait les cendres. Mais qu'importait ! Les murs pouvaient brûler, on ne brûlerait pas la terre, la nourrice, serait là, qui nourrirait ceux qui l'ensemenceraient. Elle avait l'espace et le temps, elle donnait tout de même du blé, en attendant qu'on sût lui en faire donner d'avantage. >>²⁸¹

Et pour donner plus de crédibilité à notre thèse et renforcer à bon escient notre point de vue nous argumentons une fois de plus avec ce qui suit :

<<Tout marchait de mal en pis, c'était la ruine, la faillite de la terre, depuis que la baisse des grains s'accroissait de mois en mois. Et, ressaisi par ses préoccupations d'agriculteur, étouffant dans la cour, il quitta la ferme, il s'en alla donner un coup d'œil à ses champs. [...], oppressé d'une souffrance que soulageait seule la vue de son blé et de ses avoines, roulant leur verdure à l'infini. Ah ! Cette terre, comme il avait fini par l'aimer ! Et d'une passion où il n'entrait pas que l'âpre avarice du paysan, d'une passion sentimentale, intellectuelle presque, car il la sentait la mère commune, qui lui avait donné sa vie, sa substance, et où il retournerait. D'abord, tout jeune, élevé en elle, sa haine du collègue, son désir de brûler ses livres n'étaient venus que de son habitude de la liberté, des belles galopades à travers les labours, des griseries de grand air, aux quatre vents de la plaine. >>²⁸²

²⁸¹-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1990.

²⁸²-Ibid. PP. 127-128.

Ce passage, requiert, en effet, une grande attention dans la mesure où l'on constate une aventure surprenante de sentiments avisés et figés. Il est donc vrai que dans une morale de respect et de dévouement, le paysan est pris dans une relation de réciprocité réfléchie sur laquelle se fonde l'attachement à la terre ; car à vouloir se réfugier dans son flanc suscite une prise de conscience plus ou moins lucide du personnage influant de la terre.

C'est, en effet, un personnage qui incarne la mère soit la personne vers qui l'on peut se retourner pour faire part de nos pesantes peines dans les moments les plus difficiles sachant que c'est l'être à qui l'on peut confier les plus secrets sentiments et les plus secrètes pensées sans être trahi. La présence de la terre, considérée du point de vue métaphysique, s'appréhende en fonction de ses multiples rapports à l'homme rural et en fonction des conditions de sa présence dans sa vie. A notre sens, c'est le personnage dont la principale fonction consiste à assurer la fonctionnalité du moteur du projet littéraire ayant pour objet de donner l'élan au processus de la mise en exergue de la réalité socio-ethnique.

C'est donc le personnage le plus fiable pour soutenir la réalité de la paysannerie allant de soi dans la manifestation événementielle et aussi sentimentale. Tout bien considéré et sur la base de cette déduction, nous nous permettons de soutenir que le personnage de la terre fait preuve de se manifester dans les attributs psychologiques et psychanalytiques du paysan.

Par ailleurs, dans le passage cité ci-dessus, se perçoit une logique terrienne dans laquelle s'accomplit le bonheur du paysan. Il est, en effet, imprégné d'une philosophie à caractère rationnel et à tendance spontanée à imposer la terre dans la vie de celui qui la travaille et qu'elle nourrit comme une force d'âme dont la valeur est cette énergie d'esprit à maintenir dans un ordre de moralité utopique l'intuition qui lui procure un sentiment de sérénité et de réconfort psychologique. Le souci de la vérité du statut de l'être de la terre, dans ce passage, est d'autant plus gratifiant, car

sa lourde substance morale et romanesque emprunte sa valeur à la raison humaine qui célèbre un sens aiguisé du sol.

Le fondement de ce qui rattache le rural psychologique le plus résolu des multiples représentations dans les mises en scènes à la conscience des romans champêtres notamment ceux de notre corpus, se signale dans la sensibilité bienveillante et accueillante de la terre dont l'âme tout en nourrissant l'acharnement passionné des paysans à vouloir se produire dans son flanc donne une coloration évidente et criarde de son personnage dans le récit.

Ce que l'on peut dire, de ce fait, c'est que l'investigation psychologique de l'inscription de la terre dans la littérature détient un pouvoir décisive susceptible de lui restituer une vie dont la teneur en signification donne l'illusion d'un parfait personnage nommé par son utilité dans le sens de l'histoire et dans laquelle, il s'estime par la fonctionnalité du faire doctrinal. Ce dernier estime, par conséquent, avoir le droit de l'inscrire sous la tension d'un être vivant n'ayant de fonction dans le récit que pour autant qu'il prenne forme dans la conscience du paysan. En effet, dans ce passage, la figure qui incarne le mieux cet emblème rural est la terre.

La perception du personnage de la terre est rendue d'autant plus sensible par les diverses locutions citons-en à titre d'exemple : <<Ah ! Cette terre, comme il avait fini par l'aimer ! >> Qui, tout en étant marquée par une exclamation fortement aiguisé souligne, avec une fervente résonance sémantique, le salut de l'abnégation absolue admis dans le propre de l'affectivité qui subjugué intensément le paysan.

Il est clair que dans une telle représentation, s'affiche une nette tendance à vouloir produire un effet à valeur de confirmation concrète du personnage de la terre qui tout en étant considérée dans les sentiments du paysan s'inscrit dans le flux de la connotation comme un personnage acteur et actant.

Compte tenu de cela, n'ayant pour arguments à l'appui que les passages que nous avons extraits des romans de notre corpus pour soutenir notre hypothèse, nous

dirons donc que dans un sens l'organisation sémiotique opère en s'enfermant dans la sphère de la paysannerie d'où gicle un éclat de significations dont la vivacité manifeste une rupture de sens suscitant un non-dit dans le syntagme narratif qui nous fraie une exploration intellectuelle sans égal.

Ce que l'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne a de particulier, à savoir qu'elle constitue un mystère fécond qui se suggère dûment dans le projet cognitif, ce sont ces multiples représentations connotatives qui se drapent d'une association spécifique allant au-delà des niveaux sémantiques préliminaires se situant au niveau des expressions ; et tout en faisant d'elle une figure significative majeure et sans précédent, elles se traduisent dans le tableau littéraire avec une pluralité de dimensions exceptionnelle à savoir la sociale, la politique, l'historique, la religieuse, la psychologique, la philosophique, l'anthropologique et la psychanalytique qui définissent plus particulièrement la condition de l'homme de la campagne pour qui l'existence est marquée par un enracinement autant psychologique que nostalgique portant en lui le sens moral de la terre.

<<A. J. Greimas a proposé de décrire et de classer les personnages du récit, non selon ce qu'ils sont, mais selon ce qu'ils font (d'où leur nom d'actants), pour autant qu'ils participent à trois grands axes sémantiques, que l'on retrouve d'ailleurs dans la phrase (sujet, objet, complément d'attribution, complément circonstanciel) et qui sont la communication, le désir (ou la quête) et l'épreuve ; comme cette participation s'ordonne par couples, le monde infini des personnages est lui aussi soumis à une structure paradigmatique (Sujet/ Objet, Donateur/Destinataire, Adjuvant/Opposant), projetée le long du récit ; et comme l'actant définit une classe, il peut se remplir d'acteurs différents, mobilisés selon des règles de multiplication, de substitution ou de carence. >>²⁸³

²⁸³-Roland Barthes, Analyse structurale des récits [article], communication, Année : 1966, Volume8, Numéro1, PP. 1-27.

Cette citation appuie le fondement de toute réflexion qu'inspire incontestablement l'inscription plus ou moins avantageuse de la terre dans le roman champêtre. Par conséquent, nous pourrions dire que le fait de problématiser le prétendu personnage de la terre, dans les romans de notre corpus, exige une théorie pour affirmer les hypothèses que l'on peut émettre dans le cadre de notre recherche dont l'objet est la mise en évidence de cette inscription. En effet, cette dernière admet nécessairement une méditation et une activité mentale de longue haleine dans la mesure où toute hypothèse ne peut être soutenue que par ce qui se perçoit dans les représentations de l'imaginaire que cautionne un cérémonial linguistique régenté par la connotation.

Ceci dit, c'est en fonction de l'impression que nous donne l'évocation récurrente et moralisatrice de la terre que se décèlent des significations profondes révélant le processus symbolique qui détermine en filigrane son actant. C'est, en effet, à travers ce dernier que se constate un personnage à part entière dans la matérialité sémiotique de l'œuvre. Aussi est-il évident de souligner que le personnage de la terre s'argumente par des prédicats qui entendent faire une affirmation incontestable sur la base d'un postulat de littéarité réfléchi.

3) Le Retentissement et l'Imposture de la voix spatiale dans le poétique champêtre.

<<Pour qu'un espace se crée dans un roman, il importe de fait qu'il offre une certaine étendue, ainsi que le soutient Isabelle Daunais. Il importe aussi que cette étendue présente une «prise», pour reprendre l'idée d'Augustin Berque à propos du paysage, qu'un espace retienne l'attention, devienne signifiant, qu'un élément se distingue de l'ensemble, que des figures se dessinent sur l'horizon. L'espace apparaît donc d'abord comme une matière à modeler par l'écrivain, et la naissance du roman comme une cosmogonie. La chose n'est jamais aussi manifeste que dans le cas des géographies imaginaires, où la topographie conserve une certaine opacité. Parce qu'il est par nature un espace figuré, l'espace littéraire comporte un grand nombre

d'indéterminations que le romancier pourra en effet choisir de ne pas combler. >>²⁸⁴

Le triomphe de l'inscription de la terre se fait insinué sous une forme remplie de conscience spatiale que théâtralise le jeu de la manipulation discursive²⁸⁵ de la narration dans la mise en scène où les lieux sont pertinemment cités voire impliqués avec une épaisseur sémantique considérable visant à susciter une réflexion qui en considère les différentes fonctions dans ce qui donne un sens ou une explication à ce qui forge le destin par exemple .

Ceci dit, la pleine valeur papillotante de la vraisemblance ou du vraisemblable, par lequel s'accréditent les histoires des récits des romans champêtres notamment ceux de notre corpus, se sait gré de l'appui des grands airs réels des lieux conçus dans l'imaginaire par l'intelligence de l'onomastique²⁸⁶ dont le monopole de vérité se veut d'un engagement qui donne à être le parfait et fiable garant pour répondre aux différentes illusions avec un leurre dont l'éloquence est susceptible de rendre la réception intensément crédule. Ils demeurent, aussi, un témoignage irréfutable qui nous permet de nous enquérir de l'aspect idéologique de la mentalité rustique des ruraux à savoir que, parfois, ces lieux évoqués existent réellement ou, du moins, ils sont représentés avec une similitude indéniable.

Toujours est-il, il faut souligner que sans l'espace le récit n'aura d'existence. C'est, en effet, l'un des éléments dont la description se veut la caractéristique la plus appropriée de la littérarité des textes, c'est-à-dire qui fait qu'un texte soit un texte littéraire par opposition au texte scientifique à savoir que les lieux sont évoqués par rapport aux différents mouvements évènementiels. Et d'ajouter, l'espace est pris au sens de lieux ou d'endroits qui se substituent à la grande figure de la terre, le tronc

²⁸⁴-Camus Audrey, Bouvet Rachel, *Topographies Romanesques*, Ed. Presses Universitaires de Rennes, France, 2016, P. 12.

²⁸⁵-discursive est employé au sens de qui repose sur le raisonnement.

²⁸⁶-Branche de la lexicologie qui étudie l'origine des noms propres, Le Petit Larousse illustré 2012.

d'où ils se ramifient sous une forme géographique situant la trame narrative avec une matérialité mémorable associée aux origines et aux identités.

A notre sens, l'espace est un argument de poids qui invoque la référence à la réalité du passé révolutionnaire qui demeure de nos jours valable comme un principe fondamental imposant la rationalité humaniste à titre informatif. C'est à partir de là que l'on peut dire que l'espace est l'un des critères primordiaux qui instituent l'historisation du récit dans lequel se déroulent les événements et s'accomplissent les actes dans la mesure où la dimension fondamentale réside dans le fait qu'il manifeste son intérêt en faveur de la culture, de l'histoire, de la société et surtout de la psychologie qui règle l'organisation sociale de la communauté rurale.

De ce fait, et à notre sens, l'espace ne peut se considérer que par son imposante présence qui dote le récit d'une conscience s'incisant avec un non-dit dans l'organe narratif où elle dénote crûment l'âme nostalgique de la mémoire éternelle de ces lieux se contenant de beaucoup dans des allusions et des illusions vêtues d'effets sémantiques que l'on peut appréhender dans les procédés de la métaphorisation dont la valeur se mesure aisément aux différents résultats interprétatifs qui la confirment en lui conférant une résonance de la vérité spatiale ; et cette dernière ne se révèle qu'avec un souffle mythique vénérant en filigrane les sens de la terre et les logiques enjeux de son inscription dans le règne poétique.

Sur la base de cette conception philosophique de l'espace, nous avons établi, sous une loupe onomasiologique²⁸⁷, une petite problématique qui s'articule comme suit : en quoi l'évocation de l'espace pourrait-elle servir l'inscription de la terre ? Dans quelle mesure peut-on relativiser l'évocation des lieux à l'inscription de la terre ? Comment se manifeste l'espace dans la représentation romanesque ? Par quoi et en quoi s'appréhende la valeur sémantique de l'espace dans le romanesque ? Peut-on lui attribuer le statut de personnage ?

²⁸⁷-L'onomasiologie c'est l'étude sémantique qui part du concept et recherche les signes qui lui correspondent et ce par opposition à la sémasiologie, Le Petit Larousse illustré 2012.

Plusieurs chercheurs et théoriciens se sont penchés sur l'étude de l'espace dont Jean-Marie Grassin qui conçoit l'espace comme suit :

<<Le sujet humain lui-même est inséparable de l'espace qu'il se dispose en lui et autour de lui. L'espace est alors l'expression verbale de la vie. Si la parole est génératrice d'espace, la poésie pourrait être définie comme un ensemble de procédés de construction d'un lieu imaginaire par le texte, dans le texte et hors du texte. >>²⁸⁸

Toute la grâce et la délicatesse des lieux ancrent le récit dans un contexte spatial qui le détermine par rapport à la force de persuasion suggérée dans la visée à l'égard de la mise en évidence de la réalité. Il y a donc un dynamisme salutaire qui restitue la mémoire du passé par la localisation des souvenirs dans des lieux qui racontent les aventures, les événements en s'y impliquant consciencieusement et sans cesse. L'espace symbolise l'univers (culturel, religieux, familial, social, scolaire, économique...) qui joue un rôle considérable dans la vie et dans lequel l'homme se confirme.

<<Seulement, il y a eu du changement depuis le temps ! Tous ceux qui ont disparu du village sont là, il ne sait où exactement, voilà trois fois qu'il passe par le cimetière : le lendemain de son arrivée, puis lorsqu'il est descendu à Tighezzane avec Madame, ce soir enfin. L'occasion est bonne pour se renseigner car le vieux Ramdane connaît parfaitement les emplacements. >>²⁸⁹

En effet, dans ce passage, la pensée souligne nettement la prestigieuse providence des lieux et de l'importance de leur évocation sans laquelle, le sens ne

²⁸⁸-Jean-Marie Grassin, *Pour une science des espaces littéraires*, P. 12, In *La Géocritique Mode d'emploi*, Directeur scientifique : Bertrand Westphal, Presse universitaires de Limoges, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges, E.A. Espaces humains et interactions culturelles.

²⁸⁹-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Bejaïa, Algérie, 2002, P. 104.

saura satisfaire la matière interprétative et la représentation sera comme lésée et amputé de sa logique sémantique. De ce fait, une lourde ambiguïté pourra s'installer et fera retentir un bruit qui empêchera l'aboutissement du message d'où se perçoit une incompréhension voire un échec total de communication suscitant moult interrogations qui demeureront sans réponses, à savoir disparu d'où? Passe par où? Descendu où? Connaît parfaitement quoi ?

Enfin, au-delà de cette exigence sémantique des lieux, leur rapport symbolique avec l'homme reste tributaire d'une philosophie spatiale louable qui se suppose, à notre sens, dans les différents types d'espace que justifie la dimension psychologique de l'œuvre, citons à titre d'exemple le lieu sacré comme la mosquée ou le lieu profane comme la maison. Toute existence spatiale est une constante prédestinée à s'inscrire dans un système de progression temporelle dans lequel chaque lieu se veut témoin des changements et des passages d'un état à un autre, par exemple de l'enfance à l'adolescence ou de la naissance à la mort et ainsi de suite.

<<Ils marchèrent près de deux heures à travers un chemin muletier qui les conduisit jusqu'à l'oued en zigzagant entre les cistes et les buissons de chênes, puis ils remontèrent l'autre versant de la profonde vallée, prirent un sentier bien raide à travers les olivettes et arrivèrent au village de Sidi Mahfoud. Un village pittoresque juché en haut d'un énorme rocher sur lequel s'agrippe, comme un miracle, un prodigieux amas de raquettes de cactus, donnant à l'ensemble une teinte verdâtre, un peu étrange, un tout petit village habité uniquement par des marabouts, hommes de religion et de baraka qui se trouvent bien à leur place dans ce paysage immuable de rocaïlle grise et de verdure maladive. >>²⁹⁰

C'est là, en effet, un archétype argumentatif exemplaire dans la mesure où il y a un sens à appréhender sur le plan philosophique de l'imposante implication de l'espace dans la conscience des récits des romans de notre corpus. Cette description

²⁹⁰-Ibid. P. 75.

minutieuse d'un itinéraire dont le sens se veut tapi dans les lieux, tient au souci de dire la vallée, les buissons, le chemin muletier, le village.

Et loin de vouloir décrire un simple paysage ou un simple gîte rural, cette pensée s'applique ingénieusement pour faire retentir la dynamique âme spatiale dans le récit où elle se manifeste avec la valeur des lieux qui sont si profondément enracinées dans le subconscient de tout paysan soit-il. Ceci dit, l'espace s'inscrit avec un pittoresque onirisme puisant sa justification dans la remémoration des souvenirs qui affectent intensément l'être profond des personnages avec une vraie sonorité.

Lieu, place, enceinte, contexte, salle, scène, ville, montagne, plaine, nature, sur, où, vers, depuis, ici, çà et là, dans, terre, terrain, paroisse, terroir, coin, cour, patio, champ, étage, pays, bled, maison, hôtel, bateau, avion, train, plein air, quai, dedans, dehors, intérieur, extérieur, hutte, à, aire, distance, espacement, jardin, surface, blanc, écart, interstice, écartement, infini, intervalle, superficie, en...

La liste est longue et nous ne pouvons la dresser en citant tous les éléments où tous les mots qui représentent ou évoque les réalités spatiales en soulignant, avec ferveur, l'implication des lieux dans l'histoire ou dans l'imaginaire. Ce sont, en effet, des mots qui déterminent, de manières différentes, les abris, les refuges ou les coins où se passent, disons-nous, des choses, des péripéties, des tracas, où se développent des amours voire des haines, où évoluent des esprits, en somme où peuvent avoir lieu des manifestations de toute forme et de toute espèce en fonction d'un bon nombre d'exigences et de nécessités du quotidien.

Comme, nous nous permettons de dire que ce sont des mots signifiants et significatifs qui induisent la relativisation de la dépendance des multiples représentations à l'espace ou au lieu qui se veut partie prenante du récit dans lequel, il se révèle réel par lui-même et se manifeste par son évidence.

L'espace est évidemment un émotif actif qui, parfois, force le destin des personnages. Tantôt c'est un figurant, tantôt c'est un catalyseur de grande envergure

qui produit des effets considérables sur la transformation et favorise le passage d'un état à un autre.

Ceci dit la manifestation spatiale dans le récit, relève aussi, dans un sens, de l'ordre des valeurs et des contraintes sociales liées au territoire qui résonne de la présence des êtres vivants et dont l'écho se perçoit dans la dynamique que mandatent les échanges et les relations entre les individus dans des propositions dans lesquelles les prédicats indiquent implicitement ou explicitement un lieu pris pour un postulat qui sert à combler une lacune dans l'enchaînement logique et dont on déduira d'importantes influences ou conséquences.

Nous pensons, dès lors, que l'espace a une fonction qui adapte l'histoire racontée à des fins qui subordonnent les faits, les actions, les événements heureux ou malheureux soient-ils à une psychologie philosophique qui tente à impliquer intensément la mémoire dans ce que l'on peut, de toute évidence, admettre ou appréhender au sens de ce qui peut favoriser ou défavoriser les rencontres, les ruptures, les coups de cœur, les naissances, les décès, les assassinats, les départs, les arrivées, les mariages, les agressions, les confessions, les conflits, les querelles, les bagarres, les explosions, les accidents, les comportements, les célébrations comme d'un anniversaire par exemple, etc.

A notre sens, la représentation de l'espace dans les romans champêtres, plus précisément ceux de notre corpus, nous offre une image du monde végétal, qui tout en nous berçant dans sa verdure, nous met au-delà du réel lassant, absurde et banal ; et nous transporte dans un monde autre que celui dans lequel nous vivons. Il s'agit, en effet, d'un élément fondamental qui se place intimement au cœur de la valorisation soumise à la réalité du monde rural. Un fait qui a retenu notre attention. Il a, en effet, une très grande importance et exige un traitement privilégié car il entre en résonance avec la réalité et renforce l'effet des mouvements.

C'est pourquoi, dans cette dynamique pleine d'entrain qui considère les évènements par rapport aux lieux où ils se passent et vue la pertinence de l'inscription de l'espace dans les romans de notre corpus, nous avons jugé judicieux et important d'ouvrir la réflexion et d'établir ce chapitre où l'on met en évidence l'importance de cette présence incontournable en insistant, surtout, sur les enjeux de l'inscription de l'espace et où, de plus, on a tendance à parler de la dimension spatiale la plus emblématique, des effets, des influences et du degré d'implication des lieux proprement dits dans la reconstitution de la réalité sociale dans les différentes mises en scène dans les récits de notre corpus.

Ainsi, nous nous permettons de dire que sur la base de cette mise en évidence liée à l'espace, et afin de promouvoir la réalisation de notre analyse, une réflexion s'impose en suscitant un mode de pensée philosophique, psychologique et psychanalytique qui opère sous diverses formes pour faire à bon escient une analyse qui soit capable d'aborder la question des lieux et des états des lieux susceptibles de faire l'effet immédiat dans la représentation la plus réaliste qui soit et d'expliquer, pourquoi, par exemple, à tel endroit tel incident ou tel évènement a eu lieu.

<<Et les vieux du pays se rappelaient que, pendant les grandes neiges, les loups venaient dans les villes : à Cloyes, on les entendait hurler sur la place Saint-Georges ; à Rognes, ils soufflaient sous les portes mal closes des étables et des bergeries. >>²⁹¹

Ce passage, par l'évocation des lieux qui témoignent d'un évènement effroyable et mettent en évidence un passé moralement douloureux, se révèle rétrospectivement supposé dans la conscience des lieux sous la loupe desquels les expressions s'accomplissent en corroborant la représentation des états psychologiques (sentiments, sensibilité, esprit, moral). En effet, par un temps passé

²⁹¹-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1990. P. 93.

les habitants étaient terrifiés face un danger qui menaçait leur vie et qui est souligné par l'expression <<Sous les portes>>, une proximité qui de un met en évidence la gravité de la menace et de deux exprime la peur que l'on peut ressentir sachant ce danger nous guette de près. Delà, on peut supposer la menace de la forêt, sachant que par les grandes neiges les loups viennent en ville à la recherche de nourriture, c'est-à-dire un lieu qui menace un lieu pendant l'hiver. Même si, Au bout du compte, la menace n'est plus la mémoire des lieux continue à les porter en elle éternellement.

C'est pourquoi l'on se permet de dire que le lieu se considère par sa valeur philosophique dans la mesure où même n'étant pas une partie ou un organe du corps et n'ayant aucune relation naturelle avec lui, c'est le facteur extérieur qui stimule la mémoire. Autrement dit, c'est un être qui détient par la conscience le record de la personnification qui lui accorde le statut d'un personnage principal ayant comme rôle de donner un souffle de vie significative à l'œuvre. Néanmoins, il faut souligner que la mise en scène, dans un roman, ne peut leurrer avec des lieux vu qu'ils peuvent ancrer le récit dans le réel avec lequel il ont une relation étroite. Pour autant que l'on puisse l'admettre, le lieu peut, aussi, s'appréhender au sens d'une mémoire qui nourrit pour beaucoup le récit.

<<L'identité culturelle d'un lieu apparaît ainsi plus importante que son aspect strictement géographique ou pittoresque ; ce sont ses liens avec la littérature qui importent, comme si l'écriture n'avait jamais affaire qu'à des lieux déjà écrits [...]. La permanence du lieu semble en effet attester tout d'abord la modification du moi et sa fondamentale précarité : si le lieu demeure, le sujet qui y retourne a, lui, profondément changé. >>²⁹²

Nous soulignons, de ce fait, que l'objectif de ce chapitre est d'interpréter consciencieusement le rôle et la fonction de l'espace dans la mise en exergue des peuples ruraux dans le roman champêtre et de montrer et déterminer l'intense

²⁹² - Piégay-Gros Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Ed. Nathan/VUEF, Paris, 2002, PP. 85-86.

contribution des principes culturels, sociaux, politiques, religieux, artistiques et historiques dans le fondement de son statut. Sans toutefois omettre le fait que dans ce chapitre, nous avons tenté tant bien que mal d'analyser l'évolution du récit en fonction de l'espace, de son organisation sociale et de ses multiples relations avec les personnages. Ainsi pour renforcer notre thèse, nous argumentons par ce qui suit :

<<L'effet de réel est plus lié à la représentation textuelle de l'espace qu'à sa réalité. [...]Ces lieux s'organisent, font système et produisent du sens. Ainsi, dans les contes, les lieux sécurisants (la maison) s'opposent aux lieux angoissants. Ils délimitent souvent les camps des personnages : lieux réservés aux uns et autres, lieux communs et lieux de passage. [...]. Les lieux signifient aussi des étapes de la vie, l'ascension ou la dégradation sociale, des racines ou des souvenirs. Ils peuvent caractériser par métonymie ou symboliser tel statut ou tel désir. Ils permettent ou font obstacle à des actions, des dialogues ou des descriptions. >>²⁹³

Pour illustrer cette réflexion qui, pensons-nous, corrobore notre hypothèse, nous avons jugé utile d'argumenter avec un passage tiré du roman de Mouloud Feraoun et qui oppose deux lieux différents, ayant chacun son propre sens de vie.

<<Marie avait vécu trois ans avec Amer chez madame Garet. Lorsqu'ils décidèrent d'en finir avec Paris pour se fixer à Ighil-Nezman, il n'y eu de leur part ni coup de tête, ni illusion, ni goût de l'aventure. Simplement, ils étaient fatigués d'un certain genre de vie qui pouvait en fin de compte leur réserver des aventures, alors qu'un autre, dont parlait souvent Amer, s'offrait à eux, tout gratuit, sans trop de risques. >>²⁹⁴

Dans ce passage, le lieu donne à penser que c'est lui qui organise la perspective de quitter Paris et rentrer s'installer définitivement dans le village natal. L'évènement qui est organisé avec une conscience spatiale est ici attesté par une idée

²⁹³ -Reuter Yves, *Introduction à l'analyse du Roman*, Ed. Bordas, Paris, 1991, PP. 55-56.

²⁹⁴ -Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002, P. 87.

élaborée sur le critère d'un mode de vie propre à un territoire. La décision réfléchie d'Amer et de Marie met en évidence la fonction de l'espace qui constitue le motif de base événementielle.

Dans ce sens, la valeur de l'espace, dans ce passage, se veut d'ordre affectif et l'effet de sens souligne l'investissement de la conscience des lieux dont l'évocation signifie d'abord le passage d'une étape de vie à une autre puis le lieu sécurisant qui n'est autre chose que son pays natal. En effet, ce dernier s'oppose au pays étranger de l'autre où l'on ne peut jouir d'un réel bonheur comme chez soi.

La pensée de cette recherche ne saurait se satisfaire rationnellement si l'on s'abstient de mettre en évidence la passion des lieux que peut éprouver un écrivain et qui dispose son âme à se porter puissamment dans leur conscience. Une émotion de cœur et une sage résolution d'esprit suscitent des jugements certains et déterminés pour décrire ce que l'on ressent et non ce que l'on voit.

Mais cette description demeure sensiblement tributaire de la beauté et de la magnificence qui laissent échapper des étincelles signifiantes et significatives. Ainsi traduite par l'expressivité poétique, l'exaltation de la représentation des lieux dote le récit d'un sincère retentissement psychologique qui communique l'émotion de celui qui les chante.

<<Aziz, jeune homme d'une trentaine d'années traîne son désenchantement, son désarroi et son mal de vivre dans une ville, Constantine, avec laquelle il entretient une relation trouble. Les réflexions d'Aziz qui parcourt la ville en tous sens quand il n'est pas enfermé dans sa chambre, dessinent une ville un peu malsaine dans la description de laquelle se complaît le narrateur. Le jeune homme n'a pas admis, exception faite du D' Mahmoud que sa femme Geneviève, a quitté et qui, lui aussi, vit seul et évoque souvent le passé. Le docteur essaie de sortir Aziz de sa névrose, tous deux parlent longuement, se promènent

ensemble dans cette ville qualifiée par Aziz de «*mante religieuse*»²⁹⁵ .
>>²⁹⁶

Ce résumé se veut un témoignage fervent de l'attention accordée d'abord à notre professeur Monsieur Ali KhodjaJamel pour son talent d'écriture qui se manifeste à travers un imaginaire fondé sur le réel et intensément nourri par le fidèle sentiment d'amour et de respect que l'émérite écrivain porte pour la ville qui l'embrasse jusque dans la pensée, puis pour son talent de pouvoir personnifier un lieu en lui donnant le souffle d'un être virtuellement vivant clamant avec une force métaphorique sa présence dans la conscience de l'humain. Ceci dit, il s'agit d'un poétique consciencieusement nostalgique qui couve, avec un tempérament doux et purement constantinois, l'âme d'un lieu dont il porte l'emblème et dont la pensée est fortement marquée.

C'est, en effet, sur un ton particulièrement courtois, que la douce et raffinée voix de la ville de Cirta, la capitale de la Numidie, se manifeste et se fait entendre. Comme, dirons-nous, ici c'est le roc sillonné par les magnifiques gorges du Rummel, qui s'implique en se prétextant implicitement dans les sentiments du personnage pour en être le témoin irréfutable de son malheur et sa douleur.

Ceci dit, c'est avec toutes les acclamations qui marquent le triomphe des lieux, que l'écho de l'espace résonne jusque dans le sens profond de la représentation où il se signale avec des expressions hautement figurées d'où se dégagent des significations vigilantes faisant surgir des dispositifs efficacement doués pour contribuer à l'investir comme une figure emblématique susceptible de susciter l'émotion du lecteur. Il ne s'agit donc que d'une stratégie textuelle qui invite à une lecture attentive à la connotation <<*mante religieuse*>>.

²⁹⁵ -Ali KhodjaJamel, *La Mante religieuse*, Ed. Sned, Alger, 1976.

²⁹⁶ -TabtiBouba, collaboratrice permanente, *Dictionnaire des œuvres en langue française*, sous la direction de Christiane Achour, Ed. L'Harmattan, Paris, France, 1990, P. 216, N°³²⁷.

Cette efficacité, pour peu que l'on puisse l'admettre, nous révèle un intérêt romanesque aussi bien philosophique que psychologique. En l'occurrence, la ville de Constantine apparaît comme le mythe qui entretient la souffrance d'Aziz en donnant le ton de la parfaite élégance. N'est-ce pas là une manière idéale et très intelligente d'envisager le lieu dans la souffrance du personnage ? Ainsi vu, nous dirons que ce dessein est plein de vigueur dans cette manière de représenter l'accomplissement de la ville qui nourrit en profondeur et anime indéniablement le discours littéraire où l'on perçoit un témoignage avec prétention à la ville de Constantine et à son imposant être.

Toujours est-il, l'imposante emprise de l'espace est nettement soulignée dans cette sincère mise en évidence où la prénotion en cautionne la dignité. Dès lors, par la grâce poétique, cette représentation se veut plus fructueuse dans la mesure où elle suscite une quête d'un sens plus profond qu'il en a l'air. En outre, Constantine est donc un thème fondamental au même titre que le jeune Aziz et son désarroi. Nous pensons, dès lors que l'évocation de ce lieu utopique vise consciencieusement à favoriser la valorisation dont l'enjeu consiste à promouvoir une image idéale. Loin d'être un remplissage gratuitement romanesque, ce passage revêt, en effet, une prodigieuse signification qui se trouve embusquée dans le non-dit.

Cela dit, c'est surtout la ville de Constantine qui émerge et domine ce tissu de représentations où l'on perçoit une fusion extraordinaire entre un état d'âme et un lieu. C'est sur un ton de grand-maître que l'auteur a tenté d'imprégner de la raison de l'espace et de son principe sémantique le discours littéraire dont l'originalité réside dans la description psychologique du jeune Aziz : un personnage désespéré et meurtri à l'image d'une ville qu'il incarne.

Par ailleurs, C'est un passage qui se signale par une allusion à la mémoire de tout un peuple intensément marqué par ses origines constantinoises dont le souffle ardent se doit de les retenir ensevelis dans un passé fortement lié à cette ville et à son prestige dont jouit la pensée littéraire qui ne saurait se déployer que sous son

égide. Comme, il nous semble que l'écho de la volonté de l'auteur de raviver le rattachement charnel à cette ville est si fort qu'il s'institue avec un retentissement vertigineux dans la conscience la faisant irrésistiblement vaciller çà et là pour donner une véracité non à l'évènement, mais à l'émotion de l'âme. Une émotion qui incite à se joindre de gré à ce lieu dont la mémoire est fort opportunément chargée de lourds souvenirs.

C'est pourquoi, dans la mesure même où la ville de Constantine n'est ni invention ni copie du réel car elle est réelle et elle existe réellement, ce passage exige une lecture active qui nous permet d'envisager la matière vivante de l'âme spatiale et de-là développer une psychologie qui s'inscrit dans un drame de sentiment profond. *<<L'espace appelle l'action, et avant l'action l'imagination travaille. Elle fauche et laboure. >>*²⁹⁷. C'est pourquoi, à notre sens, le lieu demeure comme une muse emblématique qui fertilise la créativité en suscitant la prise de conscience et qui restitue la plasticité des cerveaux dans la mesure où il se chante en résonnant dans la matière intellectuelle de la pensée des poètes et des romanciers où il s'impose avec un triomphal salut et devient une légende parfaite.

*<<On ne présente pas Constantine. Elle se présente et l'on salue. Elle se découvre et nous nous découvrons. Elle éclate comme un regard à l'aube et court sur l'horizon qu'elle étonne et soulève. Puis, satisfaite de son effet, elle se fige dans sa gravité, se regroupe dans sa légende, se referme dans son éternité. Les ponts et les rochers ne sont que des prétextes, les signes extérieurs d'une virtuosité qui se plaît à surprendre, le talent d'un destin de génie qui se sait d'autre raison de gloire et de respect. Cette prouesse est d'abord de la pudeur. A tout jamais ma ville s'est réfugiée derrière l'image qu'on s'en fait. Concédant une attitude et tolérant une silhouette, jalon entre deux infinis, elle veille sur le passé et relais du soleil, elle monte droite au pied des espérances. >>*²⁹⁸

²⁹⁷ -Bachelard Gaston, *La Poétique de l'espace*, Presses universitaires de France, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, P. 30.

²⁹⁸ - Haddad Malek, *Une clé pour Cirta*, un article paru dans le journal Annasr le 4 janvier 1996.

L'originalité de ce passage met en valeur l'inscription du lieu qui manifeste une émotion révolutionnaire. C'est aussi un passage qui se veut un hommage salubre de respect et d'admiration pour la mémorisation d'un lieu dont on est considérablement marqué. De ce fait, le lieu se veut d'un effet invincible qui l'emporte sur tout autre effet dans la mesure où il donne l'illusion de ce que nous sommes aujourd'hui et ce que nous avons été dans le passé.

Conclusion.

Ceci dit, pour conclure, nous dirons qu'étudier l'espace revient à percer un imaginaire profond et accéder à un contexte référentiel dont la représentation fidèle nous permet de côtoyer intimement les vécus ainsi que les vies et de penser consciencieusement les mouvements et les manifestations. Mais il demeure une autorité de l'espace pertinemment et obstinément engagée dans la conscience du récit dans la mesure où sa véritable efficacité se rend maître de l'investissement de la logique du sens qui tente d'optimiser la mise en évidence de la réalité. De même que le personnage, l'espace, qui assume différentes fonctions, peut servir la compréhension étant donné que son évocation oriente les itinéraires et participe émotionnellement aux événements. Il s'ensuit que tout espace est un indice en évidence lié aux personnages.

En un mot, l'homme de la campagne et des prairies éprouve le besoin de n'exister qu'avec la conscience des lieux qui sème en lui l'instinct spatial. De ce fait, nous dirons que l'espace est une géographie psychologique qui s'inscrit dans le subconscient non de l'homme rural, mais de l'être rural qui ne peut s'accomplir qu'à l'image de la manière organique dont il est spécifiquement imprégné et qui le caractérise de tel n'ayant pour devise qu'être l'un des siens et rester éternellement fidèle à son être.

C'est pourquoi, nous percevons une pensée qui s'exprime avec des métaphores, disons, spatialisées dans la mesure où leur gîte a toujours tendance à

particulariser le paysan par rapport à la campagne ou l'espace naturel qui porte en son sens la touche d'une effigie soulignant les effluves terriens.

Conclusion de la deuxième partie.

Pour conclure, nous dirons que tout ce que nous avons dit et interprété ou analysé, dans ce chapitre, suscite bon nombre de questions et aiguise consciencieusement une réflexion accordant plus de poids à l'inscription de la terre et de son statut dans le récit, à savoir que la manière d'être de l'individu ainsi que celle des siens, dans leur contexte social, est suscité par l'instinct terriens. Cette constatation note, en effet, l'importance de la quête identitaire et la quête de soi qui se manifestent dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus sous un aspect psychologique mis en évidence par ce qui oppose le moi ou le nous à l'autre et que l'on peut traduire par un psychique spécifiquement rural, d'où se perçoit une personnalité héritée des ancêtres dont le triomphe impose le respect de la morale qu'exige la société, dans laquelle les ruraux se déploient et se produisent.

Ceci dit, tous les comportements et les attitudes sont régis par l'égide de la conscience des anciens. C'est pourquoi, les différents éléments, fournis dans les romans champêtres de notre corpus, ont considérablement servi de réponses satisfaisantes à toutes les questions dans la mesure où ils nous ont permis de définir objectivement le fonctionnement psychique des ruraux au travers duquel on a pu identifier consciencieusement le statut de la terre dans les huit récits des romans de notre corpus et aboutir à saisir les enjeux de son inscription dans l'organe narratif.

Conclusion

Générale

L'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne est un phénomène littéraire dont la grande importance s'avoue dans sa pertinence. Ceci dit, il reste particulièrement un sujet fécond à cerner consciencieusement dans la mesure où il se veut un objet d'étude original que l'on peut estimer comme un état autant d'esprit que d'âme. Et dans la mesure où cette inscription fait des romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, une littérature de psychologie et de philosophie ; le concept de la terre fait, à notre sens, transparaître les vertus de la ruralité à savoir que cette dernière constitue un système complexe à travers duquel se manifestent des lieux chargés de significations qui ne tolèrent aucune exclusion.

Si la mère porte le corps de son enfant dans son ventre, le prolétaire, quand à lui, porte l'âme de la terre dans ses veines. La terre et le sang se concilient, et l'un se signale dans l'autre, et l'un se révèle à travers l'autre, et chacun d'eux se théâtralise dans le sens de l'autre. *La Terre et Le Sang, La Terre, La Terre et La Guerre, Les Chemins qui montent...* un corpus qui se veut ambitieusement riche et judicieux. Réellement efficace par sa littéarité et indéniablement motivant par ses effets significatifs. En effet, un corpus hors norme que nous estimons adéquat et approprié dans la mesure où, sa conscience est considérablement dotée de bon sens, et sa dignité se signale avec un reflet brillant dans des titres portant l'emblème de la terre qui crie avec noblesse haut et fort sa révolte, qui crie chaleureusement sa douceur et qui nous embarque sans merci dans un émerveillement où le mystère s'accomplit par la magique résurrection de la vie végétale à savoir que cette dernière n'a de cesse d'exciter les sensations et de se manifester jusque dans les profondeurs des âmes compatissantes que persécute en permanence le bon sens.

Ainsi, dirons-nous, les récits de notre corpus, tout en étant pourvus de morale, de bon sens et de multiples qualités, nous ont fortement initié à explorer les sensibles labyrinthes de la sage mise en évidence prise dans le sens extensif des champs, des prairies, des bois, des vergers, des montagnes dans lesquels la

paysannerie s'est octroyée le privilège de la banalité signifiante qui ne demeure pas sans importance du fait que par ce pléonasme, elle a pu nourrir, dans les règles de l'art, la pensée valorisante des auteurs des œuvres de notre corpus où se dévoilent justement les austères artifices de la psychologie comportementale et humaniste des hommes de la campagne.

Des récits qui nous ont, aussi, incité à parcourir l'évènementiel fertile des plaines, pour extirper une bonne et abondante récolte significative fumant la réalité de l'être de la terre. Ce qui demeure ancré en intensité dans notre esprit, c'est qu'elle nous a longtemps habités et enfiévrés sans que nous puissions l'atteindre.

Un redoutable triomphe sans précédent de l'être engagé de la terre que nous nous acharnons à chercher ailleurs pour le percevoir, alors qu'en réalité, il se trouve en nous et il nous guette en permanence faisant de sa présence une silhouette légendaire qui s'accomplit dans notre conscience avec la sagesse d'une matière humaniste efficacement douée pour doter le romanesque de bon sens et de portée morale n'ayant pour visée que la mise à nu d'un vécu d'où se détermine le soi spécifique et d'où se signifie l'enjeu de la caractérisation.

Ainsi conçue et s'il convenait de l'entendre en un sens précis, cette réflexion soutient la stratégie poétique qui a parfaitement adapté les concepts aux images et maintenu, dans les règles de l'art, la représentation fidèle à la réalité. Dès lors, ce qui s'impose selon ce qu'il est réellement et non selon ce que le romancier veut qu'il soit dans le dessin littéraire, c'est ce qui se manifeste par un jugement implicite de valorisation.

Et nous ne pouvons dire autre chose que le crédit qui consiste à faire valoir la matière significative de la ruralité est sa raison reconnue pour avoir semé la fabuleuse graine de la sacralisation de l'intelligence de l'être humain. Ce dernier, pourvu de sens et de sensations que suscite une présence d'esprit transcendante, a pu, par le passé lointain, triompher de l'hostilité de la nature, citons à titre d'exemple

l'improvisation qui, l'instinct aidant, lui a permis de faire du feu et de-là il a pu combattre le froid et survivre dans des grottes et dans des abris de fortune. Une improvisation rudimentaire méditée par le pouvoir de l'esprit qui ne puisse être dévoué qu'aux services du corps.

Ceci dit, la ruralité, avec tous les sens et toutes les significations qu'elle peut revêtir et avec lesquels elle peut se prétexter, est le mythe pondéré qui se traduit, dans le rituel romanesque des œuvres de notre corpus, par un consistant sens moral et commun symbolisant, dans l'allusion et l'illusion, le germe de cette fabuleuse graine dont le fruit mûrit avec aisance dans le conflit profond entre le traditionnel et le moderne, et entre l'œuvre naturelle de dieu et l'œuvre fabriquée de l'homme qui trahit la création divine dont elle s'inspire et de laquelle elle reste éternellement tributaire.

Ce que l'on peut dire, de ce fait, c'est que la conscience des romans de notre corpus opère un travail de fond, et de manière silencieuse et discrète, elle met en évidence la philosophie qui unit le rural et la terre ; ambition que tout type de représentation (que ce soit d'actions, de faits, de portraits, de lieux, de sentiments, d'évènements ou autres soient-elles) partage.

C'est, en effet, la conscience qui psychanalyse l'être de la terre dans le sens même de l'homme des sols, puisque ce dernier s'y adonne affectueusement et sans réserve. A considérer la perspective de l'homme de la campagne par rapport à la logique de sa dépendance du terroir, le sens de la présence de la terre, dans les romans de notre corpus, acquiert, de ce fait, une dimension humaine et sa valorisation s'incarne dans la femme. Autrement dit, elle s'assimile à la femme dans le sens qu'elle s'enorgueillit du prestige de sa fertilité.

Il est, en effet, des réalités qui s'affichent dans le roman avec un réel engagement dont on ne saurait percevoir consciencieusement la caution morale que si l'on se fie au profit de leurs influences et de leurs honorables manifestations. Ces

dernières, n'ont d'enjeux que ceux qui consistent à servir la bonne cause humanitaire. Mais celle qui nous a le plus frappée et beaucoup impressionnée, c'est, bien évidemment, celle de la terre.

Elle se veut donc la matière d'accroche et l'égérie qui a beaucoup nourri l'enthousiasme analytique de notre réflexion et orienté les différents axes d'étude dans notre travail de recherche. Vu qu'elle se répète sans cesse dans la justification des particulières vertus, que l'on peut percevoir au travers les accomplissements des ruraux, sa présence est toujours signifiée avec un slogan littéraire et revendicatif conçu pour promouvoir son être au rang de ceux qui se produisent par des actions dont la morale consiste à agir sur la conscience.

C'est pourquoi, l'on se tient à se figurer une souveraineté de l'inscription de la terre dans les romans de notre corpus qui, disons, a fait de l'écrivain le porte-parole le plus fiable pour représenter la conscience du terroir dont la voix retentit pleinement dans la raison de ceux qui savent apprécier la littérature pour sa valeur de pouvoir éclairer la signification psychologique des attitudes et mettre en évidence l'importance de la dimension idéologique.

Ainsi, dirons-nous, Par le fait que l'idéologie marque fortement autant les peuples que les époques, elle suppose sa satisfaction dans les exigences où la philosophie des contraintes agite le système social en le noyant dans une permanente lutte contre des injections susceptibles d'affecter son organe en le mettant en connexion avec ce qui pourra entraver ses valeurs voire mettre en péril la crédibilité de l'existence de tout son peuple à savoir que ce dernier ne peut assurer l'efficacité de son identité historique et culturelle que lorsque il se réactualise avec un inventaire de connaissances admises, par des conventions éternelles et unanimes, dans la sphère de la sage mémoire des anciens en raison d'un spécifique ordre consciencieusement établi pour maintenir la stabilité et la continuité.

Dès lors, nous estimons ce modeste travail un accent nécessaire pour signaler les regains objectifs dominants du fervent tissu de connotations dont un nombre considérable de portées s'inscrit dans les représentations des réalités de l'existence rurale où l'on constate une ambition de vénérer le sol et faire de la terre la vedette idéale. En tant que phénomène spécifique, l'inscription de la terre prétend développer une réflexion philosophique nécessitant une démarche fructueuse pour pouvoir appréhender le sens profond de l'œuvre. Elle convie, en effet, l'impression d'une fiction vraisemblable exhibant un souci de la véracité dont il est question de s'interroger sur la valeur des romans champêtres notamment ceux de notre corpus.

Donc, c'est peu de dire que cette pensée littéraire tente de satisfaire le souci de manifester le romanesque à des fins de faire rêver. En effet, la présence de la terre empêche que la visée soit vaine et brise le silence de son être vivant dont la parole s'inscrit dans le raisonnement de l'analyse philosophique et anthropologique.

La terre ne peut être pensée dans son existence de fait, d'influence et d'agissement que dans le cadre de ses rapports avec le rural et du besoin de vie et de survie qu'elle peut remplir. C'est ce qui ne peut se percevoir sans la pétition du principe de présupposer toujours l'emprise de la terre qui se rend coupable dans la mise au crédit de l'accomplissement de la conscience rurale avouée dans les sentiments et les comportements. L'essentiel de l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus est la question de ses sens et ses significations. Cette question débouche sur celle de l'origine qui se veut un socle servant de support à la statue psychologique. C'est de cette dernière que notre réflexion s'est saisi pour avoir constitué les fils de notre analyse.

Cependant, si toute inscription dans le roman tend à accomplir quelque chose, celle de la terre, de par sa valeur de mettre en évidence l'aspect rural, elle se signale aisément avec une fonction autant illocutoire que perlocutoire dans la mesure où elle dote le roman champêtre d'une conscience ayant un acte consistant à se projeter avec un éclat produisant des effets qui lui imputent un réel mérite dans le fondement

de la personnalité doctrinaire de l'homme de la campagne. En effet, une instance de fonctionnalité romanesque, qui chatouille sans cesse la pensée de tout penseur et tout chercheur, empêche que la mémoire vacille et sombre dans la négligence ou la méconnaissance inconséquente. C'est pourquoi, l'on se permet de dire que cette inscription, de par sa valeur citée ci-dessus, elle tend à marquer parfaitement et d'un ton considérablement consciencieux l'extrême particularité indicible²⁹⁹.

Ceci dit, la conscience de notre recherche tend à déduire, dans les mesures raisonnables d'une perception légale et résolue, le pacte psychologique de l'âme rurale qui se garantit de cette particularité en se traduisant sur un mode de pensée que régit le principe de la mentalité traditionnelle. Dans ce sens, notre projet ne saurait aboutir sans se projeter dans le sens même de l'espèce rurale qui ne peut s'appréhender qu'au travers les manifestations sociales approuvées par la sagesse de l'âme qui demeure conjointement assujettie à la conscience de la terre dont l'être vivant est éternel.

En conclusion nous dirons donc que si la terre est logée dans la pensée des romans champêtres, notamment ceux de notre corpus, c'est parce qu'elle est tellement confondue et mêlée voire considérablement conjointe avec l'âme de l'homme de la campagne qui porte en lui tous les sens de la condition humaine dont la philosophie morale se juge redevable de ce que dicte la conscience du sol et de l'ethnie au nom de la communion folklorique et de la haute popularité traditionnelle. Ainsi dirons-nous, l'inscription de la terre témoigne d'une psychologie à penser les facettes interne de l'organisation rurale et de ses manifestations secrètes.

En effet, le poétique, qui par la force de l'exaltation magiquement énigmatique alimente les récits de notre corpus et laisse entrevoir la portée moralisante, est, à notre sens, la plaidoirie la plus sensée et la plus logique qui dénonce avec un souci de psychologue ce qui semble porter au compte de l'Histoire des peuples ruraux et sans défaillance l'objet de la quintessence de l'âme terrienne qui émane du sol pour ne

²⁹⁹-Identique seulement à soi.

s'immortaliser que dans une expression allusive chargé d'instinct affectif. C'est pourquoi, nous estimons l'inscription de la terre, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, un hommage de reconnaissance au sol culte de notre survie et notre subsistance.

C'est, en effet, une inscription obstinée qui entend s'imposer avec des sens suscitant l'engouement aussi bien des lecteurs que celui de ceux qui l'ont traduite, avec entrain et enthousiasme, comme un phénomène révolutionnaire dont l'originalité murmure, dans l'ombre des racines momifiées, l'aveu mythique du sang et de la sève. C'est aussi un instrument utile pour l'étude de la ruralité dont le dessein représentatif de la réalité ne prétend convaincre que par un style fortement teinté de la rationalité engagée de la terre à savoir que cette dernière y pavane vaniteusement avec des fonctions qui accueillent le rêve pour le transformer par la suite en réalité.

Ainsi, dirons-nous, la présence de la terre se perçoit avec un dogme philosophique faisant preuve de tact et de finesse défiant les mystères cruels et insensés de la conception illogique des étiquettes et des images que l'on a attribué et que l'on attribue toujours aux paysans sans répit et sans la moindre épargne.

Nous pensons dès lors que l'on ne peut prétendre à une ambition vaine des romans de notre corpus dans la mesure où ces derniers sont dotés de multiples dimensions (psychologique, philosophique, politique, sociale, idéologique, humaniste, religieuse) affirmées par une fonction instrumentale. Cette dernière tente manifestement de nous inciter à renouer avec le passé rural dont on ne peut connaître la valeur que si ce passé rural se doit d'être nettement mis en exergue par une fiction réaliste dont la crédibilité se fonde sur le principe de la vraisemblance.

Par ailleurs, notre hypothèse invoque aussi une tendance de proposer, dans le récit, une réforme parfaite et aboutie des idées nuisibles à la valorisation de la ruralité en l'insinuant sur un ton de sagesse dans la conscience de la création littéraire qui sache parfaitement ancrer profondément l'idée d'un cadre de référence

psychologique pour nous permettre d'appréhender le sens de notre monde et de ce qui a été à l'origine de son fondement.

Enfin, par la présente recherche, nous avons tenté tant bien que mal de répondre au vif souci qui accapare l'esprit et l'incite à s'interroger sur le statut de la terre. En effet, cette dernière semble avoir une importante utilité narrative dans la mesure où elle se déploie, avec ingéniosité dans le récit, comme une modalité de la matière sémantique qui appuie la visée de la valorisation sensibilisatrice. De toute évidence, cette inscription donne à la terre la valeur d'un personnage éponyme doté d'un pouvoir onomastique qui nourrit de façon proprement orgueilleuse des aspirations ambitieuses puisqu'il fait don de son nom aux titres des œuvres de notre corpus dans les récits desquels, il se manifeste pour restituer l'atmosphère rurale et valoriser les paysans autant qu'il se valorise lui-même.

La terre est un personnage dont la présence se veut d'une musculature athlétique. C'est la présence la plus signifiante qui projette sur l'étude de l'homme rural la vérité de l'âme paysanne et de ce qui peut jaillir des dessous de cette société traditionnelle qui, en plus d'être de qualité, elle est d'une véritable pure nature. C'est la présence qui donne l'impression de vouloir conserver l'écho de la rustique existence en chantant non avec la voix de son muet rôle, mais avec les murmures d'un reître qui nous pénètrent et nous comblent avec la bénédiction du sol. C'est pourquoi nous restons à juste titre attachées à cette littérature champêtre. Et cet attachement tient au souci de mettre en perspective le rôle de la terre dans ce qui définit la psychologie mentale des ruraux.

Les œuvres de notre corpus demeurent ainsi une réflexion philosophique sur l'être de la terre qui se perçoit comme une grande et éternelle figure mythique portant sa considération en soi et pour soi. Sa présence fait apparaître la singularité de l'homme de la campagne et les réelles constantes de la nature humaine. Ce sont des œuvres qui mettent à la lumière du jour une tendance de concevoir la ruralité et l'être terrien avec intellectualité en affirmant la prééminence du romantisme ce qui

justifie les types d'analyse auxquelles nous avons opté, entre autre la psychanalytique.

Manifestement l'inscription de la terre, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, donne à penser la terre comme étant ce qui fonde l'existence du paysan selon qu'il se produit dans son flanc par une activité que l'on ne peut percevoir que comme une quête de soi et une quête d'une affirmation identitaire. Et d'ajouter, il n'est de représentation où l'on ne perçoit une mise en évidence minutieuse de l'intime relation tissée dès la naissance entre le rural et la terre.

A notre sens, cette relation, dont il est question, constitue l'essence de sa psychologie caractérielle et comportementale à travers de laquelle se révèle la vraie nature humaine d'homme purement naturel de tout temps et de tout pays ou race à savoir que l'évolution et le modernisme ont fait que cette nature soit corrompue et que l'homme devient différent.

Ceci dit, cette inscription est déterminée à se manifester, dans le romanesque, par une intention à diluer la réalité des ruraux comme étant un aspect de la vie dont les mystères du destin sont les mêmes et ce que ce soit ici ou ailleurs soit en Algérie ou en France : les deux pays dans la littérature desquels l'inscription de la terre a fait l'objet de notre travail de recherche, mais toujours est-il c'est à titre d'exemple. En effet, elle souligne une lutte de pensée que l'on ne peut isoler dans un esprit particulier, ni dans une société précise, elle est universelle et s'isole d'elle-même dans la conscience humaniste et moralisatrice.

De ce fait, nous aboutissons à l'idée que la terre se dédouble en personnage qui hante le récit par le mythe de la sève et personnage obsessionnel qui tend à promouvoir les races par le mythe du sang d'où l'appartenance. C'est pourquoi l'on note que, dans chacun des romans de notre corpus toute tragédie n'a de sens que par rapport aux événements et faits qui soient toujours liée à la terre (sol ingrat,

héritage, richesse, fertilité, vente, possession, dépossession, émigration, retour, travail, pauvreté, dispute, querelle, conflit, assassinat, etc.). Cependant, nous avons vu qu'à travers la représentation des luttes, se dessine un dispositif de structure psychique et psychologique dont le fonctionnement s'appréhende au sens d'une nature humaine purement rurale qui se manifeste avec une conscience instinctivement terrienne, c'est-à-dire, une conscience dont la caution est la terre.

C'est pourquoi, nous avons à priori orienté notre recherche dans ce sens évitant de venir à bout d'un raisonnement vain. De ce fait, nous ne saurions prétendre à une affirmation attestée par la corroboration logique des multiples suppositions, si nous n'avions pas tenté tant bien que mal de faire aboutir notre analyse à des résultats que l'on ne peut estimer admis et reconnus que par l'appui d'éléments théoriques à savoir la psychologie et la psychanalyse. Ceci dit, nous avons suffisamment établi notre thèse pour que la justification de notre hypothèse soit fondée sur une base de connaissances scientifiques que nul ne peut réfuter.

C'est, en effet, à la lumière de cette réflexion argumentative profonde de sens que l'on arrive à mieux saisir l'intention et l'objectif de notre recherche. Ceci dit, la relativité de l'idée de l'existence humaine et de sa réalité dans la manière de penser l'implication de la terre, de ses influences et ses enjeux ; est extrêmement fondée sur une plate-forme munie d'objets matériels provenant du sol pour lequel peut se fonder d'elle-même une considération que l'on voit s'imposer en menant le sens moral à lui accorder le mérite de la sacralisation et de l'attention.

Ainsi, nous avons interprété cette inscription, en allant jusqu'au bout de sa logique, comme une présence chantant le combat pour une vie qui vibre sous les frémissements de la bienveillance terrienne à savoir qu'elle se manifeste par l'apport d'éléments organiques élaborés par les plantes et d'éléments minéraux émanant des profondeurs généreuses de la terre. En effet, des éléments dont ont besoin homme, faune et flore.

Cette bienveillance quoique poétiquement connotée dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, dote les récits d'une valeur morale considérable en faisant d'eux une dense richesse philosophique dans la mesure où cette dernière découle du fait que l'Homme dans son essence est l'être vivant qui dépend à part entière de la terre ; et sans pour autant appartenir à la nature, il a un pouvoir intellectuel et physique de la transformer et l'assujettir aux services de ses besoins vitaux.

Cet assujettissement de la nature lui confère, pensons-nous, le droit de s'affirmer comme un être supérieur aux autres êtres, certes c'est là un triomphe de l'humain à qui cette nature se subordonne autant qu'il se subordonne à elle au gré de la dépendance de la fertilité du sol ; cependant l'intérêt de notre étude a été de montrer comment dans les différentes situations, que la vie à la campagne tient en réserve, cette nature suscite de sa part des réactions dans lesquelles s'affichent des traits psychologiques accusés, dès la naissance, comme un gage de la spécifique nature rurale des paysans.

Cette dimension d'envers rural est, à notre sens, un écho de la voix terrienne que l'expression littéraire s'emploie à symboliser en mettant le meilleur de son art dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus où se constatent des représentations abreuvées de significations écologiques qui, tout en suscitant des réflexions interprétatives qui densifient l'œuvre de bon sens, elle incarne le rôle de la terre dans toute manifestation psychosociale comme étant un être à part entière ayant une âme et une conscience d'où ressort un effet de vérité morale consistant à animer les comportements et les réactions des gens de la campagne dans l'enceinte ethnique.

C'est là que la terre, cet objet magistral de l'appartenance et de l'origine, s'inscrit dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus comme un reflet de la lumière crue des principes régissant et orientant l'organisation socio-rurale au nom de laquelle s'investit un ordre psychique établi sur la base d'une devise

ancestrale qui conçoit objectivement la nature de la personne rurale comme étant éternellement liée au groupe communautaire et à la terre à savoir que cette dernière ne cesse de fumer pour réveiller la nature primitive de l'homme des bois et des prairies.

C'est ce qui s'affiche dans le projet d'écriture des œuvres de notre corpus. Ce n'est pour autant qu'un projet de révélation sensibilisatrice à prétention littéraire dans la mesure où une idéologie écologique et socioculturelle particulièrement liée à la terre, au sol et à la nature est mise à nu à savoir que la symbiose de l'homme et la terre qui vont de pair suscite la réflexion tout en étayant autant la conscience des lecteurs que celle des chercheurs. En effet, l'homme est l'être vivant qui appartient à la terre sur laquelle il s'établit, en fonction de laquelle se déterminent ses origines et se construit son identité. Elle suppose un environnement dont l'influence lui confère une nature et un caractère qui lui soient propres et qui puissent justifier ses attitudes ou ses aptitudes.

Ajoutons encore le fait que son corps se décompose dans ses entrailles pour n'en faire que partie prenante de ses éléments et devenir l'un de ses substantiels constituants organiques faisant une richesse de sol qui redonne naissance à d'autres vies humaines, animales ou végétales soient-elles. Ainsi, ce sont là les propriétés de la terre qui font des effets de longévité synonyme de continuité et de persévérance de race. C'est à cette faculté de la terre que l'on se doit de rendre un hommage salutaire.

Ainsi, dirons-nous, l'inscription de la terre est aussi un phénomène littéraire qui a valu aux romans champêtres notamment ceux de notre corpus une originalité singulière en raison des représentations qui suggèrent la configuration des lieux et sites où sont consignés les événements de chacun des récits. C'est l'une des modalités qui renforce le penchant à la rêverie de tout esprit à savoir qu'elle le manipule au point de le faire errer dans un espace proche du réel, d'une part en

marquant l'implication émotionnelle de l'auteur et d'autre part en suscitant la fascination du lecteur.

Ceci dit, la terre est l'objet et le sujet sur lequel porte la narration, c'est-à-dire qu'à travers l'histoire racontée on perçoit l'être de la terre qui s'impose comme un personnage imaginaire dans l'imaginaire et qui, parfois, se produit comme un narrateur acteur, parfois comme un narrateur témoin et parfois comme la mémoire des lieux qui ravive les souvenirs. A cet effet, nous estimons l'inscription de la terre comme la caution de la fertilité du champ littéraire où l'imaginaire peut donner libre cours à la création et la créativité.

De tout ce qui précède, il résulte que l'image de la terre se trouve pertinemment au centre de la réflexion. Elle dote l'univers imaginaire d'une conscience maculée de verdure, et d'ajouter elle se présente comme un élément de la formelle réalité de la ruralité et des ruraux. Sa présence donne sens et vie au texte littéraire voire une raison d'être non pas comme un objet physique fait d'encre et de papier, mais comme une raison doctrinaire ressuscitée par l'effervescence des prétentions dogmatiques des opinions socio-rurales.

A notre sens, le nombril, à partir duquel l'effet impressif ne cesse de croître, se construit d'abord au niveau des titres où l'inscription de la terre s'affiche avec un éclat connotatif considérablement frappant, puis se déploie dans tout le récit en lui conférant un fond sémantique qui se prête à tout type d'interprétation. Cela dit, rien ne peut susciter la compromission de cette pertinence dans la mesure où elle met en évidence une réalité dénuée de faux-semblants et pourvue d'interdits moraux faisant d'elle une légende indomptable semblable au feu qui ne s'avoue jamais vaincu et le moindre vent l'attise.

Ceci revient à noter que l'enjeu de notre recherche a été de jouer sur l'ambiguïté des sens qui nous a fait jouir d'une certaine difficulté à les appréhender pour avoir pu mettre à la lumière du jour ce qui montre que la présence de la terre,

dans l'organe narratif, gagne profondément en force et se révèle comme une conscience qui tout en étant liée à la question des origines et des valeurs ne peut se déterminer que par rapport aux multiples manifestations psycho-sociales que l'on peut exploiter pour pouvoir fonder des stratégies d'argumentation.

Il ne s'agit, en fait, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, que d'un bilan faisant état d'un bon nombre d'indices et d'éléments prometteurs qui objectent qu'aucune représentation ne donne à prévoir une intention autre que celle qui tend à imposer l'inscription de la terre comme un phénomène incitant le lecteur à s'interroger sur le statut de la terre. C'est, en effet, l'objet d'une version de faits et d'évènements n'étant qu'un témoignage conçu dans le but de n'être soutenu que par l'attachement viscéral des gens de la campagne à la terre mère et nourricière.

En ce sens, il se trouve que l'imaginaire ne peut se détacher du sujet écrivant à savoir qu'il crée en s'inspirant soit de ses propres expériences soit de celles d'autrui dont le vécu ou les conditions de vie l'ont profondément affecté en suscitant en lui une prise de conscience qui se dénonce d'elle-même dans l'histoire de son récit même si dans ce dernier il ne s'agit que d'une simple histoire d'amour voire de maladie ou de séparation brutale.

Par ailleurs, l'on constate que cette prise de conscience se manifeste de manière régulière dans la mise en forme de l'histoire du début jusqu'à la fin et sollicite un type d'analyse psychanalytique fouinant dans la housse du passé lointain pour en dégager le sens des sentiments que nourrissent intensément des souvenirs liés, disons, à l'enfance et aux lieux qui l'ont affectueusement couvée tout en dissimulant des secrets qui ne soient que d'un ordre psychiquement privé.

Ainsi, l'espace se révèle en révélant et l'auteur dans sa manière implicite de représenter les choses, sans pour autant le vouloir, fait état de la conscience des lieux qui se manifeste dans celle de tout personnage. En effet, c'est le type de romans dans

lesquels, pensons-nous, les auteurs, en employant une stratégie romanesque soupçonneuse, tentent d'inciter les lecteurs à manifester une intellectualité attentive pour pouvoir atteindre à même la visée envisagée à travers le non-dit, c'est-à-dire le non dévoilé à la surface de l'expression dans la mesure où il se situe au-delà de ce qui est apparent et qu'on ne peut saisir à première vue ou à première lecture. Et d'ajouter, ceci relève aussi du domaine de l'analyse sociocritique.

Cette dernière peut mettre, en effet, en vigueur la relation de l'auteur à l'histoire de son récit ainsi que la vision qui instaure, dans l'accomplissement créatif de son imaginaire, un phénomène d'opinion pour soutenir ou désapprouver ce qui se manifeste dans le contexte social dans lequel s'inscrit son texte. Et ce contexte quel qu'il soit (religieux, politique, idéologique, historique, philosophique, culturel) n'aura de sens, bien évidemment, s'il n'est évoqué et mis en évidence par rapport à un lieu ou une terre. Ainsi l'imposante conscience des lieux est toujours à l'ordre du jour et dans l'ordre des choses pour ce qui favorise la perception du fin mot de l'histoire et justifie les comportements et les réactions.

Toutefois, disons-nous, les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, laissent supposer que le processus de la psychologie de la mentalité populaire et folklorique fonctionne, dans les sociétés dites purement rurales et traditionnelles, identiquement et est vraisemblablement le même partout dans le monde. C'est, en effet, un processus qui se signifie par la potentialité de la connotation affective des lieux qui vont au sens de la terre et s'imposent dans l'expérience humaine comme l'âme qui anime la scène sociale. A notre sens, tout en étant pourvus de tous les éléments de valeurs, ces romans se veulent le reflet du miroir psychologique et moral à travers duquel peut se percevoir l'image spéculaire de la personnalité des paysans.

A savoir que cette modeste recherche est un travail qui ne s'intéresse pas à un auteur ou à un groupe d'auteurs, à un livre ou à un groupe de livres, mais plutôt à un phénomène littéraire ; le but est donc de donner un sens et une signification à l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus

où l'on constate une révolte considérable de la ruralité exprimée à travers la révolutionnaire mise en évidence du statut de la terre dans laquelle se souligne nettement une position déterminée des auteurs des romans de notre corpus à l'égard de ce statut. C'est pourquoi même, l'on se doit de considérer la présence de la terre dans ses multiples fonctions. En effet, cette terre, en plus d'être évoquée avec récurrence, elle s'inscrit en se manifestant sous les effets d'une pertinence tantôt psychologique, tantôt historique, tantôt culturelle, tantôt idéologique, tantôt politique, mais souvent socio-philosophique. Et ce pour ne se faire adopter qu'avec une allure d'un être dont toutes les significations des différents accomplissements virtuels donnent à l'appréhender comme un puissant personnage.

Pour clore ce débat nous soulignons que si certaines citations et certains passages sont trop longs c'est parce qu'ils contiennent des éléments révélés pourvus d'une grande importance à ne pas omettre dans la mesure où ils se veulent efficaces pour l'argumentation. Et l'évidence qu'il ne faut pas omettre aussi, c'est qu'il s'agit d'un travail de recherche dont l'un des primordiaux objectifs de sa conscience est de manifester un fort intérêt à enrichir les connaissances dans tout domaine soit-il à s'avoir qu'il peut rendre souhaitable l'acquisition d'une certaine culture scientifique en faisant de la thèse un vrai document de ressource. Ainsi, cette inscription est, à notre sens, un phénomène de mérite, compte tenu du fait que la terre se veut le parrain riche en références idéologiques et ce parce qu'il se porte garant de la confirmation de la ruralité et des peuples ruraux.

Bibliographie

Corpus :

-Chauviré Jacques, *La Terre et la Guerre*, Ed. Le temps qu'il fait, France, 2008.

-Feraoun Mouloud, *Le Fils du Pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002.

-Feraoun Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2002.

-Feraoun Mouloud, *Les chemins qui montent*, Ed. Talantikit, Béjaïa, Algérie, 2003.

-Méchakra Yamina, *Arris*, Ed. Marsa, Alger, Algérie, 2000.

-Sand George, *la Mare au diable*, Ed. Librairie Générale Française, France, 1984.

-Zola Emile, *La Terre*, Ed. Gallimard, France, 1980.

Œuvres littéraires:

-Ali-Khodja Jamel, *La Mante Religieuse*, Ed. SNED, Algérie, 1976.

--Benachour-TebboucheNedjma, *Constantine et ses Romanciers*, Ed. Media-Plus, Constantine, Algérie, 2008.

-Benachour-TebboucheNedjma, *Constantine et ses écrivains voyageurs*, Ed. Chihab, Alger, Algérie, 2015.

-Benson Robert-Hugh, *Le Maître de la terre*, Ed. Broché, Paris, France, 2000.

-Dupuy Marie-Bernadette, *Les filles de la terre et de l'eau*, Ed. Presses de la cité, France, 2016.

-Fanon Frantz, *Les damnés de la terre*, Ed. ENAG, Alger, Algérie, 2011.

-Glissant Edouard, *La Terre magnétique*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2007.

-Lanata Xavier Ricard, *Blanche est la Terre, un voyage, une prière et un chant vers une nouvelle civilisation*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2017.

-Le Bihan Sylvie, *Là où s'arrête la terre*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2015.

-Martinez Carole, *La terre qui penche*, Ed. Gallimard, Paris, France, 2015.

-UtroiWendall, *Un Genou A Terre*, Ed. Broché, Paris, France, 2014.

-Yves Florenne, *Le sang de la terre*, Ed. Mercure de France, Paris, France, 1947.

Ouvrages de théorie et critique littéraires:

-Achour Christiane, Amina Bekkat, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critiques II*, Ed. Tell, Blida, Algérie, 2002.

-Adam Jean-Michel, Goldenstein Jean-Pierre, *Linguistique et discours littéraire, Théorie et pratique des textes*. Ed. Librairie Larousse, France, 1975.

-Anglard Véronique, *Le Commentaire composé*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 1979.

-Assoun Paul-Laurent, *Leçons psychanalytiques sur Le Fantôme*, Ed. Economica, Paris France, 2010.

-Augé Marc, «*Symbole, Fonction, Histoire*», *Les interrogations de l'anthropologie*, Ed. Hachette Littérature, France, 1979.

-Aurix-Jonchière Pascale, Montandon Alain, *Poétique des lieux*, Ed. Presses Universitaires Blaise Pascal C.L.M.R.C, France, 2004.

-Austin J. L., *Quand dire c'est faire*, Ed. Seuil, Paris, France, 1970.

- Bachelard Gaston, *La Poétique de l'espace*, Ed. Presses Universitaires de France, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, France, 1957.
- Bataïni Marie-Thérèse, Dion Marie-Josée, *L'analyse Littéraire : Un art de lire et d'écrire*, Ed. Modulo, Québec, Canada, 2001.
- Barthes Roland, Bersani. L, Hamand Philipe, Riffaterre. M, Watt.I, *Littérature et Réalité*, Ed. Seuil, Paris, France, 1982.
- Barthes Roland, *Le Plaisir du texte*, Ed. Seuil, Paris, France, 1973.
- Belaval Yvan (direction), *Histoire de la philosophie*, tome III. Volume 1 dans l'Encyclopédie de la Pléiade, Ed. Gallimard, Paris, France, 1974.
- Benac Henri, *Guide des idées littéraires*, Ed. Hachette, Paris, France, 1988.
- Benoist Jocelyn (édition), *Propositions et états de choses, Entre être et sens*, Ed. Librairie Philosophique J. Vrin, France, 2006.
- Berger Peter, Luckmann Thomas, *La Construction sociale de la réalité*, Ed. Armand Colin, France, 2006.
- Berger Daniel (direction), Barbéris Pierre, De Biasi Pierre-Marc, Marini Marcelle, Valency Gisèle, *Introduction aux Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Ed. Dunod, Paris, 1996.
- Berger Daniel, *L'explication de texte littéraire*, Ed. Dunod, Paris, 1996.
- Berger Corrine, Roques Jean-Luc, *La terre comme objet de convoitise : Appropriation-Exploitation-Dégradation*, Ed. L'Harmattan, Paris, France, 2008.
- Bonardel Françoise, *Que sais-je : L'Irrationnel*, Ed. Presses universitaires de France, Paris, N° 2247, 1996.

- Bourdieu Pierre, *Langage et Pouvoir symbolique*, Ed. Du Seuil, France, 2001.
- Bouvet Rachel, El-OmariBasma, Bazié Isaac, *L'espace en toutes lettres*, Ed. Nota Ben, Montréal, Québec, Canada, 2003.
- Brunel Pierre, *Mythocritique : Théorie et parcours*, Ed. Presses universitaires de France, Paris, 1992.
- Brunel Pierre, Bellenger Yvonne, Couty Daniel, Sellier Philippe, Truffet Michel, *Littérature française : histoire et anthologie*, Ed. Bordas, Paris, 1979.
- Calas Frédéric, *Leçons de stylistique*, Ed. Armand Colin, paris, 2011.
- Camus Audrey, Bouvet Rachel, *Topographies Romanesques*, Ed. Presses Universitaires de Rennes, France, 2016.
- Charpier Jacques, *L'art Poétique*, Ed. Pierre Seghers, Paris, 1956.
- Cuche Denys, *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Ed. La Découverte, Paris, 2004.
- Daco Pierre, *Les prodigieuses Victoires de la Psychologie moderne*, Ed. Marabout, Paris, 1996.
- Daco Pierre, *Les triomphes de la Psychanalyse*, Ed. Marabout, Paris, France, 1977.
- De Carlo Maddalena, *L'interculturel*, Ed. Clé International, 1998.
- De Certeau Michel, *La Culture au pluriel*, Ed. Du Seuil, 1993.
- De Lara Philippe, *L'expérience du langage*, Ed. Marketing, Paris, 2005.
- Denis Benoît, *Littérature et Engagement*, Ed. Du Seuil, France, 2000.

- Descartes René, *Les Passion de l'âme*, Ed. L'Odyssee, Algérie, Tizi-Ouzou, 2009.
- Duchet Claude, *Sociocritique*, Ed. Fernand Nathan, France, 1979.
- Eco Umberto, *Les limites de l'interprétation*, Ed. Librairie Générale française, Paris, 2010.
- Eliade Mircea, *Aspects du mythe*, Ed. Gallimard, France, 1963.
- Eliade Mircea, *Le Sacré et le Profane*, Ed. Gallimard, France, 1965.
- Fages J.B., *Comprendre Roland Barthes*, Ed. Edouard Privat, Toulouse, France, 1979.
- Fayolle Roger, *La Critique*, Ed. Librairie Armand Colin, Paris, 1978.
- Fontanier Pierre, *Les figures du discours*, Ed. Flammarion, France, 1977.
- Fragonard Marie-Madeleine, *Précis d'histoire de la littérature française*, Ed. Didier, Paris, France, 1981.
- Freud Sigmund, *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot & Rivages, Paris, France, 2001.
- Freud Sigmund, *Freud et la création littéraire*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, France, 2010.
- Freud Sigmund, *Sur la Psychanalyse*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1991.
- Freud Sigmund, *Le délire et les rêves dans la «Gradiva» de W. Jensen*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, France, 2010.
- Fromilhague Catherine, Sancier-Château Anne, *Introduction à l'analyse stylistique*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2006.
- Gasparini Philippe, *Est-il je ?*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2004.

- Genette Gérard, *Figures I*, Ed. Du Seuil, Paris, France.
- Genette Gérard, *Figures II*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1969.
- Genette Gérard, *Figures III*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1972.
- Genette Gérard, *Palimpsestes, La Littérature au second degré*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1982.
- Genette Gérard, *Seuils*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2002.
- Genette Gérard, *Fiction et Diction*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2004.
- Gignoux Anne Claire, *Initiation à l'intertextualité*, Ed. Ellipses, Paris, France, 2005.
- Glissant Edouard, *Poétique de la relation*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1990.
- Gouvard Jean-Michel, *La Pragmatique : Outils pour l'analyse littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 1998.
- Hamon Philippe, *Du descriptif*, Ed. Hachette Livre, Paris, France, 1993.
- Herschberg Pierrot Anne, *Stylistique de la prose*, Ed. Belin, Paris, France, 2003.
- Hongre Bruno, *L'intelligence de l'explication de texte*, Ed. Ellipses, Paris, France, 2005.
- Jouve Vincent, *La Poétique du roman*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2001.
- Labre Chantal, Soler Patrice, *Etudes littéraires*, Presses Universitaires de France, Paris, France, 1995.
- Le Goff Jacques, *Histoire et mémoire*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1988.

- Legros Patrick, Monneyron Frédéric, Renard Jean-Bruno, Tacussel Patrick, *Sociologie de l'imaginaire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2006.
- Le Jeune Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1975.
- Le Jeune Philippe, *Je est un autre, L'autobiographie de la Littérature aux Médias*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1980.
- Lukacs George, *La Théorie du roman*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1995.
- Maingueneau Dominique, *Linguistique pour le texte littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2005.
- Maingueneau Dominique, *Pragmatique pour le discours Littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2005.
- Marchais Pierre, *L'Activité psychique : De la psychiatrie à une théorie de la connaissance*, Ed. L'Harmattan, Paris, France, 2003.
- Mauron Charles, *Des métaphores obsédantes au Mythe personnel : Introduction à la psychocritique*, Ed. La Librairie José Corti, Paris, France, 1962.
- Morin Edgar, *Les sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 2000.
- Olievenstein Claude, *Le non-dit des émotions*, Ed. Odile Jacob, Paris, France, 1987.
- Piégay-gros Nathalie, *Introduction à l'intertextualité*, Ed. Nathan/VUEF, Paris, France, 2002.

- RavouxRallo Elisabeth, *Méthodes de critique littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 1993.
- Reuter Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Ed. Bordas, Paris, France, 1991.
- Ricoeur Paul, *Histoire et Vérité*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1967.
- Ricoeur Paul, *Temps et récit : L'intrigue et le récit historique (Tome I)*, Ed. Du Seuil, Paris, France, 1983.
- Rocher Guy, *Introduction à la sociologie générale : 1. L'action sociale*, Ed. Du Seuil, Paris, France,
- Roheim Géza, *Psychanalyse et anthropologie : Culture-personnalité-inconscient*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1967.
- Sartre Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1948.
- Saudan Alain, Villanueva Claire, *Littérature et Philosophie : Ecrire- Penser-vivre*, Ed. Bréal, Paris, France, 2004.
- Stoetzel Jean, *La Psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France, 1948.
- Thérenty Marie-Eve, *L'Analyse du roman*, Ed. Hachette Live, Paris, France, 2000.
- Thumerel Fabrice, *La Critique littéraire*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 1998.
- Trépanier Michel, Vaillancourt Claude, *Français, Méthode de la dissertation explicative et Littérature française*, Ed. Etudes Vivantes, 1998.
- Valette Bernard, *Le Roman*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2011.

-Vannier Antonin, *L'art de composer- d'écrire et de se corriger*, Ed. Librairie Classique Fernand Nathan, Paris, France, 1920.

-Vergely Bertrand, *La souffrance*, Ed. Gallimard, Paris, France, 1997.

-Viart Dominique, *Le Roman français au XX^e Siècle*, Ed. Armand Colin, Paris, France, 2011.

-Westphal Bertrand, *La Géocritique : Mode d'emploi*, Ed. Presses Universitaires de Limoges, France, 2000.

-Williams Bernard, *Vérité et Véracité*, Ed. Gallimard, Paris, France, 2006.

-Zarader Jean-Pierre (Directeur de collection), *Les grandes notions de la philosophie*, Ed. Ellipses, Paris, France, 2004.

Ouvrages de critique littéraire portant sur la littérature algérienne d'expression française:

-Achour Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Ed. Bordas, Paris, France, 1990.

-Bonn Charles (Introduction, Choix, Notices et Commentaires), *Anthologie de la littérature algérienne 1950-1987*, Ed. Le Livre de Poche, Librairie Générale Française, Paris, France, 1990.

-Gleyze Jack, *Mouloud Feraoun*, Ed. L'Harmattan, Paris, France, 1990.

-Mauron Charles, *L'Inconscient Dans L'œuvre et La vie de Racine*, Ed. Champion, Paris, France, 1986.

-Nacib Youcef, *Mouloud Feraoun*, Ed. Enal-Enap, Algérie, 1983.

Dictionnaires:

-Achour Christiane (direction), *Dictionnaire des œuvres algériennes en langue française*, Ed. L' Harmattan, Paris, France, 1990.

-Ali-KhodjaJamel, *Vocabulaire Commenté de Français*, Ed. Les presses de Dar-El-Houda, AïnM'lila, Algérie, 2004.

-Aran Michel, Toudert Martine (Production), *Le Petit Larousse Illustré 2012*, Ed. Larousse, Paris, France, 2011.

-Deshusses Pierre, Karlson Léon, Thornander Paulette, *Dix siècles de littérature française (XIX^e-XX^e siècles)*, Ed. Bordas, Paris, France, 1984.

Travaux universitaires, Revues et Articles journalistiques :

-Aouadi Saddek, Cortès Jacques, Kadi Latifa, *Synergie Algérie, Langue, Culture et Apprentissage*, Revue de l'Ecole doctorale de Français en Algérie en collaboration avec le GERFLINT, Numéro 2, Année 2008.

-Barthes Roland, *Analyse structurale des récits* [Article], communication, année : 1966, volume 8 N° 1.

-Benachour Nedjma, *Parcours scolaire et écriture : Mouloud Feraoun et l'Ecole Normale de Bouzaréah*, Synergie Algérie n° 7, 2009.

-Benachour-Tebbouche-Nedjma, *La Paysannerie Algérienne de la période coloniale dans le discours littéraire* de – Dib – Feraoun – et El Boumehti, Thèse pour le Doctorat de troisième cycle, Université de Constantine, mai, 1984.

- Ghebalou Haraoui Yamilé Maître de conférence (direction), *Paroles de Femmes et Ecriture Formatrices*, Ed. Hibr, Alger, Algérie, 2008.
- Haddad Malek, *Une clé pour Cirta*, un article paru dans le journal Annasr le 04 janvier 1996.
- Kamel Abdou (directeur), *Expressions*, Revue de l'Institut des Langues Etrangères, Université de Constantine.
- OuhibiGhassoul Bahia (Chef de projet), *Le Statut et la Fonction du personnage féminin dans la littérature d'expression française*, Ed. Centre National de recherche en anthropologie sociale et culturelle, Oran, Algérie, 2000.
- Salha Habib, HemaïdiHamdi (Responsables du Colloque), *Les Racines du texte maghrébin*, Ed. Cérès, Tunis, 1997.

Cystographie :

- https://www.larousse.fr/dictionnaires/français/terien_terrienne/77462.
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ethique>
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Lecteur_mod%C3%A8le
- <https://dicocitations.fr/définition-maxime>. PHP
- <http://www.passerelles-eje.info/glossaire/définition-23-ide>

Biographie
Et
Bibliographie
Des
Auteurs

George Sand

La vie :

George Sand, de son vrai nom Aurore Dupin, naît à Paris le 1er juillet 1804 et meurt le 08 juin 1876 à Nohant. Ayant perdu son père à l'âge de quatre ans, elle grandit à la campagne, auprès de sa grand-mère, à Nohant. Elle étudie les sciences et le latin tout en menant une vie champêtre qui inspirera plusieurs de ses grandes œuvres. Durant l'adolescence, la jeune Aurore passe quelques années dans un couvent, puis se marie au baron Casimir Dudevant en 1822. Elle met au monde deux enfants. Mais le couple s'entend mal et se sépare. Assoiffée d'indépendance, la baronne s'installe à Paris.

Femme de lettre française, George Sand a laissé derrière elle une œuvre romanesque remarquable, assortie de contes, de nouvelles, de pièces théâtrales, de textes autobiographiques et d'une immense correspondance. Inspirée par les passions qui ont jalonné sa vie, elle s'est battue aussi bien pour son indépendance, sa liberté de penser que pour ses aspirations politiques républicaines.

Les Œuvres principales :

-Indiana. –Histoire de ma vie.

-Lélia.

-Mauprat.

-Consuelo.

-La Mare au diable.

-La Petite Fadette.

-Les Maîtres sonneurs.

-Le meunier D'Angibault.

-Un hiver à Majorque.

Emile Zola

La Vie :

Emile Zola (à l'état civil Emile Edouard Charles Antoine Zola) est un écrivain et journaliste français, né à Paris le 2 avril 1840 et mort dans la même ville le 29 septembre 1902. Considéré comme le chef de file du naturalisme, c'est l'un des romanciers français, les plus populaires, les plus publiés, traduits et commentés au monde. Ses romans ont connu de très nombreuses adaptations au cinéma et à la télévision. Sa vie et son œuvre ont fait l'objet de nombreuses études historiques. Sur le plan littéraire, il est principalement connu pour les Rougon-Macquart, fresque romanesque en vingt volumes dépeignant la société française sous le Second Empire et qui met en scène la trajectoire de la famille des Rougon-Macquart, à travers ses différentes générations et dont chacun des représentants d'une époque et d'une génération particulière fait l'objet d'un roman. Il est l'auteur de :

Les Œuvres :

-la Bête Humaine. –Pot-Bouille. –Au Bonheur Des Dames.

-Nana. –L'œuvre. –Son Excellence Eugène Rougon.

-Germinal. –La Débâcle. –La Fortune Des Rougon.

-L'Assommoir. –La Joie de vivre. –La Curée.

-Le Ventre de Paris. –Le Rêve.

-Thérèse Raquin. –Une Page D'Amour.

-L'Argent. –La Conquête De Plassans.

Mouloud feraoun

La Vie :

Son vrai nom est Aït Chaaben, mais son nom célèbre «Mouloud Feraoun» lui a été donné par l'état-civil français. Né le 8 mars 1913 à Tizi Hibel. Il rejoint l'école de Tizi Hibel à l'âge de 7 ans. Il devient boursier en 1928, puis il rejoint l'école primaire supérieure de Tizi-Ouzou. En 1932, il passe à l'école normale de Bouzaréa. Cette formation l'a marqué sur le plan idéologique, esthétique et linguistique. C'est là aussi qu'il fait la connaissance d'Emmanuel Roblès. En 1935, il devient instituteur à Tizi Hibel, puis il épouse sa cousine Dehbia et il aura avec elle 7 enfants. En 1946, il est nommé à Taourirt-Moussa. En 1952, il devient directeur du cours complémentaire de Fort-National. En 1957, il quitte la Kabylie pour l'école Nador en Clos-Salembier dont il est le directeur à Alger. En 1960, il devient inspecteur des centres sociaux à Château Royal où il a été assassiné avec cinq de ses collègues le 15 mars 1962 par un commando de l'OAS.

Les Œuvres :

- Le Fils du pauvre.
- La Terre et le Sang.*
- Jour de Kabylie (Essai).*
- Les Chemins qui montent.*
- Les Poèmes de Sidi Mohand (Essai).*
- Journal 1955-1962 (Journal intime).*
- Lettres à ses amis (correspondances).*
- L'Anniversaire.*
- La Cité aux roses.*

Yamina Méchakra

La vie :

Yamina Méchakra est née en 1949 dans le nord des Aurès et meurt le 19 mai 2013 à Alger à l'issue d'une longue maladie. Docteur en médecine, psychiatre, elle s'adonne très tôt à l'écriture, mais ne publiera son premier roman, *La Grotte éclatée*, qu'en 1979. C'est à son propos que Kateb Yacine écrit dans sa préface : <<*Dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant de poudre.*>>. Elle a révélé son talent d'écrivain dès son premier roman et elle confirme une fois de plus son don pour l'écriture dans *Arris*, paru aux éditions Marsa, c'est un récit plein d'amour et de poésie et d'amour, il porte sur la condition humaine. L'auteur est une femme au regard blessé, de grande sensibilité. Elle narre émotionnellement la douleur et la souffrance des autres ainsi que les siennes avec des mots souvent crus, bariolés, hachurés qui traduisent la compassion.

Les Œuvres :

-La Grotte éclatée.

-*Arris*.

Jacques Chauviré

La vie :

Jacques Chauviré est né en 1915 près de Lyon où il a fait ses études. Il a été médecin généraliste pendant quarante ans à Neuville-sur-Saône où il est mort en 2005 ? En littérature, il fut l'ami de Jean Réverzy (qui avait été son disciple), de Claude Roy et Albert Camus (qui fit publier en 1958 son premier livre, *Partage de la soif* –réédité en 2000 par Le Dilettante).

Les Œuvres :

- Les passants.*
- La terre et la guerre.*
- La confession.*
- *Passage des émigrants.*
- Les mouettes sur la Saône.*
- Rurales (recueils de nouvelles).*
- Fins de journée (recueil de nouvelles).*
- Elisa.*
- Journal d'un médecin de campagne.*
- Massacre en septembre.*
- Fils et mère.*

Annexes



Holbein, simulachres de la mort : Le Laboureur
448

L'inscription de la terre dans la littérature française et la littérature algérienne.

DOCTORAT: Littérature

OPTION: Analyse du discours et littératures

LA PROBLÉMATIQUE PRINCIPALE:

En quoi consiste l'inscription de la terre dans les romans de: Mouloud Feraoun, Zola, Saint Exupéry, George Sand, Yamina Méchakra et Jacques Chauviré et dans quelle mesure peut-on la considérer comme une particularité singulière qui assigne à la représentation une configuration rationnelle et réaliste?

S'agit-il d'une inscription spontanée ou d'un raisonnement lié à un mode opératoire consciencieux ?

Référence idéologique.

Personnage:

> Personnage constant
> Personnage actif
définir par une fonction dans le récit

Figure:

manifestation d'un ensemble d'attributs et de qualification

HYPOTHÈSE:

Ce travail de recherche a pour but de montrer que la terre n'est pas conçue comme un simple décor ou un simple thème, mais elle est conçue comme une entité qui, tout en ayant un statut culturel, politique, religieux et social, elle hante le texte du début jusqu'à la fin et dont la systématité de l'exploration des notions terre et terroir se veut indispensable à la représentation artistique où s'affiche un idéal révolutionnaire de ce qu'on appelle paysan et ruralité.

C'est à partir de cette réflexion que nous avons conçu notre recherche en optant pour un mode opératoire mettant en scène la valorisation de la terre dans les textes littéraires de notre corpus.

Les disciplines connexes:

- ✦ sociologie
- ✦ psychologie
- ✦ philosophie
- ✦ écologie
- ✦ anthropologie

Les moyens méthodologiques de recherche

- ✦ Sémiotique
- ✦ Psychocritique
- ✦ éco-critique
- ✦ Critique
- ✦ Psychanalytique
- ✦ pragmatique
- ✦ sociocritique

LES RÉSULTATS ATTENDUS:

Mettre au point une espèce particulière de méthode consistant à superposer la pensée littéraire et la pensée scientifique et faire de l'analyse un champ fertile où l'on assiste à un enrichissement dont la retombée serait le fondement d'une nouvelle théorie.

LA CONCLUSION:

Le texte littéraire traduit de manière formelle, l'importance de la terre qui fonctionne dans le récit comme une raison pouvant rendre compte de toute existence relative à la conscience et, dans la réalité, comme l'espace le plus approprié et le plus évident où les vies s'épanouissent au service de la mémoire et de la continuité.

Cette recherche se veut une analyse et un univers de diversité où se déploie avec ferveur, la pertinence de cette inscription hors norme dont l'enjeu aura pour objet la perspective de l'innovation dans la créativité et la productivité.

Il s'agit, en fait, de l'étude de la situation matérielle et morale.

Yamina Mechakra

«Une femme qui écrit vaut son pesant de poudre !», cette phrase célèbre de Kateb Yacine s'adressait, pour ceux qui ne le savent pas, à l'écrivaine algérienne bent meskena ; Yamina Mechakra pour laquelle l'auteur de Nedjma avait signé la préface de La Grotte éclatée paru aux éditions de l'Enag en 1979.

Née en 1949 à Meskiana (Aurès), elle fait des études de médecine à Constantine et devient médecin psychiatre. Elle exerce à El Asnam (actuellement Chlef) en 1982 et ensuite dans un village proche de Meskiana.



L'année 57 je me mariaï je me trouvai liée en l'espace de quelques heures a un homme, je voyais ces choses-là de loin, de bien loin en spectatrice désintéressée et insouciante (.....)

Mon compagnon avait compris la marche que devait entreprendre sa famille, puis sa dachra puis toutes les dachras

Il avait compris que la suie qui pleuvait dans sa mémoire depuis des siècles avait tremblé et s'était fissurée, il lui fallait la secouer d'une main propre et solide, de cette main il ouvrait une porte sur son front et libérait les siècles assis dans sa mémoire.

Mais ce là, je le connais ; de ce jour-là je me souviendrai

C'était un jour d'automne, un des blessés traînait un bras blessé .Il avait PERDU un ½il

ARRIS mon silence et ma douleur.

ARRIS mon coin d'ombre et ma lumière

ARRIS qui a su allumer un soir d'hiver au creux de mon âme

Triste et froide un feu qui m'a illuminée et ma tenue chaude.

Il me regarda comme on regarde quelqu'un pour qui on n'a pas changé

Et ; il l'avait fait pour moi quand j'eus peur et froid je me penchai sur lui et essayai de lui dérober un peu de sa douleur.

Nous ; nous sommes mariés sans cadis et sans burnous ; sans ZORNA et sans couscous.

Je lui glissai au doigt, la bague que m'avais endormie dans ces yeux.

Un des blessés récita tout haut la « FATIHA » j'avais distribué aux blessés un paquet de cigarette me revenant d'un mort.

Salah joua de la flûte, Kouider chanta pour la première fois j'eus comme la sensation
d'avoir comme mes ancêtres

Arris mourut de ses blessures, il avait perdu beaucoup de sang Je gardai sur mes
lèvres la saveur de son amour.

Je passai ma main sur tout son corps ; sur tout mon corps à la poursuite d'une caresse
qui me parlât de nous.

Des ténèbres de mon âme jaillirent du feu et des éternelles

(LA GROTTTE ECLATE S.N.E.D .ALGER 1979)

Dire l'amour dans ses trois dimensions symboliques autour du même nous

Arris, le pays ; l'amant, les enfants :

Je dis ma foi en demain clouée sur ma poitrine

Je dis Arris mon pays et ses moissons

Arris mes ancêtres et mon honneur

Arris mon amour et ma demeure

Le Matin

Yamina Mechakra,

Le retour de la Keblouti

« A l'heure actuelle, dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant d'or. » C'est par cette phrase restée célèbre que Kateb Yacine terminait la préface de *La Grotte éclatée* de Yamina Mechakra (ENAG-1979). Ce roman-poème, pluriel dans la pluralité des « je » féminins, mémoires et sensibilités de l'Algérie en lutte pour son indépendance, outre de nombreuses études universitaires qu'il a suscitées, a été traduit en plusieurs langues dont la plus récente, en cours, en version anglaise, est entreprise par trois Américaines de l'Etat de l'Ohio. Yamina Mechakra revient à l'écriture par la publication récente de *Arris* aux Editions Marsa (collection Algérie-Littérature-Action) ; un roman qui continue, en forme et en fond, *La Grotte éclatée*. A-t-elle cessé d'écrire depuis ? Comment a-t-elle vécu depuis ? Nous l'avons rencontrée dans l'ambiance katébiennne. En fait, cette fille de la pierre aurésienne est une Keblouti obsédée par l'écriture, une écriture transhumante mais vrillée à l'Algérie : « Je creuserais la terre de mes mains, de ma bouche, mais je ne quitterai pas l'Algérie. »

Arris paraît vingt-deux ans après la publication de *La Grotte éclatée* (SNED, 1979) préfacé par Kateb Yacine qui a dit de vous : « A l'heure actuelle, dans notre pays, une femme qui écrit vaut son pesant d'or ».

Pourquoi cette absence ?

Les gens s'imaginent que je me suis tue. Or, je n'ai pas cessé d'écrire, mais j'écris et je perds. Je n'ai pas la chance de Kateb Yacine qui a eu Jacqueline Arnaud qui a sauvé et fixé ses textes transhumants.

J'ai commencé à écrire à neuf ans, un roman à douze ans (manuscrit illustré de ses propres dessins intitulé *Le Fils de qui ?*) et j'ai publié à vingt-quatre ans. Je viens de sauver *Arris* et je n'en ai publié que l'un-dixième.

A l'origine, *Arris* fait 400 pages, et la mythologie d'Araki incluse dans le roman 120 pages. *La Grotte éclatée* est un roman que j'ai écrit en 1973. Ce n'est qu'au bout de sa troisième version (toutes ont été lues par Kateb Yacine) que je l'ai publié en 1979.

Pour écrire Arris, je suis retournée vingt-six ans en arrière, l'année 1974 où j'ai rencontré le professeur Grangaud, pédiatre à l'hôpital de Béni Messous. Dans son service ambulatoire de pédiatrie, je prenais des notes.

Quand les patients s'endorment, je les reprends. Ainsi, l'idée d'Arris m'est venue de cette réalité des enfants hospitalisés (e)s.

C'est donc une fiction construite à partir de cette expérience à Béni Messous

Les enfants que je soignais m'ont donné l'idée d'Arris. Surtout dans le service que j'ai créé pour les filles-mères. Un soir de garde, une mère se présente avec son enfant déshydraté. On lui exige un livret de famille qu'elle n'a pas et on lui refuse l'hospitalisation de son enfant. De ce personnage-clé que j'ai gardé, c'est le statut de la fille-mère et des enfants abandonnés que je pose dans sa réalité sociale et émotionnelle. Je suis restée six mois à Béni Messous. Je garde cette image d'une mère de 17 ans qui m'a jeté dans les bras son nourrisson et elle est tombée par terre. S'est-elle évanouie ? Elle était sûre d'avoir confié son bébé.

Le récit d'Arris est simple, mais d'une tension psychologique extrême. D'où avez-vous puisé cette énergie textuelle qui se déploie dans le cri obsessionnel d'une mère dans la quête de son enfant ?

J'écris avec mon cœur, mes viscères ; mes textes, en gestation, sont des accouchements douloureux. Seule la mère peut se permettre cette fulgurance du cri, ces gémissements. Elle emmène son fils malade, âgé de quatre printemps, en ville au prix de tous les sacrifices de la communauté pour l'hospitaliser. Or, et pour l'enfant, les quatre premières années de sa vie sont décisives. C'est pourquoi Arris, volé à sa mère, ne cesse de reconstruire son itinéraire. Mais Petite mère, c'est la Patrie. Elle est à l'image de ces femmes de Khenchela qui se sont révoltées en 1916 et se sont battues pelles et pioches à la main contre la France qui venait prendre leur fils pour la Première Guerre mondiale. Dans notre culture, la mère est gardienne de la mémoire et est épice de l'attachement, du groupe, de la communauté, de la grotte. Kateb

Yacine était très lié à sa mère que j'ai connue. Issiakhem pleurait l'ancienne Kabylie des solidarités. La mère, malgré sa blessure béante, a confié à Arris, par les contes, la légende de la déesse-mère, Araki, le message de ses racines, de son identité. Où que l'on soit et de quelque origine, la mère est l'attache primitive. La Petite mère a gardé la culture, c'est la gardienne du temple jusqu'à son dernier souffle. C'est en quelque sorte une terre absolue.

Le personnage d'Arris est fait de « transhumances intérieures », un concept que vous aviez étudié en psychiatrie.

Est-ce une identité de la transculturation ?

Arris est une quête obsessionnelle des racines premières, de sa culture primaire, en dehors de toute religion et de toute langue, comme dans la mythologie d'Araki. Toute la littérature algérienne est marquée par ces états psychotiques de l'identité. Arris est un déraciné au premier degré, mais il est symbole de l'entêtement identitaire dans ses transhumances géographiques et surtout intérieures, dans les « bouffées délirantes » de la quête de soi. Kateb Yacine avait dit que chacun de nous sera quelque part caché dans la mémoire de son terroir. Certes, Arris a vécu ailleurs une autre culture, une autre famille qui l'a choyé, mais obsédé par son terroir, sa terre maternelle. Il retrouve ses racines mais il rencontre l'absence de son monde d'enfant. Il a vécu deux absences : la sienne et ceux qu'il a aimés. Ce texte a fait pleurer beaucoup de lecteurs, en majorité des femmes intellectuelles.

Kateb Yacine reste votre référentiel en écriture. Peut-on dire que vous écrivez dans le texte katébien ?

Kateb Yacine m'a fait beaucoup lire des ouvrages qui lui étaient dédiés. Je l'en remercie. Ma rencontre avec lui a été capitale. Mais, aujourd'hui, chacun se l'approprie. Or, lui, il était l'ami de tous. On disait de lui qu'il ne pouvait plus écrire ; or, son écriture est un long silence. Qu'on le laisse en paix. Issiakhem que j'ai connu est une montagne de sensibilités comme Kateb. Je ne les ai jamais vus pleurer.

ARRIS DE YAMINA MECHAKRA

L'identité en transhumance

Après avoir publié "La Grotte éclatée" en 1979 préfacé par Kateb Yacine, Yamina Mechakra revient près d'un quart de siècle plus tard avec Arris, un roman pulsionnel sur l'identité. L'auteur prépare actuellement un recueil de nouvelles.

Les hommes ont quitté le hameau pour meilleures terres. Elle les a tous vus naître ce sont eux qui l'ont accompagnée au village pour la visite de son enfant, Arris, chez un médecin. Dans l'hôpital, l'enfant abandonné à lui-même, sera violé puis cédé à une riche famille d'adoption. Emmené vers un pays du Nord, loin de ses racines, Arris grandit dans le luxe de l'aristocratie. Il reçoit une éducation rigoriste, fait les meilleures écoles et devient commandant de la couronne de son Altesse royale. Le monde obéit à ses caprices, mais il n'y manifeste aucune passion. Il épouse Nassa, issue d'une illustre famille dans la pure tradition catholique. Il découvre le monde, visite des contrées lointaines et retrouve, à chacun de ses retours, Nassa et ses parents adoptifs dans la luxure... de ses solitudes. Car, enfoui en lui, le petit garçon qu'il était n'est pas mort en lui. Il port dans son regard les images obsessionnelles de ses espaces maternelles, fondateurs de ses origines qui le taraudent. Avec la mort de Célia, la petite chienne en laquelle il a recrée un souvenir de son enfance, il réalise qu'il n'aime pas sa femme, Nasa. Elle ne porte pas en elle l'odeur de sa terre lointaine, ne fait pas corps avec l'intimité de son être déchiré. "Est-ce moi qui l'ai choisie ou ma propre histoire, ma vie d'alors, moi le prostitué qui sait encore rêver..." Indifférent à la richesse, à la gloire, à la célébrité, ce monde factice qu'il subit presque léthargique aiguise la quête de ses racines, de son identité. Peu lui chaut ce monde matériel, de la "marchandise" !

Les appels lancinants de la mère embrassée de son amour transcendant les temps, les lieux et les vicissitudes de la vie. Du hameau abandonnée dans le dénuement

extrême, ayant subi toutes les tragédies de l'histoire, passées et présentes, la voix maternelle ne désespère pas ; Elles s'accroche comme l'arbre mythique, le cèdre, à terre, à son métier à tisser, au plus fort de la solitude et des drames qui ont violenté sa terre ; “ Il existe tout près, racontait le patriarche, un charnier, béant, ou des squelettes de nourrissons gisent dans un ghetto (...) petites choses à la bouche encore ouverte sur le sein de la mère qui, malgré les clous incrustés dans ses os, les serrait davantage (...) Qu'as-tu compris mon tout petit, lorsque le couteau te lacérait la poitrine et t'arrachait les yeux sous le regard fixé de ta mère et de bien d'autres mères muettes de terreur...'.La mère n'est plus que vois, cris de désespoir, de gémissement

De vives souffrances à l'extrêmes limite de leurs dit .Elle est mémoire, mais aussi attachement viscéral à la chair à son enfant quelle reconstruit, désormais dans ses lambeaux de souvenirs dans l'immensité de son imaginaire. Sa quête et son message sont des flux obsessionnelles « Je te dirais », « je t'aurais dit »,ne cesse-t-elle pas de réitérer dans cette obsession pathologique de la coupure du lien ombilical de celui qu'elle appelle désormais « Monsieur mon fils » Dans le silence de l'absence d'Arris ,elle imagine cet épiceutre de la solitude ce qu'il est devenue : « Je suis persuadé que ,dans ton isolement ,tu te laisses mourir dans ton déracinement et moi que tu as déracinée à jamais, que suis-je sans toi ?Tu m'as ouvert tant de cieux et tu me racontais l'univers ».Elle

vit dans l'absence du fils unique, espace de son incommensurable douleur en même temps que lieu tragique de son énonciation névrotique. De son exil, Arris veut reconstruire son itinéraire. Dans le regard de Nassa, il voit sa mère. Il est doublement étranger dans ce monde qui lui est facile.

Il est seul à supporter sa douleur indicible qui le taraude où qu'il aille : « coupé de mes racines, je me retrouve dans un autre pays, qui n'est pas le mien, et je te dis Nassa de ne pas faire un enfant désemparé...

Je ne suis qu'une marchandise, Nassa. Qu'une marchandise, je dus coûter cher aux parents qui jubilaient de joie lorsque le directeur de l'hôpital me

Livra, et je retombe dans le cours de l'histoire, Jurgurtha a été livré par son beau-père, Bacchus, aux Romains ! » L'appel de la terre ancestrale est en lui lancinant. Sa mère ne lui a-t-elle pas confié l'héritage des siens dans les contes et les légendes d'Araki, la déesse mère qui pensent les blessures du déraciné en dehors de toute religion, de toute langue. Seule, l'indéfectible attache à la terre originelle, terre-mère, terre de boue et de sang, terre-morsure hors de laquelle l'absence de la mère est pire que la mort : «Quelle est donc cette blessure béante qui fait saigner ton âme ? »

Dans ses «transhumances intérieures », Arris se cache dans sa mémoire d'enfant au point qu'il refuse à Nassa la maternité. Tout dans ce monde de rechange l'interroge sur son identité : les pierres. « D'où viens-tu, étranger » ? En s'allongeant aux côtés de Nassa, il a peur de faire mal au lit étranger à son corps. Il a peur de tout et, de ses multiples voyages, il en refuse l'exotisme : «Dans chaque pays où j'accoste, je me demande si ce n'est pas le mien. Sur chaque rivage, je m'en vais flâner, tout seul, en me remémorant mon pays, en vain. Ma langue maternelle n'est parlée nulle part ». Mais la mère adoptive a senti l'incurable détresse de «son » enfant. Elle le précède dans la quête de ses origines et, dans son agonie, elle confie à Arris : «Voilà ton itinéraire d'origine. Va la voir avant qu'il ne soit trop tard et reviens mon fils, reviens... » Arris retrouve sa terre, une terre-cimetière symbole de la mémoire, mais aussi de solitude, de sa mère, il ne reste que la chevelure blanchie. Elle l'a attendu jusqu'à son dernier souffle, sous le cèdre, près de son métier à tisser : «En une fraction de seconde, je réalise que le squelette qui gît à l'ombre d'un mur et d'un

métier à tisser est celui de ma mère... Je me mets à pleurer, comme lorsque j'étais enfant... » Il retrouve, intacte, la solidarité paysanne, celle qui, comme un seul homme, a soutenu sa mère qui a affronté la ville pour le guérir du «monstre » qui rongeaient son petit corps.

Avec les rares villageois restés sur leur terre ingrate, Arris s'emploie à faire «sortir le cimetière de l'oubli ». Il le dépoussière de ses propres mains sous le soleil. Arris déchiffre sa terre, ses racines par les fondateurs, ceux par lesquels la voix de « petite mère » n'a eu de cesse de l'appeler et de lui rappeler ses traces primitives de la mère et celui de son enfant sont des monologues coupés dans le texte par des blancs qui sont signifiants de cette coupure et la disent. L'énonciation maternelle, plus complexe dans sa forme que celle du fils, emboîte le discours direct :

« Arris,Arris, je suis un parchemin d'amour, oui d'amour pour toi.

M'as-tu déchiffrée » ? Et cette écriture pulsionnelle où les « je » fusionne dans leur pluralité et leur proximité textuelle, est l'identité littéraire, poétique de Yamina Merchakra, ½uvre traversée par le souffle katébien depuis la parution de la grotte éclatée en 1979 et récemment réédité aux éditions ENAG.

Arris, de Yamina Mechakra Algérie- Littérature / Action Editions Marsa, Alger 2000. La Grotte éclatée, réédition Edition Enag 2004

Interview de Mouloud Feraoun réalisée par Maurice Monnoyer en 1953 :

Du bout du fil, me parvenait la voix d'Emmanuel Roblès. Bien entendu, j'acceptais. Une demi-heure plus tard, celui qui restera pour moi "le fils du pauvre", pénétrait dans mon bureau. Ses mains étaient encombrées d'un parapluie et d'une serviette de cuir. Il se débarrassa de ces objets gênants avant de me serrer la main avec amitié. Mouloud Feraoun est discret, effacé, presque timide. Mais dès qu'il se trouve en confiance, il s'anime, il s'ouvre, et c'est l'homme le plus charmant que je connaisse. Pendant qu'il me parle, je l'observe surnoisement. Derrière les verres de ses claires lunettes d'écaille, pétillent deux bons yeux où tremble la lueur d'une profonde vie intérieure.

Il a posé ses deux mains très brunes sur ma table. Chaudement vêtu, nu-tête, il me paraît engoncé dans son pardessus marron.

Visage accueillant et sympathique, traversé de rides. Cheveux souples et noirs comme la moustache, cette petite couronne du sourire.

Parlez-moi de votre premier roman...

J'ai écrit *Le Fils du pauvre* pendant les années sombres de la guerre, à la lumière d'une lampe à pétrole. J'y ai mis le meilleur de mon être.

Roman autobiographique, n'est-ce pas ?

Oui... Je suis très attaché à ce livre, d'abord parce que je ne mangeais pas tous les jours à ma faim alors qu'il sortait de ma plume, ensuite parce qu'il m'a permis de prendre conscience de mes moyens. Le succès qu'il a remporté m'a encouragé à écrire d'autres livres. Mon interlocuteur me précise qu'il est né à Tizi Hibel, commune mixte de Fort-National, en Haute-Kabylie, le 8 mars 1913, dans un foyer très pauvre.

Que faisait votre père ?

A l'époque de ma naissance, il était cultivateur. Mais, dès avant 1910, il avait dû quitter le sol natal pour chercher ailleurs du travail. En ce temps-là, les Kabyles n'allaient pas encore en France, mais dans le Constantinois. Par la suite, il se rendit dans les mines du Nord - à Lens, exactement - et de là dans la région parisienne. Il travaillait aux Fonderies d'Aubervilliers lorsqu'il fut accidenté. On peut dire de mon père qu'il s'est donné beaucoup de mal pour élever sa nichée.

Combien eut-il d'enfants ?

Cinq dont deux garçons. Mon frère cadet est aussi instituteur. Dans *Le Fils du pauvre*, vous avez raconté - bien sûr en les transposant sur le plan romanesque - votre enfance et vos études. Vous êtes arrivé à votre but à la force des poignets. J'ai beaucoup admiré votre courage... Grâce à la compréhension d'un de mes maîtres,

j'obtins une bourse, commençais mes études à Tizi Ouzou et les achevais à l'Ecole normale d'Alger.

Quand avez-vous été nommé instituteur ?

En 1935. Depuis cette date, j'ai enseigné dans différents postes et principalement à Taourirt Moussa, à deux kilomètres de mon village natal, de 1946 à 1952. Vous êtes actuellement directeur de l'école de garçons de Fort-National ... Oui, depuis octobre dernier. Ecole de 300 élèves avec cours complémentaires.

Satisfait ?

Ça va. Nous avons l'eau courante et l'électricité. Le médecin et le pharmacien sont à proximité. Les enfants travaillent ; ils sont assidus, sans doute parce qu'ils sont dévorés du besoin de connaître.

Vous êtes marié, n'est-ce pas ? Et j'ai six enfants ; mon aîné a 13 ans. Nous en venons à La Terre et le Sang.

Mouloud Feraoun parle, parle... On sent que ce livre a requis toute sa sollicitude pendant de longs mois. L'oeuvre vit encore en lui, bien que le manuscrit soit déjà à Paris.

Comment vous est venue l'idée de ce nouveau roman ?

Je vous disais à l'instant que le succès de mon premier ouvrage m'avait encouragé à écrire d'autres livres. Il faut ajouter ceci : l'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle. D'être un témoin. Je suis de souche authentiquement kabyle. J'ai toujours habité la Kabylie. Il est bon que l'on sache que les Kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois, voyez-vous, que je suis bien placé pour le dire. Vous noterez que ma décision prise, quelqu'un m'a constamment tarabusté, mis la plume entre les pattes. C'est mon ami Roblès que je connais depuis 20 ans. Chaque fois : "Où en es-tu ?", "Travaille sec", "J'attends ton roman". Il est venu à plusieurs reprises me relancer à Taourirt et, pour sa voiture, ce fut chaque fois une expédition. Dites bien que, pour lui, l'amitié n'est pas un vain mot.

Quel est le sujet de La Terre et le Sang ?

Mouloud Feraoun ne répond pas tout de suite. Il joue inconsciemment avec un élastique qu'il a trouvé sur ma table. L'abandonnant, il saisit un crayon, se rejette en arrière et poursuit : J'ai pensé que l'émigration des Kabyles pouvait donner matière à un ou plusieurs ouvrages dignes d'intérêt. J'ai distingué deux périodes : de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. La Terre et le Sang est consacré à la première période. J'écrirai un autre roman sur la seconde période.

Pourquoi deux périodes ?

A mon avis, il y a une grande différence entre ces deux périodes. La psychologie des Kabyles d'aujourd'hui se rendant en France n'est plus du tout celle des Kabyles qui leur ont ouvert la route. Les Kabyles de 1953 sont mieux armés que leurs devanciers, parce qu'ils s'adaptent plus facilement aux façons de vivre de la métropole. Par contre, il me semble que les anciens étaient davantage attachés à leur village, à leur terre, aux moeurs kabyles ; ils se hâtaient de retourner chez eux avec leurs

économies pour améliorer leur situation au village, ce qui n'est pas automatique aujourd'hui.

Le sujet ?

La Terre et le Sang relate l'histoire d'Amer, un garçon de 14 ans, envoyé à Paris avec des voisins. Cela se passe avant la Première Guerre mondiale. D'abord cuisinier de la petite colonie de son village, le jeune Kabyle ne tardera pas à travailler dans la mine, comme ses compagnons. Un soir, il tuera accidentellement un de ses compatriotes. N'osant plus rentrer en Kabylie (où il risque d'être exécuté par la famille du défunt), il décide de vivre désormais en France. Quinze années passent. L'appel du sol natal et le désir d'une existence plus simple l'emportent sur la prudence. Accompagné de sa femme Marie, une Parisienne que la vie a meurtrie, il rentre dans son village. Deux ans après son installation, la tragédie éclatera...

Notre entretien se poursuit. Mouloud Feraoun répond calmement à toutes mes questions.

Avez-vous d'autres projets ?

Oui, car le domaine qui touche à l'âme kabyle est très vaste. La difficulté est de l'exprimer le plus fidèlement possible.

Y aura-t-il une suite au Fils du pauvre ?

Ce n'est pas impossible ! Mais avant, je publierai très certainement un ouvrage illustré par Brouty, gerbe de scènes de la vie kabyle : une réunion publique, la fontaine du village, le marché, le retour des voyageurs de France, etc. Ce livre s'achèvera sur des contes kabyles.

Je pose ensuite cette question à Mouloud Feraoun :

Quand écrivez-vous ?

Je consacre ma journée à ma tâche professionnelle. J'écris mes livres la nuit et les jours de congé. Je noircis presque tous les jours de trois à quatre pages, sauf quand l'inspiration me fuit. Dans ce cas, je n'insiste pas.

Travaillez-vous d'après un plan ?

Je commence par établir une grossière ébauche du livre, et c'est en écrivant que j'ordonne mon récit. En gros, je sais où je vais. Mais au fur et à mesure qu'avance le travail, surviennent des scènes et des situations que je n'avais pas prévues.

Quelle attitude prenez-vous à l'égard de vos personnages ?

Je me mets honnêtement à leur place. Je les sollicite. Et, finalement, ce sont les personnages qui me disent ce que je dois écrire.

Nous parlons à présent à bâtons rompus. Mon interlocuteur m'annonce qu'il se rendra à Paris, pendant les vacances de Pâques, pour le lancement de La Terre et le

Sang. Le seuil, très certainement, lui fera fête (notons au passage que cette maison vient d'acquérir les droits du Fils du pauvre).

Un écrivain probe. Quels livres aimez-vous ?

J'ai beaucoup lu, et de tout. Je suis aujourd'hui plus exigeant que je ne l'étais hier. Je goûte les livres vraiment humains, ceux où l'écrivain a essayé d'interpréter l'homme dans toute sa plénitude. Car l'homme n'est ni franchement bon, ni franchement mauvais. L'écrivain, voyez-vous, n'a pas le droit de parler des hommes à la légère. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Mouloud Feraoun est un sage et un écrivain probe. Je suis persuadé que son étoile le conduira loin. Sa voix, en tout cas, est de celles qu'il faut entendre. (L'Effort algérien du 27 février 1953)

Par Maurice Monnoyer

Interview proposée par Tassadit Ould-Hamouda Kabyle.com, http://www.afrique-du-nord.com/article.php3?id_article=144 90

“Mouloud Feraoun, un écrivain dans la guerre d’Algérie”, par Sylvie Thénault

Comment, au coeur de la guerre d’Algérie, concilier l’identité kabyle, la culture française et l’aspiration à l’indépendance ? A travers le cas de l’écrivain Mouloud Feraoun, assassiné par l’OAS quelques jours avant le cessez-le-feu, c’est aussi la question des violences d’aujourd’hui qui nous est ici posée.

Sylvie Thénault nous a permis de reprendre cet article publié en 1999 dans *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*.

Dernièrement a été réédité un livre consacré à l’assassinat de Jean Sénac, poète algérien de langue française, et intitulé *Assassinat d’un poète*. Dans le compte rendu qu’il lui consacre dans *Libération*, Abdelhafid Adnani, journaliste algérien, attribue cet assassinat à une main sans doute liée à l’intégrisme islamiste » et le quotidien chapeaute l’article par cette annonce : « Son assassinat, il y a vingt-cinq ans, fut le premier signal d’une tragédie à venir ». Abdelhafid Adnani fait en effet un parallèle constant entre l’assassinat de Jean Sénac et celui de Matoub Lounes. Cet exemple est significatif des rapports qu’entretiennent l’actualité et l’histoire, le temps présent et le passé. L’actualité pose à l’historien de nouvelles problématiques, de nouvelles questions, de nouveaux thèmes. Dans le cas de l’Algérie, les violences actuelles incitent à un retour sur les violences du passé et, en particulier, sur celles de la guerre d’indépendance de 1954 à 1962. La table ronde organisée par l’Institut d’histoire du temps présent en 1996, sur la guerre d’Algérie et les Algériens, a vu l’évocation forte, parfois émouvante, parfois polémique, des violences de cette période. Mouloud Feraoun fut une de ses victimes. Écrivain algérien de langue française, il était instituteur et engagé à ce titre dans les centres socio-éducatifs, structure d’alphabétisation et d’action sociale envers les plus défavorisés en Algérie. Il fut assassiné avec cinq de ses collègues par un commando de l’OAS le 15 mars 1962, soit quatre jours avant l’entrée en vigueur du cessez-le-feu. Près de quarante ans plus tard, cet assassinat oriente la réflexion vers une question d’actualité : comment un individu à l’identité plurielle peut-il vivre l’engrenage d’une guerre qui radicalise les positions à l’extrême et tend à forcer chacun à choisir irréductiblement son camp ?

LA QUESTION IDENTITAIRE

« Écrivain algérien, de langue française (Tizi-Hibel, Grande Kabylie, 1913 à El Biar, 1962) » cette simple présentation fait de Mouloud Feraoun un inclassable. Il est « écrivain algérien » certes, mais de langue française » et né en Kabylie. La complexité de son identité repose sur ces trois composantes intimement mêlées, résultat d’un cheminement exceptionnel qui a mené le fils d’une pauvre famille kabyle au métier d’instituteur et à la littérature. 91

Mouloud Feraoun est né en Kabylie en 1913. Ses parents l'ont déclaré à l'état civil le 8 mars, mais il serait né en février. La colonisation marque dès sa naissance l'identité du futur écrivain, car le nom de famille, Feraoun, a été imposé par des officiers des Affaires indigènes chargés de donner un état civil aux populations kabyles après l'insurrection de 1871. Traditionnellement, sa famille porte le nom d'Aït Chabane. Ce sont des fellahs pauvres, qui ont eu huit enfants donc cinq seulement ont survécu. Mouloud Feraoun est leur troisième enfant et le premier fils. Depuis 1910, le père a pour habitude d'émigrer périodiquement en France pour subvenir aux besoins de sa famille et ce, jusqu'en 1928, date à laquelle il est victime d'un accident et vit d'une pension d'invalidité. Cette origine familiale, sociale et culturelle, est prépondérante pour Mouloud Feraoun qui intitule son premier roman autobiographique *Le fils du pauvre* et fait de la culture kabyle la principale composante de son identité : « Sachez que je suis instituteur "arabe", que j'ai toujours vécu au cœur du pays et depuis quatre ans au cœur du drame. Le mot "arabe" n'est d'ailleurs pas très exact. Pourquoi ne pas préciser après tout ? ... Mettons que vous recevez aujourd'hui une lettre arabe d'un kabyle et vous aurez toutes les précisions désirables », écrit-il à Albert Camus en 1958. Il aurait pu ajouter, ce qu'il ne fait pas, que sa « lettre arabe d'un kabyle » est écrite en français.

Ce maniement du français par Mouloud Feraoun est le résultat de la deuxième période de sa vie, celle de sa scolarisation et de son acculturation. Il est en effet reçu au concours des bourses à l'entrée en 6e et quitte sa famille pour aller étudier au collège de Tizi-Ouzou. L'internat du collège étant trop cher, il loge à la mission Rolland, une mission protestante où les pensionnaires sont initiés à l'Évangile et au scoutisme. Mouloud Feraoun se décrit cependant dans *Le fils du pauvre* comme un adolescent studieux qui se consacre exclusivement à son travail scolaire, un travail fructueux puisqu'en 1932, à l'âge de 19 ans, il entre à l'École normale d'instituteurs de la Bouzaréa, dans la banlieue d'Alger. Il y est le condisciple d'Emmanuel Roblès, futur écrivain lui aussi, en contact avec les milieux littéraires algérois et notamment Albert Camus. Cette période de scolarisation marquée par les premiers contacts avec la culture française trouve son aboutissement avec l'intégration de Mouloud Feraoun dans l'administration. Son acculturation est double du point de vue linguistique puisqu'il y apprend la langue française et que son style d'écriture, d'expression simple, porte l'empreinte de cette formation scolaire ; mais aussi du point de vue religieux, ses écrits témoignant d'une morale laïque acquise à l'école de la Troisième République. D'ailleurs, il loge dans une mission protestante et la religion n'apparaît pas dans ses écrits comme un élément fondateur de son identité. Socialement, cette période de scolarisation lui permet de connaître une promotion dont bénéficient peu d'Algériens. Il a d'ailleurs le sentiment d'avoir acquis un statut de privilégié, comme il l'avoue à Albert Camus : « Il y avait parmi nous des privilégiés, ou des instituteurs, par exemple. Ils étaient satisfaits, respectés et enviés ».

Après l'École normale, il est nommé dans sa région natale, puis se marie avec une de ses cousines dont il aura sept enfants. A la fin des années 1930, une fois son installation dans la vie accomplie, il entame la rédaction de son premier roman *Le fils du pauvre*. Mais l'écriture en est laborieuse car il ne l'achève qu'en 1948. À cette

époque, il retrouve Emmanuel Roblès mais n'ose lui présenter son manuscrit et publie finalement son roman à compte d'auteur en 1950. Il connaît alors la consécration avec l'obtention du Prix littéraire de la ville d'Alger. C'est la première fois qu'un auteur non européen le reçoit. En 1954, ce roman est réédité au Seuil, où travaille Emmanuel Roblès, et devient un des livres les plus lus de la littérature maghrébine.

Le début des années 1950 ouvre une période d'ascension pour Mouloud Feraoun : en 1952, il devient directeur d'école élémentaire à Fort-National, commune dont il est élu conseiller municipal. Il publie trois ouvrages dans la foulée : en 1953, *La terre et le sang* (Le Seuil) qui reçoit le Prix populiste ; en 1954, *Jours de Kabylie* (Alger, Éditions du Braconnier) ; en 1957, *Les chemins qui montent* (Le Seuil). Cette même année, alors que la guerre fait rage, il est muté à Alger où il dirige l'école du Nador et c'est en 1960 qu'il intègre la structure des centres socio-éducatifs. C'est cet engagement qui provoque son assassinat le 15 mars 1962 par un commando de l'OAS, assassinat au cours duquel cinq de ses collègues trouvent également la mort : Max Marchand, Marcel Basset, Salah Ould Aoudia, Ali Hammoutène et Robert Aimard.

La difficulté à définir Mouloud Feraoun vient de la superposition des différentes phases de sa vie : né en Kabylie et attaché à cette terre, il connaît une promotion sociale grâce à la France, puissance coloniale, qui applaudit ses romans et meurt assassiné par l'OAS, hostile à l'indépendance algérienne. Il est donc lié à la fois à la Kabylie, à la France et à l'Algérie. De plus, sa biographie ne mentionne aucun engagement nationaliste et sa littérature est dénuée de tout caractère politique ou nationaliste, ses thèmes de prédilection restant la description de sa Kabylie natale et de ses habitants. Alors, qu'en est-il ? Mouloud Feraoun serait-il un écrivain dénué de toute préoccupation nationale ?

UNE LITTÉRATURE DE COMPLAISANCE ?

Son premier roman, *Le fils du pauvre*, est un récit autobiographique dans lequel il relate son enfance et son adolescence, le héros étant son anagramme, Menrad Feroulou. Mouloud Feraoun y décrit successivement la Kabylie, son village, la maison familiale où il a grandi, sa famille et les événements familiaux, notamment le décès de sa grand-mère qui pose le problème de savoir quelle femme, de sa mère ou de sa tante, va désormais prendre la direction de la maisonnée. Les femmes ont une place importante dans le livre, en particulier ses tantes, ainsi que le travail de l'argile ou le tissage de la laine qu'elles réalisent. Il insiste bien sûr sur sa scolarité et, en contraste avec la misère de sa famille, il donne une leçon de morale aux jeunes lecteurs : le travail scolaire permet de réussir dans la vie. L'écriture du roman est très simple. En Allemagne, le livre reçut d'ailleurs le Prix du meilleur ouvrage pour la jeunesse.

Ses deux autres romans, *La terre et le sang* et *Les chemins qui montent*, content les déceptions des mariages mixtes. Dans le premier, Amer, émigré kabyle marié à une jeune métropolitaine, Marie, revient vivre dans son village avec sa jeune femme. Mais à la suite du décès d'Amer, Marie est contrainte de vivre recluse sous l'autorité de sa belle-mère. Le malheur poursuit le fils du couple, personnage principal du

second livre, car il connaît une série de déboires, notamment amoureux, et finit par se suicider. Ces deux romans abordent des thèmes profondément clououreux : l'émigration, que Mouloud Feraoun a connue par son père, et la position difficile de l'individu porteur d'une double culture. Le retour d'Amer, l'émigré du premier roman, à son village natal est révélateur de l'attachement que Mouloud Feraoun porte à la terre tandis que le suicide du fils témoigne du pessimisme de l'auteur face à la guerre qui a éclaté en 1954.

Dans l'ensemble, ces romans dressent un tableau des mœurs villageoises et familiales kabyles, faites d'honneur, de rivalités, de conflits... Cet aspect est encore plus flagrant dans *Jours de Kabylie*, recueil de textes décrivant successivement le village, le marché, la fontaine, la récolte des figues... Christiane Achour, établit une analogie entre ce recueil et *Les lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet. Ce type de description brosse le portrait d'une société kabyle qui vit en dehors du temps, en dehors du système colonial, absent, suivant des traditions ancestrales, suivant un rythme naturel immuable que la colonisation n'a pas bouleversé. L'opposition avec d'autres écrivains algériens, tels Mohammed Dib, Kateb Yacine ou Mouloud Mammeri, est donc facile. Mohammed Dib, par exemple, dans *La grande maison* publié en 1952, décrit la vie d'un jeune Algérien très marqué par la colonisation, pour qui l'école, avec ses leçons de morale républicaine et patriotique, est un lieu tout à fait insolite. Kateb Yacine, lui, est un militant qui participe aux manifestations du 8 mai 1945, ce qui lui vaut d'être arrêté et exclu du lycée. Il est membre du PPA et travaille pour *Alger Républicain*. Dans son roman, *Nedjma*, publié en 1956, il relate, entre autres, le séjour en prison d'un jeune nationaliste, Lakdar. Quant à Mouloud Mammeri, il publie en 1965 *L'opium et le bâton* dans lequel il relate la guerre d'indépendance.

La littérature de Mouloud Feraoun serait-elle une littérature complaisante à l'égard du système colonial ? Elle pose le problème toujours douloureux de la place du français dans la culture algérienne et de la signification de son utilisation par des Algériens, suspectés de bienveillance envers le colonisateur. Sur ce point, Christiane Achour apporte une réponse clairement négative : l'utilisation de la langue française par les écrivains algériens n'est pas une soumission, une concession faite à l'occupant. Elle est le moyen d'instaurer un dialogue avec l'occupant et de lui répondre. *Le miroir*, premier ouvrage de ce type, a été écrit en 1833 par Hamdan Khodja qui avait souhaité une traduction en français pour plaider la cause des Algériens devant l'opinion publique métropolitaine. L'utilisation de la langue française peut donc être une « résistance de fait », selon les termes de Christiane Achour. Du point de vue thématique, la littérature de Mouloud Feraoun a le mérite de mettre en scène la société kabyle, la vie des colonisés, absents des écrits des auteurs européens ou caricaturés comme des berbères qui, primitifs », vivaient dans « l'archaïsme ». Pour Christiane Achour, la littérature de Mouloud Feraoun est une « littérature de la rectification et non de la remise en cause ». Mouloud Feraoun insiste lui-même sur cet aspect dans un texte sur la littérature algérienne. Il y constate l'absence des Algériens dans les romans de ses amis, Albert Camus et Emmanuel Roblès, et conclut, à propos des écrivains algériens de langue française : « Notre

position n'est pas si paradoxale qu'on le pense. En réalité, nous ne nous trouvons pas "entre deux chaises" mais bel et bien sur la nôtre ».

Faire de Mouloud Feraoun un écrivain dénué de toute préoccupation nationale est donc rapide. C'est nier la place prépondérante de son origine kabyle dans son identité et le sens de l'utilisation du français dans ses oeuvres. De plus, son journal montre que la guerre fait évoluer cet homme déchiré par la violence vers la cause de l'indépendance.

L'HOMME DÉCHIRÉ PAR LA GUERRE

Le journal de Mouloud Feraoun, tenu clandestinement sur des cahiers d'écolier, fut commencé le 1er novembre 1955, jour du premier anniversaire du soulèvement nationaliste en Algérie. Il l'avait transmis à son éditeur en février 1962, en demandant à Emmanuel Roblès de faire des coupures et corrections mais finalement, le texte a été publié en l'état après la mort de l'écrivain, augmenté de quelques notes datant de février et mars 1962. C'est pour l'historien la quasi-perfection du témoignage puisqu'il est écrit au moment des faits et pratiquement ni revu ni corrigé.

Le contenu des 350 pages du journal est très inégal : les 40 premières, écrites en novembre et décembre 1955, sont riches en analyse car l'écrivain dresse le bilan de la première année de guerre écoulée. Le corps de l'ouvrage, environ 250 pages, est une chronique plus ou moins bien régulièrement tenue, de 1956 à juillet 1959, date à laquelle Mouloud Feraoun décide de stopper son entreprise, par pessimisme. Il reprend cependant sa chronique en janvier 1960 et la poursuit jusqu'aux derniers jours de sa vie. Ce texte est relativement difficile à interpréter car il mêle récit et analyse. Il permet cependant de reconstituer la pensée paradoxale de Mouloud Feraoun : reconnaissant le caractère oppressif du système colonial, il opte pour l'indépendance mais ne cesse d'en appeler à la fraternité, comme s'il ne pouvait se résoudre à la rupture.

Sa condamnation du système colonial s'alourdit au fil du temps. Si en décembre 1955, il lui trouve encore quelques mérites, il le juge « trop durable et trop pesant », et pense « qu'il fait oublier tous les avantages qu'il a procurés aux uns et aux autres, à tous, et qu'il continue de procurer ». C'est le privilégié qui s'exprime ici, même s'il dénonce « qu'il n'y a jamais eu mariage. Non, les Français sont restés à l'écart ... la lutte s'est engagée entre deux peuples différents, entre le maître et le serviteur ». À ce stade, ce n'est pas la colonisation qu'il critique, mais la France qui a refusé l'intégration : « Dès le début, on savait ce qu'il fallait faire pour fraterniser avec les indigènes ... On avait le choix au départ, on a choisi »

En août 1956, au moment de la nationalisation du canal de Suez, sa condamnation du colonialisme devient plus forte. Il déclare, contre ceux qu'il appelle désormais les « colonialistes » que « c'est l'ouvrier égyptien » qui a creusé le canal et non « M. de Lesseps ni le banquier ». L'idée d'un quelconque avantage de la colonisation disparaît donc. Enfin, en août 1961, il affirme que la France n'a pas laissé aux Algériens d'autre choix que de recourir à la violence : il qualifie la période coloniale d'un « siècle de colonisation égoïste » et remarque, à propos du recours à la violence que « toute

autre voie était bouchée ». Son évolution l'amènerait-elle à comprendre l'emploi de la violence ? En réalité, le reste du *Journal* lui est opposé.

En effet, la guerre est occultée dans les 20 premières pages du *Journal*. Par exemple, la grève à laquelle appelle le FLN le 1er novembre 1955, pour célébrer le premier anniversaire du déclenchement de l'insurrection, est pour lui « jour de congé pour le fonctionnaire qui fait la grasse matinée ». Le combat des nationalistes est lointain et il qualifie leurs actes de « sabotages » ou « gaminerie ». « Les jours se suivaient, les semaines succédaient aux semaines et l'apparence restait identique à elle-même, la vie scolaire allait son petit train » écrit-il en novembre 1955. C'est l'assassinat du maire de Fort-National, en décembre 1955, qui le fait entrer dans la guerre : « Ce qui se passait un peu partout, chez nous, je le voyais de loin, mais la mort de F., c'était là, tout proche ». Son *Journal* devient donc une chronique de guerre qui renvoie dos à dos l'armée française et le FLN tandis que la population est prise dans l'engrenage terrorisme-répression. En témoigne cet extrait de mars 1956 : « C'est terrifiant. Les militaires sont impitoyables. La chose est admise, normale. Les fellagha sont impitoyables. La chose est presque admise, normale ». Ou encore cet extrait d'avril 1958 : « Les maquisards mobilisent les femmes et les soldats commencent à arrêter, torturer les femmes » . Il insiste sur l'innocence des victimes de l'armée comme de celles du FLN : « Un malheureux qui tire le diable par la queue » ; « C'était un gars inoffensif et d'allure enfantine ». Le recours à la violence inhibe donc chez lui toute sympathie pour le FLN, d'autant plus qu'il a dû démissionner de son poste de conseiller municipal sur ordre et sous la menace du FLN. En août 1956, pourtant, la nationalisation du canal de Suez renforce sa critique du système colonial. Il part à la rencontre des maquisards de son village mais en revient méfiant : « Je voulais avoir une opinion personnelle sur la mentalité des libérateurs, Je suis revenu avec mes doutes mais j'ai laissé là-bas mes illusions et ma candeur » . Une candeur qui le laisse également stupéfait lorsque, en février 1957, prenant la défense du *cadi* accusé d'être membre du FLN, il est pris à partie par M. Achard, administrateur français :

« Vous, un simple troufion peut vous donner un coup de pied au cul. Le fait que vous émargez au Seuil ne change rien. je trouve plaisants les gens qui regimbent contre notre discipline et qui suivent ponctuellement celle du FLN. Il faut savoir ce qu'on veut. C'est fini, nous n'acceptons plus la passivité ».

L'administrateur finit par le menacer de mort : « ... On tire, vous tombez. Mort accidentelle. Un petit rapport. Vos amis pourront toujours vous regretter ». C'est à la suite de ces menaces que Mouloud Feraoun demande à être muté à Alger.

Sa méfiance à l'égard du FLN ne l'empêche pas d'être favorable à l'indépendance, prise de position logique au regard de sa condamnation du système colonial. Dès février 1956, il interpelle Albert Camus et Emmanuel Roblès : « Ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens ... Dites aux Français que ce pays n'est pas à eux ». La guerre renforce sa conviction que l'indépendance est la seule solution car « personne ne veut plus trahir les morts et les morts sont tombés pour la liberté » . Il s'interroge d'ailleurs sur sa propre identité : « Quand je dis que je suis français, je me donne une étiquette que tous les Français me refusent, je m'exprime

en français, j'ai été formé à l'école française, j'en connais autant qu'un Français moyen. Mais que suis-je Bon Dieu ? Se peut-il que tant qu'il existe des étiquettes, je n'aie pas la mienne ? Qu'on me dise ce que je suis ! Ah oui, on voudrait peut-être que je fasse semblant d'en avoir une parce qu'on fait semblant de le croire. Non, ce n'est pas suffisant ». Il dénonce dans ce passage la fiction qui consiste à accorder la nationalité française aux Algériens sans leur accorder les droits qui s'y rattachent. Mouloud Feraoun fait donc un pas vers l'identité algérienne mais il y englobe les Européens d'Algérie. Il définit en effet Emmanuel Roblès comme un « Algérien non musulman » et il dit d'Albert Camus : « Il est aussi algérien que moi ». Son idéal est une Algérie indépendante dans laquelle les Européens auraient leur place.

Le cours des événements le rend donc extrêmement pessimiste. En juillet 1959, il arrête son *Journal* après le ralliement de plusieurs villages kabyles à la France car il pense que l'armée française est victorieuse. Puis il le reprend après la semaine des barricades et la violence des ultras en devient le thème principal. Parfois, il se prend à rêver et se réfugie dans l'utopie à laquelle il a eu recours dès novembre 1956 : « Si on laissait face à face le soldat et le Kabyle et qu'on renvoyait les états-majors de tout poil, je pense que le Kabyle et le soldat iraient gauler les olives et chasser tranquillement le sanglier ». Pour Pierre-Henri Simon, ce passage porte la trace d'un « anarchisme à la Giono », commentaire très juste qui rappelle que l'artiste est porteur d'utopie. Mouloud Feraoun est donc un homme déchiré par la violence, mais qui, vivant intimement la complexité de l'identité algérienne mêlée de culture kabyle et d'héritage français, ne se laisse pas emporter par la radicalisation que la guerre provoque. Il échappe aux classifications simplistes qui font de l'indépendantiste un anti-Français. Son engagement dans les centres sociaux est d'ailleurs révélateur de son idéal de fraternité et de coopération entre les communautés.

L'INSTRUMENTALISATION D'UNE PERSONNALITÉ COMPLEXE

Les centres socio-éducatifs ont été créés par un arrêté du 27 octobre 1955, signé par le gouverneur général Jacques Soustelle à l'initiative de Germaine Tillion. Leur objectif est de scolariser tous les enfants en permettant à ceux qui ont quitté le système scolaire de le réintégrer. Parallèlement, ils proposent aux familles une aide médicale et sociale. Ils sont donc polyvalents mais rattachés à l'Éducation nationale et en 1960, une centaine d'entre eux fonctionnent en Algérie. Ils ont toujours été suspects aux yeux des partisans de l'Algérie française car ils prônent une coopération entre les communautés tandis qu'ils suscitent la grogne des autorités militaires : ces centres sont, à leurs yeux, des concurrents des SAS et sont soupçonnés de collusion avec le FLN. Ils sont « intérieurement, un peu pourris », dit d'ailleurs d'eux le général Massu qui poursuit : « Néanmoins, ils avaient fait du travail ... et j'ai fait ce que j'ai pu pour, quand même, les épurer sans les casser ». Le personnel des CSE est en effet inquiété par deux fois. En 1957, d'abord, dix-sept membres sont arrêtés. L'un disparaît, certains sont torturés, comme Nelly Forget dont le cas est resté célèbre. Finalement, le tribunal militaire d'Alger ne condamne qu'une seule de ces dix-sept personnes, blanchissant les seize autres des accusations fomentées contre elles par

l'armée. Puis, en 1959, vingt membres sont arrêtés et, de nouveau, seuls quatre d'entre eux sont condamnés par la justice à des peines de quelques mois de prison avec sursis, ce qui prouve la légèreté des accusations retenues contre eux.

Le 15 mars 1962, l'OAS s'attaque donc à une structure de coopération, suspecte aux yeux des adversaires de la négociation et de la parole nouée entre Européens et Algériens. Le commando fait irruption vers 10 h 30 au siège des CSE où sont réunis six responsables : Max Marchand, chef des CSE, inspecteur d'académie précédemment en poste à Bône, muté à Alger après un attentat contre son domicile en 1961 ; Mouloud Feraoun et Ali Hammoutène, directeurs adjoints des CSE ; Marcel Basset, chef d'un centre de formation ; Robert Aimard et Salah Ould Aoudia, inspecteurs des CSE. Tous sont des fonctionnaires de l'Éducation nationale. Le commando les fait sortir dans la cour du bâtiment et les mitraille d'une centaine de balles. Les auteurs de ce crime n'ont jamais été punis ni clairement identifiés, sauf Roger Degueudre qui dirigeait le commando OAS du secteur d'El Biar où l'assassinat a eu lieu.

Destin tragique de Mouloud Feraoun dont l'assassinat et celui de ses collègues ont lieu à quelques jours du cessez-le-feu. Le jour des obsèques des six victimes, le dimanche 18 mars 1962, la radio annonce la fin des combats en Algérie à 16 heures. En fait, ces assassinats s'inscrivent dans une vague de violence terrible de l'OAS qui a commis plus de 600 attentats durant le seul mois de mars 1962, dans le but de torpiller toute tentative de paix sur le territoire algérien. Cet assassinat reste le moment le plus évoqué en France de la biographie de Mouloud Feraoun. En effet, le lendemain de sa mort, la presse métropolitaine revient longuement sur l'écrivain et le présente comme l'ami de certains de ses pairs français reconnus et célébrés. *Le Figaro* signale qu'il était l'ami d'Albert Camus, *Libération* et *Le Monde* ajoutant Jules Roy et Emmanuel Roblès. Si *Le Figaro*s'en tient à cette seule présentation, les deux autres quotidiens développent chacun l'aspect de la vie de Mouloud Feraoun convenant le mieux à leurs options : *Le Monde* l'écrivain présenté comme « un des plus probes et des plus significatifs de la culture originale qui s'est développée sur la terre d'Algérie et l'un de ceux qui y faisait le plus honneur à la civilisation française ». C'est donc le modèle d'une intégration réussie que célèbre *Le Monde*. *Libération*, quotidien alors communiste, insiste sur son origine pauvre : il était issu d'une « famille illettrée de fellahs kabyles » et son père « venait chaque année travailler en France soit dans les mines, soit dans les usines automobiles ». Curieusement, dans *L'Express*, Jules Roy fait de la littérature de Mouloud Feraoun la cause de son assassinat alors qu'il n'en est rien : pour lui, Mouloud Feraoun a été tué « parce qu'il osait conter son enfance pauvre et son pays, son attachement à ses amis, à sa patrie ». Pourtant, les centres socio-éducatifs étaient clairement la cible des tueurs de l'OAS.

Le parti pris de Mouloud Feraoun pour l'indépendance de l'Algérie n'est pas connu au moment de son décès. Son *Journal* n'a pas encore été publié et les éléments dont disposent les rédacteurs de notices nécrologiques ne peuvent leur laisser entrevoir cette détermination de l'écrivain. L'indépendance n'est jamais mentionnée dans ses romans ou ses articles, dont la lettre à Albert Camus parue dans *Preuves* en 1958 ou le message rédigé juste après la mort de celui-ci, paru dans la même revue en 1960.

Mouloud Feraoun met l'accent sur la nécessaire fraternité entre les Algériens et les Français d'Algérie dont il déplore l'activisme : « Quant à Camus, il n'est plus là pour assister au spectacle de ses compatriotes en délire », écrit-il. L'image construite au moment du décès de Mouloud Feraoun est donc celle d'un Algérien acculturé, image rassurante de l'instituteur kabyle formé à l'école française, écrivain de langue française, bonne conscience du système colonial.

La publication de son *Journal* ne corrige qu'imparfaitement ce cliché. Claude Roy, dans *Libération*, en donne le résumé le plus fidèle : « Il y avait par exemple un Algérien qui pensait à la fois que l'Algérie n'est pas la France, que l'indépendance était souhaitable et nécessaire, que l'attitude de la France n'ouvrait pas d'autre voie à cette indépendance que celle de la violence, que les maquisards étaient ses frères mais que ses frères n'étaient pas des saints, ni des purs, que des milliers de Français étaient des bourreaux et des tortionnaires, mais qu'il lui était impossible de haïr les Français en bloc et de s'amputer de la culture française ». Mais Max-Pol Fouchet dans *L'Express* et Pierre-Henri Simon dans *Le Monde* occultent, eux, la prise de position en faveur de l'indépendance de Mouloud Feraoun, pour évoquer son déchirement face aux événements. Tous deux citent le passage dans lequel Mouloud Feraoun s'interroge sur son identité et refuse l'étiquette de Français, fictive à ses yeux. Pour la presse métropolitaine, Mouloud Feraoun continue donc d'incarner l'espoir finalement déçu de la formation d'une troisième force en Algérie, reposant sur des Algériens qui ont connu une promotion sociale grâce à la France et qui soutiendraient donc la France contre la revendication d'indépendance. Mouloud Feraoun en a eu conscience puisqu'il a été sans cesse courtoisé par les militaires qui, par exemple, l'invitaient aux réceptions officielles. En juin 1956, alors que le général Olié dit de lui « nous avons confiance en lui », il confie à son Journal : « Tout ceci est très flatteur pour moi. Mais je crois que dans l'autre camp également, je bénéficie de la même estime, de la même confiance et aussi de la même méfiance. Je suis en équilibre sur une corde bien raide et bien mince. Disons que cette semaine, j'ai sans doute donné l'impression aux maquisards que je penche du côté français. Ils savent bien pourtant que dans ma situation je ne puis éviter ces réceptions officielles ... Il me restera à décliner la prochaine invitation officielle pour rétablir un précaire équilibre ». Et se reprenant, il conclut ce passage sans ambiguïté : « Pas seulement pour cela. Car en toute simplicité, je me refuse à être du côté du manche. Je préfère souffrir avec mes compatriotes que de les regarder souffrir ; ce n'est pas le moment de mourir en traître puisqu'on peut mourir en victime ».

Malgré l'expression de tels sentiments dépourvus d'équivoque, Mouloud Feraoun souffre en Algérie d'une relative occultation. Christiane Achour constate ainsi qu'il est présent en raison de son assassinat dont l'anniversaire est commémoré. Une plaque a été posée sur le mur de l'exécution des six fonctionnaires des centres socio-éducatifs et, chaque année, une cérémonie est organisée en leur mémoire. De plus, des extraits des livres de Mouloud Feraoun sont utilisés dans les manuels scolaires pour l'apprentissage du français par les jeunes Algériens mais Christiane Achour a repéré une manipulation des textes retenus et notamment, deux types de coupures. Les premières coupures ont trait à toute référence explicite à la France. Par exemple,

dans la phrase : « Quelques habitations prétentieuses ont été construites récemment grâce à l'argent de la France », l'expression « grâce à l'argent de la France » a disparu ; ou encore, dans le passage : « Je le trouvais gentil, moi. Et pendant que tu lui parlais kabyle, il répondait en français. Il est bien élevé, tu sais », la phrase du milieu, « Et pendant que tu lui parlais kabyle, il répondait en français » a été supprimée ; de même, tous les passages ou allusions à la mission protestante, où Mouloud Feraoun a vécu et qu'il décrit dans *Le fils du pauvre*, sont éliminés. Le deuxième type de coupures est lié à ce dernier exemple. Il s'agit des passages exprimant un certain scepticisme religieux, comme lorsque Mouloud Feraoun décrit la mosquée de Tizi-Ouzou et qu'il note : « C'est vide et désolant de simplicité. Les vieux qui vont y prier ont l'air d'appartenir à un siècle révolu ». D'après Christiane Achour, les textes de Mouloud Feraoun sont transformés en une sorte de « catéchisme » et elle s'interroge : « Pourquoi transformer en catéchisme une oeuvre aussi marquée par la colonisation ? ». Les passages descriptifs sont privilégiés au détriment des autres et les textes sont donc étudiés pour mettre en valeur des postulats moralisateurs simples et transmettre aux jeunes l'attachement à la terre natale. C'est une fois encore la complexité d'une identité mêlant des composantes diverses qui est gommée.

L'étude de la vie et de l'oeuvre de Mouloud Feraoun conduit à des réflexions ancrées dans le présent : sur la question identitaire, il incarne la possibilité d'une identité algérienne plurielle, faisant place au kabyle, au français, à l'islam. Par ailleurs, la leçon qu'il donne est toute de nuance et de subtilité puisqu'il ne se laisse pas enfermer dans les catégories simples, voire simplificatrices, que la guerre a formées. Il apporte un démenti à certains raisonnements conduisant à des postulats réducteurs : le destin de Mouloud Feraoun montre que devenir instituteur et s'intégrer à la culture française ne font pas automatiquement adhérer à l'Algérie française ; les études de Christiane Achour montrent qu'utiliser le français n'est pas synonyme d'allégeance à la puissance coloniale ni d'indifférence pour le sort de ses compatriotes qui n'ont pas connu le privilège d'une promotion sociale ; enfin, si Mouloud Feraoun est critique sur la violence et sur le FLN, il n'en est pas moins favorable à l'indépendance et s'il est favorable à l'indépendance, il n'en est pas pour autant hostile aux Européens d'Algérie. C'est une leçon importante car la situation actuelle de violence en Algérie remet au goût du jour ce type de raisonnement schématique, produit de la guerre et nuisible à toute sortie du conflit. Une culture de guerre dont il est éminemment difficile de faire le deuil.

Sylvie Thénault

Publié au Figaro, rubrique culture

Hommage à Saint-Exupéry, journaliste de l'ombre

- Par Claire Rodineau
- Mis à jour le 31/07/2014 à 18:31
- Publié le 31/07/2014 à 17:58

HOMMAGE - Le 31 juillet 1944, l'avion de l'auteur du *Petit Prince* s'abîmait dans la Méditerranée. L'occasion de revenir aujourd'hui sur un pan méconnu de son œuvre, ses débuts en tant que reporter au Viêt Nam ou en Espagne, avec son biographe Alain Vircondelet.

«On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux». La citation, extraite du *Petit Prince*, est connue de tous. Elle illustre parfaitement une partie moins connue de l'œuvre de son auteur, Antoine de Saint-Exupéry: ses écrits journalistiques.

Les premières apparitions de Saint-Exupéry dans la presse, au début des années trente, sont motivées par des raisons avant tout alimentaires. Alors âgé de trente ans, il exerce son métier de pilote avec passion, s'occupant de relier Toulouse et Dakar pour l'Aéropostale. Mais quand la compagnie périclète, le jeune homme, tout juste marié, se retrouve sans ressources. Il commence alors à écrire pour *Marianne*, *Paris Soir* et *L'Intransigeant*, trois publications de l'époque. Viêt Nam, Russie, Espagne, puis Allemagne: il se fait le témoin des grandes crises qui secouent cette première moitié de vingtième siècle. Ces différents reportages, Saint-Exupéry les inclura en 1939 dans *Terre des Hommes*, véritable accomplissement de son travail journalistique.

Alain Vircondelet, universitaire et biographe de l'auteur de *Vol de Nuit*, incite ses élèves en thèse à se pencher sur ce pan de l'œuvre de Saint-Exupéry, injustement méconnu. Et pourtant: «Son travail de journaliste est indissociable de son travail d'écrivain. L'écrivain, à ses yeux, ne doit pas être qu'un conteur d'histoires, il doit être au cœur de l'Histoire, d'où le journalisme» explique le spécialiste.

Celui qui se penche sur les articles de Saint-Exupéry découvre une vision originale de l'actualité, sans dogmatisme, sans le carcan d'une «loi coranique» qu'il aime à dénoncer. «Duras m'a dit un jour qu'elle était une militante de l'anti-militantisme. C'est un peu la même chose pour Saint-Exupéry», confie Alain Vircondelet. Envoyé couvrir la guerre d'Espagne en 1936, Saint-Exupéry prend le contrepied de tous les intellectuels de son temps, et décide de ne pas défendre les Républicains, dont il décrit les exactions sans détour. «Il n'hésite pas à raconter l'attaque d'un couvent par les Républicains, par exemple, qui abattent de sang-froid plusieurs nonnes», détaille Alain Vircondelet. La scène

terrible inspirera à l'auteur une remarque glaçante: «Ici on tue comme on déboise».

« Tout son travail de journaliste consiste à isoler un détail, qui devient iconique de l'histoire. Ce qui compte, c'est l'humain. Le regard d'Antoine n'est ni objectif, ni subjectif, c'est le regard de l'âme».

Alain Vircondelet

À une conception bassement partisane du journalisme, Saint-Exupéry, qui croit aux «actes plus qu'aux grands mots» préfère l'idée de compassion avec son sujet. «Il ne prend jamais parti que pour l'homme, avec ses grandeurs et ses misères. L'important est d'assurer le lien entre les hommes - le lien est d'ailleurs une image forte pour ce pilote dont la vie consistait à relier un pays à un autre», insiste Alain Vircondelet. Des événements qu'il observe, l'écrivain tente d'extraire la pâte humaine. Son biographe explique: «Tout son travail de journaliste consiste à isoler un détail, qui devient iconique de l'histoire. Ce qui compte, c'est l'humain. Le regard d'Antoine (*sic*) n'est ni objectif, ni subjectif, c'est le regard de l'âme.»

Son «regard de l'âme», Saint-Exupéry le pose en 1935 sur des travailleurs polonais croisés au détour d'un train qui les renvoie dans leur pays. «Parmi eux, il aperçoit un enfant endormi. Il a 8 ou 9 ans, c'est, déjà, un petit prince. Lui vient alors cette phrase bouleversante: cet enfant, que l'on renvoie, c'est Mozart qu'on assassine», raconte Alain Vircondelet. Plus largement, ce qui «tourmente» ce journaliste dans les événements dont il se fait le témoin, c'est l'homme, et, dans chaque homme violenté, tourmenté, miséreux, le potentiel gâché d'un «Mozart assassiné».

En 1938, après un dernier article sur Munich dans *Paris Soir*, Saint-Ex est pris dans l'étau d'une guerre dont il ne sortira pas. Saint-Ex paiera cher la conception humaniste de son œuvre, et ce, bien après sa mort, en 1944. Alain Vircondelet pointe le paradoxe: «Aujourd'hui encore, alors qu'il est l'écrivain le plus aimé, le plus lu - 100 millions de droits d'auteur par an, tout de même, Saint-Exupéry n'est pas étudié à l'université. Comment l'expliquer?»

Une question dont il pense avoir la réponse: «En 1945, après la mort de Saint-Exupéry, De Gaulle a nommé les communistes, qui n'appréciaient guère l'écrivain, à la culture. Une sorte d'anathème est tombé sur Saint-Exupéry, et la malédiction, chose totalement insensée, le poursuit encore aujourd'hui». Un peu comme un Camus, il aurait perdu droit de cité de s'être trop penché sur l'homme derrière l'histoire, sur l'enfant derrière la réalité politique, d'avoir été trop libre en des temps qui ne le permettaient pas.

À paraître le 15 octobre, Les Trésors du Petit-Prince, d'Alain Vircondelet, éd. Gründ.

LES CRIS DANS LES MOTS

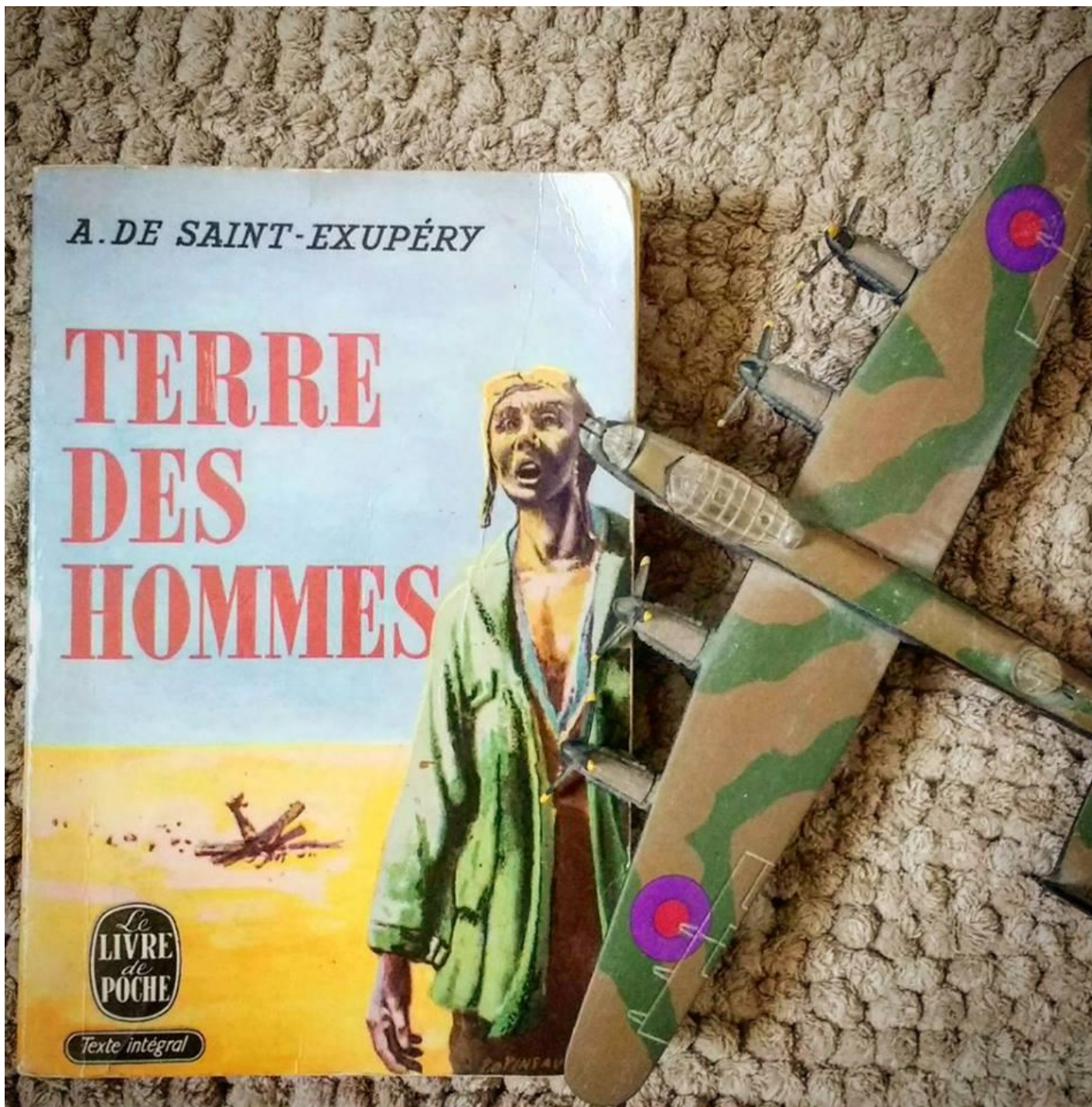
Blog de Marie Havard, auteur

Lecture : Terre des Hommes d'Antoine de Saint-Exupéry

11 JUIN 2017 / MARIE / 0 COMMENTS

Comme beaucoup d'enfants, j'ai lu *Le Petit Prince*. Mais j'étais alors trop jeune pour m'attacher au style d'Antoine de Saint-Exupéry, et c'est avec beaucoup de plaisir que j'ai découvert **Terre des Hommes**, retrouvé au fond d'un grenier grâce à Martine.

Le titre, *Terre des Hommes*, est en lui-même très beau, et il qualifie parfaitement le livre, que j'ai ressenti comme un hommage à **l'humanité, au dépassement de soi** et à la **nature**, dans son côté le plus sauvage, le **désert**.



Terre des Hommes – Saint-Exupéry

L'auteur écrit avec un style simple et poétique à la fois, qui m'a fait penser à Steinbeck.

Le livre s'apparente à un recueil de souvenirs, d'hommages à des pilotes et à des lieux, comme un témoignage de l'histoire de l'aviation également, et comme un recueil d'idées philosophiques ou sociétales ; il est très varié. Huit chapitres abordent ces différents sujets : la ligne, les camarades, l'avion, l'avion et la planète, oasis, dans le désert, au centre du désert et les hommes.

Un texte émouvant, quand A. de Saint-Exupéry évoque les pertes de camarades en vol, ou encore sa mésaventure dans le désert qui a failli lui coûter la vie, et quand on sait qu'il a lui-même disparu lors d'un vol au-dessus de la mer, pour ne plus jamais revenir, en 1944.

Comme un écho à ma lecture, nous avons été voir au même moment l'épave d'un crash de Douglas DC-6 (bombardier d'eau) en pleine forêt, dans les Pyrénées espagnoles. Bizarre comme les choses de la vie et les lectures peuvent être liées, vous ne trouvez pas ?



Crash d'avion dans les Pyrénées espagnoles. – à Requeséns, Catalogne, Espagne
Quelques citations de Terre des Hommes

Le livre s'ouvre avec cette magnifique phrase :

« La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. » (partie I, chapitre 1)

Et quand je lis ces phrases, je me dis que les paysages que j'ai vus, les forêts, les lacs, les côtes ou encore les glaciers, les montagnes... nous apprennent à nous connaître nous-même. Ils nous ramènent à un instinct primaire, nous replacent à notre niveau d'animal terrestre au cœur de la nature, à une partie d'un tout qui forme la Terre. Et devant l'obstacle de la nature, l'instinct de l'homme resurgit.

« Je n'étais rien qu'un mortel égaré entre du sable et des étoiles, conscient de sa seule douceur de respirer... » (partie IV, chapitre 4)

Ou la solitude de l'aviateur échoué dans le désert, perdu, redevenant un simple être vivant.

« Dans le désert, on sent l'écoulement du temps. Sous la brûlure du soleil, on est en marche vers le soir, vers ce vent frais qui baignera les membres et lavera toute sueur. Sous la brûlure du soleil, bêtes et hommes, aussi sûrement que vers la mort, avancent vers ce grand abreuvoir. Ainsi l'oisiveté n'est jamais vaine. Et toute journée paraît belle comme ces routes qui vont à la mer » (partie VI, chapitre 6)

Prendre conscience du temps qui passe et profiter de chaque instant.

« [...] l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction » (partie VIII, chapitre 3)
Un but noble et commun, celui de l'avenir de l'humanité, au-delà de l'égoïsme.

Zola en 1881 : «Peu de gens savent dans quel fumier spécial pousse la fille de Paris»

- Par Marie-Aude Bonniel
- Mis à jour le 29/09/2017 à 09:38
- Publié le 28/09/2017 à 18:52

LES ARCHIVES DU FIGARO - Le 29 septembre 1902, Émile Zola meurt accidentellement par asphyxie, à Paris. Écrivain et journaliste renommé, nous vous proposons de découvrir deux de ses saisissants articles publiés dans *Le Figaro* en 1881. Consacrés aux femmes, le premier dépeint la prostitution des jeunes filles à Paris.

Tout le monde connaît Emile Zola, grand romancier français; mais il ne faut pas oublier son immense travail journalistique. En effet, la construction de son œuvre littéraire se nourrit de sa féconde activité dans la presse. Ainsi le jeune Zola, il a tout juste 24 ans, débute comme critique littéraire à *L'Echo du Nord* en 1864. Il va affûter sa plume dans de très nombreux journaux (*Le Voltaire, l'Évènement, le Messager de l'Europe, La Cloche* ou encore au *Bien Public*).

À la fin de l'année 1880, Zola entre au *Figaro*, journal conservateur. Il y défend ses positions politiques et littéraires: «C'est un républicain qui entre au *Figaro* et qui vous y demandera beaucoup d'indépendance personnelle pour y défendre ce qu'il croit être la vérité aussi bien dans la politique que dans les lettres.» annonce-t-il dans une lettre adressée au directeur du journal Francis Magnard le 17 septembre 1880. *Le Figaro*, sous la plume de son directeur, se réjouit de cette nouvelle «recrue» et souhaite que les lecteurs du journal soient prêts à suivre ce «talent révolutionnaire mais puissant».

Les livres «épreuve suprême pour les articles»

De ses «campagnes littéraires» dans la presse sortent des recueils composés de ses écrits: «La mise en volume est l'épreuve suprême pour les articles» estime Zola (*Le Figaro supplément littéraire* du 9 mars 1889).

Durant toute une année, il collabore régulièrement au *Figaro*: on dénombre pas moins de 55 articles. L'écrivain met fin à sa carrière journalistique à l'automne 1881. Dans un papier titré *Adieux* à la Une du *Figaro* du 22 septembre 1881, il explique ses combats et sa position: celle-ci a été «d'autant plus délicate que j'apportais à cette place, presque sur toute chose des opinions contraires à celles de mes collaborateurs». Et de préciser: «J'ai fait des efforts pour ne blesser personne, et je suis heureux d'arriver au bout de ma tâche, sans avoir aucun écart de plume à regretter».

Des adieux, certes, mais provisoires: il reprend une chronique régulière dans nos colonnes au cours de l'année 1895. Cette tribune lui permet de s'engager dans la défense des juifs et d'écrire le 16 mai 1896: Pour les Juifs, titre provocateur au vu des campagnes antisémites de l'époque. C'est en quelque sorte le coup d'envoi pour son ardent combat pour soutenir le capitaine Dreyfus.

Enfin, voilà son fameux plaidoyer *J'accuse*, une retentissante lettre ouverte au président de la République dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. S'ensuit des poursuites judiciaires contre l'écrivain: il est condamné à un an de prison. Fin critique et observateur de la société, découvrons son analyse précieuse et pertinente sur les conditions de vie des jeunes filles dans les milieux populaires

LES ROUGON-MACQUART, Émile Zola Fiche de lecture

Les Rougon-Macquart, ou Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire comptent vingt romans qui s'échelonnent de *La Fortune des Rougon* (1871) au *Docteur Pascal* (1893). Le projet remonte à 1868, alors qu'Émile Zola (1840-1902) est plongé dans l'œuvre de Taine et La Comédie humaine de Balzac. Il a écrit *La Confession de Claude* (1865), *Le Vœu d'une morte* (1866), *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Férat* (1868). Son expérience chez Hachette et sa pratique du journalisme font de lui un observateur lucide du mouvement littéraire. Il cherche alors à construire une œuvre qui ne répète ni les Goncourt ni Flaubert. L'idée d'une puissante composition en plusieurs volumes s'impose peu à peu.

« Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire »

Zola découvre d'abord ce que Henri Mitterand nomme le « lien familial ». Le cycle projeté par Zola se déploiera livre après livre en suivant l'arbre généalogique d'une famille. « Je ne veux pas peindre la société contemporaine, mais une seule famille, en montrant le jeu de la race modifiée par les milieux. Si j'accepte un cadre historique, c'est uniquement pour avoir un milieu qui réagisse ; de même le métier, le lieu de résidence sont des milieux. Ma grande affaire est d'être purement naturaliste, purement physiologiste. » Le coup de génie de l'écrivain sera d'introduire sous l'influence du *Traité de l'hérédité naturelle* (1847-1850) de Prosper Lucas la notion d'hérédité et, à partir de l'ancêtre de cette famille, la tante Dide, de faire bifurquer cet arbre en deux branches, la légitime et l'adultérine qui opposeront deux réalités, l'officielle et la marginale, que les romans exploreront systématiquement. Là où Balzac utilisait le principe du retour des personnages pour organiser son univers, Zola pouvait alors introduire une cohérence génétique et spatiale entre toutes ses compositions.

Écrit par : Jean-Didier WAGNEUR : critique littéraire à la N.R.F. et à Libération

Emile Zola Et Les Rougon-Macquart

Emile Zola est un écrivain français fondateur du naturalisme en littérature, dont l'oeuvre principale, les Rougon-Macquart, est une vaste fresque en vingt volumes qui raconte l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. Vouant une véritable passion à Honoré de Balzac, Emile Zola s'inspire de la Comédie Humaine de celui-ci pour construire la fresque romanesque qui restera l'oeuvre d'une bonne partie de sa vie, Les Rougon-Macquart. Dès les premières lignes, **Emile Zola** a une idée très précise de ce qu'il veut faire même si à l'origine, les Rougon-macquart ne devait se tenir que sur dix volumes. Il va confronter dans ces vingt tomes deux familles qui apportent chacune leur caractère, leur secret, leur hérédité.

Les Rougon-Macquart : La Fusion Des Milieux

Il y a d'abord les Rougon, des commerçants pour la plupart, naviguant dans le monde de la petite bourgeoisie. Puis les Macquart, plus proche de la terre, mais aussi volontiers voleurs et de toutes façons, alcooliques. Ces branches vont fusionner et donner naissance à divers protagonistes qu'Emile Zola mettra dans toutes les situations possibles, dans des univers très différents. Afin d'étudier l'influence du milieu occupé par chaque personnage sur la destinée de ce dernier, Emile Zola soulèvera un à un divers pans de la société du Second Empire : l'église, le commerce, l'armée, la politique, le monde ouvrier et l'organisation du travail seront autant de prétextes pour analyser ses personnages et observer leur comportement quand ceux-ci sont confrontés aux dures réalités d'un dix-neuvième siècle difficile. **Emile Zola** se lance donc dans l'écriture des romans qui vont constituer **les Rougon-Macquart**, à raison de trois à cinq pages quotidiennes. Même si le romancier connaît un succès certain, c'est avec L'Assommoir en 1877 qu'il recueillera ses premiers lauriers mais aussi ses premières haines. On lui reprochera de décrire le monde ouvrier sous un jour beaucoup trop crû. Néanmoins, ce septième roman lui amène gloire et fortune. L'écrivain naturaliste poursuit inlassablement son oeuvre et s'attire de nouveau les foudres des critiques avec le neuvième tome des **Rougon-macquart**, Nana qui paraît en 1880. Cette fois-ci, le regard de Zola se porte sur les mondains et surtout leurs vies dissolues incarnées par une jeune fille, Anna, dont l'occupation première, la prostitution de luxe, lui permettra de connaître toute la haute-bourgeoisie du Paris du Second Empire. **Emile Zola** sortira encore deux chefs-d'oeuvre de cette saga, le grand classique et très documenté Germinal en 1885 et La Bête Humaine en 1890, véritable thriller avant l'heure. Il clôt cette série romanesque avec Le Docteur Pascal en 1893, dans un calme presque relatif.

Le naturalisme, dans les lettres, c'est également le retour à la nature et à

*l'homme, l'observation directe, l'anatomie exacte, l'acceptation et la peinture de
ce qui est.*

Emile Zola (1840 - 1902)

La Terre : Jean Se Fixe En Beauce

Après la condition ouvrière, ecclésiastique ou bourgeoise, artistique ou même volage de la vie française sous le Second Empire, Zola s'intéresse à la condition paysanne en publiant ce roman en 1887, **La Terre**. Avec ce livre violent et crû, l'auteur sera montré du doigt par les critiques et même par ses collègues écrivains contemporains. Cinq d'entre eux, parmi les plus jeunes, écrivirent un manifeste dans le Figaro, en conseillant à Zola de se faire voir par un spécialiste en l'occurrence Charcot, pour soigner ses pulsions morbides. Il est vrai que le livre est bestial, brutal, décrivant comment le paysan pouvait aller jusqu'au crime pour protéger sa terre. Le protagoniste principal en est Jean Macquart, frère de Gervaise Macquart (L'Assommoir). A noter que Jean apparaît dans le premier volume de la saga La Fortune des Rougon où il suit une formation de menuisier. On le verra aussi dans La Débâcle et Le Docteur Pascal. Militaire pendant sept ans, il sort de l'armée et trouve un emploi chez le père d'un ami, à Romilly-sur-Aigre, un village de la Beauce. Mais son patron décédera brutalement et Jean trouvera un emploi de valet de ferme. C'est là qu'il rencontrera sa future femme, Françoise Fouan, fille de Michel Fouan dont l'héritage familial lui a laissé la plus mauvaise partie des terres. Le frère de Michel, Louis Fouan, décide à un âge assez avancé, de donner les terres à chacun de ses enfants en échange d'hébergement et de rente.

La Terre : Meurtres En Série

Parmi ses enfants il y a Buteau. Arriviste, décidé à s'emparer de tous les biens familiaux, il ne reculera devant rien afin de mener à bien son projet. Il assassinera tout d'abord sa propre mère, car sa présence l'empêche de fouiller la maison familiale à la recherche d'un hypothétique trésor. Buteau à deux cousines. Il épouse la première, Lise et courtise la seconde, Françoise, qui se réfugiera dans son mariage avec Jean Macquart. Apprenant que Françoise est enceinte des ardeurs de Jean, Buteau, de peur que l'héritage de la famille se volatilise avec l'arrivée d'un nouveau membre, décide de tuer Françoise. Il la violera avec l'aide de sa femme Lise et poussera Françoise qui ira s'empaler sur une faux. Elle décédera des suites de ses blessures et le vieux Louis Fouan, qui a assisté à la scène bien malgré lui, sera plus tard étranglé pendant son sommeil. Ils brûleront la maison familiale pour cacher le meurtre qu'il y ont perpétré, transformant ainsi leur crime en accident. Jean quittera la région peu après, dégoûté de cette terre qui engendre tant de malheurs et de convoitises et se ré-

engage dans l'armée. Un livre très dur, très démonstratif où la haine, la violence et l'appât du gain domine tout. Cette vision du monde paysan sous le Second Empire est proprement cauchemardesque. Le roman qui suit, dans la saga des Rougon-Macquart, Le Rêve, devait permettre d'insuffler une bouffée d'air frais dans ce naturalisme décidément très réaliste.

Extrait de l'entretien Jérôme Garcin – Jacques Chauviré

Jérôme Garcin : Pour comprendre ce qu'a été votre vie, il faut lire un livre extraordinaire qui est votre « *Journal d'un médecin de campagne* », où vous racontez avec des notes prises, trop rarement selon moi, ce qu'est votre métier. Il y a un moment très fort dans ce livre, c'est le jour où se noie un enfant par hydrocution parce que ça aura un rôle très important aussi dans l'écrivain que vous allez devenir. Est-ce que vous pouvez me raconter ou nous raconter plutôt, ce bref épisode ?

Jacques Chauviré : Oh ce bref épisode qui m'a beaucoup frappé était... a été assez simple. J'avais des clients qui étaient des amis et la mère d'un des garçons - il devait avoir à ce moment-là, onze ou douze ans -, avait une scoliose qui s'amorçait. Ils sont venus me voir un jour, ils m'ont raconté, la mère s'inquiétait etc. Je leur ai dit : « *Commencez donc par leur faire faire, par lui faire faire de la natation.* » En face de chez moi, de l'autre côté de la rivière, il y avait un espèce de... un ponton nautique où il y avait quand même un surveillant qui surveillait les gosses qui venaient jouer. Et ce garçon, le dimanche suivant, est parti se baigner avec son père mais dans un endroit qu'ils ne connaissaient pas. C'était un endroit où il n'y avait presque pas de fond et où on ne pouvait pas penser qu'il y avait un risque quelconque. Ce gosse est rentré dans l'eau et il est mort, pile à côté de son père qui ne s'en est pas aperçu tout de suite, qui a regardé autour de lui et il a pas du tout vu. Alors, c'était un dimanche, y a eu toute une période dans l'après-midi de recherches, de ce corps qu'on ne trouvait pas, enfin c'était affreux.

Jérôme Garcin : Et vous écrivez Jacques Chauviré « *J'ai eu le sentiment d'être trahi par la rivière* » et vous ajoutez, « *En proie au cafard, à l'échec, à l'idée que j'étais voué à illustrer le mythe de Sisyphe, j'ai écrit à Albert Camus, je pensais en effet que lui seul, pouvait comprendre.* »

Jacques Chauviré : Je pense qu'il avait compris...

Jérôme Garcin : Et finalement, je pense que s'il y a une constante dans ce « *Journal d'un médecin de campagne* » que vous avez rédigé, - et d'ailleurs c'est ce qui... c'est peut-être ce qui m'a le plus surpris dans ce livre - c'est que pas un moment, en quarante ans, vous ne vous êtes habitué, non seulement à la mort mais aussi à la souffrance. Jamais vous n'êtes devenu un professionnel je dirais de la médecine au point d'y devenir indifférent. C'est un choc chez vous perpétuel.

Jacques Chauviré : Oui, j'ai toujours éprouvé cette... c'est une révolte, rien d'autre je pense, la mort et la souffrance.

Jérôme Garcin : **Et est-ce que vous avez le souvenir de ce moment alors, qui est peut-être beaucoup plus tardif où vous avez eu tout d'un coup la vocation qu'est celle de soigner les autres ?**

Jacques Chauviré : La réponse est un peu différente en ce sens que dans ma famille le médecin était quelqu'un qui comptait énormément, je veux dire chez mes grands-parents, chez mes parents, on avait quoi que ce soit, on allait voir le médecin parce que le médecin conseillait, le médecin, on en avait l'habitude, très souvent la conscience et que le médecin était un personnage très important. Il y avait une autre raison qui était une raison secrète c'était que s'il y avait la guerre, médecin tu serais moins exposé que ton père. Et ça, je suis certain que ça a déterminé des orientations de ma mère ou des choses comme ça. Et puis il y avait une sorte d'attrait pour ce qui avait été déterminé en 1918. Je me souviens qu'on nous emmenait, ma mère nous emmenait par la main, tous les onze novembre à la Revue qui se passait sur la place Bellecour à Lyon. On était là comme. On nous appelait d'ailleurs les fils des tués, on avait un parking particulier et c'était resté dans les mœurs comme une chose très importante.

Jérôme Garcin : **Vous dites ça très bien dans *Élisa*, en une phrase : « En 1920, dans la campagne française, tout enfant était encore quelque peu militaire. »**

Jacques Chauviré : Oui.

Jean Reverzy (1914-1959) et Jacques Chauviré (1915-2005),

romanciers, écrivains médecins lyonnais

par Louis-Paul FISCHER **, Véronique COSSU-FERRÀ FISCHER * et François CHAUVIRÉ ******

La ville de Lyon s'enorgueillit de l'œuvre écrite à Lyon du médecin de l'hôtelDieu, François Rabelais, en 1532. Pour le XXème siècle, Lyon peut être fière de grands romanciers médecins : le plus connu est Jean Reverzy, prix Renaudot en 1954 pour *Le passage*. Citons d'anciens internes des hôpitaux de Lyon comme André Gilbertas, chirurgien et maire de Chambéry, prix du premier roman, avec *L'inconnu d'Ucello*, Adèle de Bellegarde (1992), *Les derniers beaux jours* (2000), Henri Martin et son remarquable *Van Gogh*, Claude-Régis Michel (*Sarah et ses chirurgiens*), Pierre Marion (*Au bout de la peste*, *L'incroyable aventure d'un compagnon de Christophe Colomb*, 1992), Michel Jovet (*Le château des rêves*, etc.), Paul Grammont (*Cahiers de rêves*, 2004), Emmanuel Venet (*Portrait de fleuve*, 1991, *Précis de médecine imaginaire*, 2005), Patrick Lemoine, et bien d'autres, sans parler des œuvres de recherche historique et littéraire dont deux des fleurons sont *La saga lyonnaise des Gadagne* (2004).

D'Édouard Lejeune, et *La médecine à Lyon*, d'Alain Bouchet (Hervas, Paris, 1986). Nous aimons y adjoindre l'œuvre remarquable (poésie et romans) du médecin militaire Edmond Reboul, fidèle à Lyon par ses études et par son action de président de l'Académie de Lyon.

Aujourd'hui nous évoquons deux grands écrivains médecins ayant eu des moments d'amitié avec le G.E.M. : Reverzy et Chauviré. Ces deux médecins lyonnais nés en 1914 (Reverzy) et en 1915 (Chauviré) ont été pupilles de la Nation, ayant perdu leur père sur un champ de bataille en 1915. Chauviré a écrit son livre le plus long sur cette guerre (*La terre et la guerre*, 1964, Gallimard, NRF). Leurs mères ont eu un grand courage avec des changements de situation : la mère de Reverzy, Norah Mac Namara, d'origine irlandaise, a dirigé une pension de famille et travaillé place Bellecour à Lyon, ce qui explique en partie la vindicte de Reverzy contre des mandarins lyonnais de la médecine groupés sur cette belle place, surnommée Place des angoisses (Julliard, 1956). Ils ont concouru pour le concours d'internat des hôpitaux de Lyon et souffert d'injustices dans le milieu médical. Ils ont été d'extraordinaires praticiens, en ville (Reverzy dans le quartier Sans Souci), à la campagne (Chauviré à Neuville-sur-Saône). Ils se sont intéressés dans leurs romans à

l'homme face à la vie absurde : Chauviré a été l'ami et le confident d'Albert Camus (voir une partie de ses Souvenirs édités dans la Revue Théodore Balmoral, 2002, n° 41). Ils ont célébré la Saône et son confluent à Lyon avec le Rhône, Chauviré de manière constante, avec les fenêtres de son cabinet médical ouvrant sur le canal de halage et les péniches de la Saône. La Saône "féminine" est peut-être plus proche que le Rhône "dominateur" de la sensibilité de ces deux médecins humanistes et attentifs à la souffrance de leurs patients.

Jean Reverzy (1914-1959) a été reconnu comme grand écrivain dès son premier livre : *Le passage*, honoré par le prix Renaudot (1954) (comme les médecins Céline et Jean Freustié en 1970). Il est né à Balan (Ain) en 1914. Le père, jeune officier des zouaves, Abel, est tué au front le 25 septembre 1915 : les récits de la mer d'Irlande de la mère irlandaise bercent l'enfance des deux orphelins. Étudiant en médecine, il est hérissé par la suffisance des patrons de médecine, leur népotisme dans les concours hospitaliers. Externe en 1934, interne provisoire, titularisé en 1939 quelques jours à l'hôpital de la Croix-Rousse, il n'apparaît jamais sur la liste officielle des internes. Tout comme sa future épouse, Françoise, il participe aux combats de la Résistance et est incarcéré au fort de Montluc. Il subit des interrogatoires dans le service de la Gestapo que dirige Klaus Barbie (Jean-François Reverzy, *Le mal du soir*, Actes Sud, 1986). Après le maquis dans l'Allier, il s'installe en 1945 médecin généraliste dans le quartier populaire "Sans Souci" de Lyon, 58, avenue Lacassagne, avec une activité importante jusqu'à la fin de sa vie. Médecin "social", il soigne gratuitement les plus démunis, auprès de son épouse, elle-même médecin. Chaque été, il effectue des voyages en Europe, au Moyen-Orient et, en octobre 1952, un voyage en Océanie. Au retour de ce voyage en Polynésie, il publie ses premiers articles en septembre 1953, *Souvenir de Gauguin à Tahiti* (in *Revue Marottes et Violons d'Ingres*), en novembre 1953, *À Bora Bora avec le souvenir d'Alain Gerbault* (in *Sciences et Voyages*).

Il obtient, à quarante ans, le prix Théophraste Renaudot (1954) avec *Le passage*, qui décrit un voyage dans les mers du Sud. Bien que sentant sa fin prochaine, il mène une double carrière de médecin très actif et d'écrivain. Après *Place des angoisses* (1956), *Le corridor* est son dernier ouvrage édité de son vivant. Il a laissé à Lyon le souvenir d'un médecin attentif, respectueux, surnommé "le médecin des pauvres", comme son épouse Françoise, aimée de ses patients. Dans *Le passage*, Palabaud gravement malade, quitte Tahiti pour revenir vers Lyon, sa ville natale... Il meurt avec l'image heureuse de la mer, et de la vague heurtant les récifs de Taïatéa : "Palabaud mort n'en avait pas fini avec les médecins. Selon la formule des billets d'autopsie, il était d'un intérêt scientifique grave que son éviscération fût pratiquée, car les

cirrhoses pigmentaires sont des maladies peu fréquentes. Intéressé par le cas, le professeur Joberton de Belleville tenait à vérifier le diagnostic établi hâtivement., de mon ami que je retrouvai dans le pavillon mortuaire où le professeur, confrère et maître courtois, m'avait convié. Comme j'étais arrivé avant l'heure, j'avais regardé le garçon du dépôt extraire le cadavre d'une sorte d'armoire, le saisir à bras-le-corps comme un grand pantin disloqué et l'amener jusqu'à la table d'ardoise où il l'avait étendu sans douceur... Je m'approchai du long cadavre décharné qui pouvait encore étonner par son extrême maigreur, mais non émouvoir, tant il était déjà éloigné de la vie. Si je tressaillis, ce ne fut pas à la vue du corps fripé, un peu doré comme celui d'un poisson fumé, mais à celle des vêtements bien pliés, du pardessus, du sombrero rangés dans un coin de la pièce et d'où s'exhalait encore un peu de la vie qu'ils avaient protégée...".

Place des angoisses a été analysé de manière remarquable dans un récent Crocodile (revue de l'internat de Lyon) par Emmanuel Venet, lui-même écrivain merveilleux et "psychiatre pianiste qui joue sans partition" : Place des angoisses, comme un opéra miniature..., un petit chef-d'œuvre – gratuit, entêtant, inoubliable (Danièle Barrut). Venet divise le livre Place des angoisses en trois grandes scènes : le rituel de la visite à l'hôpital de l'Antiquaille (hôpital perché au-dessus de la ville sur la colline de Fourvière), le diner chez le professeur Joberton de Belleville (place des angoisses = place Bellecour) et la mort de l'ouvrier Dupupet. "Au cours d'une soirée place des angoisses, Madame Joberton de Belleville énonce la sottise... qui reviendra comme un leitmotiv s'offrir à toutes les interprétations : la mort des médecins est plus triste que celle des autres hommes..." (E. Venet).

D'autres livres de Reverzy sont posthumes : Le silence de Cambridge (édité à Actes Sud), Le mal du soir (1986), Le souffle (1994), romans réunis en 1977 par Flammarion. Le mal du soir réunit des écrits autobiographiques passionnants de 1935 à 1959 avec un remarquable avant-propos de son fils, le Dr Jean-François Reverzy, psychiatre à Saint-Denis-de-la-Réunion. Hubert Nyssen et Bertrand Py écrivent à propos des écrits du Mal du soir : c'est l'ébauche d'un grand roman autobiographique et médical, "sur l'hôpital, sur la visite, sur l'angoisse du patient ou la condescendance des hommes de l'art, sur le cancer, sur la trépanation, sur la nécropsie, des textes inédits, des textes superbes de compassion et d'une terrible lucidité". Du 18 au 19 mars 1994, à la Bibliothèque Municipale de Lyon (avec une exposition d'un mois et demi) ont eu lieu des journées Jean Reverzy, avec des exposés remarquables et un livre (voir bibliographie) avec de nombreuses photographies dont celle (page 97) de Jean Reverzy après 1954 avec de grands écrivains comme Bernard Clavel, Calaferte, l'architecte le Corbusier et Monsieur Dess, président des Écrivains médecins (Reverzy

avec la pipe, Dess avec la cigarette, époque où le tabac était considéré stimulant de l'activité cérébrale).

L'écrivain Reverzy est remarquable et *Le passage* restera un grand classique des années 1950, tout autant que *L'étranger* d'Albert Camus. Ce roman, comme les suivants, a été écrit malgré une intense activité médicale, un dévouement exemplaire dans un quartier populaire ouvrier avec de nombreux pauvres et en se levant souvent la nuit pour des visites à domicile... "Soigner, il le fait fraternellement et comme avec une sourde tendresse, mais, trop lucide ou trop modeste, il pense que le médecin est moins apte à guérir qu'il n'est appelé à "aider à mourir (...) (pour lui) la tentation est grande de dresser, en face du petit médecin de quartier dévoré par les visites nocturnes et les paperasseries administratives, le "grand patron" dispensateur d'oracles, voué aux congrès et aux honneurs (mais aussi au surmenage, au service d'hôpital)..." (Suzanne Michet in *Résonances*, nov. 1954).

Jacques Chauviré (1915-2005) (promotion d'internat des hôpitaux de Lyon, 1939), médecin praticien à Neuville-sur-Saône, aux bords de la Saône, est né dans un village proche de Genay (Ain) dans la maison familiale maternelle. Il est issu par son père, tué à la guerre, de l'Anjou (deuxième maison familiale paternelle de Briollay décrite dans son roman *La terre et la guerre*). Son frère aîné, Étienne, né en 1910 (promotion d'internat 1933), également ancien interne des hôpitaux de Lyon, a été un ophtalmologiste connu et apprécié à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon.

Jacques Chauviré a été le condisciple et ami de Pierre Michaud, professeur de chirurgie cardiaque, élève de Paul Santy à l'hôpital cardiologique. Il est resté toute sa vie attaché à l'hôtel-Dieu et à l'hôpital de la Croix-Rousse où il effectua ses études et son internat, en particulier chez Paliard et chez des patrons juifs de cette époque comme Weill, qui le marquèrent et dont il parle dans *Partage de la soif* et dans *Les passants*. En dehors de son rôle de médecin praticien, il est le médecin qui réalisa la transformation d'Albigny (qui au XIXème siècle fut le "dépôt de mendicité" pour Lyon et l'hôpital de la Charité avant de devenir "hospice-mouroir"), de simple hospice pour mourants ou déclassés de la vie en un vrai centre hospitalier : période qu'il transpose dans le roman *Passage des émigrants*.

Cet homme courtois et discret est pour nous un des plus grands écrivains français. L'œuvre de Chauviré est empreinte de l'influence d'Albert Camus. Les deux derniers livres de Chauviré, à 75 et 88 ans, sont à comparer aux plus belles nouvelles de Tchekhov (*La salle n° 6*) : il faut lire *Fins de journées* et *Élisa*. Dommage qu'il n'ait pas écrit, semble-t-il, comme Camus et Tchekhov, des œuvres de théâtre. Ses enfants ont

découvert après sa mort, en avril 2005, des Nouvelles publiées en 2006, dont Massacre en septembre.

La vie de Chauviré est centrée sur ses malades de Neuville-sur-Saône, proche de Lyon qui en 1942 est encore la campagne avec l'installation des premières usines. C'est le thème du médecin du travail dans *Partage de la soif* (1958) paru chez Gallimard NRF, grâce à Albert Camus, – lecteur des manuscrits chez Gallimard –, qui devint son ami. Dans *Partage de la soif*, le médecin du travail doit être au rendez-vous quotidien d'ouvriers atteints de blessures, physiques et morales, et est souvent mal à l'aise face au directeur. Ce premier roman avait obtenu le premier prix de l'Académie Littré des Écrivains médecins, remis par le Pr Jean Delay de l'Académie française, brillant neuropsychiatre (il avait été le médecin neurologue français invité à prendre part au procès de Nuremberg des grands criminels nazis).

Son deuxième livre *Les passants* (Gallimard, NRF, 1961) décrit le jeune docteur Desportes, installé à Jullianges, petite ville d'une banlieue ouvrière : il croit à la vertu laïque. Il est frappé par la grande quantité de malades mentaux qu'il doit soigner. Il va assister impuissant à la démence progressive de son ami, l'instituteur Rivoire.

Le troisième roman, *La terre et la guerre* (1964, toujours publié à la NRF), est le plus épais, celui qui a eu le moins de succès et n'a pas été réédité. Chauviré va avoir cinquante ans. Il nous a plusieurs fois dit qu'il envisageait de le réécrire en réduisant son volume, en diminuant certaines descriptions. Pour nous, il est passionnant et serait un formidable sujet pour un excellent film. C'est la guerre de 1914-18 où le père de Chauviré, qui tenait un magasin de sport, est mort de ses blessures. Automne 14 : la guerre s'enlise et le village de son enfance semble inerte parmi les étangs de la Dombes. La guerre est pourtant présente avec les morts de la guerre que l'on ensevelit au village. Les thèmes chers à Chauviré sont présents : la mort, la famille, la mère, les maisons traditionnelles de famille à la campagne, les intrigues familiales.

Dans *La confession d'hiver* (quatrième roman, NRF, 1971), le docteur Sicard exerce au bord de la Saône (comme Chauviré le long de l'ancien chemin de halage). Il sera poursuivi en justice pour "non assistance à personne en danger" à une époque où le médecin praticien devait se lever toutes les nuits au moindre appel, et même sans appel pressant, à la moindre inquiétude personnelle pour un malade fragile... (exercice de médecine qui a bien évolué !... depuis 1968). Au moment du procès, il est hanté par le regret de ne pas avoir informé suffisamment le marinier belge de la péniche amarrée sur la Saône face à son bureau : son épouse était atteinte d'un cancer abdominal et lui, le docteur Sicard, a caché la gravité du cancer pour les rassurer, ce que lui reproche ensuite le marinier.

Passage des émigrants (1977, Gallimard, NRF), est réédité récemment aux éditions Le Dilettante. C'est un chef-d'œuvre émouvant. C'est sans doute le fruit de son expérience désabusée de médecin attentif et désireux de réformes de l'hôpital gériatrique d'Albigny-sur-Saône avec ses deux collaborateurs amis, les docteurs Marcel Boggio et Marie-Thérèse Grange. Nous retrouvons le docteur Desportes (des romans : Partage de la soif et Les passants) qui, depuis plusieurs années, entoure de ses soins des vieillards pour qu'ils se sentent moins délaissés, alors qu'ils connaissent la solitude et voient autour d'eux des déchéances épouvantables et la mort quotidienne. Le docteur Desportes se demande s'il les aide suffisamment – et on perçoit que son idéal est que "les vieillards restent si possible dans leur domicile habituel".

J'ai lu plusieurs romans émouvants sur la vieillesse comme ceux du Japonais Kawabata, mais j'ai trouvé que celui du médecin Chauviré était le plus fort en analyses psychologiques, en suivant l'évolution du paysan de la Dombes, Montagard, qui renonce à son village du fait des remontrances de son fils unique. Avec son épouse, il entre dans une résidence de personnes âgées, près de son fils à Bordeaux. La ferme de la Dombes est alors vendue et ce sera un non-retour, une longue et triste Odyssée avec une fin terrible. C'est le même talent que celui de Soljenitsyne dans Le pavillon des cancéreux (1967). Ses excellents collègues et élèves médecins, grands cliniciens, sont décrits dans des positions héroïques et nobles : comme le docteur Marcel Boggio, sous le nom de... Fangio ! et le docteur Thérèse Grange qui continue de manière remarquable et persévérante la direction médicale d'Albigny.

Les mouettes sur la Saône (sixième roman à la NRF, 1980) est le roman préféré de François Chauviré, son fils aîné, biologiste à Neuville, ancien interne des hôpitaux de Lyon (pharmacie). Le résumé de la NRF est excellent : "Ce récit est profondément marqué par un paysage d'eau : la Saône, les ruisseaux, les marais, les étangs et les eaux souterraines qui finiront par pourrir et détruire la maison familiale, quelque part entre Lyon et la Dombes. François, le narrateur dont le père a été tué à la Grande Guerre, se lie dès sa jeune enfance avec un cousin "retardé" et atteint d'un diabète méconnu qui lui donne une soif inextinguible d'autant plus frappante que l'eau est partout". À travers cette grande amitié avec le cousin, nous découvrons "la vie des paysans dans les saisons, les figures familiales : la mère, veuve de guerre, oncle Paul, le sportif (comme l'a été Jacques Chauviré, footballeur), oncle Lazare, l'original et sa femme anglaise, Flo, qui tente d'éduquer son enfant anormal... C'est l'histoire d'une enfance, d'un monde simple familial qui s'efface peu à peu..., livre fin et sensible, mélancolique...".

Des histoires d'enfants de la campagne sont narrées par Chauviré dans Rurales, un ouvrage pour bibliophiles (illustré par le grand peintre Truphémus qui illustrera son dernier roman, Élisà) (Édition à Pérouges par Michel Chomarat, 1985).

À plus de 80 ans, Chauviré, qui a arrêté la pratique médicale quotidienne à plus de 70 ans, continue à écrire. À 85 ans, il publie Fins de journées (Le Dilettante, 2000) qui est un chef-d'œuvre avec deux nouvelles "atroces" concernant la vieillesse et la cruauté de certaines résidences de gens âgés – et avec une post-face splendide sur son rôle de médecin. Plus récemment, poussé par l'écrivain Gilles Ortlieb, il a publié Élisà (Éd. Le temps qui court, 2003). Élisà est un récit d'enfance merveilleux qu'il faut lire et offrir. Depuis 2003 est paru Le journal d'un médecin de campagne écrit dans les années 1955, époque où Chauviré était en échanges continuels avec Albert Camus.

Homme discret et délicat, littéraire et sportif, il a été heureusement célébré par des hommes de goût et de grands écrivains comme Bernard Pivot, Bruno Curatolo, Gilles Ortlieb, le philosophe Pierre Salque, Jérôme Garcin, ... et à Vienne dans la Cour des Carmes, Madame Giroud et Gilles Ortlieb l'ont accueilli lors d'une splendide journée littéraire et musicale de juillet 2003, à laquelle nous avons assisté au moment du festival annuel du jazz. Une exposition lui est actuellement consacrée par François Chauviré et Marcel Boggio à la bibliothèque de Neuville-sur-Saône, après un après-midi littéraire à la fête du livre de Saint-Germain-au-Mont-d'Or en octobre 2007. Des manuscrits, dont un récit-roman sur L' internat de médecine à Lyon (autour de 1939-1940) restent inédits.

Ces deux écrivains lyonnais ont été de grands médecins dévoués à leurs malades. Chauviré a animé de grandes réunions littéraires. À juste titre des municipalités ont reconnu leurs remarquables enfants : square Reverzy près du cours Lacassagne à Lyon (je ne sais pas si la ville de Balan (Ain) a célébré Reverzy) ; chemin Jacques Chauviré à Genay, ville natale de Chauviré et salle J. Chauviré de la bibliothèque de Neuville-surSaône, son lieu d'exercice médical. La ville de Neuville, je l'espère, l'honorera davantage, comme celle de Lyon.

REMERCIEMENTS

Remerciements à Mesdames Anne Courtillé (fille de J. Chauviré), Christel Athiel et Denise Fredon, aux docteurs Marcel Boggio et Marie-Thérèse Grange, à Madame le docteur Françoise Reverzy, au docteur JeanFrançois Reverzy. Les photographies du texte proviennent de l'épouse de Jean Reverzy, Madame le docteur Françoise

Reverzy et du fils aîné de Jacques Chauviré, ancien interne en pharmacie des hôpitaux de Lyon et biologiste.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

(Sources et bibliographie secondaire)

Pour Chauviré, nous avons donné dans le texte les titres et références de ses romans épuisés. Nous indiquons ceux actuellement présents en librairie.

CHAUVIRÉ Jacques - Rééditions : Partage de la soif (1958, réédition Dilettante, 2000), Les passants (1961, rééd. Dilettante 2000), Passage des émigrants (1977, rééd. Dilettante, 2003).

CHAUVIRÉ Jacques - Fins de journées (Dilettante, 1990), Élixa (Éd. Le temps qu'il fait, 2003, écrit à 88 ans), Journal d'un médecin de campagne (Le Temps qu'il fait, 2004), Massacre en septembre (Le temps qu'il fait, 2006) avec un avant-propos de Gilles Ortlieb.

CHAUVIRÉ François, BOGGIO Marcel, GRANGE Marie-Thérèse, SALQUE Jean, FISCHER Louis-Paul - Évocation de Jacques Chauviré, un grand écrivain médecin à Neuville-sur-Saône, Conférence de l'Institut d'histoire de la médecine de Lyon (Pr J.P.H. Neidhardt) du 13.12.2005 (à paraître 2008 dans la revue de l'institut).

FISCHER Louis-Paul - Trois grands écrivains médecins internes des hôpitaux de Lyon : Jean Reverzy, Jacques Chauviré, Pierre Marion. Revue des internes des hôpitaux de Lyon, Le Crocodile, sept.-octobre 2006, n° 28, p. 10-13.

FISCHER Louis-Paul, CHAUVIRÉ François - L'écrivain Jacques Chauviré, pour la revue des internes des hôpitaux de Lyon, Le Crocodile, 2006-2007.

JELEVA Diana - L'image du médecin dans l'œuvre de Jacques Chauviré, Jean Reverzy et dans La Peste d'Albert Camus, thèse de médecine, Lyon, juin 2005.

REVERZY Jean - Épithélioma du rein chez l'enfant (thèse de médecine, Lyon, 1941, thèse écrite dans l'urgence de passer dans la Résistance grâce à l'aide et à l'écriture accélérée du Pr Muller de Saint-Étienne (selon Mme le Dr Françoise Reverzy, le 30.09.2007).

REVERZY Jean - Trois romans édités de son vivant : Le passage (Julliard, 1954), Place des angoisses (Julliard, 1956), Le corridor (Julliard, 1957). REVERZY Jean - Œuvres posthumes : Le silence de Cambridge et La vraie vie, romans (Julliard, Lettres nouvelles 1960) (avec une présentation de Maurice Nadeau), À la recherche d'un

miroir (textes, articles, nouvelles) (Julliard, Lettres Nouvelles, 1962, 173 p.), Œuvres (Flammarion, JEAN REVERZY (1914-1959) ET JACQUES CHAUVIRÉ (1915-2005) 257 1977, avec la préface de Paul Otchakovsky-Laurens), Le mal du soir (préface de Jean-François Reverzy, Actes Sud, 1986).

REVERZY Jean - Bibliothèque municipale de Lyon, directeur Patrick Bazin, Traces dans la ville, ouvrage réalisé par Michèle Gleyze, Roger-Yves Roche et Thierry Renard (avec des témoignages d'écrivains, Bernard Clavel, Jacques Chauviré, Jean Douassot, Charles Juliet, Jean-Jacques Lerrant, Régis Neyret, etc) (Éd. Paroles d'Aube, richement illustré, mars 1994).

REVERZY Jean - Le passage et Place des angoisses sont actuellement réédités aux Éditions Grand Océan par son fils Jean-François Reverzy, psychiatre à Saint-Denis-de-la-Réunion. Noter des thèses de médecine sur Reverzy dont celle de Yves Buin, thèse remarquable.

RÉSUMÉ

Jean Reverzy (1914-1959) et Jacques Chauviré (1915-2005), sont deux romanciers lyonnais après les années 1950. Ils ont été internes des hôpitaux de Lyon en 1939 puis médecins praticiens, l'un dans un quartier ouvrier de Lyon, l'autre à la campagne proche de Lyon et envahie peu à peu par les usines. Ils sont pupilles de la nation, ayant leur père tué à la guerre en 1915. Reverzy a eu le succès comme écrivain avec Le passage (prix Renaudot 1954) et Chauviré a été honoré par le prix de l'Académie Littre des Écrivains médecins en 1958 pour Partage de la soif, prix remis par le professeur Jean Delay de l'Académie française. Reverzy est mort jeune, ayant écrit beaucoup : Place des angoisses (1956), Le corridor, des romans posthumes réunis en 1967 par Flammarion et dans Le mal du soir (Actes Sud 1986). Chauviré, comme Reverzy, parle beaucoup de médecine, des malades et, à la manière d'Albert Camus, qui était son ami, souligne l'absurdité de la vie. Parmi ses romans, La terre et la guerre (1964) décrit la vie à la campagne pendant la guerre 1914-1918. Devenu médecin-chef d'un hôpital de gériatrie, il a parlé remarquablement des problèmes de la vieillesse, de la solitude dans Passage des émigrants (1977) et Fin de journée (2000). Son dernier roman, Élixa (2003) est un véritable chef-d'œuvre.

SUMMARY

After the 50's, Jean Reverzy and Jacques Chauviré were two novelists from Lyons. They were interns in 1939, then practitioners either in the suburb of Lyons or in the country close to the town. As their fathers had been killed at war in 1915 they were war orphans. Reverzy was awarded by the Prize "Renaudot" in 1954 (Le passage) and

Chauviré by the “Académie Littre des Ecrivains médecins” in 1958 (*Partage de la soif*). Reverzy wrote many works : *Place des angoisses* (1956) *Le corridor* ; *Le mal du soir* (1986). He was still young when he died. Chauviré like Reverzy dealt very much with medicine, patients, in the same way as his friend Albert Camus and insisted upon the absurdity of life. He described the life in the country during the Great War and as a practitioner in a geriatric hospital he particularly dealt with the problems of ageing or of solitude (*Passage des émigrants* 1977, *Fin de Journée* 2000). His last novel (*Élisa* 2003) is a real masterpiece. C. Gaudiot.

George Sand et la République (entretien avec Michelle Perrot)
Jean-Claude Vimont

Notes de la rédaction

L'engagement des Républicains au XIXe siècle, sous ses différentes formes, mena nombre d'entre eux en prison, en déportation ou en exil. George Sand fut proche d'Armand Barbès et joua un rôle éminent dans l'avènement de la démocratie en France. Cet entretien fut réalisé à l'occasion de la publication des écrits politiques de George Sand. Il a été publié dans le numéro 5 de la revue *Trames* en 1999.

Notes de l'auteur

Michelle Perrot a consacré ses premières recherches au monde ouvrier à la fin du XIXe siècle (*Les Ouvriers en grève*, Mouton, 2 volumes, 1974). Elle a impulsé de nombreux travaux en histoire pénale, a coordonné l'ouvrage collectif *L'impossible prison* (Seuil, 1980) et réédité les *Écrits pénitentiaires de Tocqueville* (Gallimard, 2 volumes, 1984). Michelle Perrot a dirigé le quatrième volume de *l'Histoire de la vie privée, "De la Révolution à la Grande Guerre"* (Seuil, 1987), éditée par Philippe Ariès et Georges Duby. Elle a co-dirigé avec ce dernier les cinq tomes de *l'Histoire des femmes en Occident de l'Antiquité à nos jours*, dont elle coordonna, avec Geneviève Fraisse, le quatrième volume sur le XIXe siècle (Plon, 1991). Elle a réuni, pour la première fois, les écrits politiques de George Sand dans *Politique et polémiques* (Imprimerie Nationale, 1997). Elle a rassemblé quelques-uns de ses articles sur l'histoire des femmes dans *Les femmes ou les silences de l'Histoire* (Flammarion, 1998).

Texte intégral :

TRAMES : Vous présentez les figures passées de l'engagement politique, dans un numéro spécial de Vingtième siècle (n° 60), sous le titre « La cause du peuple », éphémère journal de George Sand en avril 1848 et organe maoïste de la Gauche Prolétarienne après mai 1968. Est-ce pour fixer un point de départ, les années 1840, à la généalogie des engagements d'écrivains, d'intellectuels auprès d'un peuple qui est en passe de devenir prolétariat industriel, classe ouvrière ? Y a-t-il une filiation directe de George Sand aux côtés des poètes ouvriers, vers 1840, à Pierre Bourdieu, aux côtés des cheminots grévistes de décembre 1995 ?

Michelle PERROT : Les années 1835-1840 sont exemplaires à plus d'un titre, un creuset, un laboratoire d'expériences. Sous l'angle politique, la Monarchie de Louis-Philippe a le mérite de déblayer l'hypothèque de la Restauration des Bourbons, de l'Ancien Régime et d'ouvrir la voie aux libertés, même si elles sont rapidement bafouées. Cette monarchie entend renouer avec la Révolution française et se

proclame nationale et libérale. Les déceptions que ses palinodies ont provoquées ouvrent la voie aux Républicains. “La question sociale” est à l’ordre du jour et tandis que les enquêtes se multiplient (1836, Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris*, 1840, Buret, *De la misère des classes laborieuses...*, Villermé, *Tableau de l’état physique des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et soie...*), la réflexion socialiste est intense autour des Saint-Simoniens, de Fourier, Louis Blanc, Cabet et Pierre Leroux. De nombreuses associations ouvrières se créent, des grèves, dans l’artisanat mais aussi la grande industrie textile ou minière, éclatent un peu partout. En 1840, Paris est sillonné de cortèges ouvriers qui revendiquent pour les salaires, mais aussi pour les libertés, protestant contre les fortifications en construction qui rappellent les châteaux forts d’un Moyen Âge honni et demandant l’abolition de la peine de mort.

C’est dans ce contexte que les écrivains, successeurs des philosophes des Lumières, et ancêtres des “intellectuels”, prennent fait et cause pour le Peuple et son droit à la création. Car la littérature, en ce grand moment du romantisme, est une frontière de lutte pour l’expression. Le trio Hugo-Sue-Sand se bat pour la littérature populaire et les poètes-ouvriers. George Sand est à cet égard particulièrement active. Après la série des romans “féministes” des années 1832-1838, elle publie des romans “socialistes”, mettant en scène des héros ouvriers : ainsi en 1840, *Le Compagnon du Tour de France* dont le principal protagoniste est Pierre Huguenin, alias Agricole Perdiguier, ouvrier menuisier, restaurateur du Compagnonnage, devenu son ami. Surtout elle encourage une pléiade d’ouvriers, avec lesquels elle correspond activement, à écrire, à porter témoignage sur leur condition et leur culture. Le Peuple – à cette époque surtout le peuple des villes, les travailleurs de l’atelier – était pour ces écrivains la grande force de l’avenir. Il n’est pas certain qu’on puisse comparer avec la conjoncture des années 1995, beaucoup plus défensive.

TRAMES : Le schéma “haine de la bourgeoisie / haine de soi / sublimation des milieux populaires” peut-il être appliqué à George Sand dont les origines et attaches familiales semblent induire une attitude plus complexe ?

Michelle PERROT : Aristocrate par son père, Maurice Dupin, rallié à l’Empire dont il fut un brillant général, et mort accidentellement en 1808, George Sand était d’origine populaire par sa mère, Sophie Delaborde, une ouvrière parisienne qui avait suivi son galant aux armées où elle avait rencontré Maurice. Sand est une métisse sociale et elle en est fière. « *Je suis la fille d’un patricien et d’une bohémienne [...]. Je serai avec l’esclave et avec la bohémienne et non avec les rois et leurs suppôts* », écrit-elle. Sur ce pacte fondamental, elle ne variera pas. Elle a une vive conscience d’une injustice sociale qu’elle a pu constater dans sa propre famille. D’où l’importance qu’elle attache à l’égalité, plus même qu’à la liberté, que pourtant elle ne cessera de revaloriser. Plus que la haine de soi, Sand cherchait l’accomplissement d’elle-même dans une symbiose des deux “côtés” dont elle était issue.

TRAMES : Vous rappelez dans la présentation des écrits politiques de George Sand que, dès l'été 1830, elle s'affirma républicaine. Dans sa définition de la République idéale, n'y a-t-il pas une préfiguration de conceptions politiques auxquelles elle devait demeurer fidèle toute sa vie ?

Michelle PERROT : Née de la déception de la révolution de juillet, la conviction républicaine de Sand cimentera toute sa vie. La République, c'est le gouvernement du Peuple, qu'elle idéalise à cette époque comme le principe du bien, la vertu même. Elle fait sienne la devise révolutionnaire "Liberté, Égalité, Fraternité", toutefois, elle insiste sur "Égalité" et remplace volontiers fraternité par "Solidarité". Certes, il s'agit de convictions plus que d'une réflexion politique approfondie. À cette date, Sand n'a pas d'idées précises sur le mode de gouvernement et l'organisation des institutions. Mais le primat de la République sera pour elle l'essentiel, jusqu'à sa mort (1876).

TRAMES : George Sand se montra de tous temps hostile aux stratégies républicaines violentes (même si on peut s'étonner de son héroïsation d'Alibaud, régicide, en 1836) et craignait le peuple en armes. Elle détestait Blanqui et reprocha, ultérieurement, à Barbès sa participation à la "funeste journée" du 15 mai 1848. L'origine de cette attitude doit-elle être recherchée en juin 1832 ? George Sand, républicaine, puis républicaine socialiste, mais pas révolutionnaire ?

Michelle PERROT : Sur la violence, George Sand a évolué. Autour de 1830-1835, elle célèbre Robespierre, le Juste, qu'elle exonère de la Terreur. Mais elle évolue rapidement. Il semble que l'insurrection de 1832, dont elle a été quasiment spectatrice (elle est en juin à Paris) et sa répression brutale, le prix à payer par le Peuple, toujours victime du sang versé, ait modifié sa réflexion. Dès lors, elle se méfie des sectes et des émeutes ; elle réprovoque celle de la Société des Saisons en 1839, dont Barbès et Blanqui sont également partie prenante et victimes par un emprisonnement qui allait durer jusqu'en 1848. À quoi bon ? Est-ce la bonne méthode ? Elle prend de plus en plus ses distances avec Blanqui et ses perspectives insurrectionnelles et se rapproche de Barbès, de plus en plus évolutionniste. Elle le rencontrera et l'appréciera en 1848. Il est à ses yeux "le saint républicain", qu'elle oppose à "l'infâme Blanqui", des conspirations et des coups de main. Elle n'a pas compris pourquoi Barbès s'était embarqué dans la "funeste journée" du 15 mai 1848 ; cette "insigne folie" lui paraît injustifiable dans son principe et catastrophique dans ses résultats : Barbès et la plupart des socialistes emprisonnés ou en fuite ; la République sociale décapitée. Barbès, en effet, est emprisonné jusqu'en 1854 ; gracié, il prendra le chemin de l'exil jusqu'à sa mort en 1870. Aux yeux de Sand, c'était un incroyable gâchis.

TRAMES : Le procès des insurgés parisiens et lyonnais d'avril 1834 devant la cour des Pairs, véritable "congrès" du "parti" républicain, ne fut-il pas pour George Sand l'occasion d'un premier engagement collectif concret pour la cause républicaine et l'occasion de nouer des liens durables avec certains "leaders" du parti, Ledru Rollin, Barbès ?

Michelle PERROT : Le procès des accusés, parisiens et lyonnais, d'avril 1835, "procès monstre" dont les avocats Michel, Garnier-Pagès, Ledru-Rollin et Barbès firent une éclatante manifestation républicaine, a joué un rôle certain dans l'évolution politique de Sand et surtout dans l'établissement de relations directes avec les milieux révolutionnaires. Michel (de Bourges) était son amant, un amant passionnément aimé comme le montreront les lettres brûlantes qu'elle lui adressa lors de leur rupture (octobre 1836) ; il l'initia aux idées jacobines et à un certain radicalisme politique. Elle-même assista, déguisée en homme, aux séances du procès, contribua à écrire la "*lettre des défenseurs aux accusés*" et organisa une souscription pour les familles des accusés. Elle dévore les livres sur la Révolution française. Elle est désormais convaincue que les artistes doivent agir pour la Cause. Autour du procès d'avril, c'est une grande partie de l'état-major de la Seconde République qui s'est forgé.

TRAMES : Avant 1848, un autre mode d'engagement semble avoir été sa collaboration à la presse d'opposition parisienne et provinciale. Ses écrits, ses choix éditoriaux ne participent-ils pas de la genèse de la gauche démocratique et sociale de la Seconde République ?

Michelle PERROT : Sand avait pris conscience du pouvoir grandissant de la presse dans la formation des opinions, et des carences de la presse existante. Elle déplorait la platitude du principal journal d'opposition, {le National}, le conservatisme "juste-milieu" de la *Revue des Deux Mondes*, où elle publiait pourtant ses romans, et la faiblesse de la presse provinciale, en dépit des efforts d'hommes comme Lamartine, qu'elle respectait beaucoup. Entre 1841 et 1845, avec notamment l'aide de Pierre Leroux, elle fonde une revue, *La Revue Indépendante*, à laquelle elle donne désormais ses romans, et un journal, *Éclaireur de l'Indre*, où elle prend fait et cause pour les opprimés. Expérience décisive qu'elle tentera de poursuivre durant la Seconde République, avec *la Cause du Peuple*.

TRAMES : Pendant les tous premiers mois du nouveau régime, comme d'autres républicains qui souhaitaient retarder les élections à la Constituante, George Sand a pour souci de populariser l'idée républicaine en province et dans les campagnes. Fut-elle une propagandiste ou une pédagogue de la République fraternelle ?

Michelle PERROT : Pour les mêmes raisons – conscience de l'importance de l'opinion et de son retard et donc, nécessité d'une pédagogie républicaine – George Sand multiplie les efforts d'explications. Par des articles de journaux, principalement adressés aux classes moyennes qu'il s'agit de convaincre de la nécessité des réformes sociales et même de celle de toucher à la propriété, mais aussi au peuple des campagnes, à ces paysans dont elle mesure, dans son Berry, les craintes et les préjugés. Ils redoutent les "communistes", ces "partageux" qui toucheront à leurs terres, et la nouvelle fiscalité, cet impôt des 45 centimes si impopulaire. Ils n'aiment pas les ouvriers des villes. Sand rédige à leur intention de petites brochures, *Paroles de Blaise Bonnin*, où sous forme de lettres ou de dialogues, elle tente de populariser

la politique républicaine. Elle agit aussi par le théâtre, convaincue à juste titre que c'est un moyen essentiel de communication de masse. Elle poursuivra dans cette voie sous le Second Empire. Beaucoup d'activités, donc, en peu de temps. De février à juin 1848, il n'y a que trois mois. On oublie trop souvent la brièveté de cette période révolutionnaire, dont on mesure a contrario l'extraordinaire fécondité.

TRAMES : Vous insistez sur l'intimité de George Sand avec les membres du gouvernement provisoire. N'était-ce pas la première fois qu'une femme écrivain jouait un tel rôle, – polygraphe anonyme de circulaires et de bulletins politiques officiels, pour ne citer que ces deux exemples – au sommet du pouvoir ? Auxiliaire ou femme dont les conseils étaient écoutés ?

Michelle PERROT : Sand connaissait très bien les membres du gouvernement provisoire. Elle sympathisait surtout avec Louis Blanc, auquel elle avait donné des textes et des romans pour *la Réforme*, et dont elle partageait les idées socialistes, Étienne Arago et Armand Barbès, libéré par les journées de février. Elle s'était mise à leur disposition et ils lui avaient demandé d'écrire pour eux. C'est ainsi que, non sans hésitation et sous réserve de relecture, elle donna neuf contributions, toutes anonymes, mais parfaitement identifiables par sa correspondance. Certains firent scandale, comme le *Bulletin* n° 16 où elle préconisait, en cas de mauvais résultats électoraux, d'en suspendre les effets. Cet "appel direct à la révolte", selon ses adversaires, provoqua un tel tohu-bohu qu'elle décida de cesser sa collaboration. C'est un cas exceptionnel de participation d'une femme à l'action politique, en un temps où les femmes étaient exclues de la citoyenneté. Égérie ? Le mot, galvaudé, ne convient pas. Auxiliaire, écrivaine engagée, plutôt, au service de la République, "la meilleure des familles", disait-elle.

TRAMES : L'attitude de George Sand à l'égard de la revendication féministe d'un suffrage véritablement universel peut-elle être résumée par cet extrait du douzième *Bulletin de la République* qu'elle rédigea au début avril 1848 : « *C'est maintenant ou jamais que les femmes instruites, qui prétendent au titre de bons citoyens, doivent oublier leur personnalité ; et si elles veulent prouver leur mérite, c'est en faisant abnégation d'elles-mêmes pour ne s'occuper que des pauvres femmes et des pauvres filles du peuple* » ? Quel est l'ordre des priorités pour George Sand entre égalité civile, égalité sociale et égalité politique ?

Michelle PERROT : George Sand n'a pas fait du suffrage des femmes une priorité, au contraire des "féministes de 1848" – Eugénie Niboyet, Jeanne Deroin, Désirée Gay – avec lesquelles elle fut en conflit. Bien des féministes d'aujourd'hui lui en font grief et cela se comprend. Il importe pourtant de comprendre sa logique, quitte à la discuter. Elle est double. Logique du social d'abord – c'est le sens du texte que vous citez (*Bulletin* n° 12) – et sur ce point, elle parle comme les socialistes d'alors et de plus tard qui parleront de "féminisme bourgeois" pour l'opposer justement à la cause du peuple. Logique des droits civils ensuite et ceci est plus intéressant. Pour Sand, la priorité était l'émancipation privée des femmes, le droit au divorce, la réforme du

mariage et du Code Civil, ce carcan, cette négation de l'autonomie des femmes. À ses yeux, une femme devait accéder au statut d'individue avant d'être reconnue comme citoyenne. Esclaves, elles ne pouvaient ni voter ni représenter librement. Chaque chose en son temps, pensait cette grande réaliste. Mais d'abord et avant tout, l'égalité civile, préalable absolu à l'égalité politique.

TRAMES : Au désespoir, au traumatisme (quel mot employer dans son cas ?) provoqué par les journées de juin 1848, succéda un repli sur la création personnelle, avant l'exil intérieur du Second Empire. Fut-elle indifférente aux luttes des montagnards de 1849-1851, aux combats menés en faveur de la République démocratique et sociale, son idéal politique ? Était-elle fatiguée, déçue de la politique ?

Michelle PERROT : Les journées de juin 1848 ont été pour Sand, comme pour les révolutionnaires et les démocrates de son temps, un véritable drame, un traumatisme dans lequel Dolf Oehler voit à juste titre une rupture dans la conception et la pratique de la littérature et de l'écriture . Elle comprend parfaitement qu'une République qui massacre ses enfants est virtuellement morte. Pourtant, dès le 15 mai, cette journée qu'elle avait si fort désapprouvée, elle avait pris ses distances. De retour à Nohant, elle continue à écrire dans le journal de son ami Théophile Thoré, *la Vraie République*. Elle y apparaît sinon désenchantée, du moins sur la défensive, défendant ses amis, arrêtés, exilés ou menacés, notamment Louis Blanc, dont elle soutient la politique, et Barbès, emprisonné, incarnation à ses yeux des malheurs – et des erreurs – de la République. Déçue de la politique ? Sans doute, et elle écrit plus souvent le mot en italiques. Mais déçue surtout des hommes politiques, et plus encore des divisions des républicains et des socialistes. L'exil qu'elle détestait rendra les conflits encore plus dramatiques. À bien des égards, il aura raison d'une génération.

TRAMES : Prit-elle conscience alors de la lenteur du processus démocratique et de la nécessité de "donner du temps au temps" ?

Michelle PERROT : Les journées de juin, l'élection du Prince Président, la faible résistance urbaine au coup d'État, les résultats du plébiscite, tout cela a profondément modifié et orienté la réflexion politique de Sand dans les années suivantes. Sous le Second Empire, elle tente d'abord de jouer un rôle de médiatrice, pour les exilés et les emprisonnés ; sans grand succès. C'est le temps de l'exil intérieur. Elle s'exprime alors par son œuvre : théâtre et romans, auxquels elle assigne une pédagogie sociale ; plus rarement par quelques brochures, principalement sur la question italienne qui la préoccupait beaucoup. Sa correspondance (extraordinaire document) avec Mazzini, Rodrigues, Hetzel, Barbès etc., permet de suivre la maturation de sa pensée. Le suffrage universel, conquête décisive et à laquelle le peuple est attaché, suppose une éducation et donc du temps. Plus que jamais, elle est opposée à la violence et à une République qui serait imposée par la force et la guerre civile. Elle doit être le fruit d'un processus de changement lié

à la conviction, à la volonté des citoyens. Là est le rôle des écrivains, et le sien : persuader par l'imaginaire.

TRAMES : Aux yeux de Barbès, George Sand incarnait la République, rappelez-vous lors du colloque de novembre 1998 à Carcassonne consacré à ce combattant valeureux mais quelque peu oublié. Incarnation de la Seconde République et / ou pionnière de l'engagement pour l'historienne ?

Michelle PERROT : Barbès, dans son exil, voyait en Sand l'incarnation de la République. De la France aussi, d'ailleurs. Il aurait voulu qu'elle écrive une épopée sur Jeanne D'Arc. Ce à quoi elle lui répondit qu'elle préférait écrire "des histoires dans l'Histoire", non l'inverse. Il faut se défier des incarnations. C'est souvent la contrepartie perverse de l'absence ; voyez la Marianne, incarnation de la République dont les femmes sont exclues en tant que citoyennes. George Sand fut une femme vivante et généreuse, éprise de liberté et de justice, actrice passionnée de son temps et d'elle-même. Elle n'incarne pas : elle existe.

Voyage et initiation dans la Mare au Diable

Brigitte Lane

George Sand, voyage et écriture

Volume 24, numéro 1, printemps 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/035742ar

DOI : [10.7202/035742ar](https://doi.org/10.7202/035742ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2005 (imprimé)

1432-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brigitte Lane " Voyage et initiation dans la Mare au Diable." *Études françaises* 24(1) (1988): 71-83. DOI : [10.7202/035742ar](https://doi.org/10.7202/035742ar)

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Érudit

Voyage et initiation dans *la Mare au Diable*

BRIGITTE LANE

The Journey we made was full of danger.
Chanson de novices au retour d'un camp
d'initiation des Wagénia du Zaïre
ANDRÉ DROOGERS *Dangerous Journey* (1980)

George Sand reprend, dans *la Mare au Diable*, avec le personnage de Germain, «le fin laboureur», la tradition narrative du héros-voyageur¹. Il serait faux, cependant, de réduire le récit de voyage du roman aux simples aventures de son héros central masculin, car l'auteur, délibérément, dédouble les destinations et expériences initiatiques de ses deux acteurs principaux, pour donner une certaine autonomie à leur quête individuelle. La romancière rompt, de plus, dans le roman champêtre avec la tradition du récit de voyage héroïque d'orientation purement masculine, en donnant comme compagnons à Germain une jeune fille (la Petite Marie) et un enfant (Petit-Pierre, le plus jeune fils du laboureur), au lieu de compagnons adultes et masculins. Elle féminise donc le schéma traditionnel en jouant sur les notions d'âge et de sexe.

1. Dans la tradition berrichonne, le terme «fin» s'applique à quelqu'un qui est averti des choses de la sorcellerie, bref, qui connaît le «secret». Sur les traditions berrichonnes, voir Laisnel de la Salle, *le Berry. Croyances et légendes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1968 ; Hugues Lapaire, *les Légendes berrichonnes*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1927 ; Claude Seignolle, *le Berry traditionnel*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1969, et Louise Vincent, *George Sand et le Berry*, Paris, E. Champion, 1919.

Le récit de voyage de Germain et de Marie, qui conduira à leur mariage, couvre les chapitres III à XII du roman. Du point de vue de la tradition du conte, il forme un tout narratif puisque la quête des deux voyageurs (Germain pour une femme, Marie pour un emploi et de l'argent) est satisfaite à la fin de roman — bien que ce soit de manière différente de ce qu'ils avaient imaginé au départ. La narration de la double quête de Germain et de Marie est pourtant soumise à un cadre textuel, de nature essentiellement iconique et idéologique. Mais comme elle n'en dépend qu'au niveau symbolique avec l'établissement d'une image référentielle d'inspiration chrétienne (Petit-Pierre renvoyant au petit saint Jean-Baptiste) et la formulation critique d'une certaine idée urbaine simpliste et stéréotypée du paysan comme «condamné à une éternelle enfance», on peut dire que le récit existe, sur le plan structurel et schématique, de manière totalement indépendante, au centre du roman. Ses éléments fondamentaux vont être analysés ci-dessous, en fonction des conventions de la tradition narrative du récit de voyage héroïque et des dimensions rituelles et initiatiques correspondantes.

L'expédition entreprise par Germain revêt, dès le départ, une certaine ambiguïté. Il s'agit de toute évidence, d'une quête puisque, veuf et père de trois jeunes enfants, il part à la recherche d'une nouvelle femme : la riche veuve Guérin, fille du père Léonard. Toutefois, le jeune laboureur fait preuve de bien peu d'initiative dans l'organisation de ce projet dont l'idée vient moins de lui que de son beau-père, le père Maurice. Ce dernier va, en fait, jusqu'à déterminer dans le détail, l'horaire et l'itinéraire du voyage pour Germain : «C'est demain samedi ; tu partiras vers les deux heures après dîner ; tu seras à Fourche à la nuit ; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'est près de Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument. [...] Tu reviendras avec un oui ou un non lundi matin», lui dit-il².

C'est de même le père Maurice, figure jupitérienne, qui impose à Germain pour ce voyage, qui s'annonce relativement simple, la compagnie de la Petite Marie. Il s'agit d'une bonne action puisque cette jeune voisine de seize ans est contrainte par la pauvreté à quitter sa mère pour aller se louer comme bergère aux Ormeaux, lieu marqué négativement, dès le départ, par l'imaginaire berrichon : «Un vilain pays de landes et de marécages, ou tu attraperas les fièvres d'automne, [et] où les bêtes à laine ne profitent pas», dira plus tard Germain à Marie, en bon paysan³.

2. George Sand, *la Mare au Diable*, préface et notes de Léon Cellier, Paris, Gallimard, «Folio», 1973, p. 57.

3. *Ibid.*, p. 98.

Quant à Petit-Pierre, il oblige les deux autres voyageurs à l'accepter comme compagnon de voyage, sans leur laisser une trop grande alternative, grâce à sa désobéissance obstinée, à l'intervention de Marie en sa faveur et à sa gentillesse désarmante. C'est à lui que les voyageurs devront un retard de plusieurs heures au départ, retard qui les contraindra à voyager de nuit. Mais l'enfant exercera auprès d'eux, tout au long du voyage, lorsqu'il ne dormira pas, une fonction de mascotte et d'intercesseur quasi divin, constamment animé par une sorte de fatalité généreuse⁴. Tout comme dans le conte, le héros-voyageur central de *la Mare au Diable* se trouve donc nanti, dans la première partie de son voyage, de compagnons-voyageurs dont il n'avait pas prévu la présence à l'origine⁵.

Le schéma narratif complet du voyage héroïque correspond traditionnellement à une graphie close (circulaire ou parabolique, selon le cas), incluant «voyage aller» et «voyage retour» du héros. Chacun de ces trajets est divisé en un certain nombre de «zones», qui correspondent à des étapes dans la progression du voyage — qu'il s'agisse de progression physique, intellectuelle ou spirituelle. La traversée de telles «zones» constitue le passage d'un «monde» à un autre, ce qui — en début et en fin de récit — signifie logiquement le passage du monde réel à un monde mythique, et vice versa.

De la même manière, la topographie symbolique du voyage, dans *la Mare au Diable*, concilie géographie réelle et géographie mythique. Léon Cellier note, en introduction au roman, que «Les commentateurs observent qu'à partir du moment où les héros quittent la route pour s'engager dans la brande, l'itinéraire devient moins précis, et même quand Germain et Marie se séparent, que la topographie ne correspond plus à la réalité⁶.» C'est dire que seule la zone de départ (qui est aussi point d'arrivée au

4. L'équivalence Petit-Pierre/saint Jean-Baptiste a été établie dans le chap. II qui fait partie du cadre textuel, p. 40. Cette équation justifie le rôle inexistant des deux autres enfants de Germain qui n'ont aucune dimension symbolique.

5. Cette caractéristique semble marquer la plupart des récits de voyage traditionnels français, tel le conte de «Jean de l'Ours». Sur la manipulation par George Sand des schémas du récit traditionnel, voir Béatrice Didier, «George Sand et les structures du conte populaire», dans *George Sand*, Simone Vierne (édit.), Sedes-CDU, 1983, pp. 101-114. Nicole Belmont a par ailleurs fort bien montré l'aspect spécifiquement masculin de la quête dynamique dans le conte populaire français dans son article, «Les contes merveilleux français», *Dictionnaire des mythologies*, I, Yves Bonnefoy (édit.), Paris, Flammarion, 1980, pp. 209-213. Dans le conte bien connu d'«Amour et Psyché», et ses nombreuses variantes, la quête féminine est pour un époux disparu. C'est une forme de punition plus que de réalisation.

6. George Sand, *op. cit.*, pp. 16-17.

retour) appartient à la géographie réelle, et que le reste de la double quête de Germain et de Marie se passe dans les lieux tous décrits comme lieux mythiques — y compris Fourche et les Ormeaux, aux noms symboliques, évocateurs du Diable.

Sur le plan pratique, le voyage de Germain peut être réduit à un schéma assez simple où, entre l'aller et le retour effectués en commun, s'inscrit le parcours lui-même, de digression et de séparation.

Ce schéma est néanmoins insuffisant, du point de vue sémantique, pour permettre de représenter la réalité beaucoup plus complexe de la double quête. Il est nécessaire d'intégrer ici la théorie des « quatre zones » définie par David Bynum dans *The Daemon in the Wood* (1978), théorie par laquelle il divise la progression physique et intellectuelle du héros-voyageur, dans le conte traditionnel, en quatre zones qui forment, de manière sous-jacente, une dialectique des apparences et de la réalité. Les « quatre zones » considérées sont les suivantes : la « zone de résidence » : point de départ du héros ; la « zone de limbes », qui apparaît pleine de périls, mais dont aucun ne se matérialise ; la « zone de danger », en apparence favorable, mais en réalité semée d'embûches ; enfin, la « zone domestique » où l'on s'attendait à trouver quelque chose de bon, de bien ou de bénéfique, mais où, en réalité, seule la fuite se révèle avantageuse⁷.

À cette théorie, il semble utile d'ajouter le schéma conceptuel formant la base de la théorie rituelle définie par le folkloriste français, Arnold van Gennep, dans son ouvrage *les Rites de passage* (1909). Le voyage initiatique du novice (métaphore pour sa progression *spirituelle*) y parcourt un minimum de trois zones : la « zone préliminaire » ou zone de départ, située dans le monde réel ; la « zone liminaire » ou seuil, lieu de transition entre monde réel et monde surnaturel ; la « zone postliminaire » ou zone d'incorporation dans un monde inconnu et surnaturel, un « autre monde ». Là, dans la perspective initiatique, le « voyageur » subira certaines modifications intérieures qui lui permettront d'accéder à un état spirituel supérieur à celui qui lui était familier avant cette expérience initiatique⁸.

Le regroupement de la « théorie des quatre zones » (Bynum) et de ce qu'on pourrait appeler « la théorie des trois zones » (van Gennep) permet de voir que le « paysage rituel » (décor initiatique) et l'action du récit de ce voyage initiatique sont étroitement com-

7. David Bynum, *The Daemon in the Wood*, Cambridge, Mass., Harvard University, 1978, pp. 261-265. Les quatre zones ne sont pas toujours toutes nécessairement représentées dans les récits traditionnels. Le schéma peut être réduit à trois zones, comme c'est le cas ici, ou même à moins. L'ordre chronologique des zones peut, par ailleurs, varier.

8. Arnold van Gennep, *The Rites of Passage*, Chicago, University Press, 1960, pp. 10-11. Ces zones pourraient être divisées en « sous-zones ».

plémentaires, regroupant texte et contexte. Une interprétation satisfaisante ne pourra donc se faire qu'en combinant à l'étude morphologique et dynamique du voyage (et récit), une analyse des deux autres niveaux de progression des personnages (progression spirituelle et progression intellectuelle). C'est en partant de ce principe, et à l'aide d'un cadre analytique à trois niveaux, que va être maintenant faite l'analyse du «voyage aller», dominé par le personnage de Germain, et celle du «voyage retour», dominé par le personnage de Marie.

Le personnage de Germain domine le voyage aller. Ce voyage peut être divisé en deux parties : la première, qui va du coucher de soleil au lever du jour, le conduit de la ferme du père Maurice à Fourche, puis de Fourche à Mers pour aller à la messe puis au bal. Un échange de compagnons se fait à Fourche car, ayant quitté la Petite Marie et Petit-Pierre à la sortie du bois, le laboureur se retrouve temporairement seul, mais va ensuite s'ajouter au groupe de prétendants déjà présents chez le père Léonard et repartir avec Catherine, son père et les trois autres prétendants, à Mers. Il est important d'intégrer ce parcours dans le voyage aller, car il conduit Germain à une démystification de l'objet de sa quête d'origine. Trouvant la veuve Guérin déloyale et orgueilleuse, il transforme sa demande en mariage, auprès du père Léonard, en l'achat d'une paire de bœufs — substitution ironique de la part de George Sand qui revient au motif de la «femme-objet» du conte pour opposer à Catherine, la Petite Marie. Alors qu'autrefois la raison dominait le cœur de Germain, c'est désormais son cœur qui va dominer sa raison. Comment en est-il venu là ?

La géographie symbolique de la première partie du voyage aller est particulièrement riche, surtout si on la déchiffre en prenant pour code référentiel l'imaginaire berrichon.

C'est l'automne. Partis avec plusieurs heures de retard, à cause de Petit-Pierre, les voyageurs se mettent en route «une heure avant la montée de la lune» au lieu de partir en début d'après-midi, comme cela avait été prévu au départ par le père Maurice. Leur entrée dans la grande Brande, lande inculte où poussent les fougères, marque clairement un «seuil». Ayant quitté la route pour gagner les bois, Germain perd son chemin, tandis que le paysage où ils avancent devient véritablement plus irréel et lourd en connotations diaboliques : lune voilée, brouillard rampant, flaques, «la lande unie et blanche comme une nappe de neige». Ils semblent avancer dans un paysage lunaire, à la limite du surnaturel. Au fur et à mesure de leur avancée, le paysage apparaît de plus en plus diffus : comme un monde à l'envers, «routes pleines

d'eau [...] prairie [...] sous la rivière». Le paysage est aussi fait d'obscurité et de brumes : «Je ne vois plus ni ciel ni terre», dit Germain. Une perception normale de la réalité n'est plus possible. Mais leur entrée dans un bois peuplé de chênes avec «un étang, une mare, je ne sais quoi», dit Germain, marque leur passage dans une autre zone : celle de la mare au Diable. Les voyageurs viennent, selon les conventions de la géographie rituelle, d'entrer dans un «autre monde»⁹.

Dans la topographie rituelle de cette première partie du voyage aller, l'on distingue donc : avec la ferme du père Maurice et le cabaret de la mère Rebec à Corley, la «zone préliminaire», zone de séparation ; avec la grande Brande, la «zone liminaire», de transition ; avec le bois et la mare au Diable, la «zone postliminaire», l'entrée dans un monde surnaturel.

Cette nuit passée dans le bois avec Marie est particulièrement importante en ce qui concerne l'évolution spirituelle de Germain. C'est pendant cette nuit d'initiation où lui sont révélées les dimensions profondes de l'amour, qu'il vit une véritable transmutation intérieure, phénomène spirituel dont la progression peut être résumée ainsi.

Le séjour dans le bois, qui dure toute une nuit, comprend trois phases, du point de vue de la progression géographique des voyageurs : une première halte, au cours de laquelle ils improvisent un petit campement ; une reprise du voyage, qui les amène à faire un nouveau cercle, les ramenant deux heures plus tard à leur point de départ, la mare, et une deuxième halte avec un nouveau feu. Ils ne sortiront du bois qu'au lever du jour.

Bien que les alentours de la mare au Diable paraissent être une zone spécialement hostile pour y passer la nuit, étant donné le froid, la pluie, la nature sauvage des lieux et leur topographie diabolique¹⁰, Germain va y faire une première halte quasi paradisiaque avec ses compagnons de voyage : le Petit-Pierre, la plupart du temps endormi, et la Petite Marie. Faisant usage de son expérience et de son bon sens, la jeune bergère va produire pour le laboureur, de façon quasi magique pour des lieux aussi désolés et hostiles, un feu de bois, un bon repas (perdrix, châtaignes et vin)

9. George Sand, *op. cit.*, pp. 79-80. Il faut rapprocher la description de la traversée de la Grande Brande du passage dans *Histoire de ma vie*, III, 3 où l'auteur fait le récit d'une expérience arrivée à la petite Aurore quand elle avait sept ans, un soir où elle et sa mère se retrouvèrent «naufragées» dans la Brande en pleine nuit.

10. L'imaginaire berrichon veut que les formations d'eaux stagnantes (lacs, marais, étangs, flaques et marécages) soient des lieux de résidence privilégiés du Diable. On pourrait évoquer ici aussi l'opposition lévi-straussienne «Nature vs Culture». Le dialecte berrichon possède des termes précis pour toutes ces formations d'eau douce. Voir sur ce sujet Paul Sébillot, *Folklore de France IV. Les eaux douces*, Paris, Éditions Imago, 1983. Sébillot suggère que les mares sont perçues comme des montagnes inversées et englouties.

et un lit pour Petit-Pierre. Pénétré, depuis la Brande, par le sentiment qu'il est guidé par une force mystérieuse, qu'il soupçonne d'être rattachée à la sorcellerie, Germain demande en plaisantant à la jeune fille si elle est sorcière ; mais elle remplit ici la fonction d'une bonne fée. Ses talents d'improvisation, son calme et son courage suscitent en Germain tendresse et admiration. Ces sentiments vont le conduire progressivement à l'amour et cette évolution, au cours de cette première halte, est marquée par trois moments. Pendant le repas, aux compliments de Germain, Marie rétorque : «Je ne suis pas une femme», entendant par là qu'elle est encore trop jeune pour le mariage. C'est l'affirmation d'un état préadulte. Pendant la première partie de la nuit, dans le froid et le brouillard, alors que Marie et Petit-Pierre sont endormis, Germain sent monter son désir dans une confusion croissante : «[Il ne comprenait pas] du tout ce qui se passait en lui [...]. Il crut qu'il en deviendrait fou». À minuit, amour, désir, souffrance et solitude sont arrivés au paroxysme. Le paysage fantastique et menaçant, les ombres fantomatiques des arbres, l'eau sombre forment un cadre approprié. Germain dira plus tard à Marie : «J'ai failli t'embrasser tout doucement [...]. J'ai autant souffert cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu¹¹». À cette «illumination» fait écho l'apparition des étoiles dans le ciel.

Le réveil de Marie marque une nouvelle phase, la formation d'un «nouveau cercle». Germain décide de reprendre la route pour tenter à nouveau de sortir du bois. Mais la mare semble agir comme une force magnétique centrifuge et ils s'y retrouvent à nouveau, deux heures plus tard. La vieille femme que Germain rencontrera, au bord de la mare, lors de son «voyage retour» lui fournira la clef de ce mystère : «Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieux dans le bois et se retrouver toujours à la même place¹².»

La seconde halte autour d'un nouveau feu de bois réunira à nouveau Germain et Marie. Alors que Petit-Pierre dort toujours, Germain risquera une demande en mariage : «À présent, dirait-il, je me sens si amoureux que si tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais sur l'heure.» À l'équiva-

11. George Sand, *op. cit.*, p. 103. Les notions de souffrance et de folie rappellent celle du démembrement évoqué par Mircea Éliade dans *Rites et symboles* pour décrire le schéma initiatique fondamental de «mort et résurrection». Ces thèmes se rattachent souvent au motif de la «presque mort» défini par Albert Lord dans son enseignement à Harvard, comme faisant partie des schémas narratifs fondamentaux de l'épopée héroïque orale traditionnelle.

12. George Sand, *op. cit.*, p. 130. Pour le stéréotype de la sorcière berrichonne et les traditions et coutumes touchant au personnage de «la vieille» en Berry, voir Lapaire, *op. cit.*, p. 60, et Laisnel de La Salle, *op. cit.*, pp. 65-76.

lence *amour/magie*, suggérée par le laboureur («Je t'aimerais tant, vois-tu, que ça m'empêchera de vieillir»), la jeune fille invoquant leur grande différence d'âge, répondra par l'opposition *folie/raison*. Germain en sera désespéré : «Il souffrait, il avait une montagne d'ennui sur le cœur. Il aurait voulu être mort¹³.»

Ils passeront le reste de la nuit dans le bois, tous deux éveillés, mais sans se parler. Au lever du jour, ils se sépareront, dès la sortie du bois, à la requête de la Petite Marie. Tandis que Germain partira vers Fourche, animé par une «quête» qui n'a plus grand sens pour lui, Marie partira vers les Ormeaux accompagnée de Petit-Pierre qui a choisi d'aller avec elle.

La nuit dans le bois de la mare au Diable aura donc été, pour Germain, une nuit d'initiation à l'amour au sens romantique du terme. Le bois semblait être à l'origine une zone pleine de danger («zone de limbes» dans la classification de David Bynum), mais ce danger ne s'est pas réalisé.

La demande en mariage du laboureur aura aussi peut-être correspondu pour la Petite Marie, à un rite de passage (à une «préinitiation») avec le début de la réalisation qu'elle est maintenant presque une femme et peut éveiller l'amour chez un homme. Il est évident que la «quête» de la veuve Guérin ne peut désormais apparaître à Germain que sous un jour très différent. La visite à la maison du père Léonard répond à toutes les conventions du conte traditionnel regroupant les différents motifs : le palais, la princesse le trésor, le monstre gardien, les prétendants.

Mais si les apparences sont là, la richesse ostentatoire de la maison qui, au milieu d'un village, prétend être maison de ville, la vanité et l'élégance exagérée de Catherine, «coquette et vaine», la personnalité monstrueuse du père Léonard, «rusé et borné qui encourageait sa fille à des habitudes d'orgueil et de déloyauté», la servilité imbécile des prétendants font que cet univers stéréotypé du conte va contre son idéologie même.

Selon la théorie des «quatre zones», Fourche, zone en apparence rassurante où Germain s'était attendu, en début de voyage, à ne trouver que du bon et du bien, se révèle ici une zone de grand danger et regroupe à la fois les attributs de la «zone de danger» et de la «zone domestique». Le seul bien qu'elle puisse procurer au voyageur est la fuite.

L'objet premier de la quête, *Catherine* sera remplacé, non sans ironie, par *une paire de bœufs* en attendant que *le mariage d'argent* soit remplacé par *le mariage d'amour*, lorsque Germain aura défini un nouveau système de valeurs. D'une certaine façon, sa demande en mariage à la petite Marie est, indirectement, un reniement de sa quête d'origine. Désormais, certain qu'il est

13. *Ibid.*, pp. 108-109 et 111. Germain a vingt-huit ans, la Petite Marie en a seize.

d'être sur la bonne voie, il va substituer à cette «fausse quête» («fausse» parce qu'elle n'était pas motivée intérieurement) une «vraie» quête : celle du cœur de Maric. Mais, sur le plan concret, c'est en réalité lorsque Germain arrive aux Ormeaux et découvre que la Petite Marie et Petit-Pierre en sont partis, et qu'il se met à leur recherche que sa «vraie quête» (qui va former le voyage de retour) commence.

Les circonstances du séjour de Marie aux Ormeaux sont vagues et forment un véritable puzzle textuel puisqu'elles ne sont éclaircies que par des bribes de texte, puis par le récit rétrospectif fait par Petit-Pierre sur la grand-route. Ce qu'il en ressort d'essentiel, c'est que le fermier des Ormeaux, connu pour être «un coureur endiablé pour courir après les filles» a embrassé Marie contre son gré, puis lui a fait des propositions malhonnêtes, contre lesquelles elle s'est rebellée¹⁴. Petit-Pierre étant intervenu pour la défendre, le fermier a voulu le battre, mais Marie a prétendu aller accompagner l'enfant pour revenir ensuite. Tous deux sont alors partis dans la direction de Fourche, à la recherche de Germain. Quand ils ont frappé à la porte du père Léonard, la servante les a pris pour des mendiants, a refusé de les faire entrer et les a envoyés à Mers. Mais comme le fermier des Ormeaux, qui les poursuivait, est passé quelques instants après, ils se sont enfuis vers la mare où ils ont enfin retrouvé Germain qui les cherchait, sachant que le fermier les poursuivait avec de mauvaises intentions.

C'est donc la fuite de la Petite Marie et de Petit-Pierre, devant le fermier des Ormeaux, deux heures après leur arrivée, qui sert de déclic au «voyage retour». Cette nouvelle sorte de quête les ramène tous à la mare au Diable qui, une fois de plus, va remplir sa fonction magique. La première personne que rencontre Germain est une vieille femme, stéréotype de la sorcière berrichonne, dont la présence au bord de la mare, est un signe avant-coureur de celle de son maître diabolique. En effet, l'homme «entre deux âges, brun, robuste, bien habillé, vêtu comme un bourgeois», «ce vilain homme noir» monté sur un cheval noir, comme l'appelle Petit-Pierre, ne peut être que le Diable dont il possède tous les traits fondamentaux, selon l'imaginaire berrichon¹⁵.

14. George Sand, *op. cit.*, p. 128.

15. *Ibid.*, p. 130. Selon la tradition narrative berrichonne, le Diable est généralement un homme de statut social privilégié, vêtu de noir et monté sur un cheval noir. Voir le conte traditionnel berrichon de «Jean le Chanceux», dans Laisnel de la Salle, *op. cit.*, pp. 145-187, et Marie-Louise et Jean Defrasne, *Contes et légendes du Berry*, Paris, Nathan, 1954, pp. 108-129. Il est aussi conçu comme une forme aux détails insaisissables, associée au brouillard.

Le système de référence auquel fait appel George Sand conduit alors à une série d'associations symboliques ; car si le fermier des Ormeaux évoque le Diable, la Petite Marie évoque la Vierge, et Germain, saint Georges, personnage central de la mythologie berrichonne et élément complémentaire de ce mini-ensemble de motifs¹⁶. À la lumière de ces équivalences, la confrontation entre Germain et le fermier devient donc une variante du combat mythologique archétype de saint Georges contre le Diable, dont l'affrontement traditionnel dans le conte entre le Monstre et le Voyageur héroïque pour une Princesse, n'est qu'une version affaiblie. Le bâton de houx devient épée, le combat du paysan contre le bourgeois avili devient combat chevaleresque contre le Diable.

Par l'emploi d'un symbolisme lourd en connotations, George Sand permet une «élévation» sociale et littéraire du personnage de Germain — substitution idéologique comparable à celle qu'elle avait opérée, en introduction, en transformant Petit-Pierre en saint Jean-Baptiste.

Mais les métamorphoses qui ont lieu au retour, dans la «zone de limbes» qu'est la mare au Diable, ne sont pas qu'extérieures.

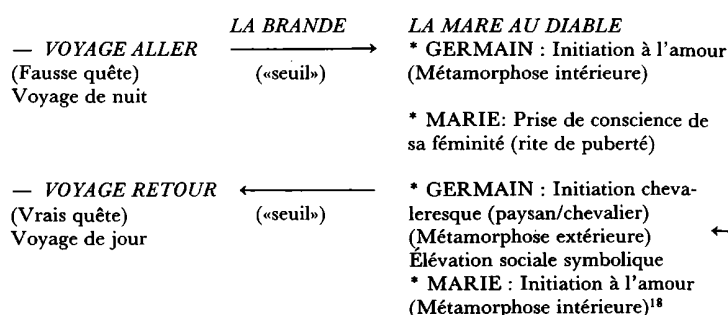
La déclaration faite au laboureur par la Petite Marie, lorsqu'elle sort des buissons : «C'est vous Germain qui êtes mon maître» semble indiquer son acceptation, à ce moment, de l'amour de Germain et le fait qu'elle s'est mise elle aussi à l'aimer, car elle lui dira en fin de récit : «Vous n'avez donc pas deviné que je vous aime¹⁷.» Une telle interprétation porte à conclure que, tout comme Germain a fait la découverte de l'amour près de la mare au Diable lors du «voyage aller», Marie l'a faite au même endroit, lors du «voyage retour» : à la double quête correspond une double initiation.

16. *La Mare au Diable* est une improvisation brillante sur la peinture. Pour Marie (au nom symbolique), se référer à la mention des vierges d'Holbein, p. 183, et au portrait de la Vierge Marie dans *l'Éducation de la Vierge* de Delacroix, tableau peint à Nohant en 1842 et offert à George Sand qui a écrit : «Sous les frondaisons du jardin de Nohant, le visage de la Vierge, si calme, illustre idéalement le visage de la Petite Marie», *Correspondance*, Lubin, t. V, p. 722. Le Diable porte en Berry le nom secret de «Georgeon» ou «Georget», qui est rattaché à sa défaite devant saint Georges. La légende de saint Georges venant au secours d'une jeune fille menacée par un dragon apparaît au XIII^e siècle dans *la Légende dorée* et a été représentée, entre autres, par Paolo Uccello au XV^e siècle. On ne peut s'étonner que Sand ait accordé une importance particulière à ce saint dont elle avait emprunté le nom, en 1832, en déclarant qu'il lui semblait «synonyme de berrichon».

17. George Sand, *op. cit.*, p. 152. Il faut noter que Marie, autant que Petit-Pierre, auront atteint au cours du «voyage dans l'autre monde» un état de «connaissance» au-delà de leur âge. C'est la même Marie qui disait à Germain au chap. VIII : «Je ne suis pas une femme» qui accepte de l'épouser au chap. XVII. De même, Sand insiste sur le changement à rebours de Petit-Pierre dont elle écrit qu'après le voyage, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge (*op. cit.*, p. 141).

Le reste du voyage compte peu et permet seulement à Petit-Pierre de faire un récit rétrospectif détaillé des événements passés. Le retour des voyageurs à la ferme du père Maurice signifie retour au social et à ses tabous. La quête est alors bloquée, étant donné les différences d'âge et de fortune de Germain et de Marie, qui vont contre la coutume. Pourtant, comme dans le conte, tout finira bien grâce à l'intervention annoncée et devinée de Petit-Pierre et à la bonté fondamentale du père Maurice et de sa femme. Dans le roman champêtre, comme dans le conte, le bonheur individuel ne peut se faire que s'il se reflète au niveau collectif. Le laboureur et la bergère finiront par se marier, en dépit des conventions du temps et, tout comme dans le conte, vivront heureux à tout jamais.

En conclusion, la double quête de Germain et de Marie peut se résumer par un schéma d'ensemble, tel que celui-ci :



La topographie symbolique d'ensemble des «zones» (Bynum et van Gennep) qui montre la progression intellectuelle et spirituelle des personnages vers «la vraie connaissance» (c'est-à-dire la vérité profonde des choses) met l'accent sur la «zone de limbes» (la mare au Diable) comme étant une zone de métamorphoses d'ordres divers. Mais George Sand, en dédoublant les expériences initiatiques de ses personnages, auprès de la mare au Diable, donne une certaine autonomie au personnage de Marie, tant sur le plan psychologique qu'au niveau des schémas narratifs, tandis qu'elle soumet ses deux «voyageurs» à ce que Léon Cellier a appelé une «structure invisible dont le plan même a une signification¹⁹». Ses substitutions qui sont aussi bien formelles qu'idéologiques, sont guidées par une perspective qu'il est difficile

18. Il faut également remarquer que le voyage de «digression» (à Mers pour Germain, aux Ormeaux pour Marie) joue pour les deux personnages le rôle de «zone domestique» selon la théorie des «quatre zones».

19. Léon Cellier, «Le roman initiatique en France au temps du Romantisme», dans *Parcours initiatiques*, Neuchâtel, Éd. de la Baconnière, 1977, pp. 118-137.

de nommer «féministe» mais qui va certainement dans cette direction. Forme et fond se rejoignent.

On peut donc conclure au niveau de l'écriture que, pour traduire dans ce qu'elle appelle une «historiette», l'itinéraire personnel et spirituel de ses personnages, George Sand joue sur plusieurs systèmes de référence : un *système oral traditionnel et générique* : la tradition du conte populaire et, plus précisément, du récit de voyage héroïque qu'elle féminise et dédouble au niveau structurel ; un *système culturel et symbolique* : la tradition orale et l'imaginaire berrichon qu'elle confronte à des systèmes symboliques plus larges ; enfin, un *système de référence visuel* : l'iconographie évangélique, système artistique et religieux auquel elle donne priorité dans l'œuvre tant sur le plan de l'imagerie que de l'idéologie.

Par ces moyens et stratégies diverses, elle cherche à concilier et à contraster idéologie païenne et idéologie chrétienne — avec une préférence, dans ce dernier domaine, pour un évangélisme pur et égalitaire. Elle crée, d'autre part, une nouvelle image du paysan : image peut-être idéalisée mais libérale, car son but est à la fois mystique et social. La dernière image de Germain, à genoux dans les sillons, remerciant Dieu de son bonheur, sert de complément à celle de Germain «chevalier». Elle n'a pas seulement symboliquement élevé Germain, le laboureur, au rang social de «chevalier», mais elle l'a initié aussi à un niveau spirituel plus noble encore : celui de la sensibilité romantique, qui sous-entend qu'un être est en rapport direct avec la Nature et avec les forces spirituelles généreuses dont cette dernière n'est qu'un aspect.

La George Sand qui écrit *la Mare au Diable* en octobre 1846 est la même que celle qui publie, au cours de cette période, plusieurs articles dans *la Vie sociale*, décrivant le paysan comme «triplement déshérité sous le rapport matériel, moral et intellectuel», qui écrira en février 1847 une lettre à René Vallet de Villeneuve prenant la défense des paysans berrichons engagés dans les jacqueries du Bas-Berry, et qui, bien des années plus tard, dans les *Légendes rustiques* (1858), parlera du paysan comme du «seul historien qui nous reste des temps antéhistoriques²⁰». C'est aussi l'écrivain qui, au moment de *la Mare au Diable*, en réponse aux *Paysans de Balzac* (1845) et au *Martin* d'Eugène Sue (1846), réclame le mérite d'avoir été «tout bonnement juste» dans ses portraits de paysans, et commente la perspective paysanne du roman de Sue avec une certaine innocence : «Peut-être ceux qu'il a vus sont-ils laids comme ça²¹.» La vérité est que *la Mare au Diable* s'intéresse

20. George Sand, *Légendes rustiques*, Paris, Éditions libres, Hallier, 1980, p. 3. Pour la lettre à R.V. de Villeneuve (5 février 1847), voir Yvon Bionnier, *les Jacqueries de 1847 en Bas-Berry*, 1979, pp. 142-143. Sur la situation générale des paysans berrichons à cette époque, voir Marc Baroli, *le Berry au temps de George Sand*, Paris, Hachette, 1982.

21. George Sand, *la Mare au Diable*, *op. cit.*, p. 10.

moins à créer une mythologie paysanne qu'à défendre l'idée que, «l'humanité sera sauvée par l'amour de l'homme et de la femme²²». Germain et la Petite Marie, personnages de conte, deviennent la clef d'un bonheur collectif, mais c'est la collectivité elle-même qui leur a accordé la possibilité de connaître ce bonheur. Pour l'auteur de *la Mare au Diable* qui clamera en 1851 : «Je ne crois ni aux sorciers, ni aux prodiges», la véritable prodige, c'est déjà, dans *la Mare au Diable*, la bonté individuelle car, au-delà de la bonté individuelle naît la bonté collective dont les idéologies diverses ne sont jamais plus ou moins, après tout, que des formes d'évangélisme²³.

Le roman champêtre ne débouche pas sur le réalisme mais plutôt, tout comme le conte, sur l'utopie. *La Mare au Diable* reflète l'idéologie personnelle profonde de son auteur, qui n'est qu'une facette des grands mythes humanitaires de son temps.

Et quand Mircea Éliade parle du roman du XIX^e siècle comme étant «le grand réservoir des mythes dégradés», il est difficile d'être d'accord avec lui, car George Sand, dans *la Mare au Diable*, ne nous présente pas un mythe affaibli mais, bien au contraire, un mythe revivifié : le mythe de la «République évangélique», qui formait déjà le centre de *Consuelo* (1843) et qu'elle a adapté à un milieu rural, aux couleurs exotiques d'une culture régionale quelque peu idéalisée ; la culture paysanne traditionnelle berrichonne rendue, jusqu'à un certain point, sous forme d'images saintes²⁴.

Avec *la Mare au Diable*, le roman initiatique du XIX^e siècle prend un nouveau tour. On sera désormais obligé de considérer qu'il est possible d'intégrer, dans un discours commun, aussi bien le social et le religieux, que le rural et l'urbain²⁵. Telle est la fonction initiatique (sinon révolutionnaire) du roman champêtre sandien²⁶.

22. Pierre Albouy, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, A. Colin, 1969, p. 143.

23. George Sand, «Visions de la nuit dans les campagnes», *l'Illustration*, 13 décembre 1851. Cité dans *Légendes rustiques*, op. cit., p. VII.

24. Ces images saintes dominent celles de l'imaginaire traditionnel berrichon (qui se rattache plutôt à la sorcellerie) et permettent au système de référence chrétien de dominer le système de référence païen à l'intérieur du roman. Sur *Consuelo* et le mythe initiatique, voir Léon Cellier, op. cit., pp. 133-134 et Simone Vierne, «George Sand et le mythe initiatique», dans Janice Glasgow (édit.), *George Sand : Collected Essays*, Troy, N.Y., The Whitson Publishing Co., 1985.

25. L'image du paysan «condamné à une éternelle enfance» est niée et détruite par l'évolution même du personnage de Germain à l'intérieur du récit. Pour une évaluation de la contribution de George Sand ethnologue, voir Nicole Belmont, «Les débuts des recherches folkloriques en France», *Romantisme*, 9, 1975, pp. 29-35, et Arnold van Gennep, «George Sand, folkloriste», *Mercure de France*, 1^{er} juin 1925, pp. 371-384.

26. Dans sa préface de 1851 à *la Mare au Diable*, l'auteur déclare : «Quand j'ai commencé, par *la Mare au Diable*, une série de romans champêtres [...] je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature» (op. cit., p. 27).

Espace réel, espace fictionnel

Un ouvrage collectif sur le traitement de l'espace en littérature.

Pauline MORET-JANKUS

Sans doute peu d'amateurs de littérature ont pu résister au plaisir de se promener un jour dans Paris en pensant à Balzac ou à Zola ; sans même évoquer, dans un autre genre, les hordes de touristes qui se font photographier devant le quai 9 $\frac{3}{4}$ en gare de King's Cross. L'exemple le plus célèbre de confusion entre récit et réalité géographique est sans doute le décret du 29 mars 1971 rebaptisant la commune d'Illiers en Illiers-Combray, ce lieu ayant été pour Proust le modèle de Combray dans *À la recherche du temps perdu*. Tout cela peut sembler anecdotique et pourtant nous sommes d'emblée plongés dans l'enjeu de l'espace littéraire : quel lien entre espace réel et espace fictionnel ? C'est cela que se propose d'examiner l'ouvrage collectif *Topographies romanesques*, paru sous la direction d'Audrey Camus et de Rachel Bouvet (actes d'un colloque du même nom organisé à Montréal en 2008).

Parler de l'espace littéraire, c'est s'attaquer à forte partie, compte tenu de l'immensité du sujet. Comme le signalent Rachel Bouvet et Audrey Camus dans l'introduction, l'espace littéraire peut se rapporter à la dimension spatialisante du langage, à la métaphore de l'espace littéraire, à l'étendue matérielle de la page, à l'univers imaginaire de l'auteur, entre autres. Le champ des contributions est donc nécessairement restreint d'avance. Il s'agira d'une "étude de l'espace romanesque tel qu'il se donne à voir dans l'œuvre à travers l'ancrage géographique du récit et la configuration spatiale du monde qu'il dépeint". En d'autres termes, la question à laquelle s'attellent les contributions présentées dans l'ouvrage est : comment mention et description des lieux dans le roman fondent l'espace fictionnel ? Cette interrogation mène, on le devine, à une autre, sur "la manière dont la spatialisation conditionne la genericité du texte".

Pierre Senges, écrivain, nous livre un article "à sauts et à gambades", un panorama des multiples espaces littéraires qui s'offrent à nous : récits de voyages de toutes sortes (de la Cochinchine jusqu'au *Voyage autour de ma chambre*), fantasmes géographiques (la carte 1/1). Ensuite, une série de

contributions, par Audrey Camus, Yves Baudelle, Benoît Doyon-Gosselin et Rachel Bouvet examinent l'espace littéraire comme un critère possible pour une classification générique des récits. Ainsi, Yves Baudelle écrit dans le chapitre "Noms de pays ou pays des noms ? Toponymie et référence dans les récits de fiction" : "Dans le cas d'*À la recherche du temps perdu*, par exemple, que de confusion, chez les spécialistes, qui l'ont successivement lu comme un livre de souvenirs, un roman autobiographique, une fiction (romanesque) puis une autofiction... Or, le seul fait que Balbec ne figure sur aucune carte suffit, à mon sens, à faire de la *Recherche* un roman (car dans l'autofiction, comme dans l'autobiographie, tous les noms de lieux sont vrais). La pertinence générique de la toponymie me semble donc sous-estimée, ce qui ne revient pas, bien entendu, à la tenir pour un critère universel et suffisant de délimitation des genres". Outil efficace donc, que la *topographie romanesque*.

Plus avant, on trouve des études concentrées sur des cas exemplaires, comme celui de Marie-Hélène Boblet sur André Dhôtel, celui de Claude Murcia sur Juan Benet, ou Yves Clavaron sur J. M. Coetzee. Isabelle Daunais s'intéresse quant à elle aux romans qui commencent sur une ouverture spatiale, sur une étendue : *Le Châteaude* Kafka, *Don Quichotte*... D'un point de vue plus historique, Lucia Manea s'interroge sur Yourcenar, Ruffin, Senges. Lucie Desjardins décrit l'immense succès de la carte allégorique au XVIIIe siècle (dont la *Carte de Tendre* de Madeleine de Scudéry n'est qu'un exemple) et ses implications morales.

On ne s'étonnera pas de trouver deux articles sur Balzac, dont l'un, celui de Jean-François Richer, sur le rôle de l'espace sonore, des bruits, dans *Sarrasine*. Celui de Nathalie Solomon met en doute la question générale de l'espace balzacien : ce *topos* peut en effet être revu comme moins structurant qu'on le prétend souvent. Trois autres "études de cas", pour reprendre un terme de géographe, parachèvent l'ouvrage : "En banlieue du réalisme avec Gracq et Foucault" de Daniel Laforest ; "Montréal, un espace métis" de Sylvain Brehm et "Le regard en marche : la promenade rousseauiste ou le passage de la topographie à la scénographie" de Céline Schmitt.

Dans l'introduction, Audrey Camus et Rachel Bouvet signalent qu'après avoir été longtemps le "parent pauvre" des études littéraires, la question de l'espace littéraire s'est considérablement développée. Il convient de renvoyer à cet

égard aux travaux de Bertrand Westphal : on peut trouver une introduction à la géocritique sur le site *Vox Poetica* ainsi que, sur le site *Fabula*, une recension de Jean-Pierre Duclos du dernier ouvrage de B. Westphal, *Espace, lieu, carte* (2011, Éditions de Minuit).

L'ouvrage, quoique littéraire, aurait néanmoins peut-être gagné à présenter également la contribution d'un géographe, afin d'apporter un éclairage différent sur la question. Il n'est pas inutile, d'ailleurs, de signaler que le programme 2013 de l'agrégation de géographie inclut entre autres la question "Représenter l'espace".

Le livre n'en demeure pas moins une bonne synthèse, ouvrant à de nouveaux débats et dont la qualité première – mais non la seule – est de fourmiller d'exemples et de textes. Or stimuler la pensée et susciter le rêve, n'est-ce pas là un des intérêts majeurs du lieu romanesque ? En quoi il est, peut-être, ce qu'il y a de plus littéraire dans la littérature.

Terminons par un extrait des *Villes invisibles* d'Italo Calvino : "Si je te dis que la ville à laquelle tend mon voyage est discontinuée dans l'espace et dans le temps, parfois plus espacée, parfois plus dense, tu ne dois pas croire qu'on puisse cesser de la rechercher. Peut-être, à l'heure que nous parlons, affleure-t-elle éparse aux confins de ton empire."

Résumé

Cette recherche s'articule autour de l'inscription de la terre dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus à savoir la trilogie de Mouloud Feraoun dont (*La Terre et le Sang*, *Les Chemins qui montent* et *Le Fils du pauvre*), *Arris* de Yamina Méchkra, *La Mare au diable* de George Sand, *La Terre et la guerre* de Jacques Chauviré, *La Terre* d'Emile Zola. Elle consiste à mettre en évidence le mécanisme du fonctionnement psychique des peuples ruraux ainsi que toutes les manifestations culturelles ou sociales soient-elles, à savoir que ces dernières animent la scène ethnique et la nourrissent considérablement de leurs multiples significations dans la mesure où elles se fondent sur les principes de la conscience des anciens et se veulent un précieux héritage ancestral fortement lié à la terre dont le monopole de la souveraineté détient le trône dans le royaume de la ruralité. A partir d'une lecture profonde et minutieuse, nous avons pu faire une prospection d'un bon nombre d'éléments révélateurs dont la rationalisation allusive nous a inspiré la réflexion de relativiser, sans conteste, les enjeux de l'inscription de la terre à ce qui caractérise la psychologie des comportements, des attitudes voire de la propre manière des paysans de penser, avec un rustique ordre mental, le monde et de concevoir aussi bien les règles qui le régissent que les principes sur lesquels il se fonde. Cette réflexion nous a, à vrai dire, permis d'élargir le champ de notre analyse et de pouvoir l'argumenter avec des théories. Ce qui n'exclue pas le fait qu'il existe une diversité de facettes, c'est-à-dire aspects que l'on a constatés dans les œuvres de notre corpus, qui ont consciencieusement suscité cette réflexion et qui, de toute évidence, sont : l'aspect culturel, l'aspect social, l'aspect religieux, l'aspect philosophique, l'aspect psychologique, l'aspect psychanalytique, l'aspect historique et en fin l'aspect mythique. Cette diversité nous a, également, accordé le privilège de jouir d'une certaine opportunité d'intérêt théorique consistant à intégrer l'image qu'on attribue au paysan à une réflexion sur l'influence de la race et des origines dans une hypothèse où l'on suppose la présence de la terre, dans les romans champêtres notamment ceux de notre corpus, comme la conscience même qui hante constamment la pensée des ruraux en les subjuguant. Toujours est-il, c'est la fertilité du vaste champ littéraire qui nous a permis de mener à bon escient notre analyse et de la faire aboutir à des résultats concluants qui répondent parfaitement au besoin de la satisfaction des multiples questions dont est doté l'organe interrogatif de notre problématique. C'est, en effet, sur la base de cette dernière que nous avons pu, aussi, réaliser ce présent travail et l'accomplir sans toutefois passer hors champ de notre thématique ou se heurter à des contradictions. Pour ce qui est de la méthodologie, c'est sur la base d'un plan établi au préalable avec rationalité, que nous avons pu assurer une progression de développement cohérente dans la mesure où nous avons procédé avec un raisonnement logique en partant de la matière de base qui est la ruralité pour aboutir au retentissement qui implique, avec un écho

assourdissant, la terre dans ce qui la fonde et ce qui maintient sa charpente significative solide et soudée. Pour conclure, nous soulignons que c'est un travail, bien entendu, littéraire, mais qui a été conçu dans un esprit scientifique et mis en évidence par une expression qui mêle le scientifique et le poétique.

Summary

This research is based on the inscription of the land in the rural novels, especially in the trilogy of Mouloud Feraoun (*The land and the blood*, *The paths that go up* and *The son of the poor*), *Arris* of Yamina Méchkra, *The devil's pool* of George Sand, *The land and the war* of Jacques Chauviré and *The land* of Emile Zola. It highlights the mechanism of psychological functioning of rural peoples, in addition to all cultural or social manifestations, which animate and feed the ethnic scene considerably of their different significations, insofar as they are established on the ancients' principles of consciousness and meant to be a valuable ancestral heritage, strongly linked to the land, whose monopoly of sovereignty holds the throne in the kingdom of rurality. We were able, on the basis of a deep and careful reading, to survey a number of revealing elements whose allusive rationalization inspired us to think and relativize the stakes involved in the inscription of land which incarnates the psychology of behavior, attitudes and even of the peasants' own way of thinking, with a rustic mental order, of the world and of conceiving both the rules that govern it and the principles on which it is based. This thinking allowed us to widen the field of our analysis and to argue it with theories. This doesn't eliminate the existence of a diversity of facets, which means aspects that we have observed in the works of our corpus, which have consciously sparked this reflection. They are the cultural, social, religious, philosophical, psychological, psychoanalytical, historical and mythical aspects. This diversity has also granted us the privilege of enjoying a certain opportunity of theoretical interest in integrating the image attributed to the peasant to a reflection on the influence of race and origins in a hypothesis where we suppose the presence of the land in the rural novels, especially those of our corpus, like the consciousness itself which constantly haunts the thought of the rural people by subjugating them. The fertility of the vast literary field that has allowed us to carry out our analysis wisely and to bring it to conclusive results that perfectly meet the need to satisfy the many questions of the interrogative organ of our problem. It is, in fact, on the basis of the latter that we have also been able to realize this work and accomplish it without going beyond the scope of our theme or encountering contradictions. With regard to the methodology, it is on the basis of a plan previously established with rationality, that we were able to ensure a coherent progression of development insofar as we proceeded with a logical reasoning starting from the basic material, which is the rurality that leads to the reverberation that implies, with a deafening echo, the land in which it is founded and which maintains its significant solid and welded framework. To conclude, we emphasize that it is a work, of course, literary, but that was conceived in a scientific spirit and highlighted by an expression that mixes the scientific and the poetic.

ملخص

يتمحور هذا البحث حول تسجيل الأرض في الروايات الريفية، وخاصة في ثلاثية مولود فرعون (الأرض والدم، الدروب الوعرة وابن الفقير)، أريس ليامينة مشاكرة، مستنقع الشيطان لجورج ساند، الأرض والحرب لجاك شوفيري والأرض لإميل زولا، حيث يسلط الضوء على آلية الأداء السيكولوجي للمجتمعات الريفية، بالإضافة إلى جميع المظاهر الاجتماعية والثقافية، التي تحيي وتغذي المشهد الإثني بشكل كبير بدلالاتها المتعددة بقدر ما تستند على مبادئ وعي القدماء والتراث القيم المرتبط بشكل وثيق بالأرض، التي يمثل افتكاك السيادة عليها السيطرة على العرش في مملكة الريف.

ومكنتنا القراءة المتأنية والعميقة من مسح عدد كبير من العناصر الكاشفة، التي قادتنا عقلنتها، خارج السياق، إلى التفكير في مقاربة الهواجس المحيطة بتسجيل الأرض في ما تتصف به سيكولوجيا السلوكيات، والمواقف وحتى طريقة تفكير الفلاحين انطلاقاً من النظرة الريفية إلى العالم، فضلاً عن تصور القواعد التي تحكمه أكثر من المبادئ التي ينبني عليها. وقد سمحت لنا هذه الطريقة في توسيع مجال تحليلنا والبرهنة عليه من خلال النظريات، لكن ذلك لا ينفى وجود تنوع في الأشكال، التي نقصد بها مجموعة الجوانب التي لاحظناها في الأعمال التي اعتمدنا عليها لمبحثنا، وهي الجانب الثقافي والاجتماعي والديني والفلسفي والسيكولوجي والنفس تحليلي والتاريخي وأخيراً الجانب الأسطوري.

وأتاح لنا التنوع المذكور الفرصة للوصول إلى الفائدة النظرية من خلال دمج الصورة المنسوبة للفلاحين داخل التفكير حول تأثير العرق والأصول، في فرضيتنا بحضور الأرض في الروايات الريفية، لا سيما التي اعتمدنا عليها في بحثنا، بالإضافة إلى الوعي الذي يسكن تفكير الريفيين عند إخضاعهم. وكذلك فإن خصوبة الحقل الأدبي الواسع هي ما سمح لنا بإجراء تحليلنا بطريقة جيدة والوصول إلى نتائج حاسمة تستجيب بشكل مرض إلى الأسئلة المختلفة التي يشتمل عليها الهيكل الاستفهامي لإشكاليتنا.

واستطعنا في الحقيقة، أن ننجز هذا العمل على ضوء التنوع المذكور، ونواصل فيه إلى النهاية دون الخروج عن الموضوع أو الوقوع في تناقضات. أما بخصوص المنهجية، فقد وصلنا إلى ضمان تقدم متناسق للأفكار من خلال مخطط تم تحضيره مسبقاً، بحيث اتبعنا طريقة تفكير منطقية تنطلق من المادة الأساسية وهي الريفية، من أجل الوصول إلى تداعيات تنطوي على الأرض وما يؤسس لها ويعزز هيكلها المعنوي الصلب والملتحم.

وختاماً، تجدر الإشارة إلى أن هذا العمل، رغم أنه أدبي بالأساس، اعتمد في تصميمه على الروح العلمية وتم إعداداه بعبارة تمزج العلمي مع الشعاعي.

Table des matières

Introduction générale.....	1
I/ Première partie : Un sens rural pour une pensée ethnique.....	22
Introduction.....	23
Premier chapitre : la Ruralité.....	25
Préambule.....	26
1- L'Aspect signifiant de la ruralité.....	33
2- Effet impressionniste.....	40
3- Sensibilité fantaisiste et Imaginaire réaliste dans la représentation de la ruralité.....	57
4- Démystification et Hantise.....	66
5- La Convoitise de la terre.....	74
6- Le Poétique dans le rustique.....	86
Conclusion.....	98
Deuxième chapitre : Le Salut de la cohérence ethnique : Mœurs et Règles morales.....	101
Préambule.....	102
1- Les Enjeux du culturel ethnique.....	103
2- Ambition idéologique.....	132
3- Culture, Conformité et Adaptation de sens.....	159
4- Culture et Affectivité.....	182
Conclusion.....	190
Troisième chapitre : Les Tendances des vertus prophétiques de la pensée mythique des ruraux	195

Préambule.....	196
1- Croyances, Convictions et Pratiques populaires.....	198
2- Mythe de spiritualité et d'instinct.....	208
Conclusion.....	219
Conclusion de la première partie	221
II/ Deuxième partie : L'Etre romanesque de la terre et sa Logique dans l'organe psychologique de la narration : Emergence, Appartenance, Identité.....	223
Introduction.....	224
Premier chapitre : La Psychologie de l'appartenance et La Quête de soi.....	227
Préambule.....	228
1- La Psychologie de l'appartenance.....	230
2- La Résultante de l'équilibre et du déséquilibre psychologique dans l'influence des exigences sociales.....	255
3- La Quête du Soi rural.....	267
4- La Question identitaire et La Psychologie de l'identité sociale.....	273
Conclusion.....	301
Deuxième chapitre : Relation et Rapport à l'autre.....	303
Préambule.....	304
1- Enracinement et Racine.....	305
2- Affectivité, Esprit de groupe et Logique relationnelle.....	323
3- Les Opinions.....	339
Conclusion.....	348

Troisième chapitre : Personne, Personnalité, Personnage et Espace.....	351
Préambule.....	352
1- Le Propre de la personne et la personnalité rurales.....	355
2- Le Personnage de la terre et sa Conceptualisation dans la manifestation romanesque de la ruralité.....	365
3- Le Retentissement et L'Imposture de la voix spatiale dans le poétique champêtre.....	396
Conclusion.....	410
Conclusion de la deuxième partie.....	411
Conclusion générale.....	412
Bibliographie.....	429
Biographie et Bibliographie des Auteurs.....	441
Annexes.....	447
Résumé.....	522
Summary.....	525
ملخص.....	526